

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1905

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

Méditations sur le premier livre des Rois (Rossier H.)	7
Introduction.....	7
Chapitres 1 à 11 - Salomon	9
<i>Chapitre 1 - Révolte d'Adonija</i>	9
<i>Chapitre 2: 1-12 - Dernières recommandations de David</i>	16
<i>Chapitre 2: 13-46 - La justice et le jugement sont la base de son trône</i>	18
<i>Chapitre 3: 1-3 - La fille de Pharaon</i>	20
<i>Chapitre 3: 4-15 - Gabaon</i>	21
<i>Chapitre 3: 13-28 - Le juste jugement</i>	25
<i>Chapitre 4 - La gloire du royaume</i>	26
<i>Chapitre 5 - Hiram. Préparatifs pour le temple</i>	29
<i>Chapitre 6 - Le temple</i>	32
<i>Chapitre 7: 1-12 - Les maisons de Salomon</i>	38
<i>Chapitre 7: 13-51 - Hiram et le parvis</i>	41
<i>Chapitre 8 - Dédicace du temple</i>	48
<i>Chapitre 9: 1-9 - L'Eternel parle</i>	53
<i>Chapitre 9: 10-23 - Hiram</i>	54
<i>Chapitre 9: 24-28 - La fille du Pharaon</i>	56
<i>Chapitre 10: 1-13 - La reine de Sheba</i>	57
<i>Chapitre 10: 14-29 - Le trône</i>	59
<i>Chapitre 11: 1-13 - Cause de la ruine du royaume</i>	60
<i>Chapitre 11: 14-43 - Les ennemis</i>	63
<i>Deux Psaumes</i>	65
Chapitres 12 à 16 - Division du royaume.....	67
<i>Chapitre 12: 1-24 - Roboam</i>	67
<i>Chapitre 12: 25-33 - Jéroboam et sa politique</i>	68
<i>Chapitre 13 - L'homme de Dieu et le vieux prophète de Béthel</i>	70
<i>Chapitre 14 - Jéroboam et le prophète Akhija</i>	73
<i>Chapitre 15 - Nadab et Baësha, rois d'Israël. Abijam et Asa, rois de Juda</i>	77
<i>Chapitre 16 - En pleine déchéance</i>	79

Chapitres 17 à 22 - Elie	81
<i>Chapitre 17: 1-7 - Elie et le torrent du Kerith</i>	81
<i>Chapitre 17: 8-24 - Elie et la veuve de Sarepta</i>	84
<i>Chapitre 18: 1-16 - Elie et Abdias</i>	86
<i>Chapitre 18: 17-46 - Elie devant les prêtres de Baal</i>	89
<i>Chapitre 19: 1-9 - Elie devant Jézabel et devant lui-même</i>	91
<i>Chapitre 19: 9-21 - Elie devant Dieu</i>	94
<i>Chapitre 20 - Achab et Ben-Hadad</i>	95
<i>Chapitre 21 - Achab et Naboth</i>	99
<i>Chapitre 22 - Achab et Josaphat</i>	102
Pensées	107
ME 1905 page 9	107
ME 1905 page 20	107
ME 1905 page 51	107
ME 1905 page 56	107
ME 1905 page 103	107
ME 1905 page 109	107
ME 1905 page 160	107
ME 1905 page 240	108
ME 1905 page 360	108
ME 1905 page 436	108
Notes sur le livre de Daniel	109
Introduction	109
Chapitre 1 - Captif et fidèle	111
Chapitre 2: 1-4 - Le songe de Nebucadnetsar	113
Chapitre 2: 14-36 - Le secret révélé	115
Chapitre 2: 31-46 - La grande statue	117
Chapitre 2: 34-46 - La pierre qui frappa la statue	119
Chapitre 3: 1-8 - La statue d'or de Nebucadnetsar	122
Chapitre 3: 8-30 - La fournaise de feu ardent	123
Chapitre 4 - Le monarque humilié	126
Chapitre 4 - Sept temps	128
Chapitre 5 - L'écriture sur la muraille	130

Chapitre 6 - La fosse aux lions.....	132
Chapitre 7 - Les visions de Daniel	135
Chapitre 7: 1-6 - Les quatre Bêtes.....	138
Chapitre 7: 7-13 - La quatrième Bête.....	140
Chapitre 7: 13, 14 - Le royaume du Fils de l'homme.....	142
Chapitre 7: 15-31 - L'interprétation des choses	145
Chapitre 8 - Le bélier et le bouc.....	147
Chapitre 8: 8-27 - Un roi au visage audacieux.....	150
Chapitre 9: 1-19 - Confession et prière.....	152
Chapitre 9: 20-27 - Les soixante-dix semaines	154
Chapitre 9: 26 - Le Messie, le Prince.....	156
Chapitre 9: 26 - Le Prince qui viendra.....	158
Chapitre 10 - «Cette grande vision»	161
Chapitre 11: 1-4 - Un roi vaillant se lèvera.....	163
Chapitre 11: 5-20 - Les rois du Nord et du Midi	165
Chapitre 11: 21-35 - Un homme méprisé	168
Chapitre 11: 33-39 - Le temps de la fin.....	171
Chapitre 11: 40-43 - Le pays d'Egypte n'échappera pas.....	173
Chapitre 11: 44, 45 - «Des nouvelles de l'Orient et du Nord».....	176
Chapitre 12 - Un temps de détresse	179
Lettre sur l'admission à la table du Seigneur (Darby J.N.).....	183
Notes sur l'épître aux Galates	186
Chapitre 1	186
Chapitre 2	188
Chapitre 3	190
Chapitre 4	194
Chapitre 5	197
Chapitre 6	199
Lettres de Darby J.N.....	203
Lettre de J.N.D. n° 333 – ME 1905 page 52	203
Lettre de J.N.D. n° 334 – ME 1905 page 139	205
Lettre de J.N.D. n° 335 – ME 1905 page 217	205

Lettre de J.N.D. n° 336 – ME 1905 page 256	207
Lettre de J.N.D. n° 337 – ME 1905 page 357	209
Lettre de J.N.D. n° 338 – ME 1905 page 419	210
Les collectes.....	212
Cantique (Rossier H.)	216
ME 1905 page 80	216
ME 1905 page 280	216
Les bonnes œuvres (Prod'hom F.)	218
Paroles de foi et de bonne doctrine	223
1. «Donne-moi à boire» (Jean 4: 10)	223
2. «Qui nous fera voir du bien» (Psaumes 4: 6) «Viens et vois» (Jean 1: 47)	224
3. «M'aimes-tu?» (Jean 21: 12-19)	225
4. Le fils prodigue (Luc 15: 11-24)	226
5. Comme une greffe sur un arbre sauvage	227
6. Les Ecritures (2 Timothée 3: 14-17)	229
7. Immortalité, vie éternelle et résurrection	230
8. La divinité de Jésus Christ	231
9. «La foi sans les oeuvres est morte» (Jacques 2 : 26)	232
10. «Un arbre mauvais» (Matthieu 7: 18)	233
11. Le commandement de l'Eternel à Josué (Josué 1: 1-9)	235
12. Le grand trône blanc (Apocalypse 20: 11-15)	236
13. Une vie d'activité dans l'obscurité	237
14. L'Assemblée qui est son corps (Ephésiens 1: 22, 23)	238
15. La valeur de la mort de Christ	240
16. La Croix, ou Le péché qui abonde et la grâce qui surabonde (Luc 23: 32-43)	241
17. « En mémoire de Moi» (1 Corinthiens 11: 23-26)	243
18. «Nous avons toujours confiance» (2 Corinthiens 5: 1-8; 1 Jean 3: 2)	244
Souvenir d'un serviteur du Seigneur - Ladrière A.....	246
La gloire du Père et du Fils (Rossier H.)	247
Première lettre - ME 1905 page 153 (Jean 12)	247
Deuxième lettre - ME 1905 page 173 (Jean 13: 31, 32)	250
Troisième lettre - ME 1905 page 187 (Jean 17: 1-4).....	252

Fragments	255
ME 1905 page 180	255
ME 1905 page 440	255
ME 1905 page 460	255
ME 1905 page 477 – «Soyez fermes, inébranlables» - Darby J.N.	256
Méditations de Darby J.N.	257
Méditation de J.N.D. n° 151 - ME 1905 page 228 (Luc 16: 1-16)	257
Méditation de J.N.D. n° 152 - ME 1905 page 313 (Exode 24)	259
Analyse des premiers chapitres de l'épître aux Ephésiens	262
La libre action du Saint Esprit	272
Cantique (Porret-Bolens L.)	287
Missions des apôtres dans les évangiles et les Actes	288
Une conférence au Basset, près Vevey, en juillet 1843 sur la présence du Saint Esprit dans l'Eglise	291
ME 1905 page 349 - 19 juillet. Séance du matin	291
ME 1905 page 387 - 19 juillet. Séance du de l'après-midi	298
ME 1905 page 410 - 19 juillet. Séance du soir	302
ME 1905 page 428 - 20 juillet.	306
Vie de résurrection (Darby J.N.)	314
Qu'est-ce que l'Eglise?	316

Méditations sur le premier livre des Rois (Rossier H.)

ME 1905 page 3 – ME 1906 page 12

Introduction

Le second livre de Samuel présente *l'établissement*, par David, du royaume d'Israël (*); le début du premier livre des Rois nous montre ce royaume, définitivement *établi* par Salomon. Il est à remarquer que le règne de Salomon forme *un tout continu* avec celui de David. La mort du vieux roi n'occasionne pas même une interruption momentanée, Salomon s'étant assis, du vivant de David, sur le trône de son père. C'est qu'il s'agit, en type, d'un règne unique et continu, qui, tout en offrant des caractères très tranchés, suivant l'une ou l'autre de ses périodes, les réunit toutes deux, dans une unité indissoluble et absolue.

(*) Méditations sur le second livre de Samuel, par H. Rossier.

A le considérer dans son unité, ce règne commence par la réjection du vrai roi d'Israël (1 Samuel), se consolide, après la victoire, au milieu des dissensions du peuple et des combats (2 Samuel), se trouve enfin établi en paix, en justice et en gloire, au commencement du livre qui nous occupe. Ce récit, comme du reste la Parole tout entière, porte nos regards sur Christ et nous présente son règne dans toutes ses phases diverses. Rejeté comme Messie, il entre de nouveau sur la scène au temps de la fin, rassemble graduellement Juda et les tribus d'Israël sous son sceptre, étend par des jugements, mais aussi en grâce, sa domination sur les peuples, jusqu'à l'établissement final de sa royauté millénaire universelle. Il jouit alors, en paix et en justice, de son triomphe, et y associe son peuple terrestre.

Nous trouvons ainsi, dans ces livres, l'exposé de l'ensemble des conseils de Dieu quant à *l'héritage terrestre* du Messie, Oint de l'Eternel, vrai David et vrai Salomon. A part la période des afflictions de David, ces conseils n'ont pas encore trouvé leur plein accomplissement, mais se réaliseront dans le millénium, quand le Seigneur sera établi sur son trône, comme roi d'Israël et des nations, comme roi de justice et de paix, vrai Melchisédec, sacrificateur à perpétuité.

Ces livres présentent encore un autre caractère, très important à considérer, sans lequel on courrait continuellement le danger d'appliquer faussement les types qu'on y rencontre. Ce caractère, nous l'avons déjà fait ressortir au sujet du second livre de Samuel: *Le roi établi de Dieu, est un homme responsable*. Cette responsabilité, qui reposera sur le Christ avec toutes ses conséquences glorieuses et bénies, mène nécessairement à la ruine des hommes faillibles et pécheurs, lorsqu'elle est placée entre leurs mains. Les deux livres des Rois nous présentent donc la ruine de la royauté entre les mains de l'homme, et son jugement définitif.

En maintenant la certitude de ses conseils de grâce, Dieu maintient tout aussi fermement la certitude de ses jugements au cas où le roi ne répondrait pas aux exigences de sa sainteté.

Ces deux courants, la grâce et la responsabilité, marchent parallèlement, sans jamais se confondre. Au chapitre 7 du second livre de Samuel, versets 13-16, les paroles de l'Eternel à David au sujet de Salomon, font ressortir cette vérité d'une manière très remarquable. C'est d'un côté l'élection de grâce, de l'autre la responsabilité du roi et ses conséquences, puis, après ces deux principes, l'assurance que les conseils de Dieu n'en auraient pas moins leur accomplissement.

Tout ceci est d'autant plus frappant que les deux livres des Chroniques nous présentent la royauté sous une autre face. Ils racontent l'histoire de la maison de David *au point de vue de la grâce*, comme nous aurons amplement l'occasion de le constater, si le Seigneur nous permet d'arriver à l'étude de ces livres. Il suffit de mentionner ici que, selon ce principe, les Chroniques nous présentent, non l'histoire des rois d'Israël, mais celle des rois de Juda, demeurés plus longtemps fidèles que les premiers, et auxquels le témoignage de Dieu était confié. L'Esprit de Dieu met en évidence, chez eux, l'oeuvre de la grâce et tout ce que l'Eternel pouvait approuver, passant souvent leurs fautes sous silence, afin de faire ressortir son but, mais ne cherchant nullement à *cache*r leurs faiblesses. Au contraire, les deux livres des Rois nous retracent l'histoire des rois d'Israël et n'introduisent ceux de Juda que comme jalons du récit, ou pour faire ressortir les relations mutuelles des deux dynasties.

Etablissons encore un fait important en rapport avec l'histoire qui va nous occuper. Dans ces livres, les principes selon lesquels Dieu gouverne son peuple, restent les mêmes que dans tout l'Ancien Testament. Israël, aussi bien que ses rois, est placé *sous le régime de la loi*. Il ne s'agit point ici de la loi, sous son premier caractère de justice absolue et sans mélange, telle que Moïse la reçut au début. Les tables sur lesquelles cette loi était écrite furent brisées par le législateur au pied de la montagne, et ne parvinrent jamais au peuple qui, avant de les recevoir, avait déjà fait le veau d'or. Dès sa promulgation, cette loi première aurait écrasé le peuple sous le jugement. Mais il s'agit, dans tout le récit que nous considérons, de la loi, telle que Dieu la donna une seconde fois à Moïse et que nous la trouvons au chapitre 34 de l'Exode. C'était *une loi mitigée*, offerte à l'homme pour l'accomplir, si sa chair était capable, ne fut-ce que d'un bien relatif. Elle proclamait, en tout premier lieu, ce que la loi pure ne pouvait nullement manifester, *la miséricorde et la grâce* de l'Eternel. «L'Eternel, l'Eternel! Dieu, miséricordieux et faisant grâce, lent à la colère, et grand en bonté et en vérité, gardant la bonté envers des milliers de générations, pardonnant l'iniquité, la transgression et le péché». Elle proclamait, en second lieu, *la justice*: «Qui ne tient nullement celui qui en est coupable pour innocent». Elle annonçait, en dernier lieu, *la rétribution* selon le gouvernement de Dieu ici-bas: «Qui visite l'iniquité des pères sur les fils, et sur les fils des fils, sur la troisième et sur la quatrième génération» (versets 6-8). Au cours de l'histoire qui va nous occuper, nous aurons l'occasion de reconnaître l'application des principes dont nous venons de parler, soit à l'égard des rois, soit à l'égard du peuple.

Enfin ces livres mettent en lumière une dernière vérité générale. Depuis sa ruine, la sacrificature avait cessé d'être le moyen de relation publique entre le peuple et Dieu. *Le roi*, l'oint de l'Eternel, avait été substitué au sacrificateur pour remplir cet office (voyez le

commencement du premier livre de Samuel). Toute la bénédiction d'Israël, son jugement aussi, dépendaient désormais de la conduite du roi. Le roi manquant à sa responsabilité, c'en était fait, à proprement parler, des relations du peuple avec Dieu. Mais alors se produit un phénomène qui persiste pendant toute la durée de la royauté, et au delà: *le prophète* entre en scène. Son apparition prouve que la grâce et la miséricorde de Dieu ne peuvent être anéanties, quand même tout est ruiné.

Sans doute, la prophétie existait avant le temps dont nous parlons. La chute de l'homme a donné lieu à la première parole prophétique. Abraham est prophète (Genèse 20: 7); Jacob prophétise, Moïse est prophète (Deutéronome 18: 15; 34: 10); mais Samuel inaugure la série des prophètes que nous voyons à l'oeuvre dans les livres qui nous occupent (Actes des Apôtres 3: 24). Eu ces jours sombres, le prophète devient, à défaut du roi, le lien entre le peuple et Dieu. Il est le *porteur de la Parole*; c'est à lui qu'est confiée la révélation des pensées de Dieu. Immense grâce! Sans doute, le prophète *annonce les terribles jugements* qui fondront sur le peuple et sur les nations, mais il présente en même temps à la foi *la grâce comme le moyen d'y échapper*. Il rend témoignage contre l'iniquité, délivre même le peuple, comme Elie, par l'exercice de la puissance, pour le faire recommencer, si possible, à marcher dans le chemin de Dieu. Il *enseigne*; il donne au peuple, pour se servir des paroles d'un autre, «la clef des voies de Dieu, incompréhensibles sans lui». Il *console* aussi, en dirigeant les regards vers un avenir de bénédiction, «temps du rétablissement de toutes choses», «royaume qui ne sera pas ébranlé», et où la responsabilité de la maison de David sera portée par le Christ, fils de David, à la pleine satisfaction de Dieu lui-même. Attachant les yeux de la foi sur la personne glorieuse de l'Oint de l'Eternel, il annonce les souffrances du Messie et les gloires qui suivront. Il sent en même temps l'abîme qui sépare le temps actuel de cette «régénération» future. Il *s'humilie* pour le peuple, quand ce dernier n'a pu, ni su le faire. Sans lui, dans les jours sombres de la royauté, il ne restait pas un rayon de lumière à ce pauvre peuple, coupable et châtié. Le prophète *relève et fait renaître l'espoir*.

Mais, en vertu des principes proclamés sous le régime de la loi, la miséricorde de Dieu reconnaît immédiatement le monarque, quand il agit par la foi et qu'il est fidèle. Quelque incomplète que soit cette fidélité, Dieu l'apprécie, et quand même le lien est ostensiblement brisé, la bénédiction du peuple en est la conséquence. De là, sous le régime du prophète, des jours lumineux succédant aux jours ténébreux, et des répit accordés, malgré le jugement annoncé, parce que le roi a regardé à l'Eternel. Cette fidélité du roi se rencontre généralement en Juda, où Dieu maintient encore pour quelque temps «une lampe à son Oint», tandis qu'Israël et ses rois, ayant commencé par l'idolâtrie, continuent dans cette voie, et deviennent bientôt la proie des démons qu'ils n'avaient pas voulu écarter de leur chemin.

Chapitres 1 à 11 - Salomon

Chapitre 1 - Révolte d'Adonija

Au moment où commence notre récit, le roi David était âgé d'environ soixante-dix ans. Il était loin d'avoir atteint l'extrême vieillesse, mais une vie de souffrances, de combats et de

chagrins, use les forces de l'homme le plus robuste, en sorte que le roi «était vieux, avancé en âge». A trente-trois ans, le Seigneur lui-même en paraissait cinquante (Jean 8: 57), mais «sa force était en son entier». Il n'était pas, comme David, *usé* par les chagrins, mais, homme de douleurs, son visage était défait plus que celui d'aucun homme. L'amour imprime ce caractère à ses traits, car il portait en sympathie toutes les langueurs que le péché avait amenées sur notre misérable race.

Les serviteurs du roi imaginent un moyen de le rappeler à la vie (versets 2-4); imitant en cela les souverains des nations environnantes. Il semble que David ait manqué de volonté pour s'opposer au plan de son entourage. La Sunamite (*) lui est amenée. Elle le soigne et le sert. Cette vierge d'Israël «extrêmement belle» sera considérée plus tard par Salomon comme un des plus précieux bijoux de sa couronne. Elle lui appartiendra, et quiconque osera lever les yeux sur elle pour la convoiter en portera le châtiment. Mais n'anticipons pas. Ce que la Parole nous apprend, c'est qu'elle ne devient pas l'épouse de David, roi de grâce. Il en est ainsi, actuellement, de Christ. Tout en ayant les yeux sur Israël, il a maintenant une autre épouse, prise d'entre les gentils. Il la conservera comme roi de gloire mais, comme tel, il renouera aussi ses relations avec le résidu d'Israël, les excellents de son peuple.

(*) La Parole ne nous autorise pas à affirmer, comme on l'a prétendu, qu'elle soit la Sulamite célébrée au Cantique des Cantiques (6: 13).

Avant l'entrée en scène de Salomon, Adonija, fils de Hagguith, cherche à s'emparer du trône de David son père (versets 5-8). Venu au monde immédiatement après Absalom (verset 6; 2 Samuel 3: 3, 4), quoique d'une autre mère, il pensait, sans doute, avoir les mêmes droits que ce dernier au royaume. «Il s'éleva, disant: Moi, je serai roi». L'orgueil, une volonté sans frein qui n'avait jamais été réprimée, et sa haute opinion de lui-même, le dirigeaient. Il était «un très bel homme». Ces défauts avaient été nourris, chez lui, par la faiblesse paternelle dont le rôle avait été si grand, dans les désastres de la vie de David. Ce dernier n'était pas insensible à l'apparence de ses enfants, comme l'histoire d'Absalom le démontre, et peut-être avait-il, pour la même raison, ménagé la verge à Adonija. «Son père ne l'avait jamais chagriné, en disant: Pourquoi fais-tu ainsi?» Les familles des croyants voient bien souvent leur témoignage ruiné par la faiblesse des parents. En épargnant la verge à leurs enfants, ils la préparent pour eux-mêmes, ainsi que du déshonneur pour Christ. Jamais Dieu n'agit ainsi. La preuve de son amour envers nous est fournie par discipline. La faiblesse des parents n'est pas une preuve de leur amour, mais de leur égoïsme qui s'épargne en épargnant leurs enfants (Proverbes 13: 24).

Adonija suit le même chemin qu'Absalom (2 Samuel 15: 1), peut-être avec moins de fourberie, car il manifeste ouvertement ses prétentions et se procure, comme un souverain, des chars, des coureurs et des cavaliers. Joab et Abiathar le suivent. Joab, toujours le même, ne cherche que son propre intérêt, et sentant David près de sa fin, se tourne vers Adonija, comme jadis, à la toute première heure, vers Absalom. Comment aurait-il pu se déclarer pour le roi de justice? Les méfaits de sa vie passée devaient lui faire craindre un contact trop intime avec Salomon. Et puis, il n'y a rien dans le vrai roi, qui soit un objet d'attraction pour la chair.

L'homme naturel s'oriente et s'orientera sans hésitation vers l'usurpateur et le faux roi. C'est ainsi qu'on verra plus tard «la terre tout entière dans l'admiration de la bête».

Adonija est le type de l'homme qui cherche à s'élever jusqu'au trône de Dieu (Daniel 11: 36); Joab et Abiathar sont ceux qui en tirent du profit (Daniel 11: 39); l'entourage d'Adonija, ceux qui sont subjugués par son ascendant (Apocalypse 13: 4).

En ce qui concerne Joab, il faut *tôt ou tard* que la chair, quelque habile qu'elle soit, se produise à découvert et montre son vrai caractère. Joab avait pu longtemps se maintenir en compagnie de David, l'oint de l'Eternel, et donner le change sur les mobiles qui dirigeaient et dominaient son coeur, mais il arrive toujours une occasion où le coeur naturel se montre hostile et *rebelle* et manifeste qu'il ne se soumet, ni ne *peut* se soumettre à la loi de Dieu.

Abiathar, représentant de la religion, déjà condamné d'avance, lors du jugement prononcé sur Eli (*), est aussi du parti d'Adonija. Entouré de si belles apparences, il n'est pas étonnant que ce dernier devienne un centre de rassemblement pour le grand nombre. Il ne l'est pas pour *la foi*. Que peut trouver la foi, dans la compagnie de l'usurpateur? Tsadok, Benaïa, Nathan et les hommes forts de David, ne sont pas avec Adonija. Le vrai sacrificateur, le prophète, porteur de la parole de Dieu, le vrai serviteur, Benaïa, qui marche sur les traces de son maître (**), qu'avaient-ils à faire avec lui? Le sacrificateur regarde à Dieu, le prophète à l'Esprit de Dieu, le serviteur à David, à Christ. Ont-ils besoin d'autre chose? Les hommes forts, eux qui ont trouvé leur force en David, iraient-ils après Adonija qui ne peut la leur communiquer?

(*) Méditations sur 1 Samuel, par H. Rossier, page 6. Note.

(**) Méditations sur 2 Samuel, par H. Rossier, page 203.

Benaïa nous intéresse d'une manière particulière. Au temps de David, il occupait déjà une place prééminente de service (1 Chroniques 27: 5). N'était-il pas digne, lui qui avait suivi en tout, et comme pas à pas, les traces de son maître, d'être établi plus tard chef de toute l'armée? Cependant cet homme n'a d'autre ambition que de rester fidèle à son roi et de l'imiter. Il n'est pas comme Joab qui prend la forteresse de Sion pour acquérir le *premier rang*; non, il est humble, parce que son seul but est de reproduire David dans sa conduite.

Adonija (versets 9, 10) donne à la réunion d'En-Roguel une fausse apparence de sacrifice de prospérités. Il marche sur les traces de son frère Absalom qui disait vouloir offrir un vœu à l'Eternel. Il invite ses frères, fils du roi, et même *les serviteurs du roi*. Ces derniers vont à sa fête; le rebelle n'est pas inquiet qu'ils lui fassent défaut. On sait ce que vaut le titre de serviteurs du roi, si le coeur n'est pas réellement attaché à David; ou de serviteurs de Dieu, si Christ n'est pas l'objet des affections. Combien de ces «serviteurs du roi» ne voit-on pas courir de nos jours à ceux qui cachent, sous des apparences de piété, la guerre qu'ils font à Christ? Mais Adonija est trop avisé pour inviter ceux que leur foi ou leur témoignage gardent dans l'intimité de David. Il invite *tous* ses frères, *un seul excepté*, le seul qui ait droit au trône de par la volonté de Dieu et de son père, Salomon, celui qui va devenir le roi de gloire. Il est évident qu'il doit exclure de sa fête celui dont la présence le jugerait, le condamnerait, réduirait à

néant tous ses plans, toutes ses ambitions. Christ est le dernier que le monde invite; bien plus, il a horreur de l'inviter. D'autre part, y avait-il rien à cette fête, à quoi Salomon pût s'associer? Non, s'il y était apparu, ç'aurait été pour faire tomber ces rebelles sous un châtement mérité.

Au jour où ce grand danger menaçait Israël, aucune mesure n'avait été prise pour le conjurer (versets 11-31). Le roi, affaibli par l'âge, retenu dans son palais «ne savait pas» ce qui se passait. Heureusement, Dieu veillait pour lui. Dieu qui a en vue la gloire de son Fils et son royaume, ne permet pas la réussite des desseins de l'usurpateur. Dans ce but, il envoie le prophète pour apporter à Bath-Shéba une parole de sagesse. Soyons certains que nous trouverons toujours dans la parole de Dieu le moyen par lequel Christ peut être glorifié et nous-mêmes préservés des embûches de l'Ennemi. Quel contraste entre l'intervention de Nathan et celle de Joab auprès de David, par la femme thékohite! (2 Samuel 14). Là tout était ruse et mensonge pour agir sur l'esprit du roi en flattant ses secrets penchants, et pour substituer finalement à David, un homme fourbe et violent, comme roi sur Israël. Ici, la prudence enseigne ce qu'il y a à faire, mais ne se sépare en aucune manière de la vérité. Il fallait que le roi eut conscience d'un danger imminent; il fallait le décider à agir résolument pour Dieu. La pensée de l'Eternel, en ce qui concernait Salomon, avait été révélée à David qui la connaissait fort bien. Ce n'était pas sans motif que le Seigneur avait donné au fils de David le nom de Jedidia, Bien-aimé de l'Eternel (2 Samuel 12: 25). David connaissait si bien la pensée de Dieu à ce sujet qu'il avait «juré à Bath-Shéba, par l'Eternel, le Dieu d'Israël, disant: Salomon, ton fils, régnera après moi, et lui s'assiéra sur mon trône, à ma place» (versets 17 et 30). Il suffisait de rappeler son serment à cet homme de foi, pour qu'il vit le chemin à suivre.

Adonija avait sans doute compté sur l'affaiblissement des facultés de son père pour s'emparer du royaume, mais il avait compté sans Dieu, sans le prophète, sans la vérité dans le coeur du roi. Bath-Shéba parle avec respect et hardiesse. Elle montre à David qu'il ignore le danger (verset 18), que son dessein arrêté était d'avoir pour successeur un roi selon le coeur de Dieu (verset 17); elle lui montre aussi sa responsabilité vis-à-vis d'elle, de son fils et du peuple, car «les yeux de tout Israël étaient sur David, pour qu'il déclarât qui devait s'asseoir après lui sur son trône». La vérité est dans le coeur de cette femme, comme dans celui du prophète, bel exemple de l'esprit dans lequel nous devons agir les uns vis-à-vis des autres. Nathan paraît à son tour, et dans un entretien particulier avec le roi, fait ressortir que non seulement aucun des serviteurs fidèles de l'Eternel n'avait été invité, mais, par-dessus tout, que Salomon avait été mis volontairement de côté. Que faut-il attendre de celui qui n'accorde au Seigneur, au vrai roi, aucune place dans ses projets ou dans sa vie?

Nathan fait encore ressortir que les vrais serviteurs du roi ignorent ses desseins (verset 27). Certes, il n'en est pas de même pour nous! Dieu nous a fait «connaître le mystère de sa volonté» (Ephésiens 1), qui est de réunir toutes choses sous le Christ. Mais le vieux roi doit être exhorté à révéler son secret, Aussitôt sa décision est prise; toute son énergie se réveille quand il s'agit du Bien-aimé. «Ainsi», dit-il, «je ferai ce jour-ci» (verset 30).

Nous avons vu que, dans ce chapitre, l'intervention de Nathan était selon Dieu et selon le respect dû au roi. Il ne s'agit pas ici d'un conseil *humain*, comme lorsque ce même Nathan

disait à David: «Va, fais tout ce qui est dans ton coeur» (2 Samuel 7: 3); mais d'une sagesse *divine* qui a pour but de garder le roi-prophète de chute, et de revendiquer l'honneur de Salomon, l'oint de l'Eternel, après son père. Il s'agit avant tout de déployer la bannière de Dieu quand Satan a élevé la sienne. Deux camps se forment: dans le premier, les masses qui sont pour l'usurpateur; dans le second, et c'est le petit nombre, les adhérents de David et de Salomon. Sans doute, l'énergie de David comme porteur et représentant de l'autorité, s'était affaiblie. Il en a été de même de l'Eglise de Christ, mais la fidélité de Dieu demeure et restera toujours; la Parole, dont Nathan est le représentant, demeure; le Christ, dont Salomon est le type, demeure; de ce côté-là, pas de faiblesse. On raisonne aujourd'hui comme si la parole de Dieu et le Christ de la Parole avaient fait leur temps. On parle beaucoup d'un développement subséquent de la vérité, qui n'est que relative, d'un christianisme qui a vieilli et tire à sa fin. En effet, le christianisme a vieilli; l'Eglise, représentante de Dieu ici-bas, s'est affaiblie, mais la Parole qui est la vérité, est restée la même, mais Christ n'a pas changé, et c'est ce que les chrétiens oublient. Au lieu de s'attacher à Christ par le sentiment même de la ruine dont ils sont les auteurs, ils rejettent un Salomon, pour écouter des Adonija et leur entourage. Le faux roi attire leurs regards. Adonija était *très beau*. N'oublions pas que cette apparence sert de marque au séducteur qui entraîne les hommes après lui. Ils préférèrent à Christ le règne de l'homme dans la chair, et, pour la chrétienté, cette préférence finira par l'apostasie ouverte. Adonija, Joab, Abiathar, se doutaient peu qu'ils trouveraient dans le vieux roi un obstacle à l'accomplissement de leur complot si savamment ourdi. Cet obstacle était, malgré l'âge du roi, une autorité que Dieu avait établie entre ses mains et qu'il emploierait, malgré la faiblesse de David. Voilà ce qui retenait à ce moment-là le débordement du mal, et c'est aussi ce qui empêche aujourd'hui la manifestation prématurée de l'homme de péché (2 Thessaloniens 2: 6).

Après son entretien avec Nathan, le roi fait rappeler Bath-Shéba (versets 28-31). Il jure d'établir Salomon et en appelle au caractère de son Dieu qui «a racheté son âme de toute détresse». La grâce l'avait accompagné tous les jours de sa vie, rachetant son âme, même des conséquences de ses fautes. Mais toute cette grâce devait avoir son couronnement. Elle aboutit en effet toujours à la gloire. «L'Eternel donne la grâce et la gloire», deux choses inséparables, l'une suivant nécessairement l'autre.

Salomon se rend à Guihon, monté sur la mule de son père, et en revient consacré, pour s'asseoir sur le trône du roi. Comme nous l'avons vu dans l'introduction, son règne, identifié avec celui de David, le continue sans aucun interrègne: la même monture royale, la même onction, le même trône. Le trône de gloire de Salomon est, à ce moment, le même que le trône de grâce de David. Cela est encore bien plus vrai, si nous nous reportons du type à l'antitype, car on n'y trouve pas, comme ici, deux personnages successifs sur le même trône, mais un seul. Nos yeux verront dans la personne du roi de gloire, Celui qui a traversé les souffrances, l'angoisse et la détresse, le Sauveur qui a souffert pour nous!

Tous ceux qui sont restés fidèles au roi de grâce concourent à la proclamation du roi de gloire et forment son cortège. Il en sera de même du résidu d'Israël au début du règne

millénaire de Christ, mais, à bien plus forte raison, des croyants actuels qui ont suivi le Sauveur pendant sa réjection, Lui qui, chassé de ce monde par l'homme, s'est assis dans le ciel sur un trône de gloire. Ce trône, nous l'entourons déjà maintenant, mais il reste le trône de la grâce, aussi longtemps que notre Seigneur est rejeté. Quand il sera reconnu, nous serons assis avec Lui sur *son* trône, partageant avec Lui son règne et son gouvernement sur Israël et sur les nations.

En attendant que Salomon établisse, comme nous le verrons plus tard, son propre trône, son père dit: «Qu'il s'assie sur mon trône; et lui régnera à ma place». Benaïa, le fidèle serviteur, apprécie plus que tout autre ce changement (versets 36, 37): «Amen! que l'Eternel, le Dieu du roi, mon seigneur, dise ainsi! Comme l'Eternel a été avec le roi, mon seigneur, qu'il soit de même avec Salomon, et qu'il rende son trône plus grand que le trône du roi David, mon seigneur!»

Salomon reçoit l'onction royale (versets 38-40). La «corne d'huile» était «dans le tabernacle». C'était une onction privée et comme cachée, à laquelle n'assistait que la partie fidèle du peuple. Il en est de même aujourd'hui. Avant de régner en gloire sur toute la terre, le Seigneur a reçu l'onction du tabernacle. Il a la royauté céleste sur le trône du Père, il est haut élevé, avec un nom au-dessus de tout nom. L'huile de l'onction est une huile de joie qui l'élève au-dessus de ses compagnons. Mais c'est en même temps une onction sacerdotale, car l'Eternel l'a juré et ne s'en repentira pas: il est roi et sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. Dès le début, le Seigneur était l'Oint de l'Eternel, comme David l'avait été dès sa première jeunesse. Il était «né pour cela». Au baptême de Jean, il avait été oint du Saint Esprit pour son ministère (Luc 3: 21; 4: 18; Actes des Apôtres 10: 38; 4: 27). Ressuscité, il est oint de l'huile du tabernacle, comme roi et sacrificateur, pour communiquer les dons spirituels à ceux qui Lui sont unis. Israël jouira de ces bénédictions au temps de la fin. En attendant, *nous* sommes les compagnons de Christ; l'onction versée sur sa tête est aussi répandue sur la nôtre et nous permet de partager sa joie en attendant sa gloire.

D'En-Roguel, le parti d'Adonija pouvait entendre la joie de Jérusalem, mais ce qui se passait à Guihon ne pouvait atteindre les oreilles de l'usurpateur et de sa bande. La ville tout entière séparait ces deux localités en apparence assez semblables (*). Il en est de même aujourd'hui. Le monde suit ses plans pour usurper la dignité de Christ; l'homme est en voie de se déifier, inconscient de ce qui se passe tout près de lui.

(*) A Guihon sortaient les sources d'eau qui, sous Ezéchias, alimentèrent Jérusalem; il y avait aussi des sources à En-Roguel, comme ce nom l'indique.

Mais il y a des fidèles qui honorent le Fils et, en le faisant, honorent le Père qui l'a envoyé. Ils voient, couronné de gloire et d'honneur, ce Jésus que le monde n'a pas invité à sa fête. Entièrement étrangers au festin d'Adonija, ils sont en route pour assister à l'établissement du roi de gloire sur son trône. De tout cela, le monde ne voit et n'entend rien. Guihon, aux eaux rafraîchissantes, semble ignoré d'Adonija.

Mais quel réveil! Quel trouble envahit le monde à son festin! Tout à coup, au milieu de la fête, le faux roi, Joab et tous les invités, entendent la voix de la trompette et de tels cris de joie, que la terre se fendait au bruit du cortège de Salomon. «Pourquoi», dit Joab, «ce bruit de la ville en tumulte?» C'est ainsi que l'établissement public du règne de Christ surprendra le monde et le troublera profondément. Alors «Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur s'en moquera... Et moi, j'ai oint mon roi sur Sion» (Psaumes 2: 4-6). N'entend-on pas le bruit de cette scène dans notre chapitre?

Aujourd'hui, nous sommes encore à Guihon. Notre roi a été oint, mais n'a pas encore pris les rênes de son gouvernement. Notre joie n'est pas encore publique, et celle de son peuple Israël attend un jour à venir. Mais quand ils entendront le bruit des acclamations, quelle terreur saisira les adversaires, avant-coureur du jugement qui les atteindra sans dévier ni à droite, ni à gauche!

Jonathan, fils d'Abiathar, paraît soudain au milieu des convives (versets 41-48). Jadis (2 Samuel 17: 17), il était parti d'En-Roguel en compagnie d'Akhimaats, fils de Tsadok, pour aller, au péril de sa vie, avertir David de ce qui se tramait contre lui. Maintenant, il y revient pour avertir Adonija de l'insuccès de sa tentative, bien qu'il ne soit nullement associé aux révoltés. Il vient, plein de ce qui est *pour lui* une bonne nouvelle, car on voit à son langage que son cœur est resté fidèle à David. «Tu apportes de bonnes nouvelles?» lui dit Adonija. «Oui», répond-il, mais, elles ne l'étaient pas pour ses auditeurs. Elles sont un désastre pour Adonija. Cela n'exclut nullement les sentiments filiaux de Jonathan pour son père, engagé par sa propre faute dans ce chemin sans issue. Ces sentiments font que Jonathan rapporte avec vérité à cette assemblée, tout ce qui a eu lieu, ne leur cachant rien. Qu'ils prennent garde! Quant à lui, sa joie, on le sent, est avec le successeur de David. Son service n'a pas changé de caractère depuis le temps des afflictions de son roi. Il est toujours prompt à donner des nouvelles, comme son compagnon Akhimaats était prompt à courir. Son caractère a une remarquable unité. Qu'il accomplisse son service envers David pendant sa réjection, ou envers le monde au jour du triomphe du fils de David, Jonathan reste le même messager fidèle. Le temps presse; il faut se soumettre promptement en «baisant le Fils». Il en sera de même à la fin des jours, quand ceux que le roi appellera ses frères, iront annoncer au loin la nécessité de reconnaître le règne du vrai Salomon.

Comme autrefois Jacob, le vieux roi, voyant les désirs de son cœur accomplis, s'était «prosterné sur son lit» (verset 47). On trouve chez David la lenteur de l'âge à prendre une décision, mais dès que la parole de Dieu lui est adressée par Nathan, tout change. Il n'hésite pas, règle et ordonne tout, agit en tout point selon les pensées de Dieu que la Parole lui rappelle. D'abord il ignorait le complot, maintenant il sait tout; il sait que l'heure du règne de son fils a sonné. Il n'a ni amertume, ni déplaisir, ni jalousie, en confiant à d'autres mains les rênes, du gouvernement. Une seule pensée le remplit de bonheur et d'adoration: «Béni soit l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui a donné aujourd'hui quelqu'un qui fût assis sur mon trône, et *mes yeux le voient!*»

David n'est plus ici le type de Christ, mais la figure du croyant qui s'oublie et se fond en actions de grâces, pour donner toute gloire au vrai roi, le type de ces saints qui, parés de leurs couronnes glorieuses, s'en dépouillent pour en orner les marches du trône du «lion de Juda, racine de David». Mais ce *lion* de Juda est l'*Agneau*, qui a été immolé. La grâce de David et la gloire de Salomon se concentrent dans cette personne unique. La joie d'un Siméon, tenant entre ses bras la grâce et le salut de Dieu représentés par l'enfant Jésus, se confondra dans le ciel avec la joie d'un David qui voit resplendir la gloire de Dieu dans la personne du roi.

Aux versets 49-53, tous les convives d'Adonija, saisis de peur, s'enfuient de côté et d'autre. Ils n'essaient pas plus de résister que ne le feront les hommes devant la proclamation de la royauté de Christ, car ils seraient immédiatement brisés. Adonija implore la bonté du roi et cherche à obtenir de lui la promesse solennelle d'épargner sa vie. Salomon consent à oublier, à faire grâce encore une fois, mais il place Adonija sous la responsabilité devant la gloire de son règne: «S'il est un homme fidèle, pas un de ses cheveux ne tombera en terre; mais si du mal est trouvé en lui, il mourra» (verset 52).

Il en sera de même sous le règne futur du Messie. Il épargnera beaucoup de rebelles qui s'approcheront de lui avec des signes de repentir, mais dès que le mal sera trouvé en eux, il les retranchera du pays (2 Samuel 22: 45; Psaumes 101: 8). Quand la *justice* règne, elle ne supporte plus le méchant. Salomon, figure du roi millénaire, connaît Adonija et ne modifie pas son jugement quand il le voit prosterné devant lui. Il sait ce qui se passe dans ce cœur orgueilleux qui n'a que les dehors de la soumission et du repentir. «Va dans ta maison», lui dit-il. Paroles brèves et sévères. Adonija devait y prendre garde. Désormais son rôle était de se taire, comme un homme trouvé coupable et qui reste sous surveillance. Il bénéficie de ce support, aussi longtemps que le mal ne vient pas se manifester chez lui.

Chapitre 2: 1-12 - Dernières recommandations de David

David mourant laisse un commandement à Salomon, son fils, et insiste sur sa responsabilité. C'est, pour ainsi dire, le *testament* du vieux roi et le fruit de sa longue expérience. Nous ne trouvons pas ici «les dernières paroles de David», que 2 Samuel 23 nous fait connaître. Le discours contenu dans notre passage précède historiquement ces «premières paroles» qui pourraient s'intercaler entre les versets 9 et 10. Il n'est pas ici question de David, jugeant toute sa conduite en regard de celle du vrai roi, «juste dominateur des hommes», et proclamant l'infaillibilité des conseils de la grâce de Dieu (2 Samuel 23: 4, 5). Non; il fallait, en premier lieu, prémunir Salomon, à l'aurore de son règne, contre ce qui pourrait l'entraver ou en amener la ruine.

Il y a beaucoup d'analogie entre les paroles de David à son fils et celles de l'Eternel à Josué (Josué 1). Le roi doit avant tout «se fortifier et être un homme». L'obéissance à l'Eternel et la dépendance de Lui, sont les preuves de cette force qui sera employée à «marcher dans ses voies». La marche elle-même est dirigée par la parole de Dieu, comme nous le voyons ici et au Psaume 119. Cette Parole a différents caractères, et il est nécessaire d'être attentif à tous. Il est dit ici: «En gardant ses statuts, et ses commandements, et ses ordonnances, et ses

témoignages» (verset 3). Tel est l'ensemble de la Parole. Ses *statuts* sont les choses qu'il a établies et auxquelles son autorité est attachée; ses *commandements*, l'expression de sa volonté à laquelle nous sommes tenus de nous soumettre; ses *ordonnances* (ou jugements), les principes qu'il exprime et selon lesquels il agit; enfin ses *témoignages* sont les pensées qu'il nous a communiquées et que la foi doit recevoir. Tout cela constituait pour l'Israélite «la loi de Moïse», et devait être la règle divine de la marche du fidèle. Une vie réglée de cette manière devait être prospère, sous quelque face qu'on l'envisageât: «Afin que tu réussisses dans tout ce que tu fais, et où que tu te tournes». Tel devait être le secret du règne de Salomon et de ses successeurs. Jamais avec ces principes il «n'aurait manqué d'un homme sur le trône d'Israël».

Il en est de même pour nous. Notre vie trouve son aliment et sa force dans la parole de Dieu, et ce n'est qu'en la gardant que nous pouvons traverser sans crainte un monde ennemi et voir prospérer tout ce que nous faisons (Psaumes 1: 2, 3). Elle nous enseigne à marcher dans le chemin de Dieu. Peut-il y avoir un bonheur plus grand que de trouver ici-bas un sentier parfait, le sentier de Christ sur lequel les yeux de Dieu reposent avec complaisance? Voilà donc quelle était la tâche de Salomon et de ses successeurs. S'ils marchaient dans le chemin de Dieu et sous son regard, leur domination resterait établie à perpétuité (Psaumes 132: 11, 12).

La seconde recommandation de David (versets 5-9) à son fils, avait trait aux jugements que ce dernier devrait exécuter. David, représentant de la grâce, a l'intelligence de ce qui convient au règne de justice. S'il n'y avait pas de justice, la grâce elle-même ne serait qu'une coupable faiblesse. Comme homme, David s'était montré bien peu capable pendant sa vie de donner à chacune de ces choses la place qui lui revenait. C'est ainsi que nous le trouvons à mainte reprise trop faible pour exercer la justice, comme dans le cas de Joab, ou faisant grâce avec injustice, comme dans le cas d'Absalom. Dieu seul fait régner la grâce par la justice. Lui seul a trouvé, en Christ, le moyen de concilier ces deux choses: sa haine parfaite pour le péché et son amour parfait pour le pécheur.

Mais cette absence de jugement n'était pas rien que faiblesse chez David. Il arrivera un temps où les actions des hommes seront appréciées selon la règle de la justice, longtemps suspendue, mais qui n'aura son cours qu'alors. Lorsque la justice régnera, pourra-t-elle paraître ignorer le péché? On ne viole pas impunément les lois du royaume et lorsque celui-ci s'établit en puissance, il faut que ceux qui ont foulé aux pieds ces lois sous le règne de la grâce, subissent les amères conséquences de leur révolte. Il n'y a pas prescription pour la loi de Dieu comme pour celle des hommes. L'acte inique du pécheur se retrouvera, peut-être, «aux cheveux blancs», mais à coup sûr il sera rappelé en mémoire.

Joab vient en premier lieu (versets 5, 6). Nous avons suffisamment apprécié sa carrière (*) pour n'y pas revenir ici. La faiblesse de David (2 Samuel 3: 39) avait empêché le roi de tirer une vengeance immédiate du meurtre d'Abner et, plus tard, de celui d'Amasa, mais il ne les avait pas oubliés. Ce que Joab avait fait à ces hommes, il l'avait fait à David. «Tu sais ce que *m'a fait Joab (**)*». Peut-être cet homme sanguinaire pensait-il servir son roi, tout en servant ses propres intérêts. Impossible! Ce que l'on fait pour soi-même, on le fait contre Dieu. En

temps de paix, «la ceinture et les sandales» de Joab, son service et sa marche, avaient été tachés par le sang de la guerre. C'était une souillure. La guerre devait l'atteindre aussi; il lui faudrait apprendre qu'il n'y avait pas de paix pour lui, car elle n'est que pour ceux qui procurent la paix (Jacques 3: 18). Ni le règne de paix de Salomon, ni son règne de justice ne pouvaient admettre de tels éléments. Joab devait être sacrifié *sans sursis* et sans miséricorde. «Fais selon ta sagesse», dit David (verset 6). Oui, il y a une *rétribution* selon la *sagesse* de Christ (Apocalypse 5: 12). Sans elle, sa gloire ne serait pas complètement mise en évidence.

(*) Méditations sur le second livre de Samuel, par H. Rossier.

(**) Nous ne pensons pas que le roi fasse mention ici du meurtre d'Absalom par Joab.

Mais les pensées de David aimaient se reposer, par contraste, sur ce que Barzillai a fait pour lui (2 Samuel 19: 31-40). Il rend à ce dévoué vieillard bien au delà de ses désirs, dans la personne de ses fils. A l'origine, il s'agissait de Kimham seul; maintenant, tous les fils de Barzillai ont droit à la table du roi en récompense de la fidélité de leur père. Ils jouissent de la gloire du royaume dans une position d'honneur et d'intimité particulière. Souvenons-nous-en, dans nos familles. Le dévouement des parents à Christ est récompensé dans leurs enfants. «Me rappelant», dit l'apôtre, «la foi sincère qui est en toi, et qui a d'abord habité dans ta grand-mère Loïs et dans ta mère Eunice» (2 Timothée 1: 5).

Un troisième personnage est Shimhi, le Benjaminite, qui avait maudit David, puis, lors de son retour, avait montré des signes de repentance en confessant son péché. Ce même Shimhi n'avait pas suivi le parti d'Adonija (*); il était resté en compagnie des hommes forts de David, et avait suivi Salomon. David dit de lui: «Voici, il y a *avec toi*, Shimhi, fils de Guéra». Il était donc, *en apparence*, restauré, mais si David, en grâce, l'avait épargné, il ne le tenait pas pour innocent. Tout allait dépendre de sa conduite sous le roi de justice. Elle montrerait si sa repentance était réelle. Comme le cas de Joab, celui de Shimhi est remis à la sagesse de Salomon (verset 9).

(*) Malgré plusieurs opinions contraires, nous ne voyons pas de raison à ce que le Shimhi du chapitre 1: 8, soit un autre personnage que le fils de Guéra.

David meurt, (versets 10-12), et la Parole note ici, non pas le premier début du règne de Salomon, mais ce qui le caractérise d'une manière générale et dans son ensemble: «Son royaume fut très affermi». C'est le caractère du royaume de la justice, en contraste avec celui de la grâce, plein de troubles et de séditions.

Chapitre 2: 13-46 - La justice et le jugement sont la base de son trône

A peine le trône est-il inauguré que les éléments hostiles ou étrangers au royaume se manifestent; mais le caractère du règne de justice est de réprimer tout ce qui n'est pas d'accord avec lui. En présence de Salomon, la chair ne peut plus se faire valoir, ni suivre librement sa pente.

Adonija s'adresse à Bath-Shéba pour qu'elle présente son désir au roi, son fils. «Est-ce en paix que tu viens?» dit cette femme pieuse qui se défie du fils de Hagguih. Elle savait en effet que s'il avait réussi dans ses projets, «elle et son fils Salomon auraient été trouvés coupables»

(1: 21). Cet homme, extérieurement brisé, est toutefois bien loin de l'être dans son coeur. «Tu sais», dit-il, «que le royaume *était à moi*, et que tout Israël avait porté ses yeux sur moi pour que je fusse roi» (verset 15). Comment une telle prétention ne soulèverait-elle pas l'indignation du vrai roi? Lui, Adonija, avoir tous les droits à la succession, à la couronne et au peuple de David! Ses paroles seules dénotent un coeur ulcéré, une amertume longtemps comprimée se faisant jour, parce qu'il n'y a chez lui aucun jugement de lui-même? Sans doute il dit aussi: «Le royaume a tourné et est passé à mon frère, car il était à lui de par l'Eternel», mais est-ce une vraie reconnaissance de la volonté de Dieu, une vraie soumission au trône de justice? Adonija l'accepte, *parce qu'il ne peut faire autrement*. Certes, il ne fait pas partie du «peuple de franche volonté», au jour de la puissance du fils de David. A son sens, Salomon est *un intrus* et, dans ce cas, qu'est-ce donc, pour le coeur d'Adonija, que l'Eternel qui a établi Salomon?

«Et maintenant», dit-il, «je te fais une seule requête; ne me repousse pas... Qu'il me donne la Sunamite, Abishag, pour femme» (versets 16, 17). Abishag! cette jeune vierge, qui avait servi David et lui avait prodigué ses soins, qui avait vécu dans l'intimité du roi de grâce, à cet homme révolté que la patience seule de Salomon avait épargné jusqu'ici! Comme il connaît peu David et Salomon (*)! Lui donner Abishag, c'était lui reconnaître quelque droit à la succession de son père, quelque contact avec le royaume qu'il pourrait revendiquer en une occasion favorable; c'était accepter la légitimité de ses prétentions et de la révolte conduite par Joab et Abiathar (verset 22). La femme qui avait servi David comme une vierge chaste, serait donnée à ce profane?

(*) Rien ne nous autorise *positivement*, comme nous l'avons dit au chapitre 1, à voir dans Abishag, la Sunamite, la *Sulamithe* du Cantique des Cantiques, aimée de Salomon; aussi est-il prudent, dans l'application de ces types, de ne pas dépasser ce que la Parole nous enseigne clairement.

Il en sera de même de l'Eglise. Le roi de gloire consentira-t-il jamais à céder à un autre, l'Epouse qu'il s'est choisie comme roi de grâce? L'Antichrist, l'homme de péché, croira peut-être enlever l'Epouse à Christ, en s'emparant de la chrétienté apostate, devenue la grande Babylone de la fin, mais ses efforts pour se substituer à Christ, pour posséder son Epouse et s'emparer du royaume, aboutiront, pour la prostituée et pour lui-même, à l'étang de feu et de soufre. Ici, le jugement ne se fait pas attendre: le jour même Adonija est mis à mort.

Le chef de la conspiration, le faux roi, ayant été livré à son sort, la justice de Salomon atteint le sacrificateur (versets 26, 27), longtemps supporté par David, mais dont l'Eternel avait déjà prononcé la sentence aux oreilles d'Eli (1 Samuel 2: 35). On retrouve ici le principe exprimé dans les paroles: «J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü» (Malachie 1: 2), prononcées *treize siècles* après qu'il avait été dit: «Le plus grand sera asservi au plus petit» (Genèse 25: 23). C'était le libre choix de l'Eternel, mais *la sentence* n'est prononcée que lorsque Esaü s'est montré l'ennemi irréconciliable de Dieu et de son peuple. Il en est ainsi d'Abiathar. Cent trente-cinq ans après le jugement annoncé, il est retranché de la sacrificature, après avoir donné un motif au jugement, par son alliance avec le rebelle.

Le règne de justice s'inaugure ainsi par le jugement de tous ceux qui, placés sous la grâce et la longue patience de Dieu, n'en avaient pas profité pour mettre leur cœur et leurs actes en accord avec ce règne. Abiathar était d'autant plus coupable qu'il avait «porté l'arche du Seigneur Eternel devant David», qu'il avait aussi partagé ses afflictions dès le commencement (1 Samuel 22: 20). Il avait donc eu part au témoignage de l'oint de l'Eternel et en avait souffert. Salomon reconnaît cela, mais dans le seul cas où la fidélité d'Abiathar est mise à l'épreuve et où il s'agit de *la gloire du fils de David*, il fait naufrage et abandonne son maître. La parole de l'Eternel, longtemps suspendue, s'accomplit; Abiathar est rejeté.

Joab vient ensuite. Il est dit expressément de lui qu'il ne s'était pas détourné après Absalom (verset 28), quelque velléité qu'il en eût eue, comme nous l'avons vu au second livre de Samuel, mais il était bien plus grave de se détourner du règne de justice au début, car cela dénotait un absolu manque de crainte en présence de celui qui était destiné à s'asseoir comme roi glorieux sur son trône.

Joab s'enfuit dans le tabernacle et saisit les cornes de l'autel. Cela ne peut le sauver. La parole de Dieu est contre lui: «Si un homme s'élève de propos délibéré contre son prochain, pour le tuer par ruse, tu l'arracheras de mon autel, pour qu'il meure» (Exode 21: 14). Salomon s'en souvient. Quand le jugement de Joab est décrété, il est *trop tard* pour que l'autel le mette à l'abri. Il faut que la vengeance soit exécutée sur lui, afin que «*la paix* soit de par l'Eternel sur David et sur sa semence, et sur sa maison, et sur son trône, à toujours» (verset 33), car sans cela, le sang serait resté sur la maison de David. Le jugement était nécessaire à sa gloire.

En dernier lieu, vient Shimhi (versets 36-46). Il est placé par Salomon sur le pied de sa responsabilité et l'accepte. Il dénote ainsi une pure ignorance de son état de péché et, par suite, de son incapacité d'obéir. Israël n'avait-il pas dit les mêmes paroles, lorsque la loi lui fut proposée? «Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons» (Exode 19: 8). Et Shimhi: «La parole est bonne; selon que le roi, mon seigneur, a parlé, ainsi fera ton serviteur» (verset 38). Il sait, le malheureux, que désobéir est pour lui la mort, et que son sang sera sur sa tête — et cependant il est incapable de ne pas désobéir. Il ne peut renoncer à deux esclaves fugitifs, et pour recouvrer ce bien d'un jour, sacrifie sa propre vie! Quelle image du monde qui connaît la loi de Dieu et qui ne veut ni ne peut s'y soumettre, dès qu'un intérêt passager vient se placer entre la volonté de Dieu et lui. Il est jugé sur sa propre parole: «La parole que j'ai entendue est bonne» (verset 42). L'homme placé sous sa responsabilité, qui l'accepte et y manque, ne peut être supporté sous le règne de justice.

Chapitre 3: 1-3 - La fille de Pharaon

«Et Salomon s'allia par mariage avec le Pharaon, roi d'Egypte, et prit pour femme la fille du Pharaon; et il l'amena dans la ville de David, jusqu'à ce qu'il eût achevé de bâtir sa maison, et la maison de l'Eternel, et la muraille de Jérusalem, tout à l'entour» (verset 1).

La mention de l'affermissement du royaume dans la main de Salomon (2: 12), est suivie, au chapitre 2 du jugement qui purifie le royaume de tout ce qui s'était élevé contre David. Le renouvellement de cette même mention (2: 46) est suivi, au chapitre 3, de l'alliance, par

mariage, avec le roi d'Egypte. Salomon introduit dans son alliance la nation même qui avait autrefois asservi son peuple, union des plus intimes, car il prend son épouse en Egypte.

Cette union rappelle celle de Joseph avec une Egyptienne, fille du sacrificateur d'On, mais leur signification typique diffère. Joseph, rejeté de ses frères, *avant de s'être fait reconnaître à eux*, trouve en Egypte, parmi les nations, une épouse et des fils, selon ce qui est dit de Christ, en Esaïe 49: 5, 6: «Quoique Israël ne soit pas rassemblé... je te donnerai aussi pour être une lumière des nations, pour être mon salut jusqu'au bout de la terre». Le mariage de Joseph serait plutôt le type des relations du Christ rejeté avec l'Eglise, et de la postérité qu'il s'est acquise hors du pays de la promesse, avant de reprendre ses relations avec son peuple.

Celui de Salomon avec la fille du Pharaon, contracté en d'autres circonstances, n'a pas la même signification. Le royaume *est affermi en la main du roi*; le temps de la réjection de l'oint de l'Eternel dans la personne de David est passé; Salomon est établi comme roi de justice (il vient de le prouver par le jugement) sur Israël, son peuple. Alors, et seulement alors, il établit une alliance avec le Pharaon, et prend sa fille pour femme, selon ce qui est dit en Esaïe 19: 21-25: «Et l'Eternel se fera connaître des Egyptiens, et les Egyptiens connaîtront l'Eternel en ce jour-là; et ils serviront avec un sacrifice et une offrande, et ils voueront un vœu à l'Eternel et l'accompliront... En ce jour-là, Israël sera le troisième, avec l'Egypte et avec l'Assyrie, une bénédiction, au milieu de la terre; car l'Eternel des armées le bénira, disant: Béni soit l'Egypte, mon peuple, et l'Assyrie, l'ouvrage de mes mains, et Israël, mon héritage».

Salomon amène sa femme égyptienne *dans la ville de David*. C'est ainsi qu'au début du règne millénaire, les nations seront mises d'abord sous la sauvegarde de l'alliance faite avec Israël et représentée par l'arche établie en la montagne de Sion (2 Samuel 6: 12). Elles auront ensuite leur place distincte de bénédiction, comme plus tard Salomon édifia une maison à son épouse gentile hors de la ville de David, «car il dit: Ma femme n'habitera pas dans la maison de David, roi d'Israël, car les lieux où est entrée l'arche de l'Eternel sont saints» (2 Chroniques 8: 11; 1 Rois 9: 24).

Jusqu'à ce moment, la fille du Pharaon est établie dans les bénédictions — non pas dans la relation — dont l'arche de l'alliance est le type. Partout où cette arche se trouvait, que ce fût dans la maison d'Obed-Edom (2 Samuel 6: 11, 18, 20), ou dans la cité de Sion, elle apportait la bénédiction avec elle. Pendant le millénium, les nations se rendront compte de ce privilège: «Beaucoup de peuples, et des nations puissantes, iront pour rechercher l'Eternel des armées à Jérusalem, et pour implorer l'Eternel... En ces jours-là, dix hommes, de toutes les langues des nations, saisiront, oui, saisiront le pan de la robe d'un homme juif, disant: Nous irons avec vous, car nous avons ouï dire que Dieu est avec vous» (Zacharie 8: 22, 23).

Chapitre 3: 4-15 - Gabaon

On voit clairement, aux versets 2 et 3, qu'au premier début du règne de Salomon, l'ordre de choses n'était pas définitif. L'arche de l'Eternel demeurait sous des tapis; il restait encore au fils de David à bâtir la maison de l'Eternel. En ce temps-là le tabernacle et l'autel se trouvaient sur le haut lieu de Gabaon et l'arche, ramenée par David, était à Jérusalem. Cette

arche de l'alliance, trône de l'Eternel, signe de sa présence personnelle au milieu de son peuple, David la portait sur son coeur (Psaumes 132). On ne voit pas, dans son histoire, que depuis le moment où il la ramena à Sion il ait personnellement cherché un autre lieu de culte, bien que Gabaon ne lui fût pas indifférent. Lors du transport de l'arche à Jérusalem, il avait eu soin de relier le culte devant l'arche avec les sacrifices sur l'autel de Gabaon (1 Chroniques 16: 37-43), en maintenant, de cette manière, *l'unité du culte*. Le service devant l'arche se faisait chaque jour, et aussi le service devant l'autel de Gabaon, en sorte qu'au même moment, et «continuellement», ces deux parties du culte, quoique localement séparées, s'accomplissaient ensemble.

Plus tard David bâtit, sur l'ordre de l'Eternel, un autel dans l'aire d'Arauna, Jébusien, et c'est là qu'il offrit des holocaustes et des sacrifices de prospérités. Son Dieu ne le priva pas longtemps d'un autel en rapport avec l'arche. Gabaon perdait, par là même, sa valeur et sa signification.

La pensée de cette unité ne semble pas être venue à Salomon au début de son règne. Sans doute, Dieu lui rend un beau témoignage: «Salomon *aimait l'Eternel*, marchant dans les statuts de David son père» (verset 3), mais ce témoignage n'est pas sans restriction: «*Seulement*», est-il dit, «il offrait des sacrifices et faisait fumer de l'encens sur les hauts lieux». Il s'accommodait en cela aux pratiques religieuses de son peuple, dont il est dit au verset 2: «*Seulement* le peuple sacrifiait sur les hauts lieux».

Ce n'était pas un péché *positif* contre l'Eternel, comme ce fut le cas plus tard pour certains rois pieux de Juda, lorsque l'édification du temple eût ôté tout prétexte à ces pratiques. Si elles continuèrent alors, ce fut au grand déplaisir de l'Eternel, parce qu'elles conduisirent nécessairement à des pratiques idolâtres (*). En ces jours de bénédiction et de force sous le jeune roi Salomon, il n'en était point ainsi, mais «il offrait des sacrifices et faisait fumer de l'encens *sur les hauts lieux*», et non pas seulement «à Gabaon qui était *le principal haut lieu*» (versets 3, 4), où se trouvait encore l'autel d'airain, le tabernacle et tous ses ustensiles. Cette pratique était en tout cas la *dispersion du culte* en Israël. Il perdait par là son unité, car l'autel était, entre autres attributs, l'expression de cette unité, comme la table du Seigneur l'est aujourd'hui pour les chrétiens. Autrefois, sous Josué, au sujet de l'autel de Hed (Josué 22), Israël comprenait cela et s'était élevé, avec une énergie pleine de zèle, contre les sacrifices offerts sur un autre autel que celui du tabernacle.

(*) Voyez 1 Rois 14: 23; 15: 14; 22: 44; 2 Rois 12: 3; 2 Chroniques 20: 33; où le peuple semble n'avoir pas fait autre chose que ce qui se faisait au début du règne de Salomon. Mais que l'idolâtrie fût alliée aux hauts lieux, nous le voyons sous Ezéchias (2 Rois 18: 4; 2 Chroniques 31: 1). L'impie Manassé les rebâtit et élève des autels à Baal (2 Rois 21: 3). Quand il vient à repentance, «le peuple sacrifiait encore sur les hauts lieux, mais seulement à l'Eternel leur Dieu» (2 Chroniques 33: 17). Cela prouve ce que nous avançons, c'est que les hauts lieux, à certaines périodes de l'histoire d'Israël, ne sont pas nécessairement liés au culte des idoles, quoiqu'ils y conduisent. Du moment que le culte *n'a plus Christ pour centre*, comme l'arche en Sion, et qu'il n'a plus lieu que pour des bénédictions reçues, fût-ce même celles du salut, il dévie et devient un instrument entre les mains de Satan, pour remplacer finalement Christ par les faux dieux. Josias abolit entièrement les hauts lieux avec toute l'idolâtrie en Juda et en Israël (2 Rois 23: 8).

Dieu supporte cet état de choses, aussi longtemps que la pleine manifestation de sa volonté quant au culte, n'est pas donnée par la consécration du temple. Cependant c'était une faiblesse chez le grand roi. Combien le culte de David, même avant Morija, était plus intelligent que le sien! Pour David l'arche était tout; elle était pour lui l'Eternel, le Puissant de Jacob (Psaumes 132: 5), dont le culte était là où se trouvait l'arche. Salomon n'était pas à la hauteur de ces bénédictions et ne possédait pas l'intimité de ces relations avec Dieu. Il ne dépassait pas le niveau de la religion courante de son peuple.

Ne trouvons-nous pas de nos jours la même faiblesse, la même inintelligence, là où le désir de rendre culte n'est cependant point absent? Chacun se choisit son haut lieu, sans se soucier autrement de la présence de l'arche — de Christ. Chacun érige son autel, sans songer que depuis la croix, comme jadis depuis Morija, il ne peut y avoir qu'un seul symbole d'unité pour le peuple de Dieu.

Salomon se rend à Gabaon, mais il aimait l'Eternel, et l'Eternel tient toujours compte de l'affection que nous avons pour Lui. C'est là qu'il lui apparaît *dans un songe* (verset 5). Ce fait, comme d'autres l'ont remarqué, a son importance. Dans un songe, on n'est pas en mesure de déguiser l'état réel de son coeur; on n'est pas non plus sous le contrôle de la raison ou de la volonté, pour réprimer la manifestation de ce qui s'y trouve. Dans un songe, l'âme est comme à nu devant Dieu. Quelles étaient donc les pensées contenues dans le coeur de ce jeune roi quand Dieu lui dit: «Demande ce que tu veux que je te donne»? (verset 5). Ce que la parole divine rencontre en tout premier lieu dans ce coeur, c'est la reconnaissance pour la grande bonté de l'Eternel envers David: «Tu as usé d'une grande bonté envers ton serviteur, David, mon père», en même temps que la haute estime qu'il a pour ce dernier (verset 6), à cause de sa marche de vérité, de justice et de droiture, preuve que David craignait l'Eternel (Proverbes 14: 2). C'est ensuite la reconnaissance pour la bonté de Dieu envers lui, le fils de David: «Tu lui as gardé cette grande bonté, et tu lui as donné un fils qui est assis sur son trône, comme il en est aujourd'hui» (verset 6). C'est enfin le sentiment de sa jeunesse, de son ignorance, de son incapacité. «Et moi, je suis un jeune garçon; je ne sais pas sortir et entrer». Un tel état d'âme présage d'abondantes bénédictions; il se résume en ceci: craindre l'Eternel, avoir le sentiment de sa grâce, estimer les autres supérieurs à soi-même et se compter pour rien (*).

(*) Tout cela se reflète plus tard dans les Proverbes, conseils de la sagesse du roi. Voyez, par exemple, 3: 7; 4: 7, etc.

Salomon était devant Dieu, avec un coeur non partagé, aussi ne désirait-il qu'une chose: servir le Seigneur dans les circonstances où il l'avait placé comme conducteur du peuple. Il demande à l'Eternel «un coeur *qui écoute*», car écouter est la porte du discernement et de l'intelligence. Pour être sage soi-même, il faut commencer par écouter la sagesse: «Bienheureux l'homme qui m'écoute» (Proverbes 8: 34). C'est par là que commence tout vrai service. Salomon ne savait pas «sortir et entrer»; il ne pouvait l'apprendre qu'en écoutant. Celui qui ne commence pas par se mettre à l'école de la sagesse, ne sera jamais un vrai serviteur. Tel fuit le chemin de service du Christ lui-même comme homme. «Il me réveille

chaque matin, il réveille mon oreille, pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne» (Esaïe 50: 4).

Remarquons que Salomon demande à l'Eternel «*un coeur qui écoute*». On n'apprend réellement à connaître les pensées de Dieu qu'avec le coeur et non avec l'intelligence. La vraie intelligence est produite par l'affection pour Christ. Le coeur écoute, et quand il a reçu les leçons dont il a besoin, il est devenu sage, capable de discerner entre le bien et le mal et de gouverner le peuple de Dieu. Ce qui rend si important le rôle du *coeur* dans le service, c'est qu'aucun jugement ne peut être selon Dieu, s'il n'a pas l'amour pour point de départ. Nous faisons cette expérience dans les cas de discipline, de conduite des âmes, de gouvernement des saints et des assemblées.

La parole de Salomon «fut bonne aux yeux du Seigneur» (verset 10). Quelle grâce que d'avoir son approbation dans tout ce que nous Lui demandons et de recevoir le témoignage que nous lui avons été agréables! Aussi l'Eternel accorde-t-il à Salomon ce qu'il demande, et il Lui plaît d'y ajouter tout ce que Salomon ne demandait pas. Il lui accorde le premier rang de la sagesse: «En sorte qu'il n'y aura eu *personne comme toi*, avant toi, et qu'après toi il ne se lèvera personne comme toi». Il lui donne aussi «tant les richesses que la gloire... Il n'y aura *personne* comme toi» (versets 12, 13). L'humble dépendance de Salomon l'a mis au premier rang, selon qu'il est écrit: «Quiconque voudra devenir grand parmi vous, sera votre serviteur, et quiconque d'entre vous voudra être le premier, sera l'esclave de tous». Il en fut de même de Christ: «Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs» (Marc 10: 43-45). En toutes choses, il n'y a personne qui l'égale. Aussi la sagesse, la puissance, les richesses, la couronne de gloire et d'honneur, toutes choses seront à Lui «dans le jour que Dieu fera», et les choses les plus grandes et les plus magnifiques ne seront que le marchepied de ses pieds!

Au verset 14, comme dans tous les livres que nous étudions, se pose la question de la responsabilité du roi. «*Si* tu marches dans mes voies, gardant mes statuts et mes commandements, comme David, ton père, à marché, alors je prolongerai tes jours». C'est le *si* auquel Salomon lui-même n'a pu répondre et qui l'a conduit à la ruine et à la division de son royaume.

Ayant reçu ces bénédictions, Salomon quitte Gabaon pour venir à Jérusalem «se tenir devant l'arche de l'alliance de l'Eternel»: acte d'un coeur soumis qui a l'intelligence de la pensée de Dieu; première manifestation de la sagesse qu'il vient de recevoir. Il quitte les formes pour saisir la réalité; il laisse l'appareil extérieur de sa religion, pour venir chercher la présence de Dieu (Christ en figure) représentée par l'arche. L'autel de Gabaon ne lui suffit plus; ce lieu est abandonné et ne joue plus de rôle dans la vie religieuse de Salomon. Plus tard, le Seigneur se révèle encore à lui (9: 2), mais ce n'est plus à Gabaon.

Salomon offre devant l'arche «des holocaustes et des sacrifices de prospérités, et fait un festin à tous ses serviteurs» (verset 15).

Il y a plus de joie devant l'arche qu'à Gabaon, bien que le roi ait probablement offert beaucoup plus de sacrifices dans ce dernier lieu (2 Chroniques 1: 6) que dans le premier; mais devant l'arche nous trouvons des sacrifices de prospérités, les vrais sacrifices de communion, et en même temps un festin pour tous les serviteurs du roi.

Chapitre 3: 13-28 - Le juste jugement

Après l'intelligence pour rendre culte devant l'arche, première manifestation de la sagesse, nous trouvons en Salomon «la sagesse de Dieu pour faire justice» (verset 28). Salomon connaît *le juste jugement*. Qu'il s'agisse de prostituées, cela ne change rien à cette justice. Les hommes se laissent continuellement influencer dans leurs jugements par le caractère de ceux qui leur parlent; il n'en est point ainsi de Dieu. Ce qui Lui importe, c'est le *coeur* et non le caractère extérieur. Le jugement de Salomon est basé sur les affections que le coeur manifeste. Affirmations ou dénégations étaient, dans ce cas, de même valeur, et le jugement ne pouvait se baser sur elles (verset 22). Ce qui pouvait l'établir, c'était la manifestation du coeur. La question n'était pas non plus, laquelle de ces deux femmes était la plus méritante — toutes deux étaient des prostituées — ni si l'action reprochée était probable ou avait eu lieu, — elle n'avait eu aucun témoin; — ni si la vraie mère pouvait reconnaître son enfant à certains signes extérieurs — il n'y en avait pas. Le seul témoignage était qu'une de ces femmes *disait* ne pas reconnaître son fils dans l'enfant mort. Il s'agissait donc de juger de l'état de son *coeur*, et l'on ne peut en juger que par les affections. L'une de ces femmes avait un objet qu'elle aimait. Laquelle des deux avait cet objet? Or là où des liens réels existent, nous voudrions conserver à tout prix ce qui nous est cher, au risque de le perdre pour nous-mêmes. C'est là *l'amour*. L'amour n'est pas égoïste; il se sacrifie pour l'objet aimé. L'amour de Christ a fait cela pour nous et nous pouvons en retour le faire pour Lui: «Pour l'amour de toi, nous sommes livrés à la mort tout le jour» (Romains 8: 36).

Quand la vraie mère voit l'épée levée sur son enfant, «ses entrailles sont tout émues pour son fils». L'objet aimé est plus pour nous que notre amour pour lui. C'est à cela qu'on distingue la réalité, *la vraie mère*. Dans la profession chrétienne, celui qui n'a pas trouvé un objet pour son coeur et ses entrailles, se trahit bien vite. «Coupez-le en deux», dit celle qui n'est pas la mère, obéissant à son ressentiment. On a vite sacrifié Christ, quand il s'agit de satisfaire ses passions. La sagesse divine est seule capable de discerner *la réalité de la profession* au moyen de *l'état du coeur*. Combien est fréquente cette profession sans réalité! Où sont les entrailles pour Christ, où le dévouement qui sacrifie pour Lui, même ses avantages les plus légitimes, ses droits les plus réels? Il n'est pas question dans ce passage de bonté naturelle, ni de noblesse de coeur, car, nous le répétons, nous avons affaire à des prostituées. Il s'agit de liens créés par Dieu, d'un objet donné de Lui, et que l'âme apprécie. Jamais Dieu ne nous l'ôtera; au contraire, dans l'épreuve, nous le recevrons comme tout de nouveau de sa propre main. «Donnez à celle-là l'enfant qui vit, et ne le tuez point; c'est elle qui est sa mère!»

Chapitre 4 - La gloire du royaume

Ce chapitre nous parle de l'ordre intérieur et de l'éclat du royaume de Salomon, mais aussi de sa gloire *morale* caractérisée par la sagesse du roi.

Tout Israël était rassemblé sous son sceptre (verset 1), formant ainsi une paisible unité, inconnue au règne de son père. Les sept années d'Hébron, la révolte d'Absalom, celle de Shéba, fils de Bicri, celle d'Adonija, en étaient la preuve. Maintenant tout est en ordre et digne de ce règne glorieux, mais on ne trouve que onze princes (versets 2-6). L'ordre parfait, en rapport avec le gouvernement de la terre, représenté par le nombre *douze*, n'était pas encore arrivé et ne devait l'être qu'à l'apparition d'un plus grand que Salomon.

Azaria, fils de Tsadok, est placé à la tête des princes. «C'est lui qui exerça la sacrificature dans la maison que Salomon bâtit à Jérusalem» (1 Chroniques 6: 10 *(*)*). La plus haute fonction lui est dévolue. Le temple va devenir le centre de tout l'ordre du royaume salomonique, comme il le sera sur la terre, lors de l'établissement du royaume millénaire de Christ (Ezéchiel 40 à 48) Abiathar lui-même (verset 4), qui avait été chassé de la sacrificature, est compté parmi les princes aux côtés de Tsadok. Il avait porté l'arche et partagé toutes les afflictions de David, et, quoique sa *charge* lui soit enlevée, son seigneur ne veut pas le priver de la *dignité* qu'il confère à tous ceux qui ont souffert avec le roi rejeté.

() Il est probable que cet Azaria était le fils d'Akhimaats et le petit-fils de Tsadok. Le terme fils pour un descendant quelconque se retrouve continuellement dans les généalogies juives. Un passage d'une certaine obscurité en 1 Chroniques 6: 9, semblerait rapporter la sacrificature à Azaria, arrière-petit-fils d'Akhimaats.*

Parmi les douze intendants de Salomon (versets 7-19), nous en trouvons deux qui avaient épousé des filles du roi, honneur singulier accordé au fils de cet Abinadab qui avait recueilli l'arche et l'avait gardée pendant vingt ans dans la maison du coteau. C'était un titre de noblesse aux yeux du roi, d'être de la famille qui avait religieusement veillé autour de l'arche de l'Eternel.

Un honneur égal est accordé à Akhimaats, fils de Tsadok *(*)*, fidèle à David au péril de sa vie, et auquel le vieux roi rendait ce témoignage: «C'est un homme de bien, il vient avec de bonnes nouvelles». Le premier, il avait annoncé à David la victoire qui lui rendait son trône et l'assurait à l'héritier selon Dieu.

() Les critiques, sans raison apparente, font de cet Akhimaats un autre personnage.*

Les versets 20 à 28 nous décrivent la condition du peuple sous le règne de Salomon et le caractère de ce règne. «Juda et Israël étaient nombreux comme le sable qui est près de la mer, en multitude» (verset 20). La promesse faite à Abraham après qu'il eut offert son fils sur l'autel, se réalisait maintenant (Genèse 22: 17), partiellement toutefois, car sa semence devait être: «comme *les étoiles des cieux* et comme le sable qui est sur le bord de la mer». La promesse ne sera pleinement réalisée que lors du règne millénaire de Christ, où, pour ce qui concerne Israël, les deux parties du royaume, la céleste et la terrestre, seront, dans un parfait accord, établies à perpétuité. Ici, le peuple est en nombre comme le sable de la mer. Il contient

en même temps et garde dans leurs limites les peuples qui l'entourent. Les sujets de Salomon «mangent, boivent et se réjouissent» (verset 20). Ils ont *l'abondance matérielle*; les besoins non satisfaits n'existent plus. La *joie* remplit les cœurs; la *sécurité* règne partout (verset 25). Chacun a sa possession et habite sous sa vigne et sous son figuier. Ce que les hommes cherchent vainement dans ce monde d'iniquité dont Christ a été chassé, se trouvera pleinement réalisé, quand le Seigneur, reconnu de tous, *dominera* sur tous les royaumes de la terre (versets 21, 24). Bien plus, ce règne puissant sera un règne de *paix universelle*: «Il était en paix avec tous ses alentours, de tous côtés» (verset 24). Toute la prospérité, toutes les ressources du royaume, servaient à exalter le roi, concouraient à faire ressortir sa gloire (versets 22, 23, 26-28).

Mais ce qui caractérisait avant tout cette domination universelle, c'était son aspect moral, bien plus glorieux encore que son côté matériel (versets 29-34). «Dieu donna à Salomon de la *sagesse* et une très grande *intelligence*, et un cœur *large* comme le sable qui est sur le bord de la mer» (verset 29). Dieu avait donné à Salomon la *sagesse*, le discernement moral qui s'applique à toutes choses, au bien, au mal, aux circonstances diverses de l'homme, et la connaissance de la conduite à tenir à l'égard de ces choses. Ce discernement moral ne se trouve que là où il y a la crainte de l'Eternel qui, nous l'avons vu, caractérise Salomon au début de sa carrière. La parole de Dieu est le moyen de nous communiquer cette sagesse; c'est pourquoi Salomon demandait à Dieu «un cœur *qui écoute*». Cette sagesse a trouvé son expression dans les Proverbes de Salomon, devenus eux-mêmes la parole de Dieu.

«Et une très grande *intelligence*». L'intelligence de Salomon était aussi grande que sa sagesse, à laquelle elle était intimement liée. L'intelligence est la capacité de comprendre et de s'appropriier les pensées de Dieu, en sorte que l'on peut les communiquer à d'autres. Outre cela, «un cœur *large* comme le sable qui est au bord de la mer», un cœur capable d'embrasser tout son peuple (conf. verset 20), identifiant Israël avec lui-même, pourvoyant selon son amour à tous leurs besoins, répondant à tous leurs intérêts en les faisant siens. Cela ne nous parle-t-il pas de Christ, de ce qu'il manifestera pleinement, quand il nous aura introduits dans le repos glorieux de sa présence, quand son cœur, divinement large, nous embrassera tous; quand «il se reposera dans son amour?» (Sophonie 3: 17).

La largeur de l'intelligence de Salomon nous est décrite aux versets 33-34. Il y avait dans son règne bien plus qu'une domination matérielle. Son intelligence dominait tout. «Et il parla sur les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban, jusqu'à l'hysope qui sort du mur; et il parla sur les bêtes, et sur les oiseaux, et sur les reptiles, et sur les poissons» (verset 33). Adam avait dominé matériellement «sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout animal rampant qui rampe sur la terre» (Genèse 1: 26). Dieu avait livré entre les mains de Noé «tout animal de la terre, et tout oiseau des cieux, et tout ce qui se meut sur la terre, aussi bien que tous les poissons de la mer» (Genèse 9: 2). Plus tard, le Dieu des cieux avait mis «les bêtes des champs et les oiseaux des cieux entre les mains» du roi des gentils, et l'avait fait dominer sur eux et sur les hommes. Tout cela n'est pas dit de Salomon, mais *sa sagesse* dominait toutes ces choses, du cèdre à l'hysope, des bêtes aux

poissons. Il connaissait leur vie, leur raison d'être, leurs rapports entre eux et avec l'ensemble de la création, les exemples que Dieu fournissait par eux à la vie morale des hommes, et il parlait de tout cela. La science moderne avec ses hautes prétentions n'est qu'un amas de ténèbres vis-à-vis de ces certitudes. Mais Salomon ne possédait pas la domination universelle sous ses deux aspects. Elle est réservée à un plus grand que Salomon, au second Adam: «Tu l'as couronné de gloire et d'honneur; tu l'as fait dominer sur les oeuvres de tes mains; tu as mis toutes choses sous ses pieds: les brebis et les bœufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers des mers». C'est de Lui qu'il est dit aussi: «Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance, et richesse, et *sagesse*, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction» (Apocalypse 5: 12).

La domination de Salomon n'était qu'un faible type de celle de Christ qui aura «pour sa possession les bouts de la terre» (Psaumes 2: 8). Le roi d'Israël dominait «sur tout ce qui était en deçà du fleuve», «jusqu'au pays des Philistins et jusqu'à la frontière d'Egypte» (versets 24 et 21). C'étaient en somme les limites que l'Eternel assignait à Israël, en Josué 1: 4; mais quand il s'agissait de la sagesse de Salomon, ces limites étaient bien dépassées: *Tous* les peuples venaient pour l'entendre; *tous* les rois de la terre venaient s'en enquérir (verset 34), et l'on voyait se réaliser en type ce qui est dit de Christ: «Voici, je t'ai donné pour être une lumière des nations et pour être mon salut jusqu'au bout de la terre».

«La sagesse de Salomon était plus grande que la sagesse de tous les fils de l'Orient et toute la sagesse de l'Egypte. Et il était plus sage qu'aucun homme, plus qu'Ethan, l'Ezrakhite, et qu'Héman, et Calcol, et Darda, les fils de Makhol» (versets 30, 31). Nous n'avons pas d'autre mention des deux derniers de ces hommes, sinon en 1 Chroniques 2: 6, mais nous avons dans la Parole une indication de la sagesse d'Ethan et d'Héman. Héman, l'Ezrakhite, est l'auteur inspiré du Psaume 88, Ethan, l'Ezrakhite, celui du Psaume 89. Or quelle est la sagesse contenue dans ces deux Psaumes? Le Psaume 88 a un caractère absolument spécial, qu'aucun autre Psaume ne reproduit à ce degré. Il nous montre Israël, convaincu d'avoir *violé la loi* et sous les conséquences de cette désobéissance. Rien de plus terrible! La mort, le sépulcre, le retranchement et les ténèbres sont sa part. Bien plus, la fureur de l'Eternel s'est appesantie sur lui et il l'a accablé de toutes ses vagues. Il est abandonné des hommes et n'a aucune issue. Il crie, il crie en vain (versets 1, 9, 13). Il est rejeté; Dieu lui cache sa face. Les ardeurs de la colère de l'Eternel ont passé sur lui; il est anéanti par ses frayeurs. Dieu a éloigné de lui tous ceux qui auraient pu sympathiser avec lui. Et la conclusion de tout cela? Aucune! Pas un rayon d'espérance. Une âme qui crie, et Dieu qui ne répond pas (*)!

(*) Nous trouvons ces mêmes sentiments exprimés dans la prière de Moïse, au Psaume 90; versets 1-6, au sujet du péché, versets 7-12, au sujet de la violation de la loi, mais *non sans espoir*.

Or, remarquons-le, ce Psaume est le seul témoignage qui nous soit donné de la sagesse d'Héman. Grande, immense sagesse, en effet, que celle qui, considérant la responsabilité de l'homme vis-à-vis des exigences de la justice et de la sainteté divines, constate que la position est sans issue, et que la loi, mesure de cette responsabilité, doit jeter l'homme dans les ténèbres de la mort, à jamais loin de la face de Dieu.

Héman arrivait, par la sagesse, au bout de ce que Dieu voulait enseigner à l'homme par la loi de Moïse. L'expérience à laquelle devaient aboutir les longs siècles de l'histoire de l'homme et qui devait former la base de l'Évangile, l'esprit de cet homme de Dieu n'en était-il pas déjà convaincu? En lisant ce Psaume, ne croirait-on pas lire dans l'épître aux Romains la description de la loi qui tue le pécheur?

Au Psaume 89, c'est la sagesse d'Ethan qui nous instruit. De quoi parle-t-il cet autre sage? De *la grâce!* Ce Psaume est celui des immuables promesses de Dieu et des grâces assurées de David. Les relations du peuple avec Dieu, sur le pied de la loi, ne peuvent aboutir qu'aux ténèbres du jugement et de la mort; ces relations, sur le pied de l'alliance de grâce faite avec David, aboutissent à ceci: «La bonté sera édiflée pour toujours; dans les cieux mêmes tu établiras ta fidélité» (verset 2) — dans les cieux, où jamais rien ne pourra l'atteindre. Ce magnifique Psaume est l'hymne de la grâce et de toute la gloire de Dieu que cette grâce a établie et mise en lumière. La justice, le jugement, la bonté, la vérité, la fidélité, la puissance de Dieu sont célébrées, comme manifestées dans une personne, elle-même centre et clef du Psaume, le vrai David, haut élevé comme un élu d'entre le peuple, l'Oint de l'Éternel (versets 19, 20), celui qui sera fait le premier-né, le plus élevé des rois de la terre (verset 27), celui dont il ne retirera pas sa bonté, auquel il ne démentira pas sa fidélité (verset 33), celui dont la semence sera à toujours, dont le trône sera comme le soleil devant l'Éternel! (verset 36).

Sans doute, dans ce merveilleux tableau de la grâce, vue dans le vrai David et dans son trône glorieux, la question de la responsabilité des fils de David (versets 30-32) ne peut manquer, ni les conséquences qui en sont résultées pour le peuple qui a failli (versets 38-51), mais cette scène sombre elle-même se termine par la bénédiction: «Béni soit l'Éternel pour toujours! Amen, oui, amen!» (verset 52).

Tels sont les enseignements de la sagesse, par la bouche de ces deux hommes de Dieu, l'un montrant le régime de la loi qui aboutit à la malédiction et aux ténèbres de la mort, l'autre le régime de la grâce basée sur la personne du vrai David et aboutissant à la gloire éternelle. Le premier proclame la fin du vieil homme, le second le règne sans fin de l'homme nouveau.

Quelle devait donc être la sagesse de Salomon, pour surpasser celle de ces deux sages?

Chapitre 5 - Hiram. Préparatifs pour le temple

Après avoir décrit l'ordre intérieur du royaume de Salomon et toute la sagesse qui y présidait, le Saint Esprit nous amène à ce qui, par excellence, devait caractériser ce règne: au temple de l'Éternel. David n'avait pu bâtir cette maison, car *la paix* devait être établie (verset 3) pour que l'Éternel pût faire sa demeure définitive au milieu de son peuple. Tant que ce dernier avait erré dans le désert, l'Éternel s'était associé par le tabernacle à sa condition de pèlerin et de voyageur. Puis étaient venues les guerres de Canaan sous Josué et les Juges; elles n'avaient cessé qu'avec le règne de David. Dieu ne peut habiter en repos là où est la guerre. La première condition de sa demeure *définitive* (*) avec son peuple en Canaan, c'est que la paix soit faite. Il en est de même, spirituellement, pour l'Église. Lorsque la «bonne nouvelle de

la paix» est annoncée, la maison de Dieu, le temple saint dans le Seigneur, s'édifie, et cette oeuvre se continue jusqu'au plein repos de la gloire.

(*) Nous disons «définitive», parce que la condition première pour l'habitation de Dieu avec son peuple est la rédemption, typifiée par la Pâque et la mer Rouge.

Sous Salomon, cette paix était extérieure, matérielle, pour ainsi dire. L'Eternel lui avait donné de la tranquillité de tous les côtés (verset 4). Les bénédictions dont son règne était rempli avaient le même caractère matériel. Toutes les choses désirables de la terre lui étaient apportées, et il les faisait contribuer à la gloire de l'Eternel qui l'avait établi sur son trône.

Le roi de Tyr est mentionné le premier comme venant apporter ses services au royaume naissant. Tyr est, dans la Parole, une image du monde avec toutes ses richesses et ses choses désirables. On voit, en Ezéchiel 27, ce qu'était, dans l'antiquité, Tyr, dont le commerce s'étendait sur toute la terre et vers laquelle affluaient de toutes parts les ressources du monde entier. Bois précieux que les Sidoniens excellaient à travailler, ivoire et ébène, fin lin, laine blanche, broderies, bleu et pourpre; argent, fer, étain, plomb, airain; escarboucles, corail, rubis et toute pierre précieuse, or en immense quantité; aromates, huile et blé; troupeaux innombrables; sans compter les guerriers pour la défendre, les matelots pour conduire ses flottes, les sages pour diriger et utiliser ses ressources; telle était, en quelques mots, la richesse de Tyr. Tout ce que le coeur humain pouvait désirer sur la terre, il se le procurait là.

Au temps de Salomon, Tyr n'avait pas encore revêtu le caractère d'orgueil, jugé par Esaïe et surtout par Ezéchiel, et qui allait jusqu'à déifier l'intelligence de l'homme. Hiram, ami de David, régnait encore sur ce peuple. Il était venu, de son plein gré offrir ses services au père de Salomon et ses ouvriers lui avaient bâti une maison (2 Samuel 5: 11). Cette même libre volonté lui fait envoyer ses serviteurs au fils de David, parce qu'il avait toujours aimé le père (verset 1). Comment ne pas être accueilli du roi de gloire, quand on a toujours aimé le roi de grâce?

Salomon fait part à Hiram de ses desseins qui n'étaient nullement le fruit de sa propre volonté. Il avait résolu de bâtir la maison de l'Eternel, parce que Dieu l'avait ainsi décrété, communiquant d'avance sa volonté à David (verset 5). Tel est le vrai caractère de la *décision* de la foi. La foi décide, parce que Dieu a résolu. Ce point est important. Souvent nous connaissons d'avance la volonté de Dieu, et au lieu de dire: «*J'ai résolu*» de la faire, nous cherchons des prétextes et de bonnes raisons pour l'éviter, ou du moins pour ne pas y mettre tout notre coeur. D'autres fois, nos résolutions n'ont pour motif que notre propre volonté et nous conduisent à d'amères déceptions.

Le règne de Salomon est caractérisé, comme nous l'avons dit, par une gloire terrestre à laquelle viennent concourir toutes les ressources naturelles que le monde entier peut fournir. Mais cette gloire devait être à *la gloire de Dieu* et lui donner, au milieu de son peuple, un *temple* qui exaltât sa sainteté et sa grandeur. Il en sera de même lors du règne glorieux du Messie.

Nous verrons plus tard que Salomon, roi responsable, ne s'est pas contenté de ce qui lui avait été départi par l'Eternel, mais a cherché plus tard à s'agrandir *par et pour lui-même* et en a porté les conséquences.

Hiram se réjouit beaucoup quand il entendit les paroles de Salomon. Il se trouvait honoré de pouvoir contribuer par son service à la gloire du Dieu d'Israël. Ce roi des nations dit: «Béni soit aujourd'hui l'Eternel» (verset 7). Il tient l'Eternel, le Dieu de Salomon, pour son Dieu, et lui rend grâces de ce qu'il a donné à David un fils pour régner sur son peuple. L'affection pour David, le roi rejeté, conduit l'âme à l'appréciation du roi de gloire, à celle de Dieu lui-même, à l'affection pour le peuple de Dieu.

Le fruit d'un coeur heureux, c'est un dévouement entier pour le service de Christ. «Je ferai tout ce que tu désires» (verset 8). Et après tout, qu'est-ce que le service d'Hiram en comparaison de ce que Salomon fait pour Lui? Parfois ce que nous faisons pour le Seigneur a quelque apparence. Ce n'est pas peu de chose que les cèdres du Liban et toute la peine de leur transport, seulement Salomon emploie de bien autres éléments pour la construction du temple que les cèdres et les cyprès d'Hiram; les grandes pierres de prix, l'or qui recouvre tout, sont plus importants pour la fondation et la gloire de l'édifice que les produits du Liban. Néanmoins Salomon *accomplit le désir* d'Hiram, parce que ce dernier accomplit celui de Salomon (versets 9, 10), et le désir d'Hiram c'est la nourriture de sa maison. Le Seigneur pourrait se passer de nous, il ne le veut pas; il sait que c'est réjouir nos coeurs et leur apporter la bénédiction que de les employer à son service — mais *nous* ne pouvons nous passer de Lui. C'est Lui qui nous donne la vie, la nourriture, les forces et l'accroissement. La nourriture du pays d'Hiram, le blé dont ses marchands trafiquaient, leur venait de la Palestine (Ezéchiel 27: 17). C'est le pays de l'Eternel qui fournit les éléments nécessaires à notre existence. Aussi Hiram dépend-il de Salomon pour cela: «Tu donneras du pain à ma maison» (verset 9). Et quelle abondance règne désormais parmi les serviteurs du roi de Tyr! Quatre millions huit cent mille litres de froment par année! On pouvait posséder des cèdres et des cyprès et mourir de faim. Certes, on ne mourait pas de faim quand on les mettait au service de Salomon!

La paix caractérise toute cette scène. Hiram et Salomon firent une *alliance de paix* (verset 12).

«Et l'Eternel donna de la sagesse à Salomon, comme il le lui avait dit» (verset 12). Il l'avait reçue (2: 6) pour la purification de son royaume par le jugement; puis (3: 12) pour le discernement, en vue du gouvernement de son peuple; puis (4: 29) en vue de la conduite et de l'instruction des nations, des peuples et des rois de la terre; il la reçoit enfin *en vue de l'édification du temple*, du grand oeuvre qui devait caractériser son règne glorieux.

Aux versets 13-18, nous assistons à l'organisation du travail préparatoire du temple. Chacun y est employé

selon sa propre capacité. La sagesse de Salomon ordonne tout. Ses ouvriers viennent en aide à ceux d'Hiram pour le bois de construction, portent des fardeaux, taillent la pierre dans la montagne. Les Guibliens y ont leur part. Ils sont mentionnés par Ezéchiel (27: 9), comme

habiles à réparer les fissures de Tyr représentée sous forme d'un vaisseau magnifique naviguant sur les mers (*).

(*) Les Guibliens sont mentionnés dans Josué, en rapport avec le Liban et comme devant être conquis par Israël. (Josué 13: 5). Le Guebal d'Ezéchiel 27: 9, port de mer au pied des pentes nord du Liban, était probablement leur ville. Dans ce règne glorieux de Salomon, ils devaient être tributaires, comme appartenant à la race conquise de Canaan.

Le premier acte de Salomon, c'est de transporter «de grandes pierres, des pierres de prix, pour faire les fondements de la maison, des pierres de taille». Il s'agit avant tout de poser un fondement de grand prix et d'une solidité à toute épreuve comme base du temple de Dieu. C'est ce que Dieu a fait aussi pour sa maison spirituelle. Le fondement, c'est Christ, principale pierre de l'angle; les fondements, ce sont toutes les vérités qui se rapportent à Christ et à son oeuvre, telles qu'il les a présentées par ses apôtres et prophètes. Ce sont de grandes pierres, des pierres de prix. On ne peut en ôter une seule sans compromettre ou ébranler tout l'édifice. C'est ce que la sagesse de Salomon avait bien compris en préparant les pierres de taille sur lesquelles la maison de Dieu devait être édifiée.

Chapitre 6 - Le temple

Quatre cent quatre-vingts années se sont écoulées depuis la sortie d'Egypte; le but de l'Eternel en délivrant son peuple est atteint. Ce qu'Israël avait chanté sur le rivage de la mer Rouge, se réalise enfin: «Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Eternel! le sanctuaire, ô Seigneur! que tes mains ont établi» (Exode 15: 17). Les deux choses dont il est parlé dans ce passage se sont réalisées en type par David et par Salomon. Préparer est autre chose que bâtir. C'était David qui avait tout préparé pour la construction du temple (1 Chroniques 22: 14). Bien plus, c'était à lui qu'avaient été communiqués par écrit les plans du bâtiment et de tout son contenu (1 Chroniques 28: 11-19). Ces plans, David en fait part à Salomon. Salomon bâtit. Le Sauveur «prépare», le Seigneur «établit de ses mains». Les matériaux préparés de Dieu pour son habitation avec les hommes et l'accomplissement de tous ses conseils sont le fruit des souffrances et de la réjection du vrai David; Christ, le Fils du Dieu vivant, édifie et dit: «Sur ce roc je bâtirai mon assemblée».

Avant d'aborder le sujet de la construction du temple, il est nécessaire de présenter en quelques mots la signification de cet édifice.

Le temple, comme aussi le tabernacle, était l'habitation de Dieu au milieu de son peuple, le signe visible de sa présence. Là se trouvait son trône, l'arche où il était assis entre les chérubins. L'arche renfermait les tables de la loi, témoignage de l'alliance entre l'Eternel et son peuple. Cette alliance, du côté de Dieu, était gardée avec une scrupuleuse et immuable fidélité, mais elle était conditionnelle. Tant qu'Israël en remplissait les conditions, Dieu demeurait au milieu de son peuple. S'il désobéissait, l'Eternel était obligé de l'abandonner, de quitter son trône et sa maison en Israël.

Le temple était le centre du *culte*. On s'approchait de Dieu, dans son temple, au moyen des sacrifices et de la sacrificature. Toutefois Dieu restait inaccessible, parce que, *de fait*, l'homme dans la chair ne pouvait s'approcher de Lui. Le chemin des lieux saints, quoique révélé en type, n'était pas *manifesté*. L'oeuvre de Christ seule pouvait l'inaugurer.

Le temple, lieu du culte, était aussi le centre du *gouvernement* d'Israël. C'était *Dieu* qui gouvernait. Le roi n'était que le représentant responsable du peuple devant Dieu, et l'exécuteur des volontés de l'Eternel en gouvernement.

Dès que Dieu s'était acquis un peuple terrestre, un tabernacle ou un temple était indispensable et devenait le centre de toute leur vie politique ou religieuse. Quand le peuple est déclaré «Lo-Ammi», la gloire de Dieu abandonne le temple qui disparaît enfin, après avoir été maintes fois détruit, puis rebâti. Mais lorsque les relations immanquables de l'Eternel avec son peuple seront rétablies sous la nouvelle alliance de grâce, le temple réapparaîtra plus glorieux qu'il ne l'a jamais été.

Le temple (comme le tabernacle) a aussi une signification *typique*. Le temple représente *le ciel, la maison du Père*, et nous pouvons en appliquer les symboles aux relations chrétiennes. Tout ce qui s'y trouve n'est que la figure des choses spirituelles qui sont la part des chrétiens, comme nous aurons amplement l'occasion de le voir (*).

(*) Plusieurs autres points de détail se présenteront à nous au cours de ce chapitre et du suivant.

Le temple étant la demeure de Dieu est nécessairement aussi *la demeure de ceux qui Lui appartiennent*. (Jean 14: 2; 4: 21-24). C'est pourquoi le temple de Salomon nous montre les chambres des sacrificateurs comme faisant corps avec la maison. Ceci nous amène à remarquer une différence notable dans la manière dont le temple est présenté en 1 Rois 6 et 2 Chroniques 3. Au premier livre des Bois, les *demeures des sacrificateurs* font partie de la maison, 2 Chroniques 3: 9, ne les mentionne qu'en passant et sans indiquer leur liaison avec le temple. Au premier livre des Rois, les deux parties les plus importantes du système juif, *l'autel* et le *voile*, manquent complètement, tandis que les Chroniques les mentionnent. Sans elles on ne pouvait *s'approcher* de Dieu. Enfin la *hauteur* de l'immense portique du temple, *porte d'accès* du lieu saint, est passée sous silence dans les Rois et donnée dans les Chroniques (*). De ces faits, nous pouvons conclure à priori que les Rois nous présentent le temple comme *lieu de demeure*, et les Chroniques comme *lieu d'approche*. Nous aurons à tenir compte de ce caractère en considérant ces chapitres.

(*) C'est pourquoi les pages qui suivront présenteront nécessairement un mélange continu de l'élément juif et chrétien.

Le temple, pris dans son ensemble est aussi la figure de *l'Assemblée chrétienne*, de l'Eglise, maison spirituelle, temple saint, habitation de Dieu par l'Esprit.

Enfin le temple, c'est *Christ*. «Détruisez ce temple», dit-il, «et en trois jours je le relèverai». Il était ici-bas le temple dans lequel le Père demeurait (Jean 14: 10). Mais si, *d'une manière générale*, le temple est Christ, *toutes ses parties* nous le présentent sous autant de caractères divers. L'arche avec la loi dans ses entrailles, le propitiatoire sur l'arche, le voile,

tous les ustensiles du lieu saint et du parvis, jusqu'aux parois et aux fondements de l'édifice, tout, absolument tout, comme dans le tabernacle au désert, nous parle de Lui. Tout nous présente ses gloires, l'efficace, de son oeuvre, la lumière de son Esprit, le parfum de son nom, la valeur de son sang, la pureté, la sainteté, la gloire de sa personne. Quelque part que nous nous tournions, quelque objet que notre œil contemple, dans ce merveilleux édifice, toujours nous y retrouvons les perfections de Celui dans lequel le Père trouve tout son plaisir et dans lequel il s'est manifesté à nous. Si nous entrons dans la maison du Père, c'est pour y trouver la manifestation parfaite de tout ce qu'il est, dans la personne de son Fils.

Ces choses dites, examinons en détail l'enseignement de notre chapitre.

«Et la maison que le roi Salomon bâtit à l'Eternel, avait soixante coudées de longueur et vingt coudées de largeur et trente coudées de hauteur» (verset 2).

A première vue, les proportions du temple pourraient étonner, car en somme elles sont très restreintes, et ce fait a frappé même les incrédules. Il y a loin des dimensions du temple de Salomon à celles des sanctuaires gigantesques de l'Egypte. C'est que ce n'est pas la *grandeur*, mais la *sainteté*, l'*ordre parfait*, la *justice*, la *gloire*, c'est-à-dire l'équilibre et l'harmonie de toutes les perfections de Dieu, qui caractérisent sa maison.

Les dimensions du temple étaient *exactement le double* de celles du tabernacle, en longueur, en largeur et en hauteur, mais les *proportions* des différentes parties entre elles restaient *les mêmes*. Le tabernacle, pendant la traversée du désert pouvait paraître relativement une chose de peu d'importance, en regard de ce que la maison de Dieu devait être en gloire, mais tout *le plan* de Dieu, tout *l'ordre* de sa maison, se trouvait dans cet édifice de transition et devait y être manifesté. Il en est de même de l'Eglise; c'est pourquoi il est dit à Timothée: «Je t'écris ces choses, afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité» (1 Timothée 3: 15). Dans la gloire, l'ordre du gouvernement de la maison sera pleinement manifesté, comme nous le voyons dans la description de la nouvelle Jérusalem en rapport avec le royaume (Apocalypse 21).

De plus, si l'on considère soigneusement la manière dont le temple fût bâti, outre l'analogie étonnante entre ses dimensions et celles du tabernacle, on peut constater que le temple n'a été bâti sur aucun autre modèle que celui-là. Nous insistons sur ce point, parce que les hommes dont le coeur, souvent sans qu'ils s'en doutent, est incrédule à la révélation de Dieu, se donnent beaucoup de peine pour découvrir si les temples tyriens, assyriens, égyptiens ou babyloniens, ont plus ou moins servi de modèles au temple de Salomon, tandis qu'il *s'est servi de modèle à lui-même*. Cela n'était-il pas digne du vrai architecte de ce temple, qui en avait révélé tous les détails à David (1 Chroniques 28), comme jadis à Moïse ceux du tabernacle? Or ce qui était impossible à aucune oeuvre humaine, chacun de ces détails avait un sens divin qui attachait les pensées de la foi à la personne et à l'oeuvre de Christ.

Le portique du temple, son entrée seule, différait quant à ses proportions de ce qu'offrait le tabernacle. 2 Chroniques 3: 4, nous apprend que sa hauteur était de cent vingt coudées (*).

Il avait quatre fois la hauteur de la maison. Il correspondait en figure à ce passage du Psaume 24: «Qui est-ce qui montera en la montagne de l'Eternel? et qui se tiendra dans le lieu de sa sainteté?... Portes, élevez vos têtes! et élevez-vous, portails éternels, et le roi de gloire entrera!» Ce véritable arc de triomphe était digne du roi de gloire, de l'Eternel des armées, fort et puissant, dont Salomon était le faible type.

(*) La critique conteste ce chiffre, voyant, comme toujours, des erreurs dans ce qu'elle ne comprend pas.

Tout autour du temple, sauf naturellement à son entrée, étaient situées les chambres latérales, *demeures des sacrificateurs*. Rien de semblable dans le tabernacle du désert, où Dieu pouvait sans doute condescendre à demeurer au milieu d'un peuple selon la chair, à condition de se cacher dans une profonde obscurité, mais ne pouvait permettre à l'homme de venir *habiter avec Lui*. Cette seconde condition se réalise ici sous le règne glorieux de Salomon, comme elle se réalisera pour nous quand le Seigneur nous introduira dans la maison du Père. Nous appartenons tous, nous enfants de Dieu, à cette famille de sacrificateurs qui aura son domicile, autour de son Chef, quoique cette maison du Père soit déjà maintenant ouverte à notre foi et que nous puissions y demeurer, étant encore dans ce monde. Les demeures des sacrificateurs étaient inséparables de la maison et faisaient corps avec elle, sans en dégrader aucune partie. Les murailles du temple avaient des retraits qui permettaient, sans les détériorer, d'y appliquer la poutraison. De cette façon, l'on obtenait une adaptation parfaite des chambres sacerdotales à la maison, sans compromettre, en aucune manière, l'intégrité de l'édifice. C'est ainsi que nous demeurerons dans la gloire. Le fait que nous y serons, loin d'affaiblir la perfection de la maison de Dieu, ne fera que la rehausser. «Voici, *l'habitation de Dieu est avec les hommes*, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et *Dieu lui-même sera avec eux*, leur Dieu» (Apocalypse 21: 3).

«Et la maison, quand on la bâtit, fut bâtie *de pierre entièrement préparée avant d'être transportée*; et on n'entendit ni marteaux, ni hache, aucun instrument de fer, dans la maison, quand on la bâtit» (verset 7). On ne voyait, lors de la construction du temple, aucune trace d'instruments humains. Il s'édifiait en silence; on n'entendait ni hache, ni marteau. C'était l'oeuvre de Dieu; tout était préparé d'avance. Les pierres qui composaient la maison avaient le *même caractère que les pierres de fondement*, précieuses aussi et préparées d'avance (7: 9-12). Il en est de même de l'assemblée (1 Pierre 2: 4, 5), en tant que son édification n'est pas confiée à la responsabilité de l'homme (1 Corinthiens 3: 10-15).

Cependant cette même responsabilité incombe à Salomon (versets 11-13), en rapport avec la construction de la maison. Comme tant d'autres il y a manqué, amenant ainsi la ruine de son royaume. «*Si tu marches dans mes statuts*,... je demeurerai au milieu des fils d'Israël, et je n'abandonnerai pas mon peuple Israël». La *fidélité du roi*, était la seule condition que Dieu posât pour ne pas abandonner son peuple. Toute sa bénédiction dépendait de cette condition.

L'oracle, aussi bien que le *lieu saint* («le temple devant l'oracle»), étaient revêtus de bois de cèdre. Le cèdre représente dans la Parole *la majesté et la hauteur, la durée et la fermeté*.

Il n'y avait pas un seul point des murailles qui n'en fût intérieurement recouvert. La pierre ne paraissait nulle part. Mais le bois de cèdre lui-même et jusqu'au plancher en bois de cyprès, tout était entièrement recouvert d'or. L'or représente toujours, dans la Parole, *la justice et la gloire divines*.

La maison était donc composée de pierres de prix, préparées, édifiées sur les grandes pierres de prix qui en étaient le fondement. Telle était la valeur du temple aux yeux de Dieu. Mais à l'intérieur tout était ferme, durable, par conséquent incorruptible, digne de la grandeur et de la majesté de l'Éternel. Enfin ceux qui entraient dans le temple pour demeurer avec Dieu, ne voyaient autour d'eux que justice divine. Jusqu'au plancher que le pied foulait en était revêtu. L'homme ne peut habiter avec Dieu que selon la justice divine. Tous les ustensiles du tabernacle étaient en outre, soit en or, soit revêtus d'or pur, comme l'autel du parfum, les chérubins et les portes du lieu très saint.

Comme dans le tabernacle au désert, *le lieu très saint* formait à l'intérieur *un cube parfait*. «L'intérieur de l'oracle était de vingt coudées en longueur, et de vingt coudées en largeur, et de vingt coudées en hauteur (*)» (verset 20). Il en sera de même de la nouvelle Jérusalem: «Sa longueur et sa largeur et sa hauteur étaient égales» (Apocalypse 21: 16). Le résultat de l'oeuvre de Dieu est parfait sans rien à y ajouter, ni rien à en retrancher. Tout est réglé selon la pensée du divin architecte. La nouvelle Jérusalem est pour ainsi dire *un immense lieu très saint* où Dieu peut habiter, comme dans l'oracle du temple, parce que tout y répond à sa sainteté et à sa justice. On ne trouve pas de temple en elle. «Dieu, le Tout-puissant, et l'Agneau, en sont le temple», mais elle répond elle-même à *tout ce qu'il y a de plus saint* dans le temple de Dieu. Le sanctuaire de Dieu, c'est l'Eglise dans la gloire!

(*) La maison elle-même avait trente coudées de hauteur (verset 2). Un fait digne de remarque, c'est que le temple millénaire décrit par Ezéchiel, malgré l'immense développement de ses parvis extérieur et intérieur, et les dimensions du corps de bâtiment qui atteignait cent coudées avec ses chambres, *ne dépasse pas pour le lieu saint et le lieu très saint les dimensions du temple de Salomon. Ce sont des mesures immuables. Ce qui avait été dès le commencement dans le plan de Dieu, devra se réaliser, sans changement, ni développement, au siècle de la gloire de Christ. Les dimensions du tout pouvaient s'adapter à la grandeur future de ce règne, mais le sanctuaire restait le même.*

Comme nous l'avons dit plus haut, *le voile* n'est pas mentionné ici. Il est remplacé par une porte en bois d'olivier (verset 31) s'ouvrant à deux battants, recouverte d'or, un libre et large accès, permettant à la vue de pénétrer dans le lieu très saint, bien que, correspondant au régime de la loi, des chaînes d'or soient encore tendues devant l'oracle (verset 21).

Les *chérubins* jouaient un grand rôle dans le temple. Dans le tabernacle, ils étaient tirés du propitiatoire et faisaient ombre sur lui. Ils regardaient vers ce qui était caché dans l'arche, vers l'alliance de la loi qui y était déposée, écrite sur les tables de pierre. Les chérubins, au nombre de deux, étaient les *témoins* de ce que contenait l'arche (Matthieu 18: 16). Ils étaient en même temps les attributs de la puissance judiciaire de Dieu. Ces attributs assuraient l'alliance. De son côté, Dieu la gardait fidèlement, par tout ce qui le caractérisait dans son gouvernement (*). L'arche et les chérubins du tabernacle avaient été transportés dans le

temple. A condition que le roi, de son côté, fût fidèle, Dieu restait assis sur son trône entre les chérubins, gardant fidèlement, pour sa part, l'alliance contractée avec son peuple.

(*) Nous reparlerons de ces attributs à propos, de l'ornementation du temple et du parvis.

Mais le temple contenait deux autres chérubins, hauts de dix coudées chacun, avec leurs ailes étendues se touchant d'un côté, touchant de l'autre la muraille du sanctuaire. Ils regardaient «vers la maison» (2 Chroniques 3: 13), c'est-à-dire hors du sanctuaire. Ils regardaient dehors, parce que, sous le règne de gloire, les attributs judiciaires de Dieu, terribles pour l'homme pécheur, pouvaient regarder vers lui en bénédiction. Dans notre chapitre, où il est question de demeurer avec Dieu, les chérubins ne nous sont pas présentés comme regardant au dehors.

Plusieurs autres détails de l'ornementation du temple appellent encore notre attention.

Les *murailles* étaient ornées à l'extérieur et à l'intérieur de chérubins, de palmiers et de fleurs entrouvertes. Ces ornements se montraient au dehors. Au dedans, ils étaient recouverts et cachés par la paroi de cèdre, Les *chérubins*, nous l'avons déjà vu, sont les attributs du juste gouvernement de Dieu. Les «animaux» de l'Apocalypse (4: 6, 7) sont des chérubins, et représentent: le lion, la force; le bœuf (ou veau), la solidité et la patience; l'homme, l'intelligence; l'aigle, la rapidité des jugements et du gouvernement de Dieu. Les porteurs ou représentants de ces attributs peuvent être selon l'occasion des anges ou des saints (Apocalypse 4 et 5). Dans les chapitres qui nous occupent, le chérubin a une place à part. Il n'est ni le bœuf, ni le lion. Il est l'être intelligent. Il est «*le chérubin*», en contraste avec les autres. L'aigle n'est pas mentionné dans l'ornementation du temple, ni des vaisseaux du parvis, parce que l'aigle représente la rapidité des jugements et ne s'applique pas à un gouvernement établi et paisible. Le chapitre 7: 29, fournit la preuve de ce que nous avançons: «Sur les panneaux... il y avait des lions, des bœufs, et *des chérubins*». Les chérubins sont donc ici le côté de l'intelligence dans le gouvernement de Dieu. Cette intelligence orne la maison de Dieu. Ceux qui s'en approchent peuvent la voir dans tous les détails de l'édifice divin. Toutes les voies de Dieu, dans son gouvernement, la partie extérieure, ce qui se lit sur la muraille, témoignent de cette intelligence, de cette sagesse infiniment variée. Mais on trouve en outre toute une partie des pensées de Dieu inconnue sous la loi, cachée et recouverte à l'intérieur du temple, où nul œil humain ne peut la voir. Ce sont *les conseils de Dieu*. Maintenant l'intelligence divine les pénètre, et ils nous sont familiers, parce que Dieu nous les a révélés par son Esprit (1 Corinthiens 2: 9, 10).

Les *palmiers* ou *palmes* ont aussi leur signification dans la Parole. Quand le Seigneur entre à Jérusalem comme roi de paix, les disciples portent des palmes devant Lui. C'est le signe du *triomphe paisible* d'un règne qui doit s'inaugurer. De même, l'immense multitude d'Apocalypse 7 porte des palmes dans ses mains, célébrant le triomphe de l'Agneau. Les palmiers d'Elim sont le signe de la protection paisible au désert; la branche de palmier (Esaïe 9: 14), une protection sous laquelle on s'abrite. Les palmes (Lévitique 23) étaient employées à la fête des tabernacles, symbole de la fête millénaire, où le peuple, habitant sous les palmes et d'autres branches d'arbres verts, prendra part au repos universel du royaume, mais non

pas sans le souvenir des années d'épreuves du désert. Les palmes symbolisaient donc la paix, la sécurité et le triomphe du règne de justice.

Les *fleurs entrouvertes* sont l'emblème d'une saison nouvelle, du printemps qui commence (Cantique des Cantiques 2: 12). Au Psaume 92: 13, 14, nous voyons que «le juste poussera comme le *palmier*... Ceux qui sont plantés dans la maison de l'Eternel *fleuriront* dans les parvis de notre Dieu». Ainsi ces emblèmes ne sont pas seulement ceux du règne, mais *aussi* les emblèmes de ceux qui y appartiennent (*). Il y aura concordance parfaite entre les gloires du règne et ceux qui y auront part, entre la maison du Père et ceux qui y habitent. Et tout sera en accord parfait avec Christ, le vrai Salomon. A Lui, l'intelligence, car sur Lui, comme homme, repose l'Esprit de l'Eternel, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de crainte de l'Eternel (Esaïe 11: 2). Lui est Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix. Il est le vrai fils de David et sur Lui fleurit sa couronne (Psaumes 132: 18).

(*) Il en est de même des chérubins, comme nous l'avons vu plus haut. Le roi de Tyr était un chérubin en Eden.

L'intelligence divine, la paix parfaite, la beauté, la fraîcheur et la joie, caractérisent donc toute cette scène et *nous* y participerons aussi, semblables à Christ, et avec Lui, le porteur de toutes ces gloires.

Les chérubins se retrouvent avec les palmes et les fleurs, sur les *portes de l'oracle* (verset 32). C'est le seul endroit, à l'intérieur du lieu saint, où les chérubins pussent être vus. Comme le voile qu'elles remplacent, les portes nous représentent Christ qui, par le don de lui-même, nous ouvre l'accès jusqu'à Dieu. Dans le sanctuaire, la sagesse de Dieu n'est contemplée que là. Christ sur la croix est la sagesse de Dieu. Par sa croix, nous entrons dans le sanctuaire en pleine paix, en pleine joie, et nous pouvons y louer d'une manière intelligente l'Agneau qui a été immolé.

Les parois de cèdre n'offraient pas la même décoration. Elles n'étaient ornées que de fleurs entrouvertes et de coloquintes (verset 18) (ou de boutons, car telle est peut-être la signification de ce mot). On y voyait la représentation d'une floraison perpétuelle, d'un renouveau plein de fraîcheur et de beauté, en rapport avec le repos de Dieu, d'une saison éternelle de joie, recouverte de la gloire divine et protégée par elle, dans le temple de Dieu qui est pour nous la maison du Père!

Chapitre 7: 1-12 - Les maisons de Salomon

«Et Salomon mit treize ans à bâtir sa propre maison, et il acheva toute sa maison» (verset 1). Il avait fallu sept ans à Salomon pour bâtir la maison de l'Eternel. On voit par là l'empressement qu'il mit à cet ouvrage. Hérode mit quarante-six ans à bâtir son temple (Jean 2: 20). Le service de l'Eternel primait toute autre chose dans le cœur du roi au commencement de sa carrière. Sa propre maison, certes moins importante que le temple, lui coûta treize années de travail.

Le passage qui nous occupe nous parle de *trois maisons différentes*.

La première est celle qui est appelée «*la propre maison*» de Salomon, «sa maison où il habitait», son domicile particulier. Il nous en est peu dit, sauf qu'au lieu du «portique du trône» qui caractérisait la «maison de la forêt du Liban» (verset 7), la maison du roi avait, au dedans du portique d'accès (conf. verset 6) «*une autre cour*» dont l'ouvrage était du même genre (verset 8). Ce n'était pas dans cette maison que Salomon jugeait. *Il y habitait*. Elle nous est présentée d'une manière quelque peu mystérieuse; c'est une *maison d'intimité*. Mais elle est mentionnée immédiatement après le temple et en fait comme le pendant. Dieu habitait dans le temple et y avait «plusieurs demeures» pour les siens. Le temple était une image de la maison du Père. La maison que nous trouvons ici était la maison du Fils (1 Chroniques 17: 13). Si nous en cherchons l'analogie dans le Nouveau Testament, nos pensées se portent immédiatement vers cette Eglise dont il a dit: «Sur ce roc je bâtirai *mon* assemblée».

L'Eglise, comme nous le savons, n'était pas révélée dans l'Ancien Testament. C'était un mystère qui ne pouvait être connu qu'après la résurrection du Seigneur. Cependant, rien dans l'Ancien Testament ne contredit cette révélation future. Bien au contraire, il semble parfois que sa place y soit marquée d'avance, pour l'introduire elle-même au moment voulu. Certains types dépassent les relations juives et en font pressentir de plus intimes. Rappelons seulement la relation d'Adam et d'Eve, de Rebecca et d'Isaac, d'Abigaïl et de David. Rappelons surtout l'assemblée du Psaume 22, mentionnée en Hébreux 2: 12. Arrêtons-nous enfin à cette maison de Salomon, dont le Nouveau Testament nous présente les glorieuses assises.

Le règne millénaire de Christ ne sera pas seulement caractérisé par ses relations avec son peuple et avec les nations, mais *par l'intimité glorieuse de l'Eglise avec Lui*. Elle sera l'Epouse, la femme de l'Agneau, mais, nous le répétons, notre passage ne va nullement jusque-là, et traite ces choses d'une manière à dessein obscure et mystérieuse.

Il n'en est pas ainsi de «*la maison de la forêt du Liban*» (versets 2-7). Ce nom qui lui est donné rappelle d'un côté sa construction et peut-être aussi son apparence architecturale. Elle était bâtie en bois de *cèdre*; elle présentait partout, extérieurement et intérieurement, des colonnes de cèdre qui, disposées en longues rangées pouvaient lui donner l'apparence d'une forêt imposante. D'autre part, on peut voir dans cette appellation une belle image de ce règne glorieux. Le Liban regardait Tyr et même lui appartenait. Il y avait donc un rapport entre cette maison et les nations soumises au grand roi. C'était là que Salomon siégeait comme souverain et juge des nations, aussi bien que de son peuple.

La maison de la forêt du Liban avait cent coudées de longueur (quarante de plus que le temple), cinquante coudées de largeur et trente de hauteur. Elle reposait sur quatre rangs de colonnes. Sur chacune des deux faces latérales s'élevaient sur trois rangs de colonnes disposées quinze par quinze, des enfilades de chambres superposées, selon toute apparence, en trois étages comme celles du temple (*). Leurs fenêtres se faisaient vis-à-vis, c'est-à-dire, nous avons lieu de le penser, que les unes regardaient au dehors, les autres au dedans de l'édifice, ayant vue sur le portique. Par-dessus ces chambres se trouvait une couverture de cèdre formant toit, et recouvrant aussi le centre de l'édifice qui soutenait cette couverture par quatre rangées de colonnes. Le centre lui-même était composé de deux *portiques*, d'abord le

portique à colonnes bien nommé ainsi par ses six rangées de colonnes latérales et les quatre rangées de colonnes s'élevant au milieu du portique. Ensuite le *portique du trône ou portique du jugement*, faisant suite au premier et occupant le fond de l'édifice (**). Au fond de ce portique s'élevait le trône merveilleux sur lequel nous aurons à revenir plus tard.

(*) L'expression «un jour répondant à un jour *trois fois*» (verset 5), ne peut guère, nous semble-t-il, être comprise autrement. Ces chambres contenaient les boucliers d'or que Salomon avait fait confectionner pour sa garde, car la maison de la forêt servait en même temps d'arsenal. (10: 16, 17; 14: 26-28; Esaïe 22: 8).

(**) L'expression «portique à colonnes» ferait supposer que les chambres latérales ne s'étendaient pas au delà de la moitié de la longueur de l'édifice et n'avaient pas vue sur le portique du trône.

Devant le portique à colonnes se trouvait un portique d'entrée, dont les dimensions ne nous sont point données. Il était aussi garni d'une colonnade et avait un entablement ou perron par lequel on accédait à la maison. On peut aisément se représenter la majesté de cette construction. L'œil plongeant dans la partie centrale à travers une forêt de colonnes de cèdre jusqu'au second portique, au fond duquel s'élevait le trône d'or et d'ivoire merveilleusement ouvragé, pouvait contempler sur ce trône le roi glorieux, Salomon le pacifique, le Jedidia bien-aimé de l'Eternel, celui dont la sagesse ne fût jamais surpassée, le roi juste et rendant la justice.

Ce portique du trône était le «*portique du jugement*». Là était le siège du gouvernement des nations, le lieu où la justice était rendue. La maison de la forêt du Liban reliait le gouvernement d'Israël proprement dit avec celui des nations.

Cette maison où l'on rencontrait partout des colonnes, faisait contraste avec le temple qui n'en avait point, sinon Jakin et Boaz, à l'entrée de la maison, comme nous le verrons plus tard; du moins aucune colonne n'est mentionnée, ni dans le lieu saint, ni dans l'oracle. La maison de Dieu *se soutient par elle-même*, et n'a besoin d'aucun appui, dans sa parfaite stabilité. La gloire de Dieu se suffit à elle-même, sauf que Dieu le Père y associe ses enfants et leur y donne une demeure. Il n'en sera pas ainsi du règne de Christ sur les nations. Les saints seront appelés à le partager, à juger le monde avec Christ (1 Corinthiens 6: 2; Psaumes 2: 9; Apocalypse 2: 26, 27). Le Seigneur aura des compagnons de son gouvernement qui demeureront toujours près du roi, comme jadis les compagnons de Salomon dans la maison de la forêt du Liban. De même, l'Eternel avait des sacrificateurs, demeurant avec Lui dans son temple.

La *troisième maison* est celle de l'épouse gentile, fille du Pharaon. Il en est à peine dit davantage que de la maison habitée par le roi. Nous savons seulement qu'elle était bâtie sur le plan du portique (*) de la maison du Liban. Nous avons dit plus haut que l'union de Salomon avec la fille du Pharaon, ne préfigurait pas les rapports du Seigneur avec l'Eglise, mais ceux des nations, autrefois oppresseurs du peuple de Dieu, avec le Messie. Cette union, glorieuse sans doute, n'offre pas la même intimité que celle du Messie avec Israël et, à bien plus forte raison, de Jésus avec l'Eglise (**).

(*) Probablement du portique à colonnes.

(**) Cette relation est cependant beaucoup plus intime que celle avec les nations aux confins du royaume. Les nations forment diverses catégories. Sous le règne de Salomon, ce qui restait des Cananéens était employé à l'oeuvre servile (2 Chroniques 2: 17, 18; 8 : 7-9). Les nations, comme Tyr, coopéraient librement à cette oeuvre. L'Egypte et l'Assyrie, autrefois oppresseurs d'Israël, se tourneront vers l'Eternel, dans la période millénaire, et le serviront ensemble. «En ce jour-là, Israël sera le troisième, avec l'Egypte et avec l'Assyrie, une bénédiction au milieu de la terre; car l'Eternel des armées le bénira, disant: Béni soit l'Egypte, mon peuple, et l'Assyrie, l'ouvrage de mes mains, et Israël, mon héritage» (Esaïe 19: 24, 25).

Les versets 9-12 relient la gloire de ces maisons à celle du temple et de ses parvis intérieur et extérieur. Les mêmes pierres de prix étaient employées pour tous ces édifices. Leurs fondements étaient les mêmes. Aucun élément n'y entrait qui ne correspondît au caractère de l'Eternel et de Salomon.

Ces trois maisons et le temple nous donnent un aperçu de ce qui caractérisera le règne glorieux du Fils de Dieu, du Fils de l'homme et du Fils de David. On y trouvera une sphère céleste, la maison du Père, où un peuple de sacrificateurs demeurera avec Lui — une Assemblée glorieuse, la maison du Fils, sa demeure intime et son épouse. On y trouvera une sphère terrestre, une épouse gentile, participant aux bénédictions de l'alliance — un gouvernement de toutes les nations, soumises au sceptre du grand roi — sans parler d'Israël, si longtemps rejeté à cause de son infidélité, maintenant reçu en grâce, selon la nouvelle alliance, comme l'épouse juive bien-aimée, centre du gouvernement terrestre du Messie.

Chapitre 7: 13-51 - Hiram et le parvis

Salomon fit appeler de Tyr Hiram, afin de lui faire confectionner les objets d'airain destinés au parvis du temple. «Hiram était fils d'une femme veuve de la tribu de Nephthali, et son père était Tyrien, ouvrier en airain».

Dans le désert, l'Eternel avait choisi pour l'oeuvre du tabernacle, Betsaléel de Juda et Oholiab de Dan (Exode 35: 30-35). Aux fils d'Israël seuls incombait alors l'ouvrage du tabernacle. Le peuple, entièrement séparé des nations, ne pouvait avoir avec elles aucune oeuvre commune. Sous Salomon, la scène change; *les nations réconciliées s'emploient au service de Dieu avec son peuple*. L'oint de l'Eternel domine sur les unes et sur l'autre. Hiram appartient aux deux par sa naissance; l'alliance d'Israël et des gentils forme sa parenté; fait remarquable s'adaptant parfaitement à la scène qui nous occupe.

Hiram «était rempli de sagesse et d'intelligence, et de connaissance pour faire tous les ouvrages en airain» (verset 14). Il est le représentant de l'Esprit de Dieu (Esaïe 11: 2) pour cette oeuvre.

Deux métaux, l'or et l'airain, jouent un rôle prépondérant dans la construction du temple. *L'or* est toujours le symbole de la justice divine qui nous admet en la présence de Dieu. C'est par elle que nous pouvons nous tenir devant Lui. Nous la possédons en Christ dans le ciel. *L'airain* est le symbole de la justice de Dieu, déployant sur la terre ce qu'il est pour l'homme pécheur. Les ustensiles du temple étaient d'or, les ustensiles du parvis étaient d'airain et avaient trait à la terre. Hiram n'est occupé que de l'airain.

Nous avons déjà fait remarquer que le premier livre des Rois ne nous parle pas de l'autel d'airain, dont cependant Hiram est l'artisan (conf. 2 Chroniques 4: 1). Cet autel représente la justice de Dieu venant se manifester en faveur de l'homme pécheur, là où il se trouve, et de manière à lui permettre de *s'approcher de Dieu*, en vertu du sacrifice offert sur l'autel. Le livre des Rois ne développe pas ce point de vue. Il nous parle de *demeurer avec Dieu* dans son temple, et quand il mentionne l'airain, ce n'est pas comme une figure de la justice divine par laquelle nous approchons de Dieu, mais *la manifestation aux yeux du monde de cette justice qui caractérise le royaume et le gouvernement de Salomon ou de Christ*. C'est en un mot la justice de Dieu, mais *manifestée au dehors en gouvernement*. Les ustensiles du parvis, mentionnés dans notre chapitre, nous montrent ce qui est nécessaire pour que cette manifestation ne soit pas entravée. L'Esprit de Dieu, représenté par Hiram, s'emploie à cela. Nous trouvons donc, dans les chapitres qui nous occupent, Dieu nous ouvrant sa maison pour que nous y habitions avec Lui, Christ nous fournissant la justice divine (l'or) nécessaire à ce but; le Fils, comme roi de justice, manifestant la gloire de son royaume, et l'Esprit agissant pour que cette justice soit manifestée aux yeux de tous les hommes sur la terre, sans entrave.

Considérons maintenant les objets que Hiram fondit pour Salomon dans la plaine du Jourdain. Ils appartiennent tous, nous le répétons, au parvis du temple, c'est-à-dire à la manifestation extérieure du gouvernement glorieux de Christ.

[Les colonnes \(versets 15-22\)](#)

Les colonnes d'airain, placées devant le portique du temple, attiraient tout d'abord le regard. Elles représentaient la manifestation extérieure des principes du royaume. Nous avons déjà dit que, dans le temple, aucune autre colonne n'est mentionnée. Elles se nommaient Jakin (*il affermira*) et Boaz (*en lui est la force*). C'étaient les deux grandes vérités, présentées en symbole à quiconque faisait partie du règne béni de Salomon. Tout vient de Lui: la force est en Lui, en Lui personnellement. Il se soutient par lui-même et n'a besoin d'aucune aide extérieure, quelle qu'elle soit. Sa force est employée à affermir, au lieu d'avoir besoin d'être affermie.

La bénédiction millénaire est basée sur ces deux principes; notre bénédiction actuelle aussi.

Le trône de Salomon, son gouvernement, les rapports de son peuple avec Dieu, son culte, tout, était fondé, en type, sur ce que Dieu avait fait: Il avait *établi* son règne. Mais, sous Salomon lui-même, la colonne Jakin: *Il établira*, non pas: Il a établi, parlait d'un établissement *futur*, dont le règne de Salomon n'était que la faible image. Quant à la colonne Boaz: «En Lui est la force», c'est une chose passée, présente, future et éternelle. La force est *en Lui*. Salomon, comme tout roi pieux en Israël, devait comprendre cela. Du moment que le lien avec Dieu venait à se rompre, ni le roi, ni le royaume, n'avaient plus aucune force.

Nous faisons aujourd'hui la même expérience. Philadelphie avait «peu de force», mais sa force était en Christ, car il avait la clef de David, et le Seigneur lui dit: Je t'établirai dans le temple de mon Dieu, et t'y ferai être une colonne. Tu seras un Jakin et un Boaz. Dans un temps

futur, le pauvre résidu sans force, sera reconnu publiquement. Christ, avec son incommensurable puissance, sera rendu admirable dans tous ceux qui auront cru.

Nous n'avons pas à attendre une période future, pour en faire *l'expérience*, car il est notre force aujourd'hui, comme il le sera toujours, mais le temps viendra où les témoins de Christ seront établis et manifesteront d'une manière glorieuse, tout ce qui leur appartiendra pendant l'éternité. «J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom» (Apocalypse 3: 12).

Les colonnes se terminaient en fleurs de lys, image, nous le pensons, de la gloire de ce règne à son début (Matthieu 6: 28, 29). Détail caractéristique, elles portaient des centaines de *grenades* à leur chapiteau. La grenade nous semble être, dans la Parole, l'image du fruit porté pour Dieu. Le vêtement du souverain sacrificateur était garni, sur son bord, de clochettes et de grenades alternées (Exode 28: 31-35). Les clochettes représentent le *témoignage*, les grenades, le *fruit*. Ces dernières étaient «de bleu, de pourpre et d'écarlate», fruit céleste, fruit correspondant à la dignité du Seigneur, et à sa dignité royale comme Messie. Notre fruit doit porter le caractère de Christ, et être digne de Lui; il faut d'autre part qu'il corresponde à notre témoignage et lui soit égal, comme les grenades égalaient en nombre les clochettes d'or.

On trouve souvent chez les chrétiens plus de clochettes que de grenades, plus de paroles que de fruits.

Le fruit et le témoignage ne peuvent être portés et rendus qu'en vertu de l'huile de l'onction, c'est-à-dire du *Saint Esprit*, qui «coule de la tête d'Aaron jusqu'au bord de ses vêtements» (Psaumes 133: 2). Le bord du vêtement de notre Souverain Sacrificateur, c'est *nous-mêmes* qui ne pouvons prétendre au titre de chrétiens, si nous ne rendons pas témoignage à Christ et ne portons pas du fruit pour Dieu, dans la puissance de l'Esprit Saint.

Les *grenades d'airain* ornaient le sommet des colonnes. Comment le caractère divin peut-il être déclaré devant tous, sans porter un fruit abondant *de justice*? Le Seigneur veut être couronné de fruit. Si la force est en Lui, c'est pour produire du fruit. Il est le vrai cep ici-bas, et, comme tel, il n'a pas d'autre fonction. Tout le soin qu'il prend des siens, toute sa discipline, ont pour but de les faire porter du fruit. Il faut qu'il se montre à tous les yeux comme Celui qui le produit.

L'Esprit de Dieu a dressé publiquement une colonne. Cette colonne est Christ. Il porte les siens, sans force si ce n'est en Lui. «Hors de moi, vous ne pouvez rien faire». Ce que Dieu établit, ce qui tire sa force de Christ, porte nécessairement du fruit en abondance. Notre passage s'applique proprement au fruit de justice manifesté sous le règne et le gouvernement du Seigneur.

S'agit-il du règne de Salomon, les colonnes d'airain n'ont pu être conservées à cause de l'infidélité du roi et de ses successeurs. Elles ont été brisées par les Chaldéens (Jérémie 52: 17-23). Son royaume n'a pu être établi, parce qu'il n'a pas cherché sa force en Dieu, mais si les colonnes matérielles ont disparu, les colonnes morales demeurent: le jour viendra, où

l'Eternel en qui est la force, montrera aux yeux de tous qu'il *a établi* en justice un royaume qui ne sera jamais ébranlé. Alors il sera dit: «L'Eternel règne, il s'est revêtu de majesté; l'Eternel s'est revêtu, *il s'est ceint de force*: aussi le monde est affermi, il ne sera pas ébranlé. Ton trône *est établi* dès longtemps; tu es dès l'éternité» (Psaumes 93: 1, 2).

La mer d'airain (versets 23-26)

Après les colonnes, le parvis du temple contenait la mer d'airain. Il nous est dit expressément (1 Chroniques 18: 8) que Salomon «fit la mer d'airain, les colonnes et les vases d'airain» avec l'airain pris par David des villes d'Hadarézer. L'airain, nous l'avons vu, représente ici la justice de Dieu, venant rencontrer l'homme où il se trouve pour le délivrer et se manifester au dehors, telle qu'on la verra sous le règne glorieux de Christ. Cette justice se montre ici dans l'anéantissement de la puissance de l'ennemi que David avait vaincu. Nous savons que cela eut déjà, lieu à la croix de Christ, mais, sous son règne de justice, la puissance de Satan, lié pour mille ans, sera annulée, pour qu'elle n'entrave plus la purification pratique des saints qui serviront le Seigneur.

La mer d'airain diffère de l'autel d'airain. Ce dernier représente la justice divine venant rencontrer l'homme pécheur pour *expier* son péché par le sang de la victime et le *purifier* par la mort, en sorte qu'il puisse s'approcher de Dieu. C'est du côté percé de Christ que sont sortis *le sang qui expie* et *l'eau qui purifie*. Sous la loi, le lavage des sacrificateurs lors de leur consécration, *correspond à la purification par la mort*. Ils étaient lavés tout entiers et *une fois pour toutes* (Exode 29: 4; Lévitique 8: 6). Cette cérémonie ne se faisait pas dans la cuve d'airain, ni dans la mer d'airain. Elle n'était jamais répétée. Elle figurait le «lavage de la régénération» (Tite 3: 5), la mort du vieil homme et la purification qui place le croyant dans une position entièrement nouvelle, celle de Christ devant Dieu (conf. Jean 13: 10).

La mer d'airain servait à *la purification journalière* des sacrificateurs. Ils y lavaient leurs mains et leurs pieds. Ils étaient ainsi qualifiés pour accomplir leur service et demeurer (car il s'agit toujours dans ce livre de demeurer, non de s'approcher) où demeurait l'Eternel. De même, les disciples ne pouvaient avoir aucune part avec Christ, dans la maison du Père, s'il ne lavait leurs pieds (Jean 13: 8). Ce lavage s'opère par la parole de Dieu en vertu de l'intercession de Christ comme avocat. Sous la loi, ce lavage s'appliquait aux mains et aux pieds, c'est-à-dire aux oeuvres et à la marche. Sous la grâce, il ne s'applique qu'à la marche, car nous avons été purifiés des oeuvres mortes pour servir le Dieu vivant, et cela a eu lieu une fois pour toutes, ce que la loi ne pouvait faire.

La *cuve d'airain* du tabernacle, diffère en quelque mesure de la mer d'airain du temple. Nous venons de voir que cette dernière était la manifestation de la justice divine brisant la puissance de l'ennemi pour rendre possible la purification journalière des sacrificateurs. Au désert, cette victoire n'était pas remportée. La cuve ne fût pas fondue avec l'airain pris à l'ennemi, mais avec «les miroirs des femmes qui s'attroupaient à l'entrée de la tente d'assignation» (Exode 38: 8). Ce passage fait allusion à ce qui suivit le péché du veau d'or. Moïse avait dressé une tente hors du camp et l'avait appelée la «tente d'assignation». Tout le

peuple devait, en signe d'humiliation, se dépouiller de ses ornements, et ceux qui cherchaient l'Éternel sortirent vers la tente d'assignation, hors du camp (Exode 33: 4-7). Les miroirs des femmes d'Israël repentantes servirent à confectionner la cuve d'airain. Elles venaient reconnaître leur péché et s'en humilier; elles se dépouillaient de ce qui, jusqu'alors, avait servi à leur vanité. Comment se seraient-elles encore complues à considérer leurs faces naturelles? Elles ne voulaient, ne pouvaient plus se voir. Elles se jugeaient réellement elles-mêmes, leur égoïsme, leur légèreté, tout ce qui avait contribué à leur faire abandonner Dieu pour une idole. *Il fallait que ce qui les représentait dans leur état de péché fût anéanti. La cuve d'airain est donc la justice de Dieu prononçant le jugement sur le vieil homme, mais afin que le croyant puisse obtenir la purification pratique et journalière par la Parole. Pour nous délivrer, cette justice s'est exercée sur Christ. C'est en Lui que nous réalisons maintenant le «connais-toi toi-même», impossible à l'homme pécheur.*

L'obstacle que la chair et Satan opposaient à notre purification, journalière étant ôté, *l'eau* de la mer d'airain nous apprend que, sans cette purification, nous ne pouvons avoir communion avec Dieu, dans notre service et notre marche, et que toute manifestation de la chair doit être supprimée dans la pratique.

En Apocalypse 4: 6, nous retrouvons la mer, comme dans le parvis de Salomon, mais une «mer de verre, semblable à du cristal». C'est le résultat définitif de la justice qui a remporté la victoire sur Satan et l'a anéanti. Ceux qui se tiennent là devant Dieu, s'y trouvent dans une condition permanente de sainteté et de pureté, ayant atteint leur caractère immuable et, pour ainsi dire, cristallisés pour toujours. On ne peut plus se laver dans la mer de cristal; *on est* ce qu'elle représente, devant Dieu, éternellement.

En Apocalypse 15: 2, nous trouvons de nouveau une scène céleste. C'est une mer de verre, *mêlée de feu*, sur laquelle se tiennent les vainqueurs de la Bête et de son image. Ce sont les fidèles d'entre les nations qui, après avoir traversé la tribulation et tenu ferme jusqu'au martyre, ont part à la première résurrection. Ils ne possèdent la pureté absolue et définitive qu'après avoir subi le baptême du feu.

Revenons à la mer d'airain. Elle était posée sur douze bœufs regardant, trois par trois, les quatre coins de l'horizon. Le bœuf est l'un des quatre animaux qui forment les attributs du trône (Apocalypse 4), et représentent les qualités actives de Dieu, les principes de son gouvernement. Le bœuf, comme nous l'avons déjà vu, est la fermeté et la patience de Dieu dans ses voies. Les douze bœufs d'airain sont la manifestation complète et en tout sens de la patience de Dieu dans ses voies, par lesquelles il a réussi à amener Israël sous le sceptre du Messie, en le rendant capable de se tenir dans la sainteté devant Lui. Cela ne signifie pas que dans le règne millénaire, dont celui de Salomon est le type, la purification d'un peuple de sacrificateurs ne soit plus nécessaire. Le péché n'aura pas encore été ôté du monde. Sans doute, il sera restreint, et ses manifestations empêchées, car Satan sera lié, mais la chair ne sera pas changée (elle ne peut l'être), encore moins abolie (elle le sera), et la Parole entre les mains du Christ Souverain Sacrificateur, aura toujours sa vertu purifiante.

Il est intéressant de constater que la *mer* n'est pas mentionnée dans le temple d'Ezéchiel, non qu'elle ne s'y trouve pas, mais son importance est comme reléguée à l'arrière-plan. Par contre, *l'autel* y domine, et quoique le sacrifice pour le péché y soit offert, le rôle principal y est donné à l'holocauste et au sacrifice de prospérités.

Comme les colonnes, la *mer* fut brisée par les Chaldéens. (Jérémie 52: 20).

Les cuves et leurs bases (versets 27-40)

La mer d'airain servait à la purification des sacrificateurs, les dix cuves, cinq à droite, cinq à gauche du parvis, à «*laver ce qu'on préparait pour l'holocauste*» (2 Chroniques 4: 6). Nous voyons en Lévitique 1: 9, que le sacrificateur lavait avec de l'eau «l'intérieur et les jambes» de la victime. Il fallait que ce type correspondît à la réalité future, à l'offrande de Christ à Dieu dans une pureté parfaite. Celui qui s'est offert en odeur de bonne senteur était la sainteté même et n'avait nul besoin d'être lavé, mais *le type* devait l'être, afin de pouvoir montrer la perfection de l'offrande de Christ.

L'holocauste représente le sacrifice de Christ s'offrant à Dieu, le glorifiant dans tout ce qu'il est, et cela, à l'égard du péché. Selon la perfection de ce sacrifice, Dieu peut nous recevoir. La victime ne devant présenter à Dieu aucune souillure, il fallait démontrer qu'elle était parfaite, que cette pureté s'étendait non seulement à la conduite, mais à tout «l'intérieur» de l'offrande. Cette vérité était présentée par l'eau des cuves. La «mer unique» lavait les sacrificateurs. Tous avaient recours à ce seul moyen pour être purifiés des souillures de leur marche; Christ, fait péché, est la source de la purification des siens; sa Parole en est le moyen. Il fallait *dix cuves* pour laver les victimes qui devaient représenter la pureté devant Dieu; elles étaient, nous n'en doutons pas, le symbole de la pureté absolue de Christ.

Les cuves n'appartenaient pas au tabernacle du désert, quoique ce dernier offrît, sans doute, des vases propres à laver l'holocauste (Exode 27: 19; 38: 30). *Elles manifestaient dans le royaume la perfection de l'holocauste, fondement de l'acceptation du peuple devant Dieu.* Cette pureté, cette sainteté du sacrifice, satisfaisaient à toutes les exigences du gouvernement de Dieu, Aussi voyons-nous les *bases* et les *chapiteaux des bases* sur lesquelles les cuves étaient posées, proclamer par leurs ornements tous les attributs de ce gouvernement (*).

(*) Sauf les aigles. Nous avons déjà dit plus haut que la promptitude des jugements n'avait pas de rapport avec un règne de justice et de paix.

Sur les bases mêmes étaient sculptés «des lions, des bœufs et des chérubins» (*): la force, la patience et l'intelligence divines. L'holocauste est présenté pur *selon ces choses*. Il est manifesté qu'elles ont été employées à établir une offrande selon laquelle le peuple pouvait être agréé de Dieu, étant identifié avec la victime. On pouvait lire sur les «bases», ce qu'était le Dieu qui avait fourni à son peuple un moyen de demeurer avec Lui.

(*) Ces derniers portent simplement ici la figure humaine, comme sur les murailles du temple. En Ezéchiel 41: 19, ils ont deux faces, celle d'un lion et celle d'un homme, la puissance et l'intelligence qui caractérisent seules le règne de Christ définitivement établi. En Ezéchiel 1, les quatre animaux avaient chacun quatre faces, car il était question de caractériser le trône de Dieu en *jugement*.

Ces cuves, continuellement poussées sur leurs roues, venaient se placer à portée de la plateforme de l'autel, afin que les victimes fussent *continuellement* présentées comme pures.

Le chapiteau, c'est-à-dire le couronnement de la «base», ne portait plus que des chérubins (hommes), et des lions avec des palmiers, comme sur les murailles du temple d'Ezéchiel (*) (Ezéchiel 41: 18, 19). La force et l'intelligence couronnent le fondement des voies de Dieu en gouvernement. Si Salomon était fidèle, il n'était plus besoin de patience; elle était arrivée à ses fins. La force et l'intelligence divines auraient pu alors, comme dans le temple millénaire, regarder du côté des palmiers, symboles de triomphe et de protection paisible. Paix sur la terre! Le règne de paix était établi en justice; les cuves de l'holocauste le proclamaient, comme les murailles du temple.

(*) Dans notre livre, les murailles portaient en outre des fleurs entrouvertes, peut-être parce que ce n'était pas encore le plein épanouissement du règne. Ces fleurs entrouvertes manquent en 2 Chroniques 3: 5-7.

Dieu avait été glorifié par l'holocauste. Tout ce qu'il était avait été manifesté par l'offrande sainte, et cela était déclaré publiquement. Sous le règne glorieux de Salomon, le peuple d'Israël avait partout ces choses devant les yeux, mais ce règne, confié à la responsabilité de l'homme, allait-il pouvoir se maintenir?

Il est à remarquer que les cuves, dont il est fait une simple mention en 2 Chroniques 4: 6, sont décrites ici dans le plus grand détail, parce qu'il s'agit de la manifestation extérieure de ce que Dieu est dans son gouvernement et dans son royaume. Cette manifestation de Dieu se montre en Christ qui règne à la vue du monde.

Ici se termine l'oeuvre de Hiram. Elle était, en type, *le développement, dans ce monde, par la puissance du Saint Esprit, de ce que Christ est, et de ce qu'est Dieu lui-même dans son gouvernement.*

[Les objets d'or \(versets 48-51\)](#)

Les *objets* d'or sont présentés, ainsi qu'en 2 Chroniques 4, comme étant l'ouvrage, non de Hiram, mais de Salomon. Le roi de gloire s'occupe de tous les objets par lesquels est montrée la justice divine dans son essence glorieuse. Lui seul peut la manifester. L'intercession (autel d'or), la présentation en Christ (table de proposition) la lumière de l'Esprit (chandelier), les moindres ustensiles du sanctuaire, correspondent à cette justice établie par Lui. Les portes même du sanctuaire tournent sur des gonds d'or. Sans justice divine, comment entrer dans le lieu très-saint et y demeurer?

Nous avons vu dans ce chapitre la manifestation extérieure du royaume, et, comme y appartenant, un temple glorieux qui correspond en figure à la partie céleste de ce même royaume, et dans lequel les sacrificateurs habitent avec Dieu.

Tout ce qui a été préparé sous le règne de la grâce, vient orner la maison de l'Eternel sous le règne de la gloire. Le plan de tout provenait de David et non de Salomon, encore moins d'Hiram, comme le prétendent les rationalistes (1 Chroniques 28: 11-13). Le premier règne avait préparé la gloire du second. Un Christ souffrant et rejeté précède un Christ glorieux. Ce

que David avait fait était moindre en apparence que l'oeuvre de Salomon, les matériaux moindres que l'ouvrage glorieux, mais en réalité le travail de David servait de base indispensable à ce qui représente toute la bénédiction millénaire.

Chapitre 8 - Dédicace du temple

Le temple ayant été édifié et tous ses ustensiles mis en place, il faut que Celui pour lequel Salomon a établi toutes ces choses, vienne lui-même habiter sa maison et que son trône y soit transporté. Le temple était bâti sur la montagne de Morija à la place où David avait érigé son autel dans l'aire d'Ornan, Jébusien. Jusqu'ici l'arche avait habité sous des tapis en Sion, la ville de David. Salomon, avec tous les hommes d'Israël, tous les anciens, tous les chefs de tribus et les sacrificateurs, s'emploie à la faire monter de là dans le temple. Ce n'est plus «l'élite d'Israël» ([2 Samuel 6: 1](#)), comme au temps de David; le peuple entier assiste à cette fête complète et définitive. Définitive en effet, puisque la dédicace du temple a lieu dans les grands jours de la fête des tabernacles qui clôt toute la série des fêtes juives ([Lévitique 23](#)). C'est en effet «la fête» par excellence, «la fête au mois d'Ethanim, qui est le septième mois». Cette fête comprenait proprement sept jours, suivis d'un huitième qui était «le grand jour de la fête», ([Jean 7: 37](#)). Elle

302

avait lieu après la moisson et la vendange, figures du jugement. Elle était le symbole anticipé de ce merveilleux règne de Christ où le peuple habitera en joie et en sécurité sous ses tentes, en souvenir des épreuves, à jamais passées, du désert. C'est la joie millénaire après les quarante années de châtement que la rébellion du peuple avait attirées sur lui.

Le huitième jour, le grand jour, le nouveau jour, le jour de la résurrection et de la nouvelle création, est ajouté à la fête parce que ceux qui seront ressuscités, auront une part spéciale à cette joie. C'est le jour céleste s'ajoutant aux jours terrestres. Quand David ramena l'arche en la cité de David, c'était bien plutôt une «fête des trompettes» ([2 Samuel 6: 15](#)), préparation du jour solennel de Salomon. Ici, le jour même s'est levé dans sa gloire. Les sacrificateurs en ont fini avec l'état, misérable en somme, de Gabaon. Tous les ustensiles du lieu saint, l'autel, et jusqu'à la tente (versets 4, 64), sont maintenant réunis au lieu où l'arche se trouve. C'est la fin du *tabernacle*; il n'en est dès lors plus parlé. En cette grande fête, le *souvenir* du Dieu dont la tente s'était associée au pèlerinage d'Israël, demeure seul. Dieu a enfin trouvé un lieu de repos définitif au milieu de son peuple¹.

1 Remarquons seulement qu'en tout ceci, nous sortons proprement de l'enseignement du premier livre des Rois, pour entrer dans celui du second livre des Chroniques. De fait, notre chapitre omet les paroles: «Lève-toi, pour entrer dans ton repos, toi et l'arche de ta force»; il omet le cantique millénaire: «Célébrez l'Eternel, car il est bon, car sa bonté demeure à toujours» (conf. [2 Chroniques 6: 41; 7: 3, 6](#)). Il ne fait mention du huitième jour que pour nous dire qu'en ce jour Salomon renvoya le peuple ([1 Rois 8: 66](#)), tandis que le second livre des Chroniques insiste sur la fête solennelle du huitième jour après la première semaine de

dédicace de l'autel, et la deuxième semaine de la fête ([2 Chroniques 7: 8-10](#)). Tout cela nous montre clairement le but différent de Dieu dans les deux récits. La fête du premier livre des Rois est nécessairement incomplète, puisque le roi *responsable* occupe le premier plan; celle du second livre des Chroniques est complète, puisque ce livre nous présente le roi selon les conseils de Dieu, type, par conséquent, bien plus complet de Christ. Le repos en 1 Rois est plutôt la fin d'une période de l'histoire du roi responsable. Dieu montre que la période de la grâce, ayant été complète sous David, Il peut se reposer définitivement sous Salomon, à une seule condition, c'est que le roi soit fidèle.

303

En ce jour sont offerts des sacrifices innombrables, holocaustes, offrandes de gâteau et sacrifices de prospérité (verset 64). La joie de la communion domine surtout: Salomon offre, rien que pour le sacrifice de prospérités, vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons et l'autel d'airain étant trop petit pour toutes ces offrandes, il sanctifie pour les sacrifices le milieu du parvis.

L'arche de l'alliance est introduite en son lieu, avec les chérubins tirés du propitiatoire, qui sont les témoins de cette alliance, avec les chérubins debout, rejoignant leurs ailes, qui en sont les gardiens. Du côté de l'Eternel, rien ne manquait; tout était assuré; Dieu veillait fidèlement à l'exécution

304

de sa volonté; mais à quoi cela servait-il sous l'ancienne alliance, si le peuple, pris à partie, y était infidèle? Il n'en sera plus ainsi quand l'Eternel fera avec Israël une nouvelle alliance, toute de grâce, inconditionnelle, et où la responsabilité du peuple n'entrera pas en ligne de compte.

Les chérubins couvraient non seulement l'arche, mais *ses barres*. Du côté de Dieu, le repos que donnait l'alliance était tout aussi assuré que l'alliance elle-même. Les barres de l'arche, témoins des pérégrinations de cette dernière à travers le désert, sont désormais inutiles et ne serviront plus; elles restent, comme témoins du passé, dans le lieu même du repos. En 1 Rois, nous avons déjà dit pourquoi on ne trouve pas de voile, comme en 2 Chroniques, mais, dans les deux cas, «les bouts des barres se voyaient depuis le lieu saint, sur le devant de l'oracle, mais ils ne se voyaient pas du dehors» (verset 8). C'était manifestement le repos de Dieu, et il avait d'autant plus de prix qu'il était accompagné du souvenir permanent de ce qui l'avait précédé. Seulement, pour être assuré de ce repos et en jouir, il fallait entrer dans le lieu saint. Ceux de dehors ne pouvaient s'en rendre compte. Le repos définitif avec Dieu est le partage de ceux qui demeurent avec Lui, des sacrificateurs qui habitent dans sa maison.

D'autres choses encore caractérisaient la traversée du désert, en rapport avec l'arche; des bénédictions y étaient précieusement conservées.

305

La cruche d'or qui contenait la manne et la verge d'Aaron qui avait fleuri, ne se trouvaient plus dans l'arche, au moment où Salomon l'introduisit dans le temple de Dieu (verset 9; conf. [Hébreux 9: 4](#)). Dans le désert, Dieu se faisait connaître comme un Dieu de miséricorde malgré la sévérité de la loi, cachant sous le propitiatoire la loi qui condamne, établissant la grâce à l'ombre des chérubins, attributs du jugement divin; gardant sous ses yeux, avec cette loi terrible, la gloire d'un Christ descendu ici-bas comme le vrai pain du ciel, pour nourrir son peuple, mais ressuscité et revêtant son humanité (la manne) d'un corps glorieux (la cruche d'or), maintenant caché dans le lieu le plus secret du tabernacle, gardant aussi la verge de la sacrificature, seule capable (à l'encontre de Coré) de conduire le peuple sain et sauf à travers le désert. Ces deux objets, la manne et la verge d'Aaron, ne seront plus nécessaires sous le régime millénaire, comme nous le voyons ici en figure. *L'alliance sera gardée*, Dieu étant la seule partie contractante; la sacrificature n'aura plus Aaron, mais Melchisédec pour type, et ses fonctions seront de bénir; la gloire de Christ homme, au lieu d'être cachée dans le sanctuaire, sera manifestée aux yeux de tous en la personne du vrai Salomon.

«Et il arriva que comme les sacrificateurs sortaient du lieu saint, la nuée remplit la maison de l'Eternel; et les sacrificateurs ne pouvaient pas s'y tenir pour faire le service, à cause de la nuée, car la gloire de l'Eternel remplissait la maison de l'Eternel» (versets 10, 11). Frappante

306

image de ce qui ne pouvait être obtenu, même sous le régime le plus glorieux de la loi. La présence de Dieu excluait celle des sacrificateurs. Dans le sanctuaire céleste, les sacrificateurs pourront se tenir en présence de la gloire, y habiter et y avoir part, mais même ce que nous avons *déjà maintenant* en Esprit, ne pourra être égalé dans le temple millénaire.

C'est ce que Salomon commence par établir au verset 42: «L'Eternel a dit qu'il habiterait dans l'obscurité profonde». L'accès n'était pas ouvert. Le régime du temple de Jérusalem restait le même que celui du tabernacle. Le voile, s'il n'est pas mentionné ici, n'en subsiste pas moins, ([2 Chroniques 3: 14](#)). Cependant Salomon savait que ce n'était pas le dernier mot des conseils de Dieu, et il lui avait bâti une maison, un lieu fixe, afin qu'il y demeurât à toujours (verset 13).

Après avoir tourné sa face vers Dieu, le roi la tourne vers la congrégation d'Israël. Il remplit le rôle de Melchisédec tandis que la sacrificature aaronique ne peut se tenir dans le sanctuaire. Il bénit toute la congrégation d'Israël, ensuite (verset 15) il bénit l'Eternel. Il rappelle que les grâces assurées de David sont le point de départ de la gloire de son royaume, alors même que cette gloire va dépendre de l'alliance légale. Dieu avait accompli envers le roi de gloire tout ce qu'il avait promis au roi rejeté et souffrant. On trouve ici en Salomon, comme en Christ, l'accomplissement de toutes les promesses, parce que David, le roi rejeté, objet de la faveur spéciale de Dieu, avait marché

307

ici-bas, n'ayant qu'un but et qu'une pensée: trouver un lieu de repos pour le trône glorieux de l'Eternel. Christ, à travers toute son affliction, n'avait à coeur que de glorifier Dieu,

là où le péché l'avait déshonoré. A cause de cela, le Père l'aimait et l'a prouvé en l'élevant dans la gloire.

Cette magnifique maison avait été bâtie pour y loger l'arche de l'alliance (verset 21). La responsabilité du peuple allait être mise à l'épreuve sous un nouveau régime, inconnu jusqu'alors, celui de la gloire, mais où les tables de la loi restaient la règle de cette responsabilité. Il en sera de même dans le millénium, seulement Satan sera lié pendant la durée de ce règne; les hommes ne seront plus séduits par ses ruses, et le règne de justice les forcera à se plier à ses exigences.

(Versets 22-30). Salomon remplit réellement ici le rôle de sacrificateur. Il se tient *devant l'autel*, en face de toute la congrégation d'Israël. Là, il étend les mains vers les cieux et prend le caractère *d'intercesseur*. Il est bien, comme nous l'avons dit, le type de Melchisédec, roi de justice et roi de paix. Comme Melchisédec, il reconnaît et proclame en l'Eternel, Dieu d'Israël, le Très-haut, possesseur des cieux et de la terre. Il reconnaît que Dieu garde son alliance (Israël ne l'avait pas gardée) et *sa bonté* (verset 23). Sans cette dernière, garder son alliance, était la condamnation définitive du peuple. Toutefois cette bonté même était selon l'alliance de la loi. Dieu la gardait envers ceux qui «marchaient devant Lui de tout leur coeur».

Et maintenant il supplie Dieu de tenir à David ce qu'il lui a promis (verset 25). Toute la fidélité de Dieu envers les siens dépend de ce qu'il a promis à Christ. On entrerait ici sur le terrain de la grâce pure, s'il n'y avait pas un *si*. «Tu ne manqueras pas, devant ma face, d'un homme assis sur le trône d'Israël, *si seulement* tes fils prennent garde à leur voie, pour marcher devant moi comme tu as marché devant moi». Comme ce «si seulement» nous condamne tous! Il a condamné absolument le sage Salomon, à bien plus forte raison nous, chétifs. Sous ce régime de la responsabilité pour acquérir quoi que ce soit de l'Eternel, nous sommes condamnés d'avance. Il va sans dire que la grâce aussi entraîne une responsabilité pour ceux qui appartiennent à son régime, mais cette responsabilité est tout autre. Elle peut se traduire par ces mots: «Soyons ce que nous sommes», tandis que la responsabilité légale dit: «Devenons ce que nous devons être».

Mais, ajoute Salomon (verset 27): «Dieu habitera-t-il vraiment sur la terre?» Même dans le millénium, cela ne sera pas. Dieu, comme tel, habitera au-dessus de la terre dans son Assemblée, la nouvelle Jérusalem. Pour qu'il habite sur la terre avec les hommes, il faut attendre les cieux et la terre éternels d'Apocalypse 21: 3. Salomon, sachant ces choses, demande à Dieu que «*son nom* soit là», ce nom qui représente à la foi sa personne elle-même. Il demande que, du lieu de son habitation dans les cieux, Dieu écoute le roi, son serviteur, et son peuple Israël, quand ils se tourneront vers Sa maison. Il exprime en même temps le sentiment que l'un et l'autre ont besoin de pardon: «*Ecoute et pardonne!*»

Salomon entre ensuite dans l'énumération des cas divers où ces prières et cette intercession s'adresseraient à l'Eternel.

1° Le premier cas (versets 31, 32) est *individuel*. C'est la demande à Dieu de condamner le méchant quand le serment lui est imposé devant l'autel, «*dans cette maison*» — et de

justifier le juste. La présence de Dieu dans sa maison rend l'iniquité impossible. C'est la vérité simple et générale de la rétribution individuelle, comme elle est connue sous la loi, quand Dieu a consenti à venir habiter au milieu d'un peuple dans la chair.

2° Il admet le cas (versets 33, 34) où *le peuple* ayant péché contre l'Eternel, celui-ci suscite contre lui des ennemis pour le battre. Si le peuple se repent et recherche l'Eternel *dans Sa maison*, Dieu lui pardonne et le fait retourner dans son pays.

3° Il suppose que des plaies, sécheresse, famine, sauterelles, assauts de l'ennemi, etc., s'abattent sur le pays, à cause de l'infidélité de ses habitants. S'il y a repentance dans leur coeur, qu'il suffise de la supplication *d'un seul*, quand ils étendront leurs mains *vers la maison*; que Dieu écoute alors des cieux et pardonne, mais en donnant à chacun selon ses voies, afin que Lui soit craint. C'est toujours la loi, avec le mélange de miséricorde qu'elle peut comporter, si Dieu trouve de la réalité dans le coeur (versets 35-40).

4° Il y a aussi des ressources pour *l'étranger* (versets 41-43): il vient de loin, entendant parler du grand nom et de la puissance de l'Eternel, et lui adresse sa requête, tourné *vers la maison*. Dieu l'écoute dans les cieux et l'exauce, car le roi veut que tous les peuples de la terre, aussi bien qu'Israël, son peuple, connaissent le nom de l'Eternel et le craignent. Ici, point de jugement, point de bénédiction conditionnelle. L'étranger, en dehors du cercle de la loi, s'approche de Dieu par la foi et reçoit une pleine bénédiction. C'est, en quelques mots, un beau tableau de la bénédiction millénaire des nations, dont les privilèges découlent du fait que Dieu a sa maison à Jérusalem, au milieu de son peuple.

5° Ici (versets 44, 45), nous trouvons, non pas les manquements du peuple, mais Israël agissant selon la volonté de Dieu et guidé par cette volonté pour faire la guerre à ses ennemis. Ce fait est remarquable. Après que les nations ont reconnu le Dieu d'Israël, ce peuple lui-même est un peuple de franche volonté pour combattre les ennemis de l'Eternel. La *maison* est désormais le centre de bénédiction et de force du peuple.

6° Les versets 46-53 mentionnent la fin de leur histoire comme peuple responsable. Ils sont emmenés en *captivité* à cause de leur péché. Salomon est ici *prophète*. Il anticipe ce qui arrivera nécessairement à ce peuple sous la loi, *car* il n'y a point d'homme qui ne pèche. Cependant une ressource subsiste encore. La *maison* est là, et Dieu ne peut renier ses promesses. Ce n'est pas à la loi que Salomon en réfère, mais à la grâce. Par pure grâce, le Dieu des promesses avait sauvé son peuple d'Egypte — pourrait-il renier cette grâce, même sous le régime de la loi? Ils sont son peuple; Dieu les abandonnera-t-il? Non, s'ils se tournent repentants vers le pays, la ville et la maison, Dieu les écoutera. Daniel en est l'exemple (Daniel 6: 10). Il restait debout, au milieu du désastre, seul juste qui priât pour le peuple et s'humiliât pour lui, et Dieu ne l'a-t-il pas écouté? Mais un plus grand que Daniel, Salomon, le roi de gloire lui-même, était là. Il dit à Dieu: «Tes yeux étant ouverts à la supplication de *ton serviteur* et à la supplication de ton peuple Israël». Et ce Salomon lui-même n'est que la faible image du vrai roi, du vrai serviteur de l'Eternel. L'intercession de Christ fait que Dieu reçoit de nouveau ce peuple. Il le restaure pour sa gloire à Lui qui a fait les promesses et pour la gloire de son Bien-

aimé. Ainsi la restauration future du peuple, dépend du fait que le Serviteur juste de l'Eternel est devant Lui, et du fait que Dieu ne peut renier son caractère de grâce, manifesté bien avant la loi.

Un autre trait caractéristique: Salomon remonte, dans sa supplication, au delà de David, jusqu'à Moïse. Plus le peuple de Dieu s'est éloigné de Lui, plus la foi retourne à ce qui fut établi au commencement. Les voies de Dieu envers son peuple peuvent se modifier suivant la fidélité ou l'infidélité de ce dernier, en sorte qu'une manière d'agir de Dieu, peut convenir à une période de son histoire et ne pas convenir à l'autre, mais les conseils de Dieu ne changent jamais; ses desseins restent d'éternité. C'est ce qui fait dire à l'apôtre, à la fin de sa carrière, quand déjà la ruine de l'Eglise était manifeste: «Paul, esclave de Dieu, et apôtre de Jésus Christ, selon la foi des élus de Dieu et la connaissance de la vérité qui est selon la piété, dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a *promise avant les temps des siècles*» (Tite 1: 1, 2). C'est aussi ce qui fait dire à Salomon: «Tu les as mis à part en les séparant de tous les peuples de la terre pour être ton héritage, selon ce que tu as dit par ton serviteur Moïse, quand tu fis sortir d'Egypte nos pères, ô Seigneur Eternel!» (verset 53). Il en est toujours ainsi. La foi, dans les temps les plus sombres, trouve son refuge assuré dans «ce qui était dès le commencement» (1 Jean 1: 1; 2: 7, 13, 14, 24; 2 Jean 5, 6). «Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous!»

(Versets 54-66). Salomon était à genoux devant l'Eternel pour intercéder en faveur du peuple; il se relève maintenant pour bénir toute la congrégation d'Israël. Il loue Dieu avant tout, de ce qu'il a donné du repos à son peuple, repos qui dépend de celui dans lequel l'Eternel vient d'entrer, Lui et l'arche de sa force. Le roi reconnaît l'accomplissement absolu de toute la parole de Dieu: «Pas un mot de toute sa bonne parole qu'Il prononça par Moïse, son serviteur, n'est tombé à terre» (verset 56). Il présente ses propres paroles d'intercession, comme un motif pour que Dieu bénisse son peuple, et le résultat de cette bénédiction doit être «que tous les peuples de la terre sachent que l'Eternel, lui, est Dieu, qu'il n'y en a pas d'autre» (verset 60). La chose sera réalisée dans le règne millénaire de Christ vers lequel toute cette histoire, comme nous l'avons souvent remarqué, nous reporte constamment. Seulement, pour que cette bénédiction ait lieu, il faut que «le coeur d'Israël soit parfait avec l'Eternel, notre Dieu, pour marcher dans ses statuts et pour garder ses commandements». Toujours la condition légale, à laquelle il était impossible au roi et au peuple faillibles de satisfaire, et qui a trouvé son accomplissement en Christ seul.

Chapitre 9: 1-9 - L'Eternel parle

Ce passage termine la deuxième partie de l'histoire de Salomon.

La première, chapitres 1 et 2, nous raconte la proclamation de la royauté et le principe sur lequel elle s'établit: le jugement exécuté sur ceux qui avaient déshonoré Dieu sous le règne de David.

Les chapitres 3 à 9: 9, nous présentent l'histoire *intérieure* de ce règne glorieux.

Aux chapitres 3 et 4, l'origine de cette histoire, Gabaon; les principes et l'ordre du royaume; le caractère de perfection morale du roi.

Aux chapitres 5 à 8, la sagesse du roi est employée à donner à l'Eternel un lieu de repos digne de Lui, au milieu du peuple qui lui est assujéti. La construction du temple est l'événement central du règne de Salomon; puis vient la construction des palais du roi, les nations associées au peuple de Dieu. Enfin, comme nous l'avons vu au chapitre 8, la dédicace du temple avec la fête des tabernacles, préfigurant le repos du peuple autour de l'Eternel, pendant le règne du Messie, et Salomon lui-même se présentant dans son caractère de Melchisédec et d'intercesseur.

Cette histoire intérieure se termine par une *nouvelle apparition* de l'Eternel. Il apparaît à Salomon dans un songe, comme il lui était apparu à Gabaon. Il lui, donne selon sa requête: «J'ai entendu ta prière et la supplication que tu as faite devant moi; j'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie, pour y mettre mon nom à jamais; et mes yeux et mon coeur seront toujours là» (verset 3). C'est une réponse inconditionnelle à ce que Salomon, comme type de Christ, a fait pour l'Eternel. Ce dernier reçoit ce que Salomon a bâti, comme étant à jamais établi sous ses yeux.

Mais immédiatement, comme dans tout ce livre, suit la question de la responsabilité qui est précisément l'opposé de la première. S'agit-il de Salomon type, tout est assuré; s'agit-il de Salomon responsable, tout est mis en question. Son trône ne peut être affermi à toujours que s'il est droit et fidèle; sa postérité ne peut être établie qu'à cette condition. Qu'Israël soit infidèle, ainsi que son roi, qu'ils se prosternent devant d'autres dieux, et rien ne subsistera de ce que le Seigneur avait établi par Salomon. Le peuple sera retranché, la maison elle-même rejetée et détruite (versets 6-9).

Ainsi, à deux versets d'intervalle, Dieu déclare inconditionnellement que ses yeux et son coeur seront toujours sur cette maison, et qu'il la rejettera de devant sa face! Dieu se contredit-il? Non certes, et comme la menace conditionnelle s'est accomplie à la lettre, la promesse inconditionnelle s'accomplira aussi à la lettre, quand le vrai roi selon le coeur de Dieu, lui aura bâti une maison, un temple sur la terre, bien autrement glorieux que celui de Salomon, et une habitation dans le ciel, où sera le trône de Dieu et de l'Agneau, alors que Dieu se reposera en Sion, en même temps que dans son Assemblée glorieuse.

Ainsi se termine cette partie de l'histoire de Salomon. Le reste du chapitre 9 et le chapitre 10 nous parlent de ses relations avec *les nations*. C'est *l'histoire extérieure de son règne*. Non pas que, dans la période précédente il n'en soit pas parlé, mais il n'est fait mention de ces relations que dans leur contact avec le royaume à l'intérieur, comme par exemple le mariage avec la fille du Pharaon et les rapports de Hiram avec le roi pour la construction du temple.

Chapitre 9: 10-23 - Hiram

Les versets 10-14 nous parlent des relations extérieures de Salomon avec Hiram. En récompense de sa collaboration volontaire au temple et à la maison du roi, au bout des vingt années que dura leur édification (6: 38; 7: 1), Salomon donna à Hiram un territoire

comprenant vingt villes dans le pays de Galilée, noyau de ce qui fut appelé plus tard «la Galilée des gentils» (Esaïe 9: 1; Matthieu 4: 15). Ce territoire comprenait à l'origine une partie des confins de Nephthali et s'étendit plus tard, y compris les confins de Zabulon, à toute la «Galilée supérieure», atteignant par Capernaüm le lac de Tibériade. Le territoire primitif fut donc concédé à Hiram. Salomon agissait-il selon Dieu en distrayant ainsi, au profit d'un chef des nations, une partie, et fût-ce la moindre, de l'héritage d'Israël? Nous n'hésitons pas à répondre par la négation, car le pays ne pouvait être aliéné. Le Seigneur avait dit: «Le pays ne se vendra pas à perpétuité, car *le pays est à moi*; car vous, vous êtes chez moi comme des étrangers et comme des hôtes» (Lévitique 25: 23). Le pays appartenait donc à l'Eternel. Fait remarquable, le livre des Chroniques qui, pour des raisons déjà données, ne signale jamais le mal chez les rois, que lorsque la mention en est nécessaire à l'intelligence de l'histoire, ne parle pas de cette donation. Bien au contraire, il substitue à ce récit celui des villes que «Hiram avait données à Salomon» et que ce dernier, après les avoir bâties et fortifiées, remit aux fils d'Israël pour y habiter (2 Chroniques 8: 1-7). Ainsi, dans le premier livre des Rois, Salomon amoindrit, au second livre des Chroniques, il augmente l'héritage de Dieu. Ce fait nous semble très significatif. Ce qui l'est davantage encore, c'est que ce territoire est livré à une nation, dont l'idolâtrie l'envahit de proche en proche, jusqu'à ce que tout le pays fût appelé: «Galilée des nations». C'est là, cependant, que la grâce de Dieu commença à se révéler par le ministère du Seigneur. Ainsi, mille ans après Salomon, la grâce remédiait à sa faute.

Cette faute a une conséquence immédiate: elle jette le discrédit et l'opprobre sur le pays de l'Eternel. Hiram ne peut apprécier ce qui, aux yeux de Salomon et d'un Israélite, avait une grande valeur. Il dit: «Qu'est-ce que ces villes-là, que tu m'as données, mon frère? Et il les appela pays de Cabul (ne venant à rien), jusqu'à ce jour» (verset 13). Il leur donna ce nom, parce qu'elles «ne lui plurent pas». De tout temps il en est ainsi. Quand le monde, même le mieux intentionné, comme Hiram, a, comme tel, c'est-à-dire sans la foi, la jouissance des biens du christianisme qui font notre joie, il ne leur trouve aucune saveur. Ces choses l'ennuient; elles ne comptent pas dans sa vie. Il les conservera sans doute, pour se vanter, à l'occasion, de les posséder, mais il ne pourra les conserver dans leur caractère primitif. Sans les apprécier, il en usera comme d'un moyen de se faire valoir, et Satan se servira de ces apparences religieuses pour étendre sa domination sur un plus grand nombre d'âmes. Il les utilisera pour faire mépriser leur valeur; il prouvera au roi de Tyr que les choses offertes par Salomon, ne peuvent être comparées aux splendeurs d'un royaume octroyé par la munificence du prince des ténèbres. Le chrétien qui, dans un but de «largeur», abandonne au monde la moindre partie de son héritage, n'y gagne que de voir rabaisser son caractère, mépriser sa religion, et, en fin de compte, l'opprobre rejaillit sur Dieu lui-même.

S'agit-il de *donner* à Salomon (verset 14), Hiram se montre très généreux. Cela convient à l'orgueil du chef de la plus grande puissance maritime et commerciale d'alors, l'Angleterre de l'antiquité. Hiram donne cent vingt talents d'or (18 millions de francs environ). Est-ce un bien, un profit pour Salomon? Tant que Hiram lui était tributaire pour la construction du

temple, tout avait l'approbation divine. Maintenant Hiram appelle Salomon «son frère» et lui fait des cadeaux!

L'activité et la sagesse de Salomon se montrent (versets 15-23) dans l'établissement des villes à entrepôts, à chars, et des villes pour la cavalerie. C'est l'organisation extérieure du royaume, soit pour le commerce et l'échange, soit pour la guerre. Il reçoit Guézer du Pharaon qui en avait exterminé les habitants cananéens, et qui le donne à sa fille, épouse du roi. Ainsi se trouve réalisé, sans trouble pour ce règne de paix, l'ordre donné de détruire les Cananéens. Leur ville revenait de droit en héritage à Israël. Tous les Cananéens, épargnés jadis par la faiblesse du peuple, sont assujettis, comme autrefois les Gabaonites. Salomon ne renouvelle pas la faute de Saül envers ces derniers (2 Samuel 21), mais il asservit ce qui subsiste encore de Cananéens parmi le peuple.

Comme Salomon, les chrétiens n'ont pas à tenir pour valables les droits du monde auquel l'Eglise infidèle a laissé prendre pied au milieu d'elle; ils ne doivent pas non plus les en chasser. Ce qu'ils ont à faire, c'est de marcher eux-mêmes dans la liberté des enfants de Dieu, et de les laisser à leur joug de servitude, seule religion qui convienne à la chair et que la chair reconnaisse. Jamais avant Salomon une séparation aussi complète n'avait eu lieu en Israël, mais elle peut et doit être réalisée aux plus mauvais jours de l'histoire d'Israël ou de l'Eglise. «Que quiconque prononce le nom du Seigneur, se retire de l'iniquité». «Dé tourne-toi de telles gens». Sous le règne de gloire, la séparation sera absolue; on y lira, jusque «sur les clochettes des chevaux: Sainteté à l'Eternel» (Zacharie 14: 20).

Chapitre 9: 24-28 - La fille du Pharaon

Au verset 24, la fille du Pharaon monte, de la ville de David, dans sa maison que Salomon avait bâtie pour elle (conf. 7: 8). En rapport avec cette maison, le roi bâtit Millo, la citadelle qui désormais fit partie de Jérusalem (2 Samuel 5: 9; 1 Rois 11: 27; 2 Rois 12: 20; 1 Chroniques 11: 8; 2 Chroniques 32: 5).

Le second livre des Chroniques (8: 11) nous renseigne sur le but de ce changement de domicile. Salomon dit: «Ma femme n'habitera pas dans la maison de David, roi d'Israël, car les lieux où est entrée l'arche de l'Eternel sont saints». L'arche avait été placée d'abord dans la cité de David (2 Samuel 6: 12) et, comme le passage de 2 Chroniques nous le montre, dans la maison même du roi. De la ville de David, ou Sion, Salomon l'avait transportée dans le temple. Mais la femme gentile ne pouvait demeurer aux lieux sanctifiés par la présence du Dieu de l'alliance. Elle pouvait sans doute avoir sa large part aux bienfaits de l'alliance, être même associée avec celui qui en était le représentant sur la terre; cependant la distance était maintenue. L'alliance faite avec Israël ne la concernait pas. Il y aura, dans le millénium, une différence entre Israël et les nations. Celles-ci ne recevront leur bénédiction que par l'intermédiaire du peuple de Dieu. L'alliance ne sera pas faite avec elles.

Trois fois l'an, Salomon sacrifiait sur l'autel d'airain (verset 25) construit pour le temple par le ministère d'Hiram (2 Chroniques 4: 1), seule mention qui en soit faite au premier livre des Rois, et encore, d'une manière incidente. En outre, il faisait fumer l'encens sur l'autel d'or.

Comme nous l'avons vu au chapitre 8, il accomplissait en certaines occasions solennelles l'office de sacrificateur, de Melchisédec et d'intercesseur. Cela ne nous parle-t-il pas de Christ? Toutes les dignités se concentrent dans Sa personne, et il les a toutes acquises en vertu de sa mort, sans laquelle il ne pouvait revêtir aucun de ses offices. Le prince de notre salut a été consacré par les souffrances.

Aux versets 26-28, nous trouvons de nouveau les rapports de Salomon avec Hiram, en vue de la gloire et des relations extérieures du royaume. L'or afflue à Jérusalem. Hiram est l'ami gentil, toujours prêt à servir la grandeur du roi qui est assis sur le trône de Jéhovah, et sa bonne volonté pour la maison de l'Eternel s'étend de même à la richesse et à la prospérité du royaume.

Chapitre 10: 1-13 - La reine de Sheba

Le chapitre précédent nous a montré les rapports de Salomon avec les représentants des nations soumises à son règne. Tyr, le Liban, le Pharaon d'Egypte, sa fille, épouse de Salomon, et encore le pays d'Edom où il organise sa flotte, Ophir, le désert où il bâtit Tadmor, les rois d'Arabie (10: 15), les Cananéens dont il assujettit les restes, tous ces divers éléments gravitent autour de lui, comme centre, et contribuent à la renommée de son royaume.

Voici en dernier lieu la reine de Sheba, cette «reine du Midi qui vint des bouts de la terre pour entendre la sagesse de Salomon» (Matthieu 12: 42). Ce qui la distingue en effet de tous les autres, c'est qu'elle est attirée par la renommée de sagesse du roi. Elle en avait entendu parler (verset 1), ce qui avait produit chez elle un désir intense de voir ce monarque extraordinaire, désir qui lui fait vaincre la distance immense qui séparait son pays de Jérusalem et les obstacles nombreux d'un pareil voyage. Cet acte était un acte de *foi*. Elle croyait à la parole qui lui avait été dite; elle croyait à l'excellence de Salomon, n'ayant, pour en juger, que la parole qu'elle avait entendue. Il en est toujours ainsi de la foi. Elle est attirée par la personne et les perfections de Christ. Rebecca, persuadée de l'amour d'Isaac dont Eliézer lui a parlé, se met en route, pour aller à sa rencontre. Le désert ne l'effraye pas, car elle désire atteindre son époux. Abigaïl, quand le jugement est à la porte, se met en marche pour rencontrer celui qu'elle aurait dû fuir. Pourquoi? Parce qu'elle connaît par ouï-dire la gloire morale de David. Elle devient plus tard la compagne de sa gloire royale. Rebecca est attirée par l'amour, Abigaïl par la perfection de la grâce, la reine de Sheba par la sagesse. C'est ce qu'arrive aux âmes qui font la connaissance de Christ. Il est impossible à un être fini d'embrasser une perfection infinie; tout au plus sommes-nous attirés par une connaissance limitée: d'un des côtés de ce caractère divin, n'importe lequel; tous nous amènent à faire, la connaissance de *sa personne*, et c'est *de Lui* que la foi se nourrit.

«Elle vint pour entendre la sagesse de Salomon». La reine pouvait être, était en effet une personne d'une intelligence remarquable, à laquelle rien n'échappait, et qui aimait à se rendre un compte exact de toutes choses; mais du moment qu'elle a entendu parler de Salomon, elle n'a qu'une pensée: éprouver sa sagesse. Pour elle-même la sagesse consiste à n'en point avoir et à la chercher auprès d'un autre. Des questions obscures, voilà ce qu'elle lui apporte. Certes

elles ne lui manquent pas: le monde est plein d'énigmes auxquelles jamais homme n'a trouvé une solution. Depuis les mystères de la création, aux plus simples desquels Job n'avait pas de réponse, jusqu'aux mystères de la vie corporelle; depuis le mystère de l'âme jusqu'à celui du bien et du mal dans ce monde; depuis l'au-delà voilé, jusqu'à la vie d'éternité, tout est mystère, énigme obscure. L'homme ne peut déchiffrer l'écriture inconnue de ce livre. Il faut que Dieu en révèle les secrets, et s'il n'y a pas de révélation divine, positive et directe, le pauvre esprit limité de l'homme se trouve, dès la première question, acculé au pied d'un mur infranchissable. Il peut se vanter, s'exalter lui-même, mais toute sa science ne le fait jamais pénétrer au delà de la constatation des faits dont la cause première lui échappe complètement.

La reine de Sheba venait apporter ses énigmes à Salomon, et par elles éprouver sa sagesse. Mais quelle était la raison de sa confiance? Elle avait entendu parler de la renommée de Salomon *en relation avec le nom de l'Eternel*. Si cette renommée était basée sur la présence de l'Eternel à Jérusalem, la reine n'était-elle pas assurée d'avance qu'elle ne se mettait pas inutilement en route pour ce long voyage? Si Salomon répond aux énigmes, c'est que sa sagesse n'est pas autre que celle de l'Eternel qui se révèle à lui. La reine vient donc à Salomon, et que remportera-t-elle de cette entrevue? La connaissance de Dieu par lui!

Elle vient avec un grand train, tout ce que son royaume peut produire de plus précieux, et une abondance d'aromates, comme il n'en vint plus à Jérusalem, car elle estime ce monarque auguste digne de tout hommage. Notons ici qu'il sied, non pas seulement à une reine, mais à la plus infime des pécheresses de l'aborder avec son parfum, car ce n'est pas un échange que l'âme vient solliciter en s'approchant de Lui; elle ne peut que lui présenter l'hommage qui lui revient. C'est le genou qui se ploie devant Lui, le signe de l'obéissance de la foi, de l'adoration d'un coeur trouvant en Lui toutes les ressources qu'il désire et dont il a besoin.

Mais la reine apporte mieux encore que ses offrandes; elle vient «lui parler de tout ce qu'elle avait sur son coeur. Et Salomon lui expliqua toutes les choses dont elle parlait: il n'y eut pas une chose cachée pour le roi, pas une chose qu'il ne lui expliquât» (verset 3). Elle ouvre son coeur à Salomon; les «secrets de son coeur sont rendus manifestes» (1 Corinthiens 14: 25); mais ils trouvent une parfaite réponse de la part de celui auquel pas une chose n'est cachée. *En rencontrant Salomon, elle a trouvé Dieu lui-même*. Dieu est réellement là, s'occupant, avec une bonté pleine de condescendance, à porter la pleine lumière dans cette âme, à ne pas y laisser place pour un doute ou pour une énigme sans solution. Le roi a le secret de toutes choses; il ne le garde point pour lui; il montre que son secret est pour ceux qui le craignent (Psaumes 25: 14).

La reine *voit* ensuite toute la sagesse de Salomon dans la prospérité et *l'ordre parfait* de sa maison, (versets 4, 5). Tel sera aux yeux des nations l'ordre merveilleux du royaume millénaire de Christ.

La reine de Sheba reconnaît (verset 6) la *vérité* de ce qu'elle avait entendu dire de Salomon. De la personne elle a passé aux paroles de sa bouche, de celles-ci à tout ce qui est sorti de ses mains, à tout ce qui l'entoure, et elle n'a trouvé que perfections. C'est ainsi que toute âme fait la connaissance de Christ. On entend parler de Lui; cela excite l'intérêt d'un coeur qui a des besoins; on va le trouver, car il est d'un accès facile; on entre en rapport avec Lui; il répond aux besoins du coeur. On l'admire, on l'adore avec chants de louanges. On dit comme la reine: «Mes yeux ont vu»; tu surpasses tout ce que j'avais entendu de toi. On estime heureux ses gens et ses serviteurs qui se tiennent continuellement devant Lui et entendent sa sagesse. Et, suivant ce chemin, l'âme se glorifie en Dieu qui a pris plaisir en son Roi, qui a trouvé ses délices en Christ pour le placer sur le trône. Et c'est aussi la preuve de l'amour de Dieu envers son peuple qu'Il lui ait donné un tel roi pour faire droit et justice (versets 6-9).

Ce cantique est plutôt un cantique du *royaume*. L'Eglise entonnera aussi le sien autour de l'Agneau immolé, et son coeur et sa bouche seront remplis de son amour plus encore que de sa sagesse et de sa justice.

La reine de Sheba donne au roi toutes les richesses qu'elle a apportées. Les aromates dont on faisait l'encens étaient les plus prisées de toutes à la cour de Salomon. Jamais il ne s'en était vu une telle abondance à Jérusalem (verset 10). Le coeur de l'heureuse reine déborde ainsi dans ses dons. Mais combien les dons de Salomon dépassent ceux de la reine! Il ne se contente pas de lui donner en retour de ses dons (conf. 2 Chroniques 9: 12, note); il lui octroie «tout son désir, tout ce qu'elle demande» (verset 13). Ah! certes, nous avons à faire à Celui qui ne nous demande pas, mais dont la gloire est d'être et de rester le souverain donateur de tout bien. Demandez et vous recevrez. Demandez; vous ne les épuiserez jamais, toutes les richesses de son royaume, ces «richesses insondables du Christ». Son royaume n'est pas maintenant de ce monde, en sorte que vous ne remporterez pas de sa présence les biens temporels dont fut comblée la reine. Ces trésors inférieurs seront réservés pour le règne millénaire du Messie. Nos biens, nos trésors sont spirituels; le monde les méprise; le chrétien digne de ce nom les appelle les *vraies* richesses (Luc 16: 11).

La reine s'en retourne dans son pays avec un trésor dans son coeur, mille fois supérieur à ceux qu'emportent ses caravanes. Ses yeux ont vu! Elle connaît maintenant le roi de gloire!

Chapitre 10: 14-29 - Le trône

Les versets 14 à 22 décrivent les richesses et la splendeur du royaume. L'or, emblème de la justice divine, domine partout sous le règne de Salomon, depuis le temple jusqu'au trône. Le trône était merveilleux: «Il ne s'en était point fait de pareil dans aucun royaume». C'était le trône de justice et de puissance, et il en portait les emblèmes.

Lorsqu'il fut élevé à la dignité royale, Salomon, selon l'ordre de David lui-même (1: 35), s'assit sur le trône de son père. Nous le voyons maintenant sur son propre trône, dans cette merveilleuse «maison de la forêt», parée de ses cinq cents boucliers d'or, et où il juge avec justice.

Il en sera de même du Christ. Actuellement il est assis sur le trône de son Père, à sa droite, selon cette parole: Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds» (Psaumes 110: 1). Par ces mots: «Assieds-toi à ma droite», Dieu le Père exprime sa complète satisfaction de l'oeuvre accomplie par le Fils de l'homme. C'est comme s'il lui disait: Prends cette place suprême et glorieuse, toi, mon Fils, jusqu'à ce que je t'aie préparé un trône pour toi-même. Il faut qu'il dépasse tout autre trône. «Jamais il n'en sera fait de pareil dans aucun royaume». Pas un de ceux qui se sont élevés contre toi ne sera épargné, ils seront écrasés. Ta victoire sur eux sera la première marche sur laquelle tu monteras au trône. Le trône du Fils de l'homme victorieux ne sera pareil à nul autre, après l'abaissement volontaire qui l'a fait descendre au-dessous du dernier des pécheurs. Alors tout genou se ploiera, toute bouche le proclamera hautement Seigneur sur son trône de gloire. En attendant, cet homme qui a bu du torrent par le chemin est assis sur le trône du Dieu souverain, à la droite de la Majesté; mais c'est le trône de son Père; il y prend place comme *Fils*, témoignage de la parfaite satisfaction du coeur paternel en Lui!

La reine de Sheba n'était pas seule à venir à Salomon: «Toute la terre recherchait sa face pour entendre sa sagesse» (versets 23-29). Temps heureux, où tous pourront venir puiser à cette source divine, certains d'y trouver la pensée de Dieu tout entière! Ces versets contiennent encore l'énumération des richesses du roi. Ici, les incrédules branlent la tête. Pour eux, tout ce que dit l'homme paraît vraisemblable, et tout ce que Dieu dit ne peut être que mensonge. Telle est de fait leur manière de raisonner. En une année, Salomon recevait environ cent millions d'or; la reine de Sheba lui en avait donné pour dix-huit millions; c'était aussi la somme que le roi de Tyr lui avait offerte. Y a-t-il donc là quelque chose d'in vraisemblable en comparaison des revenus actuels des royaumes du monde, et faut-il rappeler que, sous ce règne, tous les rois de la terre lui payaient le tribut?

Aux versets 26-29, nous trouvons la *puissance* du roi, caractérisée par ses chars et ses cavaliers. Tout s'unissait donc pour la gloire du règne de Salomon.

Chapitre 11: 1-13 - Cause de la ruine du royaume

Dans ce chapitre, nous abordons *l'histoire du roi responsable*, que le second livre des Chroniques passe complètement sous silence.

Jusqu'ici, quoiqu'il s'agisse d'un homme, et par conséquent d'un être imparfait, nous avons pu voir dans la vie de Salomon une belle unité, jointe à la sagesse qui portait bien haut parmi les nations le nom du roi, associé au nom de l'Eternel. La grandeur, la majesté, la puissance, la richesse de ce règne, n'étaient qu'une faible image de ce que l'on verra dans le millénium sous le règne du vrai roi de gloire.

Maintenant, Dieu nous signale la tache de ce règne. Ce n'était pas l'alliance avec la fille du Pharaon, indispensable pour que Salomon pût être un type de Christ dans son gouvernement. Joseph, en son temps, avait contracté une union semblable; les fils qui en étaient issus avaient donné leur nom à deux tribus d'Israël, après avoir reçu la bénédiction du patriarche, père du peuple. De plus, Salomon avait agi selon les pensées de Dieu envers cette

épouse gentile, et les Chroniques ont soin, comme nous l'avons vu plus haut, de nous montrer que le roi ne lui donnait pas une place de proximité immédiate avec l'arche de l'alliance et la cité du fils de David. Ainsi, ce n'était pas du fait de cette union, que le blâme tombait sur Salomon, dont le type millénaire, «la lumière des nations», dépassait nécessairement les traits ordinaires d'un roi d'Israël. Aussi la Parole donne-t-elle parmi les femmes étrangères une place à part à la fille du Pharaon (verset 1).

«Mais le roi Salomon aima beaucoup de femmes étrangères, outre la fille du Pharaon: des Moabites, des Ammonites, des Edomites, des Sidoniennes, des Héthiennes, d'entre les nations dont l'Eternel avait dit aux fils d'Israël: Vous n'entrerez pas vers elles, et elles ne viendront pas vers vous; certainement elles détourneraient vos coeurs après leurs dieux... Et ses femmes détournèrent son coeur» (versets 1-3). Le péché de Salomon est d'avoir «aimé *beaucoup* de femmes étrangères». Ces dernières avaient joué un rôle relativement restreint dans la vie de David et cependant, comme nous l'avons vu en 2 Samuel, il en avait porté, dans ses enfants, de tristes et souvent terribles conséquences. Par la discipline même qui avait été la suite de ces alliances prohibées, Dieu avait jadis gardé son oint des pièges qu'elles auraient pu tendre à sa piété. Mais si ses convoitises l'avaient entraîné dans l'affaire de Bath-Shéba, une fille d'Israël, celles de Salomon le portent du côté des femmes étrangères. Et cependant Dieu avait dit: «Tu ne t'allieras point par mariage avec elles, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, et tu ne prendras pas leur fille pour ton fils; car ils détourneraient de moi ton fils, et il servirait d'autres dieux, et la colère de l'Eternel s'embraserait contre vous, et te détruirait aussitôt» (Deutéronome 7: 3, 4), et encore: «De peur que... tu ne prennes de leurs filles pour tes fils, et que leurs filles ne se prostituent après leurs dieux et ne fassent que tes fils se prostituent après leurs dieux» (Exode 34: 16).

En tête de cette liste humiliante, nous trouvons les Moabites qui avaient entraîné Israël dans l'idolâtrie de Baal-Péor, en s'emparant de lui par la convoitise de la chair (Nombres 25: 1-5). Toutes ces nations, les Ammonites, les Edomites, les Sidoniens, aux frontières de Canaan, haïssaient Dieu et son peuple. Les Héthiens, cités en dernier lieu, auraient dû être exterminés et ne l'avaient jamais été. Salomon désobéit ouvertement à Dieu qui avait dit à son peuple: «Vous n'entrerez pas vers elles, et elles n'entreront pas vers vous». Il y avait double défense. Nous sommes en danger d'aller au monde ou de le laisser venir à nous. Peut-être la seconde alternative est-elle plus dangereuse encore que la première. Par conscience envers Dieu, le chrétien s'abstiendrait peut-être d'un acte de propre volonté ou de désobéissance qui le porterait à aller au monde, tandis que ce dernier le séduit plus facilement en venant à lui. Il s'insinue peu à peu dans nos maisons et dans notre vie et souvent, quand nos yeux s'ouvrent au danger, il est déjà trop tard. «*Certainement*», avait dit l'Eternel, qu'elles détourneraient vos coeurs après leurs dieux». *L'alliance avec le monde nous conduit nécessairement à la religion du monde*. Parole sérieuse et bien digne d'être pesée aujourd'hui par toute âme pieuse. *Dans la proportion* où nous évitons ou cultivons cette alliance, notre religion revêtira un caractère céleste ou terrestre. «Salomon s'attacha à elles par amour». Et c'était ce même roi dont les lèvres, par l'inspiration divine, avaient distillé la sagesse pour d'autres, et leur avaient montré

le chemin qu'il faut suivre à l'égard de l'étrangère, de peur de tomber «dans toute sorte de mal au milieu de la congrégation et de l'assemblée!» (Proverbes 5: 1-14). C'était lui, qui, au chapitre 7 du livre des Proverbes, avait insisté sur les terribles conséquences d'une mauvaise conduite. Quel aveuglement! Quel triste spectacle! Il avait enseigné les autres et ne s'enseignait pas lui-même; lui, chef responsable du peuple, faisait les choses dont le peuple s'abstenait, mais qui, le roi venant à faillir, attiraient le jugement, non seulement sur lui, mais sur ceux qu'il aurait dû paître, conduire et protéger!

«Ses femmes détournèrent son *coeur*»: parole répétée au verset 4. Chose terrible, quand «ce qui est dans le monde» se loge dans le coeur et s'en empare, détournant ainsi les affections de leur seul objet, pour les porter sur des objets vils, honteux et coupables. Il est à remarquer que ces choses ne se produisent pas spontanément dans la vie de l'homme de foi, ou du moins que leurs conséquences ne se développent pas tout à coup. «Il arriva, *au temps de la vieillesse de Salomon*, que ses femmes détournèrent son coeur après d'autres dieux». Il fallut du temps pour que la semence charnelle portât du fruit. Qui aurait pu croire que le Salomon du temple, jadis à genoux, étendant aux yeux du peuple ses mains vers Dieu, deviendrait un idolâtre? On l'appellerait peut-être aujourd'hui un coeur *large*, respectant la liberté de conscience des autres; on décorerait cette idolâtrie de quelque belle étiquette humanitaire et sociale. Mais qu'importent les opinions des hommes; la question est ce que Dieu en pense: *Dieu est déshonoré*. «Salomon fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel». Bâtir des hauts lieux pour les femmes étrangères et les laisser sacrifier à leurs dieux était, non pas de l'indifférence, assez haïssable en elle-même; c'était s'associer à leurs cultes et *s'en rendre solidaire*. Aussi est-il dit: «Salomon *alla après* Ashtoret (la Vénus Astarté), la divinité des Sidoniens, et après Milcom, l'abomination des Ammonites». Il est considéré lui-même comme un adorateur d'idoles: «Il ne suivit pas pleinement l'Eternel, comme David son père», c'est-à-dire: il ne le suivit pas jusqu'au bout. Et pourtant l'Eternel «s'était révélé à lui deux fois», la première à Gabaon; la seconde après la consécration du temple. Dieu l'avait averti au sujet du culte des idoles (9: 6-9), lui en montrant les suites terribles pour le peuple; et lui, n'avait pas gardé son commandement! David avait commis des fautes graves et humiliantes, mais du moins, il avait toujours l'Eternel en vue. Même après sa chute, son premier mot est: «J'ai péché *contre l'Eternel*». Toute l'affliction de cet homme de foi n'avait pour but que la gloire de son Dieu, et la fin de sa vie avait exalté la grâce unie au jugement complet de lui-même. Il n'en fût pas ainsi de Salomon. On n'entend pas même chez lui le cri d'une conscience atteinte, quand le mot terrible: «Parce que tu as fait cela», retentit à ses oreilles, comme jadis le mot: «Parce que tu m'as méprisé», aux oreilles de son père. Nous allons même apprendre quels sentiments très différents la discipline de Dieu fait naître dans son coeur. Mais Dieu veut qu'il sache tout ce qui arrivera. Le royaume, ce royaume de gloire, étendu par la puissance divine jusqu'aux confins des nations, lui sera violemment arraché; son fils ne gardera qu'une tribu, Juda, car Benjamin compte à peine. En un moment, puissance, majesté, richesse, gloire sans précédent, soumission des peuples, tout va s'effondrer, et il ne restera au milieu de la tempête qu'un pauvre résidu conservé par Dieu comme une faible barque qui a tout perdu, rames, voiles, mâts et cordages, sauf toutefois sa boussole et son gouvernail.

Quant à l'homme, c'en est fait de ce royaume. Mais quelle perspective future! Après le jugement du royaume de Satan, de la Bête et du faux prophète, le royaume du Salomon divin réapparaîtra comme le soleil qui luit dans sa force, pour ne dépendre plus de l'obéissance faillible de l'homme, mais de l'infaillible responsabilité du Roi, que Dieu oindra sur Sion, la montagne de sa sainteté.

Chapitre 11: 14-43 - Les ennemis

Dieu ne se borne pas à faire connaître à Salomon le jugement qui, par égard pour David son père, au lieu de tomber sur lui-même, atteindrait Roboam, son fils; mais l'infidélité du roi attire aussi sur lui la discipline du Seigneur pendant les dernières années de son règne. *La paix*, fruit caractéristique de ce règne, est détruite; Salomon traverse une période qui abonde en troubles, en séditions, en entreprises contre son trône; des nations, comme l'Egypte, qui s'honoraient autrefois de son alliance, nourrissent, élèvent en dignité, soutiennent ses pires ennemis. Tous les liens se relâchent. Le joug du roi s'appesantit fortement sur le peuple, pour éviter des séditions à l'intérieur. De là un mécontentement mal réprimé qui se fera jour à l'occasion (12: 4).

Dieu suscite à Salomon des ennemis d'entre les nations vers lesquelles ses convoitises l'avaient porté. Edom était rempli d'une haine mortelle contre Israël, parce que David, par la main de Joab, avait retranché tous les mâles de son pays (2 Samuel 8: 13, 14; 1 Chroniques 18: 12; Psaumes 60, suscription). Hadad avec quelques serviteurs s'était échappé. Mais sa haine était-elle moins vive, parce que Salomon avait pris des Edomites pour femmes? Hadad s'enfuit en Egypte, est accueilli à la cour qui Pharaon, devient son beau-frère, et son fils est reçu parmi les héritiers du trône. Où vont les sympathies et les faveurs du monde? Non pas à David, mais à l'ennemi de David. Un sentiment parle plus haut dans le cœur de Hadad, que les honneurs et les délices de la cour d'Egypte: la haine — la haine contre Salomon. Il quitte tous ses avantages pour la satisfaire. La conduite des satellites de David en avait sans doute fourni le motif, mais Joab et David étant morts, la haine persiste. C'est qu'au fond la haine du monde se porte toujours sur l'oint de l'Eternel, et que la conduite plus ou moins blâmable des croyants ne lui sert que de prétexte.

Un second adversaire est Rezon, serviteur d'Hadadézer, roi de Tsoba, que David avait mis en pièces (2 Samuel 8: 3-8; 10: 6). Rezon devient roi de Damas et règne sur la Syrie. «Il *déteste* Israël» (versets 23-25).

Le monde est comme Hadad et Rezon. Tant que nous gardons vis-à-vis de lui la place que la croix de Christ nous autorise à prendre, la croix, «par laquelle le monde nous est crucifié, et nous au monde» (Galates 6: 14), tant que nous considérons le monde comme un ennemi vaincu (Jean 16: 33), il ne se remue pas. Faisons alliance avec lui, il ne peut oublier sa défaite et, tout en gardant peut-être des apparences indifférentes, ne nous en hait pas moins.

Le dernier, le plus dangereux ennemi de Salomon, est l'ennemi du dedans, Jéroboam (versets 26-40). Il était «serviteur de Salomon», Ephratien ou Ephraïmite. Salomon l'avait préposé sur Ephraïm pour le travail des fortifications de Millo, qui défendait Jérusalem des

ennemis venant du nord. C'était une mesure des plus dangereuses, mais que pouvait prévoir Salomon? Dieu seul *savait*. Par ses fonctions, Jéroboam possédait tous les secrets de la forteresse et s'acquerrait en outre les sympathies de sa propre tribu. De même, quand surgissent des difficultés au milieu du peuple de Dieu, le plus grand danger provient de ceux qui, par leur activité, se sont approprié les principes de leurs frères et ont réussi à se substituer à Christ en acquérant les sympathies du grand nombre. De ces choses ils se font des armes pour battre en brèche le peuple de Dieu. Leurs motifs sont en apparence désintéressés; ils voudraient, comme Jéroboam, délivrer le peuple d'un joug difficile à porter; en réalité, ce sont des instruments de Satan pour détruire le témoignage de Dieu, comme nous ne tarderons pas à le voir. Et pourtant ils sont serviteurs de Christ, comme Jéroboam l'était de Salomon!

Maintenant un prophète apparaît. Comme Samuel, au temps de la ruine de la sacrificature, la chute de la royauté suscite le prophète. Il devient, comme le cours de ces livres le démontre d'une manière si frappante, *le lien* entre le peuple et Dieu, quand la royauté responsable a failli. Akhija, le prophète, rencontre Jéroboam hors de Jérusalem. Il déchire le manteau neuf dont il est revêtu (en effet le royaume était encore tout neuf) et en donne dix parts à Jéroboam. *En ce moment-là*, le royaume est arraché des mains de Salomon, quoique le fait ne se réalise que plus tard. Une tribu reste à la maison de David, en vertu du libre choix de la grâce à l'égard de David et de Jérusalem. «*Ils m'ont abandonné*», dit l'Eternel, «et ont adoré Ashtoreth, la divinité des Sidoniens, Kemosh, le dieu de Moab, et Milcom, le dieu des fils d'Ammon, et n'ont pas marché dans mes voies pour pratiquer ce qui est droit à mes yeux, et mes statuts et mes ordonnances, comme David, son père» (verset 33). «*Ils*», c'était Salomon, le roi! Sans doute, tout le peuple a suivi plus tard le même chemin, mais dans ce moment-là, un seul avait péché, le roi. Placé vis-à-vis de Dieu, dans une position de responsabilité pour tout le peuple, son infidélité attirait le jugement *sur Israël*. Quelle grave punition Salomon avait encourue!

Au verset 34, Dieu, revenant toujours à la grâce qu'il a manifestée à David, ajoute: «Je donnerai une tribu à son fils, afin qu'il y ait toujours une lampe pour David, mon serviteur, devant moi, à Jérusalem, la ville que je me suis choisie pour y placer mon nom» (verset 36). La grâce est plus, aux yeux de Dieu, que toute la gloire, ou plutôt la grâce est la part la plus précieuse de la gloire, car elle est, pour ainsi dire, à la tête de toutes les perfections divines.

«Si tu écoutes», dit Akhija à Jéroboam, «tout ce que je te commanderai, et si tu marches dans mes voies et que tu fasses ce qui est droit à mes yeux, en gardant mes statuts et mes commandements, comme a fait David, mon serviteur, alors je serai avec toi, et je te bâtirai une maison stable, comme je l'ai bâtie pour David, et je te donnerai Israël» (verset 38). Une nouvelle responsabilité incombe maintenant à Jéroboam. Dieu lui donne une position privilégiée. Sa maison devait être *aussi stable* que celle de David, s'il écoutait les commandements de l'Eternel. Mais Dieu y apporte une restriction: «J'humilierai la semence de David, à cause de cela, *seulement pas à toujours*» (verset 39). Au moment voulu, la grâce sur laquelle était fondé le royaume de David, reprendra ses droits, car ce n'est pas sur elle, mais sur la responsabilité qu'est établi le royaume de Jéroboam et même de Salomon. Les

promesses de Dieu sont sans repentance; il trouve ses délices dans la grâce. C'est ainsi que le royaume futur du vrai roi de gloire sera fondé sur une nouvelle alliance, sur une alliance de grâce, où Dieu seul est engagé, sur une nouvelle création, — ce que n'était pas le royaume de Salomon.

«Seulement pas à toujours»: on trouve, dans les voies de Dieu, des périodes où le jugement éclipse la grâce, pour ainsi dire. Ce n'est pas que la grâce n'existe plus; elle reste absolument la même, mais elle cesse de paraître pour que d'autres perfections de la gloire divine, comme la justice en jugement, puissent être manifestées. Ainsi le soleil qui a plus de cent fois le diamètre de la terre est éclipsé par l'ombre de cette dernière. L'éclipse passée, l'astre immense reprend son éclat, car l'ombre qui le couvrait ne lui ôtait rien de sa splendeur, sauf pour les yeux des hommes.

Salomon cherche à faire mourir Jéroboam (verset 40). Tels sont les sentiments produits dans son cœur par la discipline! L'obstacle que Dieu lui suscite, au lieu de l'amener humilié en Sa présence, humblement soumis à son châtiment, ne fait que l'irriter et le pousser à s'en affranchir. Triste chose, qu'un cœur ayant perdu la communion avec Dieu et ne se jugeant pas lui-même. Qu'est devenu Salomon, le roi de justice? Son cœur n'est plus droit devant Dieu. Comme il est éloigné de ses commencements!

Jéroboam s'enfuit en Egypte et y demeure jusqu'à la mort de Salomon.

Tous les faits relatés dans ce chapitre 11, manquent au second livre des Chroniques, mais deux mots du chapitre 9 nous font comprendre qu'ils sont omis à dessein. «Et le reste des actes de Salomon, les premiers et les derniers, ne sont-ils pas écrits dans les paroles de Nathan, le prophète, et *dans la prophétie d'Akhija, le Silonite*, et dans la vision de Jehdo, le voyant, *touchant Jéroboam, fils de Nebath?*» (2 Chroniques 9: 29). Une omission de la Parole a toujours un but, et ce but, nous l'avons assez souvent signalé pour ne pas être obligés d'y revenir.

Deux Psaumes

En terminant cette histoire, nous désirons placer devant nos lecteurs deux Psaumes, dont le premier a Salomon pour objet, et dont l'autre a été composé par lui. L'espace nous manquerait, s'il s'agissait d'exposer la sagesse de Salomon dans les divers écrits dont il est l'auteur inspiré. Nous nous bornerons donc à ce court appendice.

Le Psaume 72^e est un Psaume «au sujet de Salomon»; la raison humaine peut même douter à première vue que ce Psaume soit prophétique et s'applique au règne de Christ, tant les détails s'adaptent exactement à celui de Salomon. «Il dominera d'une mer à l'autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre. Les habitants du désert se courberont devant lui, et ses ennemis lécheront la poussière. Les rois de Tarsis et des îles lui apporteront des présents, les rois de Sheba et de Seba, lui présenteront des dons. Oui, tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront» (versets 8-11). «Il vivra, et on lui donnera de l'or de Sheba, et on priera pour lui continuellement; et on le bénira tout le jour» (verset 15). Quant à son caractère: «Il jugera ton peuple en justice, et tes affligés avec

droiture» (verset 2). Quant aux bénédictions de son règne: «En ses jours le juste fleurira, et il y aura abondance de paix» (verset 7). «Il y aura abondance de froment sur la terre, sur le sommet des montagnes; son fruit bruira comme le Liban; et les hommes de la ville fleuriront comme l'herbe de la terre» (verset 16). «Toutes les nations le diront bienheureux» (verset 17).

En vérité, il ne manque guère ici un seul trait caractéristique du règne qui vient de nous occuper. Cependant une chose s'y trouve, qui n'est pas mentionnée dans le règne de Salomon: *la grâce*. C'est aussi pourquoi ce règne parle moins au coeur et à la conscience que celui de David. Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme un lys des champs. Sa gloire parlait moins à l'âme que la tendre sollicitude d'un père pour ses enfants, et la grâce dont son amour les entourait. Ce courant de la grâce, qui caractérise bien plus David que Salomon, nous le retrouvons tout du long de notre Psaume.

Il nous faut donc regarder à Celui qui réunira dans sa personne les caractères attribués à ces deux hommes de Dieu, pour comprendre le règne millénaire du Messie. Son règne de justice ne dépassera pas seulement par sa splendeur et sa durée le règne, si misérablement interrompu, de Salomon, car on le craindra «de génération en génération, *tant que dureront le soleil et la lune*» (verset 5), et «il y aura abondance de paix, *jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lune*» (verset 7), mais il débutera comme celui de Salomon n'a jamais débuté: «Il descendra comme la pluie *sur un pré fauché*» (verset 6), apportant la bénédiction céleste là où le jugement a fait son oeuvre et n'a rien laissé à récolter. Sous sa douce influence va naître une nouvelle récolte. David avait prédit cela d'un plus grand que son fils: «Par sa clarté l'herbe tendre germe de la terre après la pluie» (2 Samuel 23: 4). Voyez dans notre Psaume ce caractère de grâce, apportant les compassions, la délivrance, le salut, pour sortir les affligés de dessous le joug de l'oppresseur: «Il jugera *tes affligés* avec droiture» (verset 2). «Il fera justice aux *affligés* de son peuple, il sauvera les fils du *pauvre*, et il brisera *l'oppresseur*» (verset 4). «Il délivrera le *pauvre* qui crie à lui, et *l'affligé* qui n'a pas de secours» (verset 12). «Il aura compassion du *misérable* et du *pauvre*, et il sauvera les âmes des *pauvres*» (verset 13). «Il rachètera leur âme de l'oppression et de la violence, et leur sang sera précieux à ses yeux» (verset 14). C'est ce qui donne un cachet incomparable au règne glorieux de Christ, comme il est dit encore: «Je rassasierai de pain ses pauvres» (Psaumes 132: 15). Ainsi pensait le Messie rejeté sur la terre quand il nourrissait les foules, et si le peuple avait voulu de Lui, il se serait montré comme le Messie entrant dans son règne. Mais quand il prendra sa puissance en mains et luira sur le monde comme Soleil de justice, il se réjouira dans l'oeuvre de sa grâce et apportera la santé dans ses ailes.

Le Psaume 127 est le seul dont Salomon soit proprement l'auteur. Il parle de la maison, le grand objet de son règne; mais il annonce un temps futur où les hommes se mettront à la bâtir et à travailler en vain, à veiller en vain pour garder la ville contre l'ennemi. Telle chose n'avait pas eu lieu sous son sceptre. Ce que Salomon avait établi n'était donc pas définitif; ce que les hommes établiront le sera encore moins. Mais les jours viendront où *l'Eternel lui-même* bâtira la maison et gardera la ville. Alors soit Bien-aimé pourra enfin trouver «le sommeil», le repos dont il est dit: «Il se reposera dans son amour» (Sophonie 3: 17). Alors il

aura des fils, comme héritage de l'Eternel, un peuple nouveau, la rosée d'une jeunesse qui lui viendra du sein de l'aurore (Psaumes 110: 3). Alors il sera appelé bienheureux.

Salomon, comme David, regarde à Christ. Chacun d'eux sait qu'il ne peut être le juste dominateur des hommes. Tous deux se réjouissent de voir leur dignité confiée à Celui qui n'en fera jamais usage que pour la gloire de Dieu.

Chapitres 12 à 16 - Division du royaume

Chapitre 12: 1-24 - Roboam

La parole de Dieu s'accomplit, se servant des sentiments qui se trouvent au fond du coeur de l'homme pour le pousser à sa ruine.

Tout Israël se rend à Sichem pour proclamer la royauté de Roboam, fils de Salomon. Jéroboam s'y trouve, appelé par le peuple à être son porte-parole devant le roi. Ces hommes se plaignent à lui du joug que leur avait imposé son père: «Ton père a *rendu* notre joug dur», parole qui montre qu'il n'en avait pas toujours été de même. Jamais le joug de Christ sur son peuple ne sera dur; il restera toujours auprès des siens celui qu'ils ont connu au jour de la souffrance et de la grâce: «Mon joug est aisé, et mort fardeau léger». Sans doute, il faudra que les nations se soumettent à Lui, et il les brisera avec une verge de fer, mais tous les prophètes témoignent de la grâce avec laquelle il paîtra son peuple. «Comme un berger, il paîtra son troupeau; par son bras il rassemblera les agneaux et les portera dans son sein; il conduira doucement celles qui allaitent» (Esaïe 40: 11).

Roboam tient conseil avec les vieillards qui s'étaient tenus devant Salomon pour boire à la source de la sagesse. Leur conseil est celui de Jésus à ses disciples: «Que le plus grand parmi vous soit comme le plus jeune, et *celui qui conduit comme celui qui sert*» (Luc 22: 26). «Si aujourd'hui», disent les vieillards, «tu deviens serviteur de ce peuple et que tu les serves, et leur répondes, et leur dises de bonnes paroles, ils seront toujours tes serviteurs» (verset 7). Roboam abandonne le conseil de la sagesse pour suivre celui des jeunes gens qui avaient grandi avec lui et *se tenaient devant lui* (verset 8). Ils ne pouvaient donc être que le miroir et le reflet des pensées de leur maître. Si lui-même s'était tenu devant son père, écoutant les proverbes de la sagesse qui tombaient de ses lèvres, il en aurait communiqué quelque chose à d'autres. Il aurait appris ce qui convient au roi; il aurait su «qu'une réponse douce détourne la fureur, mais que la parole blessante excite la colère» (Proverbes 15: 1); que «l'orgueil va devant la ruine, et l'esprit hautain devant la chute» (16: 18), et bien d'autres préceptes. Mais non, ceux qui flattent son orgueil, sont ceux qu'il approuve. Le conseil des jeunes gens n'est, en définitive, que celui de son propre coeur. L'orgueil marche avec le mépris du prochain; ce vil peuple ne compte pas aux yeux d'un roi qui s'exalte lui-même. Le grand Salomon, son père, lui paraît même petit en regard de sa propre grandeur. Cette parole que lui attribuent ses courtisans: «Mon petit doigt est plus gros que les reins de mon père» (verset 10), ne rencontre pas sa désapprobation. En tout cas, il se croit plus fort et plus énergique que lui et méprise le

peuple de Dieu. Il ne l'écoute pas; cela était amené par l'Eternel, afin d'accomplir sa parole prophétique (verset 15). Il faut que ce que Dieu a décrété, s'accomplisse.

Israël se révolte: «Quelle part avons-nous en David? Et nous n'avons pas d'héritage dans le fils d'Isaï. A tes tentes, Israël! Maintenant, David, regarde à ta maison!» (verset 16). C'était le cri de ralliement de la révolte, le cri coutumier des mécontents aux jours de David (2 Samuel 20: 1). Roboam s'enfuit; il ne lui reste que Juda et Benjamin. Pour recouvrer ce qu'il a si follement perdu, il assemble une armée de 180.000 hommes contre Israël. Mais Shemahia, le prophète, les exhorte de la part de Dieu: «Ne montez pas, et ne faites pas la guerre à vos frères, les fils d'Israël; retournez chacun à sa maison, car c'est de par moi que cette chose a eu lieu» (verset 24). Le roi et les deux tribus craignent l'Eternel et s'en retournent selon sa parole. Si seulement ils avaient continué dans ce chemin qui est le commencement de la sagesse!

Il est à remarquer combien le rôle des prophètes s'accroît avec la ruine de la royauté. Dans toute cette partie de l'histoire, nous sommes entourés de prophètes. Akhija paraît le premier, quand Salomon tombe sous le jugement de Dieu. Il y avait encore en ce temps-là un Nathan, un Jehdo, qui avait eu une vision touchant Jéroboam, fils de Nebath (2 Chroniques 9: 29). Voici Shemahia qui détourne Roboam de ses desseins guerriers. Le rôle du prophète était une grande grâce, permettant, malgré la ruine, les rapports de Dieu avec son peuple. Le prophète était avant tout le porteur de la parole de Dieu. Cette parole lui était adressée, et il pouvait dire: «Ainsi dit l'Eternel». Quiconque suivait cette parole pouvait être certain d'être bien dirigé et de trouver la bénédiction. Il en est de même pour nous qui traversons les tristes temps de la fin. Notre prophète, c'est la parole de Dieu. Dieu ne nous fait plus, comme aux temps passés, des révélations nouvelles, car il nous a tout révélé; mais quand sa Parole s'adresse à nous, respectons-la et ne nous en détournons pas. Il y a de par le monde beaucoup de faux prophètes qui prétendent en savoir bien davantage que la vraie parole de Dieu. Ils la méprisent, l'accusent de fausseté, nous disent: Ce n'est pas Dieu qui a parlé. Fermons nos oreilles à leur voix. Dieu nous a parlé, notre prophète nous a communiqué Sa pensée; n'avons-nous pas éprouvé cent fois que dans sa Parole est la vie et la sécurité de nos âmes? Eprouvons-le de nouveau; et quand le prophète nous dit: «Ainsi dit l'Eternel», faisons comme Roboam et Juda qui n'eurent pas à s'en repentir. «Ecoutons la parole de l'Eternel», et agissons «selon la parole de l'Eternel» (verset 24).

Chapitre 12: 25-33 - Jéroboam et sa politique

La division du royaume étant un fait accompli, nous abordons *l'histoire des rois d'Israël*. Celle des rois de Juda ne fait partie de notre récit que pour en expliquer certains événements ou lui servir de cadre, sauf à la fin du second livre des Rois où l'histoire indépendante des rois de Juda est poursuivie jusqu'au bout. Le second livre des Chroniques nous donne, au contraire, *l'histoire des rois de Juda*, au point de vue spécial qui caractérise ce livre.

Que va devenir maintenant ce nouveau royaume? Jéroboam avait reçu de l'Eternel une assurance conditionnelle: «Si tu écoutes tout ce que je te commanderai, et si tu marches dans mes voies et que tu fasses ce qui est droit à mes yeux, en gardant mes statuts et mes

commandements, comme a fait David, mon serviteur, alors je serai avec toi, et je te bâtirai une maison stable, comme je l'ai bâtie pour David, et je te donnerai Israël» (11: 38). Il n'avait donc qu'à laisser agir Dieu en sa faveur, à lui obéir, et il était assuré de «régner sur tout ce que son âme désirait». Les événements se déroulent sans qu'il ait à intervertir; mais lui se méfie, il dit en son coeur: «Maintenant le royaume retournera à la maison de David». Comme il n'a pas confiance en Dieu, il pèse les probabilités, et s'y arrête. La foi ne s'arrête *jamais* aux probabilités; je dirais même qu'elle se nourrit d'impossibilités et s'en trouve bien. Une fois admise la probabilité que le royaume retournerait à la maison de David, Jéroboam pousse plus loin son raisonnement. Il faut, pense-t-il, empêcher le peuple de monter à Jérusalem pour y offrir des sacrifices, de peur qu'il n'entre en contact avec la royauté de Juda. Le roi conclut que c'est une question de vie ou de mort: «Le coeur de ce peuple retournera à son seigneur, à Roboam, roi de Juda, et *ils me tueront*». Sa décision est prise; il faut à Israël une religion nouvelle. De cette incrédulité à la promesse de Dieu, de cette indifférence au culte de l'Eternel, sort l'établissement par Jéroboam d'un *culte national*, distinct de celui que Dieu avait institué à Jérusalem. Du moment que ce culte n'était pas celui de l'Eternel, que pouvait-il être? *Un culte d'idoles.*

Abandonner le culte du vrai Dieu, c'est tomber dans l'idolâtrie, quelque forme qu'elle puisse revêtir. En religion il n'y a pas de terme moyen. Jéroboam croit sans doute l'avoir trouvé: il n'adopte pas les faux dieux des nations environnantes, il veut établir une religion populaire pour Israël. Ne connaissant pas de coeur le Dieu qui lui avait parlé, il prend conseil avec lui-même et fait deux veaux d'or. «Voici», dit-il, «tes dieux, Israël! qui t'ont fait monter du pays d'Egypte». Il remet en honneur l'idolâtrie *juive*, pratiquée par le peuple au pied du Sināi, et qui avait attiré sur lui le jugement de Dieu. Seulement il va plus loin que l'Israël du désert; l'abandon de Dieu est plus complet: «Voici *tes dieux*», tandis que le peuple avait dit: «C'est ici *ton dieu*» (Exode 32: 4, 5). Il n'ajoute pas comme Aaron: «Demain une fête à l'Eternel!» L'Eternel est entièrement laissé de côté.

Jéroboam est un politique habile. Il place un veau à Béthel, sur la limite de Juda, l'autre à Dan, frontière nord du territoire. Il organise son culte sur le modèle du culte prescrit par la loi de Moïse. «La maison des hauts lieux», remplace le temple; la sacrificature prise d'entre les fils de Lévi, est remplacée par «des sacrificateurs pris d'entre toutes les classes du peuple». Comme Israël avait sa fête des tabernacles, Jéroboam établit aussi une fête, mais un mois plus tard. Correspondant à l'autel d'airain, il dresse un autel à Béthel, le place devant l'idole, et au lieu de l'holocauste y fait fumer l'encens (versets 31-33). Il avait «imaginé cela dans son propre coeur!»

Ainsi, malgré ses formes extérieures trompeuses, cette religion était l'abandon complet du culte de l'Eternel; un instrument politique entre les mains du gouvernement. Bercées de fausses apparences, les âmes étaient retenues loin du vrai Dieu, et le roi de la lignée de David devenait un étranger pour elles.

Ne pourrions-nous pas trouver des *principes* semblables dans les religions de nos jours? Sont-elles basées sur la foi en la parole de Dieu, ou sur des pratiques n'ayant qu'une vague

ressemblance avec le culte de Dieu, religion arbitraire, culte volontaire, abandon de la maison de Dieu, de l'Assemblée du Dieu vivant, négation du culte rendu par l'Esprit, les fonctions sacerdotales confiées à d'autres qu'aux vrais adorateurs, l'efficace du sacrifice remplacée par le parfum, en sorte qu'on vient adorer et qu'on prétend s'approcher de Dieu, sans avoir été racheté par le sang de l'Agneau! Sans doute, pas d'idolâtrie proprement dite, comme dans le faux culte de Jéroboam, mais nous savons par la Parole qu'elle ne tardera pas à faire partie de la religion sans vie qui caractérise aujourd'hui la chrétienté professante, et que cette dernière, laissée à elle-même, sans liens avec Christ, faisant de la religion affaire d'intelligence, non de conscience et de foi, finira par retourner aux idoles et se prosternera devant l'oeuvre de ses mains.

Chapitre 13 - L'homme de Dieu et le vieux prophète de Béthel

Un homme de Dieu, un nouveau prophète, vient de Juda où l'Eternel conservait encore une lampe à David. Il arrive à Béthel, pour prophétiser contre Israël, au moment même où le royaume des dix tribus venait de se constituer.

«Jéroboam se tenait près de l'autel pour faire fumer l'encens» (verset 1). Lui qui avait *fait* la sacrificature et y *consacrait quiconque le désirait* (verset 33), ne pouvait l'avoir, cela se comprend, en bien haute estime. Subordonné à l'autorité royale, le sacerdoce était devenu un instrument politique entre ses mains, et que le roi s'arrogeât le droit d'en accomplir les rites selon son bon plaisir, n'avait rien d'étonnant.

L'homme de Dieu crie *contre l'autel* (verset 2), non pas contre l'idole. Ce qui est plus haïssable aux yeux de Dieu que toute autre chose, c'est que l'homme s'imagine pouvoir remplacer son autel. Il est *unique*, Dieu l'a proclamé devant tous. Les croyants ont *un* autel, Christ, l'Agneau de Dieu (Hébreux 13: 10). Dieu jugera les hommes impies qui veulent placer un autre autel à côté du sien. Un culte établi par l'homme ne peut subsister toujours; le jugement divin tombera sur lui, comme sur la prostituée de l'Apocalypse. Mais Dieu ne le détruira pas, sans immoler en même temps sur leur autel les sacrificateurs de ce culte profane. L'homme de Dieu annonce, en l'appelant par son nom 350 ans à l'avance, un roi de la semence de David, Josias, qui renversera les hauts lieux d'Israël (verset 2); il donne un signe immédiat de ce qui arrivera plus tard: l'autel se fend et sa cendre est répandue.

La main de celui qui avait établi ce système odieux, cette main qui s'étendait contre l'homme de Dieu pour le saisir, devient sèche, au moment où le roi pensait supprimer le témoin de l'Eternel et sa parole. Cette main qu'il ne peut ramener à lui, reste étendue dans son geste menaçant contre le prophète et contre Dieu lui-même, comme un monument de son impuissance; mais, sur la demande du roi, l'homme de Dieu intercède afin que le jugement soit momentanément écarté, et que même un Jéroboam ait encore du temps pour se repentir (verset 6).

Dieu montre ici qu'il est Dieu; il préserve ses bien-aimés, ses témoins, et prend leur défense. Il est pour nous, comme il l'était pour son prophète, et qui sera contre nous? Quelle sécurité pour le témoignage! Nous n'avons rien à craindre quand Dieu nous envoie. Personne,

même celui qui possède ici-bas l'autorité suprême, ne peut nous saisir, et si ce pouvoir lui est laissé, ce n'est que dans la mesure où, par lui, seront accomplis les desseins de Dieu. Il en fut ainsi pour Elie, pour les apôtres Pierre, Jean, Paul et tous les serviteurs du Seigneur.

La valeur de l'homme, par lequel Dieu rend témoignage, entre si peu en ligne de compte, que le prophète n'est pas même nommé dans ce récit. Il est simplement un *homme de Dieu*, mais quel titre! L'homme de Dieu est un serviteur qui le représente devant les hommes et sur lequel Dieu empreint son caractère. Cet homme parle pour Dieu, comme ses oracles. Fonction auguste et solennelle, mais qui réduit l'homme à néant et lui ôte toute confiance en la chair. Moïse, David, sont appelés des hommes de Dieu; ce nom est aussi appliqué aux prophètes en un temps de ruine. Timothée était un homme de Dieu. 2 Timothée 3: 17, nous montre qu'il était préparé pour son mandat par la Parole; 1 Timothée 6: 11, qu'il ne pouvait le remplir qu'en mettant d'accord sa vie et sa conduite avec ce qu'il annonçait.

La violence du roi s'était retournée contre lui, mais Satan ne se tient pas pour battu; il entre en scène, et cherche à se servir de Jéroboam comme d'instrument. «Viens avec moi à la maison», dit le roi, «et rafraîchis-toi, et je te donnerai un présent» (verset 7). Gardons-nous des offres, bien plus que des menaces du monde... Si l'homme de Dieu avait accepté le témoignage de reconnaissance du roi, c'eut été de sa part un acte de désobéissance qui aurait déshonoré l'Eternel. Jéroboam, sans doute, ignorait ce que Dieu avait interdit à son prophète, mais Satan le savait bien. Une chose dont le roi profane pouvait se rendre compte, c'est que l'homme de Dieu, acceptant son hospitalité et son présent, se liait en quelque mesure avec lui, qui avait déshonoré l'Eternel, et déclarait tacitement que les choses n'étaient pas aussi graves qu'il l'avait pensé d'abord. Par là, tout témoignage était annulé et Satan le savait bien. Mais le prophète reste fidèle; il suit l'exemple d'Abraham avec le roi de Sodome et n'accepte rien; il obéit à la parole de l'Eternel et n'est pas tenté par les plus grands avantages temporels: «Quand tu me donnerais la moitié de ta maison, je n'irais pas avec toi; et je ne mangerai pas de pain et je ne boirai pas d'eau dans ce lieu. Car il m'est ainsi commandé par la parole de l'Eternel, disant: Tu ne mangeras pas de pain, et tu ne boiras pas d'eau, et tu ne t'en retourneras point par le chemin par lequel tu es allé» (versets 8, 9).

Qu'il comprenne ou ne comprenne pas ce dont l'Eternel l'a chargé, le chemin du prophète est simple: Dieu lui a parlé; il *doit* obéir. Il ne doit pas retourner par le même chemin; ce serait marcher en sens inverse de sa mission. Revenir en arrière, c'eut nier que les voies de Dieu soient sans repentance. Et le prophète obéit (verset 10).

Il y avait à Béthel un vieux prophète qui n'y demeurait pas par ordre de Dieu, car l'Eternel ne l'employait pas à son service, mais s'y était établi avec sa famille. Peut-être, probablement même, n'avait-il rien à faire avec le faux culte de Jéroboam, mais sa *seule présence* à Béthel était une sanction de ce qui s'y passait, chose qu'avait comprise pour lui-même le prophète de Juda. Qu'il le voulût ou ne le voulût pas, le vieux prophète était associé au mal, et cette association avait pour résultat que lui, prophète, n'était pas dans le secret des pensées de Dieu. Il les apprend par d'autres, par ses fils qui lui rapportent les paroles de l'Eternel. Dieu ne manifeste ni Lui, ni ses pensées, à un serviteur qui se trouve en des associations qui le

déshonorent. Aucune révélation ne lui était faite; un autre était employé, tandis, que lui restait stérile pour l'oeuvre de l'Eternel. Comment prophétiser contre Béthel, quand on s'est accoutumé à y vivre?

Chose plus sérieuse encore. Ce vieux prophète devient un instrument de ruine pour le témoin de Dieu (versets 11-19). Quel intérêt avait-il donc à agir ainsi envers lui? celui-ci: si l'homme de Dieu l'écoutait, c'était comme une sanction divine sur sa position à Béthel.

Pareille chose arrive aussi de nos jours. Plus d'un serviteur qui devrait être séparé du mal, entre en association avec un autre serviteur qui ne l'est pas, dans le lieu même où Dieu est déshonoré. Le vieux prophète ne pense pas aux conséquences qui résulteront pour son frère, de l'infidélité dans laquelle il l'engage. Une fausse position nous rend égoïstes et nous fait manquer de droiture.

Le vieux prophète rejoint l'homme de Dieu sur le chemin qui l'éloignait de Béthel. A sa question: «Viens avec moi à la maison, et mange du pain», ce dernier répond tout aussi catégoriquement qu'à Jéroboam (versets 16, 17). «Moi aussi», répond le vieux prophète, «je suis prophète comme toi, et un ange m'a parlé par la parole de l'Eternel, disant: Fais-le revenir avec toi à ta maison, et qu'il mange du pain et boive de l'eau» (verset 18), et la Parole ajoute: *«Il lui mentait»*. Mais comment l'homme de Dieu pouvait-il prêter un instant l'oreille à ce mensonge? Comment pouvait-il supposer qu'il y eût des contradictions dans la parole que Dieu lui adressait?

Et cependant, c'est ce que nous affirment les chrétiens infidèles pour justifier à leurs propres yeux leur mauvaise marche. Chacun, nous disent-ils, comprend la Parole diversement. «Moi aussi je suis prophète!» Mais non, grâce à Dieu, sa volonté ne peut être comprise *que d'une manière*, et qui la comprendra, si ce n'est celui qui se sépare du mal en obéissant à la Parole?

En faisant appel à l'affection fraternelle, le vieux prophète réussit, là où l'offre du roi avait été repoussée. «Il retourna avec lui, et mangea du pain dans sa maison et but de l'eau» (verset 19). C'était un homme pieux et respectable que le vieux prophète. Pourquoi l'homme de Dieu ne croirait-il pas ce qu'il dit? Mais, quelle que soit sa piété, la parole d'un homme aurait-elle plus de poids que la parole de Dieu? Le prophète de Juda se trouve lié par l'âge, par l'autorité de son frère le prophète, par sa sympathie pour lui. Demandons-nous sérieusement quel rôle ces liens jouent dans notre vie religieuse, quand la question de l'obéissance à la Parole est placée devant nous.

Le vieux prophète est rudement châtié de son mensonge (versets 20-22), car il devient l'instrument de Dieu pour prononcer, contre son gré, la condamnation de son frère qui s'était fié à sa parole. Il est obligé de juger sur un autre le mal qu'il a fait lui-même. «Parce que tu as été rebelle à la parole de l'Eternel, et que tu n'as pas gardé le commandement que l'Eternel, ton Dieu, t'avait commandé, et que tu es retourné, et que tu as mangé du pain et que tu as bu de l'eau dans le lieu dont il t'avait dit: Tu n'y mangeras pas de pain et tu n'y boiras pas d'eau, ton cadavre n'entrera pas dans le sépulcre de tes pères» (versets 21, 22). Si le mensonge du

vieux prophète était châtié, combien plus la désobéissance de l'homme de Dieu que son office et la révélation de l'Eternel mettaient en relation plus intime avec Lui.

Qui donc se reconnaîtra dans les traits de l'homme de Dieu? «Tu as été *rebelle*», lui dit l'Eternel. Qui se reconnaîtra dans les traits du vieux prophète? «Es-tu prophète, toi aussi?» Eh bien! le moment viendra où tu prononceras la malédiction sur ta propre oeuvre et le châtement sur ceux que tu as entraînés! Et que te restera-t-il à toi? Sera-ce une couronne?

(Versets 23-26). Le *serpent*, déguisé en ange de lumière, avait séduit l'homme de Dieu. Il trouve le lion sur son chemin. Les circonstances extraordinaires de sa mort obligent chacun à reconnaître l'intervention divine. Il n'est pas permis au lion de faire autre chose que d'accomplir la parole de l'Eternel. Le vieux prophète, instrument de la chute de son frère, est le témoin des conséquences de cette chute. Comme cela devait atteindre sa conscience et remplir son âme de douleur et de deuil! (verset 29). Son oeuvre est réduite à néant et jugée, mais Dieu s'en sert pour le ramener; lui-même n'est pas perdu. «Quand je mourrai», dit-il à ses fils, «vous m'enterrez dans le sépulcre où l'homme de Dieu est enterré; placez mes os à côté de ses os. Car la parole qu'il a criée par la parole de l'Eternel contre l'autel qui est à Béthel et contre toutes les maisons des hauts lieux qui sont dans les villes de Samarie, arrivera certainement» (versets 31, 32). Il est restauré dans son âme avant de mourir et scelle de son propre témoignage celui de son frère contre l'autel de Béthel, étendant ce témoignage à tous les hauts lieux des villes de Samarie. Quoi qu'il en soit de notre infidélité, Dieu ne veut pas rester sans témoignage. Le plus faible, le plus coupable d'entre vous, s'il se repent, peut en devenir le porteur. Dans sa mort, le vieux prophète témoigne de son association avec l'homme de Dieu (verset 31).

Mais aucun témoignage n'arrête la carrière idolâtre de Jéroboam (versets. 33, 34). La religion qu'il a inventée lui tient plus au coeur que la parole de l'Eternel; et cependant cette Parole infallible lui avait tout déclaré d'avance par la bouche d'Akhija. Il avait pu la contrôler par les faits, en avait reçu les bénédictions sans résultat pour son âme; il va faire connaissance avec ses jugements.

Chapitre 14 - Jéroboam et le prophète Akhija

«Dans ce temps-là, Abija, fils de Jéroboam, fut malade» (verset 1); c'était un coup des plus sensibles, et une cause de grande angoisse, pour le roi. Si ce fils chéri, son successeur, vient à mourir, quel sera le sort de cette monarchie dont il a cru s'assurer la possession par tant d'habileté? car Jéroboam était ce que les hommes appellent un grand politique. Il avait d'autres fils, sans doute, mais celui-ci, l'héritier, jouissait de la faveur de Dieu et du peuple. C'est ainsi qu'est manifestée la folie des combinaisons humaines qui se font en dehors de Dieu. L'Eternel avait assuré le royaume à Jéroboam, mais ce dernier avait préféré se l'assurer à lui-même en abandonnant l'Eternel. Il lui fallait apprendre si son chemin était le chemin de la sagesse. Il n'avait pas compté avec la mort; ses plans n'admettaient pas la seule chose à laquelle *les hommes* ne peuvent jamais échapper, et ils étaient tout près d'être réduits à néant.

Que faire? Il se souvient du prophète «qui a dit de lui qu'il serait roi sur ce peuple» (verset 2). Lui sait les choses; «il te dira ce qui arrivera à l'enfant». Jéroboam reconnaît l'habileté de l'homme de Dieu, et pense que ce dernier peut lui venir en aide. Une chose lui fait défaut, qui manque toujours à l'âme inconverte, le sentiment d'avoir à faire avec Dieu; il ne lui vient pas à la pensée que c'est devant Lui qu'il va se trouver. S'il en était autrement, pourrait-il engager sa femme à se déguiser? Non, même ce roi profane ne pourrait supposer qu'on se cache à Dieu au moyen d'un travestissement. Mais Dieu n'étant pas devant sa pensée, le lien entre le prophète et l'Eternel lui échappe. Ce que l'homme de Dieu avait dit, s'était réalisé; il valait donc la peine de le consulter; Jéroboam en ferait à peu près autant avec un diseur de bonne aventure. «Déguise-toi», dit-il à sa femme, et qu'on ne sache pas que tu es la femme de Jéroboam». Il avait en effet de bonnes raisons pour cela. Que dirait son peuple si lui, le chef qui avait créé de toutes pièces une nouvelle religion, retournait aux représentants de l'ancienne, aux prophètes de l'Eternel, pour chercher secours et lumière auprès d'eux? Et puis, n'avait-il pas appris à ses dépens que ces prophètes n'étaient pas bien disposés pour lui? Peut-être Akhija qui avait dit autrefois du bien de lui, serait-il plus favorable... A tout hasard, déguise-toi, dit-il, et porte-lui quelques présents, non pas en rapport avec la dignité d'une reine, ce qui nous trahirait, mais enfin un présent est toujours de saison quand on va consulter un prophète...!

Akhija était resté dans sa ville, sur le territoire d'Ephraïm. Il est appelé Akhija le Silonite (11: 29; 12: 15). Il convenait à Dieu d'avoir aussi son prophète en Israël, mais d'autre part comme cet endroit convenait bien au prophète de l'Eternel! C'était à Silo que le tabernacle était resté pendant la longue période des juges et sous la sacrificature d'Eli. On pouvait s'en souvenir en Israël, maintenant qu'on ne montait plus au temple de Jérusalem. Il restait du moins aux fidèles, obligés de demeurer parmi les dix tribus, le souvenir du culte d'autrefois, des bénédictions initiales qui s'attachaient à la présence du tabernacle à Silo. «Allez», dit l'Eternel, «à mon lieu qui était à Silo, où j'ai fait demeurer mon nom au commencement...» (Jérémie 7: 12). Un homme de foi ne devait pas oublier que le nom de l'Eternel avait demeuré là, et pouvait par conséquent y demeurer aussi. Dans les circonstances fâcheuses d'Israël, Akhija n'avait peut-être pas plus d'occupation à Silo que jadis le vieux prophète à Béthel, mais il y était séparé de l'idolâtrie, et apte à recevoir les communications du Dieu qui y avait fait demeurer son nom. Qu'il est bon, en des jours de ruine, de se souvenir de ces choses premières! On y retrouve toujours Dieu, car si ses voies changent suivant les époques, jamais lui-même ne change. Aux lieux où il a fait demeurer son nom au commencement, il peut encore se révéler à l'âme fidèle.

Akhija demeurait à Silo, dans l'attente. En apparence tout était contre lui; comment pouvait-il être encore utile dans le service? «Il ne pouvait voir, car ses yeux étaient fixes, à cause de son âge», mais les yeux appesantis du prophète ne troublaient pas, comme chez Eli, sa vue spirituelle. C'est qu'il restait directement en rapport avec l'Eternel. Dieu lui parle, lui révèle qui va se présenter devant lui, pour quel but, et que ce sera sous un déguisement (verset 5). Tout cela, la vue charnelle d'Akhija ne pouvait le distinguer, mais, par grâce,

l'Eternel lui avait donné sa propre vue. Lui avait tout vu, Lui voyait dans le présent et dans l'avenir. Akhija sait et voit, parce que l'Eternel sait et voit. Une pareille bénédiction ne se rencontre que dans la communion du coeur avec Dieu. Puisse-t-elle être toujours la nôtre! Ce ne sont pas nos infirmités qui empêchent les communications divines d'arriver jusqu'à nous, c'est notre mondanité et notre désobéissance. Dieu se plaît aux vases infirmes quand le coeur lui est fidèle, et les plus faibles (Paul en était publiquement le témoin) reçoivent dans ce monde les révélations les plus précieuses.

«*Je suis envoyé vers toi*», dit Akhija à la femme de Jéroboam, «pour t'annoncer des choses dures» (verset 6). Comme il ne peut aller à la femme du roi, Dieu la lui amène, Lui qui avait tout ordonné, depuis la maladie de l'enfant, jusqu'aux pensées et aux décisions de Jéroboam, pour mettre ce dernier en présence de la Parole que l'Eternel envoyait contre lui par le prophète. «Tu n'as pas été comme mon serviteur David, qui gardait mes commandements et marchait après moi de tout son coeur, pour ne faire que ce qui est droit à mes yeux» (verset 8). David aurait-il pu parler ainsi de lui-même? Non — ni lui, ni aucun homme. Mais Dieu l'avait discipliné, comme un fils qu'on avoue, et la discipline avait porté ses fruits. En vertu du sacrifice, Dieu avait pu passer par-dessus le péché de son serviteur, ne plus jamais s'en souvenir, et ne considérer que les fruits produits dans son coeur, Sa propre oeuvre, en laquelle il pouvait trouver son plaisir. Mais à Jéroboam, il dit: «Tu as fait ce qui est mauvais, plus que tous ceux qui ont été avant toi, et tu es allé et t'es fait d'autres dieux, des images de fonte pour me provoquer à colère, et *tu m'as jeté derrière ton dos*» (verset 9). Jéroboam s'était passé de Dieu, l'avait méprisé comme un objet de nul usage. En est-il autrement aujourd'hui? L'homme se passe de Dieu comme d'une «quantité négligeable» il le bannit de sa vie, le jette derrière son dos de manière à ne plus le voir. Ce qu'il a *devant lui*, c'est la poursuite de ses plans, de son ambition et de son bien-être, ce qu'il a derrière, lui, il n'y pense pas. Mais il arrive un moment où, comme Jéroboam, il lui faut se retourner et rencontrer face à face le Dieu qu'il n'a rien estimé. Alors il entend cette parole terrible: «J'ôterai la maison de Jéroboam *comme on ôte le fumier*, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus *rien*» (verset 10). Dieu le jettera aux chiens et aux oiseaux des cieux. Voilà pour l'avenir. Mais pour le présent, la mort est à la porte: «Quand tes pieds entreront dans la ville, l'enfant mourra» (verset 12).

Il mourra! Quel jugement sur Jéroboam... — Quelle grâce pour l'enfant! Il était un élu de l'Eternel. «En lui seul, dans la maison de Jéroboam, a été trouvé quelque chose d'agréable à l'Eternel» (verset 13). Les yeux, le coeur de Dieu reposaient sur ce faible rejeton d'une race vouée à la destruction. Là aussi, Dieu avait un résidu selon l'élection de grâce. Le royaume des cieux appartenait à ce jeune enfant. Il ne pouvait rester en Israël; Dieu voulait le sortir de la scène du jugement pour l'avoir avec Lui. C'était un juste. «Le juste périt, et personne ne le prend à coeur; et les hommes de bonté sont recueillis, sans que personne comprenne que le juste est recueilli de devant le mal. Il est entré dans la paix» (Esaïe 57: 1). Ainsi furent recueillis les justes, contemporains de Noé, à la veille du déluge; ainsi le seront les saints, au jour prochain de la venue du Seigneur: «Je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre» (Apocalypse 3: 10).

«Mais quoi?... déjà maintenant!» Oui, le jugement est à la porte; il n'y a plus de délai. Ah! si les consciences des hommes pouvaient être atteintes avant qu'il soit trop tard!... Déjà maintenant! Comme cela rappelle la parole de l'Apocalypse: «Le temps est proche. Que celui qui est injuste commette encore l'injustice; et que celui qui est souillé se souille encore...» (Apocalypse 22: 11).

Mais le peuple aussi devait être jugé (versets 15, 16), non pas seulement parce que son roi l'avait séduit, mais parce qu'il avait péché lui-même, car «ils se sont fait des ashères, provoquant l'Eternel à la colère». Il devait être jugé selon le principe exprimé en Romains 5: 12: «Comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé à *tous* les hommes, en ce que *tous* ont péché...»

Dès ce moment l'histoire de Jéroboam est close. Les chroniques des rois d'Israël ont pu l'enregistrer, mais Dieu la passe sous silence. S'il en mentionne quelque chose au second livre des Chroniques, c'est en vue du caractère d'Abija, successeur de Roboam (*). Nadab, fils de Jéroboam succède à son père.

(*) C'est à dessein que nous ne rapprochons pas du nôtre le récit de 2 Chroniques. Il est préférable de laisser les faits parler à la place même où Dieu les enregistre. En agissant autrement, on serait en danger de confondre des principes qui doivent rester distincts, et de perdre une partie de la bénédiction que Dieu a attachée à chaque livre de sa Parole. Ainsi, sauf pour les détails, ce qui nous est déjà arrivé, nous nous abstenons de commenter ici ce que Dieu ne nous a pas donné dans les livres des Rois.

Nous avons en quelques mots (versets 21-31) l'histoire de Roboam, roi de Juda. Il ne semble pas que lui-même ait introduit l'idolâtrie dans son pays. C'était plutôt le fait du peuple (verset 22), mais Roboam, en laissant le mal s'établir dans le royaume, est tout aussi coupable que Juda, parce qu'il est responsable de la conduite de ce dernier (conf. 2 Chroniques 12: 1, 2, 14). Sa mère, est-il répété deux fois (versets 21, 31), était Naama, une Ammonite. Comment ce fait n'aurait-il pas influé sur le péché de Juda, puisque Salomon avait bâti des hauts lieux à Moloc, l'abomination des fils d'Ammon, à cause de cette femme, ou de ses compatriotes, s'il y en avait parmi les femmes du roi? L'idolâtrie va de pair avec la corruption la plus horrible (verset 24. Romains 1), et de telles choses avaient lieu au milieu du peuple de Dieu! Dieu avait détruit les «villes de la plaine» et chassé, devant son peuple, ces nations dont l'iniquité était arrivée à son comble. Que devait-il faire à Juda?

Shishak, roi d'Egypte, monte contre Jérusalem (versets 25-28). Toute la prospérité de Salomon, les trésors du temple, les richesses de la maison du roi, les boucliers d'or de sa garde, tout s'en est allé, et si vite! En moins de dix-sept ans, le royaume du fils de David effondré, toute sa gloire jetée à terre, foulée aux pieds! L'or a disparu, l'airain seul est encore laissé (verset 27).

Abijam, fils de Roboam, règne à sa place.

Chapitre 15 - Nadab et Baësha, rois d'Israël. Abijam et Asa, rois de Juda

Abijam ou Abija (2 Chroniques 13), fils de Roboam, commence à régner sur Juda, la dix-huitième année de Jéroboam, roi d'Israël. Sa mère était Maaca, fille d'Absalom. La mère d'Absalom avait nom Maaca (2 Samuel 3: 3); il est naturel que ce nom se soit perpétué dans la famille. Cette Maaca, mère d'Abija, devait être elle-même la petite-fille d'Absalom, ce dont ferait foi 2 Chroniques 13: 2. Au verset 10, Maaca est appelée la mère d'Asa, fils d'Abija, selon la coutume juive, quoiqu'elle fût sa grand-mère. Cette femme était un digne pendant de Naama, mère de Roboam, une Ammonite. Nous verrons au cours de ces livres combien le caractère des mères et leur origine ont d'influence sur leurs enfants. Une mère pieuse voit prospérer ses fils autour d'elle. L'apôtre Paul rappelle à Timothée son ascendance bénie, «la foi sincère... qui a d'abord habité dans ta grand-mère Loïs, et dans ta mère Eunice, et, j'en suis persuadé, en toi aussi» (2 Timothée 1: 5). Les enfants de la «dame élue» marchaient dans la vérité (2 Jean 4). Nous noterons d'autres faits semblables, en parcourant les Rois et les Chroniques.

Nous trouvons ici la contrepartie de ce que nous venons de dire. Une mère profane ou mondaine est d'autant plus dangereuse pour le développement moral de ses enfants que, selon l'ordre divin, dans la nature et les relations, la responsabilité de conduire leur jeunesse lui est naturellement confiée. C'est ainsi que, pendant ses trois ans de règne, Abijam marcha dans tous les péchés de son père. «Toutefois,» est-il dit, «à cause de David, l'Eternel, son Dieu, lui donna une lampe à Jérusalem, établissant son fils après lui, et faisant subsister Jérusalem» (verset 4). Dieu se souvient de David et de son obéissance, alors même qu'il s'était détourné de la droiture dans l'affaire d'Urie, mais, après l'amère discipline qu'elle avait rendu nécessaire, son âme restaurée avait retrouvé la communion avec son Dieu. L'Eternel n'oubliait pas ces choses, aussi voyons-nous, à cause de David, le successeur et fils d'Abijam, Asa, suscité comme un vrai témoin de Dieu en Juda. C'était la grâce de Dieu qui pouvait le faire, non les mérites de l'homme, et cela d'autant plus qu'Asa était placé sous la même influence féminine que son père. Sa grand-mère Maaca cherche sous son règne à favoriser la pratique de l'idolâtrie, mais la foi d'Asa combat cette influence, la réprouve et l'anéantit, afin que les droits de l'Eternel soient reconnus en Juda. Maaca occupait la position de reine, peut-être de mère régente, à la cour d'Asa. Ce dernier dépouille de sa dignité et de son prestige celle qui, en face du zèle de son petit-fils pour faire disparaître l'idolâtrie, avait osé et voulu la rétablir dans ce qu'elle avait de plus corrompu.

Le règne d'Asa fut long et particulièrement béni; il dura quarante et un ans, dépassant ainsi ceux de David et de Salomon. Les Chroniques nous racontent en détail toute la fidélité dont il fit preuve. La Parole le considère plutôt ici au point de vue de sa responsabilité. La fin de son règne est marquée par un manque de foi bien répréhensible. Baësha, roi d'Israël, monte contre Juda, et commence à bâtir Rama dans le but d'enfermer Asa dans son royaume sans qu'il en pût sortir (verset 17). Pour s'opposer à ce dessein, Asa s'appuie sur Ben-Hadad, roi de Syrie, lui envoie des présents, recherche son alliance, et se sert de lui pour éloigner Baësha. Ce plan réussit en apparence: le roi d'Israël abandonne Rama dont les matériaux sont

dispersés. Mais quelle infidélité chez ce roi pieux qui avait vaincu Zérah, l'Ethiopien, avec son armée d'un million d'hommes (2 Chroniques 14: 9), de ne pas remettre ses intérêts à l'Eternel. L'alliance avec le monde nous procure d'abord des avantages, mais ensuite nous en goûtons les fruits amers. Cette conduite d'Asa n'est pas condamnée sévèrement ici, comme dans les Chroniques, parce que les rois de Juda ne forment pas le sujet spécial dont l'Esprit de Dieu s'occupe. Mais qu'il est triste, ce mot dans la bouche d'un roi pieux: «Il y a alliance entre moi et toi, entre mon père et ton père!» (verset 19). Abijam avait marché «dans tous les péchés de son père», et voici qu'Asa s'identifie avec lui. Son père s'était allié avec les ennemis du peuple de Dieu; Asa reconnaît et recherche cette alliance!

«Asa s'endormit avec ses pères» (verset 24), parole dite aussi de Jéroboam, de Roboam et de tant d'autres. Cela peut être une faveur spéciale, car le contraire est dit de certains rois impies ou de leur descendance (conf. 14: 11) mais cette faveur est bien loin de signifier que l'Eternel prît plaisir en eux, ou qu'ils aient trouvé au delà de la tombe le bonheur que leurs cœurs avaient en vain désiré dans ce monde. Il en est ainsi partout ici-bas. Les fils sont ensevelis auprès de leurs pères; ils meurent, si l'on ose s'exprimer ainsi, d'une mort normale, sans qu'on puisse en tirer une conclusion consolante pour leur avenir éternel.

«Au temps de sa vieillesse, il fut malade des pieds» (verset 23), et là encore Asa montra son manque de confiance en Dieu: «Dans sa maladie, il ne rechercha pas l'Eternel, mais les médecins» (2 Chroniques 16: 12). Un acte d'indépendance non jugé (conf. 2 Chroniques 16: 9, 10), entraîne nécessairement un autre; en même temps, le jugement de Dieu tombe sur ceux qui, au lieu de porter son témoignage, ont préféré chercher l'alliance, l'appui et les secours du monde.

Pour ne pas interrompre le récit des événements du règne d'Asa l'attaque de Baësha, quoique de beaucoup postérieure, avait été mentionnée au verset 17. La Parole revient en arrière au verset 25, et nous parle de Nadab, fils de Jéroboam, qui commença à régner sur Israël la deuxième année d'Asa. Son règne dura deux ans; ce court espace de temps suffit pour prouver son iniquité. La parole de l'Eternel contre Jéroboam s'accomplit à l'égard de son fils et de toute sa famille (conf. 14: 14). Baësha conspira contre lui, le frappa, le mit à mort à Guibbethon, et régna à sa place, la troisième année d'Asa, roi de Juda. «Et il arriva que quand il fut roi, il frappa toute la maison de Jéroboam; il ne laissa de Jéroboam personne qui respirât, jusqu'à ce qu'il eût détruit sa maison, selon la parole de l'Eternel, qu'il avait dite par son serviteur Akhija, le Silonite, à cause des péchés de Jéroboam, qu'il avait commis et par lesquels il avait fait pécher Israël, par sa provocation, par laquelle il avait provoqué l'Eternel, le Dieu d'Israël» (versets 29, 30). Baësha régna vingt-quatre ans et fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel.

Tout ce récit plein de guerres et de cruautés, succède au règne de paix de Salomon, clos si vite à cause de l'infidélité du roi et de son peuple. «Il y eut guerre entre Roboam et Jéroboam tous les jours de sa vie» (verset 6). «Il y eut guerre entre Asa et Baësha, rois d'Israël, tous leurs jours» (versets 16), et le verset 32 répète encore la chose. C'est un des principaux symptômes du déclin. La guerre est déclarée, une guerre acharnée entre gens issus d'une même race.

Roboam avait été sur le point de l'entreprendre, mais, averti par l'Eternel, il s'était désisté. Les rois d'Israël sont ensuite les auteurs de la guerre, car ils sentent leur position compromise par le maintien du témoignage de Dieu en Juda. Une nation qui, ayant connu le vrai Dieu, est devenue idolâtre, ne peut le supporter si près d'elle. Elle le hait et lui fait une guerre acharnée.

Chapitre 16 - En pleine déchéance

Les prophètes de l'Eternel se multiplient sous ces règnes néfastes. Nous avons vu d'abord Akhija, le Silonite prophétisant à Jéroboam qu'il serait roi sur les dix tribus (1 Rois 11: 29), puis annonçant au même roi la mort de son fils et l'anéantissement de sa race (chapitre 14). Après lui Shemahia, le prophète de Roboam, engageant le roi et son peuple à ne pas combattre leurs frères, les fils d'Israël (1 Rois 12: 22; 2 Chroniques 11: 2); seule chose qui convint à ceux, qui gardaient encore la lampe de David. Eux, les témoins de l'Eternel, devaient accepter la division comme conséquence de leur péché, et s'en remettre à Dieu qui saurait y remédier quand son jugement, après avoir eu son cours, aurait porté des fruits. Et c'est pourquoi Akhija avait dit à Jéroboam: «J'humilierai la semence de David à cause de cela, seulement pas à toujours» (11: 39). Avant ces prophètes, Jehdo, le voyant, avait prophétisé sous le règne de Salomon contre Jéroboam (2 Chroniques 9: 29), sans parler de Nathan, dont le rôle fut si marqué aux jours de David et au début du règne de son fils (*). Enfin Azaria, fils d'Oded, encourage Asa, roi de Juda, à restaurer le culte du vrai Dieu, après sa victoire sur Zérakh, l'Ethiopien (2 Chroniques 15: 1, 8).

(*) Voyez encore sur Jehdo 2 Chroniques 12: 15; 13: 22.

Tous ces prophètes étaient proprement des prophètes de Juda, car même Akhija, le Silonite, prophétise d'abord à Jéroboam, près de Jérusalem, et ne se trouve sur le territoire des dix tribus que par le fait de la division du royaume. Il en est de même de «l'homme de Dieu de Juda» qui prophétise contre Jéroboam au chapitre 13. Nous ne parlons pas du «vieux prophète» de ce même chapitre 13, retenu à Béthel par son infidélité.

Hanani, prophète de Juda (2 Chroniques 16: 7), prophétise contre Asa qui avait appelé à son secours Ben-Hadad, roi de Syrie, contre Baësha, roi d'Israël. Malgré la réussite apparente de cette ligue, Hanani annonce au roi qu'il aurait désormais des guerres et non le repos espéré dans l'alliance avec le monde. Le pieux Asa, irrité de la répréhension divine, s'oppose à l'Eternel en jetant son prophète en prison!

Après Hanani apparaît Jéhu, son fils. Il est prophète en Israël aussi bien qu'en Juda. Il prophétise contre Baësha, roi d'Israël, ennemi d'Asa, mais aussi contre Josaphat, roi de Juda, ami d'Achab (2 Chroniques 19: 2; 20: 34), car deux choses sont également coupables aux yeux de l'Eternel, la haine du monde contre ses enfants, l'amitié de ses enfants pour le monde.

Jéhu prophétise contre Baësha qui a frappé la maison de Jéroboam, annonçant qu'il lui arrivera ce qui est arrivé à ce dernier: «Celui de la maison de Baësha qui mourra dans la ville, les chiens le mangeront, et celui de sa maison qui mourra dans les champs, les oiseaux des cieux le mangeront» (verset 4; conf. 14: 11). Cependant Baësha, comme Jéroboam, «s'endort avec ses pères» et «le reste de ses actes, et ce qu'il fit, et sa puissance, cela n'est-il pas écrit

dans le livre des chroniques des rois d'Israël?» (versets 5, 6). La mention des chroniques des rois d'Israël, ou de celles des rois de Juda, revient très souvent dans ces livres. Ces chroniques se rédigeaient au cours du règne de tous les souverains d'alors, soit Juifs, soit gentils. Elles n'ont rien à faire avec la parole de Dieu. Ce qu'il n'a pas plu à l'Eternel de consigner ou d'interpréter, se trouvait consigné là. Ces chroniques se sont perdues; peut-être en retrouvera-t-on des fragments quelque jour. Le croyant n'en a nul besoin; la parole de Dieu lui reste; c'est là, dans le récit de Dieu, qu'il trouve tout ce qui lui est nécessaire, ainsi que l'appréciation divine des hommes, des faits et des choses. Certains actes peuvent être relatés dans des écrits non inspirés, et même avec une grande exactitude, mais ces actes ne sont jamais accompagnés que d'une appréciation humaine. Bien plus, des hommes de Dieu, des prophètes, des voyants, peuvent être employés à rédiger des chroniques, à confectionner des registres généalogiques, à écrire des commentaires (2 Chroniques 12: 15; 13: 22); ces écrits ne sont pas la parole inspirée de Dieu. Malgré leur intérêt humain, ils n'ont *aucune* importance pour la manifestation de la vérité de Dieu. Aussi ont-ils disparu, tandis que la parole de Dieu restait. Quand ils existaient, ils rendaient témoignage à la divinité de cette Parole et à la réalité des faits qui y étaient consignés; maintenant qu'ils ont disparu, ils n'ont d'autre témoignage que leur mention dans les écrits sacrés. Au milieu de la ruine et de la disparition des choses, la parole de Dieu reste, seul monument, seul document inébranlable!

L'histoire des rois d'Israël devient de plus en plus sombre et tragique. La malédiction de Dieu repose sur cette race apostate. Ela, fils de Baësha, règne deux ans (verset 8); Zimri, qui avait une haute position dans l'armée, le tue à Thirtsa, pendant qu'il buvait et s'enivrait. Ainsi commence à s'accomplir la parole de Jéhu, le prophète: «Aussitôt qu'il s'assit sur son trône, Zimri frappa toute la maison de Baësha; il ne lui laissa pas un seul mâle, ni ses parents, ni un ami» (verset 11). Cet acte d'extermination s'accomplit en quelques jours, car Zimri régna sept jours à Thirtsa, (verset 15). Et ces sept jours lui suffisent pour faire «ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, en marchant dans la voie de Jéroboam et dans son péché qu'il fit pour faire pécher Israël» (verset 19). Quand le coeur de l'homme est éloigné de Dieu, chacun de ses actes en porte l'empreinte, et c'est ainsi qu'un monceau d'iniquités peut s'accumuler si vite.

Le peuple, campé devant Guibbethon, le jour de l'usurpation de Zimri, choisit Omri, chef de l'armée, pour roi. Ces faits-là se répètent toujours dans la décadence des empires. Quand le peuple est sans Dieu, la volonté de celui-ci n'est tenue pour rien. Ce qu'il avait établi au commencement est abandonné; le règne est à qui possède la force, et la force résidant dans l'armée, l'empire est à la merci de la puissance militaire. Conspiration d'un côté, révolution soldatesque de l'autre.

Un autre fait caractérise la décadence du royaume. Israël est divisé contre lui-même, et comment subsistera-t-il? Thibni est élu roi par la moitié du peuple, tandis que l'autre moitié suit Omri. Ce dernier prévaut: Thibni meurt, Omri règne. Il règne douze ans en tout, six ans à Thirtsa. Il bâtit Samarie et fait pis que tous ceux qui avaient été avant lui. Il s'endort avec ses pères et est enterré à Samarie.

Achab, fils d'Omri, commence à régner, du vivant encore d'Asa, roi de Juda, car toutes les catastrophes mentionnées dans les chapitres 15 et 16, ont lieu sous le règne de ce dernier. Autant le règne des prédécesseurs d'Achab avait été court (Nadab, un an, Ela, deux ans, Zimri, sept jours), Omri excepté, autant celui d'Achab est prolongé. (22 ans). Achab a du temps devant lui pour ne faire que le mal. Il suit le culte idolâtre de Jéroboam, mais il fait pis encore: il épouse Jézabel, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens, et se prosterne devant Baal, auquel il bâtit un autel et un temple à Samarie. Il dresse une image de l'Astarté phénicienne et provoque à colère l'Eternel, le Dieu d'Israël (versets 29-33).

Et c'est en des jours pareils que ce Dieu, provoqué à colère, va manifester sa puissance en témoignage contre le mal, mais aussi pour délivrer ce misérable peuple qui s'était asservi volontairement aux démons. Quel Dieu que le nôtre! Il choisit le moment où l'homme l'a entièrement rejeté, pour «se montrer Dieu, lui seul», comme nous le verrons dans la suite. Mais nous, chrétiens, n'avons-nous pas contemplé ces choses à la croix de Christ?

Avant d'aborder l'histoire d'Elie, un détail est ajouté: «Du temps d'Achab, Hiel, le Béthélite, bâtit Jéricho; il la fonda sur Abiram, son premier-né, et posa ses portes sur Segub son plus jeune fils, selon la parole de l'Eternel, qu'il avait dite par Josué, fils de Nun» (verset 34). Cinq cent trente-deux ans s'étaient écoulés, et l'Eternel n'avait pas oublié sa parole (Josué 6: 26), détail d'autant plus remarquable qu'il est destiné à prouver aux yeux des hommes, l'autorité infaillible de toutes les paroles que Dieu a prononcées. Israël était idolâtre, le nom de l'Eternel était déshonoré, le mal le plus affreux s'étalait au grand jour, en ce temps d'apostasie. Pourquoi Dieu n'intervenait-il pas? Pourquoi ne pas écraser l'impie? C'est qu'il est un Dieu d'infinie patience et il le prouve. Il accomplit sa parole quand, après cinq siècles, l'homme aurait pu penser, et a pensé sans doute, qu'il n'en tiendrait plus compte. Une désobéissance amène, à la lettre, le jugement annoncé. Ce fait se passe aux yeux de tous; parlera-t-il à la conscience du peuple et de son roi?

Et c'est un homme de Béthel qui bâtit Jéricho! Il n'y a plus de crainte de Dieu devant les yeux d'Israël. Les menaces de Dieu sont aussi méprisées que ses promesses. Ce fait nous est présenté à cette place comme étant *moralement* le dernier trait de l'état individuel aux temps de l'apostasie, car, historiquement, il a lieu pendant les vingt-deux années du règne d'Achab.

Chapitres 17 à 22 - Elie

Chapitre 17: 1-7 - Elie et le torrent du Kerith

La parole de Dieu introduit ici le premier grand *prophète d'Israël*. Comme nous l'avons dit plus haut, tous les autres prophètes étaient venus de Juda ou avaient commencé leur ministère avant la séparation des dix tribus. Elie était «d'entre les habitants de Galaad». Il entre en scène aux plus mauvais jours de l'histoire d'Israël, quand la défection est générale et que le culte de Baal favorisé par Achab et Jézabel est devenu le culte national. Sous ce régime, les serviteurs de l'Eternel sont obligés de se cacher pour sauver leur vie, et ceux qui restent encore en vue, se taisent. Elie est donc tout seul, en apparence, devant cette formidable

apostasie. Son *nom* est caractéristique: Elie signifie: «Celui dont le Dieu est l'Eternel», et chacun peut lire ce nom dans les paroles et toute la conduite de cet homme. Son Dieu est celui qu'Israël avait abandonné. Son *témoignage* est tout aussi caractéristique: il est *entièrement séparé de l'apostasie générale*. Il est le témoin de la vérité au milieu du mal, et la vérité nous sépare toujours pour Dieu. «Sanctifie-les par la vérité», dit le Seigneur. Cette vérité consiste avant tout ici dans les jugements de Dieu. D'une manière générale, Elie est le prophète du jugement, comme, d'autre part, Elisée est le prophète de la grâce. Cependant, comme nous le verrons dans le courant même de ce chapitre et du suivant, la mission d'Elie ne s'accomplit pas sans être accompagnée de grâce et de délivrance, et cela dans le temps même où les jugements de Dieu se préparent et ont leur cours.

Le caractère *moral* d'Elie est tout aussi remarquable que son caractère de témoin. Avant tout, *il se tient devant Dieu*. «L'Eternel», dit-il, «le Dieu d'Israël devant qui je me tiens» (versets 1; 18: 15). Il est en rapport avec Dieu et demeure dans Sa communion. Comme Elie, Abraham «se tenait devant l'Eternel» (Genèse 18: 22), Elisée de même (2 Rois 3: 14), et tant d'autres prophètes et hommes de Dieu. Quand on se tient devant l'Eternel, on reçoit *la communication de ses pensées*. «Cacherai-je à Abraham», dit l'Eternel, «ce que je vais faire?» Il en est de même pour Elie: se tenant devant l'Eternel, il confiait sa pensée et peut la déclarer: «Il n'y aura, ces années-ci, ni rosée, ni pluie, sinon à ma parole» (verset 1). Quand on se tient devant Dieu, l'on a, comme Jérémie, faim de Sa parole; on la mange (Jérémie 15: 16). *Alors* on peut la communiquer à d'autres: «Tu seras comme ma bouche» (Jérémie 15: 19). En Apocalypse 10: 10, Jean ne peut prophétiser qu'après s'être approprié le petit livre, en le dévorant. Ezéchiel parle avec les paroles de Dieu, quand il a mangé le rouleau (Ezéchiel 3: 3, 4). Il en est de même ici d'Elie; quand il dit: «Sinon à *ma* parole», c'est que sa parole était celle de l'Eternel qui lui avait été révélée (versets 2, 8; 18: 1).

Mais pour que la Parole développe au dehors sa puissance par notre moyen, il nous faut autre chose encore que de nous en nourrir. *La dépendance* est nécessaire. Elie annonce la pensée, proclame la parole de Dieu, mais il *prie* (et c'est la dépendance), afin que cette pensée se réalise. Cette même dépendance par la prière est la source de la *puissance* du prophète. La sphère de cette puissance est très élevée: c'est *le ciel*. Le ciel se ferme et s'ouvre à la parole d'Elie; il en fait descendre le feu qui consume l'holocauste en présence des prêtres de Baal. Dans tous ces cas nous trouvons le prophète en prière. «Elie était un homme ayant les mêmes passions que nous, et il pria avec instance qu'il ne plût pas, et il ne tomba pas de pluie sur la terre durant trois ans et six mois; et il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit» (Jacques 5: 17, 18). Notre chapitre ne nous dit pas qu'Elie ait prié dans le premier cas, mais beaucoup plus tard la Parole, dans l'épître de Jacques, nous le révèle, car Dieu se souvient de ces prières, les enregistre, et peut révéler ce fait au temps convenable. Aucune des prières de ses bien-aimés ne tombe en terre. Quand le feu du ciel descend, c'est non seulement à la parole, mais à la prière d'Elie. Lorsque la puissance du prophète se montre dans la résurrection des morts, la source de cette puissance est encore la prière (17: 20-22).

Remarquons tout de suite que la dépendance (dont la prière est si fréquemment l'expression) caractérise, à une seule exception près (19: 3), toute la vie de cet homme de Dieu. Elle se montre au torrent du Kerith, qu'il s'agisse de s'y rendre ou de le quitter; elle se montre à Sarepta, dans toutes les circonstances de la pauvre veuve; elle se montre devant Achab, et devant Baal, et sur le Carmel, et dans l'affaire de Naboth, et tout le long de l'histoire du prophète, jusqu'au moment où, sur les chariots d'Israël, il est enlevé dans le ciel.

Telle était donc la triple cause de la puissance extraordinaire d'Elie: il se tenait devant Dieu, recevait Sa parole et vivait dans sa dépendance. Dans la seule occasion où sa foi faiblit, il néglige, ces trois choses! Au lieu de se tenir devant Dieu, il s'enfuit dans le désert, il oublie de consulter l'Eternel, et s'en va comme son coeur lui dit, ce qui est l'indépendance.

A peine a-t-il rendu le témoignage solennel et public du verset 1, qu'Elie est mis de côté par l'Eternel, jusqu'au jour où il reparaitra pour délivrer le peuple en jugeant les suppôts de l'Ennemi qui le tenaient asservi. Etre mis de côté est une position infiniment pénible à la chair qui se trouve ainsi privée de tout ce qui l'alimente, mais facile à la foi, car la foi trouve son bonheur dans l'obéissance. Le grand prophète doit se cacher, l'homme énergique se croiser les bras, attendre dans la solitude le moment de l'Eternel; celui qui a le pouvoir de fermer le ciel doit dépendre uniquement du Créateur qui dispose des oiseaux pour nourrir son serviteur et fait durer l'eau du torrent aussi longtemps qu'il veut garder son prophète au Kerith. Position pénible à la chair, avons-nous dit, mais heureuse école de dépendance! Elie en goûte les fruits, Quand tout Israël mourait de soif et de faim, lui, pouvait dire: «Je ne manque de rien!»

L'apôtre Paul passa moralement par les mêmes expériences qu'Elie. Il avait prêché à Damas que Jésus était le Fils de Dieu, puis avait été envoyé dans la solitude de l'Arabie, pour revenir à Damas, et monter ensuite à Jérusalem. Nous ne savons rien de ses expériences pendant son isolément, pas plus que nous ne connaissons celles d'Elie. Ce que nous savons, c'est qu'ils en sortent l'un et l'autre avec la puissance acquise dans la communion du Seigneur.

Il en fut ainsi de Jean-Baptiste. Même dans le sein de sa mère, il rend un premier témoignage à la présence de Celui qui devait venir, puis il est gardé dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation à Israël.

N'en fut-il pas ainsi du Seigneur lui-même? Seulement Lui qui pouvait dire; «*Je suis humble de coeur*», n'avait aucun besoin d'être gardé dans l'humilité; mais la Parole est silencieuse sur les années de son âge mûr qui précèdent son ministère public. Il était là, vivant devant Dieu, trouvant ses délices dans sa dépendance, attendant la volonté de Dieu pour agir, puis sortant, le moment venu, dans la puissance du Saint Esprit, pour vaincre Satan et délivrer ceux qui lui étaient asservis. Bien autrement qu'Elie, Jésus est un homme de prière. La prière est toujours chez lui à la source de la puissance et en précède la manifestation. Nous le voyons au baptême de Jean (Luc 3: 21, 22, conf. 4: 1, 14); sur la montagne (Luc 6: 12; conf. verset 19); à la transfiguration (Luc 9: 28; conf. verset 29); et en tant d'autres occasions de sa carrière.

Mais revenons encore un instant aux voies de Dieu envers son prophète. Elles ont lieu dans une certaine suite qui l'amène graduellement au point culminant de sa mission. Dieu lui

parle; il croit, obéit à la parole divine, puis va réaliser une entière dépendance au Kerith et à Sarepta. Plus il dépend de l'Eternel, plus il apprend à connaître sa fidélité et les richesses de son amour et de sa grâce. Tout cela est dominé, comme nous l'avons vu au début, par une *entière séparation du mal*. Dans toutes ces choses est le secret de la puissance. Leur absence est la cause du manque de puissance réelle parmi les chrétiens de nos jours. Ce n'est pas que *les prétentions* à la puissance leur manquent, mais où en est la réalité? On ne croit plus à la parole de Dieu, on vit dans l'indépendance et la désobéissance à cette Parole, on est en communion avec le monde qui a crucifié Christ, et l'on crie bien haut qu'on a trouvé le secret de la puissance! Il existe en effet dans le monde un secret de puissance, mais d'une puissance satanique, basée sur l'abandon de toutes ces choses. Prenons garde de ne pas nous laisser ensorceler par cette puissance-là. Celle d'Elie avait un caractère qui la distinguait de toute autre: c'était *la puissance de l'Esprit de Dieu*, et tout vrai serviteur de l'Eternel était obligé de la reconnaître (18: 12; 2 Rois 2: 16).

Chapitre 17: 8-24 - Elie et la veuve de Sarepta

Lorsque le torrent eut séché, Elie fut envoyé à Sarepta pour y être nourri par une femme veuve (verset 9). En Luc 4: 25, 26, il est envoyé vers la veuve *pour la nourrir*. Ces deux choses sont vraies et notre récit en est la preuve. Dieu avait deux buts: nourrir son serviteur et apporter par lui à la veuve un message de grâce. Le Seigneur, parlant dans la synagogue, assimile ce message à l'Evangile, communiqué aux nations en dehors des limites d'Israël. L'évangéliste trouve sa propre nourriture en apportant à d'autres la bonne nouvelle de la grâce. Mais on trouve une troisième chose dans ce récit de Luc. Si le message est apporté aux nations dans la personne d'une veuve sidonienne, les veuves d'Israël sont laissées de côté. Le jugement de l'état d'Israël ouvre la porte aux gentils pour recevoir la grâce, et cela, chose remarquable, sur le territoire même d'où était sortie Jézabel, la grande corruptrice du peuple de Dieu! (16: 31). En Matthieu 15: 21, le Seigneur se retire sur ce même territoire, mais, quoiqu'il soit encore envoyé vers les brebis perdues de la maison d'Israël, il ne peut être caché à la foi, et celle-ci trouve auprès de Lui, bien plus que les miettes tombées de la table des enfants.

Voici donc Elie, envoyé en grâce vers une veuve de Sarepta, mourante de faim, et, tout autant qu'Israël, sous le poids et les conséquences du jugement que Dieu a prononcé. Cette femme va mourir et le *sait*. La parole d'Elie met en activité la foi qui dormait encore dans son coeur. «Elle s'en alla et fit selon la parole d'Elie» (verset 15). Au lieu de douter d'un fait incompréhensible à la raison humaine, elle accepte cette impossibilité et y trouve le salut pour elle et pour son fils. Le roi d'Israël sentait, lui aussi, cette mort imminente pesant sur lui et sur son peuple, mais, au lieu d'être certain de son sort, il *cherchait* les moyens d'y échapper. C'est l'opposé de la foi, c'est l'incrédulité. Achab croyait avoir, ou trouver, des ressources humaines contre la famine et la mort; cette femme n'en avait aucune: «Nous le mangerons et nous *mourrons*» (verset 12).

La foi de cette veuve est de même nature et de même qualité que celle du prophète; elle suit par conséquent le même chemin que lui. Il en est toujours ainsi: «Elie s'en alla et fit selon

la parole de l'Eternel» (verset 5). «La femme s'en alla et fit selon la parole d'Elie» (verset 15), mais la parole d'Elie était «la parole de l'Eternel, qu'il avait dite à Elie (verset 16). C'est la même parole, qu'elle vienne directement au prophète ou qu'elle s'adresse aux hommes par lui. Il en est de même aujourd'hui de l'Evangile.

Cette pauvre veuve venait d'apprendre à connaître les ressources divines pour une âme qui allait mourir. Elle était appelée à faire des expériences bien plus profondes et plus bénies. Son fils meurt; elle a affaire maintenant avec *la réalité de la mort*. Elle reconnaît en même temps ce qui est juste, que la mort est le salaire de l'iniquité: «Es-tu venu chez moi pour mettre en mémoire mon iniquité et faire mourir mon fils?» (verset 18). Ce n'est pas tout de savoir que la mort nous attend et nous atteindra; il nous faut encore réaliser la puissance actuelle de la mort sur nous, pécheurs. La veuve avait besoin de cette expérience pour apprendre toute l'étendue et la puissance de la grâce. Comment, si son fils n'était pas mort, aurait-elle pu connaître la puissance de la résurrection qui délivre de la mort? Il en était de même pour Marthe au tombeau de Lazare.

Toute cette scène nous parle de Christ. Elie en est l'image. Il entre en sympathie dans toutes les conséquences du péché de l'homme. Comme Christ pleure au tombeau de Lazare, Elie «crie à l'Eternel, et dit: O Eternel, mon Dieu, as-tu aussi fait venir du mal sur la veuve chez laquelle je séjourne, en faisant mourir son fils?» (verset 20). Puis il ressuscite le mort en *prenant sa place*. «Et il s'étendit sur l'enfant, trois fois, et il cria à l'Eternel, et dit: Eternel, mon Dieu! fais revenir, je te prie, l'âme de cet enfant au dedans de lui» (verset 21).

La farine et l'huile étaient une grande bénédiction pour la pauvre veuve. Elles *l'empêchaient de mourir*. L'âme, ignorant encore toutes les richesses de Christ, peut posséder la Parole, et y trouver un aliment de vie. Au début, la veuve était un peu comme l'homme laissé pour mort par les brigands, et que le Samaritain vient aider en versant de l'huile et du vin sur ses plaies. L'huile et le vin répondaient à ses *besoins*, comme l'huile et le pot de farine répondaient aux besoins de la femme de Sarepta. *Mais la résurrection répond à la mort*. «Quand nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés, il nous a ressuscités ensemble avec Christ». Elie s'étend sur l'enfant trois fois; Christ a passé trois jours dans la mort; mais Elie, pas plus que Christ, ne dépend de lui-même pour ressusciter un mort. «Père», dit le Seigneur au tombeau de Lazare, «je te rends grâces de ce que *tu* m'as entendu», et quant à sa propre résurrection: «*Tu* n'abandonneras pas mon âme au shéol; *tu* ne permettras pas que ton saint voie la corruption». De même, comme nous l'avons déjà fait remarquer, Elie exprime ici sa dépendance par la prière.

Le prophète rend l'enfant à sa mère. «Et la femme dit à Elie: *Maintenant*, à cela je connais que tu es un homme de Dieu, et que la parole de l'Eternel dans ta bouche est la vérité» (verset 24). Elle a appris à connaître deux choses par la résurrection de son fils: la première, c'est que Dieu est venu se manifester ici-bas dans un homme: «Tu es un homme de Dieu». Ainsi Christ «a été déclaré» — bien plus qu'un homme de Dieu — «Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts». Auparavant, Dieu s'était révélé à elle comme pourvoyant à ses besoins, *maintenant*, comme donnant *une vie nouvelle*, une vie de résurrection, là où la mort

était entrée par «l'iniquité» de l'homme. La seconde chose est que, par la résurrection, elle acquiert la certitude que la parole de l'Eternel, dans la bouche d'Elie, est *la vérité*. La vérité de la parole de la grâce est prouvée par la résurrection. Christ n'est pas seulement mort pour nos offenses, il est ressuscité pour notre justification.

Ce chapitre 17 nous a entretenus d'un temps où Elie était caché aux yeux de son peuple et du monde. Pendant cette période, nous l'avons vu exercer un ministère de grâce. Dans le chapitre suivant, il va se manifester aux yeux de tous, au moment d'exécuter le jugement. Avons-nous besoin de faire remarquer combien le prophète est, en cela, un type remarquable de Christ? Nous sommes dans le jour où le Seigneur est caché, mais où la grâce qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, où la puissance de la résurrection est annoncée aux nations. Les jours viennent où le Seigneur rejeté apparaîtra de nouveau, où tout œil le verra, même ceux qui l'ont percé, où toutes les tribus du pays se frapperont la poitrine à cause de Lui. Oui, amen!

Chapitre 18: 1-16 - Elie et Abdias

Pour la troisième fois, la parole de l'Eternel vient à Elie (versets 1; 17: 2, 8); Elie obéit pour la troisième fois. La carrière de cet homme de Dieu est marquée par l'obéissance. Puisse-t-elle nous caractériser aussi! Une seule fois, Elie s'en va où son cœur lui dit (19: 3), et le fil de sa carrière est interrompu. Sans doute il se lève ensuite et se met en route à la parole de l'ange (19: 8), mais c'est pour arriver en la présence de Dieu et y apprendre à se juger. Nous verrons plus tard que, malgré cela, Dieu n'a pas entièrement mis de côté son serviteur, car son expérience de lui-même a porté des fruits, et nous le retrouvons au chapitre 21, devant Achab, et en 2 Rois 1, se présentant hardiment devant les messagers d'Achazia pour annoncer le jugement du roi d'Israël.

«Va, montre-toi à Achab» (verset 1). Auparavant c'était: «Cache-toi au torrent du Kerith» (17: 3). Elie obéit sans raisonner. Son obéissance provient d'une confiance implicite en Dieu, son autorité, sa puissance et sa bonté. Chaque désobéissance chez les chrétiens, provient du manque d'appréciation de ce que Dieu est.

«Je donnerai de la pluie sur la face de la terre». Cela n'empêche pas Elie de prier pour qu'il pleuve (verset 42). Il est en pleine communion avec l'Eternel, ayant reçu la révélation de ses pensées et de son dessein, mais, pour être son instrument dans l'accomplissement de ses voies de grâce, il faut dépendre de Lui. Dieu aurait pu donner la pluie sans Elie, ou par un autre que le prophète, mais il ne mettra jamais son sceau sur la désobéissance ou sur l'indépendance; et c'est ce qui frappe si souvent de stérilité l'oeuvre des enfants de Dieu.

Tandis qu'Elie jouissait, au Kerith et à Sarepta, de l'abondance divine en un temps de disette, Achab (versets 3-6) met en jeu toutes ses facultés pour chercher à *remédier au jugement* de Dieu par les plans de la sagesse humaine. Il s'associe Abdias, préposé sur sa maison, et occupant une place en vue à la cour du roi. «Abdias craignait beaucoup l'Eternel» (verset 3). Cela pourrait sembler suffire pour une marche fidèle, car «la crainte de l'Eternel est le commencement de la sagesse» (Proverbes 9: 10). Mais il nous est dit aussi: «Crains l'Eternel

et éloigne-toi du mal» (Proverbes 3: 7). Et encore: «La crainte de l'Eternel, c'est de haïr le mal» (Proverbes 8: 13). On peut craindre beaucoup l'Eternel, et cependant le déshonorer en étant associé au monde qui ne veut pas de Lui. Cette position peu franche se rencontre à chaque pas, au milieu de la chrétienté professante. Et cependant la piété d'Abdias l'avait poussé à secourir ceux qui étaient persécutés pour le nom de l'Eternel. «Il était arrivé, quand Jézabel exterminait les prophètes de l'Eternel, qu'Abdias avait pris cent prophètes et les avait cachés par cinquante hommes dans une caverne, et les avait nourris de pain et d'eau» (verset 4). En un sens, son oeuvre n'avait pas été insignifiante. Cacher cent prophètes dont la tête était mise à prix et les nourrir, n'était pas une petite chose, surtout de la part d'un homme en vue à la cour d'Achab.

Seulement — car il y a un «seulement» — Abdias dépendait d'Achab, et c'était le mal. S'il avait Achab pour seigneur, comment pouvait-il se dispenser de suivre les ordres de son maître, et de témoigner par sa marche le contraire de ce que lui enseignait sa foi? Bien plus, l'alliance avec le monde fait nécessairement perdre peu à peu la vraie appréciation de ce qu'il est. Le monde ignore volontairement le jugement de Dieu. Il en souffre, sans doute, comme Achab et son peuple, mais il n'a pas recours à Dieu pour en être délivré. Tous ses actes disent: J'espère me tirer d'affaire sans toi.

Même s'il «craint beaucoup l'Eternel» un croyant associé au monde ou dépendant de lui, agira nécessairement d'après ses principes, d'après ce que la Parole appelle «les éléments du monde». Ce croyant ignorera d'abord que le *jugement* de Dieu sur l'homme est *absolu et définitif*, et que la colère de Dieu est déjà révélée du ciel sur lui. En second lieu, il cherchera à *améliorer* la condition de l'homme placé sous ce jugement. Toutes les associations, toutes les unions de nos jours dans la chrétienté — et elles sont innombrables, ce qui nous dispense de les énumérer — n'ont pas d'autre caractère. Les chers enfants de Dieu qui, comme Abdias, se «partagent le pays» avec Achab, pour y chercher de l'eau et du fourrage, manifestent dans leur marche les principes du roi impie et en encourent nécessairement la responsabilité.

Elie rencontre Abdias (versets 7-16). Cet homme pieux reconnaît le serviteur de l'Eternel et tombe sur sa face devant lui. D'autres auraient passé peut-être de l'autre côté du chemin, gênés par cette rencontre compromettante. «Va, dis à ton seigneur: Voici Elie», telle est la parole du prophète. Elie, comme nous l'avons vu, était coutumier de ce mot, souvent entendu: «Va», et il allait. «Va», avait-il dit lui-même à la pauvre veuve sidonienne, qui s'en était allée et avait fait «selon la parole d'Elie». Chez l'un comme chez l'autre, cela provenait de la foi qui obéit toujours. Mais où est la foi d'Abdias? Un croyant peut «craindre beaucoup l'Eternel», et avoir un *coeur incrédule*. Abdias est consterné et épouvanté «Et maintenant tu dis: Va, dis à ton seigneur Voici Elie!» (versets 11, 14). Quand il s'agit d'obéir à Achab, Abdias ne fait aucune opposition; mais s'agit-il d'obéir à Dieu, il trouve des objections à sa Parole, présentée par le prophète. «Et il arrivera, dès que je m'en irai d'auprès de toi, que l'Esprit de l'Eternel te portera, je ne sais où; et je serai venu informer Achab, et il ne te trouvera pas, et il me tuera» (verset 12). Lui qui s'accommode aux plans d'Achab pour trouver sa subsistance et éviter la mort, il ne sait pas se fier à l'Eternel et Lui remettre sa vie. Combien d'âmes sont dans ce cas!

Quand la parole de Dieu réclame d'elles une simple obéissance, vite elles lui trouvent des défauts. De là, soyez-en certains, proviennent en grande partie les raisonnements des enfants de Dieu qui, marchant dans un chemin de désobéissance, cherchent à esquiver l'obligation positive d'obéir, en se persuadant que la Parole se contredit ou manque de clarté: «Tu dis: Va, dis à ton seigneur: Voici Elie!... Et il arrivera que l'Esprit de l'Eternel te portera je ne sais où». De là vient aussi le manque d'affranchissement des âmes liées à cet état de choses. Elles ont peur, peur de l'opinion du monde, peur des difficultés, peur de la mort: «Il me tuera».

«Et maintenant tu dis... Voici Elie!» Cette venue d'Elie, comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre, était la délivrance du petit résidu d'Israël, par le jugement des prêtres de Baal. Elle était aussi le signal de la fin du jugement de Dieu sur son peuple; elle annonçait les bénédictions qui en seraient la suite: «Va, montre-toi à Achab, et je *donnerai de la pluie sur la face de la terre*» (verset 1). Cette annonce de la venue d'Elie pouvait-elle contenir, pour un fidèle, autre chose que de la joie? Comme les sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, devaient se réjouir à cette nouvelle: «Voici Elie!» C'était pour eux la fin de longues souffrances, l'espoir certain de temps meilleurs. Mais il ne peut en être ainsi pour Abdias. Il est trop engagé avec le monde pour se réjouir d'en voir briser le joug. N'en est-il pas de même aujourd'hui, quand on présente aux chrétiens *l'apparition* d'un plus grand qu'Elie? Nous ne parlons pas de sa venue pour enlever les saints, mais de son apparition pour leur distribuer les récompenses et exercer le jugement sur le monde. Ces âmes pourraient-elles dire qu'elles «ont aimé son apparition?» (2 Timothée 4: 8). Peuvent-elles, comme les anciens de l'Apocalypse, n'avoir, devant tout l'appareil du jugement, que l'adoration et l'hommage de leurs couronnes jetées devant le trône? Abdias ne connaissait pas cette assurance. Il ne voyait que le sort qui l'attendait de la part du roi, sort tenu par lui, grâce à son manque de foi, pour plus certain que la délivrance: «Il me tuera!»

On rencontre en Israël bien des caractères divers, en ces jours déplorables pour la foi et le témoignage. Ce n'est plus un temps de puissance spirituelle, où les bien-aimés du Seigneur, groupés autour de Lui, entrent résolument dans le conflit. Ce sont des jours de faiblesse où les fidèles sont persécutés et se cachent, ne pouvant plus, comme témoignage collectif, tenir tête au mal. En somme, Elie seul est un *témoin*. Et Abdias? Sans doute, il montre sa piété en pourvoyant secrètement aux besoins des saints, et c'est un dévouement reconnu de Dieu, mais être le messenger d'Elie (de Christ) auprès du monde, cela dépasse son courage. Et cependant Dieu lui disait: Va! On se déchargerait volontiers sur tout autre de la responsabilité que nous impose la parole de l'Eternel; car, comment faire? Aller dire à Achab: «Voici Elie», ne serait-ce pas blâmer ouvertement l'apostasie du roi? Et comment parler ainsi, quand on ne l'a jamais fait auparavant?

Puis, voyez encore! Dans cet état d'asservissement au monde, on sent le besoin de se disculper, en se rendant témoignage à soi-même: «N'a-t-on pas rapporté à mon seigneur ce que j'ai fait quand Jézabel tuait les prophètes de l'Eternel, comment j'ai caché cent hommes des prophètes, par cinquante hommes dans une caverne, et je les ai nourris de pain et d'eau?» (verset 13). Combien de chrétiens font eux-mêmes rapport de leur oeuvre, de leur activité, de

ses résultats, donnant ainsi le change à eux-mêmes et aux autres sur leur condition morale. Abdias ajoute: «Ton serviteur craint l'Eternel dès sa jeunesse» (verset 12), et c'était vrai, mais il n'appartenait pas à Abdias de le constater. Dieu s'était servi de lui, même dans la fausse position qu'il occupait et, il pouvait en avoir la certitude, l'Eternel n'oublie pas un verre d'eau donné à l'un de ces petits, mais combien il aurait été plus agréable à Dieu de voir Abdias, plein de confiance et d'obéissance, aller sur Son ordre, s'acquitter auprès du roi de la mission qui lui était confiée!

Nous nous sommes étendus sur le caractère d'Abdias, à cause de son application actuelle; que Dieu nous donne à tous d'être attentifs à ce que cet exemple nous enseigne! Elie rassure ce pauvre coeur craintif et tremblant (versets 15, 16). Aussi vrai qu'il se tient devant l'Eternel, il se montrera à Achab le jour même, car il n'a rien à craindre; Dieu est avec son serviteur; qu'est-ce que la puissance du roi devant celle de Dieu?

Chapitre 18: 17-46 - Elie devant les prêtres de Baal

Achab va à la rencontre d'Elie (versets 17-20); il accuse le serviteur de Dieu d'être «celui qui trouble Israël». C'est ainsi que le monde considère l'action des témoins du Seigneur. Annoncer l'inévitable jugement, déclarer qu'il n'y a de ressource contre lui qu'en Dieu lui-même, tenir ferme pour l'Eternel en présence du mal, c'est en effet remuer le monde qui s'endort dans une fausse sécurité et ne veut pas être troublé dans son sommeil. «Celui qui le trouble, c'est toi et la maison de ton père», dit le prophète. «Abandonner les commandements de l'Eternel», voilà la vraie cause du trouble, car «il n'y a point de paix pour les méchants.»

«Envoie», dit Elie à Achab, «rassemble vers moi tout Israël à la montagne du Carmel». Et «Achab envoya à tous les fils d'Israël et rassembla les prophètes à la montagne du Carmel» (versets 19, 20). Dieu le veut; qu'Achab le veuille ou ne le veuille pas, il faut que la chose s'accomplisse. Mais, sans doute, il ne peut venir à la pensée de ce roi impie que sa religion avec ses huit cent cinquante prophètes ne soit rien, vis-à-vis d'un seul prophète de l'Eternel!

«Elie s'approcha de tout le peuple, et dit: Combien de temps hésitez-vous entre les deux côtés? Si l'Eternel est Dieu, suivez-le; et si c'est Baal, suivez-le! Et le peuple ne lui répondit mot» (verset 21). Israël, sous le joug d'une religion idolâtre, suivait Baal, sans renier positivement l'Eternel. Il hésitait entre les deux côtés. C'est un des caractères de la religion du monde. Sans doute, le nombre de ceux qui marchent dans l'incrédulité ouverte, augmente journellement, mais d'autres ne renient ni la foi, ni l'impiété, trouvant de bonnes raisons pour les deux, palliant le mal, objectant au bien. Ce sont les indifférents qui s'abstiennent de choisir entre les deux partis, et qui, lorsqu'un Elie leur parle, ne répondent mot.

Le prophète commence par prendre seul position pour l'Eternel (verset 22), en face des quatre cent cinquante prophètes de Baal. Il propose au peuple (versets 23, 24) un signe que l'Eternel seul pouvait produire et qui avait un sens profond: «Le dieu qui répondra par le feu, lui, sera Dieu». Il ne s'agit pas ici du feu du ciel, tombant en jugement sur les hommes, comme cela arriva plus tard à l'appel du prophète (2 Rois 1: 10), mais du feu tombant *sur l'holocauste*.

Baal ne répond pas. (versets 25-29). Avec quelle ironie le prophète traite cet objet inerte, par lequel Satan exerçait son abominable influence sur le coeur des hommes! Le sang des faux prophètes coule (verset 28), mais ni leur sang, ni celui de l'homme ne pouvait expier le péché d'Israël, ou ouvrir le ciel à ce pauvre peuple!

Deux religions sont en présence: celle d'Elie et celle de Baal, car la troisième, celle d'Israël, participait des deux. En public, ces deux religions semblaient avoir le même sacrifice. Comment les distinguer? L'un des taureaux doit être consumé par le feu du ciel, l'autre pas. A cela l'on pouvait reconnaître le vrai Dieu; à cela aussi le peuple pouvait apprendre à se connaître, pour se convertir à repentance.

Elie dit: «Approchez-vous de moi» (verset 30). Il était alors, comme Christ le fut en perfection, le représentant de Dieu sur la terre. En restant *loin*, Israël ne pouvait être témoin de ce que Dieu allait faire. Elie répare l'autel renversé (versets 31, 32). Les douze pierres représentaient les douze tribus, le peuple tout entier devant Dieu. Le prophète rend témoignage, en un temps de ruine, à l'unité du peuple, comme les témoins d'aujourd'hui, à l'unité du corps de Christ. Elie agit, non comme ferait un homme sectaire, mais par la foi en la profonde réalité de cette unité que Dieu avait établie au commencement. Extérieurement l'autel était renversé, c'est-à-dire qu'Israël comme un tout, n'existait plus. Mais il suffisait d'un *seul* homme pour témoigner, avec son autel de douze pierres, que ce que Dieu avait établi au commencement demeurait à toujours. Il en est de même aujourd'hui. Ne nous laissons pas de rendre témoignage au fait qu'il y a pour nous un seul corps et un seul Esprit, comme il y avait pour Elie un autel de douze pierres. Ceux qui proclament cette vérité seront toujours en petit nombre; peut-être resteront-ils seuls, comme Elie, mais qu'importe le nombre, si ce témoignage de Dieu nous a été confié, comme il le fut à Elie, au milieu de l'apostasie générale?

L'holocauste était la victime présentée à Dieu pour le peuple. Le feu du ciel, le jugement divin, tombe et consume tout, le sacrifice, le bois, et l'autel lui-même, en ne laissant rien subsister (verset 38). L'Eternel marquait ainsi qu'une seule offrande pouvait faire connaître le vrai Dieu, l'offrande sur laquelle son jugement était tombé. Chaque Israélite, assistant à ce spectacle, pouvait apprendre en même temps ce qui lui était dû et que le peuple, représenté par les douze pierres de l'autel, ne pouvait subsister devant le jugement de Dieu. Mais, merveille de la grâce! si le peuple assistait à son propre jugement et se voyait consumé avec l'holocauste, il n'était pas atteint lui-même. Le sacrifice est consumé, le peuple est consumé avec le sacrifice, mais le jugement sans miséricorde sur ce qui le représente devant Dieu, le met en liberté pour jouir de sa délivrance. C'est ainsi que nous aussi nous pouvons dire: «Notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché» (Romains 6: 6).

La sécheresse et la famine avaient été un jugement d'avertissement sur Israël égaré, Dieu se faisant ainsi connaître partiellement par ses voies, mais le peuple ne connaît réellement Dieu, dans la plénitude de son Etre, que lorsque le feu du ciel consume l'holocauste et l'autel.

Elie avait deux désirs: que Dieu fût glorifié et que le peuple apprît à le connaître. «Eternel, Dieu d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël, qu'il soit connu aujourd'hui que toi tu es Dieu en Israël, et que moi je suis ton serviteur, et que c'est par ta parole que j'ai fait toutes ces choses. Réponds-moi, Eternel, réponds-moi, et que ce peuple sache que toi, Eternel, tu es Dieu, et que tu as ramené leur coeur» (versets 36, 37). Ce double résultat se produit: le peuple, délivré par la puissance divine, reconnaît l'Eternel, tourne son coeur vers Lui, et Lui rend hommage! «Tout le peuple le vit; et ils tombèrent sur leurs faces, et dirent: L'Eternel, c'est lui qui est Dieu! L'Eternel, c'est lui qui est Dieu!» (verset 39).

«Et Elie dit à Achab: Monte, mange et bois, car il y a un bruit d'une abondance de pluie» (verset 41). Le bruit de la pluie est là, mais l'oreille d'Elie, ou plutôt sa foi seule, le perçoit. «Achab monta pour manger et pour boire». Il est sans force contre Dieu, un instrument dont l'Eternel dispose à son gré. Tout impie qu'il soit, il est *obligé* d'obéir. Lui qui avait dit: «Tu troubles Israël», ne peut rien contre la terrible humiliation qui lui est infligée, en voyant égorger devant lui tous les prêtres de son faux dieu. Mais quelle importance avait après tout ce roi profane? Il ne s'agissait pas de son salut, dont il ne se souciait nullement, mais du salut du peuple de Dieu tout entier.

Elie monte au sommet du Carmel. Sa patience sort victorieuse de l'épreuve; sa foi a une oeuvre parfaite. La pluie de bénédiction arrive, après que le jugement de Dieu est tombé sur l'holocauste et seulement après qu'Israël, en présence de ce fait, a reconnu l'Eternel et tourné son coeur vers Lui. On cherche de nos jours l'abondance de pluie sans que la conscience ait été atteinte. Ce désir ne peut être couronné d'un résultat. La pluie n'était donnée à Israël qu'à la suite de l'oeuvre de Dieu *pour* eux et de son oeuvre *en* eux.

La main de l'Eternel est sur Elie qui, les reins ceints, court devant Achab.

Résumons encore en quatre mots le beau caractère de cet homme de Dieu. Nous le ferons d'autant plus volontiers que nous allons assister à une scène qui ne témoigne plus de la puissance du Saint Esprit chez le prophète.

Avec une entière séparation du mal qui l'entoure, Elie ne montre aucune préoccupation de lui-même, aucun désir d'être personnellement reconnu. Il se tient devant l'Eternel, écoute sa Parole, lui obéit, vit en toutes choses dans Sa dépendance. Il dépend de Dieu pour sa subsistance, pour porter la grâce aux nations, pour tenir tête à l'ennemi, pour rendre témoignage, pour exercer la puissance divine en retenant ou en donnant la pluie, mais avant toutes choses, pour faire tomber le feu du ciel sur l'holocauste et juger le monde. Il s'attend à l'Eternel, marche avec Lui, et sera, comme Enoc, élevé dans la gloire. La parole de l'Eternel, l'Ange de l'Eternel, l'Eternel lui-même, parlent à Elie; lui, il parle à Dieu, et Dieu l'écoute. Elie est un *ami de Dieu* (17: 22; 18: 38, 44). Elie est une *lettre de Christ*. Mais, où le Seigneur ne faillit jamais, cet homme de Dieu a failli, et c'est ce que nous allons considérer.

Chapitre 19: 1-9 - Elie devant Jézabel et devant lui-même

Il est utile de remarquer, en commençant ce chapitre, que si les hommes de Dieu ou leurs actions nous servent de types dans la Parole, cela ne veut pas dire que ces hommes aient

compris le sens caché de leurs vies ou de leurs actes. Sans sortir de l'histoire d'Elie, nous avons déjà fait remarquer que, dans l'évangile de Luc, le Seigneur donne à sa mission auprès de la veuve de Sarepta une autre portée que le récit de notre livre. Le feu du ciel tombant sur l'holocauste en est une autre preuve. Elie ne pouvait voir dans ce fait, ni la croix, ni la crucifixion avec Christ, choses devenues si claires pour nous à la lumière de l'Évangile. De fait, Elie était avant tout, comme homme de Dieu, un prophète du jugement, et, quant à ses expériences personnelles, ce n'est que dans notre chapitre qu'il porte ses yeux, sous l'enseignement divin, au delà de la scène du jugement, vers la région élevée et sereine dans laquelle Dieu trouve ses délices, se fait connaître et se révèle dans la plénitude de son caractère. Cette remarque nous aide à comprendre la scène qui va se dérouler devant nous.

Après la destruction totale des prophètes de Baal et le récit qu'Achab en fait à Jézabel, celle-ci jure par ses faux dieux de se venger d'Elie dans les vingt-quatre heures, et le lui fait savoir. «Et voyant cela, il se leva, et s'en alla pour sa vie» (versets 1-3). Il fuit devant une femme, lui qui avait été à la rencontre d'Achab et avait tenu tête aux 450 prophètes de Baal! Cette attitude si opposée à la précédente provenait de ce qu'en ce moment Elie avait oublié la source de sa force. Il ne pouvait plus dire: «L'Éternel devant lequel je me tiens». Il se trouvait *devant Jézabel* et non devant l'Éternel. Et la chose est si vraie qu'il va être obligé de marcher 40 jours et 40 nuits *pour se retrouver devant Dieu*. Du moment que le fidèle laisse un objet quelconque s'interposer entre son âme et Dieu, l'éloignement prend aussitôt des proportions incalculables. La conséquence nécessaire de cet éloignement est que le prophète perd toute sa force, car on ne la trouve que devant Dieu: «Tu as caché ta face, j'ai été épouvanté». Elie, instrument tout à fait remarquable de la puissance de l'Éternel, n'avait pas réalisé dans la même mesure, qu'en *lui-même* il n'y avait ni bien, ni lumière, ni force. Il faut qu'il fasse cette expérience, et Dieu l'y conduit en le laissant, avec ses propres ressources, devant la puissance de l'adversaire. Lui qui faisait annoncer à Achab: «Voici Elie», s'enfuit pour sauver sa vie devant une simple menace de Jézabel. De Jizréel, il passe sur le territoire de Juda, où la reine ne pouvait plus l'atteindre, continue sa course jusqu'à Beër-Shéba, extrême limite de Juda vers le désert, y laisse son serviteur, et, non content de cette fuite, s'en va dans le désert même, le chemin d'un jour. Là «il s'assit sous un genêt; et il demanda la mort pour son âme, et dit: c'est assez! maintenant, Éternel, prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères» (verset 4). C'est le découragement complet qui va jusqu'au désir d'en finir avec la vie. Pourquoi donc? «*Car je ne suis pas meilleur que mes pères!*» Le prophète avait donc pensé, ne fût-ce qu'un moment, qu'il était meilleur que ses pères, et que Dieu le soutenait dans le combat à *cause* de cette excellence! Pauvre prophète! sans force devant Jézabel, absolument découragé devant lui-même, lui qui avait cru pouvoir édifier quelque chose sur ce fondement de sable.

Mais pour que cet homme de Dieu soit entièrement délivré du moi, l'Éternel va lui faire entreprendre un long voyage, au bout duquel il rencontrera le Dieu de la loi en Horeb.

Combien de leçons cette scène ne contient-elle pas pour nous! Nous pouvons avoir été employés au service de Dieu, et cependant ne connaître Celui-ci que très imparfaitement.

Puis, un temps de bénédictions spéciales précède souvent une période de grande faiblesse spirituelle, parce que Satan, toujours aux aguets, nous fait trouver, dans les bénédictions même, une occasion de nous enorgueillir et d'exalter notre chair. Telle est, en partie, la cause de la discipline d'Elie; telle était celle de l'apôtre, bien que seulement préventive, après qu'il fut monté au troisième ciel. Remarquons encore que Satan nous attaque du côté que nous gardons le moins, parce qu'il nous semble le moins vulnérable. Etait-il probable de voir fuir devant une simple menace un homme dont le courage avait tenu tête à tout un peuple?

«Il s'en alla, lui, dans le désert». Quelle bénédiction quand le Seigneur nous y conduit pour y faire l'expérience des ressources infinies qui sont en Lui; quelle chose humiliante, salutaire aussi, quand notre propre volonté nous y mène et que nous y sommes pour apprendre ce qu'il y a dans nos cœurs! Tel est le cas d'Elie. — «Il se couche et dort sous le genêt». Il abandonnait, pour ainsi dire, sa mission, au moment où des faits éclatants en avaient démontré la réalité, mais il lui fallait apprendre que sa vie intérieure n'était pas soutenue par la foi, comme l'avait été son témoignage extérieur.

«Et voici, un ange le toucha et lui dit: Lève-toi, mange» (verset 5). Au chapitre 17, c'était lui, Elie, qui dispensait la nourriture à d'autres, après avoir été nourri lui-même; ici, où son manque de foi l'a poussé, il est sans nourriture aucune. Mais Dieu ne l'abandonne pas et pense à lui. La seule force qui puisse lui venir lui vient de la nourriture que Dieu lui a préparée; il trouve à son chevet un gâteau cuit sur les pierres chaudes et une cruche d'eau. Il mange, mais ne comprend pas ce que Dieu lui veut, et se rendort. Une seconde fois il trouve la même nourriture, et l'ange lui dit: «Mange, car le chemin est trop long pour toi» (verset 7). Dieu le nourrissait pour *le faire marcher*. Leçon importante pour nous! L'Eternel l'avait nourri au Kerith et à Sarepta, afin qu'il pût rendre un puissant *témoignage*, mais si la nourriture divine ne nous communique pas des forces *pour nous-mêmes*, le but de Dieu serait-il atteint?

Cette nourriture trouvée par Elie à son chevet a une puissance miraculeuse. N'en est-il pas ainsi de la parole de Dieu? Elle nous amène jusqu'à «la montagne de Dieu». C'est ainsi qu'en jugeait l'apôtre, parlant aux anciens d'Ephèse: «Je vous recommande à la parole de sa grâce, qui a la puissance... de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés» (Actes des Apôtres 20: 32).

Elie «alla, avec la force de ces aliments, quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu» (verset 8). Avec elle on marche et on ne se lasse point. Moïse avait passé quarante jours et quarante nuits en Horeb, s'entretenant avec Dieu. Sa Parole et sa présence avaient suffi pour soutenir les forces de son serviteur. Le Seigneur, lui, passe quarante jours et quarante nuits dans le désert sans aucune nourriture, en présence de bêtes sauvages et en butte aux assauts de Satan. Il *a faim* et ne trouve rien à son chevet pour le faire résister aux tentations de l'ennemi. Mais il est l'homme qui ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. La simple dépendance de cette Parole le nourrit, est sa force, et lui donne la victoire au milieu, de circonstances inouïes que Lui seul pouvait surmonter.

Chapitre 19: 9-21 - Elie devant Dieu

Elie arrive à Horeb, la montagne de Dieu, et entre dans la caverne, au même lieu, sans doute, où l'Eternel avait caché Moïse (Exode 33). Le prophète ne savait pas où Dieu voulait l'amener; il n'avait pas l'intention de se rendre à Horeb, en s'enfuyant, le chemin d'un jour, dans le désert. Mais quand il arrive à la caverne, ce n'est pas avec les sentiments du coeur de Moïse à l'égard du peuple coupable, d'un coeur qui, malgré toute cette iniquité, battait pour le peuple de Dieu: «Efface-moi de ton livre que tu as écrit» (Exode 32: 32), disait le législateur, prêt à subir l'anathème pour sauver Israël. «Considère que cette nation est ton peuple» (Exode 33: 13), disait-il encore en intercédant pour elle. Ce même Moïse qui proclamait le Dieu de la loi, faisait appel aux compassions du Dieu de la grâce envers ceux qui l'avaient offensé.

Mais Elie n'avait pas encore appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner. «La parole de l'Eternel vint à lui et lui dit: Que fais-tu ici, Elie? Et il dit: J'ai été très jaloux pour l'Eternel, le Dieu des armées; car les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont renversé tes autels, ils ont tué tes prophètes par l'épée, et je suis resté, moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter» (verset 10). Alors Dieu lui enseigne ce que Moïse avait désiré connaître, quand il avait dit: «Fais-moi voir ta gloire». Il fait d'abord passer devant le prophète les diverses manifestations de sa puissance et de ses jugements. Elie les connaissait bien: il avait assisté au vent d'orage qui avait précédé la pluie (18: 45); à sa parole, le feu du ciel était tombé en présence de tout le peuple (18: 38); et ces mêmes phénomènes s'étaient produits jadis sur cette même montagne d'où Dieu avait donné la loi; la montagne avait aussi tremblé, il y avait eu des tonnerres et des éclairs et des flammes. Mais — quelle leçon pour Elie — l'Eternel n'était pas dans le vent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu. Toute la vie du plus puissant des prophètes aurait pu s'écouler sans qu'il connût réellement Dieu!

Elie entend «une voix douce et subtile» (versets 12, 13), il comprend alors que c'est une chose nouvelle qui dépasse le cercle de ses expériences, et le visage enveloppé de son manteau de prophète, il se tient à l'entrée de la caverne. Cette voix douce et subtile était celle de la grâce. C'est par elle que Dieu s'est révélé dans la plénitude de son Etre à de pauvres pécheurs comme nous. Le Dieu qui se révèle ainsi renouvelle sa question au prophète pour le sonder à fond: «Que fais-tu ici, Elie?» Elie fait la même réponse (verset 14; conf. verset 12). Il avait eu le temps de réfléchir; il montre à nu ce qu'il y a dans son coeur. A qui donne-t-il le beau rôle? A lui-même: «J'ai été très jaloux pour l'Eternel... *je suis* resté moi seul... ils cherchent *ma* vie». Qui accuse-t-il? Le peuple de Dieu: «*Ils* ont abandonné ton alliance, *ils* ont démolé tes autels, *ils* ont tué tes prophètes... *ils* cherchent ma vie». C'est en un mot une accusation en règle, un plaidoyer contre Israël et un panegyrique d'Elie.

«Ne savez-vous pas», dit l'apôtre, «ce que l'Ecriture dit dans l'histoire d'Elie, comment il fait requête à Dieu contre Israël: Seigneur, ils ont tué tes prophètes; ils ont renversé tes autels, et moi, je suis demeuré seul, et ils cherchent ma vie. Mais que lui dit la réponse divine? Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Ainsi donc, au temps actuel aussi, il y a un résidu selon l'élection de la grâce». «Dieu n'a point rejeté son peuple, lequel il a préconnu» (Romains 11: 3-5, 2).

Elie était venu *faire requête contre* Israël! En accusant le peuple et en se justifiant, il montrait son ignorance de la *grâce* et de *lui-même*. Comment donc! Il paraissait devant le Dieu de grâce pour jouer le rôle d'accusateur et plaider pour le jugement! Mais que lui dit la réponse divine? D'abord que la vengeance sera exécutée. A Elie échoit la triste mission d'en préparer les instruments: Hazaël et Jéhu. En second lieu, l'administration prophétique est ôtée à Elie, et il doit oindre Elisée comme prophète à sa place. Lui qui disait: «Je suis resté moi seul», doit apprendre que Dieu choisit, forme, ou destitue ses instruments comme il lui convient. Voici donc Elie jugé à fond. Il ne dira plus: «Prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères». Il lui faudra vivre, tout en étant le témoin d'un autre ministère qu'il devra reconnaître, étant employé de Dieu pour le former.

En troisième lieu, et c'est le grand point de la «réponse divine»: «Je me suis réservé en Israël sept mille hommes, tous les genoux qui n'ont pas fléchi devant Baal, et toutes les bouches qui ne l'ont pas baisé» (verset 18). Il y avait donc un résidu selon l'élection de grâce, connu de Dieu, sans qu'Elie en sût rien! La voix douce, subtile, était encore entendue dans ces jours d'apostasie, et c'était en ce faible résidu que Dieu trouvait son plaisir.

Elie accepte cette leçon humiliante; il se soumet, lorsque pour la quatrième fois Dieu lui dit: Va! (conf. 17 : 3, 9; 18: 1). Il retourne par le chemin d'où il était venu (verset 15). Il trouve Elisée fils de Shaphath, et jette sur lui son manteau, signe d'identification prophétique. S'il s'était tenu à la lettre de la parole de Dieu, il aurait dû commencer par oindre Hazaël et Jéhu (conf. 15, 16), mais il se hâte d'accomplir l'acte qui l'annihile, lui, le grand prophète, en cédant son autorité à un autre. Il montre ainsi, lui qui avait dit: «Je suis resté, moi seul», que désormais il n'est *rien à ses propres yeux*. Quant à Hazaël et à Jéhu, ce n'est pas Elie, c'est *Elisée* qui les oindra. Il renonce à ce qui aurait pu le mettre en relief et laisse l'oeuvre s'accomplir par un autre que lui.

Elisée abandonne ses bœufs et court après Elie. «Va, retourne», lui répond le prophète, se servant des mêmes paroles qu'il avait entendues (verset 15) de la bouche de l'Eternel. A ses propres yeux, il n'était rien désormais, et ce n'était pas le moment, d'engager Elisée à le suivre. «Que t'ai-je fait?» Elie ne lui jetait pas son manteau pour l'attirer après lui, mais pour qu'il fût prophète à sa place. Quel bel exemple d'humilité, de jugement de soi-même, de désintéressement, d'obéissance, de confiance en la Parole, cet homme de Dieu nous donne ici! Comme la discipline a produit chez lui des fruits rapides! Ne peut-on pas dire que l'humiliation d'Elie glorifie Dieu davantage que toute la puissance du prophète. Sa carrière est brisée en apparence, mais une nouvelle carrière, ayant son point de départ dans la discipline, va s'ouvrir devant lui, et si la première n'a pas abouti, la seconde, ne se terminera que dans la gloire! Puissions-nous tous, dans le brisement de nous-mêmes, suivre l'exemple d'Elie pour glorifier le Seigneur!

Chapitre 20 - Achab et Ben-Hadad

Depuis que Ben-Hadad, roi de Syrie avait prêté main forte à Asa, roi de Juda, contre Baësha, roi d'Israël, il était resté l'ennemi de ce dernier, lui avait pris des villes et avait même

acquis, par conquête, certains droits sur Samarie, capitale du royaume (conf. verset 34). Son fils, portant le même nom que lui (*), monte contre Achab et assiège Samarie. Revendiquant les droits de son père, il envoie au roi une sommation insolente: «Ton argent et ton or sont à moi, et tes femmes, et tes fils, les plus beaux, sont à moi» (verset 3).

(*) Le nom de Ben-Hadad est probablement le titre religieux des rois de Syrie: «fils de Hadad», ou «son adorateur». Le fils de Hazaël se nomme aussi Ben-Hadad. (2 Rois 13: 3, 25).

Que fait Achab? Lui, devant les yeux duquel venaient de se dérouler les scènes du chapitre 18, qui avait entendu son peuple tout entier crier à ses oreilles: «L'Eternel, c'est lui qui est Dieu!» il n'a pas même une pensée pour ce Dieu qui venait de relever par sa puissance son culte, auquel Achab avait substitué celui de Baal! (16: 31, 32). Achab ne consulte pas l'Eternel, ne lui remet pas sa cause, et, du reste, s'était-il jamais humilié devant Lui? Avait-il essayé d'arrêter le bras de Jézabel, cherchant à mettre Elie à mort? Non, ce coeur mauvais et faible «s'était vendu pour faire le mal, et sa femme Jézabel le poussait» (21: 25). Montrant que Dieu lui est étranger, agissant comme s'il n'existait pas, il accepte l'humiliation que lui inflige le monarque gentil. «Selon ta parole, ô roi, mon seigneur, je suis à toi, moi et tout ce que j'ai» (verset 4). Que pouvait-il faire en effet contre Ben-Hadad à la tête de toutes ses forces, et accompagné de trente-deux rois? Ainsi raisonnent ceux qui ne connaissent pas Dieu. Mais que lui sert son humiliation devant l'ennemi d'Israël? Ce dernier y prend occasion pour ajouter à la dureté l'outrage: «Tu me donneras ton argent et ton or, et tes femmes et tes fils; mais demain, à cette heure, j'enverrai mes serviteurs vers toi, et ils fouilleront ta maison et les maisons de tes serviteurs, et ils mettront dans leurs mains tout ce qui est désirable à tes yeux et l'emporteront» (versets 5, 6). Là encore, Achab ne revient pas à Dieu; il est plus important pour lui de convoquer et de consulter les anciens du pays. Eux sont pour la résistance, lui, pour accepter les premières conditions et pour refuser les secondes. A cette réponse, la rage de Ben-Hadad ne connaît plus de bornes. Achab réplique fièrement: «Que celui qui se ceint ne se vante pas comme celui qui délie sa ceinture» (verset 11), mais Dieu n'y est toujours pour rien.

Une grande multitude est rangée contre la ville. Dieu intervient par un prophète dont le nom ne nous est pas révélé: «Vois-tu toute cette grande multitude? Voici, je l'ai livrée aujourd'hui en ta main, et tu sauras que moi, je suis l'Eternel» (verset 13). Quel motif avait l'Eternel pour parler ainsi? L'état du coeur d'Achab? Nous venons de voir son endurcissement. Mais Israël, devant le miracle d'Elie, avait reconnu le vrai Dieu. Pouvait-il ne pas montrer sa grâce au moindre symptôme de retour du peuple vers Lui? Quant à Achab, Dieu lui dit: «Tu sauras que moi, je suis l'Eternel». S'il ne l'avait pas appris auparavant sous le fardeau des jugements de Dieu, cette délivrance miraculeuse allait peut-être toucher son coeur, et il serait restauré. Touchante patience de Dieu, même envers les plus profanes, les plus indifférents, les plus endurcis. Le Dieu que l'homme repousse, au lieu de se lasser, revient à lui comme Dieu de grâce et de délivrance!

Dans ce moment critique, Achab semble disposé à laisser Dieu agir; aussi bien n'a-t-il pas d'autre ressource. Le prophète répond catégoriquement à ses demandes. Les «serviteurs des chefs des provinces», par qui l'armée ennemie sera livrée en la main d'Achab, ne sont qu'une

poignée vis-à-vis de cette multitude. Au lieu d'attendre l'assaut de l'ennemi, c'est Achab qui engagera le combat et son armée ne compte que sept mille hommes! Achab suit la parole du prophète, et en ce jour-là les Syriens subissent une grande défaite.

Aucun mouvement de reconnaissance ne se produit dans le coeur du roi. Dieu l'avertit par le prophète qu'au retour de l'année, Ben-Hadad l'attaquera de nouveau. Il s'agit cette fois de prouver aux Syriens qu'Israël n'a pas obtenu la victoire par «ses dieux de montagne». Ben-Hadad a beau changer l'organisation de son armée et le lieu du combat, les Israélites, en nombre comme deux petits troupeaux de chèvres, frappent, en un seul jour, cent mille hommes à l'ennemi; la muraille d'Aphék tombe sur ceux qui restent. C'est ainsi que les Syriens ont dû apprendre ce qu'était l'Eternel et qu'Israël a pu le savoir.

Ben-Hadad s'enfuit dans la ville et se sauve de chambre en chambre. Les serviteurs s'offrent pour implorer la clémence du vainqueur; car ils ont entendu dire que les rois de la maison d'Israël sont des rois doux et cléments. Humiliés et vaincus, ils viennent en suppliants parler pour leur roi: «Je te prie, laisse vivre mon âme». Achab répond: «Il est mon frère», quand Dieu l'avait livré entre ses mains pour le détruire. L'idolâtre qui assimilait l'Eternel à «des dieux de montagnes», est le frère du roi d'Israël! Quel outrage à la gloire et à la sainteté de Dieu, que ce mot: «Il est mon frère!» Achab fait monter Ben-Hadad sur son char, conclut une alliance avec lui et le renvoie. Le roi de Syrie lui restitue les villes que son père lui avait prises. Le monde aime et reconnaît cette clémence et cette aménité. Que de fois, ceux qui devraient être les témoins de Dieu devant le monde, disent à ce dernier: «Mon frère, mes frères!» Triste parole qui abuse le monde et renie le caractère chrétien. Non, les chrétiens sont d'une autre famille que le monde; ils sont enfants de Dieu; celui-là a le prince du monde pour père.

Mais, direz-vous, les hommes ne sont-ils pas tous frères, étant tous des pécheurs? Non pas, puisque les chrétiens peuvent et doivent dire: «Lorsque *nous étions encore pécheurs*, Christ est mort pour nous» (Romains 5: 8). Donc ils ne le sont plus et ne peuvent s'appeler frères de ceux qui le sont encore. Il est vrai qu'il y a «un seul Dieu et *Père de tous*», dans le sens des rapports de Dieu avec ses *créatures*, mais même dans cette acception, celles de ses créatures qui Lui appartiennent par la foi peuvent seules ajouter: «Il est en *nous tous*», ce qui exclut absolument le monde d'aucune intimité avec Lui dans cette relation (Ephésiens 4: 6).

Appeler Ben-Hadad son frère! Le misérable Achab montrait à nu l'état de son coeur, lui, la veille encore, sectateur de Baal et qu'une double délivrance opérée en sa faveur n'avait pas amené à se repentir.

Voici venir un second prophète (versets 35-43). Celui du verset 13 annonçait la délivrance; celui-ci le jugement d'Achab. Quelle patience de la part de Dieu! Même au chapitre suivant, il tarde encore à prononcer le dernier mot du jugement! Mais auparavant nous apprenons à connaître la discipline de Dieu envers les siens. «L'homme d'entre les fils des prophètes dit à son compagnon, par la parole de l'Eternel: Frappe-moi, je te prie. Et l'homme refusa de le frapper». Si cet homme n'était pas prophète lui-même, il était en tout cas «compagnon de

prophète». La discipline de Dieu envers les siens est d'autant plus sévère, qu'ils sont dans une position plus privilégiée. Nous avons ici un cas différent de celui du prophète de Juda, au chapitre 13. Ce dernier, ayant une parole positive de l'Eternel pour agir, *l'abandonne* pour suivre une autre parole qui s'affirmait comme parole de Dieu, et il trouve le lion sur le chemin. Ici, un compagnon du prophète *refuse* de faire selon la parole de l'Eternel. Il ne *veut pas* frapper et blesser son compagnon quand Dieu le lui ordonne. Il était bien intentionné, direz-vous; il aimait trop son compagnon pour lui faire du mal; sans doute, mais il y avait une parole impérative! Dieu donnait l'ordre. Vous objecterez encore que cet homme ne comprenait pas l'utilité de ce qui lui était ordonné; mais, devant la parole de l'Eternel, la question n'était pas de *comprendre*; il fallait *obéir*. Et de fait, il lui était impossible de comprendre; il ne pouvait ni ne devait se rendre compte de ce que Dieu voulait faire. La seule chose est qu'il y avait un ordre formel, et «par la parole de l'Eternel». Cet homme pouvait-il l'ignorer? Non, il était le compagnon du prophète et devait connaître la parole de Dieu. L'homme de Dieu de Juda devait *savoir* que la parole du vieux prophète ne *pouvait pas* être la parole de Dieu; celui-ci devait *savoir* que la parole de son compagnon *était* la parole de l'Eternel. Plus notre position nous met en rapport direct avec Dieu, moins nous avons d'excuse, si nous traitons la parole de Dieu comme si elle ne l'était pas.

Une désobéissance positive à la Parole est une chose infiniment grave, et combien de vies de chrétiens ne se composent que de pareilles désobéissances! Les chrétiens se demandent souvent pourquoi ils rencontrent le lion sur leur chemin, sans pouvoir répondre à cette question. Ne devraient-ils pas s'enquérir en tout premier lieu s'ils ont ou n'ont pas voulu se soumettre à la parole de Dieu, quand elle leur a montré Sa volonté d'une manière positive? D'habitude, on cherchera partout ailleurs la raison des *châtiments* de Dieu sur ses enfants ou sur ses serviteurs. Le jugement de cet homme l'atteint, «parce qu'il n'a pas écouté la voix de l'Eternel» (verset 36).

«Un autre homme», qui ne semble pas avoir été avec le prophète, dans des relations aussi intimes que le premier, écoute et obéit. Il frappe fort et le blesse. Il ne cherche pas à comprendre, mais fait ce que Dieu lui dit.

Maintenant le prophète peut se présenter devant Achab avec les preuves certaines de ce qui lui arriverait. Dieu avait dit: Frappe! Il s'y était refusé. Maintenant un autre frapperait Achab et le blesserait. Son sort était fixé.

Achab, comme David lorsque Nathan vint à lui, est obligé de prononcer son propre jugement (verset 40). Il était aveuglé; le bandeau qu'il voyait sur les yeux du prophète était le bandeau qu'il avait sur ses propres yeux, et il n'en savait rien! Tout à coup la parole de Dieu, comme un vent impétueux de jugement, retentit à ses oreilles: «Parce que tu as laissé aller d'entre tes mains l'homme que j'avais voué à la destruction, ta vie sera pour sa vie, et ton peuple pour son peuple» (verset 42).

La repentance, la contrition d'esprit, vont-elles enfin pénétrer dans ce coeur endurci? «Et le roi d'Israël alla en sa maison, triste et irrité, et il vint à Samarie» (verset 43).

«Triste et irrité», ces deux choses le dépeignent. «*Triste*»: oh! comme cela caractérise le monde! Il fait sa propre volonté et il est triste. Il n'y a jamais de joie dans le chemin de la désobéissance et de la révolte contre Dieu. Le chrétien seul peut réellement connaître la joie, et une «joie accomplie». La Parole, le Seigneur lui-même, nous indiquent où elle se trouve. Dans l'*obéissance* à ses commandements, qui est elle-même son amour réalisé (Jean 15: 9-14); dans la *dépendance*, fruit de la nouvelle nature que nous tenons de Lui (Jean 16: 24); dans, l'*assurance* que nous donne la connaissance de notre union avec Lui (Jean 17: 11-13); enfin, dans la *communion* avec le Père et avec le Fils. (1 Jean 1: 3, 4).

Combien toutes ces choses manquaient à cet homme misérable qui avait cru pouvoir suivre ses propres pensées en dépit de la parole de Dieu. Quelque impie que fût Achab, Dieu le jugeait selon la position favorisée dans laquelle il avait été placé. On a coutume, dans la chrétienté, de raisonner sur le sort réservé par la justice divine aux pauvres idolâtres. Il est certain qu'ils seront jugés selon les témoignages qu'ils ont reçus et par lesquels ils pouvaient connaître Dieu (Actes des Apôtres 14: 15-17); mais on n'entend pas le monde chrétien raisonner sur ce qui l'attend lui-même. Le sort d'Achab est plus terrible que celui de Ben-Hadad.

La Parole dit aussi qu'Achab fut «*irrité*». La tristesse du roi n'était pas celle qui mène à la repentance, mais à l'irritation. Contre qui? Contre Dieu. Le roi trouverait-il donc à tout moment Dieu sur son chemin? Venez, dit le monde, nous parler de l'amour de Dieu, quand il nous ôte la santé, ou des êtres chers, ou notre fortune? Vraiment! ne vaudrait-il pas mieux faire le mal comme les autres, au lieu de chercher à se bien conduire, puisque Dieu nous traite si injustement? C'est une des mille formes de cette irritation qui remplit les coeurs des hommes contre Dieu. Mais quand il y a une certaine connaissance de la Parole, comme chez Achab, on ne peut plus s'étourdir en faisant le mal. C'était facile, aux temps passés, avant l'apparition d'Elie qui venait «troubler Israël». Maintenant la Parole est là; on ne peut la secouer; elle ronge le coeur, ne lui laisse pas de repos. Cette parole du prophète a soulevé le voile de l'avenir. Peut-être n'en sortira-t-il rien... mais qui peut le savoir? Il est un fait, c'est que, dans la vie du monarque, cette Parole s'est constamment accomplie et si souvent en bénédictions imméritées auxquelles il n'a pas pris garde. Les menaces s'accompliront-elles? Le prophète a dit: «Ta vie sera pour sa vie». Il n'a pas dit quand. Et si c'était aujourd'hui? ou demain? Ne pouvait-il donc me laisser tranquille? Il y a bien de quoi être «triste et irrité». Le ver rongeur est là; il a commencé son oeuvre, le ver qui ne meurt point!

Chapitre 21 - Achab et Naboth

De nouvelles circonstances nous montrent l'état moral du roi. Son coeur est envahi par la cupidité, par la convoitise pour une chose que Dieu ne lui a pas donnée. Or elle est aussi bien une idolâtrie que le culte de Baal (Colossiens 3: 5). Achab, possédé par l'ennemi, a simplement passé d'une idolâtrie à l'autre.

La proposition d'Achab à Naboth est d'une portée plus grande qu'elle ne le paraît au premier abord. Elle tendait à aliéner pour toujours l'héritage de cet Israélite pieux. Faire un

échange, ou même donner en argent la valeur *de la terre*, c'était, pour Achab, prendre définitivement possession de la vigne de son voisin. Or un Israélite, craignant Dieu, ne pouvait accepter de telles conditions. Quand il vendait sa terre, il n'en vendait que les récoltes, et sa possession devant lui retourner au jubilé, le prix en était estimé selon le nombre d'années où l'acheteur en récoltait le produit (Lévitique 25: 15). Le vendeur avait même le droit de racheter sa terre à chaque instant, en restituant à l'acheteur le surplus des années à passer encore depuis la vente. L'Israélite qui craignait Dieu tenait à l'héritage de ses pères, parce qu'eux-mêmes le tenaient de l'Eternel; mais il avait une raison plus péremptoire encore. En réalité, le pays, le sol lui-même, n'appartenait pas au peuple, mais à l'Eternel: «Le pays ne se vendra pas à perpétuité, *car le pays est à moi; car vous, vous êtes chez moi, comme des étrangers et comme des hôtes. Et dans tout le pays de votre possession, vous donnerez le droit de rachat pour la terre*» (Lévitique 25: 23, 24).

Cela fait comprendre la réponse très catégorique de Naboth: «Que l'Eternel me garde de te donner l'héritage de mes pères» (verset 3).

Le verset 4 nous montre l'effet produit par une convoitise irréalisable sur le coeur d'un homme sans Dieu: «Et Achab s'en vint à sa maison, *triste et irrité*». Nous retrouvons ici les mêmes mots qu'à la fin du chapitre 20. Pauvre coeur de l'homme! accablé de tristesse, gonflé d'irritation! Et c'est tout ce qu'il est capable de contenir, lorsque Satan, pour garder son empire sur lui, ne vient pas lui souffler de nouvelles convoitises décevantes. Achab est triste de voir l'objet de son désir mis hors de sa portée; irrité contre une volonté qui y met obstacle et qu'il ne peut fléchir, parce qu'en somme c'est la volonté de Dieu.

Ainsi, de tous côtés, Achab a rencontré Dieu sur son chemin. Derrière la sécheresse et la soif, il avait trouvé Dieu; il l'avait trouvé en face de sa religion, en face de son alliance avec Ben-Hadad, en face de ses convoitises. Dieu, toujours Dieu, ce Dieu qu'il avait cru pouvoir remplacer par ses idoles. Depuis l'égorgement des prêtres, la maison était, il est vrai, balayée et parée, mais déjà de pires démons y étaient entrés.

Qui attise ces mauvais esprits, qui entretient ces convoitises? C'est Jézabel, vrai type de l'esprit satanique (versets 5-14). Jézabel fait le mal, le sachant et le voulant. Elle excite tous les mauvais instincts du coeur de son mari. Elle fait appel à son orgueil: «Est-ce toi qui exerces maintenant la royauté sur Israël?» (verset 7). Elle ajoute: «Moi, je te donnerai la vigne de Naboth, le Jizréélite». Quand un homme a, comme Achab, vendu son âme à Satan, ce dernier ne manque pas de lui faire toute sorte de promesses. Il est le Tentateur. Ce que Dieu ne veut pas te donner, moi, je te le donnerai. Laisse-moi faire; je te donnerai la vigne. Achab laisse faire, parce qu'il y voit la réalisation de sa convoitise. Et maintenant, Achab, «lève-toi, mange du pain, et que ton coeur soit gai». C'est là, en effet, le but constant de la chair: la santé, la gaiété, faire ce que l'on veut et se procurer ce qu'on désire. Mais comment atteindre ce but? Naboth avait dit: «Je ne te donnerai pas l'héritage de mes pères». Jézabel vient et dit: «Je te donnerai la vigne de Naboth». Elle prend Achab par la main et le conduit dans son chemin à elle, chemin de mensonge et de meurtre, sous couleur d'être sa bienfaitrice. Elle «lui donnera», mais en attendant elle s'empare de son autorité, de sa prérogative royale; elle

«écrit des lettres en son nom, et les scelle de son sceau» (verset 8). Achab est devenu son esclave. Elle ne recule ni devant les faux témoignages, ni devant le meurtre d'un homme juste pour en donner le profit à sa créature. Cette adoratrice de Baal fait dire aux faux témoins: «Naboth a maudit Dieu et le roi» (versets 10, 13). Elle emploie le nom de Dieu, reconnu par le peuple, mais non par elle, pour détruire un serviteur du vrai Dieu. Jézabel n'a-t-elle pas toujours fait ainsi? Nous la voyons renaître en Apocalypse 2, non plus dans le judaïsme, mais dans l'Eglise, prenant le caractère de prophétesse et accusant les vrais témoins de Dieu de «connaître les profondeurs de Satan», tandis qu'elle-même enseigne à ses enfants à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles.

Achab laisse faire le mal et consommer l'iniquité pour en profiter; les hommes de Jizréel, anciens et nobles, le font en connaissance de cause, car les lettres leur disent de choisir deux hommes *méchants*, fils de Bélial, qui se parjurent afin de perdre Naboth. Ils n'ont guère de scrupules, car il est dans leur intérêt de plaire au roi et de se le concilier.

Naboth est lapidé; le moment est enfin venu pour Achab de jouir du fruit de sa convoitise. «Lève-toi», dit Jézabel, «prends possession de la vigne de Naboth, le Jizréélite, qu'il refusa de te donner pour de l'argent, car Naboth n'est pas vivant, mais il est mort» (verset 15).

Achab descend. Va-t-il donc être heureux? C'est le moment pour lui, le but atteint, de montrer cette gaîté que Jézabel lui avait promise. A peine entre-t-il en possession que, sur la vigne même de Naboth, où il venait prendre la mesure de son nouveau domaine, Elie, averti de Dieu, le rencontre. Sa jouissance, son bonheur ont disparu. Satan nous leurre toujours et nous laisse, vis-à-vis de Dieu, après nous avoir trompés et plongés dans le borbier.

Achab dit à Elie: «M'as tu trouvé, mon ennemi?» (verset 20). Oui, son ennemi! Il avait pris Satan pour ami, il trouve Dieu comme ennemi. Sur le lieu même de la satisfaction promise, il ne trouve rien de ce qu'il espérait, mais Dieu se dresse devant lui, représenté par son prophète, et lui dit: «As-tu tué, et aussi pris possession?» (verset 19). D'autres avaient tué; Dieu en demande compte à Achab. La joie tant désirée est remplacée par l'affreuse malédiction qui se répète le long de cette lamentable histoire d'Israël. C'est, avec les mêmes termes, le jugement de Jéroboam, le jugement de Baësha: «Celui de la maison d'Achab qui mourra dans la ville, les chiens le mangeront, et celui qui mourra dans les champs, les oiseaux des cieux le mangeront» (verset 24. conf. 14: 11; 16: 4). Et Jézabel n'est pas oubliée: «Les chiens mangeront Jézabel à l'avant-mur de Jizréel» (verset 23). L'exécution du jugement annoncé se fait attendre pour cette dernière (2 Rois 9), mais n'en est pas moins certaine.

Cette fois Achab doit se dire: Le jugement de Dieu m'a atteint. Il se réveille devant le fait que la parole de Dieu contre ses prédécesseurs a été sans repentance. Pour lui qui a fait pis qu'eux tous, le jugement est à la porte.

Que fait Achab? Il s'humilie; il va dans l'affliction, le deuil et le jeûne (versets 27-29), il couche avec le sac qu'il met sur sa chair; il «marche doucement», comme on le pratique dans la maison des morts. Où est son orgueil et son coeur gai, et même sa tristesse de mauvais aloi et son irritation? Il ne reste qu'un deuil sans fond devant le sort inévitable. Est-ce une

conversion? Le chapitre suivant nous donnera la réponse. Mais, en attendant, quel Dieu, plein de miséricorde, que le nôtre! S'il découvre le mal, il constate le moindre retour de l'âme au bien, il enregistre le moindre signe de repentance. Il dit à Elie: «Vois-tu comment Achab s'est humilié devant moi? Parce qu'il s'est humilié devant moi, je ne ferai pas venir le mal en ses jours; mais, dans les jours de son fils, je ferai venir le mal sur sa maison» (verset 29). Pas un iota de sa Parole ne tombera en terre, mais le jugement sera différé jusqu'aux jours de son héritier.

Chapitre 22 - Achab et Josaphat

«Et on resta trois ans sans qu'il y eût guerre entre la Syrie et Israël» (verset 1). Voilà donc à quoi avait abouti l'alliance d'Achab avec Ben-Hadad, à part la question du jugement de Dieu: à un court répit de trois années sans guerre! Puis Ben-Hadad, à peine libéré, n'avait pas tenu ses promesses (conf. 20: 34); il n'avait pas rendu Ramoth de Galaad. «Savez-vous», dit le roi d'Israël à ses serviteurs, «que Ramoth de Galaad est à nous? Et nous nous taisons, sans la reprendre de la main du roi de Syrie!» Il serait lâche de se taire; ainsi la guerre est de nouveau déchaînée. Dieu n'entre pas en ligne de compte dans ces revendications entre peuples. L'histoire en est toujours la même, et les nations chrétiennes de nos jours ne valent pas mieux, sous ce rapport, que les nations idolâtres. Le désir de s'étendre, d'un côté, de résister à ces empiètements, de l'autre, constituent le fond de la politique. Dieu ne fait pas de politique; il est étranger à ces débats, quoiqu'il ait la haute main sur toutes choses et se serve de *tout* pour accomplir ses desseins.

Josaphat, fils du pieux Asa, et fidèle comme lui, pour maintenir sans mélange le culte de l'Eternel en Juda, Josaphat était descendu vers le roi d'Israël. D'où provenaient ces relations? Du fait que Josaphat s'était «allié par mariage avec Achab», non pas lui-même; mais Joram, son fils, avait reçu pour femme une fille d'Achab (2 Chroniques 18: 1; 21: 6). Cette alliance était un grand mal, et le roi de Juda dut en éprouver les graves conséquences. «Aides-tu au méchant», lui dit plus tard Jéhu, fils de Hanani, le voyant, «et aimes-tu ceux qui haïssent l'Eternel?» (2 Chroniques 19: 2). Cette alliance entraînait fatalement le fidèle à épouser les intérêts d'un roi qui n'eut pas son pareil en iniquité sur la terre d'Israël (21: 25, 26).

«Viendras-tu avec moi à la guerre?» dit Achab à Josaphat. Ce dernier répond: «*Moi, je suis comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux*» (verset 4). Cette alliance entraîne donc Josaphat à déclarer que lui, le pieux roi de Juda, est comme l'impie Achab, à renverser la barrière qui sépare l'homme de Dieu, du monde. Y a-t-il une grande différence entre cette parole et celle d'Achab à Ben-Hadad: «Tu es mon frère?» L'alliance avec le monde, on ne saurait trop le répéter, nous rend solidaires de son iniquité. Dans les livres historiques, nous rencontrons toujours de nouveau cette vérité solennelle que, *donner son concours, s'associer ou coopérer à un système où le mal est toléré et reconnu, c'est se solidariser avec ce système*. On pourrait se demander si la repentance momentanée d'Achab n'avait pas influé sur les dispositions de Josaphat. Cela ne nous est pas dit, mais cela n'excusait le roi en aucune manière. Le fidèle ne reste pas dans un système quelconque, parce qu'il peut s'y trouver du bien, mais parce qu'il est approuvé de Dieu. Or Israël et son roi

n'avaient plus à attendre que le jugement définitif, et la ville ne contenait plus de justes qui pussent la sauver.

Cependant (versets 5-12), dans cette fâcheuse alliance, Josaphat a trop de piété pour agir sans consulter l'Eternel et sa parole. Achab rassemble immédiatement 400 prophètes. C'était beaucoup. D'où venaient-ils, quand à peine quelques prophètes isolés se trouvaient encore sur le territoire d'Israël? C'était peu, car un seul prophète de l'Eternel suffisait pour faire connaître sa pensée. Ces 400 prophètes d'Achab, qui sont-ils? Seraient-ils peut-être, sous un déguisement, les 400 prophètes de l'ashère, divinité femelle, qui n'avaient pas été détruits au Kison? C'est assez probable. Quoi qu'il en soit, si c'étaient les mêmes, ils avaient changé de robe avec les circonstances. Ils prétendaient maintenant parler par l'Esprit de Dieu, tandis qu'un esprit de mensonge qui servait leurs propres intérêts, s'était emparé d'eux. On peut porter la livrée de prophète de l'Eternel et mentir. Combien cela est fréquent en tout temps, et plus encore aujourd'hui qu'autrefois. «Monte», crient-ils tous; «et le Seigneur la livrera en la main du roi» (verset 6).

Cependant Josaphat est mal à l'aise. Il y a un sens spirituel qui avertit un cœur vrai, sans que peut-être il puisse s'en rendre compte, que certaines manifestations n'ont pas l'Esprit de Dieu pour agent. Ce n'est pas le don de discerner les esprits (1 Corinthiens 12: 10), qui n'est pas de tous, mais un sens qui, quelque faible que soit l'enfant de Dieu, ne devrait jamais lui manquer. Il se sent mal à l'aise dans un milieu opposé à Dieu, mal à l'aise en présence de certains discours qui ont la prétention de sortir de lèvres religieuses et manquent du caractère divin, mal à l'aise vis-à-vis de vanteries comme il s'en produisait devant le roi d'Israël. Tel était le cas de Josaphat, aussi, après avoir assisté au spectacle provoqué par sa parole à Achab: «Enquiers-toi aujourd'hui, je te prie, de la parole de l'Eternel» (verset 5), il se voit obligé d'ajouter: «N'y a-t-il pas ici encore *un* prophète de l'Eternel, pour que nous nous enquérions auprès de lui?» (verset 7). Il lui suffirait qu'il y en eût un, réellement séparé pour Dieu, pour contrebalancer les 400 autres. Achab répond: «Il y a encore un homme, pour consulter l'Eternel par lui; mais *je le hais*, car il ne prophétise pas du bien à mon égard, mais du mal; c'est Michée, fils de Jimla» (verset 8). Il le haïssait, et il en faisait de même à l'égard de tous ceux qui prononçaient sur lui le jugement de l'Eternel. Il voulait que le prophète «prophétisât du bien à son égard». Tel sera toujours le caractère du monde religieux. Ceux qui le composent se choisissent des docteurs selon leurs propres convoitises, des docteurs qui leur disent: mes frères, comme Achab lui-même disait: mon frère, à Ben Hadad, des docteurs qui les louent en exaltant le monde qu'ils habitent, et leur prédisent du succès et de la prospérité. L'intègre Josaphat ne peut supporter ces paroles. Il a l'habitude de respecter toute parole qui vient de l'Eternel. On ne voit pas, plus tard, qu'il conteste devant la parole de Jéhu qui le condamne, (2 Chroniques 19: 1). «Que le roi ne parle pas ainsi!» dit-il (verset 8).

Achab n'a qu'une pensée: prouver la méchanceté de Michée à son égard (conf. verset 18). Il le fait promptement chercher. L'homme de Dieu se tenait naturellement à part des 400 prophètes; bon exemple pour le roi de Juda qui s'alliait au roi profane. La conséquence bien triste, mais nécessaire de cette alliance, est qu'il suivra Achab au lieu de suivre Michée. Tel est

l'effet des «mauvaises compagnies» sur le croyant, et jamais on ne voit se produire l'effet inverse, c'est-à-dire que le monde suive l'exemple des enfants de Dieu. Quelqu'un a dit: «Il n'y a pas égalité dans une alliance entre la vérité et l'erreur, car, par cette alliance même, la vérité cesse d'être la vérité, et l'erreur ne devient pas la vérité».

Michée, pour rendre plus solennel ce qu'il va proclamer, parle d'abord comme les 400 prophètes: «Monte et prospère; et l'Eternel la livrera en la main du roi» (verset 15). «Combien de fois», reprend Achab, t'adjurerai-je de ne me dire que la vérité au nom de l'Eternel?» (verset 16). On voit ici ce qu'est la conscience, même endurcie. Elle parle au dedans du coeur; elle dit à Achab: Ce que Michée dit, ne peut être l'expression de sa pensée. Et, quand même Achab recherche le mensonge, sa conscience le force à vouloir la vérité. Il ne la suivra, ni ne lui obéira, mais le malaise produit par sa conscience ne lui laisse pas de repos, jusqu'à ce qu'il entende, sache et voie, comme le meurtrier, ramené malgré lui sur le lieu de son crime. Alors ces paroles navrantes retentissent à ses oreilles: «J'ai vu tout Israël dispersé sur les montagnes comme un troupeau qui n'a pas de berger; et l'Eternel a dit: Ceux-ci n'ont pas de seigneur; qu'ils s'en retournent en paix, chacun à sa maison» (verset 17).

Le prophète ne s'arrête pas là. Il montre l'esprit satanique de mensonge qui s'est emparé de tous les prophètes, afin de faire monter Achab à Ramoth. L'Eternel dit: «Qui persuadera Achab, afin qu'il monte et qu'il tombe à Ramoth de Galaad?» (verset 20). C'était le jugement de Dieu, préparé d'avance contre Achab, jugement indirect, mais dont les esprits démoniaques qu'il avait adorés, devenaient les instruments pour la perte de leur victime.

Sédécias qui, dans cette scène, avait joué le rôle principal, en se faisant des cornes de fer et en disant au roi: «Avec celles-ci tu heurteras les Syriens, jusqu'à les exterminer» (verset 11), Sédécias frappe Michée sur la joue et dit: «Par où a passé l'Esprit de l'Eternel, d'avec moi, pour te parler?» (verset 24). Il prétend à la direction du Saint Esprit et use de violence pour le prouver, mais il prouve ainsi quel esprit l'anime, Lui aussi tombera sous le jugement, «quand il ira de chambre en chambre pour se cacher» (verset 25).

Michée, comme tant de prophètes et de fidèles serviteurs de l'Eternel, est jeté en prison, persécuté cruellement pour la vérité qu'il a proclamée (versets 27, 28). Mais son témoignage s'étend, devient par là public, comme plus tard celui de Paul. Il a l'honneur d'adresser à tous la pensée de Dieu quant à l'avenir: «Peuples, entendez-le tous!» (verset 28).

Le pauvre Josaphat assiste muet à cette scène. Etant sur le terrain de son allié, il n'a aucune autorité pour contrecarrer ses ordres. Ses faibles remarques ont-elles changé les plans, les décisions d'Achab? Trouve-t-il le courage de rompre cette alliance malheureuse? Rien de semblable. Et à quoi lui sert-elle, sinon à être infidèle à Dieu? Il monte avec le roi d'Israël à Ramoth de Galaad.

Mais voici cette conscience importune qui vient de nouveau assiéger Achab. Si Michée avait dit vrai? S'il avait réellement prédit ma mort dans cette expédition? Il veut et croit trouver un moyen sûr d'échapper au jugement qui le cherche et le poursuit. Il se déguise et, sous l'empire de la crainte égoïste, n'a pas même assez de noblesse de coeur pour ne pas

compromettre son allié, contre lequel, à cause de ses vêtements royaux, vont se diriger les coups dans la bataille. Les chefs des chars se détournent contre Josaphat, pensant avoir affaire à Achab. A ce moment, «Josaphat cria». Nous voyons, en 2 Chroniques 18: 14, que dans cette extrémité, Josaphat recourut à l'Eternel: «Josaphat cria, et l'Eternel le secourut». Il n'abandonne pas les siens dans la détresse.

Achab est atteint par une flèche tirée «à l'aventure», chose qu'il n'avait pas prévue. Il meurt en héros, comme dirait le monde, soutenu encore mourant, sur son char, vis-à-vis des Syriens. Il expire le soir et son sang remplit le fond du char. «Et on lava le char à l'étang de Samarie, et les chiens léchèrent le sang d'Achab, là où les prostituées se lavaient, selon la parole de l'Eternel qu'il avait prononcée» (verset 38). Ainsi s'accomplit le jugement contre lui, mais il ne trouvera sa pleine exécution que plus tard, par les mains de Jéhu.

Comme les hommes qui écriraient cette histoire l'écriraient autrement que Dieu ne l'a fait! Le règne d'Achab fut long et relativement glorieux. Les victoires sur les Syriens sont, pour l'homme qui n'aurait pas la révélation divine, des faits de haute valeur et de courage intrépide; son alliance avec Ben-Hadad est de la noble clémence et de la bonne politique, celle avec Josaphat est bien plus sage encore; la guerre de Ramoth lui était imposée par l'honneur de son royaume. Les annales de son règne, perdues probablement pour toujours, énumèrent toutes les villes qu'il bâtit et fortifia, son palais d'ivoire, à l'instar probablement de celui de Salomon, et d'autres choses encore (verset 39). Mais de tout cela il n'est rien resté que le terrible exemple d'un homme responsable de servir Dieu et qui, le connaissant, lui a préféré les idoles et ses convoitises et a haï les témoins fidèles du Dieu d'Israël.

Quelques mots terminent ce livre (versets 41-51) et reposent un peu le coeur au milieu de tant de ruines. Josaphat fut fidèle, non pas sans reproche, car il ne mit pas assez de zèle à détruire les hauts lieux, restes de l'idolâtrie qui s'était implantée en Juda. Il extermina les êtres infâmes qui s'étaient établis dans le pays avec l'idolâtrie cananéenne. Mais on voit, avec regret, qu'il n'apprit pas tout de suite la leçon que Jéhu lui avait enseignée à son retour de Ramoth. Il se lia avec le fils d'Achab, Achazia, qui agissait méchamment (2 Chroniques 20: 35-37), et s'associa avec lui pour construire des navires et aller chercher en commun de l'or d'Ophir. Le besoin des richesses acquises par l'alliance avec Achazia est un motif moins relevé que le besoin d'influence acquise par l'alliance avec Achab. Mais le Seigneur le reprit: «Eliézer, fils de Dodava, de Marésha, prophétisa contre Josaphat, disant: Parce que tu t'es lié avec Achazia, l'Eternel a détruit tes oeuvres: et les navires furent brisés, et ne purent aller à Tarsis» (2 Chroniques 20: 37).

Grâce à Dieu, après les paroles du prophète et la destruction de sa flotte, Josaphat avait compris, ce qui fut la grande faiblesse de sa vie, qu'une alliance avec le monde, pour quelque but que ce soit, est une chose que Dieu désapprouve et qui amène un jugement sur ses enfants. «Alors Achazia, fils d'Achab, dit à Josaphat: Que mes serviteurs aillent avec tes serviteurs dans les navires; et Josaphat *ne le voulut pas*» (verset 50).

Ce tableau, réjouissant après tout, est suivi de quelques mots (versets 52-54) résumant le règne d'Achazia, fils d'Achab, règne court, mais rempli de tout ce qui pouvait provoquer l'Eternel à la colère. Sous son règne, le culte de Baal renaît en Israël, et le roi lui-même se prosterne devant l'abomination des Sidoniens.

Pensées

ME 1905 page 9

Quant l'homme, au lieu de se justifier lui-même, justifie Dieu dans Ses oeuvres, Ses paroles et Ses voies, alors Dieu le justifie.

ME 1905 page 20

Matthieu présente les discours du Seigneur dans un certain ordre dispensationnel, omettant les faits qui en ont été l'occasion. Luc les présente dans leur ordre moral, avec les faits qu'ils illustrent.

ME 1905 page 51

Il faut posséder la nature qui aime pour savoir ce qu'est l'amour.

ME 1905 page 56

Le diable n'est jamais plus diabolique que lors qu'il parait la Bible en mains.

Dieu se sert des plus faibles instruments, pour accomplir ses plus puissants desseins.

ME 1905 page 103

La foi hardie et simple est toujours récompensée. Elle glorifie Dieu, et Dieu l'honore.

ME 1905 page 109

Il est impossible que la foi dépasse son crédit à la banque de Dieu.

ME 1905 page 160

Oh! puissions-nous avoir un coeur pour le servir! Un coeur patient, humble, dévoué, dépouillé de lui-même! Un coeur prêt à servir avec d'autres, prêt aussi à servir tout seul! Un coeur si plein d'amour pour Christ qu'il trouve sa joie, sa joie principale, à le servir, quels que soient le caractère ou la sphère de ce service.

Tout effort pour rendre culte à Dieu par les moyens profanes dont l'homme naturel dispose, n'est pas autre chose que «présenter devant l'Eternel un feu étranger». L'objet du culte est Dieu; Christ en est le fondement et la substance; le Saint Esprit en est la puissance.

ME 1905 page 240

La pensée ne peut mesurer l'amour. La pensée peut mesurer la pensée. L'amour n'est connu que par celui qui en est l'objet.

La connaissance ne peut aimer; pour aimer, il faut que nous soyons nés de Dieu; car «Dieu est amour».

ME 1905 page 360

La loi n'a jamais traité l'homme comme *mort*, mais comme *vivant* et *responsable*.

ME 1905 page 436

Le culte peut commencer par l'Esprit et finir par la chair.

Notes sur le livre de Daniel

ME 1904 page 3 - ME 1905 page 10

Introduction

L'histoire divinement inspirée du peuple d'Israël est humiliante au possible pour chaque individu, dévoilant dans son entier l'incapacité de l'homme, même le plus privilégié, partout où il s'agit de garder une responsabilité. Considérée au point de vue prophétique, elle offre cependant de précieux encouragements à la foi, témoignant de la fidélité de Dieu qui se glorifie en bénissant un peuple si indigne de ses faveurs.

Précédant son rétablissement en grâce, la discipline de Dieu en gouvernement devra parler à sa conscience. La grâce et le gouvernement sont deux principes importants dans les voies de Dieu à l'égard des siens. C'est une vérité bénie et qui demeure, que Dieu est toujours et entièrement pour son peuple en grâce, quoique pour un temps il puisse paraître agir *contre lui* en gouvernement. Le livre de Daniel s'ouvre pour en témoigner.

Même en Juda les choses en étaient venues au pire. Bientôt après la scission des dix tribus — désignées comme Israël en contraste avec Juda — l'idolâtrie s'introduit dans leur sein. Les mots souvent répétés: «Les péchés de Jéroboam, fils de Nébeth, par lesquels il fit pécher Israël», si tristement familiers à nos oreilles, indiquent que ce méchant roi d'Israël fut l'instigateur de l'idolâtrie dans laquelle tombèrent les dix tribus.

Juda et Benjamin demeurent quelque temps fidèles, mais hélas! eux aussi tombent dans le même péché, jusqu'à ce qu'enfin un de leurs rois, Manassé, «les fit errer en les induisant à faire le mal plus que les nations que l'Eternel avait détruite; devant les fils d'Israël» (2 Rois 21: 9).

Alors surgit la mission du prophète. Toujours donnée en un temps de ruine, la prophétie s'adresse à ceux qui ont des oreilles pour entendre, afin de les prévenir du juste jugement qui va tomber sur les désobéissants, et aussi de les encourager à repentance par des promesses de grâce. Ce principe se retrouve partout dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

Le livre de Daniel a ceci de particulier, qu'il ne s'adresse point au peuple dans son ensemble, mais personnellement à Daniel au sujet de ce peuple. Par la bouche d'autres prophètes, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel, Jéhovah parle directement à la nation elle-même en prononçant à ses oreilles ces solennelles paroles: «Ainsi dit l'Eternel».

La critique moderne se fourvoie ici, comme partout ailleurs. Aux fins de le combattre, elle s'est familiarisée le texte même de la Bible, davantage peut-être que beaucoup de croyants, mais manquant du secours de l'Esprit, les rationalistes ne peuvent arriver à la comprendre. En voici une preuve entre bien d'autres. L'omission de ce qu'un écrivain de renom désigne comme «la puissante formule: ainsi dit l'Eternel», leur sert de preuve à l'appui de la théorie

qui assigne au livre de Daniel une date postérieure. Mais leur incrédulité est proche parente de leur critique. Ils avaient décidé à l'avance que Daniel est un simple *historien et point un prophète* — et cela en face de la parole du Seigneur lui-même en Matthieu 24: 15, car, disent-ils, «Daniel ne se sert jamais de cette puissante formule».

Le fait est que la formule — puisque formule il y a — «Ainsi dit l'Eternel», ne cadre pas avec le livre de Daniel, lequel, comme nous l'avons déjà remarqué, ne s'adresse plus au peuple de Dieu comme tel.

Deux cents ans — ou à peu près — auparavant, «Lo-Ammi» — pas mon peuple — avait résonné à son oreille par la bouche d'Osée. L'idolâtrie invétérée au travers d'une longue suite de rois, malgré tous les avertissements des prophètes, comblait la mesure de l'iniquité aux jours de Manassé, quand il «plaça une image taillée, l'idole qu'il avait faite, dans la maison de Dieu, de laquelle Dieu avait dit à David et à Salomon, son fils: C'est dans cette maison, et dans Jérusalem que j'ai choisie entre toutes les tribus d'Israël, que je mettrai mon nom à toujours» (2 Chroniques 33: 7). Provoqué à jalousie, Jéhovah refuse maintenant de reconnaître plus longtemps Israël comme son peuple. Lo-Ammi est la sentence prononcée, la nation a perdu sa place et entre dans une ère nouvelle de son histoire.

Déjà au temps d'Esaië, cent cinquante ans auparavant, elle s'abandonnait à une désobéissance flagrante. L'acte outrageux d'Ozias qui usurpe le droit des seuls sacrificateurs à faire fumer l'encens devant l'Eternel (2 Chroniques 26), ouvre la porte à l'idolâtrie éhontée d'un Achaz (2 Chroniques 28).

Esaië se présente alors, porteur d'avertissements solennels de jugement pour la conscience du peuple, mais faisant aussi appel à son coeur et faisant passer devant ses yeux la vision magnifique de bénédictions futures, de bénédictions méprisées par Israël aux jours du prophète, mais destinées à être accomplies, quand «un rejeton sortira du tronc d'Isaï» (Esaië 11).

L'un après l'autre, les rois de Juda avaient abandonné l'Eternel, «méprisé le Saint d'Israël» (Esaië 1: 4). Mais Lui demeure fidèle, s'adresse encore à son peuple comme tel. «Le boeuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître, mais Israël ne me connaît pas, mon peuple n'a point d'intelligence» (1: 3). «*Mon peuple*», en contraste avec ce qu'il dit à Daniel: «Soixante-dix semaines ont été déterminées sur *ton peuple*», c'est-à-dire le peuple de Daniel (Daniel 9: 24, cf. encore avec Daniel 10: 14 et 12: 1). Le peuple de Daniel porte maintenant au front la sentence Lo-Ammi, c'est-à-dire «*pas mon peuple*». Remarque solennelle et indispensable à la vraie intelligence du livre.

Le nom que prend maintenant Jéhovah, «le Dieu des cieux» (voyez en particulier le chapitre 2), en est une nouvelle évidence. A Josué, il se présente comme «le Seigneur de toute la terre» (Josué 3), marchant devant son peuple pour le débarrasser de ses ennemis et l'introduire, racheté, dans le pays de la promesse. Mais à présent que ce même peuple a sacrifié aux divinités étrangères, «aux idoles de Canaan», que la terre a été «profanée par le sang», «la colère de l'Eternel s'embrace contre son peuple, et il abhorre son héritage»

(Psaumes 106). Plus d'intervention directe de sa part en faveur de son peuple. Le «trône de l'Eternel» établi à Jérusalem au temps glorieux de Salomon (1 Chroniques 29), est ôté maintenant de la terre; le gouvernement passe aux mains des gentils et, avec Nebucadnetsar, commencent «les temps des nations» (Luc 21).

Daniel est le prophète des temps des nations et non pas des jours d'Antiochus, comme le veut la «haute critique», une critique qui n'a de hauteur que ses prétentions.

Chapitre 1 - Captif et fidèle

Le premier verset de ce chapitre contient ce qu'un théologien de nos jours dénonce comme «une erreur manifeste». L'erreur toutefois procède de son esprit, non des Ecritures.

Sans vouloir entretenir le lecteur des assauts livrés à la vérité par des gens qui professent être des ministres du christianisme, il est utile de remarquer qu'ils ont été réfutés cent fois par des hommes aussi savants qu'eux, et plus sérieux que leur prétendue science. La vérité est que nous vivons dans un temps où l'incrédulité fait des progrès effrayants, mais Dieu a pris soin de rendre témoignage à l'exactitude de sa Parole, qui laisse l'homme sans excuse dans son incrédulité. Malgré les laborieux efforts de la «haute critique», malgré ses tentatives constamment renouvelées pour ébranler l'inspiration de l'Ancien Testament en général, et de Daniel en particulier, rien de nouveau n'est avancé, *absolument rien qui n'ait déjà été réfuté*, et c'est présumer beaucoup de l'ignorance et de la paresse des lecteurs que de leur servir de nouveau ces arguments rebattus.

Les rationalistes nous disent que Jérusalem ne fut point assiégée la troisième année de Jehoïakim, du moins ne le pense-t-on pas! L'Ecriture l'enregistre comme un fait. Nous préférons nous en tenir à elle. Sans préface ou introduction, le livre de Daniel débute en nous montrant le roi de Babylone venant à Jérusalem et l'assiégeant. Longtemps auparavant Esaïe avait annoncé la chose: «Voici, des jours viennent où tout ce qui est dans ta maison... sera porté à Babylone; il n'en restera rien. Et on prendra de tes fils... et ils seront eunuques dans le palais du roi de Babylone» (Esaïe 39). Ces jours, hélas! étaient maintenant arrivés. «Le Seigneur livra en sa main Jehoïakim, roi de Juda» (Daniel 1: 2). «Le Seigneur livra...» solennelle déclaration! N'était-ce pas Lui, le Même, qui, à main forte et à bras étendu, avait retiré son peuple de la servitude d'Egypte, le portant comme sur des ailes d'aigle au travers d'un affreux désert? Pour l'introduire, triomphant, en Canaan, n'en chassa-t-il pas des nations plus nombreuses et plus fortes que lui?

«Moi», dit-il, «je suis l'Eternel, ton Dieu, qui t'a fait monter du pays d'Egypte... Mais mon peuple n'a pas écouté ma voix, et Israël n'a pas voulu de moi. Oh! si mon peuple m'avait écouté! si Israël avait marché dans mes voies! j'aurais bientôt subjugué leurs ennemis, et tourné ma main contre leurs adversaires» (Psaumes 81).

Mais quand même le roi de Juda est devenu sourd à la parole de Jéhovah, quand même l'état du peuple comme ensemble est tel que Dieu ne peut s'identifier plus longtemps avec lui, quiconque le désire, la foi individuelle, peut trouver le chemin de l'obéissance et d'une

entière séparation pour Dieu, tout autant qu'aux plus beaux jours de David et de Salomon. Jehoïakim, héritier de la couronne, est détenu prisonnier, chargé de chaînes, à Babylone; les vases précieux du temple ont passé au culte des idoles, les murs de Jérusalem, noircis par le feu, tombent en ruines; les sacrificateurs, chefs de la rébellion, avaient rempli la maison de l'Eternel de l'abomination des païens, se moquant des messagers de Dieu, maltraitant les prophètes, et méprisant sa Parole (2 Chroniques 36). Et malgré cela, «Daniel arrête dans son coeur» de se garder aussi absolument pur de la souillure de Babylone que s'il fût demeuré à Jérusalem. L'importance de refuser les mets du roi ne paraît pas grande à l'homme naturel qui prouverait même qu'il est convenable de les accepter; mais le serviteur fidèle est en tout guidé par la Parole, et dans ce cas-ci obéit à Exode 34: 15; Lévitique 19: 26; Osée 9: 4. Peut-être serait-il seul à rendre témoignage, incompris de ses compagnons de captivité?... N'importe, sa résolution est arrêtée, il regarde seulement au Seigneur et celui-ci ne tardera pas à se placer lui-même à sa droite pour le secourir.

Bien que servant d'introduction à l'ensemble du livre, ce premier chapitre contient des principes moraux de toute importance, propres à soutenir la foi en des jours de déclin et de ruine. Les circonstances peuvent changer, mais il demeure également vrai pour tout enfant de Dieu que «ceux qui m'honorent, je les honorerai, et ceux qui me méprisent seront en petite estime» (1 Samuel 2: 30). Facilement enclins au découragement, nous serions, dans les jours fâcheux, tentés d'abandonner la marche avec Dieu, comme impossible. Il n'en est pas ainsi de Daniel. Chez lui coeur et conscience demeurent en éveil. Maintenant, d'après les rites juifs, une rigoureuse séparation du monde, il refuse les mets d'une table païenne; il marche par la foi et reçoit le sceau de l'approbation divine.

Remarquons en passant que les principes auxquels Daniel obéissait en matière d'aliments, ne regardent plus les chrétiens de cette dispensation. Daniel était sous la loi, dont chaque détail commandait une obéissance implicite particulièrement difficile à observer à Babylone, mais il s'était fortifié en Dieu pour la rendre et en subir toutes les conséquences.

Le christianisme introduit d'autres considérations: «Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous enquérir de rien à cause de la conscience» (1 Corinthiens 10: 25). Au milieu d'une population païenne, les enfants de Dieu à Corinthe recevaient probablement, dans les viandes qui leur étaient vendues, une partie des offrandes aux idoles. Leur conscience n'avait point à s'en préoccuper. Pour le chrétien, l'idole n'est rien. «La terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle contient». Sans s'enquérir de rien, il peut manger de tout. Même dans le cas supposé d'une invitation chez un incrédule, liberté entière lui est laissée de manger ce qui est devant lui. Si cependant il lui était positivement affirmé que les mets placés devant lui avaient été offerts en sacrifice aux idoles, son devoir était de s'abstenir par égard pour la conscience d'autrui.

Une étude sérieuse de 1 Corinthiens 8 et 10, démontre que, tout en étant parfaitement libre pour lui-même, le chrétien agissant en grâce considérera la conscience des faibles, et s'abstiendra de tout ce qui pourrait leur devenir pierre d'achoppement. Mais ce sujet nous conduirait trop loin.

Quant aux mets du roi, Daniel devait obéissance à un plus grand que Nebucadnetsar et se soumettre à la loi de l'Eternel; il brave jusqu'à la fureur du despotique souverain de Babylone; mais quand ses sentiments naturels seuls sont en cause, il doit accepter en silence. Sans doute il lui est dur de perdre le nom qu'il tenait du pays de sa naissance, de s'en voir imposer un nouveau tout empreint de l'exil et de la captivité, mais il se tait. Esclave, son devoir est de se soumettre à tout ce que ne condamne pas la loi de son Dieu. L'introduction même de ces noms païens, est un effort de Satan pour oblitérer dans la mémoire des exilés, le souvenir de Jérusalem et de son culte. Daniel signifie: Jugement de Dieu. — Hanania: Donné de Dieu. — Mishaël: Qui est ce qu'est Dieu. — Azaria: Celui que Jéhovah aide. Au lieu de ces noms suggestifs, le prince des eunuques leur en donne de nouveaux tirés des idoles de Babylone (Daniel 4: 8).

Mais ils étaient attachés au Seigneur qui, dans sa providence, s'interpose en leur faveur d'une façon merveilleuse. Il leur fait trouver grâce à la cour de Babylone et leur donne sagesse et intelligence en si abondante mesure, qu'ils éclipsent entièrement les magiciens et les astrologues du royaume.

Chapitre 2: 1-4 - Le songe de Nebucadnetsar

Le dernier verset du chapitre 1, montre qu'il est une préface à l'ensemble du livre. «Et Daniel fut là jusqu'à la première année du roi Cyrus» (1: 21). Ce qui ne signifie point qu'il mourût en cette même année, puisque nous le retrouvons prospérant «pendant le règne de Cyrus, le Perse» (6: 28), et «qu'une chose fut révélée à Daniel, la troisième année de Cyrus, roi de Perse» (10: 1). Non seulement il vécut jusqu'à l'introduction du premier des trois grands empires qui, selon la vision prophétique, devaient suivre celui de Babylone, mais il lui fut aussi accordé de voir l'accomplissement des paroles de Jérémie relativement au terme de la captivité à Babylone (Jérémie 25: 11), et le retour du peuple à Jérusalem à la fin des soixante-dix années (Jérémie 25: 12; 29: 10). En grâce comme en jugement, la parole de Dieu demeure immuable. «Dieu n'est pas un homme pour mentir, ni un fils d'homme pour se repentir: aura-t-il dit, et ne fera-t-il pas? aura-t-il parlé, et ne l'accomplira-t-il pas?» (Nombres 23: 19). Puissent les hommes être pénétrés de cette vérité aussi solennelle qu'encourageante.

Avec le chapitre 2, commence la partie prophétique du livre, partagée en deux portions d'égale longueur. La première, jusqu'à la fin du chapitre 6, traite surtout du caractère et de la condition des grands empires gentils, tandis que la deuxième, chapitres 7 à 12, entre dans des détails concernant ces mêmes empires, mais relatifs à la condition du peuple juif aux derniers jours.

Voilà pourquoi dans la première partie les visions ne sont pas envoyées à Daniel, quoiqu'il fût seul capable de les interpréter. Dieu s'adresse à la conscience de Nebucadnetsar, lui faisant connaître ce qui allait arriver à l'empire babylonien et aux trois suivants, jusqu'à la fin des jours, l'abaissement de la gloire et de la puissance de l'homme devant Celui dont le royaume «ne peut être ébranlé». Si Dieu va juger — ainsi que, selon l'Ecriture, il le fera — s'il va juger les différents systèmes de ce monde, politiques, sociaux, religieux, il prend soin de le faire

savoir longtemps à l'avance et de laisser l'homme sans excuse. Que le monde prête donc l'oreille tandis qu'il est encore temps; qu'en lisant les prophéties, le chrétien maintienne, dans son coeur et dans sa vie, une absolue séparation d'avec un monde qui court à sa perte! De cette manière, et de cette manière *seulement*, il pourra faire pénétrer un rayon de lumière pour Christ au milieu des ténèbres morales toujours plus profondes qui caractérisent les derniers jours. Lot ne fut d'aucun secours à Sodome. Il s'était assimilé aux circonstances environnantes.

Lecteur chrétien, apprenons par l'étude de ce livre la grande leçon de «nous conserver purs du monde».

Si Daniel n'avait préalablement «arrêté en son coeur» de maintenir une sainte séparation pour Dieu au milieu des abominations de Babylone, jamais il n'eût été choisi comme canal de semblables révélations. Jamais non plus les Ecritures prophétiques ne deviendront claires pour le chrétien épris des pensées du monde. La conduite individuelle de Daniel est la base des révélations de ce livre, tout comme aussi elle leur sert d'introduction. De même en ce qui nous concerne, la séparation d'avec le monde, un refus énergique de prendre part à ce qu'il voudrait nous offrir, nous mettent en demeure de recevoir ces communications divines, qui, bien que leur plénitude soit contenue dans la Parole écrite, nous viennent directement par l'enseignement divin, quel que soit du reste l'instrument choisi pour nous les donner.

Mais tout en avertissant le monde de ce qui arrivera à la fin et de ce qui, aux yeux de l'homme, paraît maintenant si désirable, Dieu a aussi des paroles d'encouragement pour le peuple qu'il s'est choisi, alors même que pour un temps, il ait été obligé d'abhorrer son héritage et de le livrer aux mains des nations (Psaumes 106: 40). C'est ainsi que nous trouvons dans la seconde section du livre, des visions envoyées à Daniel et qui concernent spécialement son peuple. Le vrai caractère des puissances gentiles y est révélé d'une manière évidente, leur opposition systématique au vrai Dieu, leur hostilité à l'égard de son peuple, aux derniers jours — jours encore à venir — y est manifestée, ainsi que le jugement qui tombera sur les représentants des deux derniers empires, tout cela nous est décrit avec de merveilleux détails, parce que ces deux puissances sont liées intimement à l'histoire des Juifs à la fin des temps.

Il est intéressant de remarquer que la division en deux parties du livre de Daniel est encore accentuée par la langue propre à chacune. Du chapitre 2: 4 au 7: 28, le texte original est syriaque ou chaldéen, — tandis que du chapitre 8 à la fin, il revient à l'hébreu. Le syriaque était familier aux Babyloniens que concernent surtout ces premières révélations, tandis que l'hébreu est la langue des Juifs, objets des visions suivantes; la parole de Dieu est donc adressée à tous selon que chacun peut la mieux comprendre. Quelle perfection dans toutes ses voies!

Nebucadnetsar «songea des songes». Dieu lui révèle «ce qui arrivera à la fin des jours», de même que toute l'impuissance de la sagesse humaine, en ce qui le concerne, lui, le puissant monarque. Il oublie son songe, et de tous les magiciens de son vaste empire, bien qu'effrayés et tremblants devant le despote irrité, aucun ne peut répondre à son ordre.

«Il n'existe pas un homme sur la terre», s'écrient-ils avec raison, «qui puisse indiquer ce que le roi demande» (verset 10); mais «il y a un Dieu dans les cieux» (verset 28), le Dieu de Daniel, qui venait de confondre l'orgueil de Babylone, rendant vaine sa science, mais qui aussi «confirme la parole à son serviteur» et «accomplit le conseil de ses messagers» (Esaïe 44: 26).

Quelle que profonde qu'eût été la chute d'Israël comme nation, Dieu demeurait fidèle à ses promesses: «Ceux qui m'honorent, je les honorerai» (1 Samuel 2: 30). Quand même l'infidélité du peuple le conduit en captivité, un individu fidèle recevra honneur de la part de son Dieu jusque dans le pays de l'exil. Car quel que soit l'abîme où soit plongé le peuple de Dieu, rien ne peut changer Son *amour* envers ce peuple. Etant donnée leur captivité, le monarque païen pouvait en conclure que Dieu avait cessé de les aimer, mais dès le début il lui faut entendre que: «Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent» (Psaumes 25: 14).

«Le conquérant doit apprendre que la *pensée* de Dieu, son *coeur*, sont avec les pauvres captifs. Pour un temps déterminé, il prête sa *puissance* aux gentils, mais son secret, ses affections demeurent avec les siens, même au jour de leur plus profond abaissement.

Chapitre 2: 14-36 - Le secret révélé

«On chercha Daniel et ses compagnons pour les tuer» (verset 13). Ils auraient pu se croire abandonnés de Dieu et se dire qu'une séparation moins entière pour Lui eût singulièrement facilité leur chemin, autrement pénible et dangereux que celui des autres captifs (1: 17-20).

Mais outre sa fidélité à son Dieu et à sa Parole pour les jours mauvais, Daniel avait encore *foi en Dieu*. Sa connaissance, pas plus que son intelligence, n'étaient pour lui de provenance humaine; elles venaient «du Dieu des cieux», «qui sait ce qui est dans les ténèbres, et la lumière demeure auprès de lui» (verset 22). La foi produit toujours *la confiance*. «Daniel entra et demanda au roi de lui accorder du temps pour indiquer au roi l'interprétation» (verset 16). Sans émettre l'ombre d'un doute à cet égard, calme dans l'assurance de la faveur divine, il affronte hardiment la fureur du roi, comme il affrontera plus tard la fosse aux lions.

La confiance de la foi repose, non sur la sagesse humaine, mais sur Dieu seul. Elle s'exprime toujours par *la dépendance* dans la prière.

«Daniel s'en alla à sa maison», auprès de ses trois compagnons, afin d'implorer tous ensemble «de la part du Dieu des cieux, ses compassions au sujet de ce secret» (versets 17, 18).

Dieu l'entend et lui répond. «Alors le secret fût révélé à Daniel dans une vision de la nuit»; à la supplication succède la louange: «Alors Daniel bénit le Dieu des cieux».

«Le Dieu des cieux». Ce titre caractérise le livre de Daniel et répond au fait déjà relevé que la sentence «Lo-Ammi» — pas mon peuple — reposait alors sur la nation. Ils avaient pris fin ces jours glorieux où, s'identifiant avec son peuple, Dieu lui-même, «le Seigneur de toute la terre» (Josué 3: 11-13), conduisait ses armées victorieuses. La nation apostate s'était

ournée vers les idoles, et Jéhovah doit se placer à distance comme le «Dieu des cieux», toujours répondant néanmoins à la foi individuelle, malgré l'infidélité de la masse.

Il est bon de remarquer ici l'état d'âme de Daniel. Une fois maître du secret, au lieu de courir en hâte auprès du roi, il se retire premièrement, devant Dieu et répand son coeur en louanges et en actions de grâce. Il le *reconnaît* comme Celui auquel tout pouvoir appartient dans le gouvernement du monde et qui, non seulement «dépose les rois et établit les rois» (verset 21), mais aussi «donne la sagesse aux sages et la connaissance à ceux qui connaissent l'intelligence».

Ces derniers mots contiennent un principe d'importance capitale, et la fréquence avec laquelle ils sont cités à faux, démontre combien il est peu compris du grand nombre. N'entendons-nous pas répéter que Dieu donne la connaissance à ceux «qui n'ont pas d'intelligence»? Bien que cela puisse être vrai en un sens, Daniel 2: 21, établit justement le contraire. Dieu peut avoir pitié de notre ignorance, mais souvent elle provient du manque d'obéissance à sa volonté. La réalisation pratique de la volonté de Dieu amène des souffrances à la chair, et nous n'y sommes pas toujours préparés.

Combien de chrétiens recherchent une connaissance intellectuelle des Ecritures sans aucune idée de mettre leur marche en accord avec elles. Mais la parole de Dieu est positive: «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17), et *pas autrement*. Et encore: «Si donc ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière» (Matthieu 6: 22). Que Dieu nous accorde un oeil simple!

Ce qui manque aujourd'hui au peuple de Dieu, c'est de rechercher sa gloire d'un coeur non partagé. Aussi longtemps que l'âme fait des réserves, se refuse à exécuter la volonté de Dieu telle qu'il la fait connaître, il n'y aura, il ne *pourra* y avoir aucun progrès quant à l'intelligence de la vérité, qu'il s'agisse de prophétie ou d'autre chose. «Il donne la connaissance à ceux qui connaissent l'intelligence», non aux ignorants, et «leur révèle les choses profondes et secrètes». Que Dieu produise dans notre coeur à tous une pensée unique: faire sa volonté à quel prix que ce soit. Introduit devant le roi, Daniel se distingue par son humilité. «Peux-tu me faire connaître le songe?», demande Nebucadnetsar. «Il y a un Dieu dans les cieux qui révèle les secrets et fait savoir au roi Nebucadnetsar ce qui arrivera à la fin des jours», répond-il simplement, sans parade d'intelligence, cherchant plutôt à se dérober lui-même aux yeux du monarque païen, pour mieux faire briller le nom de son *Dieu*.

«Celui qui révèle les secrets», donnait maintenant à connaître l'enchaînement de l'histoire et la succession des empires, en rapport surtout avec «la fin des jours» (verset 28). Le conquérant orgueilleux du succès de ses armes, avait vu dans un songe le tableau de l'avenir des grands empires gentils. Surpris par la voix d'un Dieu qu'il ne connaissait point et qui s'adresse à lui dans une vision de nuit, il apprend «ce qui arrivera» et aussi à «connaître les pensées de son coeur» (verset 30).

Puisse ce même Dieu parler aussi à nos coeurs aujourd'hui, à nos coeurs et à nos consciences, par le sujet qui nous occupe. Qu'au milieu des ténèbres qui vont s'épaississant

toujours, les rayons de lumière prophétique brillant dans la Parole, nous marquent un chemin d'entière séparation d'avec le présent siècle déjà jugé et qui se hâte vers l'exécution de la sentence. Que chacun comprenne mieux toute la solennité de ces choses.

Chapitre 2: 31-46 - La grande statue

«Toi, ô roi, tu voyais, et voici une grande statue». Rien d'étonnant à ce que, devant cette révélation de l'avenir, l'esprit du roi «fut agité» et que «son sommeil le quitta», car «cette statue était grande, et sa splendeur extraordinaire... et son aspect était terrible».

Mais le songe avait néanmoins disparu, et quelle puissance humaine pouvait le rappeler? et quelle intelligence eût pu l'interpréter? Seul le Dieu des cieux connaissait l'avenir qu'il vient mettre sous les yeux du monarque effrayé: «les temps des nations», auxquels Luc 21: 24, fait allusion.

Pour qui a étudié le sujet, il n'est point difficile de comprendre ce que signifient les différentes parties de la grande statue. L'interprétation de Daniel ôte toute incertitude quant à la tête d'or: «Toi», Nebucadnetsar, roi de Babylone, «tu es cette tête d'or» (2: 38), et tout aussi clairement s'expliquent les phases successives «des temps des nations».

Elles sont au nombre de quatre, débutant par *Babylone*. Non que déjà auparavant il n'y eût eu, de vastes et magnifiques empires, l'Assyrie, l'Egypte, mais ceux-ci ne rentrent pas dans le cadre des prophéties de Daniel. En avançant dans l'étude de ce livre, nous verrons deux catégories distinctes de prophètes: 1° ceux qui, comme Esaïe, s'adressent directement à la nation juive encore reconnue de Dieu; 2° ceux qui, comme Daniel, sont revêtus de leur office après qu'elle a été rejetée. Les premiers nous parlent surtout de l'Assyrien, les derniers de Babylone et des puissances qui lui succèdent. L'Assyrien est l'ennemi d'Israël reconnu de Dieu dans son propre pays, et bien que le grand empire d'Assyrie se soit effondré depuis des siècles, la prophétie est claire quant à la réapparition de l'Assyrien sur la scène, où il jouera son rôle dans les grands événements qui doivent précéder l'établissement du royaume de Christ «qui durera à toujours». Israël sera rétabli dans le pays de la promesse. Dieu le reconnaîtra de nouveau comme son peuple (Osée 1: 10), et alors se retrouvera son farouche antagoniste, l'Assyrien (Ezéchiel 38; 39). Mais ces événements seront précédés par la venue du Seigneur pour enlever ses saints auprès de Lui.

Daniel est le prophète «des temps des nations». Il ne se borne nullement à écrire l'histoire d'Antiochus Epiphane, ainsi que voudrait l'établir la «haute critique». Les «temps des nations» commencent avec la transportation à Babylone; quand le trône de Dieu a quitté Jérusalem, le pouvoir est remis aux gentils. Ces «temps» durent encore et dureront jusqu'à ce que le Seigneur redescende des cieux en jugement. Alors la nation juive recouvrera sa place. Mais tout ceci deviendra plus clair, à mesure que nous avancerons dans l'étude de Daniel.

L'empire babylonien ne devait pas être de longue durée. Jérémie avait écrit (chapitre 25), qu'après soixante-dix ans, sa puissance serait brisée, et en interprétant le songe du roi puissant, Daniel lui dit: «Après toi s'élèvera un autre royaume, inférieur à toi» (verset 39).

Rien ne pouvait égaler la magnificence de Babylone. L'histoire nous en a laissé des détails étonnants. La puissance de Nebucadnetsar lui avait été conférée par Dieu même. «Tu es le roi... auquel le Dieu des cieux a donné le royaume, la puissance, et la force, et la gloire». D'aucun des empires suivants pareille chose ne fut dite. La domination universelle avait été placée entre les mains de ce souverain, mais nous verrons dans les chapitres suivants à quels abus elle conduisit.

Un seul, qui est à la fois Dieu et Homme, le Fils de l'homme, possédera un plus vaste empire que celui confié jadis à Nebucadnetsar. «Tu as mis toutes choses sous ses pieds», dans le ciel, sur la terre, et dans la mer, et il régnera en justice (Psaumes 8). Confié à l'homme, le pouvoir absolu se change invariablement en tyrannie et conduit aux convoitises désordonnées, mais quand Christ régnera, «l'oeuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours» (Esaïe 32: 17). Seigneur, hâte ce jour pour la création en travail!

Mais le Dieu des cieux est Celui «qui dépose les rois et qui établit les rois», en sorte que de Celui même dont il tient son pouvoir, le monarque surpris apprend qu'après lui s'élèvera un autre royaume inférieur au sien, inférieur en *magnificence*, mais non en *étendue*, puisqu'il «dominera sur toute la terre», l'empire des Mèdes et des Perses.

Bien qu'il soit du plus haut intérêt de voir la *confirmation* donnée par l'histoire aux écrits prophétiques, nous n'avons pas besoin de sortir de la Bible pour les *expliquer*. Non seulement la *durée* de l'empire babylonien est prédite par Jérémie: «Et il arrivera, quand les soixante-dix ans seront accomplis, que je visiterai sur le roi de Babylone et sur cette nation-là leur iniquité» (Jérémie 25: 12); mais il nous désigne encore la *succession* de ses rois: «Et toutes les nations le serviront (Nebucadnetsar), lui, et son fils, et le lits de son fils» (Jérémie 27: 7). Le dernier des trois occupe le trône de Babylone, en Daniel 5, Belshatsar qui, dans une nuit, nuit terrible et désastreuse, voit son royaume divisé et donné aux Mèdes et aux Perses (Daniel 5: 28). L'histoire enregistre ce fait que, par l'inspiration divine, Daniel avait annoncé longtemps à l'avance.

Après avoir duré plus longtemps que celui de Babylone, l'empire Médo-Perse prend fin à son tour (A.C. 536-333), écrasé sous la puissance nouvelle d'Alexandre-le-Grand, dont les livres profanes racontent la gloire. L'histoire nous dit cela, mais les Saintes Ecritures donnent le *nom* de ce troisième empire avant même que le second n'eût existé: «Le bélier que tu as vu, qui avait deux cornes, ce sont les rois de Médie et de Perse. Et le bouc velu, c'est le roi de Javan» (la Grèce) (Daniel 8: 20, 21).

Daniel nous indique donc par leurs noms, trois des grandes puissances gentiles; Babylone les Mèdes et les Perses, la Grèce.

Mais Dieu ne se propose pas de satisfaire la curiosité de Nebucadnetsar, il veut atteindre sa conscience. Il place devant lui «ce qui arrivera à la fin des jours» (chapitre 2: 28), c'est pourquoi la *quatrième* monarchie est introduite avec plus de détails. Peut-on mettre un instant en doute quelle elle est? En remontant à l'année 1452 A.C., — il y a 3350 ans! — Dieu

se sert de Balaam, qui pour un salaire d'iniquité eut volontiers maudit le peuple de Jéhovah, s'en sert comme porte-voix, annonçant le beau jour de la restauration d'Israël. Une vision lui montre le royaume à venir du Seigneur Jésus Christ. L'état du monde à cette heure, n'est-il pas pour donner à penser que sa manifestation est proche? «Celui (Christ) qui sortira de Jacob dominera» (Nombres 24: 19).

Nous ne pouvons nous arrêter ici sur cette vision prophétique, remarquable entre toutes, étant donnée son antiquité, sa grande portée, son accord parfait avec toutes les autres parties de la parole prophétique, seulement nous constatons qu'elle prédit l'effondrement complet de tous les royaumes terrestres devant Celui qui vient en jugement, mais pour établir ensuite «un royaume qui ne sera pas détruit» (Daniel 7: 14). Citons seulement, afin de le recommander à l'attention du lecteur, le passage suivant: «Et il vit le Kénien, et il proféra son discours sentencieux, et dit: Forte est ta demeure et tu as placé ton nid dans le rocher. Toutefois le Kénien doit être consumé, jusqu'à ce qu'Assur t'emmène captif. Et il proféra son discours sentencieux et dit: Malheur! Qui vivra, quand Dieu fera ces choses? Et des navires viendront de la côte de Kittim (Chypre), et affligeront Assur, et affligeront Héber (la contrée au delà de l'Euphrate), et lui aussi (Kittim) ira à la destruction. (Nombres 24: 21-25).

«La côte de Kittim», n'est autre que la quatrième monarchie désignée par la grande statue. Sans la nommer, Balaam indique le point de l'horizon où elle paraîtra — l'Occident. Un puissant empire *occidental* se mettra en guerre avec celui *d'Orient*, et sera détruit à la fin. Il s'agit de l'empire Romain qui n'existait point encore au temps de Balaam, dont on n'avait pas même entendu parler lorsque Daniel le voyait en vision.

Une immense puissance orientale est aujourd'hui en voie de formation. L'Ecriture désigne clairement la Russie, comme ayant un rôle important à jouer dans la crise qui se prépare, la lutte avec son terrible antagoniste, l'empire Romain ressuscité, mais destiné néanmoins à périr le premier.

Chapitre 2: 34-46 - La pierre qui frappa la statue

La partie historique de l'Ancien Testament se termine environ quatre cents ans avant l'ère chrétienne. Malachie clôt la série des écrivains, mais c'est Néhémie qui relate les derniers faits. De son temps, la seconde des grandes puissances gentiles conservait la suprématie. La troisième, la Grèce, n'existait encore que dans les prophéties de Daniel (8: 21). L'Ecriture cependant doit avoir son accomplissement; l'histoire nous montre la monarchie Médo-Perse écrasée sous les pieds du géant Alexandre-le-Grand, «la grande corne» du «bouc» (chapitre 8). Nous le retrouverons un peu plus tard.

L'Ancien Testament n'annonce pas seulement l'existence future du quatrième empire, il expose encore, et très clairement, sa position géographique en rapport avec le troisième. Kittim est aujourd'hui Chypre, et les navires *venant* «de la côte de Kittim» pour affliger Assur, cette côte doit se placer à l'ouest d'Assur ou l'Assyrie.

«*Les navires de Kittim*» se retrouvent en Daniel 11: 30, toujours à propos du même conflit entre l'Orient et l'Occident, mais avec cette différence que Daniel 11: 30, a déjà eu un accomplissement partiel, tandis que Nombres 24: 24, se rapporte à un temps à venir.

La première page du Nouveau Testament nous met en présence d'une autre grande puissance dont la domination s'étend au loin. Un décret rendu par l'empereur romain, César Auguste, «porte qu'il fût fait un recensement de toute la terre habitée» (Luc 2: 1). Depuis les jours de Daniel (607 A.C.), l'histoire n'enregistre que quatre puissances universelles, toutes quatre désignées par leur nom dans les Ecritures.

Qu'il soit donc bien entendu que les quatre parties de la grande statue, de même que les quatre bêtes de Daniel 7, désignent les quatre grandes monarchies gentiles:

1° Babylone;

2° Les Mèdes et les Perses;

3° La Grèce;

4° Rome.

C'est sous cette dernière que naquit le Christ, et le monde entier fut mis en mouvement pour amener ce résultat (Luc 2: 1, 2). Plus tard, sa crucifixion sera consommée justement à l'apogée des gloires de ce même empire qui recevra son coup de mort, final, quand le Christ apparaîtra en jugement comme *Roi des rois et Seigneur des seigneurs* (Apocalypse 19); bien qu'ayant disparu de la scène pour un temps, cette puissance reparaitra de nouveau formidable, ainsi que nous l'enseignent Daniel et l'Apocalypse.

On ne peut douter que «la Bête», qui se retrouve sans cesse au cours de ce dernier livre, ne soit l'empire romain. Où se trouve-t-il aujourd'hui? demandera-t-on peut-être. N'a-t-il pas dès longtemps pris fin? Oui, mais l'Ecriture ne nous laisse aucun doute quant à sa restauration. Il suffit pour s'en convaincre de lire Apocalypse 17: 8: «La bête que tu as vue était, et n'est pas, et va monter de l'abîme et aller à la perdition».

Quoi donc de plus clair que cette reconstitution de l'empire romain pour jouer de nouveau son rôle en Europe? Et le verset que nous venons de citer montre que lorsque cet empire renaîtra, il empruntera toute sa puissance à Satan. Apocalypse 13: 6, indique son vrai caractère, impie et blasphématoire, tableau d'autant plus effroyable qu'il commence déjà à se dessiner sous nos yeux.

«Le quatrième royaume sera fort comme le fer» (Daniel 2: 40). Suit une description parfaitement exacte, de ce que fut, dans le passé, l'empire romain, de ce qu'il sera de nouveau dans l'avenir, avenir peut-être très rapproché. En contraste avec la magnificence de Babylone et de la Perse, la force le caractérise à sa naissance. Mais peu à peu le fer se mélange avec l'argile et le royaume se détériore. Allusion, sans doute, aux hordes barbares dont les continuelles incursions finirent par miner l'empire et le renverser.

Lorsqu'il reparaitra, ce sera dans la condition figurée par les orteils des pieds. Les dix orteils correspondent aux dix cornes de Daniel 7, et d'Apocalypse 13 et 17. Durant cette dernière phase, l'empire offrira un spectacle extraordinaire, jusque-là inconnu en Europe, celui d'une unité divisée en dix royaumes ayant chacun son roi, mais sous une seule tête impériale (Apocalypse 17).

«Et dans les jours de ces rois», remarquons bien cette expression, «le Dieu des cieux établira un royaume qui ne sera jamais ébranlé» (Daniel 2: 44). *Ce cinquième royaume sera le royaume millénaire du Seigneur Jésus Christ.*

D'aucuns peuvent supposer que ce royaume de Christ signifie le temps de la grâce, et que «la pierre *détachée sans mains*» représente en figure l'oeuvre de l'Evangile, mais lors même que «la pierre» se rapporte incontestablement au Seigneur Jésus Christ, ce n'est ni à sa naissance, ni à sa venue en grâce, mais uniquement à son apparition future en puissance et pour le jugement. La naissance de Christ à Bethléhem ne porta aucune atteinte à la grandeur et à la puissance de Rome; bien au contraire, il fut crucifié sous la direction de cette puissance.

Nebucadnetsar reçoit ici une révélation de ce qui arrivera «à la fin des jours» (2: 28). Dieu, dont le grand objet dans toutes les révélations prophétiques est la gloire de son Fils, dirige les pensées du monarque gentil vers ces temps, où non seulement un «petit troupeau» reconnaîtrait, comme aujourd'hui, la suprématie du Maître absent et rejeté, mais où «la domination, et l'honneur, et la royauté, lui seront données, pour que tous les peuples, et les peuplades, et les langues, le servent» (Daniel 7: 14). Le résultat ne sera point atteint par la proclamation de l'Evangile, mais bien par l'exécution du jugement.

Il est important de remarquer que c'est «au temps de ces rois», c'est-à-dire durant la dernière phase, encore future, de l'empire romain, que «la pierre» frappe la statue, et qu'elle la frappe dans *ses pieds*. «Alors furent broyés ensemble le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, et ils devinrent comme la balle de l'aire d'été» (Daniel 2: 35).

Telle est la description prophétique de la fin «des temps des nations». Ces temps commencent avec Nebucadnetsar, se continuent aujourd'hui, mais se termineront quand le Seigneur descendra du ciel en jugement (Apocalypse 19: 11). Dieu reprendra alors ses relations avec le peuple d'Israël, le reconnaîtra de nouveau comme sien. Celui qui vient réduire à néant des nations impies, vient aussi comme Libérateur de Sion. «Il détournera de Jacob l'impiété», «et ainsi tout Israël sera sauvé» (Romains 11: 26).

Ces jours s'approchent à grands pas. Le rapide développement de l'incrédulité amène l'apostasie complète. Avec une fiévreuse activité, les nations de l'Europe occidentale se préparent pour ce qui sera un dernier et formidable conflit, quand elles donneront à la Bête puissance et force pour faire la guerre à l'Agneau; mais «l'Agneau les vaincra» (Apocalypse 17: 14). «Car Dieu a mis dans leurs coeurs d'exécuter sa pensée, et d'exécuter une seule et même pensée, et de donner leur royaume à la Bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies» (Apocalypse 17: 17).

«Et le songe est certain, et son interprétation est sûre» (Daniel 2: 45).

Chapitre 3: 1-8 - La statue d'or de Nebucadnetsar

Peu de chapitres des Ecritures ont été aussi violemment attaqués par la critique moderne, que celui qui s'ouvre maintenant devant nous, mais aucun n'est sorti de l'épreuve mieux marqué au coin de l'authenticité et de l'inspiration divine.

Les rationalistes objectent que Daniel vivait en Palestine et non à Babylone, aux jours d'Antiochus Epiphane, l'an 166 A.C., et point sous le règne de Nebucadnetsar, environ 606 A.C.; que ses écrits sont des fictions ne reposant sur aucun fait. Que le lecteur choisisse donc entre la parole inspirée de Dieu et le scepticisme. A moins de s'appuyer sur l'immuable parole de Dieu, il ne peut que perdre sa voie au travers des élucubrations toujours renaissantes de l'esprit humain.

Le but de ces pages n'est point de convaincre les opposants, mais, avec le secours du Seigneur, d'encourager le croyant, et surtout les jeunes chrétiens, dans une étude intelligente de ce livre. Plusieurs, en effet, sont un peu ébranlés par les assertions positives de la «haute critique», et ils ont de la peine à croire que ces attaques ne reposent sur aucun fondement solide. Pour qui y aurait prêté l'oreille, il sera intéressant d'apprendre que l'une après l'autre, toutes les objections élevées contre ce chapitre ont été rendues vaines par le témoignage écrasant de monuments relevés de la poussière des siècles, et que ce chapitre entier porte la marque évidente qu'il a été écrit à Babylone et par un écrivain vivant au temps même où Daniel est censé avoir vécu.

Aucun Juif de Palestine, aux jours d'Antiochus, n'eût été assez au courant des us et coutumes de Babylone pour les décrire aussi exactement, jusqu'aux détails concernant les vêtements qui, quatre cents ans plus tard, devaient être différents.

Nebucadnetsar dressa sa statue «dans la plaine de Dura, dans la province de *Babylone*». Nous savons maintenant que deux autres localités portaient encore le nom de Dura, et sans doute Daniel ne l'ignorait pas, mais il est peu probable que le fait fût connu aux jours d'Antiochus. Appert, savant français qui s'est surtout occupé de l'Assyrie, a découvert le site que doit avoir occupé ce monument colossal. «El-Mokattat», dit-il, «se présente comme le piédestal d'une gigantesque statue... et tout porte à croire que celle mentionnée par Daniel (chapitre 3: 1), fut élevée en ce lieu... Il n'y a rien d'impossible dans les dimensions d'une statue haute de soixante coudées et large de six coudées, et le nom de la plaine de Dura, dans la province de Babylone, s'accorde tout à fait avec la conformation des ruines retrouvées».

Pas n'est besoin de s'arrêter longuement sur le sujet des mots grecs contenus dans le livre de Daniel. On voulait en conclure qu'il avait pris naissance sous le règne d'Alexandre. Mais ici toutes les objections à l'authenticité de l'écrit par son auteur, se résument en *deux* mots grecs, seulement *deux*, contenus dans le texte, et encore désignent-ils des instruments de musique. Objection trop absurde pour n'être pas aisément réfutée, mais des découvertes récentes ont encore mis au jour l'existence à Ninive, d'instruments de musique grecs, vers l'an 650 A.C., donc cinquante ans avant Nebucadnetsar. Quoi de plus naturel donc que leur nom leur fût resté? Et quelle preuve peut-on en tirer contre les données de l'Ecriture?

Pour le croyant aucune preuve n'est nécessaire à l'appui de l'inspiration de ce livre. Une seule parole de Celui en qui il a mis sa confiance, suffit pour renverser l'échafaudage de la critique humaine. Le Seigneur Jésus Christ lui-même nous parle de Daniel le *prophète*, en Matthieu 24: 15. Les contredisants affirment qu'il était un auteur de *fictions*, un pauvre historien tout au plus, falsifiant les faits afin d'arriver à son but. Le chrétien sait qu'il nous a laissé le récit absolument vrai d'événements importants, riches en instructions morales, et que si, parmi ses prophéties, quelques-unes ont déjà eu leur accomplissement, *toutes* étaient futures lorsque Daniel en prononça les paroles.

«Daniel le prophète», tels sont les mots que le Christ de Dieu a prononcés. Qu'avons-nous plus à faire avec la critique moderne? sauf en demandant à Dieu d'atteindre le coeur de plusieurs, les amenant captifs à «l'obéissance de Christ».

Chapitre 3: 8-30 - La fournaise de feu ardent

Le manque de foi aux Saintes Ecritures est le plus sérieux des tristes signes caractéristiques de nos jours.

L'athéisme, le scepticisme, le rationalisme, ne sont point les seuls facteurs de l'incrédulité. Elle se propage au moyen de la littérature soi-disant religieuse, de l'éloquence de la chaire et des études de ceux qui prétendent s'enquérir des oracles de Dieu dans un esprit de sainte révérence. Subtils et dangereux entre tous les détracteurs, ceux-ci pénètrent plus avant dans le coeur des masses qui, manquent de ressources pour aller au fond des questions et rechercher les évidences.

Et puis la Bible nous dit des vérités désagréables. Elle parle à la conscience, et pour qui refuse de s'incliner devant la révélation divine, il est certainement plus commode de la mettre en doute. La Bible prouve, que la condition morale de l'homme devant Dieu est aussi mauvaise qu'elle peut l'être; elle décrit la condition future des irrégénérés en termes de nature à faire frissonner. Elle ne cache pas le fait de la ruine totale de l'homme pécheur, mais apporte en même temps le remède, l'unique et parfait remède fourni par Dieu lui-même. Seulement, aussi longtemps qu'il n'a pas été accepté, l'effort de celui qui le refuse sera toujours de mettre en doute la véracité du témoignage par lequel il est accusé.

Tout en plaignant les pauvres victimes de cette nouvelle forme d'incrédulité, la haute critique, il est impossible de ne pas s'indigner contre ces instruments de Satan qui ne craignent pas d'être son porte-voix pour plaider la cause des choses visibles et temporelles contre les spirituelles et célestes: «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu» (Romains 8: 7).

Prouvée par la croix, cette vérité est de nouveau démontrée aujourd'hui dans le rejet de la Parole écrite après la Parole vivante; sous prétexte de doutes consciencieux, un torrent d'antagonisme à l'inspiration des Ecritures, se déverse de toutes parts du haut des chaires et dans la presse religieuse, sûr précurseur de cette apostasie annoncée par la Parole qui ne peut mentir (*) (2 Thessaloniens 2).

(*) Ces premiers chapitres de Daniel ne nous offrent pas seulement une narration historique exacte, mais une instruction morale des plus importantes. L'effort de Satan en soulevant des questions critiques et des doutes historiques, est de priver l'âme du profit spirituel des pages divines; reçues par la foi et méditées avec prière.

Nebucadnetsar avait dressé sa statue. Rentré victorieux de sa campagne d'Egypte où, sans doute, la colossale image de Ramsès le Grand avait arrêté ses regards, comme elle attire encore aujourd'hui ceux des voyageurs, il voulait le surpasser en magnificence, en érigeant dans son propre pays non une image de pierre, mais une statue d'or.

Mais à côté de sa propre gloire, une autre pensée le préoccupait encore. Comment allait-il procéder à l'agrégation de tous ces «peuples, peuplades et langues», placés sous sa domination? Car y a-t-il un facteur plus puissant que la religion pour séparer les nations et même les familles? Quelles guerres sanglantes n'a-t-elle pas causées? Mais s'il parvenait à établir une unité religieuse, n'aura-t-il pas dans son royaume la vraie puissance pour le maintenir en équilibre?

Partout où se produit, en matière religieuse, la coercition des consciences, la persécution devient l'arme terrible du fort contre le faible. La fournaise de Babylone, l'inquisition, la prison, le bûcher, affirment tous cette triste vérité. Malgré l'invitation des instruments de musique, «quelques Juifs» de la province de Babylone, hommes de foi et fidèles, refusent de se prosterner et de reconnaître d'autre Dieu que le Jéhovah d'Israël, quoique l'idolâtrie eût toujours été un piège pour la nation, déjà même en Canaan.

Comment n'eussent-ils pas eu leurs ennemis, ces témoins de la vérité? Les Chaldéens pouvaient-ils oublier l'affront qu'ils en avaient reçu en étant ainsi supplantés à la cour par ces étrangers, grâce auxquels leur roi avait dû confesser le Dieu de Daniel, comme Dieu des dieux, Seigneur des seigneurs, révélateur des secrets? Ils n'eurent garde donc de négliger l'occasion de se venger d'une semblable humiliation.

«Il y a des hommes juifs, que tu as établis sur les services de la province de Babylone... ces hommes ne tiennent pas compte de toi, ô roi; ils ne servent pas tes dieux, et la statue d'or que tu as dressée ils ne l'adorent pas». L'orgueilleux monarque pouvait-il supporter pareil désaveu de son autorité? Furieux, il commande d'amener devant lui, Shadrac, Méshac et Abed-Négo. «Est-ce à dessein», demande-t-il, «que vous ne servez pas mon dieu? Maintenant si... vous êtes prêts à vous prosterner et à adorer la statue que j'ai faite...» eh bien! vous avez encore un répit; «mais si vous ne l'adorez pas, à l'instant même vous serez jetés au milieu de la fournaise de feu ardent. Et qui est le Dieu qui vous délivrera de ma main?»

Ces trois jeunes Hébreux nous offrent un spectacle admirable de calme et de dignité: «Nebucadnetsar, il n'est pas nécessaire que nous te répondions sur ce sujet». Aussi longtemps que leur service envers lui n'avait porté aucune atteinte aux droits de Dieu, ils s'en étaient acquittés fidèlement, mais à présent il s'agissait de Lui obéir plutôt qu'aux hommes, et quelle que soit la dispensation, Dieu a la première place, et une marche fidèle demande l'obéissance implicite à la Parole.

«Notre Dieu que nous servons», répondent-ils, «peut nous délivrer de la fournaise de feu ardent, et il nous délivrera de ta main, ô roi! Et sinon, sache, ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux, et que nous n'adorerons pas la statue d'or que tu as dressée». Puisse l'exemple de cette noble décision fortifier la foi individuelle en ces jours de tiédeur laodicéenne. Disons tous ensemble et chacun pour soi: «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi; parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé» (Psaumes 16: 8).

La parole prononcée par Moïse est positive: «Je suis l'Eternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui est dans les cieux en haut, et de ce qui est sur la terre en bas, et de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne t'inclineras point devant elles et tu ne les serviras point», etc., etc. (Exode 20: 2-7).

Inexcusable sous la loi, que dire de l'idolâtrie sous la grâce? Si le Juif est coupable en s'y adonnant, le chrétien le sera-t-il moins? Rien d'étonnant à ce que l'Eglise romaine ait supprimé le deuxième commandement, partageant ensuite le dixième en deux, afin d'en maintenir le nombre. De deux chose l'une, il faut ou mettre de côté ce commandement, ou se débarrasser des images, statues, crucifix, répandus dans leurs églises. La fidélité de ces jeunes hommes juifs, ne fait-elle pas rougir bien des chrétiens?

La colère de Nebucadnetsar ne connaît maintenant plus de bornes. Il commande «de chauffer la fournaise sept fois plus qu'on n'était accoutumer de la chauffer», et que «les hommes les plus vaillants de son armée» aient à lier Shadrac, Méshac et Abed-Négo, les trois fidèles témoins, et à les jeter dans les flammes. Et si impérieux avait été cet ordre, si bien exécuté quant à l'ardeur de la fournaise, que les serviteurs du roi en sont les premières victimes.

Et qu'advint-il des trois champions qui, s'appuyant sur Dieu seul, bravaient ainsi la puissance de Satan? En leur péril extrême, les paroles prononcées un siècle auparavant par le prophète Esaïe, trouvaient maintenant leur accomplissement: «Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et par les rivières, elles ne te submergeront pas; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras pas brûlé, et la flamme ne te consumera pas. Car moi, je suis l'Eternel ton Dieu, le Saint d'Israël, ton Sauveur... Ne crains pas, car je suis avec toi» (Esaïe 43: 2-5).

Surpris, au comble de l'étonnement, le roi se lève soudain: «N'avons-nous pas jeté au milieu du feu trois hommes liés?» demande-t-il à ses conseillers, «mais voici, je vois quatre hommes déliés se promenant au milieu du feu, et ils n'ont aucun mal, et», chose surprenante entre toutes, «l'aspect du quatrième est semblable à un fils de Dieu».

Il ne nous est pas dit si d'autres yeux que ceux du tyran virent ce quatrième personnage, mais Dieu prend soin que les «satrapes, les préfets, les gouverneurs et les conseillers du roi», puissent contempler ces hommes, «sur le corps desquels le feu n'avait eu aucune puissance». Il revendique les droits de sa majesté et honore ceux qui l'honorent. «Béni soit le Dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Négo, qui a envoyé son ange et a sauvé ses serviteurs qui se

sont confiés en lui». Il en sera de même, dans un temps à venir, pour tous ceux qui refuseront de se prosterner devant l'image de la bête.

Chapitre 4 - Le monarque humilié

Bien qu'à première vue, les chapitres 3 à 7 semblent purement historiques, il suffira d'un court examen pour en reconnaître également la portée prophétique.

Les grands traits moraux qui, dès le début, distinguent les puissances gentiles, se retrouvent tout du long de leur histoire et seront encore plus distincts à la fin. Le vrai culte n'est jamais affaire de contrainte, mais relève de la conscience. S'interposer entre elle et Dieu, marque toujours au coin de la religion humaine ceux qui s'en rendent coupables, païens ou chrétiens professants. Remarquons en passant qu'aux jours de Daniel, le peuple de Dieu appartient à la dispensation judaïque.

Un résidu juif fidèle refuse de rendre hommage à la statue élevée par Nebucadnetsar; après l'enlèvement de l'Eglise, ce même peuple fournira encore des témoins maintenant les droits de Jéhovah au milieu des terribles persécutions dirigées par l'Antichrist et par la bête (Apocalypse 13). L'idolâtrie marquera la fin «des nations», comme elle en a marqué le commencement.

Ces «temps des nations» au travers desquels nous poursuivons notre course — bien que débutant avec Nebucadnetsar, et devant durer jusqu'à la délivrance de Jérusalem (Luc 21: 24) revêtent maintenant le caractère extérieur du christianisme. Tant que l'Eglise est laissée ici-bas, le Saint Esprit qui y habite, retient le développement du mal tel qu'il sera manifesté après son départ. Le témoignage de la Parole est celui-ci, que loin de s'être instruites dans la connaissance du vrai Dieu, et rendues obéissantes, les nations sont mûres pour une rébellion qui éclatera complète aux derniers jours.

Sans doute elles ont, depuis des siècles, cessé d'exister sous leur forme première dont il ne reste plus que des débris épars, mais l'Ecriture nous annonce la résurrection du quatrième empire, n'en déplaise à l'homme du monde qui ne croit pas que ces choses auront lieu, mais le simple croyant qui s'appuie sur la parole de Dieu sait d'avance bien des choses qu'ignore le plus sage d'entre les hommes politiques.

Quelle surprise sur la scène du monde lorsque l'Empire romain y reparaitra parfaitement constitué! «Ceux qui habitent sur la terre... s'étonneront en voyant la bête — qu'elle était, et qu'elle n'est pas, et qu'elle sera présente» (Apocalypse 17: 8).

Voilà ce qui revêt d'un tel intérêt prophétique, cette partie historique de Daniel.

Le premier acte de l'homme représentant la monarchie absolue, c'est d'établir l'idolâtrie sous peine de mort. La même chose se retrouve en Apocalypse 13: 11, où la seconde bête n'est autre que l'Antichrist. D'après 2 Thessaloniens 2: 4, il s'élèvera dans le temple de Dieu à Jérusalem et se fera adorer, et non seulement cela, mais il établira aussi une image de la

première bête et la fera adorer. Par sa puissance satanique, il donnera la parole à l'image et condamnera à mort tous ceux qui lui refusent obéissance.

Quand viendront ces terribles jours, Dieu n'aura sur la terre d'autres témoins que les Juifs, le résidu juif. L'Eglise aura été ravie auprès du Seigneur. Le Saint Esprit aura été retiré par sa venue, mais il accomplira un travail de repentance dans l'âme du résidu, dont plusieurs braveront la mort plutôt que de fléchir le genou devant les faux dieux. Quelles consolations ne trouveront-ils pas dans les Ecritures prophétiques durant le temps de «la grande tribulation»! La parenthèse de l'Eglise leur sera un chapitre d'histoire, leurs yeux cherchant Christ qui va revenir, non plus sur la nuée, mais sur la montagne de Sion, non pour les prendre à Lui comme nous, mais pour les bénir sur la terre et anéantir tous leurs ennemis.

Sadrac, Méshac et Abed-Négo, ces fidèles d'un autre âge, auront une voix pour le résidu en détresse. Précieuses en tout temps, leurs expériences le seront doublement dans des circonstances identiques. «Si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute! Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité; si quelqu'un tue par l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée. C'est ici la patience et la foi des saints» (Apocalypse 13: 9, 10).

Les traits distinctifs du résidu au temps de Daniel, se retrouveront les mêmes à la fin: une entière séparation de tout ce que la loi condamne (Daniel 1), l'intelligence de la pensée de Dieu (chapitre 2), le rejet absolu des faux dieux (chapitre 3). Les mêmes principes sont de tous les temps, mais en étudiant Daniel, il est bon de se souvenir qu'il s'agit des Juifs de l'économie mosaïque.

Daniel 4 place sous nos yeux ce caractère particulier au temps des nations, l'effort constant de l'homme pour s'élever, s'exalter lui-même. Fit-il jamais autre chose? En remontant jusqu'au jardin d'Eden, une seule exception se présente, Dieu fait Homme, qui, Lui, s'est abaissé jusqu'à la place de dépendance et d'obéissance. Sa nourriture était de faire la volonté de son Père, accomplie en toute soumission jusqu'à la mort, la mort même de la croix.

Depuis l'introduction du péché dans le monde, l'homme livré à lui-même s'est constamment détourné de Dieu. «Il n'y a personne qui recherche Dieu» (Romains 3: 11). Il est tristement vrai de tous, que comme des brebis, nous nous sommes égarés, chacun cherchant son propre chemin. La possession du pouvoir conduit toujours l'homme à s'élever outre mesure. Nebucadnetsar châtié et humilié, présente un avertissement solennel à l'égard de ces péchés qui nous enveloppent si aisément, l'orgueil et la hauteur d'esprit.

Tout ce que la «haute critique» trouve dans ce chapitre, c'est une histoire faite à plaisir, sortie, non du cerveau de Daniel, mais de quelque Juif de Palestine ayant évoqué le souvenir de vieilles traditions. Il est bon de mettre les âmes simples en garde contre ces conducteurs religieux de la chrétienté, lesquels ont commencé par abandonner toute foi honnête et réelle à l'inspiration des Ecritures et qui finiront par plonger une génération dans l'océan ténébreux de l'apostasie et du désespoir.

Un temps d'avertissement précède toujours l'exécution du jugement. Nebucadnetsar avait reçu le sien douze mois à l'avance dans un songe de la nuit; une fois encore, il en cherche

vainement l'interprétation auprès des devins, des magiciens de son empire. L'homme du monde ne prête aucune attention à ces signaux d'alarme placés le long du chemin par la miséricorde divine; il n'en saisit point l'importance. Mais voici de nouveau Daniel retrouvant pour le roi sa terrible vision et lui en donnant l'interprétation. Sans craindre les conséquences, il s'acquitte du message que Dieu lui a confié, l'accompagnant d'une exhortation solennelle qui, écoutée, pouvait encore détourner le coup.

Mais non, elle n'est pas écoutée! L'avertissement demeure sans effet. Douze mois s'écourent durant lesquels l'orgueilleux monarque devient de plus en plus fier de sa grandeur, exaltant sa propre renommée au milieu des merveilles qu'*il* a créées par la puissance de sa force et pour la gloire de sa magnificence. Quelle place Dieu avait-il dans ses pensées?... «La parole était encore dans la bouche du roi, qu'une voix tomba des cieux: Roi Nebucadnetsar, il t'est dit: Le royaume s'en est allé d'avec toi».

Chapitre 4 - Sept temps

On ne peut que le répéter, ces incidents du livre de Daniel ont une portée qui s'étend bien au delà de l'histoire, et ceux que n'auront pas séduits les misérables insinuations de l'incrédulité, accepteront sans peine les miracles qu'ils enregistrent. Aux contredisants il suffit de répondre, comme jadis le Seigneur, aux sadducéens rationalistes niant la résurrection des morts: «N'est-ce pas à cause de ceci que vous errez, c'est que vous ne connaissez pas les Ecritures, ni la puissance de Dieu?» (Marc 12: 24). Pour Dieu toutes choses sont possibles.

Qu'il s'agisse de nations ou seulement d'individus, la vraie grandeur ne peut être atteinte ou maintenue qu'en donnant à Dieu la place qui Lui est due. Nebucadnetsar apprend à ses dépens: «qu'il est puissant pour abaisser ceux qui marchent avec orgueil», et tôt ou tard chacun doit l'apprendre à son tour. Sept années durant, l'orgueilleux souverain est rayé de la liste des humains, sa part est avec les bêtes des champs, jusqu'au moment où de ses lèvres tombe la tardive reconnaissance de la majesté divine devant laquelle «tous les habitants de la terre sont réputés comme néant, et il agit selon son bon plaisir dans l'armée des cieux et parmi les habitants de la terre; et il n'y a personne qui puisse arrêter sa main et lui dire: Que fais-tu?»

Pour nous, l'interprétation du songe embrasse une période bien plus importante que la seule destinée de Nebucadnetsar. La durée du jugement «sept temps», introduit une mesure symbolique qui se retrouve plus tard dans ce livre; sept temps signifient sept années, et dans ce chapitre doivent être pris dans les deux sens de la durée exacte du châtement, et du cycle complet, à l'issue duquel les nations aussi apprendront à se soumettre au Dieu Très-haut.

Le titre que Daniel donne à Dieu, et que Nebucadnetsar reconnaît au chapitre précédent, est encore une de ces évidences indirectes de leur inspiration, dont les Ecritures abondent. Tous ceux qui les étudient connaissent l'importance du nom particulier sous lequel Il se révèle dans telle circonstance donnée. Un verset suffit pour nous le dire: «Je suis apparu à Abraham,

à Isaac et à Jacob, comme le Dieu Tout-puissant; mais je n'ai pas été connu d'eux par mon nom de *Jéhovah*» (Exode 6: 3).

Les patriarches le connaissent comme le Tout-puissant; Israël comme Jéhovah; les chrétiens comme Père, tandis que pour les saints du millénium il sera le Très-haut. La discussion serait hors de place ici, mais on ne peut que plaindre tant de pauvres égarés, qui, aveugles devant les Ecritures, perdent leur temps et leur savoir à des théories de leur choix.

Les Ecritures, non seulement sont inspirées par l'Esprit de Dieu, mais réclament encore l'assistance de l'Esprit pour se faire comprendre (1 Corinthiens 2: 9-16). Ni la pensée, ni la parole de Dieu, ne seront jamais saisies par la science humaine. L'homme simple et illettré possédant l'Esprit, trouvera la vérité de Dieu telle que les Ecritures la renferment, la trouvera et l'enseignera pour le plus grand bien de tous, tandis que la «haute critique», toujours pourvue de ses armes offensives, demeurera dans les ténèbres de l'homme naturel qui ne reçoit pas les choses de l'Esprit.

Lorsque Daniel eut compris le songe, l'effet sur lui fut tel «que ses pensées le troublèrent». Nebucadnetsar avait vu «un arbre au milieu de la terre», symbolisant sans doute en premier lieu la personne du monarque: «C'est toi, ô roi». Mais, étant le premier des empires gentils, il est en même temps l'exemple de tous les autres, et l'Ecriture emprunte souvent l'image d'un arbre pour signifier l'homme dans le déploiement de son orgueil (voyez Ezéchiël 31). Elle dit aussi: «L'homme qui est en honneur et n'a point d'intelligence, est comme les bêtes qui périssent» (Psaumes 49: 20), ce que prouve surabondamment l'histoire du roi de Babylone, ce que prouve encore l'histoire de chaque système politique qui lui a succédé jusqu'à nos jours.

Le mal existant réclame l'établissement du gouvernement. Dieu lui-même l'institue: «Par moi les rois règnent, et les princes statuent la justice» (Proverbes 8: 15). Quand, en raison de leurs péchés, les Juifs sont pour un temps mis de côté et le trône de Jérusalem renversé, l'arbre des gentils est planté au milieu de la terre, grandissant, s'élevant de plus en plus, portant du fruit en abondance, et abritant sous ses branches des animaux de toute espèce.

N'en a-t-il pas été de même de toute l'activité et du commerce des nations? Et à qui les hommes attribuent-ils leur prospérité, leurs richesses? N'est-ce pas à eux-mêmes, à leurs talents, à leur intelligence? Mais dit la Parole: «Mon fruit est meilleur que l'or fin, même que l'or pur, et mon revenu meilleur que l'argent choisi» (Proverbes 8: 19). A cette remarque, l'homme du monde sourira ironiquement, mais n'est-il pas positif que là où les richesses s'amassent rapidement, Dieu n'a guère de place? Ne suffit-il pas pour s'en convaincre de jeter un coup d'oeil rétrospectif sur les mines d'or de l'Australie, de la Californie, et de voir aujourd'hui ce qui se passe au Klondyke ou à Johannesburg?

On objectera peut-être que ces lieux sont hantés par des gens mal famés, sans crainte de Dieu, tandis que les gouvernements sont tout autre chose. Mais le livre de Daniel nous enseigne — et de quelle façon solennelle! — que depuis le règne de Nebucadnetsar, jusqu'au moment où le Seigneur viendra gouverner les nations, tout le système politique du monde est

marqué au coin de l'oubli de Dieu et d'un mépris de sa Parole, se développant chaque jour davantage. Le 7^e chapitre établira cela plus clairement encore, bien qu'ici nous voyions déjà que «son coeur d'homme est changé et qu'un coeur de bête lui est donné».

Ce qui confère de la dignité à l'homme, c'est de regarder en haut, de marcher dans la crainte de Dieu; le contraire distingue la création inférieure qui n'a ni conscience, ni sens moral. Les empires gentils étaient païens naturellement, et quand même force leur fût, comme dans le cas de Nébucadnetsar, de reconnaître le vrai Dieu, combien vite la leçon fut oubliée!

Suppose-t-on peut-être que, christianisées, ces nations en sont devenues meilleures? De par l'autorité impériale, il est vrai, les idoles furent abolies sous Constantin, le christianisme établi comme religion d'état, mais cela change-t-il le coeur? La seule foi au Seigneur Jésus Christ rend chrétien autrement que de nom. Et tout en reconnaissant le changement merveilleux opéré par le christianisme sur la face de la terre, nous demandons: Quelle est la nation qui prétend rechercher la pensée de Dieu pour la direction de ses affaires, se conformer à sa Parole? Que dirait-on d'un discours politique dans lequel la Bible serait citée autrement qu'on ne cite un ouvrage classique?

L'Écriture enseigne que même en tenant compte des souverains qui peuvent avoir la crainte de Dieu, les nations sont toutes caractérisées par «le coeur de bête» quant à Dieu, se souciant seulement de satisfaire leur propre orgueil et leurs convoitises. Mais les «sept temps» prendront fin avec les «temps des nations». Le Très-haut sera reconnu par les nations, les rois et les gouverneurs, comme Celui «dont toutes les oeuvres sont vérité, et les voies jugement».

Rétabli dans ses bénédictions premières sous le sceptre jadis rejeté du Christ, reconnu maintenant comme Jéhovah, son roi, Israël deviendra le centre terrestre des bénédictions millénaires qui doivent apporter bonheur et paix à toutes les nations sous le ciel.

«Nations, réjouissez-vous avec son peuple... Il y aura la racine de Jessé, et il y en aura un qui s'élèvera pour gouverner les nations; c'est en lui que les nations espéreront» (Romains 15: 10-13).

Chapitre 5 - L'écriture sur la muraille

Le cadre de notre sujet ne comporte pas une réponse aux attaques des rationalistes quant à l'authenticité de ce livre et à l'exactitude de son texte. Nous n'y ferions pas même allusion, n'était qu'elles représentent les vues les plus avancées de l'incrédulité à l'endroit de cette portion de la parole de Dieu.

Nombre d'objections soi-disant triomphantes, ont déjà reçu leur réponse satisfaisante, et si quelques points sont obscurs, la sagesse prendra patience en attendant que Dieu donne une pleine lumière.

Le chrétien accepte implicitement ces oracles divins qui ont parlé à son coeur et à sa conscience il n'a que faire, lui, du témoignage des monuments assyriens et des stèles de Babylone, dont la providence de Dieu se sert toutefois, les faisant ainsi sortir de la poussière des siècles pour confondre les rationalistes dans leurs menées contre l'exactitude historique de la Bible, et nul ne connaît leur existence mieux que les promoteurs de la «haute critique».

Nous avons déjà indiqué les chapitres 3 et 4, comme révélant le caractère moral de la puissance gentile d'un bout à l'autre de son existence. Voici maintenant la manifestation du mal qui doit, infailliblement attirer le jugement sur le dernier représentant du système universel inauguré par Babylone sous Nebucadnetsar. Celui-ci, orgueilleux insensé, s'était vu arrêté dans sa coupable voie par la discipline du Dieu des cieux, tandis que Belshatsar est laissé libre de poursuivre la sienne jusqu'à une limite irrémédiable. Nebucadnetsar avait persécuté le peuple de Dieu; Belshatsar se pose en antagoniste de Dieu même. Impie et profane, il est cause de sa propre ruine et de la chute de Babylone.

Les péchés de Juda lui avaient valu d'être emmené captif loin du pays de Jéhovah. «Le Seigneur a été comme un ennemi» (Lamentations de Jérémie 2: 5). Il a «rejeté son autel, répudié son sanctuaire», mais cela excuse-t-il l'orgueilleuse insulte de Belshatsar? Il y a telle limite au delà de laquelle le péché ne peut demeurer impuni. Le châtement ainsi exécuté sur la première monarchie gentile, retombera également sur la dernière, dans un avenir peut-être rapproché. Quant à la nature du blasphème, nous la retrouverons au chapitre 7.

«Le roi Belshatsar fit un grand festin». Célèbre déjà par sa magnificence, Babylone se surpasse encore ici, déployant une pompe royale sans aucun précédent. Son roi, sa cour, s'abandonnent fiévreusement aux caprices de leurs convoitises et de leur coeur dépravé. Une orgie marque la fin de toute la grandeur de Babylone. On ne se souvient de Dieu que pour s'en moquer et l'insulter. «Belshatsar, comme il buvait le vin, commanda d'apporter les vaisseaux d'or et d'argent que son père Nebucadnetsar avait tirés du temple qui était à Jérusalem, afin que le roi et ses grands, ses femmes et ses concubines, y bussent». Ivres de plaisirs et de péchés, «ils burent du vin et louèrent les dieux d'or et d'argent». Quel tableau du monde sans Dieu! Et combien souvent des scènes qui ressemblent à celle-ci ne se produisent-elles pas au coeur même de la chrétienté!

Le sort de Babylone avait été prédit de longues années auparavant. Cent cinquante ans environ avant cette nuit fatale, Esaïe le prophète décrivait la chute de la grande cité, nommant par son nom, bien avant sa naissance, l'homme désigné pour l'accomplissement du jugement (Esaïe 44: 28; 45: 1).

Plus tard, quand sonna l'heure de la destruction, Seraïa, «premier chambellan», est délégué par Jérémie pour lire devant le peuple toutes les paroles prononcées contre Babylone (Jérémie 50; 51). Mais sans qu'on l'écoute et sans que cela arrête la marée montante du péché, arrivée maintenant à son apogée et que vient confondre, sous les yeux du souverain terrifié, l'écriture sur la muraille.

D'aveugle qu'il était, il voit maintenant. Des consciences réveillées commencent à parler. Ces coeurs qui l'instant d'avant ne battaient que pour le plaisir sont soudain pris d'une angoisse indicible. Pareil saisissement se reproduira au milieu de la chrétienté que ses privilèges rendent autrement coupable encore que Babylone. Les caractères de la Babylone de Nebucadnetsar et de Belshatsar, se retrouvent en effet dans l'Apocalypse, comme traits moraux de la Babylone spirituelle dont la formation avance si rapidement.

Nous ne pouvons nous étendre sur la fin du chapitre, si connu du reste dans tous ses détails, si souvent reproduits. L'effarement du roi, l'ignorance de tous les sages de Babylone qui «ne peuvent lire l'écriture, ni faire connaître au roi l'interprétation», ceux-ci ne se retrouvent-ils pas aujourd'hui, les rationalistes, les émules de la haute critique, et tant d'autres? Mais voyez Daniel: sa séparation de coeur d'avec le monde, est la source de son intelligence spirituelle: «Le secret du Seigneur est pour ceux qui le craignent». Voyez-le calme et digne devant le roi, rendant son témoignage sans souci de sa personne, tableau vraiment instructif et qui réclame nos sérieuses méditations.

«En cette nuit-là, Belshatsar, roi des Chaldéens, fut tué».

Chapitre 6 - La fosse aux lions

Avec ce chapitre se termine la partie historique du livre, mais nous avons déjà remarqué qu'elle contient pour nous beaucoup plus que de l'histoire.

La destruction de Babylone mentionnée au chapitre 5, typifie sans doute celle du système portant le même nom en Apocalypse 17. Daniel, Esaïe, Jérémie présentent le jugement de la cité, terrestre, tandis que celui de la Babylone symbolique et spirituelle se trouve dans l'Apocalypse. La fausse gloire et l'idolâtrie sont les traits distinctifs de l'une et de l'autre. «C'est un pays d'images taillées, et ils sont fous de leurs affreuses idoles» (Jérémie 50: 38), est-il écrit de Babylone, «Babylone, l'orgueil des royaumes, la gloire de l'orgueil des Chaldéens» (Esaïe 13: 19). Et de ce vaste système religieux en formation, nous lisons: «Elle était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or et de pierres précieuses et de perles, ayant dans sa main une coupe d'or pleine d'abominations; et il y avait sur son front un nom écrit: *Mystère, Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre*» (Apocalypse 17: 4, 5).

Le rôle joué par Darius présente en type une autre forme de mal caractérisant la puissance gentile à la fin, et devant attirer sur elle le juste jugement de Dieu. D'aucuns pourront taxer d'exagérée l'idée de chercher ici des symboles, mais il est positif que, quel que soit l'intérêt du récit, il dépasse en portée le fait historique. Sans doute, nous avons à nous tenir en garde contre toute surprise de l'imagination en expliquant la Parole, mais peut-on nier, d'autre part, que la plus grande partie de l'Écriture ait un caractère typique? La prophétie est explicite sur ce point qu'un homme s'élèvera et se mettra à la place de Dieu, et sans vouloir mettre Darius au même rang que l'Antichrist, le monarque persan, dans sa folle vanité, encouragé par son entourage, ne fournit-il pas quelques-uns des traits qui, plus tard, imposeront au monde l'homme de péché avec toute la puissance de Satan? Il s'élèvera comme

dieu dans le temple de Dieu. Nous retrouverons fréquemment dans la suite du livre, ce terrible caractère de la fin.

Mais il en est d'autres qui, tout en lui ressemblant, ne doivent néanmoins point être confondus avec lui. La première bête d'Apocalypse 13 et celle de 17, ne sont point l'Antichrist, bien que les deux aient quelques traits en commun, d'abord cette volonté de se faire adorer. «Et ils rendirent hommage au dragon, parce qu'il avait donné le pouvoir à la bête; et ils rendirent hommage à la bête, disant: Qui est semblable à la bête?» (Apocalypse 13: 4).

Nous ne voudrions pas affirmer que l'Antichrist ou la Bête soit typifié ici à l'exclusion l'un de l'autre, seulement la forme d'iniquité en évidence, c'est l'exaltation de l'homme voulant se faire égal à Dieu, et partout dans les Ecritures elle est marquée pour le jugement. La Bête et le faux prophète — qui représentent le chef de l'Empire romain et l'Antichrist — la manifestent au plus haut degré, aussi quelle terrible sentence s'exécutera sur eux quand, avec tous ses saints, Christ apparaîtra en gloire comme «*Roi des rois et Seigneur des seigneurs*»: — ils seront tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre (Apocalypse 19: 11-21).

N'oublions pas que, même sous ce sceptre apostat, il y aura des saints sur la terre. L'Eglise, enlevée au ciel à la venue du Seigneur dans les nuées (1 Thessaloniens 4), avec tous les saints *célestes*, mais les saints *terrestres*, un résidu juif converti après leur départ, traversera toute la période terrible du règne de la Bête. Daniel en est un type dans ce chapitre. Leur fidélité au Seigneur sera mise à l'épreuve par des persécutions atroces desquelles plusieurs seront délivrés, tandis que d'autres deviendront des martyrs (Apocalypse 13: 15). Mais telle sera la tribulation de ces jours-là que, «s'ils n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés» (Matthieu 24: 22). La patience leur sera nécessaire avant tout: «Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera *sauvé*» (Matthieu 24: 13). Il n'est point question ici du salut de l'âme, mais de la délivrance des persécutions.

La fidélité de Daniel, type du résidu fidèle aux derniers jours, est bien de nature à encourager les saints de toutes les dispensations, à poursuivre avec constance la course qui leur est proposée, avec fermeté et obéissance à la Parole, quelles que puissent en être les conséquences.

Il ne nous est pas dit comment Daniel, sous le règne de Darius, était arrivé à la position éminente où nous le retrouvons dans ce chapitre. En vue de l'accomplissement de ses desseins, Dieu lui faisait trouver faveur auprès du roi, et naturellement cette faveur lui attirait les rancunes, l'envie, la jalousie des présidents et des satrapes. L'intention avérée de se porter contre lui, échouait toujours devant ce caractère absolument irréprochable. Dans tout ce qui touchait aux affaires du royaume, «il était fidèle, et aucun manquement ni aucune faute ne se trouva en lui».

Fidèle au maître terrestre, mais rendant avant tout implicite obéissance à son Dieu. Ses ennemis le savaient, et si bien, qu'ils y découvrirent la seule chance de se débarrasser de celui qui, par son intégrité et sa droiture, leur était un constant reproche. «Nous ne trouverons dans

ce Daniel aucun sujet d'accusation, à moins que nous n'en trouvions contre lui à cause de la loi de son Dieu».

Voilà donc ces misérables poursuivant leurs intrigues jusqu'à la promulgation de l'impie décret, défendant toute prière offerte à un autre qu'au roi, et cela sous peine d'être jeté vivant dans la fosse aux lions.

A quelle épreuve la foi et l'obéissance de Daniel sont maintenant soumises! Mais sans un instant d'hésitation, «quand il sut que l'écrit était signé, il entra dans sa maison... il s'agenouillait sur ses genoux... et priait et rendait grâce devant son Dieu comme auparavant».

Captif en pays ennemi, bien loin de la cité chérie et du temple de Jéhovah, il s'approprie néanmoins les ressources de la divine grâce si merveilleusement rappelées par Salomon lors de la dédicace du temple, au milieu de tant de gloire (1 Rois 8). Les temps avaient changé, le peuple aussi, Dieu seul demeure le même. Quelle leçon pour l'Eglise en ces temps de déclin et de ruine!

Un instant les ennemis de Daniel croient triompher. «Ces hommes s'assemblèrent en foule et trouvèrent Daniel qui priait et présentait sa supplication devant son Dieu». Ignorait-il l'édit du roi? Ne savait-il pas que la loi des Mèdes et des Perses, «ne peut être abrogée?» Ne voyait-il pas devant lui la fosse aux lions? Oui, il était au courant de tout, mais ainsi que naguère ses trois compagnons de captivité, il s'appuie sur *le Dieu vivant* et s'enrôle dans cette noble nuée de témoins qui, «par la foi, subjuguèrent des royaumes, accomplirent la justice, obtinrent les choses promises, fermèrent la gueule des lions, éteignirent la force du feu, échappèrent au tranchant de l'épée, de faibles qu'ils étaient furent rendus vigoureux» (Hébreux 11: 33, 34).

Avec quel zèle ils accourent auprès du roi, ces cruels persécuteurs... «Daniel, qui est d'entre les fils de la captivité de Juda, ne tient pas compte de toi». L'accusation tombait juste dans ce sens que l'obéissance à Dieu demandait ici l'oubli de tout le reste. Si Daniel était fidèle au maître terrestre dans toutes les affaires du royaume, il était avant tout, et de l'aveu même du roi, «le serviteur du Dieu vivant», le Dieu qui le délivra de la gueule des lions, comme il avait délivré de la fournaise de feu ardent, Shadrac, Méshac et Abed-Nego. La gueule des lions fût fermée, le prisonnier libéré; mais qu'advint-il de ses oppresseurs? «Les nations se sont enfoncées dans la fosse qu'elles ont faite; au filet même qu'elles ont caché, leur pied a été pris» (Psaumes 9: 15).

Il en sera de même lorsque le Seigneur apparaîtra sur la montagne de Sion pour la délivrance de son peuple persécuté. «L'Eternel s'est fait connaître par le jugement qu'il a exécuté; le méchant est enlacé dans l'oeuvre de ses mains». De deux manières seulement le Seigneur peut être connu, *en grâce* maintenant, plus tard en jugement, le salut aujourd'hui, sinon la perte éternelle.

Quelque fictives ou improbables que la haute critique essaie de rendre ces pages inspirées, elles demeurent néanmoins pour le croyant une figure d'événements qui, d'après d'autres parties des Ecritures, ne sont plus qu'à courte échéance — et elles seront plus tard la

force et le soutien des saints, dans la lutte qu'ils auront à soutenir contre toute la puissance de Satan.

«Toute écriture est inspirée de Dieu» (2 Timothée 3: 16).

Chapitre 7 - Les visions de Daniel

Même un lecteur superficiel ne peut manquer d'observer un changement complet dans le style de l'écrivain, à partir du chapitre auquel nous sommes arrivés.

Pour commencer, l'ordre des événements est strictement chronologique. Le chapitre premier, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, sert de préface à l'ensemble du livre, faisant en même temps un beau tableau du résidu fidèle au milieu de la ruine générale. L'obéissance absolue à la parole de Dieu le caractérise en tout et partout.

Au dernier verset de ce même chapitre, nous lisons que «Daniel fut là jusqu'à la première année du roi Cyrus», Il clôt l'introduction; de même le verset 28 du 6^e chapitre: «Daniel prospéra pendant le règne de Darius et pendant le règne de Cyrus, le Perse», termine la portion historique.

Au chapitre 2, l'auteur retourne en arrière pour décrire les songes et les visions d'un monarque antérieur, d'une dynastie antérieure à celle de Cyrus. Les chapitres 2 à 7 décrivent, sous de sombres couleurs, le caractère moral des grands empires qui se succèdent durant «le temps des nations», qui commence avec Nebucadnetsar, 607 ans A.C., et se continue encore aujourd'hui. Même vue rétrospective au chapitre 7 où, interrompant l'ordre chronologique, le prophète nous reporte à une vision qui lui vint alors dans la nuit, au temps de Belshatsar, roi de Babylone.

La partie du livre étudiée jusqu'ici est *historique*, quand bien même ces récits historiques revêtent toujours un caractère prophétique et symbolique. Mais ce qui suit maintenant est simplement *prophétique*, quoique révélé en grande partie au moyen d'images et de figures. Eclairés quant au caractère moral des gentils, à leur condition devant Dieu, nous avons à les voir dans leurs relations avec les Juifs, principalement pour des jours encore à venir.

C'est pourquoi, à partir du 7^e chapitre, c'est le prophète lui-même et non le roi qui reçoit les visions. Pourquoi Jéhovah n'envoie-t-il pas directement Daniel au peuple avec les paroles: «Ainsi dit l'Eternel»? Jérémie, peu de temps auparavant, n'avait-il pas reçu l'ordre «d'aller crier aux oreilles de Jérusalem»? (Jérémie 2: 1). Pourquoi la nation semble-t-elle ignorée, le prophète étant seul en cause? Hélas! le moment est arrivé où Dieu ne peut plus reconnaître le peuple juif comme son peuple. Après les iniquités de Manassé et autres rois de Juda, sans même parler d'Israël, c'eût été tolérer le péché que de leur conserver la même position en rapport avec Lui. «Si nous sommes incrédules, Lui demeure fidèle; il ne peut se renier lui-même» (2 Timothée 2: 13). Ce principe demeure toujours vrai.

Dieu est un Dieu de gouvernement aussi bien que de grâce; sous l'effet de cette dernière il a choisi Israël pour être à Lui, le faisant monter hors d'Egypte, et à cause de cela, «*parce que*

je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre,... je visiterai sur vous toutes vos iniquités. Deux hommes peuvent-ils marcher ensemble s'ils ne sont pas d'accord?» (Amos 3: 1-4) A cause de leur idolâtrie, il est obligé de les livrer aux mains de Nebucadnetsar, mais, loué soit son nom! même à Babylone, le résidu fidèle peut marcher avec Lui. Souvenons-nous bien que ceci ne touche en rien la question du salut qui repose sur l'oeuvre de la croix par laquelle tout croyant est en sûreté pour l'éternité. Christ donne la vie éternelle à ses brebis, elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de sa main (Jean 10). Leurs péchés et leurs manquements peuvent nécessiter le châtement, châtement allant même jusqu'à la mort du corps (1 Corinthiens 11: 30), mais toujours envoyé dans un but de grâce et pour qu'ils ne soient pas condamnés avec le monde (verset 32).

Une autre grande vérité a sa place ici, les voies de Dieu en gouvernement. Israël comme nation en est le centre quant à la terre. Un passage bien connu de l'Ancien Testament, Deutéronome 32, établit en langage prophétique, au début de son histoire, le principe sur lequel Dieu agira en jugement, pour bénir plus tard toutes les nations de la terre. «Quand le Très-haut partageait l'héritage aux nations, quand il séparait les fils d'Adam (Genèse 10), il établit les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël. Car la portion de l'Eternel, c'est son peuple; Jacob est le lot de son héritage» (versets 8, 9).

Tiré d'un pays de servitude, l'Egypte, conduit au travers du désert, gardé comme la prunelle de son oeil, Israël avait l'Eternel seul pour guide, et il n'y avait pas avec Lui de dieu étranger. «Mais Jeshurun s'est engraisié, et a regimbé: tu es devenu gras, gros, replet; et il a abandonné le Dieu qui l'a fait, et il a méprisé le Rocher de son salut. Ils l'ont ému à jalousie par des dieux étrangers». Cette idolâtrie, commencée avec le veau d'or du mont de Sinaï, continua pendant toute la traversée du désert, et atteignit son point culminant en Palestine, sous Manassé, roi de Juda (2 Rois 24: 3), en sorte que l'Eternel eut à leur dire: «Je leur cacherai ma face... car ils sont une génération perverse, des fils en qui il n'y a point de fidélité» (Deutéronome 32: 20). En justice, il pouvait faire périr leur mémoire, mais qu'en eussent dit leurs ennemis? (versets 26, 27). Mais après tout, les ennemis d'Israël étaient les ennemis de l'Eternel (verset 41).

Il pouvait se servir des nations, l'Assyrie, Babylone, etc., comme d'une verge pour châtier son peuple, mais la verge elle-même sera brisée en raison de sa propre iniquité (Jérémie 25: 12-34). «A moi la vengeance et la rétribution, au temps où leur pied bronchera. Car le jour de leur calamité est proche, et ce qui leur est préparé se hâte» (Deutéronome 32: 35). Et la nation apostate échappera-t-elle en ce jour-là? Non, «car l'Eternel jugera son peuple». Qu'en sera-t-il alors du résidu fidèle? Il «se repentira en faveur de ses serviteurs» (verset 36). Mais tout à la fin, APRES que le jugement, et quel jugement! aura fait son oeuvre, les nations seront bénies de la même bénédiction que son peuple Israël. «Réjouissez-vous, nations, avec son peuple; car il vengera le sang de ses serviteurs, et il rendra la vengeance à ses adversaires, et il pardonnera à sa terre, à son peuple» (verset 43).

Dans ce 32^e chapitre du Deutéronome, comme dans plusieurs autres, il s'agit d'une façon générale de nations ennemies d'Israël. Mais ailleurs, nous trouvons deux classes différentes

de gentils, soigneusement distinguées l'une de l'autre, soit quant au temps où leur inimitié se manifeste, soit quant aux circonstances de leur jugement.

Du temps où les Juifs étaient le peuple reconnu de Dieu, le temple étant debout, les rois de Juda occupant le trône à Jérusalem, le grand empire d'Assyrie se montrait un formidable ennemi. De moins redoutables, la Syrie, l'Egypte, levaient aussi la tête, mais le premier demeurait le plus à craindre. Fait remarquable dont la prophétie nous informe: une fois rentré dans son pays, Dieu renouant ses relations avec lui, Israël retrouvera son terrible antagoniste, l'Assyrien. Un seul passage suffit pour le prouver. «Et il arrivera que quand le Seigneur aura achevé toute son oeuvre contre la montagne de Sion et contre Jérusalem, je visiterai le fruit de l'arrogance du coeur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux» (Esaïe 10: 12).

Seulement il n'y a plus d'Assyrien aujourd'hui, objectera-t-on peut-être. Soit, mais le Seigneur a-t-il, déjà achevé toute son oeuvre sur la montagne de Sion? Evidemment pas. Le rôle donc de l'Assyrien aura encore une phase. Le prophète Ezéchiel, chapitres 38 et 39, en rapport avec d'autres Ecritures, indique clairement qu'il sera le dernier ennemi à combattre avant l'introduction de la bénédiction finale durant le millénium. Géographiquement il doit occuper le territoire connu maintenant sous le nom de Turquie d'Asie, ainsi que le vaste empire asiatique en création sous les auspices de la Russie.

En rapport avec ce sujet, notons la manière dont il répond à un passage de l'épître de Pierre. «Aucune prophétie de l'Ecriture ne s'interprète elle-même» (2 Pierre 1: 20). Souvent mal compris, ce verset signifie que toute prophétie des Ecritures s'étend au delà de son interprétation isolée. Voyons à l'appliquer au sujet qui nous occupe, l'Assyrien.

Lorsque Esaïe prononçait son témoignage inspiré, l'Assyrien était à l'apogée de sa gloire, étendant ses limites au travers de la Palestine, jusqu'aux portes même de Jérusalem. «Il est arrivé à Aiath, il a traversé Migron, et il a déposé ses bagages à Micmash. Ils ont passé le défilé, ils ont dressé leur camp à Guéba. Rama tremble. Guibha de Saül a pris la fuite», etc. (Esaïe 10: 28-34).

Mais tandis que, par l'Esprit, Esaïe est conduit à parler des circonstances du moment, il voit, bien loin devant lui, un temps à venir auquel s'appliquent également ses paroles et qui en verra l'accomplissement littéral. L'Assyrien d'autrefois fut détruit avant la naissance de Babylone, tandis que dans l'avenir son jugement se produira *après* celui des représentants de cette puissance.

Esaïe 14 décrit la restauration d'Israël dans son propre pays, redevenu «la terre de l'Eternel» (verset 2), et l'ordre des circonstances qui la produisent. Nous ne pouvons que les indiquer ici, laissant au lecteur l'heureuse tâche d'étudier de plus près ces passages: «L'Eternel aura compassion de Jacob et choisira encore Israël... Et les peuples les prendront et les feront venir en leur lieu». Alors sera détruit le pouvoir de Babylone (*) (versets 4-24), après quoi: «La chose s'accomplira, de briser l'Assyrien *dans mon pays*», dit l'Eternel, brisé; remarquons-le bien, après Babylone!

(*) Babylone représente ici la Bête d'Apocalypse 13 et 17, la quatrième de la vision. Babylone la grande est tout autre chose.

Il n'en fut point ainsi dans le passé. La Palestine, ou Philistie, c'est-à-dire les nations à l'entour d'Israël, disparaissent, et nous apprenons par Daniel 11: 41 et Ezéchiel 25, que certaines nations n'auront le même sort de la part d'Israël qu'après le jugement du roi du Nord.

«L'Eternel a fondé Sion, et les pauvres de son peuple y trouvent un refuge», telle est la réponse triomphante aux messagers du dehors.

Chapitre 7: 1-6 - Les quatre Bêtes

Le chapitre qui va nous occuper est bien l'un des plus intéressants parmi les Ecritures prophétiques, la vision nous transportant d'un seul trait au travers de toute la période des gentils. Elle embrasse une longue suite de siècles depuis l'an 600 A.C., jusqu'à la venue du Fils de l'homme quand «on lui donnera la domination, et l'honneur, et la royauté, pour que tous les peuples, les peuplades et les langues, le servent» (versets 13, 14). Ce chapitre est divisé en quatre paragraphes, aux versets 2, 7, 13, 17; les trois premiers commençant par ces mots: «Je voyais dans les visions de la nuit», le dernier, par «l'interprétation des choses».

Les premiers paragraphes établissent le fait général qu'il y a quatre Bêtes, puis les trois premières sont brièvement décrites, mais, même en si peu de mots, des détails sont donnés répondant avec tant de précision à ce qui sera plus tard, que l'inspiration peut seule expliquer un fait aussi miraculeux.

Dieu présente au prophète la vue d'une mer secouée par les quatre vents des cieux. Image symbolique des nations dans un état de confusion et de chaos, souvent retracée dans les Ecritures. «Malheur à la multitude de peuples nombreux! Ils bruient comme le bruit des mers, — et au tumulte des peuplades! Ils s'émeuvent en tumulte comme le tumulte de grosses eaux» (Esaïe 17: 12). Voyez encore Esaïe 57: 20; Apocalypse 17: 15.

Du sein de ces vagues furieuses, de cette confusion générale, servant à l'accomplissement des desseins de Dieu, quatre grandes Bêtes montent successivement. «Les quatre vents des cieux se déchaînent sur la grande mer», et en effet partout où ils soufflent, c'est d'après son ordre.

En vision donc, Daniel voit les empires gentils sortant de cette masse agitée et suit leur marche ascendante, premièrement selon leur origine d'après les conseils de la providence, ensuite, au verset 17, manifestant leur origine *morale*: elles viennent de la terre, et non pas du ciel.

Que les quatre Bêtes représentent les quatre empires déjà entrevus dans la grande statue, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Dans la première vision, l'ensemble des empires est présenté à Nebucadnetsar, tandis qu'ici Daniel les voit en détail, à mesure que l'un succède à l'autre. Imposants alors dans leur grandeur, ici dépouillés de cet éclat et ayant perdu tout lien moral avec Dieu.

«Quatre grandes bêtes», des bêtes sauvages, «montèrent de la mer». La vie d'une bête est sans intelligence quant à Dieu, et nous avons déjà remarqué combien ce caractère marque l'ensemble des nations, depuis les jours de Nebucadnetsar jusqu'à maintenant, tandis qu'à la fin ce manque d'intelligence sera encore aggravé par la rébellion et les blasphèmes. Il est utile de remarquer, en passant, que les Bêtes de Daniel 7 ne doivent jamais être confondues avec les quatre animaux de l'Apocalypse (chapitre 4). Les termes qui les désignent sont tout différents. En Daniel, ce sont des *bêtes sauvages*; dans l'Apocalypse, des *êtres vivants*.

«La première était comme un lion». Ici paraît l'empire babylonien déjà représenté sous cette image. Jérémie avait dépeint Nebucadnetsar «comme un lion», etc., ajoutant encore un autre symbole de la vision de Daniel. «Voici, il monte comme un gypaète, et il vole» (Jérémie 49: 19, 22). Mais ni la force du lion, ni la rapidité d'aile du gypaète, ne détournent l'humiliation de l'orgueilleuse Babylone. «Je vis jusqu'à ce que ses ailes furent arrachées». «Et voici une autre, une seconde bête, semblable à un ours, et elle se dressait sur un côté» (verset 5). Le témoignage de l'histoire est superflu en indiquant ici l'empire Médo-Perse, Daniel lui-même ne nous laissant aucun doute à cet égard. Babylone était encore florissante sous Belshatsar lorsque la vision lui fut envoyée, mais dans la portion historique de ce livre (5: 30, 31), nous avons déjà vu que la nuit où le roi des Chaldéens fut tué, «Darius, le Mède, reçut le royaume».

Le lecteur pieux ne se laissera pas troubler par la haute critique qui nie l'existence de Darius, le Mède, parce que l'histoire n'en fait pas mention. Pareil doute avait été émis sur la personnalité de Sargon, roi d'Assyrie (Esaïe 20: 1), jusqu'au moment où son nom fut découvert sur des monuments de l'époque. Plus les Ecritures seront critiquées, plus aussi elles se manifesteront dignes de notre plus implicite confiance.

Le deuxième royaume, représenté par l'ours, est un composé de deux nations, dont l'une est cependant plus importante que l'autre. La vision le révèle à l'avance: «Elle se dressait sur un côté». La même chose revient au chapitre suivant, verset 3; car le bélier du chapitre 8, correspond à l'ours du chapitre 7, mais avec un détail de plus: «la plus haute» — des cornes — «s'éleva la dernière». Admirablement exacte dans tous ses détails, cette prophétie que l'histoire ancienne confirme d'un bout à l'autre, en nous parlant en premier lieu des Mèdes, et ensuite de la prépondérance prise par les Perses.

«Après cela, je vis, et en voici une autre, — comme un léopard; et elle avait quatre ailes d'oiseau sur son dos; et la bête avait quatre têtes» (verset 6). L'empire Grec, sous Alexandre le Grand, célèbre par la prodigieuse rapidité avec laquelle il s'étendit, est ici représenté par «quatre ailes d'oiseaux», et aussi sous une autre figure bien connue de l'histoire, et que nous retrouverons encore aux chapitres 8 et 11 de ce livre, celle d'une «bête à quatre têtes», indiquant le démembrement en quatre parties qui suivrait la mort d'Alexandre.

Nous souvenant que la vision fut donnée au prophète sous le règne de Belshatsar, roi de Babylone, c'est-à-dire avant qu'il fût même question de l'empire Médo-Perse et encore moins de celui d'Alexandre, et qu'en si peu de mots nous arrivent des détails que l'histoire signera plus tard, pouvons-nous faire autre chose que nous prosterner avec adoration devant Celui

qui, en vue de sa propre gloire et de la gloire de son Fils bien-aimé, a bien voulu révéler ces choses à son serviteur Daniel, pour qu'il les fasse connaître à son tour?

«Toutes les choses qui ont été écrites auparavant, l'ont été pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Ecritures, nous ayons espérance» (Romains 15: 4).

Chapitre 7: 7-13 - La quatrième Bête

Ici commence la seconde division de notre chapitre. Dans la première, le prophète voit d'une façon générale quatre grandes Bêtes montant de la mer, les trois premières seulement faisant l'objet de quelques détails, brefs toujours, mais d'une remarquable exactitude.

Maintenant il s'agit exclusivement de la quatrième Bête, et pas n'est besoin d'insister sur le fait évident qu'elle représente l'Empire romain. La captivité de Babylone avait duré soixante-dix ans, période répondant approximativement à la durée de ce premier empire, car bien que sa capitale fût de date fort ancienne — nous la trouvons déjà au 10^e chapitre de la Genèse — elle avait cédé le pas à l'Assyrie. La Babylonie constituait une insignifiante province dont la cité n'était qu'un monceau de ruines. Sous Nebucadnetsar seulement, à peu près six cent sept ans A. C., elle se releva de ses cendres pour devenir somptueuse, ainsi que la voit Daniel. Sans beaucoup de calcul, on peut supposer que l'Empire Médo-Perse couvrit une période de deux cents ans ou un peu plus, depuis la chute de Babylone sous Darius le Mède, 538 A. C., jusqu'à la défaite de Darius le Perse, battu par Alexandre le Grand, à Issus, 333 ans A. C.

Quant à l'Empire grec, une fois établi, son existence plus ou moins glorieuse, dure 300 ans. Vers le milieu de son histoire, on voit un nouveau peuple qui commence à s'immiscer dans les affaires des nations, les Romains.

Vieux de quelques siècles déjà (la fondation de Rome remonte à 753 A. C.), mais n'ayant sous la forme républicaine qu'un rôle effacé, il s'affirme comme partie de voies de Dieu à l'égard de la terre, seulement à partir de sa forme impériale. C'est l'Empire romain comme tel que représente cette grande et terrible Bête.

La magnificence avait caractérisé Babylone. La rapacité et l'amour du gain furent les traits distinctifs de la dynastie perse. La rapidité des conquêtes s'attache au nom d'Alexandre le Grand. Mais ce qui distingue l'Empire romain de tous les autres, c'est la force; il est «extraordinairement puissant». Rien ne peut lui résister; de ses «grandes dents de fer», il dévore tout ce qui se trouve sur son passage. Cette puissance remarquable qu'il a d'engloutir toutes les nations, le rend absolument différent de ses prédécesseurs. Ce qu'il ne pouvait absorber, il le mettait en pièces, le réduisant à la soumission.

Autre caractère distinctif et remarquable: «Elle avait dix cornes», et plus bas, verset 24, nous lisons que «ce sont dix rois qui surgiront du royaume».

La quatrième Bête s'identifie tout naturellement avec celle que l'on rencontre si souvent dans l'Apocalypse. Au chapitre 13: 1, Jean nous la montre montant de la mer, scène agitée du jour d'aujourd'hui, «avec dix cornes et sept têtes», ces dix cornes expliquées comme «dix rois qui n'ont pas encore reçu le royaume» (Apocalypse 17: 12).

Une étude approfondie de ces chapitres de Daniel et de l'Apocalypse, conduit à la conviction que les dix cornes de la Bête répondent à une époque future. L'Empire romain n'a pas terminé sa carrière; il renaîtra et interviendra à un haut degré dans les affaires de la Palestine, comme aussi de l'Europe, durant la courte mais terrible période entre l'enlèvement des saints et leur retour en gloire avec le Seigneur, pour le jugement.

Arrêtons-nous un instant sur un passage bien connu et non moins remarquable en rapport avec ce sujet. «La bête que tu as vue était, et n'est pas, et va monter de l'abîme et aller à la perdition» (Apocalypse 17: 8). Voici donc trois périodes bien indiquées et clairement distinctes les unes des autres. «Était» nous reporte aux gloires de l'empire, alors que, par sa puissance terrible, il dominait toutes les nations. Telle fut son étendue que son premier empereur, César Auguste, rendit un décret «portant qu'il fût fait un recensement de toute la terre habitée» (Luc 2: 1).

Mais «il n'est pas»; c'est-à-dire que comme pouvoir il a cessé d'exister; après avoir brisé les autres, il est lui-même mis en pièces. Il ne s'agit point ici de la papauté. L'Empire romain est une puissance politique et non pas religieuse. Apocalypse 17 établit clairement la distinction; la Bête représente le système politique, la femme montée sur la Bête, le système religieux.

Plus loin, nous lisons «qu'elle montera de l'abîme», son terrible caractère dans l'avenir. Tout à la fin des jours, précédant immédiatement l'établissement du royaume du Fils de l'homme, un vaste système politique s'étendra au travers de l'Europe, ayant Rome pour capitale, «la cité aux sept collines» (Apocalypse 17: 9). La forme de son gouvernement sera *impériale*, non celle d'un roi établi sur ses propres sujets, mais d'un empereur ayant dix rois pour vassaux. «Les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais qui reçoivent pouvoir comme rois, une heure, avec la bête» (verset 12).

Jamais pareil état de choses ne s'est produit dans l'Empire romain, d'où il résulte clairement que l'époque des dix rois est encore future. La Bête a existé sans les dix rois. Si l'état fragmentaire actuel de l'Empire devait représenter le temps des dix rois, où donc est la tête impériale qui les domine? Non, les circonstances du 17^e chapitre de l'Apocalypse n'ont point encore existé: une tête impériale nommée la Bête et *en même temps* dix rois lui «donnant leur puissance et leur pouvoir».

La parole de Dieu s'occupe particulièrement de ce qui arrivera à la fin des temps, des circonstances qui introduiront la venue du Fils de l'homme; c'est pourquoi l'Esprit arrête les pensées du prophète sur l'important changement qui doit se produire ici parmi les dix rois: «Je considérais les cornes, et voici une autre corne, petite, monta au milieu d'elles, et trois des premières cornes furent arrachées devant elle» (Daniel 7: 8).

Comparé avec Apocalypse 17: 14, ce passage ne dit pas que ces trois cornes soient positivement détruites, mais que leur puissance est brisée; les dix se retrouvent sur la scène plus tard, en guerre avec l'Agneau qui doit les anéantir finalement.

La petite corne prendra une importance notoire, mais notoire en perversité (verset 25). Une intelligence transcendante distinguera celui qu'elle représente: «Il y avait à cette corne des yeux comme des yeux d'homme» (verset 8), ainsi qu'une arrogance sans borne, «une bouche proférant de grandes choses». Elle sera si active à s'occuper des affaires de la Bête, que les deux deviendront une seule et même personne. On ne peut lire Apocalypse 13: 1-9, en rapport avec la petite corne de Daniel 7, sans reconnaître l'identité de la Bête «qui ouvre sa bouche en blasphèmes contre Dieu», etc. (Apocalypse 13: 6), avec la petite corne qui «proférera des paroles contre le Très-haut» (Daniel 7: 25).

Tout semble marcher à souhait jusqu'au moment arrêté de Dieu pour l'exécution du jugement annoncé. «Je vis jusqu'à ce que les trônes furent placés» (verset 9). Il s'agit ici, non des trônes terrestres du gouvernement humain, mais des trônes célestes du jugement de Dieu. Bien que l'homme d'aujourd'hui se refuse à le croire, elle devra prendre fin cette hostilité blasphématoire contre Dieu, sa Parole, ses saints, marée montante de plus en plus furieuse qui inondera la scène après le départ de Celui qui retient (le Saint Esprit), en même temps que l'Eglise (2 Thessaloniens 2).

Le jugement, et non la conversion du monde par l'Evangile, terminera les temps des gentils. «Je vis jusqu'à ce que les trônes furent placés, et que l'Ancien des jours s'assit». Qui est cet Ancien des jours? Ce que nous voyons ici de lui, se rapproche tellement des traits du Fils de l'homme en Apocalypse 1, qu'il est impossible de ne pas les identifier en une seule personne. Notre chapitre conduit du reste à cette conclusion (verset 13), «quelqu'un comme un fils d'homme vint avec les nuées des cieux, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours», tandis que le verset 22 nous informe que c'est l'Ancien des jours qui vient. C'est le Seigneur Jésus Christ auquel, comme Fils de l'homme, tout jugement a été remis (Jean 5: 27), Lui, vrai homme et vrai Dieu. Dans sa Personne bénie, nous voyons celui qui, selon la prophétie de Michée 5: 2, sortant de Juda était homme, et étant dès le commencement, est Dieu.

Chapitre 7: 13, 14 - Le royaume du Fils de l'homme

D'après la deuxième et la troisième vision versets 7-15, nous avons clairement indiqué *ce que serait* la fin «du temps des nations», *pourquoi et comment* elle se produira.

L'avenir solennel réservé à ce monde, c'est l'intervention de Dieu en jugement.

L'Ancien des jours s'assied, un fleuve de feu sort de devant Lui, des myriades de l'armée céleste se tiennent en sa présence, les livres sont ouverts. Il ne s'agit pas ici du grand trône blanc (Apocalypse 20), devant lequel les seuls réprouvés paraîtront et qui n'est dressé qu'après le millénium, mais d'un jugement atteignant des hommes vivants sur la terre, avant que le Fils de l'homme ait pris possession de son royaume. Le même juge, Christ, est établi dans les deux cas, mais ce sont deux époques différentes.

Tout en étant pleinement convaincu que Dieu jugera le monde en justice, il est solennel de considérer la cause de ce jugement: «Je vis alors, à cause de la voix des grandes paroles que la corne proférait, — je vis jusqu'à ce que la bête fût tuée; et son corps fut détruit, et elle fut livrée pour être brûlée au feu».

Depuis la chute de l'homme en Eden, le péché entré dans le monde s'est continuellement développé; l'iniquité sous toutes ses formes, les crimes les plus odieux se perpétuant de siècle en siècle; tout autant de choses qui viendront à la lumière et recevront leur juste rétribution devant le grand trône blanc, quand les morts seront jugés d'après leurs oeuvres.

Ici, en Daniel 7: 11, 25, la cause du jugement est différente. Ce pouvoir remis aux mains des gentils, ils le tourneront à la fin contre Celui même qui l'a donné. Il importe peu que ces nations aient revêtu le manteau de la profession chrétienne, que du reste elles sont en voie d'abandonner rapidement aujourd'hui. Un événement qui, sans que le monde s'en doute, pourrait être à courte échéance, mais en vue duquel un nombre toujours grandissant de chrétiens se prépare, cet événement révélera d'une façon poignante la différence entre la foi vraie et la profession des lèvres. Le Seigneur vient; en un clin d'oeil ses saints seront auprès de Lui, et c'est alors que le vrai caractère de la Bête se manifestera. Ceux qui seront laissés en arrière dans les pays soi-disant chrétiens, ne tarderont pas à devenir apostats, à croire au mensonge, et combien il est terrible de penser au grand nombre qui travaille aujourd'hui dans ce sens, entraînant les masses vers cette incrédulité dont le lendemain se lit en lettres de feu, au livre de Daniel, dans l'Apocalypse, et en d'autres portions des Ecritures.

Ceux qui lisent ces pages ne trouveront pas difficile d'identifier la quatrième Bête de Daniel 7, avec la Bête d'Apocalypse 13 et 17. Trois de ces Bêtes avaient encore à paraître lorsque Daniel les décrivait; elles sont numériquement distinguées les unes des autres, selon la place qu'elles occupent comme puissances successives. Suivant cet ordre, l'empire Romain est le quatrième. Mais à l'époque où Jean écrit, les trois premiers empires ayant pris fin, celui-ci demeure seul; de là le terme *la* Bête, employé dans l'Apocalypse. Cette dernière phase comportera une tête impériale gouvernant les dix royaumes qui vont former la Bête, autrement dit «la petite corne» de notre chapitre. Parfois l'expression «la Bête» signifie l'empire comme tel, d'autres fois celui qui en est la tête seulement, et il importe de bien distinguer entre les deux cas. Une difficulté pourrait être soulevée du fait qu'en Apocalypse 19: 20, la Bête est jetée *vivante* dans le lac de feu, tandis qu'en Daniel 7: 11, elle est *tuée*. Rien de contradictoire cependant entre ces deux passages, parce que dans le premier, il est question du chef, de la tête, tandis que le second nous montre l'empire dans son ensemble tombant sous le jugement à cause des blasphèmes prononcés contre Dieu par la petite corne.

«Quant aux autres Bêtes, la domination leur fut ôtée, mais une prolongation de vie leur fut donnée jusqu'à une saison et un temps» (verset 12). Un seul empire occupe la scène. Quand apparaissent les Médo-Perse, c'est le déclin de Babylone, et les Grecs viennent à leur tour détrôner les Médo-Perse, pour tomber eux-mêmes devant la puissance de Rome. Mais quoique déchues, les nations ayant formé ces divers empires, conservent leur existence. Aujourd'hui encore nous voyons les Perses, les Grecs, de petite importance, sans doute,

royaumes néanmoins. Plus loin dans ces pages, nous retrouverons un important représentant de l'empire Grec, et son rôle au temps de la fin en rapport avec les Juifs.

Comment se produira ce juste jugement de Dieu provoqué par l'arrogance et les blasphèmes de la petite corne, ce jugement qui mettra fin à l'orgueil et à la puissance politique du monde? «Je voyais dans les visions de la nuit, et voici, quelqu'un comme un fils d'homme vint avec les nuées des cieux, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui» (verset 13). Description frappante du Seigneur venant, non comme Epoux de l'Eglise, mais comme Fils de l'homme en jugement. Remarque utile en passant, partout où il est question de la venue du *Fils de l'homme*, c'est toujours pour le jugement. «Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure». Le Seigneur vient en premier lieu chercher les siens pour être auprès de Lui, les rencontrer dans les airs; à leur départ de la terre succédera une courte période de rapide développement du mal sous toutes ses formes, interrompue soudain par la venue du Fils de l'homme sur les nuées du ciel.

A sa première apparition, les morts en Christ et les saints vivants sont ravis ensemble *dans les nuées*, à la rencontre du Seigneur *en l'air* mais ici, le Fils de l'homme apparaît *sur les nuées du ciel*, et vient *sur la terre*. C'est à cela que le Seigneur fait allusion, quand le souverain sacrificateur l'adjure de déclarer s'il est le Christ, le Fils de Dieu: «Dorénavant vous verrez le fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel» (Matthieu 26: 64). Quel moment pour le monde! Revoir ainsi Celui que les hommes ont ignominieusement mis à mort, le revoir avec un diadème de gloire, au lieu de la couronne d'épines tressée par leurs mains, portant le sceptre de justice après que leurs railleries lui en avaient fait un de roseau!

Il se montre ainsi en vision à Jean dans l'île de Patmos: «Voici, il vient avec les nuées, et tout oeil le verra, et ceux qui l'ont percé; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Oui, amen!» (Apocalypse 1: 7). Daniel voit le Fils de l'homme «venant à l'Ancien des jours». Christ est là comme homme, tandis que, dans l'Apocalypse, ce Fils de l'homme est revêtu de tous les attributs de l'Ancien des jours (conf. Daniel 7: 9, et Apocalypse 1: 14). La Personne adorable du Seigneur Jésus Christ unissant dans une absolue perfection les deux natures, divine et humaine, distinctes, mais inséparables. Mystère infini qui défie la compréhension de créatures bornées. «Nul ne connaît le Fils que le Père» (Matthieu 11: 27).

Une fois l'oeuvre du jugement accomplie, et seulement alors, le royaume du Seigneur Jésus Christ sera établi. Un roi régnera en justice. Le talon de l'opresseur ne foulera plus la terre. La bonté et la vérité se rencontreront. «On ne fera pas de tort, et on ne détruira pas, dans toute ma sainte montagne; car la terre sera pleine de la connaissance de l'Eternel, comme les eaux couvrent le fond de ta mer» (Esaïe 11: 9).

«Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit» (verset 14). Aucun royaume terrestre ne succédera à celui du Fils de l'homme; c'est la force du terme «éternel» ici. Aussi longtemps qu'il y aura des royaumes terrestres, le sien durera et ne sera jamais détruit. Nous savons, par d'autres parties

des Ecritures, qu'après le millénium, il «remettra» le royaume à son Père, mais l'état éternel n'est pas en vue ici, les prophètes de l'Ancien Testament bornant leurs descriptions à cette période de mille ans durant laquelle, comme Fils de l'homme, le Seigneur Jésus Christ sera roi sur la terre. Lorsque ce millénium aura pris fin, et que le dernier ennemi, la mort, aura été détruit par le jugement du grand trône blanc, alors il remettra le royaume à Dieu le Père qui, dans la plénitude de son Etre, sera tout en tous (1 Corinthiens 15: 24-29).

L'état éternel nous est décrit en Apocalypse 21: 1-8.

Chapitre 7: 15-31 - L'interprétation des choses

La quatrième et dernière partie de notre chapitre renferme l'interprétation des trois visions précédentes, et comme toujours dans l'Ecriture, ajoute des détails à ce qui a été dit. La parole de Dieu n'offre jamais de simples répétitions.

C'est ainsi qu'au verset 17, les quatre grandes Bêtes sont quatre rois qui «surgiront *de la terre*», ne contredisant en rien le verset 3, où nous les voyons monter *de la mer*, se dégageant de cette confusion générale des nations présentée en figure comme la mer. De grands empires, l'Assyrie, l'Egypte, avaient déjà marqué dans l'histoire, mais n'étaient plus que ruines, et de ces ruines s'élèvent les quatre monarchies de la vision. Il est intéressant de remarquer, d'après les documents historiques, que sans avoir coexisté, comme pouvoir, leur naissance date à peu près de la même époque, les puissances de l'Orient se développant bien plus rapidement que celles de l'Occident.

Providentiellement elles surgissent d'une condition chaotique, mais *moralement* leur origine est terrestre; elles montent *de la terre*, en contraste sans doute avec le royaume du Fils de l'homme qui vient sur les nuées du *ciel*.

Un autre point de grande importance est introduit au verset 18: «Les saints des lieux très hauts recevront le royaume». Ce n'est point une répétition de ce qui avait déjà été dit, ni même le règne de Christ en figure, comme quelques-uns ont cru le voir. Quand il viendra prendre le pouvoir, les saints des lieux très hauts régneront avec Lui.

Qui donc sont les saints des lieux très hauts? L'Ecriture nous le dit. L'expression, sans doute, est semblable à celle qui nous est familière dans l'épître aux Ephésiens; il semble qu'il s'agit des saints célestes, en contraste avec ceux qui sont sur la terre, Dieu devant avoir les uns et les autres au temps de l'accomplissement de la vision de Daniel. Les saints sur la terre sont mentionnés au verset 27, comme étant «*le peuple des saints des lieux très hauts*».

Bien que l'Eglise ne se trouve pas mentionnée dans le livre de Daniel, il est hors de doute que les saints de la période actuelle ne soient compris dans cette expression. Les saints de l'Ancien Testament, ceux devenus tels depuis le jour de la Pentecôte jusqu'au jour où Christ viendra les chercher, l'Eglise, et les martyrs de la période apocalyptique, font tous partie des «saints des lieux très hauts» qui «posséderont le royaume à jamais, et aux siècles des siècles» (verset 18).

Mais seule, l'Eglise possède déjà l'intelligence de cette position céleste en traversant la terre, — et de quelle manière puissante nos voies devraient en être influencées, considérant l'immensité de nos privilèges et l'intimité plus grande de nos relations avec Christ comparée avec celles des saints de l'Ancien Testament. Mais jamais, dans la Parole, le plus élevé ne diminue la valeur du moindre, et nous voyons l'apôtre appliquer aux Corinthiens, d'une façon pratique, la vérité même présentée ici par Daniel (1 Corinthiens 6: 1-9).

Au milieu de tant de détails d'un si haut intérêt, la pensée du prophète semble donner une place prééminente à «la petite corne». Caractère particulièrement inique, ce personnage influencera d'une manière importante la destinée de l'Europe et sera constamment en contact avec les Juifs à la fin. Sa remarquable intelligence: «Et voici, il y avait à cette corne des yeux comme des yeux d'homme» (verset 8), ne travaillera que pour sa propre gloire, «une bouche proférant de grandes choses, et son aspect était plus grand que celui des autres» (verset 20), tout autant de traits caractéristiques qui ont fait prendre la petite corne pour l'Antichrist, l'homme de péché, de 2 Thessaloniens 2.

Nous verrons bientôt qu'il n'en est rien. L'Antichrist, vivant au même temps, aura sa sphère d'activité à Jérusalem, tandis que «la petite corne» régnera sur l'Europe occidentale.

Non que ce chef de l'empire Romain doive demeurer sans connexion avec la Palestine et son souverain. «Cette corne fit la guerre aux saints» (verset 21). Quels saints? N'ont-ils pas tous été ravis auprès du Seigneur auparavant? Comment donc peut-il s'en trouver encore sur la terre? Ce sont des Juifs convertis après l'enlèvement de l'Eglise. Apocalypse 7 nous montre les cent quarante-quatre milliers d'entre les tribus d'Israël, ainsi qu'une grande multitude de païens devenus croyants à cette époque. Mais souvenons-nous bien qu'aucun de ceux qui ont rejeté Christ durant la période actuelle, ne fera partie de ce résidu. C'est *aujourd'hui* le jour du salut pour la chrétienté; alors la porte sera fermée devant chaque individu qui aura méprisé cette occasion. Le passage de 2 Thessaloniens 2: 12, est absolument positif à cet égard.

Le verset 25 démontre que ces saints sont des Juifs. La petite corne profère des blasphèmes contre Dieu; c'est d'elle aussi qu'il s'agit en Apocalypse 13: 5-8, «ouvrant sa bouche en blasphèmes contre Dieu... et ceux qui habitent dans le ciel», les mêmes sans doute que «les saints des lieux très hauts» (verset 25). Déjà au ciel, ils ne peuvent donc pas, semble-t-il, être ceux contre lesquels «il prévalut» (verset 21), et qui évidemment sont sur la terre. «Il lui fût donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre» (Apocalypse 13: 7). Ces derniers sont des Juifs, le résidu d'Israël persécuté dans son propre pays.

Ce qui nous confirme cette pensée, c'est l'allusion faite «aux saisons et à la loi», qui sont livrées en sa main. Les fêtes juives et leurs jours solennels, de nouveau observés selon la loi, seront ainsi — et non pas les saints — remises entre ses mains, mais point pour toujours, seulement «jusqu'à mi temps, des temps et une moitié de temps». Plus loin, nous entrerons dans les détails relatifs à cette période qu'il suffit de faire coïncider ici avec les quarante-deux mois d'Apocalypse 13: 5, «la grande tribulation» devant durer trois ans et demi, après quoi «le jugement s'assiéra» pour anéantir la puissance inique à la venue de l'Ancien des jours. Le

Fils de l'homme apparaissant en gloire et en puissance, aura bientôt fait justice de cette monstrueuse incarnation de tout l'orgueil de l'homme, de toute sa rébellion contre Dieu. Nous retrouverons tous, ces événements en temps et lieu.

Mais ici quel tableau sublime vient se placer devant les yeux. D'un côté, l'ineptie de l'homme, malgré toute l'importance qu'il s'attribue en s'élevant contre Dieu, contre ses saints; de l'autre, ce Dieu des cieux dans toute sa majesté, invisible à l'oeil naturel, Lui-même sondant l'espace, voyant toutes choses, calme dans sa puissance suprême, patient jusqu'à la limite qu'il s'est assignée. Puis, en un instant, tout change de face. Au ciel, nous en voyons la preuve. Les «roues de feu brûlant» sur lesquelles repose le trône de l'Ancien des jours, viennent de se mettre en mouvement. «Quelqu'un comme un fils d'homme» — quoique bien plus qu'un homme — paraît enfin, et à Lui est remise l'exécution d'un jugement aussi longtemps différé qu'il a été justement mérité.

Peut-on manquer de constater aujourd'hui la rapidité avec laquelle toutes choses ici-bas convergent dans cette direction? Les temps se hâtent. «Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point» (Luc 21: 33). Mais un brillant avenir luit encore pour ce monde, de l'autre côté du jugement, après que le fils de l'homme aura envoyé ses anges pour cueillir de son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité (Matthieu 13: 41). Alors «le royaume, et la domination, et la grandeur des royaumes sous tous les cieux, seront donnés au peuple des saints des lieux très hauts. Son royaume est un royaume éternel, et toutes les dominations le serviront et lui obéiront» (verset 27).

Chapitre 8 - Le bélier et le bouc

Une nouvelle vision est encore envoyée à Daniel, toujours durant la période de la première Bête. Bien que touchant à sa fin, l'empire babylonien est encore debout. Le prophète néanmoins se voit en songe dans la capitale du royaume qui doit succéder à celui-ci.

Un changement important se produit avec l'introduction de ce nouveau chapitre. Daniel s'exprime maintenant — et jusqu'à la fin — en hébreu, tandis qu'en commençant il s'était servi du chaldéen, pour la raison bien simple que la première partie de son livre traitant avant tout des gentils, de leur puissance grandissante, de leur caractère moral, la langue de Babylone s'imposait naturellement. A présent que les Juifs deviennent plus particulièrement le sujet de ce qui suit, l'hébreu reprend sa place. Sans doute, mention sera encore souvent faite de la troisième et de la quatrième Bête, tout au moins de leurs représentants à la fin, mais uniquement dans leurs rapports avec la nation juive.

Il est bon de se souvenir qu'au travers de toutes les vicissitudes qu'essuient les nations de la terre, selon que la roue de leur fortune monte ou descend, les yeux de Dieu demeurent fixés sur son peuple tiré d'Egypte. En rapport avec la terre, lui seul a de l'importance. Il est bien-aimé à cause des pères, duquel selon la chair est issu le Christ, qui est sur toutes choses béni éternellement. Amen! (Romains 9: 1-5).

La peine que se donnent les rationalistes pour placer l'existence de Daniel sous l'empire grec, est constamment battue en brèche; ils semblent être seuls à méconnaître leur hostilité à Dieu et à sa Parole, produit du coeur naturel toujours opposé à Lui. Le prophète, sous la direction de l'Esprit, nous trace ici une merveilleuse esquisse d'un temps alors à venir et dont la plus grande partie attend encore aujourd'hui son accomplissement.

«Je levai les yeux, et je vis; et voici, un bélier se tenait devant le fleuve; et il avait deux cornes» (verset 3). Nous n'avons pas besoin de documents historiques pour comprendre de qui il est question: «Le bélier que tu as vu et qui avait deux cornes, ce sont les rois de Médie et de Perse» (verset 20).

Le bélier du chapitre 8, est le même que l'ours du chapitre 7. Nous souvenant que cet empire n'était pas né alors, l'exactitude des détails nous frappe de nouveau. Mais pourquoi nous étonner quand c'est Dieu qui parle par l'entremise du prophète? Le bélier avait deux cornes: les Mèdes et les Perses, deux parties distinctes et composites pour former l'empire. L'une plus élevée que l'autre, indiquant la prépondérance de l'élément perse, fait acquis à l'histoire, mais, chose étrange, cette prépondérance ne s'est pas affirmée tout de suite. «La plus haute s'éleva la dernière».

Seule l'inspiration divine pouvait, en si peu de traits, faire un tableau aussi exact de l'avenir. Quoi d'étonnant donc à ce que ses détracteurs fassent feu de tout bois pour incriminer les dates du livre de Daniel. Porphyre, écrivain païen du second siècle, souleva cette question, mais combien il est plus affreux de la part des théologiens du 20^e siècle, de continuer dans cette voie. La chrétienté apostate, autrement coupable que les païens dans leurs ténèbres, va au-devant d'un châtement certain.

Le bélier heurte «vers l'occident, et vers le nord, et vers le midi» (verset 4). C'est donc une puissance orientale eu égard à la Palestine, la direction de ses conquêtes étant ici clairement indiquée.

Mais maintenant les yeux du prophète se tournent vers l'occident: «Et voici, un bouc venant du couchant sur la face de toute la terre» (verset 5). C'est «le roi de Javan», la Grèce, selon l'explication du verset 21. Il correspond au léopard du chapitre précédent. Telle est l'impétuosité avec laquelle il s'élançait, qu'il «ne touche pas la terre». Différent du bélier qui s'avance lentement de plusieurs côtés à la fois, lentement et sûrement, le bouc se précipite avec furie: «Il vint jusqu'au bélier... et courut sur lui dans la fureur de sa force», ce qui ne suffit pas même à l'inimitié de ses sentiments: «Tout près du bélier, il s'exaspéra contre lui et frappa le bélier». De fait, l'antagonisme était ancien et invétéré entre la Grèce et la Perse, cette dernière ayant envahi la Grèce qui n'était encore qu'une chétive contrée, mais l'heure a maintenant sonné pour la chute du second empire et l'élévation du troisième. «Il n'y eut personne qui pût délivrer le bélier de sa main».

D'autres détails encore mettent hors de doute cette interprétation de la vision. «Le bouc avait une corne de grande apparence entre ses yeux» (verset 5), «et la grande corne qui était entre ses yeux, c'est le premier roi» (verset 21); le puissant conquérant, Alexandre le Grand.

Souvenons-nous bien que ce que l'Esprit de Dieu nous révèle ici n'a eu son accomplissement qu'environ trois cents ans plus tard. Telle était la valeur d'Alexandre que la puissance de la Grèce s'accrut fort rapidement au près et au loin. «Le bouc devint très grand» (verset 8). Mais à peine arrivé à son apogée, il est renversé soudain. «Lorsqu'il fut devenu fort, la grande corne fut brisée». A la fleur de son âge, à trente-trois ans, au cours de brillantes victoires, ce conquérant trouva la mort en chemin.

Peu de temps après, quatre de ses généraux se partagent entre eux le puissant empire d'Alexandre, chacun régnant sur la portion qui lui est échue. Après que la grande corne fut brisée, «quatre cornes de grande apparence s'élevèrent à sa place, vers les quatre vents des cieux» (verset 8). Comment ces événements pourraient-ils être plus exactement décrits? Quoique puissants, ces quatre rois n'approchent point du premier. «Quatre royaumes s'élèveront de la nation, mais non avec sa puissance» (verset 22).

Ceux qui connaissent l'histoire ancienne ne peuvent qu'être frappés de l'exactitude des détails donnés ici en si peu de mots. Si Daniel eût été l'historien et non le prophète, il ne se fut pas exprimé autrement. Un simple écolier peut remarquer l'accord parfait entre l'histoire profane et les paroles de Daniel. Si celui-ci eût vécu au temps d'Antiochus Epiphanes — ainsi que le veut la haute critique — dans le second siècle avant Christ, donc *après* l'accomplissement de sa prophétie, comment se fait-il qu'elle ne fût pas comprise, car le dernier verset du chapitre nous dit que Daniel fut «stupéfié de la vision, mais personne ne la comprit»? N'y a-t-il pas ici de quoi clore à jamais la discussion quant à l'authenticité des dates de ce livre?

Mais même lorsqu'il s'agit de prophétie, l'Écriture n'enregistre pas seulement des faits. Rien ne s'y trouve sans un but défini, et nous arrivons maintenant à ce qui concerne la nation juive, surtout durant les dernières phases de son histoire. Aussi deux des successeurs d'Alexandre sont-ils passés sous silence, deux seulement, parmi les quatre, ayant été mêlés aux affaires du peuple de Dieu; disparus maintenant de la scène, ils doivent néanmoins y être de nouveau représentés pour achever leur rôle dans l'histoire future des Juifs. Le chapitre 11^e les désigne comme «le roi du Nord» et «le roi du Midi», le premier présenté en type par la «petite corne» du chapitre 8, qu'il ne faut pas confondre avec la «petite corne» du chapitre 7. Elles représentent deux personnages bien distincts qui tous deux exerceront une influence prépondérante sur les affaires du monde en général et du peuple juif en particulier, dans un avenir peut-être très rapproché. On a voulu voir la papauté dans la petite corne du chapitre 7, et l'islamisme dans celle du 8^e, ces deux plaies de la chrétienté à l'occident et à l'orient. Mais remarquons bien que Daniel ne s'occupe ni de la chrétienté, ni de l'Église, mais seulement du temps où Dieu reprendra ses relations avec son peuple terrestre, Israël. Mieux comprise, cette vérité arrêterait tant d'efforts futiles pour trouver une date au retour du Seigneur Jésus Christ. Qu'est-ce que 1260 jours — ou ans si vous voulez — peuvent signifier en rapport avec une période qu'aucun chiffre ne mesure? Non que nous mettions en doute qu'il s'agisse ici véritablement de jours, mais de jours qui commenceront seulement à être comptés après l'enlèvement de l'Église et la reprise des relations entre Dieu et son peuple terrestre.

Chapitre 8: 8-27 - Un roi au visage audacieux

Nous avons déjà fait remarquer que la petite corne de ce chapitre représente un personnage absolument distinct de celui du chapitre 7. Ici, nous trouvons l'empire Grec; auparavant, c'était l'empire Romain.

Après la mort d'Alexandre le Grand, son royaume fut donc divisé en quatre parties: «Et de l'une d'elles sortit une petite corne, et elle grandit extrêmement vers le midi, et vers le levant, et vers le pays de beauté» (verset 9). En d'autres termes, «c'est le roi du Nord», qui, géographiquement, occupe la Turquie d'Asie. Dans la pensée de Dieu, l'importance de cette région tient à ses rapports avec le pays qui est «un ornement entre tous les pays», et sur lequel Jéhovah avait jeté les yeux pour son peuple Israël, alors qu'il le retirait d'Egypte, se faisant connaître à lui comme Rédempteur (Ezéchiel 20). En dépit de la désolation, la Palestine demeurait toujours pour Daniel «le pays de beauté».

La petite corne «grandit jusqu'à l'armée des cieux», terme désignant ici ceux qui sont en autorité parmi les Juifs, car c'est d'eux qu'il s'agit toujours en Daniel, jamais des chrétiens, en sorte que ni le pape, ni Mahomet, ne peuvent trouver une place dans ce récit.

Cette prophétie est déjà accomplie partiellement. Antiochus Epiphane, le roi mécréant des Séleucides, auquel se rapporte la petite corne, n'est que le type d'un autre roi au visage audacieux qui doit paraître plus tard. En étudiant les prophètes de l'Ancien Testament, il est important de se souvenir que l'Esprit de Dieu a toujours en vue la gloire de Christ et les événements de la fin. Ce chapitre même nous dit que «la vision est pour le temps de la fin», et l'ange fait connaître «ce qui aura lieu à la fin de l'indignation» (verset 19). «L'indignation» est une phase de l'histoire d'Israël, familière aux prophètes. Esaïe 10: 5-25, se présente sans doute à l'esprit de Daniel, quand il entend Gabriel parler de «la fin de l'indignation». N'est-ce pas le temps du courroux de Jéhovah à l'égard de son peuple? Quel instrument allait-il employer pour le manifester? Ce même roi du Nord qui n'est autre que l'Assyrien en personne.

Le remarquable passage d'Esaïe déjà cité, est d'une portée bien plus étendue que les circonstances existantes au temps où il fut prononcé; l'Assyrien d'alors a disparu de la scène, sans que pour cela le Seigneur ait achevé son oeuvre contre la montagne de Sion et Jérusalem (verset 12). Mais que nous enseigne ce verset? N'est-ce pas que le châtement de l'Assyrien suivra l'accomplissement de cette oeuvre?

Ne voyons-nous pas de la façon la plus claire qu'aux derniers jours, et en rapport avec les Juifs, s'élèvera un personnage dont l'Assyrien du prophète n'est que le type?

La plus terrible phase de l'indignation contre Israël est encore à venir, le temps de la grande tribulation qui durera trois ans et demi, soit 1260 jours, alors «l'indignation sera accomplie». Accomplie comment? Par la destruction de ce même Assyrien, verge entre les mains de Jéhovah pour le châtement de son peuple (verset 25).

La petite corne donc a déjà trouvé sa place dans l'histoire, sous les traits de l'abominable Antiochus Epiphane, mais elle doit quand même se reproduire aux temps de la fin. Le verset

11 et la moitié du 12^e, forment une parenthèse qui s'y rattache. «Elle», la petite corne, Antiochus Epiphane, ennemi juré des Juifs, s'en prend à tout ce qui, parmi eux, a quelque importance ou place prééminente. Ses mauvais desseins réussissent, puisque la prophétie nous annonce (verset 10), «qu'il fit tomber à terre une partie de l'armée et des étoiles». Plus loin (verset 11), «elle s'éleva jusqu'au chef de l'armée», le Seigneur lui-même, l'Esprit de Dieu attirant ainsi notre attention sur la parenthèse indiquée avec ses détails d'une importance capitale, mais que personne ne comprit (verset 27), bien qu'elle devienne claire pour le résidu de la fin.

Celui que typifie ici Antiochus Epiphane, s'élèvera non seulement contre les chefs de la nation juive alors restaurée dans son propre pays et de nouveau reconnue comme peuple de Dieu, mais encore contre «le prince des princes» (verset 25), le Seigneur, le Messie d'Israël, désigné au verset 11, comme «chef de l'armée». Aux jours de la grande tribulation, «le sacrifice continu» sera ôté à celui-ci, mais par le chef de l'empire Romain, la petite corne du chapitre 7, et non par le roi du Nord, la petite corne du chapitre 8. Ce point nous deviendra clair en étudiant le chapitre suivant.

Le verset 11 a déjà trouvé une mesure d'accomplissement, quand Antiochus Epiphane, pénétrant dans le sanctuaire, profana l'autel par le sacrifice d'une truie — et sans vouloir en faire une affirmation, il est permis de supposer que les deux mille et trois cents soirs et matins du verset 14, se rapportent à cette circonstance plutôt qu'à l'avenir. Mais passée ou future, elle ne regarde que les Juifs et ne peut en rien servir de base à des calculs au sujet de la chrétienté.

La fin du chapitre dirige encore une fois nos regards vers l'avenir, car quelque improbable que paraisse aux non-initiés la perspective d'un roi puissant relevant le trône d'Antiochus, la parole prophétique ne laisse aucun doute à cet égard. Qui sera ce roi, nous n'en savons rien, mais il est clair qu'aux derniers jours, quand les transgresseurs auront comblé la mesure — qui s'emplit rapidement — «un roi au visage audacieux» reparaitra sur la scène. Sans dédaigner la force des armées et la valeur des conquêtes, sa politique, s'emploiera à faire «prosperer la fraude»; d'une intelligence transcendante, «entendant les énigmes», son pouvoir ne poursuivra qu'un seul et même but, la destruction «des hommes forts et du peuple des saints», c'est-à-dire des Juifs.

Il peut sembler étrange que cette nation reçoive un pareil titre de la bouche de Dieu, mais nous avons à nous souvenir «qu'ils sont bien-aimés à cause des pères. Car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir» (Romains 11). Qu'il s'agisse de bénédictions célestes ou de terrestres, Dieu ne revient jamais sur ses promesses, et quelque indigne que son peuple nous en semble aujourd'hui, il demeure «le peuple des saints», sur le terrain de la responsabilité comme des privilèges. Un détail frappant est ajouté (verset 24): quel que soit le pouvoir de ce roi, il en aura un autre derrière lui dont il dépendra: «Sa puissance sera forte, mais non par sa propre puissance». Parmi les soi-disant grandes puissances du jour, il en est une qui se préoccupe plus spécialement des affaires de la Turquie; l'oeil intelligent peut le voir, et le coeur chrétien peut suivre avec intérêt, comme déploiement des voies de Dieu,

telles que sa Parole nous les présente, le réveil de l'esprit national parmi les Juifs, leurs préparatifs sur une grande échelle pour rentrer en Palestine, la sourde agitation partout où s'étend le sceptre du sultan, les progrès continus de la Russie dans cette région, signes des temps que seuls les indifférents se refusent à reconnaître.

Des guerres sanglantes dévasteront les contrées voisines de la Palestine, guerres dans lesquelles le roi au visage audacieux prendra une part importante; nous le retrouverons plus loin, mais remarquons ici sa politique toute d'intrigues et de ruse, laquelle «par la prospérité corrompra beaucoup de gens». Quand toutefois «il se lèvera contre le prince des princes, il sera brisé sans main» (verset 25).

Ce moment approche rapidement. Plus rapprochée encore est l'apparition du Seigneur pour prendre à Lui son Eglise. Que l'attitude de tous ceux qui le connaissent, soit celle du serviteur attendant son Maître quand il reviendra des noces.

Chapitre 9: 1-19 - Confession et prière

Une instruction morale de la plus haute importance se dégage de cette portion de la Parole où nous voici arrivés. Pour la bien saisir dans sa donnée prophétique, il est essentiel de l'étudier en tenant compte des dispensations. Mais ce qu'il faut avant tout, ce que nulle interprétation ne peut remplacer, c'est l'état d'âme de Daniel, tel que nous le voyons dépeint au commencement du chapitre.

L'ordre chronologique ne détermine pas la suite des chapitres dans ce livre. Le 6^e décrit ce qui se passe sous Darius le Mède, tandis que les 7 et 8 retournent aux visions du prophète avant la chute de Babylone. Ici, nous nous retrouvons de nouveau au temps de Darius.

Le jugement de Babylone était consommé, mais le coeur de Daniel demeure oppressé sous un lourd fardeau, «les désolations de Jérusalem!» N'auraient-elles point de fin?

L'expression si souvent rencontrée dans les Psaumes et dans les prophètes: «Seigneur, jusques à quand?» trouve ici sa place; c'est le soupir de la foi aux jours de la ruine! Sous quelque dispensation que ce soit, le coeur qui craint Dieu ne peut trouver aucun soulagement, tandis que son peuple demeure dans le malheur et la détresse.

Ni la Médie, ni la Perse, n'était le pays promis à Abraham, pas plus que Babylone, et pourtant une multitude du peuple de Dieu y était retenue captive, tandis que la cité bien-aimée ne formait plus qu'un amas de ruines.

Daniel était homme de foi. Longtemps auparavant (chapitre 2), il l'avait affirmé par le solennel témoignage qu'il y avait un Dieu dans les cieux, que ce Dieu était son Dieu, et que le peuple captif lui appartenait. Le connaissant ainsi, il peut compter sur la fin des désolations, sur une complète délivrance, en vue de laquelle son âme humiliée et bénie exhale la question: «Combien de temps encore?»

Comme Jérémie peu de temps auparavant (Jérémie 15: 16), il trouve secours et consolation dans la parole de Dieu: «Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées; et

tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon coeur». Les Ecritures faisaient l'objet des études du prophète. Un peu plus loin, il reçoit l'une des plus merveilleuses communications prophétiques de l'Ancien Testament, mais ici nous le voyons lisant avec attention et prière, les paroles prononcées par Jérémie.

Là-bas, à Jérusalem, le coeur brisé, les yeux changés en une fontaine de larmes (Jérémie 9: 1), Jérémie avait fidèlement déclaré la parole de Jéhovah à l'égard de la nation rebelle: «La parole de l'Eternel m'est venue, et je vous ai parlé, me levant de bonne heure et parlant, et vous n'avez pas écouté» (Jérémie 25: 3). Maintenant le jugement est à la porte, Nebucadnetsar, roi de Babylone, l'instrument entre les mains de Dieu pour l'exécuter (Jérémie 25: 9; 27: 6). Mais même au milieu des désolations, la foi n'est pas laissée sans une lueur à l'horizon. «Et il arrivera, quand les soixante-dix ans seront accomplis, que je visiterai sur le roi de Babylone et sur cette nation-là leur iniquité» (Jérémie 25: 12).

Soixante-dix ans! La période était écoulée. Avec quelle émotion ces exilés ne devaient-ils pas prendre connaissance «de la lettre que Jérémie le prophète envoya de Jérusalem au reste des anciens de la captivité, et aux sacrificateurs, et aux prophètes, et à tout le peuple que Nebucadnetsar avait transportés de Jérusalem à Babylone?» (Jérémie 29: 1).

Durant cette nuit d'orgie où, sur la muraille du palais de Belshatsar, à Babylone, le doigt de Dieu écrivait: «Dieu a compté ton royaume et y a mis fin», Daniel pouvait, en même temps que la sentence, lire l'accomplissement de la prophétie quant aux soixante-dix ans qui allaient se terminer, en même temps que le jugement s'exécuterait sur le premier grand empire.

Jérusalem néanmoins demeurait la désolée, et le prophète un prisonnier. Mais il fortifie son coeur en continuant sa lecture des paroles de Jérémie: «Car ainsi dit l'Eternel: Lorsque soixante-dix ans seront accomplis pour Babylone, je vous visiterai, et j'accomplirai envers vous ma bonne parole, pour vous faire revenir en ce lieu. Car moi je connais les pensées que je pense à votre égard, dit l'Eternel, pensées de paix et non de mal, pour vous donner un avenir et une espérance. Et vous m'invoquerez, et vous irez, et me supplierez, et je vous écouterai; et vous me chercherez, et vous me trouverez; car vous me rechercherez de tout votre coeur, et je me ferai trouver à vous, dit l'Eternel; et je rétablirai vos captifs, et je vous rassemblerai d'entre toutes les nations et de tous les lieux où je vous aurai chassés, dit l'Eternel, et je vous ferai retourner au lieu d'où je vous ai transportés» (Jérémie 29: 10-14).

L'effet produit ici sur l'esprit de Daniel est admirable. Au lieu de se livrer à des éclats de joie, il tombe à genoux et répand son âme en prière et en confession de péchés. Qui donc parmi tous ceux de la captivité pouvait avoir moins à se reprocher? mais pénétré de l'Esprit de Christ, il s'identifie entièrement avec les fautes et les péchés du peuple.

Notre précieux Sauveur s'est lui-même identifié avec nous comme nul ne pouvait le faire. Saint, sans tache, il a porté nos péchés en son corps sur le bois, et dans son amour immense, s'est offert pour nous aux coups de la justice, comme le seul qui pût répondre à ses exigences.

«*Nous* avons péché, nous avons commis l'iniquité... et nous nous sommes rebellés», s'écrie Daniel, prenant comme siens les péchés de la nation. «*Nous* n'avons pas écouté tes

serviteurs les prophètes, qui parlaient en ton nom à nos rois, à nos princes, et à nos pères, et à tout le peuple du pays» (verset 6).

Quand Dieu parle, il parle à *tous*; principe important à remarquer et à retenir dans ces jours de grandes prétentions ecclésiastiques et sacerdotales. Le message n'est pas envoyé aux rois et aux princes seulement, mais à *tout* le peuple du pays. Chaque âme d'homme est responsable à cause de la parole qui a été prononcée.

«A toi, Seigneur, la justice, et à nous la confusion de face». Daniel ne fait pas seulement que se condamner avec son peuple — il va plus loin, et justifie Dieu.

Mais «au Seigneur notre Dieu sont les compassions et les pardons», bien qu'aucun ne les méritât; tous avaient transgressé «la loi de Moïse, serviteur de Dieu», péché contre Lui, n'implorant pas l'Eternel.

Le jugement dès longtemps prédit (Deutéronome 28; Lévitique 26), tombait maintenant sur les rebelles, sans diminuer l'énergie de la foi chez le prophète, qui a recours aux promesses pleines de grâce de Jéhovah: «Ils confesseront leurs iniquités... et je me souviendrai en leur faveur de l'alliance faite avec leurs ancêtres» (Lévitique 26: 40-46).

Comme intercesseur, il se place sur le terrain de la *rédemption*: «Et maintenant, Seigneur, notre Dieu, toi qui as fait sortir ton peuple du pays d'Egypte»; ensuite de *la justice*: «Seigneur, selon toutes tes justices, que ta colère et ta fureur se détournent, je te prie». La justice qui exerce la vengeance s'exerce aussi dans l'accomplissement des promesses de bénédiction.

Continuant son intercession, Daniel revendique maintenant pour le peuple tombé si bas le caractère de peuple de Dieu: «Ta ville de Jérusalem», «ta sainte montagne», «ton peuple» (verset 16). Ne pouvant baser aucune de ses requêtes sur quelque mérite, elles n'en deviennent que plus ferventes, en faisant valoir ce fait qu'Israël est «Son peuple», «appelé de Son nom».

Il est beau de voir que si Daniel s'identifie avec la nation pécheresse, il l'associe aussi avec lui dans la confession, bien que de fait un petit nombre d'entre eux prissent sans doute cette position: «Ce n'est point», dit-il, «à cause de nos justices que nous présentons devant toi nos supplications, mais à cause de tes grandes compassions» (verset 18).

Chapitre 9: 20-27 - Les soixante-dix semaines

Avant d'aller plus loin, remarquons que, dans sa prière, Daniel insiste sur «le serment écrit dans la loi de Moïse» (versets 11-14), sans faire allusion aux promesses faites à Abraham.

Sur la foi de ces promesses, le peuple juif sera éventuellement ramené dans son pays, mais en attendant il est placé comme responsable, sous l'obéissance à la loi.

Lévitique 26: 3-13, trace un beau tableau des bénédictions terrestres qu'il eût obtenues en marchant dans les statuts et en se conformant aux ordonnances de Jéhovah. Des saisons fertiles, de riches moissons, la paix et la prospérité, n'eussent jamais manqué. Dressant son

tabernacle au milieu d'eux, l'Eternel les eût conduits, témoignant ainsi devant les nations d'alentour que Lui-même était le Dieu de son peuple racheté.

Ensuite, vient la triste nomenclature des jugements et des calamités qu'attirerait leur désobéissance: «Je vous disperserai parmi les nations, et je tirerai l'épée après vous, et votre pays sera mis en désolation, et vos villes seront un désert. Alors le pays jouira de ses sabbats tous les jours de sa désolation: quand vous, vous serez dans le pays de vos ennemis; alors le pays se reposera et jouira de ses sabbats» (Lévitique 26: 33-35).

Les temps de Daniel témoignent de l'exécution de la sentence. La captivité de Babylone arriva, «afin que fût accomplie la parole de l'Eternel dite par la bouche de Jérémie, jusqu'à ce que le pays eût joui de ses sabbats. Tous les jours de sa désolation il se reposa, jusqu'à ce que soixante-dix ans furent accomplis» (2 Chroniques 36: 21).

Ces soixante-dix ans touchaient à leur terme, et, pénétré de la désolation qui avait atteint la cité et le sanctuaire de Jéhovah, Daniel fait confession des péchés par lesquels elle a été amenée. Il en appelle à la miséricorde du Seigneur en faveur «de la cité qui est appelée de ton nom», toujours sienne pour la foi.

Les lèvres du prophète prononcent encore cette prière que déjà la réponse est envoyée. Il n'en est pas toujours ainsi. Au chapitre suivant, nous le voyons priant trois semaines durant avant d'être exaucé. En pareil cas, nous sommes enclins à penser que Dieu n'a pas entendu. Rien de pareil cependant. La foi a parfois besoin d'être mise à l'épreuve, Dieu peut juger un délai nécessaire, mais: «C'est ici la confiance que nous avons en lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute», etc. (1 Jean 5: 14, 15).

Une nouvelle révélation est donnée (verset 24). «Soixante-dix semaines ont été déterminées sur ton peuple». Mais gardons-nous bien d'associer en aucune façon ce passage avec l'Eglise, ou le peuple de Dieu de nos jours. Le peuple de Daniel signifie les Juifs, non pas des chrétiens. Jérusalem est «la sainte cité». Tout ce passage respire une atmosphère juive. C'est «vers le temps de l'offrande de gâteau du soir» (verset 21), que le prophète fléchit les genoux en prière. Bien éloigné de Jérusalem, privé de la joie d'aller à la maison de l'Eternel, ses pensées l'y transportent néanmoins, et Dieu l'accueille selon ses promesses (Lévitique 26: 40-46).

Les prophéties de Jérémie avaient apporté à l'âme de Daniel la douce perspective d'une prochaine délivrance, mais l'Esprit de Dieu dirige sa vue bien au delà, vers les bénédictions futures. «Soixante-dix semaines». Ce sont des semaines d'années, chaque jour de la semaine comptant pour une année; soixante-dix semaines donc, 7 X 70, font 490 ans. «Soixante-dix semaines ont été déterminées sur ton peuple — juif — et sur ta sainte ville — Jérusalem — pour clore la transgression, et pour en finir avec les péchés, et pour faire propitiation pour l'iniquité, et pour introduire la justice des siècles, et pour sceller la vision et le prophète, et pour oindre le saint des saints» (verset 24).

Il est à remarquer que, pour lui répondre, Dieu se sert des mots mêmes tombés des lèvres et du coeur brisé de son bien-aimé serviteur. Il venait de confesser comme siennes les

iniquités du peuple, et Dieu lui présente la glorieuse perspective de «la justice des siècles» pour en finir avec le péché. Perspective encore future, Israël demeurant aujourd'hui sous les conséquences d'une culpabilité à côté de laquelle pâlisent les transgressions qui l'avaient conduit à Babylone. Si durant soixante-dix ans il a dû être exilé de la terre profanée par ses faux dieux, quel crime lui vaut maintenant sa dispersion parmi les nations depuis 1900 ans? N'est-ce pas la réjection et le meurtre du Messie annoncé ici même? et cependant il y a pardon même pour cela!

Quelques-uns pourront s'étonner que les bénédictions énumérées dans ce verset, soient encore futures. La croix n'en a-t-elle pas fini avec nos péchés? demandera-t-on peut-être. La justice des siècles n'est-elle pas dès maintenant introduite? Sans contredit, le croyant peut se réjouir en voyant tous ses péchés lavés par le sang de l'Agneau et en sachant qu'il est devenu justice de Dieu en Christ (2 Corinthiens 5: 21). Toutes ces expressions de Daniel, il peut se les appliquer à lui-même, mais pour le peuple juif leur accomplissement est encore à venir.

«Sache, et comprends: Depuis la sortie de la parole pour rétablir et rebâtir Jérusalem, jusqu'au Messie, le prince, il y a sept semaines et soixante-deux semaines». Merveilleuse réponse à la prière de Daniel; l'honneur lui est maintenant conféré, de recevoir pour la passer à d'autres, une communication de telle importance quant à la venue du Messie, la date même fixée d'une manière précise. Le point de départ des soixante-dix semaines est exactement indiqué. On a cru voir dans ce passage le voyage d'Esdras à Jérusalem, 536 ans A.C. Mais le but d'Esdras était la reconstruction de la maison, la maison de l'Eternel (Esdras 1: 2, 3), tandis qu'il s'agit ici de rebâtir Jérusalem, la cité, non le temple, allusion à Néhémie 1 et 2, 445 A.C.

A partir de cette date donc, le mois de Nisan, en la vingtième année du règne d'Artaxerxès, soixante-neuf semaines doivent être jusqu'au Messie, le prince; soixante-neuf semaines, c'est-à-dire $7 \times 69 \text{ ans} = 483 \text{ ans}$. Mais elles sont encore subdivisées en sept semaines et soixante-deux semaines. Pourquoi? Les sept semaines signifient sans doute le temps durant lequel la muraille fut relevée; «la place et le fossé seront rebâtis en des temps de trouble», que Néhémie décrit en ces mots: «Ceux qui bâtissaient la muraille, et ceux qui portaient les fardeaux, et ceux qui les chargeaient, faisaient le travail d'une main, et de l'autre main, tenaient une arme» (Néhémie 4: 17). Puis viennent ensuite les soixante-deux semaines, faisant soixante-neuf semaines, en tout, soit 483 ans jusqu'à Christ.

Chapitre 9: 26 - Le Messie, le Prince

Rien de plus remarquable que l'exactitude des dates dans les Ecritures. Historiques ou prophétiques, elles ont résisté à tous les efforts du rationalisme pour les battre en brèche, et la critique n'a plus qu'à s'incliner maintenant.

Celles que nous considérons ici ne sont rien moins que vagues. L'ange Gabriel apparaît à Daniel la première année de Darius le Mède (Daniel 9: 1), environ 538 ans A.C., mais le point de départ des soixante-dix semaines, ainsi que nous l'avons vu, se place «au mois de Nisan, la vingtième année du roi Artaxerxès» (Néhémie 2: 1), 445 A.C.

Un auteur qui a fait des dates une étude spéciale, les classe ainsi: «L'édit pour la reconstruction de Jérusalem part du 1^{er} Nisan, 445 A.C. Soixante-neuf semaines d'année prophétique (*) doivent s'écouler dès lors jusqu'au «Messie, le Prince». Mais 483 ans à 360 jours font 173.880 jours, et 173.880 jours comptés depuis le 1^{er} Nisan de la vingtième année d'Artaxerxès, s'achèvent le 10 de Nisan de la dix-huitième année de Tibère, le jour même où, accomplissant cette prophétie, aussi bien que celle de Zacharie, le Seigneur faisait sa première et seule entrée publique à Jérusalem».

(*)L'année prophétique a 360 jours. Cela est évident pour tous ceux qui comparent les différentes manières dont la Parole décrit la même période prophétique: «un temps, des temps et une moitié de temps» (c'est-à-dire 3 1/2 ans), «42 mois» et «1260 jours».

Que l'on adopte ou non l'exactitude de ces conclusions, il est évident que l'époque de l'apparition du Messie est d'avance annoncée avec une précision absolue. Les âmes pieuses en Israël l'attendaient à ce moment même. Des mages de l'orient arrivaient pour l'adorer, et tout Jérusalem en était troublé.

Dans cette même ville, Siméon «attendait la consolation d'Israël» (Luc 2: 25), et pas lui seul, car Anne, la prophétesse, «parlait de lui à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance» (verset 38). Et du fond des déserts de Judée retentissait la voix de Jean Baptiste appelant le peuple à la repentance. «Voix de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur».

Grande était l'émotion en Juda, dans la cité de Jérusalem surtout; les esprits étaient en suspens: «Et comme le peuple était dans l'attente, et que tous raisonnaient dans leurs coeurs à l'égard de Jean si, lui ne serait point le Christ...» (Luc 3: 15). Anxieux de savoir quel pouvait être cet homme attirant ainsi les foules après lui, sacrificateurs et lévites s'en allaient au delà du Jourdain, et Jean «confessa, et ne nia pas, et confessa: Je ne suis pas le Christ» (Jean 1: 20). Le Christ attendu à ce moment, l'était en vertu de cette prophétie de Daniel que: «jusqu'au Messie, le prince, il y a sept semaines et soixante-deux semaines».

De même que sa venue, le prophète contemple aussi sa réjection: «Et après les soixante-deux semaines, le Messie sera retranché et n'aura rien». Né roi des Juifs, «les siens ne le reçurent pas». Malgré l'exact accomplissement de toutes les prophéties relatives à sa naissance et à son service public, la nation demeure aveugle devant son Messie. Scribes et pharisiens, sacrificateurs et chefs du peuple se liguèrent contre Lui et sont les premiers à le condamner, accomplissant ainsi la parole des prophètes, lue chaque sabbat dans leurs synagogues (Actes des Apôtres 13: 27). «Après les soixante-deux semaines», c'est-à-dire à la fin des soixante-neuf, sept ayant précédé les soixante-deux, le Messie a été retranché; au lieu de recevoir la couronne de David, il fut cloué à la croix, n'obtenant rien de ses gloires terrestres en connexion avec Israël. Dieu avait autre chose en vue, un but non encore révélé dans l'Ancien Testament, pensées cachées jusqu'au temps de leur révélation, jusqu'à ce que fut établie la base de leur développement dans la mort, la résurrection, l'ascension du Seigneur Jésus Christ, et la descente du Saint Esprit; conseil éternel de notre Dieu quant à l'appel de l'Eglise composée de Juifs et de gentils, destinée à partager les gloires célestes de Christ.

Daniel est inspiré à prophétiser le retranchement et la réjection du Messie. Jusque-là sa parole est accomplie; soixante-neuf semaines ont achevé leur cours, mais les bénédictions promises au verset 24, n'ont pas encore été réalisées par le peuple de Daniel. C'est qu'auparavant un autre prince doit surgir, un prince qui n'a point encore paru, un prince dont jadis *le peuple* détruisit la cité et le sanctuaire.

Si la croix de Christ apporte au chrétien d'éternelles et infinies bénédictions spirituelles, elle laisse la nation d'Israël dans une condition autrement terrible qu'elle ne l'était au temps de la captivité à Babylone.

Le rejet du Messie a été suivi non de la bénédiction finale, mais de la destruction de Jérusalem par les Romains sous Titus, qui ruina le temple, et dès lors le peuple a été dispersé et foulé aux pieds. Ici se fait une interruption dans le cours des événements prophétiques. La soixante-dixième semaine est séparée de la soixante-neuvième. Au crime national succède une période indéfinie, toute de désolations, de trouble, de confusion, histoire du peuple juif que chacun peut lire et attribuer à sa vraie cause, la crucifixion du Messie.

Chapitre 9: 26 - Le Prince qui viendra

Nous avons suivi la donnée de cette remarquable prophétie, jusqu'à la réjection du Messie, le Prince, à la fin des soixante-neuf semaines. Nous avons remarqué la prédiction déjà accomplie de la destruction de Jérusalem par les Romains sous Titus, l'an 70 de l'ère chrétienne, puis nous avons indiqué une période indéfinie à la suite de cet événement. Aucune notion ne nous est donnée quant à sa durée possible, ni de ce que sera l'oeuvre de l'Esprit de Dieu durant l'intervalle entre la soixante-neuvième et la soixante-dixième semaine. Le chrétien intelligent, toutefois, est bien vite au clair: c'est l'appel de l'Eglise qui remplit la parenthèse.

La plupart des lecteurs connaissent sans doute cette vérité que l'histoire de l'Eglise, commençant à la Pentecôte et s'étendant jusqu'à la venue du Seigneur pour les siens (1 Thessaloniens 4), interrompt les voies de Dieu envers la terre. Dans le passage qui nous occupe, cette parenthèse est clairement prévue, sans que le prophète s'y arrête. Elle se terminera d'une manière solennelle quand le Seigneur Jésus Christ redescendra du ciel pour ravir ses saints auprès de Lui, après quoi Dieu renouera ses rapports avec la terre, et Israël sera de nouveau le centre de ses voies.

«La ville et le lieu saint» donc furent détruits par les Romains que nous pouvons reconnaître sous le nom de «*peuple* du prince qui viendra» (verset 26). Cette expression toutefois réclame une attention spéciale. «Le peuple» signifiant les Romains, qui donc est «le prince»? Evidemment pas ce prince qui est aussi le Messie. Jamais les Romains ne furent le peuple du Messie, non plus que Titus n'est ici leur prince. Il a pu être désigné comme tel lorsque les Romains saccagèrent la ville, mais ici, ce n'est pas le *peuple* qui vient, c'est le *prince*. Il n'est point encore venu, et ne paraîtra qu'à la fin de ces désolations déterminées pour le peuple de Daniel, les Juifs, et après la résurrection de l'Empire romain sur lequel il dominera.

Ceux qui ont suivi notre étude savent maintenant que cet empire sous sa dernière forme, divisé en dix royaumes, n'a jamais encore existé. On a pu essayer de trouver dans les débris de ce qui fut un vaste empire, une période actuelle correspondant aux dix orteils de la statue. Mais un passage déjà cité de l'Apocalypse montre clairement qu'il n'en est point ainsi. «Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais reçoivent pouvoir comme rois, une heure avec la Bête» (Apocalypse 17: 1, 2). L'expression «la bête», signifie moins l'empire lui-même que *sa tête*. Il sera gouverné dans l'avenir par un homme appelé «la bête» (Apocalypse 13: 4; 17: 12); et aussi «la petite corne (*)», et encore dans notre chapitre «le prince qui viendra» (Daniel 9: 26). Au temps de la fin, les dix rois donneront leur autorité et leur pouvoir à ce redoutable souverain et feront ensemble la guerre à l'Agneau, ce que nous ne voyons pas encore aujourd'hui. A son origine, l'empire n'était pas divisé; aujourd'hui il est brisé en fragments incohérents, dont chacun cherche son intérêt aux dépens des autres, des alliances devenant nécessaires pour équilibrer «la balance du pouvoir». A la fin, Dieu mettra «dans leurs coeurs d'exécuter sa pensée, d'exécuter une seule et même pensée, et de donner leur royaume à la bête» (Apocalypse 17: 17). Combien peu le monde se doute que le cours des événements dont il s'attribue la gloire, n'est que l'accomplissement des conseils de Dieu déclarés d'ancienneté par la parole prophétique.

(*) La petite corne de Daniel 7. Celle de Daniel 8, est un tout autre personnage.

Ce prince qui viendra, le chef de l'Empire romain, «confirmera *une* alliance avec *la multitude* pour une semaine» (verset 27), la dernière des soixante-dix semaines, non encore commencée et devant constituer l'ère après laquelle les temps prophétiques reprendront leur cours. Depuis la croix de Christ, «les temps et les saisons» ne sont plus comptés, ils n'ont trait qu'à la terre et au peuple terrestre, l'Eglise étant absolument en dehors; aussi tout essai de fixer une date au retour de Christ, en se référant aux 1260 jours, doit-il être écarté.

Un nouvel ordre de choses prend naissance à la mort et à la résurrection du Seigneur Jésus Christ, et en réponse à la question des disciples: «Est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le royaume pour Israël?» le Seigneur ressuscité répond: «Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité, mais vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous», etc. (Actes des Apôtres 1: 6-8).

Notre temps n'est pas celui du royaume d'Israël, mais du témoignage donné par le Saint Esprit à un Christ que les hommes ont rejeté et que Dieu a maintenant glorifié à sa droite, le temps de l'appel de l'Eglise composée de tous ceux, Juifs ou gentils, qui croient au Seigneur Jésus Christ en sincérité et en vérité.

Les Juifs doivent rentrer en Palestine, ils y rentrent plus nombreux chaque année, mais hélas! dans l'incrédulité, et, pour des raisons politiques, ils feront alliance avec le chef de l'Empire romain. Nous ne pouvons dire si ce sera immédiatement après l'enlèvement de l'Eglise, mais tout porte à croire que le laps de temps ne sera pas long.

Conclue avec «la multitude», la majorité, cette alliance sera refusée par le résidu que persécutera la nation impie, comme l'expriment à l'avance les Psaumes prophétiques, soupirs anticipés de ces jours d'oppression et d'angoisse.

La confirmation de cette alliance pour une semaine, fera croire aux Juifs que le prince romain est leur ami, mais «au milieu de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'offrande». Leur constitution nationale aura été rétablie par son entremise, même leurs cérémonies religieuses, semble-t-il, néanmoins au milieu de la semaine, il les supprime et alors commence «la grande tribulation», cette période horrible entre toutes qui remplit la *dernière* moitié de la semaine, et durera trois ans et demi, soit 1260 jours.

Ce prince n'est-il pas l'antichrist? demande-t-on. Nous ne le pensons pas. L'antichrist régnera à *Jérusalem* comme faux roi des Juifs, ligué avec le prince romain, et ayant sans doute fomenté l'alliance. Il est de toute importance de bien distinguer entre ces trois grands facteurs de perversité et d'opposition à Dieu et à son peuple, tous trois mentionnés dans ce passage: le chef de l'Empire romain, l'antichrist et l'Assyrien.

Nous savons que, depuis les temps de Babylone, les Juifs ne sont plus retombés dans l'idolâtrie. Leur châtement actuel porte sur un crime plus terrible encore, le meurtre de leur Messie. D'après la parabole donnée par le Seigneur, l'esprit immonde de l'idolâtrie, sorti d'eux comme nation, n'y a jamais retrouvé sa place dès lors, bien que leur condition soit simplement celle d'une maison «vide, balayée et ornée», en d'autres termes, extérieurement orthodoxe, une forme vide. Mais à la fin cet esprit reviendra avec sept autres plus méchants que lui, et la dernière condition de la maison devient pire que la première (Matthieu 12: 43-45), quand l'antichrist ou Homme de péché sera adoré comme Dieu dans le temple nouvellement relevé (2 Thessaloniens 2).

L'expression quelque peu obscure «la protection des abominations», se rapporte évidemment à ce moment: «Il confirmera une alliance avec la multitude pour une semaine; et au milieu de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'offrande; et à cause de la protection des abominations, il y aura un désolateur, et jusqu'à ce que la consommation et ce qui est décrété soient versés sur la désolée» (verset 27). La «protection des abominations» signifie évidemment l'idolâtrie sous l'antichrist, l'Assyrien est le «désolateur», Jérusalem «la désolée».

Aux fins de se protéger contre le «roi du Nord», ou l'Assyrien, la nation apostate, au lieu de s'adresser à son Dieu, recherchera la protection du chef de l'Empire romain, l'antichrist et lui marchant alors de concert. «Nous avons fait une alliance avec la mort, et nous avons fait un pacte avec le shéol; si le fléau qui inonde — c'est-à-dire le roi du Nord — passe, il n'arrivera pas jusqu'à nous», etc. (Esaïe 28: 15), diront-ils alors, mais cette alliance ne leur servira de rien au jour de leur calamité, elle deviendra la cause même de l'envoi du désolateur comme verge du courroux de Jéhovah (Esaïe 10: 5).

Quel soulagement le pauvre résidu persécuté trouvera dans cette pensée que Dieu a posé pour lui en Sion, la cité de leurs tribulations, «un fondement, une pierre éprouvée, une précieuse pierre de coin, un sûr fondement» (Esaïe 28: 16). Qui est cette précieuse pierre de

coin? Nous, chrétiens, nous le savons; c'est Jésus Christ, pierre vivante, précieuse auprès de Dieu (1 Pierre 2).

Chapitre 10 - «Cette grande vision»

Il est aisé de reconnaître que les chapitres 10, 11 et 12, forment ensemble un tout, une même prophétie. La grande puissance occidentale, l'Empire romain, occupe la fin du chapitre précédent. Maintenant d'autres personnages des derniers jours, égaux en importance, vont se succéder en vision devant l'esprit du prophète.

Daniel était de ceux qui n'avaient point profité du décret de Cyrus, autorisant les Juifs à retourner à Jérusalem pour relever la maison de Dieu. Circonstance remarquable qui nous révèle l'état d'âme du prophète.

De Cyrus, nous lisons: «Il accomplira tout mon bon plaisir, disant à Jérusalem: Tu seras bâtie» (Esaïe 44: 28). Cent ans avant sa naissance, l'esprit prophétique le mentionnait déjà par son nom. Avec le temps, quand le peuple d'Israël eut comblé la coupe de ses iniquités, lassé la patience de Dieu, — d'un tel Dieu! — «afin que fût accomplie la parole de l'Eternel dite par la bouche de Jérémie», le dernier roi de Juda, Sédécias fut emmené captif à Babylone, le temple de Dieu brûlé, ses vases précieux enlevés, les murs de Jérusalem renversés.

Ces désolations si douloureuses au coeur de Daniel, s'étendaient maintenant au travers du pays de beauté, ainsi que l'avait annoncé la voix méconnue de Jérémie.

Mais Dieu n'annonce pas seulement le jugement: Il fait aussi de miséricordieuses promesses communiquées par le même instrument, et «afin que fût accomplie la parole de l'Eternel, dite par la bouche de Jérémie, l'Eternel réveilla l'esprit de Cyrus, roi de Perse; et il fit une proclamation dans tout son royaume, et la publia aussi par écrit disant...: L'Eternel, le Dieu des cieux, m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a chargé de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Juda» (2 Chroniques 36: 22, 23; Esdras 1). Ceci se passait en la «première» année de Cyrus.

Mais Daniel ne se joint pas aux siens, retournant en nombre du côté de Canaan, puisqu'en «la troisième année de Cyrus», nous le retrouvons encore menant deuil «au bord du grand fleuve qui est le Hiddékel» (le Tigre), circonstance remarquable et ouvrant un vaste horizon à nos méditations.

Un grand mouvement s'était produit parmi les Juifs. Après ces années d'exil, soixante mille environ d'entre eux reprenaient, joyeux, la route de la patrie. «Le peuple s'assembla comme un seul homme à Jérusalem» (Esdras 3: 1). Généreux de leurs biens en faveur de la maison de Dieu, ils replacent l'autel sur ses bases, creusant les fondements du temple, s'entretenant ensemble, chantant et louant l'Eternel, «car sa bonté envers Israël demeure à toujours» (Esdras 3). Tandis que sur la rive solitaire du Tigre, Daniel demeure en arrière, affligeant son âme et s'humiliant devant l'Eternel.

C'est que la bénédiction prononcée par Cyrus, quelque immense qu'elle fût, lui semblait peu de chose à côté des conseils de Dieu envers son peuple. De longues et pénibles années devaient encore s'écouler avant la venue du Messie promis; ce Messie même devait être retranché, et des désolations pires que les précédentes atteindraient la nation coupable. Comment donc nous étonner de l'entendre dire: «En ces jours-là, moi, Daniel, je menai deuil trois semaines entières» (10: 2).

Son attitude morale est bien celle d'un homme marchant avec Dieu aux jours du déclin et de la ruine. Trois semaines durant il ne fait que jeûner et prier. De nouvelles révélations allaient lui être faites, et Dieu le préparait à les recevoir sans danger pour son orgueil. Après avoir contemplé avec douleur la misérable condition du peuple, il lève les yeux et voit un homme vêtu de lin, les reins ceints d'or d'Uphaz, son visage comme l'aspect de l'éclair, ses yeux comme des flammes de feu, ses bras et ses pieds comme l'apparence de l'airain poli, sa voix comme la voix d'une multitude; le Seigneur de gloire se présentant lui-même à son serviteur bien-aimé. Tous ceux qui étaient avec lui s'enfuient; il est laissé seul, sans force, son teint frais changé en corruption. Quel saint cependant était plus cher au coeur de Dieu en ces jours-là?

Job, en pareille circonstance, s'écrie: «Maintenant mon œil t'a vu: c'est pourquoi j'ai horreur de moi» (Job 42: 5, 6). Le disciple bien-aimé, Jean, «tombe à ses pieds comme mort» (Apocalypse 1: 17). En présence de la gloire du Seigneur, le pécheur apprend qu'il est vil, le saint qu'il n'est rien.

Un sujet profondément intéressant en rapport avec les voies de Dieu en gouvernement est introduit ici: le ministère des anges, la lutte engagée dans le monde invisible entre la lumière et la puissance des ténèbres.

Tombé en défaillance à la vue de la gloire de Dieu, le prophète sent une main le toucher, entend une voix s'élever pour le rassurer: «Daniel, homme bien-aimé, comprends les paroles que je te dis et tiens-toi debout» (verset 11).

Il apprend alors pourquoi avait tardé la réponse à sa prière, non que Dieu l'eût écoutée avec indifférence: «car dès le premier jour ou tu as appliqué ton coeur à comprendre et à t'humilier devant ton Dieu, tes paroles ont été entendues» (verset 12).

Il semblerait que celui qui parle ici n'est pas l'homme vêtu de lin du verset 5, mais simplement un ange, tandis que plus haut le Seigneur avait pris une forme humaine pour apparaître à son serviteur, comme cela se retrouve ailleurs dans l'Ancien Testament. Les anges sont des agents actifs dans le mouvement de la terre, ministres de Dieu accomplissant son bon plaisir (Psaumes 103: 20, 21), en protection et en délivrance pour les saints (Psaumes 34: 7), et dans l'exécution de ses desseins envers la terre.

Mais il est important de se souvenir qu'il existe aussi des esprits de méchanceté. Satan est désigné comme «chef de l'autorité de l'air» (Ephésiens 2: 2), et quand bien même les croyants sont délivrés de la puissance des ténèbres (Colossiens 1: 13), c'est toujours cet esprit qui agit dans les enfants de la désobéissance. Bien que pour la foi il soit rendu impuissant

(Hébreux 2: 14), Satan n'est point encore lié, et la lutte du chrétien se soutient avec les esprits de méchanceté qui sont dans les airs, lutte en vue de laquelle il a à revêtir l'armure complète de Dieu, afin de demeurer ferme après avoir tout surmonté.

Le jour même où Daniel faisait sa prière, Dieu envoie son messager chargé de la réponse, mais «le chef du royaume de Perse» lui résista «vingt et un jours». Tout du long de cette lutte entre puissances invisibles, Daniel continue ses ferventes supplications, «et voici, Micaël, un des premiers chefs», qui vient à son secours, ce qui semblerait prouver que l'ange ne représente pas le Seigneur lui-même, dont la gloire ne peut s'associer à l'idée d'être secouru.

Ce personnage céleste informe Daniel qu'il a été envoyé pour lui faire comprendre ce qui attend son peuple «à la fin des jours» (verset 14) Un vaste horizon s'ouvre devant lui. De nombreuses puissances paraissent et disparaissent. Guerres et tumulte parmi les nations avant que luisent les temps de la délivrance d'Israël, mais si la vision «est pour beaucoup de jours», son accomplissement ne peut néanmoins manquer.

Le Seigneur ne laisse point son serviteur anéanti sous le poids de la douleur: «Ne crains pas, homme bien-aimé; paix te soit! sois fort, oui, sois fort!» (verset 19). La lutte pouvait, devait continuer avec la puissance des ténèbres, mais le croyant intelligent dans la Parole, n'en poursuit pas moins sa course, calme, et en pleine assurance de foi. «Et maintenant, je m'en retournerai pour combattre contre le chef de la Perse; et quand je sortirai, voici, le chef de Javan viendra. Cependant je te déclarerai ce qui est consigné dans l'écrit de vérité» (versets 20, 21).

L'instruction renfermée dans ce chapitre quant à la connexion entre choses visibles et invisibles, est de toute importance pour nous faire rechercher ce que Dieu a révélé au sujet de l'avenir de ce monde. Elle doit aussi nous pousser à une marche dans la sainteté et la prière, afin de n'être pas exposé à cette puissance qui cherche toujours à anéantir les conseils de Dieu.

Chapitre 11: 1-4 - Un roi vaillant se lèvera

Cette portion de la prophétie deviendra plus claire du moment où nous comprendrons que le chapitre précédent sert, en quelque sorte, d'introduction à ce qui suit, ôtant ainsi toute idée de l'appliquer à des personnes ou à des événements relatifs à la chrétienté.

Gabriel informe Daniel qu'il est venu pour lui faire comprendre ce qui arrivera à son peuple, les Juifs, «à la fin des jours» (verset 14). Il ne peut donc être question ici, ni du pape, ni de la papauté, ni de Napoléon, ni du sultan, mais uniquement des Juifs. Il n'est au fond pas même question de cette partie de leur histoire maintenant écoulee, la pensée de l'Esprit étant dirigée vers «ce qui arrivera à ton peuple à la fin des jours; car la vision est encore pour beaucoup de jours».

Une partie des incidents déclarés par le chapitre 11, a déjà eu son accomplissement, mais au temps de Daniel tout était encore futur, puisque la révélation lui fut envoyée la troisième année de Cyrus, roi de Perse (chapitre 10: 1), tandis que la plus grande portion de ce 11^e

chapitre traite de guerres et d'intrigues entre rois du Nord et rois du Midi, sortis de l'empire d'Alexandre qui succéda lui-même à celui des Mèdes et des Perses. Événements futurs lorsque le prophète en à la vision, ils sont maintenant accomplis jusqu'au verset 35 de notre chapitre. C'est un fait de toute importance. Le chapitre offre une division au verset 36. Ce qui la précède est devenu de l'histoire, après avoir été de la prophétie, tandis que de la suite, rien n'a encore paru sur la scène.

Ce premier verset semble une parenthèse; nous n'avons pas à en inférer que la vision fût donnée sous le règne de Darius le Mède, puisque clairement elle est datée de la troisième année de Cyrus, roi de Perse. Plusieurs Darius paraissent dans les Ecritures. Celui qui est surnommé le Mède, est le premier roi de la dynastie Médo-Perse (chapitre 5: 31), ainsi que nous l'avons déjà remarqué au sujet de la prépondérance initiale de l'élément médique qui cède ensuite le pas à la Perse plus puissante que lui. Le bélier, chapitre 8, avait deux cornes. «Ce sont les rois de Médie et de Perse» (verset 20), «et les deux cornes étaient hautes, mais l'une était plus haute que l'autre, et la plus haute s'éleva la dernière» (verset 3); cette plus haute corne représente la Perse. Témoignage merveilleux rendu à l'inspiration divine sans laquelle Daniel n'eût jamais pu, si longtemps à l'avance, donner en si peu de mots, tant d'événements marquants.

La mention de Darius, le Mède, au chapitre 11: 1, sert à démontrer que le messager angélique du chapitre 10 est bien Gabriel, l'instrument choisi pour communiquer à Daniel la prophétie des soixante-dix semaines (comparez chapitre 9: 1, 21 et chapitre 11: 1).

«Et maintenant, je te déclarerai la vérité» (verset 2). Avec quelle assurance le céleste messager s'exprime! Combien brièvement aussi, quoique si exactement à l'égard d'événements encore à venir.

«Il s'élèvera encore trois rois en Perse». Trois rois devaient succéder à Cyrus au temps duquel la parole fut prononcée. L'histoire est venue la réaliser. Cambyse, Smerdis, le mage, et Darius Hystaspe, sont autant de souverains retrouvés en Esdras, bien que sous des noms différents (Esdras 4).

Cyrus avait commandé de rebâtir «la maison de l'Eternel, le Dieu d'Israël (lui est Dieu), à Jérusalem» (Esdras 1, 3), mais les adversaires s'étant interposés, le travail cessa «et il fut arrêté jusqu'à la seconde année du règne de Darius, roi de Perse» (Esdras 4: 24). Celui-ci n'est point le Darius le Mède, de Daniel 11.

Esdras parle (chapitre 4), de deux autres rois, Assuérus et Artaxerxès, entre Cyrus et Darius, rois qui, dans l'histoire profane, se nomment Cambyse et Smerdis. Encore une fois, nous ne pouvons que relever la parfaite exactitude de la parole prophétique.

«Le quatrième deviendra riche de grandes richesses plus que tous, et quand il sera devenu fort par ses richesses, il excitera tout contre le royaume de Javan» (verset 2). Qui ne reconnaîtrait ici Xerxès, auquel ses richesses énormes permirent de conduire cinq millions de soldats contre la petite nation grecque? «Et un roi vaillant se lèvera». Laissant maintenant la Perse de côté, le reste du chapitre s'occupe des divers conflits, comme aussi des alliances

entre rois qui surgirent de l'empire grec. Le roi vaillant est Alexandre le Grand, déjà mentionné au chapitre 8, comme la grande corne du bouc (verset 8). Lorsqu'elle fut brisée, c'est-à-dire à la mort d'Alexandre, quatre cornes de grande apparence s'élevèrent à sa place vers les quatre vents des cieux. (8: 8). Même prophétie ici de cette division en quatre d'un grand empire (11: 4). «Et quand il sera levé, son royaume sera brisé, et sera divisé vers les quatre vents des cieux», mais avec un nouveau détail à l'appui de sa merveilleuse exactitude: «et ne passera pas à sa postérité», à ses enfants ou descendants.

Nous savons par l'histoire que lorsque Alexandre fut soudainement retranché au cours d'une lointaine conquête, ses généraux réunis en conseil se hâtèrent de partager l'héritage en quatre, selon le nombre des aspirants. Le fait est indiqué, mais deux seulement des quatre rois ont eu affaire avec le peuple de Dieu et la Palestine, les deux autres ne sont point compris dans la prophétie. Le roi du Nord et le roi du Midi dont s'occupe ce chapitre représentent les premiers.

La Bible ne nous est pas donnée comme histoire des nations (quelque intéressant que cela paraisse à l'esprit humain), mais pour établir et élucider devant nos yeux les voies de Dieu à l'égard d'Israël. Ceux-là seuls ont de l'importance parmi les peuples qui sont liés avec celui de son choix, et comme dans le passé, ainsi il en sera dans l'avenir.

L'Inde, la Chine, le Japon, l'Afrique peuvent absorber aujourd'hui la pensée de l'homme, mais la Palestine est le pays sur lequel, d'un bout de l'année à l'autre, le Seigneur a toujours les yeux.

Chapitre 11: 5-20 - Les rois du Nord et du Midi

Nous arrivons aux deux rois procédant de l'empire d'Alexandre, qui doivent s'occuper d'une façon marquée des Juifs, et de la Palestine.

Deux des quatre divisions sont passées sous silence dans la parole de Dieu, tandis que les deux autres, celle du nord et celle du midi, sont l'objet d'une attention spéciale. Il est clair que ce ne sont pas les mêmes individus tout le long du chapitre 11, le même roi du Nord et le même roi du Midi, mais leur *dynastie*, une période d'environ cent trente ans s'étendant entre les versets 5 et 20, depuis la mort d'Alexandre le Grand, à l'accession d'Antiochus Epiphane, «l'homme méprisé» du verset 21.

Pour l'intelligence de ceux qui ne sont pas encore versés dans ces sujets si profondément intéressants, il est utile de répéter que les titres de ces rois ont rapport à la position géographique de leur territoire relativement à la Palestine, le centre de tous les conseils de Dieu pour la terre. Le Dieu qui, en si peu de mots, mit sur les lèvres de Daniel l'exacte description d'ambitieuses campagnes, d'alliances politiques, d'intrigues sans nombre pour raison d'Etat, et cela avant qu'un seul des acteurs n'eût paru sur la scène, ce même Dieu ne pouvait-il pas donner à tous ceux, hommes et femmes, dont il est ici question, leur propre nom dans l'histoire? Ne l'avait-il pas fait dans le cas de Cyrus? (Esaïe 44: 28). Mais afin de montrer l'importance à ses yeux de cette étroite bande de terre, la Palestine, le pays d'Egypte

au sud, a son roi désigné comme roi du Midi, et par la même raison celui de Syrie devient le roi du Nord. Leur position relative quant au pays de Jéhovah, est d'une importance bien supérieure au nom de leurs souverains. Si exacte toutefois, malgré sa brièveté, est la description due à l'inspiration, qu'au moyen de l'histoire, tous, ou presque tous ces noms, peuvent venir occuper leur place ici.

La partie du chapitre 11 (versets 5-45), qu'il nous reste encore à étudier, peut être divisée en trois paragraphes.

Le premier (versets 5-20) comprend, comme nous l'avons déjà remarqué, une période d'environ cent trente ans. «Le roi du midi sera fort, et un de ses chefs», Ptolémée Soter, général d'Alexandre, «mais un autre sera plus fort que lui», cet autre, Séleucus Nicator, premier roi du nord. Il est dit de lui, que «*Sa*» domination sera une grande domination (verset 5), observation importante, parce qu'on limite souvent les confins du roi du Nord à la seule Syrie, tandis que le sceptre de Séleucus Nicator allait de la Macédoine jusqu'aux frontières de l'Inde.

Ptolémée Soter mourut en 284. A.C. et son fils, Ptolémée Philadelphie lui succéda; nous le trouvons au verset 6. «Au bout de plusieurs années», — car Philadelphie avait déjà occupé le trône d'Egypte durant trente-six ans, un long règne pour ces temps de trouble — une alliance se conclut entre roi du midi et roi du nord: «*ils* s'uniront ensemble».

Le roi du Nord était alors Antiochus Théos. Lassé de luttes incessantes dont il ne pouvait sortir, il songea, en ce qui concernait le roi du Midi, à y mettre fin par un mariage: «Et la fille du roi du midi viendra vers le roi du nord pour faire un arrangement droit». Celle-ci est Bérénice, fille de Philadelphie, qui l'amena en grande pompe au roi de Syrie dont elle devint l'épouse — 249 ans A.C. — après qu'Antiochus eût répudié sa première femme Laodice, pensant ainsi mieux cimenter l'alliance. Tout autant d'intrigues sans résultats heureux, car l'histoire nous apprend qu'à la mort de son père, Bérénice fut emprisonnée par Antiochus, vérifiant ainsi la prophétie: «Mais elle ne conservera pas la force de son bras», tandis qu'Antiochus empoisonné par sa femme Laodice, l'était en accomplissement de ce qui suit: «et il ne subsistera pas, ni son bras».

Ptolémée Evergètes succédant à son père, mit tout en oeuvre pour faire sortir de prison sa soeur Bérénice et son fils. «D'un rejeton de ses racines se lèvera à sa place un homme» (verset 7), c'est-à-dire à la place de celui «qui l'a engendrée et lui aidait en ces temps-là» (verset 6), son père. Quelle exactitude dans ces détails des versets 6 et 7, qui s'accomplissent à la lettre. Non seulement Bérénice est mise à mort, mais aussi son fils. «Et elle sera livrée... et celui qu'elle avait enfanté... et celui qui l'aidait en ce temps-là».

Ptolémée Evergètes occupant le trône de son père, père également de Bérénice, répond au verset 7: «D'un rejeton de ses racines se lèvera à sa place un homme», etc. Par les historiens du temps, nous connaissons toutes les incursions en Syrie dont il est ici question. Evergètes rassemble une forte armée pour aller à la délivrance de sa soeur prisonnière du roi du Nord, mais arrivant trop tard, après qu'elle et soit fils ont été mis à mort, il déverse sa colère sur les

meurtriers, et se rend maître d'une grande partie de la Syrie, jusqu'à Babylone, comme le dit Daniel: «Il viendra à l'armée... et il agira contre eux et se montrera puissant» (verset 7), et comme le disent les auteurs profanes: «Il revint avec de grandes richesses d'or et d'argent, quarante mille talents, un grand nombre de vases précieux et des statues au nombre de deux mille cinq cents, parmi lesquelles des idoles égyptiennes que Cambyse avait transportées en Perse».

L'Esprit de Dieu donnait déjà tous ces détails au prophète: «Il emmènera captifs, en Egypte, leurs dieux et leurs princes, avec leurs objets précieux, l'argent et l'or» (verset 8). Remarquons ici que ce verset met hors de doute la signification des termes nord et midi. L'Egypte est indiquée comme pays du roi du Midi, tant il est vrai que l'Ecriture suffit à sa propre interprétation.

Quand même il est intéressant de comparer avec la Parole ce qui découle d'une plume humaine, l'intelligence de ce qu'elle contient n'en est point augmentée. «Et il subsistera plus d'années que le roi du nord» (verset 8). En effet, Séleucus Callinique, alors roi de Syrie, mourut quatre ans avant Evergètes, 225 A.C. Le roi du Midi, au verset 11, est Ptolémée Philopator, fils d'Evergètes, auquel Antiochus le Grand, roi du Nord, fit la guerre absolument selon ce qui est dit ici, et par lequel il fut vaincu, à la bataille de Raphia, malgré une armée nombreuse détruite en partie, le reste emmené en captivité, et pourtant «il — le roi du Midi — ne prévaudra pas» (verset 12). Non, il n'a pas prévalu, le fruit de ses victoires ayant été dépensé dans les voluptés.

Le même roi du Nord est en cause du verset 13 à la fin du 19^e. Quelques années plus tard, treize ou quatorze, Antiochus renouvelle le conflit avec Ptolémée Epiphane, fils de Philopator: «Et le roi du nord reviendra et mettra sur pied une multitude plus grande que la première... après *une période d'années*» (verset 13). Il arriva, ainsi que le prophète l'avait dit.

«Et dans ces temps-là plusieurs se lèveront contre le roi du midi» (verset 14). Il en fût ainsi, car les rois de Syrie et de Macédoine conspirèrent entre eux pour le perdre. Et pas eux seuls, car: «les violents de ton peuple s'élèveront pour accomplir la vision». C'étaient des Juifs apostats, abandonnant Jéhovah et ses lois et prenant parti pour Ptolémée, «mais ils tomberont». Antiochus victorieux mit à mort tous ceux qui s'étaient élevés contre lui.

Selon l'histoire profane, chacun de ces détails s'est accompli à la lettre. Impossible de les relever tous, cependant le verset 16 demande une attention spéciale: «Il — le roi du Nord — se tiendra dans le pays de beauté». Nouvelle preuve que nous sommes ici au milieu de scènes et de circonstances absolument juives. La Palestine est le pays de beauté. Quelque sombre qu'ait été le passé, quelque infiniment plus sombre encore que doive être l'avenir, la foi compte sur Dieu malgré tout et appelle pays de beauté, celui qu'il s'est choisi et sur lequel se déploiera toute la gloire du Messie.

Le verset 17 se rapporte à un stratagème imaginé par le roi du Nord, au moyen duquel il croit réussir où la force des armes a échoué. Une fois encore ces deux rois recourent à un mariage pour cimenter leur alliance, et cette fois la fille du roi du Nord, Cléopâtre (qu'il ne faut pas confondre avec la Cléopâtre de l'époque romaine) vient épouser le roi du Midi. Le but

d'Antiochus était de s'emparer de lui par la trahison de sa femme, ce que l'Écriture appelle «la pervertir» (verset 17). Mais l'histoire nous apprend qu'il ne réussit point, ce que la prophétie avait déjà annoncé du reste.

Le roi du Nord tourne maintenant ses armes du côté des îles: ce sont les îles de l'Archipel grec. Au début il semble réussir, mais bientôt il se trouve face à face avec un prince dont le peuple se voyait incriminé pour cette invasion, les Romains, sous la protection desquels elles étaient placées. Battu par leur consul, Scipion, Antiochus revient dans son propre pays pour y finir bientôt après.

Le règne si court de Séleucus Philopator, son fils, vient au verset 20. Son plus grand souci fut de recueillir les impôts dont les Romains l'avaient grevé. Rien d'important durant sa vie, vite tranchée par la trahison d'un ami et non par les armes ou par une sédition de son peuple.

On mettra peut-être en question l'utilité d'une si longue étude de cette partie des Écritures, mais outre que tout ce que Dieu s'est plu à nous révéler réclame la même attention, chaque lecteur ne peut qu'être frappé du témoignage rendu par elle à l'inspiration verbale des Saintes Écritures — Autrement, comment Daniel eût-il pu les décrire, si longtemps à l'avance, avec une pareille exactitude de détails? Seule la divine inspiration produit pareil miracle. «Car la prophétie n'est jamais venue par la volonté de l'homme, mais de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint» (2 Pierre 1: 21).

Chapitre 11: 21-35 - Un homme méprisé

Voici maintenant le second des trois paragraphes qui composent ce chapitre.

Bien qu'entrant dans certains détails, l'Esprit de Dieu passe (comparativement) rapidement sur l'histoire antérieure des rois du Nord et du Midi. Une période de 130 ans est relatée en quelques mots dans les versets 5-20, puis vient un temps plus important sans doute, puisqu'il nous arrête sur dix années seulement — de 175 à 165 A.C. Plusieurs rois sont passés en revue dans la section précédente, tandis que celle-ci ne traite que d'un seul, le notoirement infâme Antiochus Epiphane, bien nommé «un homme méprisé».

Comment une durée de seulement dix années acquiert-elle tant d'importance? Parce que le roi qui la remplit en représente un autre, non encore paru sur la scène, mais qui s'y montrera infiniment plus redoutable que ce terrible Antiochus lui-même. L'un et l'autre sont si intimement mêlés aux affaires des Juifs, qu'ils en prennent une grande importance devant Dieu, dont le cœur est toujours avec son peuple en dépit de son indignité.

L'exactitude des détails, aussi remarquable ici que partout ailleurs, ne laisse aucun doute quant à la personne visée, lorsque Dieu expose à Daniel ce que réserve l'avenir.

D'après l'histoire profane, Antiochus, frère de Séleucus, était en route, revenant de Rome, lorsqu'il apprit la mort de ce dernier et l'effort des meurtriers pour usurper la couronne. Ptolémée, roi d'Égypte, intriguait de son côté contre lui, selon la parole prononcée (verset 21). «Un homme méprisé s'élèvera... auquel on ne donnera pas l'honneur du royaume»;... il monte

sur un trône dont on cherche avidement à le frustrer, s'y assied assez paisiblement même, ayant trouvé, comme alliés, deux rois puissants qui font justice de l'usurpateur et soutiennent la cause d'Antiochus. Il assume alors le surnom d'Epiphane, *l'illustre*, que son caractère vil et méprisable fit changer en Epimane, *l'insensé*.

Le portrait qu'en ont laissé Josèphe et les historiens du temps, le montrent bien «l'homme méprisé» de la prophétie. Persécuteur systématique du peuple de Dieu, ses iniquités lui donnent un caractère distinctif parmi ses semblables. Non que ce peuple ne méritât le châtement, mais son Dieu ne laisse pas impunis ceux qui, par égoïsme ou méchanceté, persécutent son peuple.

En vue de s'assurer la Palestine comme possession et d'utiliser les Juifs dans une de ses expéditions en Egypte, Antiochus se fait aider par le frère du souverain sacrificateur aux fins de le supplanter dans son office, et de distribuer l'argent et les faveurs parmi certains du peuple qui ont tourné le dos à la sainte alliance. Les versets 23-24 y font allusion.

D'abord tout marche à souhait, défaite des Egyptiens, dont le roi Ptolémée tombe au pouvoir du vainqueur; mais au lieu de le mettre à mort, Antiochus l'accueille, le reçoit à sa table; amitié mensongère enregistrée au verset 27: «Ils diront des mensonges à une même table».

Ses desseins ne réussissent cependant pas, et il rentre dans son pays chargé des richesses recueillies durant l'expédition. Le bruit de sa mort courant à Jérusalem, devint la cause de réjouissances si générales, que sa rage insensée contre les Juifs s'en accrut encore; «son cœur sera contre la sainte alliance» (verset 28). Retournant en Syrie, il s'empare traîtreusement de Jérusalem et l'occupe. Un péché s'ajoutant à l'autre, la moquerie s'unissant au blasphème, il pénètre dans le temple et offre une truie sur l'autel, souillant ainsi le sanctuaire et les lieux saints, et faisant cesser le sacrifice. La parenthèse formée par les versets 11 et 12 du chapitre 8, se rapporte à cette circonstance. «Il» signifie ce dernier roi, Antiochus Epiphane. La purification du sanctuaire (8: 13, 14), se rapporte, croyons-nous, à ce qui se passa quatre ans après cette profanation, sous Judas Macchabée, lorsqu'il arracha Jérusalem des mains des gentils.

Voici maintenant comment l'Esprit nous parle de la dernière expédition d'Antiochus en Egypte: «Il n'en sera pas la dernière fois comme la première» (11: 29-35), c'est-à-dire qu'elle n'aura pas de succès partiel comme les autres fois, mais complète et humiliante, sans doute, cette défaite ne sera rien à côté du désastre final qui atteindra, dans un temps futur, ce roi du Nord dont Antiochus est le type.

Le verset 30 donne l'explication du revers d'Antiochus: «Les navires de Kittim viendront contre lui» (l'intervention d'une puissance occidentale), figure sous laquelle les Romains paraissent pour la première fois sur la scène dans notre chapitre. La rencontre de leur consul avec Antiochus fut un coup terrible porté à l'orgueil de ce dernier. L'Egypte ayant demandé à Rome du secours contre son terrible ennemi, la réponse, sous forme d'un représentant, lui parvint au moment où Antiochus se disposait à faire le siège d'Alexandrie. Retrouvant en lui

une ancienne connaissance, le misérable s'apprête à le traiter en ami, veut lui tendre la main, mais se voit repoussé avec hauteur, sommé de déclarer premièrement ses intentions à l'égard de la puissance dont voici l'envoyé, et de par le Sénat de Rome, reçoit maintenant l'ordre de quitter immédiatement le pays d'Egypte. Force lui est de se soumettre, et de rentrer, humilié, dans son pays (verset 30). «Et il sera découragé et retournera». Ce qui ne l'empêche pas de satisfaire son besoin de vengeance en s'acharnant contre les Juifs, parmi lesquels l'Esprit de Dieu distingue les fidèles des apostats. Par le moyen de ceux-ci, «ceux qui abandonnent la sainte alliance», le roi inique manifeste sa haine contre Dieu et son peuple.

En cette occasion toutefois, Antiochus ne vient pas lui-même à Jérusalem, se borne à envoyer l'un de ses généraux, «des forces se tiendront là de sa part» (verset 31), qui accomplissent ses desseins, abolissent le sacrifice, et placent une idole dans le lieu saint du temple.

Il ne s'agit point ici de ce qui se lit en Matthieu 24, bien qu'à première vue l'expression «abomination de la désolation» puisse le faire supposer. Mais il y a une différence à observer. En Daniel 11: 31, «l'abomination de la désolation» désigne ce qui se passe aux jours d'Antiochus, l'antitype du dernier roi du Nord. Elle était sans doute un type de ce que le Seigneur annonce comme devant précéder son apparition en jugement, mais le verset cité par Lui se trouve plus loin, au chapitre 12: 11, attendant encore son accomplissement, accomplissement déjà réalisé pour le verset 31 du chapitre 11.

Les jours d'Antiochus présentent une parfaite analogie avec des temps encore à venir, seulement, de terribles qu'ils furent, ce qui doit arriver plus tard est autrement épouvantable. Toutes les flatteries et tous les moyens possibles sont ici mis en oeuvre pour inciter les Juifs à l'apostasie, mais l'Esprit de Dieu Lui réserve des témoins: «Le peuple qui connaît son Dieu» (verset 32), les Macchabées et autres, demeurés fidèles au Seigneur qui se sert d'eux pour empêcher le peuple tout entier de tomber dans le piège.

Le résidu de l'avenir n'aura pas à rendre témoignage par des hauts faits et des exploits guerriers. Persécutés dans une ville, les fidèles sont exhortés à fuir dans une autre, sans prendre l'épée. Il y a sans doute une similitude entre le passé sous Antiochus et l'avenir aux jours de l'Antichrist, mais la différence est aussi assez clairement maintenue, pour indiquer que nous avons affaire à deux périodes distinctes.

Le point important pour l'intelligence de ce chapitre, est de bien voir, au verset 35, la rupture évidente entre le passé et l'avenir, les termes mêmes dont use le prophète l'indiquent suffisamment: «Ce sera encore pour le temps déterminé».

Pas à pas nous avons retrouvé l'histoire depuis le verset 5. Nul qui la connaît ne peut que s'émerveiller de la parfaite exactitude de la prophétie *jusqu'ici*. Mais depuis le verset 36, tout est vague, dit l'aveugle incrédulité désireuse d'en inférer que Daniel n'existait point au temps de Cyrus, roi de Perse, chapitre 10: 1, et que le soi-disant miracle d'événements ainsi décrits à l'avance est simplement un leurre. Si, comme ils le prétendent, l'auteur du livre de Daniel vivait sous Antiochus Epiphane, il lui était facile de noter au jour le jour, ses agissements, et

de deviner à peu près ce qui suivrait. Ceux qui parlent ainsi, «errent, ne connaissant pas les Ecritures» (Matthieu 22: 29).

Tous les événements contenus dans ce chapitre étaient à venir lorsque le prophète les fit connaître, mais se sont déjà réalisés jusqu'au verset 35, après lequel nous allons retrouver ce qui est encore futur.

Chapitre 11: 33-39 - Le temps de la fin

Nous arrivons maintenant à cette importante partie de la prophétie à laquelle ce qui précède nous a conduits pas à pas.

Les nombreux détails sur Antiochus Epiphane et son époque, sont dus au fait qu'il représente le dernier «roi du Nord» de l'avenir. Son histoire a été décrite jusqu'à la fin du verset 32. Notre chapitre entame maintenant un sujet distinct. Les versets 33-35 décrivent une longue période de l'histoire des Juifs, s'étendant depuis les jours d'Antiochus Epiphane, jusqu'au temps de la fin. La parole prophétique annonce que, pendant cette période, le peuple juif sera persécuté et dispersé: «Ils tomberont par l'épée et par la flamme, par la captivité et par le pillage, plusieurs jours»; exposé graphique de leurs longues souffrances. Ils ne seront pas abandonnés néanmoins, mais «secourus avec un peu de secours» (verset 34).

Mais du milieu d'eux s'élèvera pour «enseigner la multitude», un groupe de «sages», mentionnés au chapitre 11: 33, 35, et au chapitre 12: 3, 10. C'étaient les Macchabées d'alors, mais d'autres surgiront en un temps futur, instruments entre les mains de Dieu pour encourager et fortifier le résidu persécuté.

Quelques-uns de ces «sages» tomberont sans doute, mettant à une terrible épreuve le résidu fidèle. Il leur semblera que Dieu lui-même les a abandonnés, et en effet leurs ennemis parmi la nation apostate, leur jetteront cette injure à la face. Cela aura lieu surtout durant la période de la grande tribulation, comme nous le lisons aux Psaume 42 et 43. Chassés de Jérusalem où règne l'Antichrist (voyez Matthieu 24), opprimés par leurs ennemis, en apparence abandonnés de Dieu, la question railleuse de l'incrédulité: «Où est ton Dieu?» les transpercera comme un poignard. Des jours si terribles, toutefois, précéderont immédiatement l'heure de la délivrance. Sans vouloir allonger le sujet, insistons encore sur la remarquable parenthèse qui sépare l'époque d'Antiochus Epiphane des derniers jours sous l'Antichrist. L'histoire de la dispersion actuelle d'Israël, est contenue tout entière dans les versets 33-35.

Les suivants, versets 36-39, introduisent brusquement sur la scène le personnage qui doit exercer l'influence la plus néfaste sur les affaires de la Palestine, voire même de l'Europe occidentale: «Le roi agira selon son bon plaisir». Celui-ci ne doit point être confondu avec aucun des autres rois du Nord et du Midi, mis en cause dans ce chapitre. Le verset 40 le prouve, car, «au temps de la fin, le roi du Midi heurtera contre lui, et le roi du Nord fondra sur lui». Il demeure donc entre les deux et devient leur point d'attaque. En d'autres mots, son royaume est évidemment la Palestine; nous en trouverons la preuve un peu plus loin.

En Esaïe, le même personnage est introduit de la même façon. Après un exposé de la triste condition d'Israël, l'aurore de jours meilleurs paraît avec le 30^e chapitre. «L'Eternel bandera la brisure de son peuple et guérira la blessure de ses plaies». Jéhovah prend maintenant sa cause en main, faisant justice sommaire de ses ennemis. «Un chant comme dans la nuit» et «une joie de coeur» deviendra la part du peuple repentant. «L'Eternel fera entendre la majesté de sa voix», par laquelle l'Assyrien sera renversé après avoir été la verge pour leur dos. Son jugement comme dernier roi du Nord se trouve dans ce même chapitre, versets 30-33 et chapitre 31: 8, 9, et non seulement le sien: «Car Tophet est préparé depuis longtemps: *pour le roi* aussi il est préparé. Il l'a fait profond et large; son bûcher est du feu et beaucoup de bois: le souffle de l'Eternel, comme un torrent de soufre, l'allume». Le roi subit le même sort que l'Assyrien, ce roi, le faux prophète d'Apocalypse 19, que nous voyons jeté dans l'étang de feu.

Au chapitre 57 de ce livre d'Esaïe, reparaît le terrible souverain que s'est choisi l'Israël apostat. «L'esprit immonde» de l'idolâtrie (Matthieu 12: 43-45) prendra de nouveau possession du peuple. L'Antichrist, régnant à Jérusalem comme faux Messie, sera l'objet principal de sa vénération idolâtre. L'un des caractères distinctifs de ce roi, c'est qu'il «agira selon son bon plaisir». Cause première de la chute de l'homme, la volonté propre est le piège dans lequel chaque enfant d'Adam risque continuellement de tomber et contre lequel tous doivent se tenir en garde. Faire sa volonté semble à première vue chose légère, mais de fait c'est la racine et le principe du péché, car «le péché, c'est l'iniquité», l'état de l'homme sans loi (1 Jean 3: 4), et non pas seulement la transgression de la loi. Une marche sans loi, c'est la volonté humaine en pleine activité, et quoi de plus terrible comme cause ou comme effet? L'Antichrist en sera la preuve, tandis que le Christ de Dieu, venu, non pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé, s'est écrié: «Voici, je viens pour faire ta volonté» (Hébreux 10).

Que ce roi qui «agit selon son bon plaisir» ne soit autre que l'homme de péché, ou l'Antichrist, cela est évident par le rapprochement des passages, Daniel 11: 36 et 2 Thessaloniens 2: 4, où les mêmes termes se retrouvent employés par l'Esprit de Dieu. «Il s'exaltera, et s'élèvera contre tout dieu et proférera des choses impies contre le Dieu des dieux, et il prospérera jusqu'à ce que l'indignation soit accomplie». Voici donc un homme cherchant à usurper la place de Dieu lui-même!

Quelques-uns de nos lecteurs pourraient penser qu'il s'agit ici de la papauté, si ce n'est du pape lui-même, trônant à Rome. Il est vrai qu'il a des prétentions à une autorité qui appartient à Dieu seul, mais des raisons puissantes le distinguent de l'homme de péché.

«Le roi», de Daniel 11, l'homme de péché de 2 Thessaloniens, sont en rapports intimes avec les Juifs et la Palestine. Du dernier, il est dit: «Lui-même s'assiéra au temple de Dieu». Ce n'est pas Saint Pierre de Rome, mais le temple de Jérusalem qui doit être relevé, et il est dit de cet homme qu'il «prospérera jusqu'à ce que l'indignation soit accomplie», temps auquel Esaïe fait si souvent allusion (Esaïe 10: 5-25; Daniel 8: 9).

Sa connexion avec les Juifs est encore affirmée par le verset suivant: «Il n'aura point égard au Dieu de ses pères». Tout Juif pieux mettait sa confiance dans le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais l'Antichrist n'a que faire de Lui, «ni du désir des femmes», dont chacune, parmi le peuple, aspirait à être la mère du Messie promis, l'attente et le Rédempteur d'Israël. Professant la plus complète incrédulité, ce «roi» qui n'aura égard à aucun dieu, que ce soit le vrai Dieu ou les divinités païennes, «s'agrandira au-dessus de tout». Quelle chose terrible que l'homme sans Dieu!

A première vue, les versets suivants semblent une contradiction, car ils parlent du «dieu des forteresses», remplaçant le vrai Dieu, comme objet de vénération idolâtre pour l'Antichrist,

Cette expression un peu obscure semble indiquer une chose qui a un caractère militaire. On a pensé aussi que le mot *Mahuzzim* pouvait signifier des forces *cachées* et s'appliquer au spiritisme ou aux sciences occultes, mais quoiqu'il en soit, 2 Thessaloniens 2, parle d'une puissance miraculeuse chez l'homme de péché, auquel elle ne peut manquer d'apporter la superstitieuse admiration des masses qui auront renié le vrai Dieu révélé en Christ. Comme nous l'avons observé, tout ce passage de Daniel se rapporte aux Juifs. «Il partagera le pays en récompense» (verset 39). *Le pays...* c'est-à-dire la Palestine, aucun autre ne pouvant être ainsi désigné par l'Esprit de Dieu. Mais d'autres portions des Ecritures nous montrent aussi l'Antichrist en rapport avec la chrétienté apostate (2 Thessaloniens 2).

Combien il est solennel de constater, déjà aujourd'hui, l'activité des principes qui vont incessamment introduire ce terrible caractère de la fin. L'incrédulité se propage en tous sens, le spiritisme également; déjà les Juifs se tournent vers Sion, dans un esprit d'infidélité qui leur fera accepter un faux roi, prêt à être révélé au moment où, l'Eglise ayant été enlevée, l'Esprit de Dieu, la puissance qui retenait, «sera loin».

Daniel ne nous dit pas quelle sera la fin du «roi», — le «roi du Nord» et non le «roi» ou Antichrist, étant le sujet des versets suivants, 44-45 — mais le Nouveau Testament montre «l'inique» consumé par le souffle de sa bouche, lorsque Christ sera manifesté en gloire.

Chapitre 11: 40-43 - Le pays d'Egypte n'échappera pas

Pour l'intelligence des derniers versets de ce chapitre, il est essentiel de distinguer clairement «le roi» (verset 36) du «roi du Nord» (verset 40).

«Le roi», l'Antichrist, disparaît de la scène aussi brusquement qu'il y est apparu; à partir du verset 40, il n'en est plus question. Nous le retrouvons dans le Nouveau Testament qui montre sa fin et les circonstances dans lesquelles elle se produit (voyez 2 Thessaloniens 2: 8; comparez avec Esaïe 11: 4; Apocalypse 19: 20). Le roi de Daniel 11: 36, l'homme de péché de 2 Thessaloniens 2: 3, et le faux prophète d'Apocalypse 19, sont un seul et même personnage, vu dans des circonstances et sous des titres différents.

Au temps de la fin, qui se prépare rapidement, l'Antichrist régnera à Jérusalem, usurpant le titre de roi et accepté par la nation apostate. Comme allié dans l'Europe occidentale, il aura

l'empire romain reconstitué, appelé dans l'Apocalypse, «la Bête», qui, par son moyen (Daniel 9: 27), confirmera une alliance avec la multitude des Juifs. Esaïe en parle au chapitre 28. «Nous avons fait une alliance avec la mort, et nous avons fait un pacte avec le sépulcre», s'écrient les orgueilleux meneurs qui croient ainsi se mettre à l'abri du puissant adversaire dont Jéhovah fait la verge de son indignation: «Voici, le Seigneur a un instrument fort et puissant, comme un orage de grêle, un tourbillon de destruction: comme un orage de puissantes eaux qui débordent, il renversera par terre avec force. La couronne d'orgueil des ivrognes d'Ephraïm sera foulée aux pieds» (versets 2, 3). Voulant croire à la protection efficace de la Bête, les Juifs répondent alors: «Si le fléau qui inonde passe, il n'arrivera pas jusqu'à nous» (verset 15), mais combien ils se trompent!

La pierre établie en Sion, comme sûr fondement de paix et de sécurité pour le résidu fidèle, cette pierre tombera sur la nation rebelle et l'écrasera, annulant sa convention avec la mort et le sépulcre; le fléau qui inonde passera sur elle et son orgueil sera détruit. Esaïe annonce ici l'invasion de la Palestine par le dernier roi du Nord, la même sur laquelle, deux cents ans plus tard, Daniel nous donne encore plus de détails.

Si l'inique roi de la Palestine trouve un allié dans la Bête, il aura par contre deux puissants ennemis dans les rois du Nord et du Midi. «Au temps de la fin, le roi du Midi heurtera contre lui». Jérusalem sera alors — et combien peu de temps nous en sépare peut-être! — le centre d'événements d'une importance capitale. Le roi du Midi semble identifié ici avec l'Egypte, dont il ne faut pas limiter la sphère d'autorité à la région portant aujourd'hui ce nom.

Ne voyons-nous pas (verset 43), que «les Libyens et les Ethiopiens suivront ses pas» et feront partie des conquêtes du roi du Nord? La Libye s'étendait d'une côte à l'autre de l'Afrique du nord, représentant tout ce qui alors était connu de ce continent. La façon dont il s'est développé durant ces dernières années, révèle l'effort des hommes politiques tendant à en faire un empire unifié, et qui peut dire que la ligne, «du Cap au Caire», n'appartienne au roi du Midi? Si le territoire du roi du Nord s'étend bien au delà des frontières de la Palestine, ne peut-on pas en augurer autant de celui du roi du Midi? L'importance de ce roi, puissant facteur dans les événements à venir, s'impose de plus en plus à notre esprit. Pour Dieu, il n'est d'important que ce qui concerne la gloire de son Fils bien-aimé et les intérêts de son peuple, soit terrestre soit céleste. Et quand même l'Afrique a aujourd'hui un intérêt qui absorbe tous les autres, toute la fiévreuse activité des nations n'aboutira qu'à l'accomplissement des desseins de Dieu, en rapport non pas avec l'Egypte, l'Europe ou la Russie, mais bien avec la Palestine et Jérusalem. Ce sujet n'est point à sa place ici, mais nous le recommandons à l'attention des lecteurs chrétiens.

Si d'un côté le roi du Midi pousse ses aimées contre Jérusalem, de l'autre le roi du Nord «fondra sur lui comme une tempête, avec des chars et des cavaliers, et avec beaucoup de navires», une grande puissance navale et militaire tombant du nord sur la Palestine, «et entrera dans les pays et inondera et passera outre», c'est-à-dire que les contrées limitrophes tomberont également en son pouvoir. «Il viendra dans le pays de beauté», la Palestine, non pas selon la beauté de Babylone, mondaine et humaine (Esaïe 13: 19), *mais selon le choix de*

Celui qui, tant de siècles auparavant, y avait amené son peuple délivré de la servitude: «le pays sur lequel j'avais jeté les yeux pour eux, pays ruisselant de lait et de miel, qui est un ornement entre tous les pays» (Ezéchiel 20: 6).

Victorieux sur tant de points, le roi puissant du Nord voit cependant trois des territoires qui avoisinent la Palestine échapper de sa main: «Edom, et Moab, et les principaux des fils d'Ammon». Une preuve indirecte de l'inspiration des Ecritures, se rencontre ici, preuve aussi, comme tant d'autres, du caractère absolument homogène de la Bible. Ce volume reçu comme parole de Dieu, qui s'est servi pour le produire de tant d'instruments différents, séparés entre eux par la durée des siècles, ce volume porte d'un bout à l'autre le même cachet, sans que jamais un mot fasse entendre une note contradictoire.

Esaïe avait déjà fait mention de ces trois contrées comme devant, au temps de la restauration d'Israël — celui qui nous occupe maintenant — «être la proie de *leurs* mains». «Edom et Moab,... et les fils d'Ammon leur obéiront» (Esaïe 11: 14). De même Ezéchiel, chapitre 25, qui annonce également leur châtement, non par la main du roi du Nord, mais par celle du peuple d'Israël: «J'exercerai ma vengeance sur Edom par la main de mon peuple Israël», déclarant encore pour quelle raison: «Fils d'homme, tourne ta face vers les fils d'Ammon, et prophétise contre eux, et dis aux fils d'Ammon: Ecoutez la parole du Seigneur, l'Eternel! Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: Parce que tu as dit: Ha ha! contre mon sanctuaire, quand il a été profané et contre la terre d'Israël, quand elle a été désolée, et contre la maison de Juda, quand elle est allée en captivité», etc. La captivité du peuple, comme la désolation du pays, effets du châtement de Jéhovah, ne devaient produire aucun sentiment de satisfaction parmi les ennemis. Dieu ne permet pas que le coeur charnel de l'incrédulité se réjouisse des afflictions de son peuple. «Parce que tu as battu des mains et que tu as frappé du pied, et que tu t'es réjoui dans tout le mépris que tu avais en ton âme contre la terre d'Israël, — à cause de cela, voici, j'étendrai ma main sur toi et je te livrerai, en proie aux nations... et tu sauras que je suis l'Eternel» (Ezéchiel 25: 6, 7).

Il est utile d'arrêter son attention sur ces paroles solennelles, étant donnée la tendance continuelle de la chair à se réjouir du malheur de ceux avec lesquels, pour une raison ou l'autre, elle entre en conflit. De tels sentiments ne sont pas agréables à Dieu.

Jamais il n'oublie la violence exercée sur son peuple (voyez Abdias), et si même le châtement tarde, son exécution ne manque pas.

A chaque individu qui se repent et se tourne vers Lui par la foi au Seigneur Jésus Christ, la grâce offre le moyen d'y échapper, mais le jugement d'Edom comme nation est l'un des exemples les plus saisissants du jugement réservé aux impénitents. Au jour où l'on dira: «Sur la montagne de Sion il y aura délivrance», alors: «Il n'y aura pas de reste de la maison d'Esäu, car l'Eternel a parlé» (Abdias 17-19).

A l'exception de ces trois nations destinées à recevoir leur châtement de la main d'Israël restauré, rien ne paraît arrêter la marche impétueuse du roi du Nord: «Il étendra sa main sur les pays, et le pays d'Egypte n'échappera pas» (chapitre 11: 42), ce qui semble indiquer un

puissant antagonisme militaire de la part du roi du Midi, comme aussi (verset 43), un merveilleux développement de prospérité commerciale sur son territoire. Les mines d'or et de diamant, la riche fertilité, du sol en certaines parties de la terre d'Afrique, font conclure à un brillant avenir pour ce continent, auquel les Ecritures l'ont déjà promis d'ancienneté.

Le coeur humain ne rêve que richesses, argent et or, qui périssent sans satisfaire jamais, mais excitent toujours la cupidité d'autrui. Ainsi en sera-t-il apparemment du roi du Nord, qui «aura sous sa puissance les trésors d'or et d'argent, et toutes les choses désirables de l'Egypte» (verset 43).

Heureux ceux dont la part est ailleurs, qui possèdent «des bourses qui ne vieillissent pas, un trésor qui ne défaille pas, dans les cieus, d'où le voleur n'approche pas, et où la teigne ne détruit pas» (Luc 12: 33). Là où est votre trésor, là sera aussi votre coeur.

Chapitre 11: 44, 45 - «Des nouvelles de l'Orient et du Nord»

D'après les prophéties d'Esaïe et de Zacharie, comme d'après les Psaumes, il est évident que Jérusalem est destinée à soutenir encore deux sièges. Le premier la livrera aux mains des nations montées contre elle de l'Orient et liguées avec le roi du Nord, mais au second ces mêmes nations seront détruites et la cité délivrée par le Seigneur lui-même intervenant en personne.

Les chapitres 28, 29 d'Esaïe coïncident absolument avec ces derniers versets de Daniel 11. Le malheur est prononcé sur Ephraïm comme offrant passage au roi du Nord lors de sa dernière invasion en Palestine et en Egypte: «Comme un orage de puissantes eaux qui débordent», il tombera sur eux, verge du courroux de Jéhovah pour châtier la nation hypocrite et rebelle, très prospère à ce moment-là, au point de vue matériel (Esaïe 10: 5, 6; 28: 3, 4).

A partir du verset 14, c'est de Jérusalem qu'il est surtout question. Aux fins d'échapper à «ce fléau qui inonde», les principaux du peuple imaginent une alliance avec une puissance de méchanceté si redoutable qu'elle peut seulement être désignée comme «la mort et le shéol». Nous l'avons déjà trouvée en Daniel 9: 27; c'est l'empire Romain restauré, dont le chef s'associera avec «la multitude», les Juifs apostats, pour acclamer l'Antichrist «roi» à Jérusalem.

Cette alliance est conclue pour sept ans, la dernière des soixante-dix semaines de Daniel 9, au milieu de laquelle cependant une crise éclate en rapport avec le peuple; le sacrifice est interrompu, l'idolâtrie terrible de l'Antichrist est introduite. Le châtement mérité est alors infligé par l'Assyrien, exécuteur de la colère de Jéhovah contre la nation idolâtre. Une lecture attentive de Daniel 9: 27, fera distinguer très nettement ces trois personnages: «Il — l'empereur romain — confirmera une alliance avec la multitude pour une semaine; et au milieu de la semaine il fera cesser le sacrifice et l'offrande; et à cause de la protection des abominations — l'idolâtrie introduite — il y aura un désolateur — le roi du Nord — et jusqu'à ce que la consommation et ce qui est décrété, soient versés sur la désolée» — Jérusalem.

Retournant maintenant à Esaïe 29, nous y trouvons l'insuccès de cette combinaison; la cité est livrée au siège et à la destruction (versets 1-7). «Elève tes pas vers les ruines

perpétuelles; l'ennemi a tout saccagé dans le lieu saint», s'écrie à ce propos le Psaume 74. Et encore, dans le 79: «O Dieu! les nations sont entrées dans ton héritage; elles ont profané ton saint temple; elles ont mis Jérusalem en monceaux de pierres». Evidemment donc la ville est prise par les assiégeants.

Mais la suite de ce 29^e chapitre d'Esaië, depuis le verset 7, nous offre un tableau bien différent. Jéhovah prend en main la cause de son peuple et toutes les nations qui combattent contre la montagne de Sion, s'évanouissent comme un songe au matin. De ces deux sièges que Jérusalem doit encore subir, le premier tournera à l'avantage des nations, mais point le second: «L'Eternel des armées descendra pour combattre sur la montagne de Sion... l'épargnant il la sauvera. Et Assur tombera par l'épée, non d'un homme d'importance» — par l'intervention directe de Jéhovah — «il passera vers son rocher, et ses princes seront terrifiés à cause de l'étendard, dit l'Eternel qui a son feu dans Sion et son four dans Jérusalem» (Esaië 31: 4-9). Ensuite viendra le millénium décrit au chapitre suivant.

Le prophète, Zacharie nous donne les mêmes révélations avec plus de détails. Les trois derniers chapitres traitent certainement de l'avenir d'Israël. Après la réjection du Messie (chapitre 11: 12, 13), est introduit celui en qui sera l'opposé, le berger insensé, l'Antichrist, que nous avons considéré sous son titre de «roi». «Je suscite un berger dans le pays», la Palestine. Ce n'est point un bon Berger, qui donne sa vie pour ses brebis, mais un berger mangeant la chair de ce qui est gras, et rompant la corne de leurs pieds. La période de l'Eglise — de la Pentecôte à son enlèvement — est ainsi passée sous silence, et nous allons directement du Messie rejeté à la réception de l'Antichrist, ainsi que le Seigneur lui-même l'a exprimé: «Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez» (Jean 5: 43). Le berger insensé de Zacharie est celui qui vient en son propre nom.

Ceci nous amène aux circonstances des derniers jours, en rapport surtout avec Jérusalem. Elle sera assiégée par beaucoup de peuples et de nations, alliés du roi du Nord, en d'autres termes, par une confédération du nord-est, distincte de la Bête ou empire Romain de l'occident. Ils se heurteront contre une forte muraille en s'attaquant à la Palestine et aux Juifs, dont ils comptaient faire aisément justice, eux les forts attaquant le faible, mais il n'est plus faible, ce peuple de Juda, maintenant que Jéhovah lui-même s'est levé, pour prendre en main sa cause et le défendre de ses ennemis: «Et il arrivera, en ce jour-là, que je chercherai à détruire toutes les nations qui viennent contre Jérusalem» (Zacharie 12: 9).

Voici maintenant une oeuvre qui s'accomplit dans leurs coeurs et leurs consciences: «Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplications, et ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé», etc. Ils se seront jugés devant Dieu, ayant horreur d'eux-mêmes pour ce qu'ils firent en rejetant le Messie (versets 10-14). Alors, et pas avant, s'ouvrira pour la nation une source de purification pratique. Ce n'est pas le sang, mais le lavage d'eau par la Parole; les idoles et les faux prophètes étant balayés du pays.

Zacharie fait ensuite passer sous nos yeux toutes les souffrances du Messie, de la part des hommes et sous le jugement de Jéhovah. Blessé dans la maison de ses amis, honni, méprisé; sur la croix, l'épée de Jéhovah se réveillant contre l'homme qui est son compagnon. Le fait même de frapper le berger disperse le troupeau (Matthieu 26: 31), bien que ce soit justement la cause de toutes leurs bénédictions.

Une fois encore se retrouve le fait que, dans l'Ancien Testament, toute la période de l'Eglise est passée sous silence, le mystère du corps de Christ n'ayant point été révélé avant la Pentecôte, et seulement par l'instrument choisi de Dieu, l'apôtre Paul. D'un trait nous passons de la dispersion du troupeau après la mort du berger (verset 7), au jugement qui «arrivera dans tout le pays», immédiatement avant le jour où Jéhovah reconnaîtra de nouveau la nation comme sienne, lorsque sera manifesté le Messie, non plus en humiliation, mais en puissance et en majesté (Zacharie 13: 8, 9).

Période de souffrances sans précédent. Deux parties du pays seront retranchées et expireront, tandis que la troisième passera au travers du feu.

Le chapitre 14 s'ouvre avec les deux sièges de Jérusalem, toutes les nations rassemblées en bataille contre elle, alliées du roi du Nord et victorieuses au commencement. La cité est prise, la moitié de ses habitants emmenée en captivité.

Mais ensuite, évidemment dans une autre occasion, le Seigneur lui-même paraît combattant pour son peuple, et de suite tout change de face. Il est vu venant en personne sur la terre; ses pieds se tiennent sur la montagne des Oliviers, non dans les airs pour enlever son Eglise, mais sur la terre pour délivrer Israël et juger ses ennemis.

Ce passage répand un flot de lumière sur la fin de Daniel 11. Nous avons vu le roi du Nord, pénétrant dans le pays de beauté et obtenant un succès partiel, sans doute au premier siège de Jérusalem, mais il passera ensuite en Egypte dans le but, probablement, d'enrayer la puissance du roi du Midi dont il doit craindre l'intervention dans les affaires des Juifs. A ce moment toutefois des événements bien inattendus se produisent en Palestine: «Des nouvelles de l'orient et du nord l'effrayeront». Quelles nouvelles peuvent donc produire un pareil effet sur le souverain jusqu'ici victorieux? Elles peuvent être de deux natures: le mouvement de retour au pays de leur naissance des dix tribus perdues, et la défaite des armées de l'occident, de la Bête et des rois de la terre, réunis autour de Jérusalem pour faire la guerre à l'Agneau manifesté maintenant comme Rédempteur de Sion (Esaïe 59: 20).

Notons bien la direction d'où arrivent ces nouvelles: de l'orient et «du nord», absolument la position de la Palestine eu égard à l'Egypte, séjour momentané du roi du Nord.

En proie à une ardente colère, il reprend en hâte la route du pays de beauté, se doutant bien peu *Qui* c'est qu'il y trouvera. Les tentes de son palais sont plantées entre les mers — la Méditerranée et la Mer Morte — et la montagne de sainte beauté. Mais ici, le rideau tombe sur toute sa magnificence militaire. «Il viendra à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir».

Il n'est rien qui soit prisé du monde à l'égal de hauts faits d'armes, mais ils sont destinés à périr comme l'armée de Sennachérib, resplendissante de pourpre et d'or, vrai type, aux jours d'Esaië, des scènes décrites par le prophète Daniel. Heureuse la part de ceux dont le royaume n'est pas de ce monde, qui possèdent la promesse d'un héritage incorruptible, sans souillure, immarcescible, quand toute la gloire de ce pauvre monde est réduite en cendres!

Chapitre 12 - Un temps de détresse

Trois rois sont en présence dans ces derniers jours que nous venons de considérer: «le roi» régnant à Jérusalem, l'Antichrist (chapitre 11: 36-39), dont la terrible fin se trouve ailleurs. Il sera détruit par l'apparition de la venue de Christ (2 Thessaloniens 2; Apocalypse 19: 20, 21). Puis les rois du Nord et du Midi, dont les versets 40-45, donnent l'histoire. Celui qui vient à sa fin sans personne pour le secourir est le dernier roi du Nord, renversé par le Seigneur lui-même sur les montagnes de Judée (Esaië 14: 25; 30: 31; 31: 8, 9; Michée 5: 5, 6).

Nous arrivons ici au temps de la fin, «la consommation du siècle» (Matthieu 24: 3), qui n'a aucun rapport avec la période chrétienne, parenthèse elle-même dans les conseils de Dieu quant à la terre. Pour Israël, le peuple terrestre, deux siècles ou dispensations sont indiqués: «ce siècle» et «celui qui est à venir» (Matthieu 12: 32).

«La fin des temps» (Matthieu 13; 24), ne se rapporte en aucune façon à la fin du monde comme système matériel, mais à celle de ce «siècle» de la *loi* sous lequel se trouvaient les Juifs, en contraste avec «le siècle à venir», où le Messie lui-même se trouvera au milieu d'eux. «Le siècle de la loi» poursuivra son cours après l'enlèvement de l'Eglise jusqu'à l'apparition de Christ en gloire.

L'Esprit de Dieu révèle quelle sera la condition du peuple de Daniel et quelles circonstances il traversera à la fin: «En ce temps-là», le temps que nous venons d'étudier, «se lèvera Micaël, le grand chef, qui tient pour les fils de ton peuple» (chapitre 12: 1). Ce sera un ministère angélique en faveur des Juifs, et point encore la présentation personnelle du Messie sur la montagne de Sion, mais Micaël, un des chefs qui tient pour le peuple, sera spécialement envoyé pour veiller à leurs intérêts, bien qu'invisible à leurs yeux comme à ceux de leurs ennemis (comparez Daniel 10: 13-21; Apocalypse 12: 7, etc.). Car il y a des principautés et des autorités aussi bien invisibles que visibles (Colossiens 1: 16).

Ce temps sera «un temps de détresse tel qu'il n'y en a jamais eu depuis qu'il existe une nation». La grande tribulation dont il est parlé ailleurs, «le temps de la détresse pour Jacob» (Jérémie 30: 7). Mais ce serait une grande erreur de supposer qu'elle concerne les chrétiens, ou que l'Eglise la traversera, l'Eglise qui a reçu cette promesse: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre» (Apocalypse 3: 10). En d'autres termes, l'Eglise ne sera plus sur la terre à ce moment. La terre tout entière en sentira les effets, mais l'épée du jugement atteindra particulièrement les Juifs, comme châtiment du rejet et de la crucifixion de leur Messie.

Le Seigneur y fait allusion en Matthieu 24: Il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais», la mettant lui-même en rapport avec le chapitre de Daniel que nous avons sous nos yeux: «Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint», etc.

Telle est la perspective de détresse sans précédent qui attend les Juifs à leur retour en Palestine, perspective telle que «si ces jours n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés». Dieu a toujours les yeux sur son peuple, et au milieu du jugement se souvient de la miséricorde.

Suivant immédiatement cette période de tribulation, des signes et des miracles se verront dans les cieux (Esaïe 13: 10; Amos 5: 20; Actes des Apôtres 2: 20), «et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire». «Le jour du Seigneur», si fréquemment mentionné par les prophètes, est aussi le jour de la délivrance pour le résidu fidèle à Jérusalem, en même temps que de la destruction de leurs ennemis rangés en bataille pour faire la guerre à l'Agneau.

Une question se pose ici. Qu'est-il advenu des dix tribus perdues? Sont-elles entièrement tombées dans l'oubli? La réponse nous vient au verset 2: «Et plusieurs qui dorment dans la poussière, de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour être un objet d'horreur éternelle». La résurrection du corps n'est point en vue ici, seulement celle d'Israël comme nation, selon l'expression des prophètes (Esaïe 26: 12-21; Ezéchiel 37: 1-14). L'épreuve des dix tribus les atteindra avant leur retour au pays des pères: «Je suis vivant, dit le Seigneur,... si je ne vous introduis dans le désert des peuples et là n'entre en jugement avec vous face à face!... Et je séparerai d'entre vous les rebelles et ceux qui se sont révoltés contre moi; je les ferai sortir du pays dans lequel ils séjournent, mais ils n'entreront point dans la terre d'Israël» (Ezéchiel 20: 33-44).

Nous apprenons ensuite qu'une récompense spéciale sera décernée, non seulement à ceux qui resteront fidèles au milieu de ce temps d'épreuve, mais encore à ceux qui auront usé de leur influence pour instruire leurs compagnons dans une ligne de conduite agréable à Dieu: «Les sages brilleront comme la splendeur de l'étendue, et ceux qui ont enseigné la justice à la multitude, comme les étoiles à toujours et à perpétuité» (verset 3).

Mais le temps de la fin n'est point encore, et Daniel reçoit cet ordre: «Cache les paroles et scelle le livre, jusqu'au temps de la fin. Plusieurs courront çà et là; et la connaissance sera augmentée». Contraste frappant entre cette injonction et ce qui est dit à Jean, dans l'Apocalypse, de ne *point* sceller les paroles de la prophétie de ce livre, parce que le temps est proche (Apocalypse 22: 10).

Pour l'Eglise, la venue du Seigneur est une espérance journalière, tandis que pour les Juifs, certaines prophéties *doivent* s'accomplir avant l'arrivée de leur Messie en puissance pour régner sur eux.

Daniel voit maintenant deux autres personnages se tenant sur le bord du fleuve, outre l'homme vêtu de lin (chapitre 10: 4-6). «Jusques à quand la fin de ces merveilles?» demande l'un d'eux, en d'autres termes, combien longtemps durera cette grande tribulation? «Un temps... des temps... et une moitié de temps»... lui est-il répondu, c'est-à-dire trois ans et demi, ou la dernière moitié de la dernière des soixante-dix semaines.

Aucun doute ne nous est donc laissé quant au moment où elle se place, ni à sa signification relative aux Juifs (et point aux chrétiens), tombés si bas qu'ils accepteront le culte idolâtre de l'Antichrist, dans leur temple.

«Mon seigneur, quelle sera l'issue de ces choses?» demande encore Daniel, mais le moment n'était pas venu pour de plus amples révélations. Nouveau contraste entre les saints de cette dispensation, quelque pieux qu'ils soient, comme un Daniel, et l'Eglise. Nous avons «l'onction de la part du Saint, et nous connaissons toutes choses» (1 Jean 2: 20), dit l'apôtre même aux petits enfants en Christ. Les hommes pieux de l'Ancien Testament ne possédaient pas ce qui distingue les saints de notre dispensation, le Saint Esprit habitant en eux.

Mais dans le temps à venir, «les sages comprendront». Ces sages occupent donc une place importante. «Aucun des méchants ne comprendra», quelqu'ait été le degré d'intelligence naturelle, celle dont il est ici question étant morale et non pas simplement intellectuelle.

L'homme vêtu de lin avait annoncé que la tribulation durerait trois ans et demi, soit 1.260 jours. Mais plus loin, nous trouvons la mention de deux autres nombres, 1.290 et 1.335 jours. A quoi ces nombres se rapportent-ils? Avant tout, il s'agit de comprendre que ces calculs se rapportent au temps qui suivra l'enlèvement de l'Eglise, autrement la porte est ouverte à toutes les spéculations mensongères ayant pour but de fixer une date au retour du Seigneur pour ses saints.

Le verset 11 indique clairement quel est le point de départ de ce calcul: «Depuis le temps où le sacrifice continué sera ôté et où l'abomination qui désole sera placée». Quand sera-ce? Cela n'a aucun rapport avec les Turcs, ou avec le fléau de l'Islamisme; il s'agit du sujet traité au chapitre 9: 27, la rupture de l'alliance future entre le chef de l'empire Romain et les Juifs, et l'idolâtrie de l'Antichrist établie dans le temple de Jérusalem. La tribulation, châtement terrible de cette idolâtrie, envoyée de Dieu sur les Juifs, doit durer trois ans et demi ou mille deux cent soixante jours, mais la bénédiction finale d'Israël ne suit pas immédiatement. L'Antichrist sans doute sera détruit, mais il laissera sur la scène d'autres puissances impies, le roi du Nord, Gog et Magog (Ezéchiel 38; 39) et d'autres encore de moindre importance, dont le jugement doit encore s'accomplir. Cela exige un certain temps, sans doute de peu de durée, car l'Ecriture nous indique clairement la fin du roi du Nord comme suivant la destruction de l'Antichrist, qui se produit à l'apparition du Seigneur, tandis que l'Assyrien revient d'Egypte après l'apparition de Christ en Sion. Le châtement de Gog et Magog est même postérieur à cet événement. Nous ne voulons pas dire que les 1.290 et les 1.335 jours se

rapportent en particulier à ces deux puissances, mais nous en avons dit assez pour suggérer la raison de cette prolongation de jours. La bénédiction complète vient après les 1.335 jours.

On a souvent observé que Daniel ne s'étend pas sur la période millénaire, sa prophétie se bornant «au temps des nations». Il reçoit néanmoins l'assurance qu'il se tiendra dans son lot à la fin des jours. Il ne sera pas absent du déploiement de cette scène glorieuse.

De meilleures choses sont en réserve pour nous, mais ne doivent point diminuer notre appréciation des promesses faites aux pères qui, les ayant vues de loin seulement, se sont néanmoins mis en route avec joie pour atteindre une meilleure patrie et cette cité qui a des fondements dont Dieu est l'architecte et le fondateur.

Avec de plus grands privilèges et des bénédictions d'un ordre plus élevé, ne témoignons-nous pas souvent d'un coeur plus froid et d'un esprit moins zélé que le leur?

Seigneur, remplis-nous du saint désir dont fut animé jadis ton peuple, qui goûtait ton amour et dont le coeur brûlait pour toi, en attendant patiemment de voir ta face!

Lettre sur l'admission à la table du Seigneur (Darby J.N.)

ME 1905 page 16

Au sujet de la réception des saints pour prendre part avec nous à la table du Seigneur, une question se pose: Peut-on admettre ceux qui ne sont pas d'une manière formelle et régulière parmi nous?

Je ne demande pas si nous devons exclure des personnes, retenant de fausses doctrines, ou dont la vie pratique est contraire à la piété. Je ne mets pas non plus en question si, marchant délibérément avec ces personnes, nous partageons leur culpabilité, montrant que nous ne sommes pas «purs dans l'affaire» (2 Corinthiens 7: 11). Le premier point n'est pas sujet à contestation, et, quant au second, c'est au prix de bien des déchirements que les frères y ont insisté, et moi avec eux. Ces principes sont simples et clairs d'après l'Ecriture. On peut présenter des raisons subtiles pour tolérer le mal, mais nous avons toujours été fermes à cet égard, et Dieu, je n'en doute pas, a pleinement approuvé cette conduite.

La question n'est donc pas là. Mais, supposons une personne, connue pour sa piété, saine dans la foi, quoique n'ayant pas abandonné le système ecclésiastique auquel elle appartient; supposons même, qu'elle soit convaincue que l'Ecriture recommande un ministère consacré par les hommes, mais heureuse de profiter d'une occasion offerte. Nous sommes peut-être les seuls chrétiens dans cet endroit, ou bien cette personne n'y est pas en rapport avec une autre dénomination et demeure chez l'un d'entre nous. Doit-elle être repoussée, parce qu'elle appartient à quelque système au sujet duquel sa conscience n'est pas éclairée, ou même qu'elle estime être meilleur? Cette personne est un membre pieux du corps et connue comme telle. Faut-il la repousser? En faisant ainsi, nous déclarerions que la communion dépend du degré de lumière que l'on possède, et l'assemblée qui refuserait cette âme renierait l'unité du corps. Ce serait abandonner le principe du rassemblement comme membres de Christ marchant selon la piété. Nous poserions comme condition qu'il faut *être d'accord* avec nous, et l'assemblée deviendrait une secte qui aurait *ses membres* comme toute autre. Les sectes, nous dirait-on, se réunissent sur le principe baptiste, ou sur un autre, n'importe lequel — vous, sur le vôtre, et s'ils n'appartiennent pas formellement à votre bord, vous ne les laissez pas entrer.

Ainsi, le principe des assemblées des frères étant abandonné, une nouvelle secte serait formée, avec plus de lumière peut-être, mais voilà tout. Il y a sans doute plus de difficulté, et cela exige plus de soin, de traiter chaque cas particulier, sur le principe de l'unité de tous les membres de Christ — au lieu de dire: «Vous n'appartenez pas à *notre* assemblée; vous ne pouvez venir». Mais, en faisant ainsi, le principe tout entier du rassemblement serait abandonné. Un tel chemin n'est pas selon Dieu.

On m'a rapporté — et je le crois en partie, car des personnes promptes et violentes se sont servies ailleurs des mêmes termes — avoir entendu dire que les diverses célébrations

sectaires de la cène sont la table des démons. De telles paroles prouvent seulement la folie et l'ignorance de celui qui les prononce. Les autels païens sont appelés la table des démons, par la raison expresse que ce qu'on y offrait (selon Deutéronome 32: 17) était offert à des démons et non pas à Dieu. Or, appeler des assemblées chrétiennes de profession, quelque ignorantes qu'elles puissent être des vérités ecclésiastiques, et par conséquent ne se réunissant pas selon Dieu — les appeler des tables de démons, est un monstrueux non-sens et prouve le mauvais goût de celui qui parle de la sorte, car aucun esprit sobre ou honnête ne peut nier que ce passage de l'Écriture ne signifie tout autre chose.

On a prétendu que les frères agissaient sur le principe sectaire que nous venons de condamner. Cette affirmation est simplement et totalement fautive. De nouvelles assemblées se sont formées que je n'ai jamais visitées, mais les anciennes qui marchent depuis longtemps comme frères et que j'ai connues dès le commencement, ont toujours reçu des chrétiens connus comme tels, et je ne doute pas que cela n'ait lieu partout, même dans les nouvelles assemblées. Des *individus* pourraient avoir cette pensée, mais l'assemblée a toujours reçu les vrais chrétiens. Le dernier dimanche que j'étais à L., trois personnes ont rompu le pain de cette manière. On ne peut assez veiller à la sainteté et à la vérité; l'Esprit est l'Esprit Saint, il est aussi l'Esprit de vérité; mais l'ignorance de la vérité ecclésiastique n'est pas un motif à excommunication, lorsque la conscience et la marche sont exemptes de souillure.

Si un chrétien vient à nous, posant comme condition qu'il lui soit loisible d'aller des deux côtés, il ne vient pas en simplicité dans l'unité du corps. Je sais que ce qu'il a l'intention de faire est mauvais; je ne puis donc le *permettre*, et il n'a pas le droit d'imposer une condition quelconque à l'Église de Dieu. Cette dernière doit exercer, à l'occasion, la discipline selon la Parole. Je ne pense pas non plus qu'un chrétien qui va régulièrement et systématiquement de deux côtés, puisse avoir, de la droiture dans cette double marche. La position qu'il prend est celle de supériorité aux deux partis et de condescendance envers chacun d'eux. *Dans cet acte*, il ne montre pas un cœur pur.

Que le Seigneur vous dirige. Souvenez-vous que vous agissez comme représentant toute l'Église de Dieu, et si vous vous écartez du droit chemin quant au principe du rassemblement, si vous vous séparez de ce principe, vous êtes une secte locale établie sur *ses propres principes*.

En tout ce qui concerne la fidélité, Dieu m'est témoin que je ne cherche pas une marche relâchée, mais Satan est actif pour nous conduire d'un côté ou de l'autre, pour détruire la largeur de l'unité du corps ou pour la convertir en relâchement pratique ou doctrinal. Il ne faut pas que pour éviter une erreur, nous tombions dans une autre. La réception de tous les vrais chrétiens est ce qui donne de la force à l'exclusion de ceux qui marchent dans le désordre. Si j'exclus en même temps tous ceux qui marchent selon la piété, sans suivre le même sentier que nous, l'exclusion perd sa force, puisque ceux qui sont pieux sont aussi bien exclus que ceux qui marchent dans l'impiété, et l'on n'est plus qu'un «membre des frères», au lieu d'être un membre de Christ.

Etre «membre d'une assemblée» est chose inconnue à l'Ecriture. On est membre du corps de Christ. Si tous devaient être des vôtres, ce serait pratiquement être «membres de votre corps». Que le Seigneur nous en garde! Ce terrain n'est pas autre chose que celui de la dissidence.

Votre affectionné.

Notes sur l'épître aux Galates

ME 1905 page 36

Chapitre 1

(Verset 1, 2). En établissant la source de son apostolat, l'apôtre établit en même temps la source de tout vrai ministère. Paul était «apôtre, non de la part des hommes, ni par l'homme». Il n'était pas envoyé par des hommes, et son ministère ne dérivait pas de l'homme. Remarquez ici que ce n'est pas la chair seulement qui n'a rien à voir au ministère, mais *l'homme* comme tel, quelle que soit sa grandeur ou son importance. Cette déclaration revient plusieurs fois au cours des deux premiers chapitres.

D'autre part, Paul se déclare apôtre «par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts»; par Jésus Christ qui s'était révélé à lui sur le chemin de Damas, par Dieu le Père qui, au 13^e chapitre des Actes, l'avait formellement envoyé par son Esprit. L'Esprit avait dit: «Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul», mais, selon la parole de 1 Corinthiens 12: 4-6, c'était Dieu qui «opérait tout en tous». Mais ce Dieu était le *Père*, le Dieu du christianisme, Comme Jéhovah était le Dieu du judaïsme, et il avait «ressuscité Christ d'entre les morts» (conf. Romains 6: 4). Ainsi l'Évangile que les Galates étaient en danger d'abandonner avait pour base la résurrection de Jésus Christ par Dieu le Père.

L'apôtre ajoute (verset 2): «Et tous les frères qui sont avec moi, aux assemblées de la Galatie». Tous les frères étaient d'accord avec Paul pour blâmer les Galates qui se laissaient placer sous la loi.

Cependant (versets 3-5), l'apôtre souhaite à ces pauvres assemblées la grâce et la paix de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus Christ. Il semble que ce souhait, répété dans la plupart des épîtres, parle de la grâce et de la paix au point de vue pratique. S'il en est ainsi, la jouissance pratique de la grâce et de la paix ne peut avoir lieu sans une marche en rapport avec la sainteté du christianisme. La loi et les ordonnances ne pouvaient donner aux Galates la grâce et la paix. Ces dernières viennent «de Dieu le Père et du Seigneur Jésus Christ», qui s'est donné lui-même comme Sauveur pour nos péchés.

L'apôtre ajoute: «Afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père...» La rédemption accomplie à la croix ne se borne pas à la délivrance de nos péchés, mais la croix de Christ est aussi pour nous la fin de *l'homme* et la fin du *monde*. Le chrétien, mort avec Christ, ressuscité avec Christ, appartient comme tel au monde de la gloire. Il n'est plus de ce présent siècle, du monde actuel, dans lequel l'homme «qui habite sur la terre» s'établit pour y avoir sa part dans cette vie. Il est souvent question de *ce siècle* dans la Parole: «Les enfants de ce siècle»; «Ne vous conformez pas à ce siècle», «Démas a aimé le présent siècle», etc. (Luc 16: 8; 20: 35; Romains 12: 2; 2 Timothée 4: 10, etc.). Ici, aux Galates, l'apôtre ajoute à ce mot l'épithète de *mauvais*. Il y a deux choses auxquelles la chair s'attache

dans ce siècle mauvais: l'une est le *légalisme* ou religion des formes; l'autre, la *mondanité* qui s'accorde parfaitement avec la religion selon la chair.

(Verset 6). L'apôtre aborde sans préambule le sujet dont son cœur est plein. Les Galates avaient écouté les docteurs judaïsants qui les troublaient en pervertissant l'Évangile de Christ, et les engageaient à accepter la loi et la circoncision. Remarquons la différence entre les Galates et les Hébreux. Les croyants hébreux avaient été préalablement sous la loi de la part de Dieu, et, quoique devenus chrétiens, étaient restés attachés au judaïsme qu'ils abandonnaient avec beaucoup de peine. Les Galates, appartenant aux gentils avant de recevoir l'Évangile, avaient été introduits d'emblée dans les réalités du christianisme sans avoir été préalablement placés sous le régime des ombres. Ils étaient donc bien plus coupables que les Hébreux en se laissant mettre sous la loi et les ordonnances, avec lesquelles ils n'étaient point en rapport avant de devenir chrétiens. Pour eux, c'était *l'abandon du christianisme*.

Aux versets 8 et 9, l'apôtre leur dit: «Quand nous-mêmes, ou quand un ange venu du ciel vous évangéliserait *outré* ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème», et il répète: «Si quelqu'un vous évangélise *outré* ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème». Cela montre combien était complet l'Évangile annoncé par l'apôtre. Cet Évangile ne comprend pas seulement la justification de nos péchés par la mort de Christ, mais la délivrance de notre état en Adam par notre mort avec Christ; ensuite, la révélation de ce qu'est l'Église, corps de Christ, unie à Lui, sa Tête glorifiée dans le ciel; enfin, la seconde venue de Christ et le jugement du monde.

Au verset 10, il reprend la pensée émise au premier verset. Il déclare son indépendance des hommes quant à son ministère. Il est impossible d'être esclave de Christ et de dépendre des hommes, de chercher à satisfaire des hommes, à leur complaire, quels qu'ils soient.

(Versets 11, 12). L'apôtre avait fait ressortir au verset 1, que son apostolat n'était pas «par l'homme»; il montre ici que l'Évangile annoncé par lui et reçu par les Galates, n'était pas selon l'homme. Cet Évangile n'avait d'autre source que «la révélation de Jésus Christ» qui était apparu à l'apôtre pour lui dire que ceux qu'il persécutait étaient *un* avec Christ.

(Versets 13, 14). Ici Paul rappelle aux Galates quelle était sa conduite antérieure comme Juif: il persécutait l'Assemblée de Dieu et la dévastait. Il dépassait ceux de son âge dans sa nation, étant le plus ardent zélateur des traditions de ses pères. Ces traditions, comme le Seigneur nous l'apprend en Matthieu 15 et Marc 7, étaient non seulement des commandements d'hommes ajoutés à la parole de Dieu, mais elles annulaient cette Parole. Les traditions sont donc toujours en opposition avec la révélation, ayant d'ailleurs surgi depuis que cette dernière a été donnée.

(Versets 15-24). Saul, le persécuteur, était un vase d'élection que Dieu avait mis à part dès le ventre de sa mère. Dieu l'avait appelé par sa grâce sur le chemin de Damas, mais la manière dont il fût appelé, arrêté, converti, était telle, que le Fils de Dieu, glorifié dans le ciel, fut révélé *en lui*, en sorte que tout son être en fût rempli, dans le but particulier qu'il annonçât

le Fils de Dieu glorifié, parmi les nations. Partant d'un tel point de départ, il n'avait certes pas eu à prendre conseil de la chair, ni du sang, ni de ceux qui avaient été apôtres avant lui. Il annonce immédiatement le Fils de Dieu, puis s'en va en Arabie et revient à Damas. Trois ans après, il monte à Jérusalem pour faire la connaissance de Pierre, et n'y voit personne, sinon Jacques, le frère du Seigneur. Il se rend ensuite en Syrie et en Cilicie; il était inconnu de visage des assemblées de la Judée; elles savaient seulement que Saul le persécuteur annonçait maintenant la foi, et elles rendaient grâces à Dieu. C'était avec une telle indépendance des hommes que l'apôtre s'était mis en chemin, conduit par le Seigneur!

Chapitre 2

(Versets 1-5). Au bout de quatorze ans, Paul monta à Jérusalem; c'est l'histoire du chapitre 15 des Actes. Il s'était passé bien des choses pendant ce long laps de temps; Paul, envoyé avec Barnabas, par le Saint Esprit, avait commencé ses voyages dans les contrées des nations, selon le récit d'Actes 13 et 14. Mais des hommes, descendus de Jérusalem à Antioche, enseignant la circoncision comme moyen de salut, l'assemblée d'Antioche résolut d'envoyer Paul, Barnabas et quelques autres à Jérusalem, vers les apôtres et les anciens, au sujet de cette question.

Ici, l'apôtre nous apprend qu'il avait reçu une révélation du Seigneur pour y monter. Paul, ne dépendant que du Seigneur pour son ministère, comme il le montre au chapitre 1, aurait pu être tenté de refuser cette mission. Le Seigneur le prévient par une révélation, parce qu'il voulait que la question fût résolue à Jérusalem, sans cela une scission se serait produite entre Jérusalem et Antioche. Mais ainsi l'union de l'Eglise restait intacte, car la question concernant les gentils se réglait à Jérusalem, et la lettre à ce sujet leur était adressé de là.

Outre le fait que Paul était monté à Jérusalem par une révélation, ce chapitre nous apprend aussi qu'il avait pris Tite avec lui. Fait remarquable, Tite, un incirconcis, est reçu dans l'assemblée de Jérusalem. Les judaïsants ont du accepter la présence au milieu d'eux d'un frère gentil incirconcis.

L'apôtre ajoute qu'à Jérusalem il a exposé à ceux qui étaient considérés l'Evangile qu'il prêchait aux nations. Puis il n'avait pas cédé, non, pas même un instant, aux faux frères furtivement introduits, afin, dit-il au verset 5, que la vérité de l'Evangile demeurât *avec vous*, gentils.

(Versets 6-10). L'apôtre déclare que, dans cette visite à Jérusalem, il n'a fait qu'exposer ce que le Seigneur lui avait confié, et que les frères les plus considérés, ceux qui étaient estimés comme des colonnes, ne lui ont rien communiqué, mais ont seulement constaté que lui et Barnabas étaient qualifiés du Seigneur pour évangéliser les nations, tandis qu'eux, à Jérusalem, s'occupaient des Juifs.

(Versets 11-18). Les Actes ne nous parlent pas du voyage de Pierre à Antioche, en sorte que nous ignorons le moment où il eut lieu. Pierre, malgré son ardeur, n'était pas indépendant de l'opinion des autres. Il avait été heureux de frayer avec les frères gentils à Antioche et de

manger avec eux; mais, quand certains hommes furent arrivés de Jérusalem, d'auprès de Jacques, qui était comme le patron de cette assemblée, Pierre se retira avec eux et ne mangea plus avec les frères gentils. A vue humaine, il n'y avait rien d'étonnant à ce que les Juifs prissent leurs repas ensemble, car ils étaient de la même assemblée, mais Paul voyait plus loin que cela; il voyait là le renversement de l'Évangile. Il reprend Pierre publiquement, parce que Pierre était condamné. Il était condamné comme transgresseur, en se replaçant sous la loi, après l'avoir abandonnée pour accepter la grâce sur le même pied que les gentils. Pierre dissimulait, car il ne voulait pas paraître, aux yeux des frères juifs de Jérusalem, avoir mangé avec les frères gentils. Cette manière d'agir, n'enseignait-elle pas aux frères d'Antioche qu'ils devaient se soumettre à la loi et à la circoncision?

Mais Paul dit à Pierre qu'eux, les Juifs, avaient été heureux de trouver le Seigneur Jésus pour être justifiés par la foi en Lui, et non par des oeuvres de loi. Or c'était le Seigneur, mort pour eux sur la croix, qui leur avait enseigné ce chemin. Si, après cela, ils retournaient à la loi, ils faisaient de Christ un ministre de péché.

Quand on rétablit la loi, après l'avoir abandonnée pour être justifié par la foi en Christ, on est coupable d'avoir laissé la loi pour accepter Christ, et l'on se constitue ainsi transgresseur de la loi.

(Verset 19). «Car moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu». D'une manière très abstraite, l'apôtre présente ici (versets 19, 20) ce qu'il développe en Romains 6 à 8, quant à *notre mort avec Christ* pour la délivrance de notre état en Adam. Au verset 16, il n'avait parlé à Pierre que d'être justifiés de nos péchés par la *mort de Christ pour nous*.

Pierre, par affection pour les frères judaïsants, était retourné à la loi, après l'avoir abandonnée pour être justifié par la foi en Christ. Ici, au verset 19, Paul montre qu'il y a, outre ce fait, celui que la mort de Christ à la croix nous est comptée comme étant notre mort; que nous sommes morts avec Lui. Paul, parlant de la justification, s'identifiait avec Pierre: «*Nous* avons cru au Christ Jésus, afin que nous fussions justifiés par la foi». Au verset 19, il s'individualise, comme pour dire: «Voici où j'en suis, moi Juif, relativement à la loi, à laquelle toi, Pierre, tu as l'air de retourner». «*Moi*, par la loi, je suis mort à la loi». Comment cela pouvait-il se faire? La loi condamnait Saul comme transgresseur. Quoique extérieurement sans reproche quant à la loi (Philippiens 3: 6), il était cependant sous la malédiction de la loi. Cette loi prononçait la sentence de mort contre Saul; mais voici que cette sentence avait été exécutée par le fait que Saul était mort avec Christ à la croix. Par sa mort, la loi était satisfaite, mais, de plus, il était mort à la loi, mort à l'existence à laquelle la loi s'adaptait.

Mais Christ, avec qui Saul était mort, était aussi ressuscité; Paul était donc, ressuscité avec Lui, en sorte qu'il *vivait à Dieu*. Cette nouvelle vie n'avait rien à faire avec la loi.

(Verset 20). Quant à son état en Adam, quant à son vieil homme, Paul était crucifié avec Christ. Le méchant Saul ne méritait pas une autre fin que d'être crucifié, mais être *crucifié avec Christ* était pour Paul la délivrance. Saul ne vivait plus, étant mort avec Christ; il y avait en Paul un nouvel homme, possédant une nouvelle vie; ce nouvel homme était de Christ, en sorte que

Christ vivait en Paul: «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi», ou, comme il est dit en Romains 8: 10: «Si Christ est en vous...»

Ainsi donc, le vieil homme était mort avec Christ à la croix, et le nouvel homme lui était substitué.

Mais il y avait encore une chose: c'était la personne de Paul, comme on la voyait ici-bas, personne dans laquelle il y avait deux natures, quoiqu'il n'y eût qu'un seul être, le nouveau. Paul vivait encore dans son corps ici-bas, mais il y vivait «dans la foi, la foi au Fils de Dieu».

Le Fils de Dieu qui possède la vie impérissable, était non seulement le Sauveur de Paul, mais *l'objet* de la nouvelle vie que Paul possédait. Paul était en relation, par la foi, avec le Fils de Dieu dans la gloire, qu'il avait plu à Dieu de révéler en lui (1: 16).

Le coeur de l'apôtre était profondément touché en pensant que le Fils de Dieu, dans son amour infini, s'était livré pour lui à la croix. «Il m'a aimé, dit-il, et il s'est livré lui-même pour moi». Ce sont les mêmes paroles employées par l'apôtre quand il parle de l'amour de Christ pour l'Eglise (Ephésiens 5: 25): «Le Christ a aimé l'Assemblée, et s'est livré lui-même pour elle», paroles que Paul s'applique ici individuellement.

Mais, en vivant dans la foi au Fils de Dieu, l'apôtre vivait aussi dans la foi au fait qu'il était mort à la croix avec Lui; il réalisait ainsi qu'il était crucifié avec Christ.

Nous trouvons donc ici trois choses: 1° Le vieil homme est crucifié avec Christ. 2° Le nouvel homme vit comme étant substitué au vieil homme. 3° Personnellement, Paul vivait encore dans la chair, dans sa nature humaine ici-bas, mais il y vivait dans la foi au Fils de Dieu, objet glorieux de sa nouvelle vie, et, vivant dans cette foi, il réalisait qu'il avait été crucifié avec son Sauveur.

Tout cela provenait de la grâce de Dieu. Or Paul (verset 21) ne voulait pas annuler cette grâce à laquelle il devait tout: car, si l'on pouvait acquérir la justice par la loi, comme le voulaient les judaïsants, la mort de Christ était inutile, «Christ était mort pour rien!»

Chapitre 3

On pourrait diviser l'épître aux Galates en trois parties de deux chapitres chacune. Les deux premiers chapitres servent d'introduction, les chapitres 3 et 4 contiennent la doctrine de l'épître, les chapitres 5 et 6 les exhortations qui en découlent.

(Versets 1-14). On voit ici combien l'apôtre souffre de la coupable déchéance des Galates: «Qui vous a ensorcelés!» Il est plus affligé à leur sujet qu'au sujet des Corinthiens. Le mal doctrinal est beaucoup plus dangereux pour les chrétiens que le mal moral. Une fois purifié du mal moral, on l'a, pour ainsi dire, laissé derrière soi, tandis que la fausse doctrine est comme un poison subtil qui pénètre la masse et laisse à sa suite des traces ineffaçables. Et cependant Jésus Christ avait été dépeint devant les yeux des Galates, dans la réalité de son oeuvre sur la croix! Un évangile vrai leur avait été enseigné, et ils étaient entrés dans l'état

chrétien. Ils avaient cru et avaient été scellés du Saint Esprit. Or l'Esprit ne peut pas sceller des oeuvres de loi, il ne peut sceller que la foi en la rédemption.

Etre descendu de l'état chrétien à l'accomplissement des oeuvres de loi, c'était avoir commencé par l'Esprit et vouloir achever par la chair. Cependant, ils avaient souffert pour l'Evangile, et tout cela serait vain maintenant? Il y avait eu (verset 5) des opérations de l'Esprit au milieu d'eux: avaient-elles eu lieu sur le principe des oeuvres de loi ou de l'oeuvre de la foi?

Il existe un témoignage divin reçu par la foi, comme il est dit: «Ainsi la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Romains 10: 17). Ce principe de foi au témoignage de Dieu, est ancien; l'apôtre remonte à Abraham qui a cru Dieu et cela lui a été compté à justice (Genèse 15: 6). Ce sont donc (versets 7-9) ceux qui sont sur le principe de la foi, qui sont fils d'Abraham, quels qu'ils soient, car l'Ecriture a prévu que Dieu justifierait les nations sur ce principe-là; ceux donc qui sont sur le principe de la foi, sont bénis avec le croyant Abraham.

D'autre part (versets 10-14), tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous la malédiction. Cette malédiction fut prononcée sur le mont Ebal (Deutéronome 27). Il est bien remarquable que les bénédictions qui devaient être prononcées sur le mont Guérizim, ne l'ont pas encore été, et ne pouvaient l'être sous la loi.

Au verset 11, vient la citation d'Habakuk 2: 4: «Or le juste vivra de foi». Elle prouve que personne ne sera justifié par des oeuvres de loi. Ce passage est cité trois fois dans le Nouveau Testament (Romains 1: 17; Galates 3: 11; Hébreux 10: 38). Un frère a fait remarquer que, dans les Romains, l'emphase est sur le mot *juste*, dans les Galates sur le mot *foi*, dans les Hébreux sur le mot *vivra*. Ce passage d'Habakuk est important, car il est le seul de l'Ancien Testament où le mot *foi* se trouve lié au mot *juste*. Le verbe *croire* se rencontre souvent, mais non pas le mot *foi*. «Le juste vivra de foi»: la foi est comme le pain du juste.

La loi (verset 12) n'est pas sur ce principe-là, mais: «Celui qui aura *fait* ces choses *vivra* par elles». Mais où trouver celui qui les a faites? Seulement Christ a pris sur Lui, à la croix, la malédiction que la loi prononçait contre le transgresseur (versets 13, 14). Pour ceux qui croient, Lui a été fait malédiction. Il y a un moyen par lequel la bénédiction promise à Abraham peut parvenir aux nations dans le Christ Jésus: si, en somme, tout homme est sous la malédiction prononcée par la loi, notre Sauveur a été fait malédiction sur la croix, en sorte que la bénédiction promise à Abraham, pût être versée sur tous, et que le Saint Esprit promis dans l'Ancien Testament, par exemple en Joël 2, pût être donné maintenant aux croyants.

(Versets 15-20). L'apôtre traite le sujet de la loi, en contraste avec les promesses, la justice et l'héritage. Au verset 16, il fait ressortir immédiatement que les promesses ont été faites à Abraham et à *sa semence*, appliquant ce terme à Christ (Genèse 22: 18). Isaac était la semence d'Abraham selon la promesse, mais d'Isaac, mort et ressuscité en figure, type de Christ, la semence passe directement à Christ.

Au verset 17, l'apôtre déclare que la loi, survenue 430 ans après l'appel d'Abraham, ne peut annuler ce que Dieu avait fermement établi et confirmé au patriarche, d'une manière inconditionnelle.

Quant à l'héritage (verset 18), il reposait sur les mêmes promesses inconditionnelles, et non sur un principe de loi. Nous trouvons la même déclaration quant à l'héritage, en Romains 4: 13-16.

Au verset 19, il pose la question: «Pourquoi donc la loi?» Elle a été ajoutée *à cause des transgressions*. On trouve en Romains 5: 20: «La loi est intervenue afin que la faute abondât». La loi excite le péché, parce que le péché est dans l'homme; elle donne au péché le caractère odieux d'une transgression formelle de la volonté de Dieu, clairement exprimée dans la loi. Le péché est le péché, l'acte de la propre volonté, une offense à Dieu. Il mène à la mort. C'est ce qui arriva aux hommes entre Adam et Moïse (Romains 5: 14). Mais pour Adam, ainsi que pour Israël sous la loi, le péché avait de plus le caractère d'une transgression formelle de cette volonté exprimée par une loi. Entre Adam et Moïse, le péché n'était pas mis en compte comme infraction à une loi. Quelqu'un a dit: Si mon enfant a l'habitude de courir les rues, c'est très mal, mais si je lui défends expressément de le faire et qu'il continue, il ajoute à sa mauvaise habitude la désobéissance formelle à ma volonté, clairement exprimée. Voilà ce qu'est le péché comme transgression.

L'apôtre dit ensuite que la loi a été ajoutée, est intervenue, jusqu'à ce que vint la semence à laquelle la promesse était faite. Remarquons le contraste entre la promesse et la loi. Dieu a donné directement la promesse à Abraham, mais il n'a pas donné directement la loi. Elle a été «ordonnée par des anges, par la main d'un médiateur». En Actes 7, Etienne rappelle aux Juifs qu'ils avaient reçu la loi par la disposition des anges. Les foudres du Sinaï, cet aspect terrible qui faisait trembler le peuple et même Moïse, c'étaient des anges. Dieu faisait de ses ministres une flamme de feu (Hébreux 1: 7).

Le verset 20 révèle une chose toute particulière, c'est qu'un médiateur suppose nécessairement deux parties contractantes qui s'engagent mutuellement. Moïse transmettait au peuple les paroles de Dieu et rapportait à Dieu les paroles du peuple. Israël avait été assez insensé pour s'engager vis-à-vis de Dieu sur le principe de l'obéissance. Dieu envoie Moïse au peuple pour lui dire: «Si vous écoutez attentivement ma voix, et si vous gardez mon alliance, vous m'appartiendrez en propre d'entre tous les peuples». Le peuple, à son tour, envoie Moïse vers l'Eternel, pour lui dire: «Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons» (Exode 19: 3-9).

Il y a eu plusieurs alliances: avec Noé, avec Abraham, avec Isaac, avec Jacob. Dans ces alliances, Dieu s'engageait seul. Il en sera de même pour la nouvelle alliance. Lorsque Dieu s'engage seul, il n'y a pas de médiateur: «Dieu est un seul». Si on le laisse agir seul, tout va bien. L'alliance de Sinaï est donc la seule où il y ait eu un médiateur, parce que les deux parties s'y engageaient mutuellement. La conséquence, hélas! fut la désobéissance du peuple et le jugement qui la suivit.

En 1 Timothée 2: 3-7, la Parole nous parle de Christ médiateur, mais c'est tout autre chose. «Car Dieu est un, et le médiateur entre Dieu et les hommes est un, l'homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous». Ici, le Médiateur qui s'est placé en grâce entre Dieu et les hommes, c'est le Sauveur des hommes. Il devait être un homme, mais qui fût en même temps Dieu. Il est Sauveur et Souverain Sacrificateur de ceux qui sont sauvés. Moïse, comme médiateur, ne faisait pour ainsi dire que s'entremettre, pour porter les paroles de Dieu aux hommes et les paroles des hommes à Dieu.

Une remarque encore relativement aux promesses, On a souvent rappelé que les promesses ont été faites au croyant Abraham et non à Adam pécheur. Abraham est le dépositaire des promesses, et ces dernières sont inconditionnelles. Les promesses de l'Ancien Testament diffèrent de celles du Nouveau. Dans l'Ancien, elles étaient relatives à des bénédictions, précieuses sans doute, mais ayant un caractère terrestre. Le millénium en sera la pleine manifestation. Dans le Nouveau Testament, les promesses ont trait à des choses qui ont un caractère céleste. On y trouve particulièrement trois promesses; celle de la *vie*, celle de l'*Esprit*, celle de l'*héritage*. Pour la première, voyez: 2 Timothée 1: 1; Tite 1: 2; 1 Jean 2: 25. Pour la seconde: Luc 24: 49; Actes des Apôtres 1: 4; 2: 38, 39; Galates 3: 14; Ephésiens 1: 13. Pour la troisième: Romains 4: 13; Galates 3: 18; Hébreux 9: 15. Et encore, dans ce dernier passage, l'héritage est-il appelé: l'héritage *éternel*. Lorsqu'en 2 Pierre 1: 4, il est question des *très grandes et précieuses promesses*, il faut donc entendre particulièrement ces promesses spéciales et d'un caractère céleste, dont nous parlent les passages que nous venons de citer.

La loi (verset 21) ne peut être contre les promesses de Dieu; elle avait son action absolument à part des promesses. En même temps, l'apôtre déclare qu'une loi ayant le pouvoir de faire vivre, n'a jamais été donnée, en sorte que la vie et la justice ne peuvent venir de la loi.

Deux choses sont exprimées au verset 22, la première, c'est que l'Ecriture a renfermé toutes choses sous le péché: toutes choses, et non seulement tous les hommes. C'est comme un cercle qui enserme toute la création, tout ce qui s'y trouve renfermé étant souillé par le péché. Il a fallu que la croix de Christ établît la réconciliation de toutes choses aussi bien que celle des personnes (Colossiens 1: 20-22; Hébreux 9: 23). En second lieu, si toutes choses sont renfermées sous le péché, c'est afin que la promesse, sur le principe de la foi en Jésus Christ, fût donnée à ceux qui croient. Nous avons donc ici un autre cercle renfermant tous les croyants.

(Versets 23-25). Avant la venue de la *foi chrétienne* (car sous l'Ancien Testament les croyants étaient en grand nombre), avant ce système nouveau, basé sur la foi et qui mettait de côté tout ce qui avait précédé, — les Juifs étaient gardés sous la loi, en contraste avec les nations plongées dans l'idolâtrie. Les Juifs étaient donc renfermés pour la foi chrétienne qui devait être révélée. Ainsi la loi avait été leur gouverneur jusqu'à Christ, afin qu'alors les croyants juifs fussent justifiés sur le principe de la foi. Mais la foi chrétienne étant venue, le gouverneur avait terminé sa mission. Or, voici que les Galates, qui n'avaient jamais été sous

ce gouverneur, venaient se placer sous sa direction après être entrés dans la foi chrétienne. C'était le renversement de tout.

Au verset 26, l'apôtre leur déclare que, par la foi dans le Christ Jésus, ils étaient tous fils de Dieu, or la loi ne peut introduire quelqu'un dans la relation de fils. Le fait qu'ils avaient tous été baptisés pour Christ (versets 27, 28), avait pour conséquence qu'ils avaient revêtu Christ, portant le nom, la profession de Christ, à l'exclusion de tout autre nom. Toutes les distinctions existant sous le régime de la loi, avaient disparu. Une fois enrôlé pour Christ par le baptême, on ne peut porter un autre uniforme que le sien; on est chrétien, et rien d'autre. Les distinctions de Juif et de Grec, d'esclave et d'homme libre, de mâle et de femelle, ont entièrement disparu. Sous la loi, la séparation des Juifs et des Grecs était absolue; il y avait des ordonnances différentes pour les esclaves et pour les hommes libres (Deutéronome 15), des sacrifices différents pour les femmes et pour les hommes (Lévitique 12). Tout cela a disparu. Une fois baptisés pour Christ, on a uniquement revêtu Christ.

L'apôtre ajoute: «Car vous tous, vous êtes un dans le Christ Jésus». Remarquons les «vous tous» de ces derniers versets. Galates 3: 27, correspond à Ephésiens 4: 5. C'est le côté extérieur, celui de la profession. Galates 3: 28, correspond à Ephésiens 4: 4, c'est le côté intérieur, l'unité du corps de Christ.

Le verset 29 clôt toute question relative à la loi, sous laquelle les Galates se plaçaient. Puisqu'ils étaient de Christ, ils étaient la semence légitime du croyant Abraham, et héritiers selon la promesse. Cette position et cette relation mettaient la loi absolument de côté.

Chapitre 4

A la fin du chapitre 3, l'apôtre déclare aux Galates que, comme chrétiens, ils étaient la vraie semence d'Abraham, et héritiers selon la promesse. Au chapitre 4: 1, 2, il décrit la position des Juifs fidèles avant la venue de Christ pour accomplir la rédemption. Ils étaient dans la condition d'héritiers en bas âge, comme des enfants mineurs, placés sous tutelle jusqu'au temps fixé par le père pour leur émancipation.

«Ainsi aussi (verset 3), nous (Juifs), lorsque nous étions en bas âge, nous étions asservis sous les éléments du monde». Les éléments du monde sont, en somme, une religion qui s'adapte à l'homme dans la chair, à l'homme de ce monde. De fait, la loi et les ordonnances n'étaient pas autre chose. La loi s'adaptait à l'homme dans la chair. «Mais quand l'accomplissement du temps est venu...» (versets 4, 5). C'était l'époque fixée par le Père au verset 2. L'accomplissement du temps était la fin de l'épreuve de l'homme sous la loi. Alors, Dieu envoie son Fils, né de femme, né sous la loi, vrai homme, Fils de Dieu, vrai Juif, mais qui, par son oeuvre à la croix, a racheté ceux qui étaient sous la loi. «Afin que nous» (Juifs croyants), «nous reçussions l'adoption». L'adoption est, pour ainsi dire, l'émancipation des enfants en bas âge pour entrer dans leur majorité. Cette adoption est l'acte de Dieu qui les reconnaît comme ses fils, par le sceau du Saint Esprit. Le mot *adoption* a, dans la Parole, une toute autre portée que parmi les hommes qui désignent par ce mot l'acte d'un bienfaiteur,

condescendant à adopter un enfant étranger. Un fils adoptif ne peut être né de celui qui l'adopte, tandis que, pour recevoir l'adoption dans le sens de notre passage, il faut préalablement être né de Dieu. Alors on est reconnu «fils» par le sceau du Saint Esprit.

Ephésiens 1: 5, a le même sens: «Pour nous adopter pour Lui par Jésus Christ». Romains 8: 23: «Attendant l'adoption, la délivrance de notre corps». Ce sera le couronnement de l'adoption: nous serons reconnus fils en résurrection. «Fils de Dieu, fils de la résurrection» (Luc 20: 36).

Aux versets 6-7, l'apôtre ne dit plus: *nous*, Juifs, mais: «Parce que *vous* (gentils devenus chrétiens) vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans *nos* coeurs (à nous Juifs et gentils devenus chrétiens), criant: Abba, Père!» Quelle intimité! Nous avons «l'Esprit *de son Fils*»; nous partageons avec le Fils le sentiment commun de relation avec le Père. En Marc 14: 36, le Fils, priant à Gethsémané, dit: «Abba, Père», En Romains 8: 15, il est dit de nous: «Nous avons reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père!» Dans notre passage: «L'Esprit de son Fils, criant: Abba, Père».

L'apôtre ajoute: «De sorte que (toi, chrétien) tu n'es plus esclave, mais *fils*». Le Juif était esclave sous la loi, le gentil de même, étant asservi aux idoles. «Et si fils», ajoute-t-il, «héritier aussi *par Dieu*». Non seulement *de Dieu*, comme en Romains 8, mais par Dieu. Dans tout ce passage, Dieu est présenté comme étant le donateur, source de tout, et cela est répété quatre fois. 1° Dieu a envoyé son Fils (verset 4). 2° Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils (verset 6). 3° Héritiers aussi par Dieu (verset 7). 4° «Mais plutôt ayant été connus de Dieu» (verset 9).

Aux versets 8-11, l'apôtre leur rappelle qu'ils étaient asservis autrefois aux idoles, aux non-dieux. «Mais maintenant, ayant connu Dieu, mais plutôt ayant été connus de Dieu, *comment retournez-vous de nouveau* aux faibles et misérables éléments auxquels vous voulez *encore derechef être asservis?*» Combien il est frappant de voir l'apôtre assimiler la loi et les ordonnances sous lesquelles les Galates se replaçaient, avec leur ancien asservissement aux idoles. Dans l'un et l'autre cas, c'étaient les éléments du monde. Ces deux religions étaient adaptées à l'homme dans la chair, quoique le judaïsme le fût de la part de Dieu et que le paganisme vînt de Satan. «Vous observez des jours, des mois, des temps et des années», leur dit-il (verset 10). C'était le cas du judaïsme qu'ils acceptaient aujourd'hui, mais le paganisme qu'ils avaient quitté avait aussi ses fêtes périodiques.

L'apôtre les voyait en principe sur le chemin de l'apostasie, aussi donnait-il essor à son inquiétude, en disant: «Je crains, quant à vous, que peut-être je n'aie travaillé en vain pour vous».

Il est probable (verset 12) que l'on reprochait à Paul de s'être libéré de la loi. Il dit aux Galates: «Soyez comme moi», libres de la loi. Les Galates n'avaient jamais été placés sous la loi de la part de Dieu. Paul qui y avait été, n'y était plus, étant devenu chrétien; donc il était comme eux, et il ajoute: «Vous ne m'avez fait aucun tort», en disant que je suis libre, de la loi.

Il rappelle (versets 13-16) son écharde dans la chair (conf. 2 Corinthiens 12); il l'avait quand il était allé évangéliser les Galates. Eux, dans leur joie de recevoir l'Évangile, n'avaient

pas été arrêtés par l'infirmité de l'instrument, mais ils l'avaient reçu comme un ange de Dieu, comme le Christ Jésus, tellement leur bonheur était grand d'avoir appris à connaître la bonne nouvelle. Dans la jouissance de ce bonheur, ils se seraient arraché les yeux pour les donner à celui dont le Seigneur se servait. Cet Evangile qui les avait rendus si heureux, était la vérité. Maintenant Paul était devenu leur ennemi pour leur avoir annoncé cette vérité! Comme cela devait atteindre leurs consciences!

Son coeur affligé pense aux docteurs qui les bouleversaient (versets 17, 18). Leur zèle n'était pas bon; le zèle abondera toujours chez les faux docteurs. Ils veulent, dit l'apôtre, vous exclure de toute communication avec nous, pour que vous soyez zélés à leur égard, et il ajoute: «Il est bon d'être toujours zélé *pour le bien*»; non pas pour les mauvais docteurs. Quand l'apôtre était auprès d'eux, les Galates avaient été zélés pour le bien. Il passait de nouveau par un travail d'enfantement à leur égard (versets 19, 20), pour que Christ fût formé en eux; il était en perplexité à leur sujet; il aurait voulu être avec eux, pour pouvoir adapter ses paroles à leur état. Quel coeur que celui de Paul!

Aux versets 21-27, il les met à l'épreuve. Vous voulez être sous la loi; écoutez donc ce que la loi vous enseigne! Abraham a eu deux fils, l'un de la servante, l'autre de la femme libre. Le premier naquit selon la chair, le second par la promesse. La différence entre les deux est du tout au tout. L'apôtre tire de là un enseignement par allégorie. Ce sont deux alliances, dit-il, l'une du mont Sina, enfantant pour la servitude; c'est la loi. Agar, enfantant pour la servitude, correspond à la Jérusalem de maintenant, asservie avec ses enfants, On ne peut être sous la loi sans être en esclavage, et c'est là que les Galates allaient se placer! L'apôtre ajoute: Mais nous, chrétiens, Juifs ou gentils, nous descendons de la *Jérusalem d'en haut (*)*, elle est la femme libre qui est notre mère. Paul cite à l'appui, le passage d'Esaië 54: 1, en l'appliquant aux chrétiens. Ce passage a littéralement trait à Israël au commencement du millénium. Avant d'être rejetée, Jérusalem avait l'Eternel pour mari; quand elle sera restaurée pour le règne millénaire, l'Eternel sera *de nouveau* son mari. Entre deux, elle est délaissée et dans la servitude. Mais pendant cette période les chrétiens sont comptés, selon les voies miséricordieuses de Dieu, comme étant les enfants de la délaissée, en ce sens que le salut est venu de Jérusalem.

(*) Jérusalem est présentée sous trois aspects: 1° La Jérusalem d'en haut, qui peut être considérée comme la Jérusalem des conseils de Dieu, suivant Apocalypse 12, où la femme, Israël, enfante Christ, le *fils mâle* qui comprend en lui l'Eglise. Jérusalem d'en haut est ainsi notre mère. 2° La Jérusalem *de maintenant* qui est dans la servitude. 3° La Jérusalem millénaire et glorieuse, sur la terre. Alors s'accomplira pleinement le passage d'Esaië 54: 1.

Au verset 28, l'apôtre conclut que les Galates, comme tous les chrétiens, sont enfants de promesse, tirant leur origine d'Isaac et de Christ.

Aux versets 29-31, les événements arrivés dans la maison d'Abraham fournissent leur instruction. Celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'Esprit. De même maintenant, les Juifs et les docteurs judaïsants persécutaient les chrétiens. Mais *que dit l'Ecriture?* Cette expression revient plus d'une fois dans l'épître (3: 8, 22). L'apôtre ne dit

pas: Que dit Sara? mais: «Que dit l'Écriture? Chasse la servante et son fils!» L'Écriture enseigne l'impossibilité, pour ceux qui sont sous la loi, de participer à la grâce. Ce sont deux systèmes qui s'excluent l'un l'autre, et il ne faut pas chercher à les unir. Si les Galates avaient bien compris cette exhortation: «Chasse la servante et son fils», ils auraient interrompu toute relation avec ces docteurs judaïsants et leurs doctrines.

La conclusion (verset 31) est que les chrétiens sont enfants de la femme libre et non de la servante.

Chapitre 5

«Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant» (verset 1). L'oeuvre de la croix nous a délivrés de tout joug. Le chrétien, étant mort avec Christ, se trouve ainsi affranchi de tout: il est mort au péché, mort au monde, mort à la loi. «Tenez-vous donc fermes», dit l'apôtre, «dans cette liberté». Elle est même la liberté de ne pas pécher. «Ne soyez pas *de nouveau* retenus sous un joug de servitude». Avant d'être chrétiens, les Galates étaient sous la servitude du péché et des idoles. S'ils acceptaient d'être placés sous la loi, ils se trouvaient *de nouveau* sous un joug de servitude.

«Moi Paul» (verset 2), apôtre, Juif d'origine, «je vous dis que si vous êtes circoncis, Christ ne vous profitera de rien». Impossible qu'il y ait alliance entre le judaïsme et le christianisme. Le judaïsme reconnaît l'homme comme responsable dans son existence en Adam; le christianisme proclame que, pour le chrétien, cet homme en Adam a pris fin dans la mort de Christ. On ne peut être circoncis, ajoute l'apôtre, sans être tenu d'accomplir toute la loi, mais alors c'est se mettre sous la malédiction.

La circoncision juive distinguait ce peuple d'entre tous les peuples de la terre; mais elle voyait et reconnaissait l'homme vivant, et comme tel responsable, tandis que, pour le chrétien, la mort de Christ est la fin de cet homme-là. «La circoncision du Christ» (Colossiens 2: 12) est la mise de côté totale de l'homme en Adam par la mort de Christ. Vouloir appliquer la circoncision juive à des chrétiens, morts avec Christ, est une chose dérisoire. C'est ce que l'apôtre appelle *la concision* (Philippiens 3: 2), une chose méprisable. Ce qui en est la puissante réalité, c'est la condamnation et la mise de côté de l'homme dans la chair par la croix de Christ. Aussi, nous qui sommes morts avec Christ, sommes-nous *la circoncision* (Philippiens 3: 3), et tel était le caractère des Galates comme chrétiens; mais, accepter la loi et la circoncision, si l'on est chrétien, c'est être déchu de la grâce (verset 4).

A la suite de la rédemption, nous possédons le Saint Esprit; nous sommes établis sur le principe de la foi, en contraste avec celui des oeuvres de loi. Christ qui «est la fin de la loi, en justice à tout croyant», est notre justice, et nous sommes justice de Dieu en Lui. Cette justice a une espérance glorieuse: «Nous attendons l'espérance de la justice», c'est-à-dire la gloire que la justice est en droit d'espérer (verset 5).

Dans le domaine chrétien, la circoncision, ni l'incirconcision n'ont de valeur, mais la foi chrétienne, opérant par l'amour (verset 6), produit une réalité morale qui contraste avec tout ce qui est de la chair.

Les Galates avaient bien commencé (versets 7-9), mais les doctrines judaïques les avaient arrêtés dans le chemin chrétien. Se laisser persuader que la loi et la circoncision étaient nécessaires, ne pouvait provenir du Dieu qui les avait appelés, ni de l'instrument qu'il avait employé dans ce but. Il y avait eu parmi eux l'action d'un levain légal qui pénètre toute la pâte (verset 9).

Toutefois, en regardant au Seigneur, l'apôtre est encouragé (verset 10); car il connaît Son amour pour les siens. Mais il juge avec sévérité l'artisan de ces troubles. Les mauvaises doctrines ont toujours un chef qui a des adeptes, travaillant avec lui. «Il en portera le jugement», dit l'apôtre.

Il n'y a point d'opprobre à accepter et à prêcher une religion qui s'adapte à la chair (versets 11, 12); mais si l'on prêche la croix de Christ, c'est-à-dire le jugement et la fin de l'homme dans la chair, on est persécuté. L'homme n'acceptera jamais d'être mis de côté; la doctrine de la croix le scandalise. Quant à l'apôtre personnellement, il déclare, dans les derniers versets de cette épître, que c'était là qu'il trouvait sa gloire.

Dans son indignation contre ces docteurs de la «concision» qui bouleversaient les chrétiens de la Galatie, l'apôtre dit: «Je voudrais qu'ils se retranchassent même», ou se mutilassent tout à fait, qu'ils allassent jusqu'au bout, eux pour lesquels la circoncision dans la chair a tant d'importance.

(Versets 13-15). Quand il est question de la chair, elle agit toujours à l'encontre des pensées de Dieu. Dieu donne la loi pour convaincre de péché; la chair s'en empare pour acquérir par elle la justice. Dieu place le chrétien dans la liberté de la grâce; la chair voudrait en user pour pécher à son aise. Mais l'amour, provenant de la nature nouvelle, rend les chrétiens capables de se servir mutuellement. Ainsi la loi est accomplie qui dit: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même», tandis que le légalisme (verset 15) ne produit que des dissensions et des querelles.

(Versets 16, 17). Il est frappant de voir combien, dans cette épître, les expressions: la foi, l'amour, l'Esprit, reviennent souvent en contraste avec la loi. L'Esprit a communiqué la vie par la Parole; il est le sceau de la foi et la puissance de la marche. Marchez par l'Esprit, dit l'apôtre, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair. Il ne dit pas: La convoitise sera extirpée de votre chair, mais elle sera inerte, vos pensées et vos facultés intellectuelles étant engagées dans le courant du bien. Il y a donc antagonisme entre la chair et l'Esprit, mais l'Esprit est le plus fort, en sorte que la chair ne peut pas accomplir les choses qu'elle voudrait. C'est le contraire de la fin de Romains 7, où l'on trouve l'antagonisme entre le «moi» ancien et le «moi» nouveau, mais *sans l'Esprit*. Dans ce cas, c'est le vieux «moi» qui est le plus fort; il n'y a pas de force pour le bien qu'on aime, ni contre le mal qu'on hait. Selon une loi universelle, c'est toujours le plus fort qui a le dessus.

(Versets 18-21). Conduit par l'Esprit, on est non seulement libre dans le courant du bien, mais on n'est pas sous la loi. Quant aux oeuvres de la chair que le chrétien, marchant par l'Esprit, a le privilège de ne pas accomplir, elles sont manifestes et l'on ne peut s'y tromper. Les divisions et les sectes se rencontrent dans cette nomenclature des oeuvres de la chair, à l'égard desquelles l'apôtre déclare que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront point du royaume de Dieu.

(Versets 22, 23.) En contraste avec les oeuvres de la chair, nous avons, non pas les oeuvres de l'Esprit, mais *le fruit* de l'Esprit. Le fruit est un produit mûr que l'on récolte. Les premiers produits sont intérieurs: l'amour, la joie, la paix, tandis que les oeuvres de la chair sont la manifestation au dehors de la convoitise intérieure. On trouve ensuite ce qui se manifeste envers les autres: la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur. En dernier lieu, la tempérance. La tempérance n'est pas seulement la sobriété à l'égard du manger et du boire, mais c'est la domination de soi-même à l'égard de toutes choses, un frein mis aux passions et aux convoitises (conf. 2 Pierre 1: 6).

Contre de telles choses il n'y a pas de loi (verset 23). il ne peut exister une loi qui condamne les fruits de l'Esprit.

L'apôtre ayant parlé de la convoitise de la chair et des oeuvres de la chair, déclare (versets 24, 25) quelle est la condition des rachetés par la mort de Christ. «Ceux qui sont du Christ», dit-il, ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises». La vieille nature avec tout ce qui la compose a été clouée à la croix de Christ. Ceux qui sont du Christ ont été mis à mort avec Lui à la croix. C'est donc à la croix que cet acte de crucifier la chair a eu lieu. La foi accepte ce fait qui devient le point de départ de la marche pratique. Il s'agit de faire son compte que la chair avec ses passions qui sont la domination du péché, et ses convoitises qui en sont l'amorce, a été crucifiée à la croix de Christ, et ainsi, nous pouvons marcher par l'Esprit dans le chemin du bien. Car si nous tirons notre vie de l'Esprit (verset 25), notre marche doit être celle de l'Esprit.

Le verset 26, qui se relie à la pensée du verset 25, est l'état produit par le légalisme en contraste avec la marche par l'Esprit.

Chapitre 6

Les exhortations de l'apôtre (versets 1-5) continuent à présenter le contraste entre l'état chrétien et l'état légal. Nous avons déjà vu précédemment que le légalisme individualise les hommes et ne peut les lier entre eux, car il nous fait nous considérer nous-mêmes, laissant les autres se tirer d'affaire comme ils pourront; la grâce, au contraire, lie les chrétiens et produit entre eux une précieuse solidarité.

«Si un homme s'est laissé surprendre en quelque faute», il faut le redresser avec un esprit de douceur, en pensant qu'on pourrait être tenté soi-même. Les mots: «Vous qui êtes spirituels», pourraient avoir trait aux prétentions légales des Galates. C'est comme si l'apôtre leur disait: Si vous croyez être spirituels, montrez votre spiritualité de cette manière.

«Portez les charges les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi du Christ». C'était leur dire: Vous voulez une loi; en voici une, celle du Christ. Sa loi a été de se dévouer entièrement, de porter réellement les charges des autres. Faites comme lui.

«Car si, n'étant rien, quelqu'un pense être quelque chose, il se séduit lui-même». *On n'est rien*; voilà le fait primitif; penser être quelque chose est donc une trompeuse séduction. L'homme peut être séduit par mille objets, mais combien c'est une chose sérieuse et solennelle de se séduire *soi-même*!

«Mais que chacun éprouve sa propre oeuvre, et alors il aura de quoi se glorifier, relativement à lui-même seulement, et non relativement à autrui». Il semble que l'apôtre pense particulièrement ici aux docteurs judaïsants. Qu'ils éprouvent leur propre oeuvre, et alors ils pourront se glorifier relativement à eux-mêmes, et non relativement à Paul, car c'était lui qui avait apporté l'Evangile aux Galates et les avait amenés à Christ. De plus, chacun sera responsable pour son propre compte: «Chacun portera son propre fardeau».

Peut-être ces faux docteurs se vantaient-ils, comme ceux qui agissaient au milieu des Corinthiens, d'un grand désintéressement en travaillant gratuitement. L'apôtre rappelle (verset 6) quelle est la pensée de Dieu. Il faut que celui qui est enseigné dans la Parole pourvoie aux besoins temporels de celui qui enseigne (verset 6).

Qu'on ne s'y trompe pas (verset 7), on ne se moque pas de Dieu; les actions d'un homme portent leurs conséquences inévitables sous le gouvernement divin. Elles sont une semence qui produira nécessairement une moisson. Le verset 8 désigne deux sortes de semences et deux sortes de moissons. Comme plus haut, nous trouvons ici la chair et l'Esprit en contraste. Celui qui sème pour *sa propre chair*, qui agit pour la satisfaction *de son moi*, celui-là ne récoltera de la chair que la corruption, mais celui qui sème pour l'Esprit, qui accomplit le bien en marchant par l'Esprit, se trouve sur un chemin qui aboutit à la vie éternelle en gloire, car, selon les voies de Dieu, la fin nécessaire du chemin du bien, est la vie éternelle (conf. Romains 2: 6, 7; 6: 22).

Il ne faut donc pas se lasser en faisant le bien (verset 9) et persévérer sans défaillir. Au temps propre, au jour des récompenses, nous en recueillerons les résultats. Cette moisson finale est assurée.

Ainsi donc (verset 10), imitons Dieu. Il fait du bien à tous (Matthieu 5: 45); faisons comme Lui. L'occasion de faire du bien ne manque pas. Mais il faut surtout et premièrement faire du bien aux enfants de Dieu, à ceux de la maison de la foi.

L'importance du sujet avait fait dévier l'apôtre de sa manière de faire habituelle (verset 11). Il dictait d'ordinaire ses lettres à un autre, n'ajoutant que la salutation de sa propre main, comme preuve de l'authenticité de ses écrits. On trouve, par exemple, en Romains 16: 22: «Moi, Tertius, qui ai écrit la lettre»; en 1 Corinthiens 16: 21: «La salutation, de la propre main de moi, Paul»; en Colossiens 4: 18: «La salutation, de la propre main de moi, Paul»; et encore, en 2 Thessaloniens 3: 17: «La salutation, de la propre main de moi, Paul, ce qui est le signe dans chaque lettre: ainsi j'écris». Tous ces passages et d'autres encore, montrent combien

l'apôtre avait conscience de l'inspiration et de l'autorité de ses lettres. Dans celle aux Galates, il avait jugé bon d'écrire la lettre tout entière de sa propre main, et il n'y ajoute aucune salutation.

Les docteurs judaïsants voulaient avoir une belle apparence *dans la chair* (verset 12); une belle apparence au sujet de ce qui a pris fin à la croix de Christ (5: 24). Leur seul but était d'éviter la persécution qui se rattache à la croix. Une religion qui laisse subsister l'homme dans la chair, sera toujours accréditée, mais proclamer la croix de Christ comme la fin judiciaire de l'homme en Adam, cela ne peut être admis. Les coutumes païennes pouvaient s'allier aux coutumes juives, pourvu que par elles l'homme, comme tel, fût honoré.

Ces docteurs de la circoncision (verset 13) ne gardaient pas eux-mêmes la loi; cela les aurait trop gênés, mais ils voulaient pouvoir compter le nombre de leurs prosélytes. Leur gloire était de faire le dénombrement de *leurs hommes*, et toutes les hérésies sont dans le même cas.

L'apôtre (verset 14), autrefois Juif zélé, avait appris à aimer et à apprécier la croix de Christ qui avait mis fin à son *homme religieux* aussi bien qu'à son *homme pécheur*. Elle l'avait séparé du monde qui avait crucifié son Sauveur. Paul se trouvait de l'autre côté de cette croix, avec Christ, dans une nouvelle création, en sorte qu'au lieu de se glorifier dans ce qui honorait l'homme, il se glorifiait dans la croix de Christ qui en avait entièrement fini avec tout ce qui est de l'homme. Il estimait le monde comme ayant pris fin, comme étant crucifié à cette croix ignominieuse, et lui-même comme étant crucifié à un tel monde.

L'expression *crucifié* revient trois fois d'une manière remarquable dans cette épître: Chapitre 2: 20: «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi». Il se voyait lié à son Sauveur au moment où Il subissait ce supplice ignominieux. Là, son vieil homme avait pris fin. Chapitre 5: 24. «Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises». Enfin ici (verset 14), il en est de même quant au monde.

(Verset 15). Tout ce qui se rattache à l'homme dans la chair n'est *rien*. Relativement au christianisme, la circoncision n'est *rien*; l'incirconcision des païens n'était pas non plus une qualité. Il faut un ordre de choses nouveau, une nouvelle création, l'ancienne ayant été jugée à la croix.

En parlant de *règle* (verset 16), l'apôtre fait de nouveau allusion au système légal. Vous aimez les règles, eh bien! en voici une, c'est de reconnaître que tout ce qui se rattache à l'ancienne création n'est *rien*, et que la règle, pour ceux qui appartiennent à la nouvelle est de se glorifier dans la croix de notre Seigneur Jésus Christ qui nous délivre de tout ce qui se rattache à l'homme. «Paix et miséricorde» sur ceux qui se trouvent dans cette voie. Il ajoute: «Et sur *l'Israël de Dieu*». Les Juifs déchus qui avaient crucifié leur Messie, n'étaient pas *l'Israël de Dieu*. Le vrai Israël de Dieu d'alors comprenait les Juifs convertis qui, comme Paul, avaient abandonné le judaïsme pour se rattacher à la croix de Christ et à la nouvelle création. Les chrétiens d'entre les gentils qui marchaient selon cette *règle*, faisaient aussi moralement partie de ce peuple.

(Verset 17). L'apôtre, froissé par tous ces agissements qui tendaient à faire mettre en doute son ministère, déclare que désormais personne ne doit le troubler, car il porte dans son corps les marques qui constatent qu'il est l'esclave de Christ. Son dos avait été assez labouré par les coups, pour qu'on ne s'y méprît pas. Les esclaves étaient marqués dans leur chair comme propriété de leur maître. Satan n'avait réussi qu'à graver fortement sur le corps de l'apôtre, les initiales du Seigneur Jésus.

Paul termine (verset 18) sans salutation aucune, souhaitant toutefois que la *grâce* de notre Seigneur Jésus Christ fût avec leur esprit. Ils en avaient grand besoin, car la loi et la circoncision avaient occupé leur esprit au détriment de la grâce.

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 333 – ME 1905 page 52

à Mr C.

Toronto, Canada, mars 1863

Bien-aimé frère,

J'ai été très heureux de recevoir votre lettre. Je n'ai pas encore *entamé* les Etats-Unis, mon oeuvre ayant été dans le Canada. Plus tard, je pense les visiter et tout premièrement une colonie française qui vient des contrées de Montbéliard, plus une autre colonie suisse; mais je suis en relation avec un ministre baptiste américain et sa femme qui reçoivent tous deux la vérité et, je l'espère, seront plus utiles que je ne saurais l'être, vu le court espace de temps que je pourrais passer dans ce vaste pays. Toutefois Dieu m'a béni ici dans mes travaux. Certainement une impulsion sensible a été, par sa grâce, donnée à l'oeuvre. Les frères ont été affermis et consolidés et ont davantage conscience de leur position. Une quarantaine a été ajoutée à leur nombre. Mais ce qui m'intéresse encore plus, c'est la manière dont la vérité pénètre dans un grand nombre d'âmes. Sous ce rapport l'oeuvre est plus ou moins nouvelle ici. Un certain nombre de frères anglais ont émigré et se sont réunis; d'autres ont été convertis et se sont joints à eux. Un de nos frères, R. E., a été béni, en les établissant sur un bon fondement et la chose en est restée là. Je suis venu ici avec lui, et maintenant la vérité pénètre dans beaucoup d'âmes tout à fait étrangères aux choses que nous croyons. L'assurance du salut, notre délivrance de la loi, l'Eglise, corps de Christ, la venue du Seigneur, les occupent. Ils s'intéressent à ces vérités, on les détourne; ils se retirent, puis apparaissent de nouveau dans nos réunions, plus occupés de ces choses que jamais. En attendant, il y a une oeuvre d'évangélisation qui est bénie. Un bon nombre d'âmes ont été converties et ont trouvé la paix sans même être jointes à nous.

J'ai été dans les forêts où l'on commence à exploiter le sol et d'où l'on vient de chasser les ours, et à peine les loups. Les castors y partagent encore le terrain avec les hommes. Il y a là une réunion de quatorze personnes qui, toutes, ont été amenées l'année dernière. Dans le village voisin, à dix-huit kilomètres à travers la forêt, une vingtaine de personnes rompent le pain. Les portes sont ouvertes partout. L'oeuvre fait des progrès à Québec, à Montréal, à Toronto, où je me trouve actuellement, à Hamilton, en ce moment l'endroit le plus intéressant de tous. Il n'y avait là qu'une petite poignée de frères, mais la vérité y exerce beaucoup d'âmes. Québec à 50.000 âmes; le grand nombre appartient à Rome; de même à Montréal, ville de 100.000 âmes. On y parle français. A Toronto, ville de près de 40.000 âmes, ils sont protestants; de même à Hamilton, ville de 22.000 âmes. Mais ce n'est que maintenant que l'oeuvre y commence. Il y avait là un petit noyau et quelques âmes converties; maintenant les vérités circulent.

Les Etats-Unis sont dans un état épouvantable. L'immoralité domine partout, les chrétiens sont mondanisés, on est indifférent à la fausse doctrine. C'est un peu le cas au Canada. Il faut se joindre à une église, si l'on veut être respectable; les églises tiennent à l'influence dans le monde et reçoivent sans difficulté tous ceux qui se présentent; la mondanité est plus grande parmi les chrétiens qu'en Europe. On a la musique militaire, afin de faire réussir les collectes pour solder les comptes d'église, etc. Tel est un peu le tableau de l'état de choses et de ce qui se passe ici.

Deux ministres nationaux se sont joints à nous, ainsi que le catéchiste des Indiens qui a trouvé la paix, et deux autres Indiens nouvellement convertis. On a de l'espoir pour d'autres. J'en ai beaucoup pour le ministre baptiste à Hamilton. Il prêche déjà les vérités qu'il a reçues, et c'est un homme droit. Le ministre de l'église nationale d'Ecosse, à Hamilton, a compris la venue du Seigneur et l'annonce même, mais je ne pense pas qu'il ait l'idée de changer, toutefois il est brave et a beaucoup reçu.

Nous avons besoin d'ouvriers dévoués et énergiques. Sauf dans les villes que j'ai nommées, les frères sont un peu dispersés dans un nouveau pays qui était encore tout récemment la forêt vierge. Il y a une trentaine d'années que la place de cette ville-ci, de 50.000 âmes, était occupée par quelques huttes, et qu'on s'y défendait contre les ours. Dans la forêt, on abat les arbres en laissant un mètre de tronc, on brûle ce qui est abattu; on sème sur la terre vierge; peu à peu le reste du tronc périt jusqu'à la racine et on l'enlève. Il y a des centres de population, mais autrement elle est disséminée sur une longueur de 1.600 kilomètres. Nous sommes à la latitude de Madrid, mais l'hiver dure environ six mois, avec par moments près de 30° cent., de froid, mais un temps superbe.

L'homme est ici comme partout, peut-être encore un peu plus occupé des choses terrestres, mais nous travaillons pour dégager les coeurs des mêmes intérêts, des mêmes passions. Je ne sens guère de différence entre l'Angleterre et le Canada. Quand on est près du ciel, quand Jésus est tout, un lieu diffère peu d'un autre. Dieu reste Dieu; il est saint il est amour; et l'homme reste l'homme. Les frères vont bien généralement; ils ont leurs difficultés comme partout, mais ils sont unis, s'intéressent les uns aux autres; et l'on trouve chez eux de l'intelligence, plus même que dans le vieux pays. J'ai été très heureux avec eux. De toute manière, j'ai senti le Seigneur avec moi. J'ai beaucoup joui de la Parole, et le témoignage que j'ai pu rendre a été béni pour les âmes. Les frères ont été rafraîchis et font des progrès et ma visite ici a aussi ranimé, le zèle des frères en Angleterre. Depuis que j'ai commencé à prêcher, le ministre de l'église libre a fait un prône contre nous. Beaucoup de personnes qui le suivent; s'intéressaient à la vérité. Cela a fait du bien en poussant les âmes à chercher la vérité et à s'en rendre compte. Il est curieux de voir combien cette dernière les tourmente. J'ai trouvé plus d'une nouvelle âme réveillée ou affranchie.

En somme, nous avons à bénir Dieu; il y a beaucoup de recherche de la vérité, et quand on sent combien l'on est pauvre en amour, on bénit d'autant plus le Dieu de grâce de ce qu'il fait. Dieu soutient aussi l'oeuvre parmi les Indiens, mais l'évêque est allé faire visite de ces côtés, pour l'arrêter, je pense, si possible. Il faut s'y attendre, mais je sens la bénédiction de

Dieu avec moi dans l'oeuvre, et avec cela on est satisfait. Seulement je voudrais qu'il y eût plus d'amour, plus de dévouement.

Paix vous soit, bien-aimé frère. Saluez affectueusement tous les frères autour de vous. Il est bon que nous connaissions l'oeuvre de Dieu en d'autres lieux que celui que nous habitons. Cela fait sentir que l'Eglise de Dieu est une, et nous sommes ranimés par le sentiment de la bonté de Dieu.

Votre tout affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 334 – ME 1905 page 139

à Mr C.

Londres, 2 octobre 1864

Bien-aimé frère,

Je pense me rendre plutôt aux Ollières qu'à Jersey. Le mal à Jersey ne provenait pas de Béthesda, mais du pauvre Mr S. Quant à Béthesda, nous avons trouvé que le témoignage était beaucoup plus net et positif pour le Seigneur, depuis la séparation, et tous les jours la chose est plus sentie. C'est une question grave, aujourd'hui que tout se bouleverse, si *la vérité doit être un fondement de l'union chrétienne*. Ce qui s'est passé réagit sur cette question, en dehors de toute relation ou rupture avec Béthesda, dont Dieu ne s'est servi que comme d'une occasion. Le témoignage qu'il a rendu à ceux qui sont restés fermes, nous a fortifiés dans la marche. Toute âme droite trouve *toujours* un manque de droiture chez ceux qui penchent de ce côté. La mondanité y fait des progrès; ceux qui l'ont encouragé rentrent dans le nationalisme, se font consacrer (comme X l'a fait à Jersey), ou deviennent formellement ministres, avec défense à ceux qui ne sont pas reconnus ainsi de prendre part à l'édification de l'assemblée. Personne ne doute au milieu de nous que cette influence ne soit celle du mal et de l'ennemi. Grâce à Dieu, pour le témoignage et l'accroissement, malgré notre faiblesse, il nous encourage et nous bénit. Des influences personnelles et le monde entraînent de côté de Béthesda; nous n'avons pas rencontré de cas où la conscience l'ait fait. Ceux chez qui elle a été exercée, les quittent, et cela arrive assez souvent. Les frères en sont séparés, et cela par une conviction plus profonde et tranquille que jamais. Au reste, l'esprit de mensonge et ses mauvais effets, ne laissent aucun doute dans nos esprits. J'écris à la hâte, devant quitter Londres dans deux jours.

Votre toujours affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 335 – ME 1905 page 217

à Mr C.

New York, avril 1867

Bien-aimé frère,

Pour faire suite à ma lettre précédente, il ne faut pas penser que Mr E. reçoive tout l'argent qui se donne. D'abord il ne reçoit rien de la France. Les frères y donnent à ceux dont les besoins se présentent à eux et, selon leurs moyens, ils donnent plus que les Suisses. Mr S. donne beaucoup, je ne sais à qui. Ce que je donne par occasion ou pour l'éducation et le placement des enfants des frères, se donne aussi à part. En Suisse, les assemblées donnent en général chacune à qui bon lui semble. J'ai pris dans le temps des informations; il se donnait par les assemblées près de... par an. Je doute que Mr E. reçoive maintenant de beaucoup de personnes. L'avantage d'un seul dépositaire ou du moins de quelques-uns agissant de concert, c'est qu'on sait à qui l'on a envoyé. Un point important quand il y a un seul dépositaire, c'est que, s'il y met du coeur et qu'il ait tant soit peu d'esprit de conseil et de sympathie, les frères à l'oeuvre se confient en lui, s'ouvrent, peuvent lui confier leurs peines et leurs difficultés. Ce n'est plus la même chose quand ils sont deux ou trois. Deux ou trois coeurs ne peuvent en faire un. Il y aura peut-être plus de justice, moins d'intérêt personnel. C'est une espèce de comité, et les comités n'ont guère de coeur, ni en général trop de conscience. Ils sont toujours individuels. Mon expérience des comités pour subvenir à l'oeuvre du Seigneur ne m'a pas beaucoup engagé à m'en servir, quelque excellentes que soient les personnes qui les composent. Je crois pour ma part que si l'amour est en exercice, Dieu pourvoira à ce qu'on adresse à la personne voulue de Lui ce qu'il y a à donner, et je m'accommoderais aux moyens que les frères trouveraient les meilleurs. Moins il y a d'organisation, mieux on s'en trouvera, selon moi... Les frères qui ont quelques petites ressources sont plus mal placés que les autres. On a toujours plus ou moins l'idée qu'ils se suffisent à eux-mêmes; on pense au moins premièrement à ceux qui n'ont rien.

Je continue pour le moment mon travail ici, mais il n'y a rien de bien nouveau. Une dizaine d'âmes ont trouvé la paix, d'autres ont été attirées ou converties. Mes réunions en langue française ont été aussi bénies que les autres. Nous avons trois françaises et cinq suisses de même langue en communion. Une autre personne qui ne rompt pas le pain a trouvé la paix; deux autres frères ont pris leur place, mais ne viennent pas régulièrement. Je suis en relation avec plusieurs autres encore, Français et Suisses, puis avec des frères précédemment dispersés ou se trouvant eux-mêmes en rapport avec des personnes qui nient l'immortalité de l'âme. Il y a beaucoup de ce genre d'incrédulité par ici, et plusieurs chrétiens ont été entraînés ou se rassemblent avec eux. Grâce à Dieu, un certain nombre d'entre eux, ici et à Boston, ont été délivrés de cette erreur.

Il y a progrès dans l'Ouest. La vérité quant à l'affranchissement et quant à la venue du Seigneur pénètre; celle de l'unité du corps de Christ plus lentement. *Leur* église suit le courant du monde avec une force extraordinaire; l'argent est tout. Tout le monde se mêle de politique, ou devient membre d'une église, parce que c'est la mode, puis on continue son train; si l'on est converti, on cherche à tenir sa conscience à l'aise en travaillant à une école du dimanche ou à quelque oeuvre pareille. Telle est la religion des Etats-Unis. Personne n'a la paix; cependant le témoignage de Dieu se fait jour. Nous avons un ministre baptiste qui nous

intéresse beaucoup. Je ne crois pas qu'il reste longtemps dans sa position officielle; c'est un bien digne chrétien.

Je pense partir bientôt pour Boston où les portes sont ouvertes, puis, si Dieu le permet, pour une conférence au Canada. Nous en avons chaque année. Notre réunion indienne (de Peaux rouges) va bien. Ils sont près de trente à rompre le pain, deux ou trois cherchent à évangéliser leurs compatriotes, car il faut connaître la langue, ou plutôt deux ou trois langues. Nous avons un frère, ancien ministre national, homme bien dévoué, qui s'en occupe particulièrement, sans toutefois se borner à cela. Il est actuellement dans les Etats-Unis, à l'ouest, où, comme j'ai dit, l'oeuvre fait des progrès.

Tout cela est une goutte d'eau dans la mer, mais le témoignage se fait un peu entendre et l'on en a joui. Nos livres circulent partout. La grâce, le salut accompli, un christianisme biblique, tout cela attire les âmes. Le résultat est entre les mains de Dieu...

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 336 – ME 1905 page 256

à Mr C.

Etats-Unis, octobre 1867

Bien-aimé frère,

J'ai préféré avoir des relations purement spirituelles et fraternelles avec les frères à l'oeuvre, quitte à faire face à un besoin particulier s'il se rencontre, mais je me tiens à l'écart des affaires d'argent. Seule, l'éducation des enfants, des frères est exceptée. Ce dernier besoin a varié beaucoup dans ses exigences, de rien du tout à... par an. Mais les frères ne peuvent guère vaquer à l'oeuvre, s'ils n'ont pas aussi ce qu'il faut pour leurs enfants.

Quant à l'oeuvre en Amérique, il y a progrès dans les Etats de l'ouest, plus qu'au Canada où cependant trois nouvelles réunions se sont formées. La tendance des Américains est de changer continuellement de lieu d'habitation, pour prendre une ferme, pour trouver de l'ouvrage, etc. Ils n'ont pas l'idée d'appartenir à un endroit. La question: D'où êtes-vous? ne trouve pas à s'appliquer. Cela tend à disperser les troupes. D'autre part, cela forme parfois de nouveaux noyaux, quand il y a du dévouement, mais si ce dernier manque, ils retombent au niveau de leur entourage. En général, grâce à Dieu, la fidélité n'a pas manqué, mais on trouve un bon nombre de dispersés et d'isolés. Pour maintenir leur nombre dans le même endroit, il faut qu'ils se recrutent constamment et même rapidement. Au Canada, il n'y a pas de réveil, mais, grâce à Dieu, des conversions individuelles s'opèrent, et il y a des portes ouvertes. Nous avons plutôt manqué d'ouvriers que d'ouvrage. Au milieu des Indiens, l'oeuvre est en progrès sensible; elle s'étend encore; plusieurs travaillent maintenant au milieu de leurs compatriotes et avec bénédiction. Nos frères à l'oeuvre vont bien et se dévouent sincèrement.

Je viens de faire une tournée dans l'ouest (Wisconsin, Missouri, Michigan, Illinois). Il y a maintenant neuf ou dix réunions. L'une commence à se former avec deux cents frères, une

centaine de langue française, quelques Allemands, et le reste composé d'Américains nouvellement ajoutés. Là aussi ont eu lieu des conversions, principalement dans les familles des frères. Mes visites tendent à les unir ensemble et les amènent à faire connaissance les uns avec les autres. A Greenville, il y a beaucoup de bénédiction; à Sugar Creek, se trouvent une cinquantaine de Suisses venus là pour améliorer leur position dans le monde. Cette tendance, en contristant le Saint Esprit, a affaibli la réunion et des dissensions ont eu lieu. Mais, par la bonté de Dieu, au lieu de reproches mutuels, ils commencent à sentir qu'ils ont tous besoin de s'humilier. Dieu aussi, dans sa grâce, a converti plusieurs de leurs enfants, pour les encourager au milieu de leurs misères. J'y ai passé deux jours, et j'ai eu de bonnes réunions. Trois réunions suisses dans l'Illinois: deux vont faiblement; dans la troisième, il y a des portes ouvertes au milieu des Français de la localité. A Détroit, les Français, de Montbéliard pour la plupart, ne vont pas trop bien. Les plus spirituels, se sont joints à une réunion de langue anglaise qui est en très bon état.

La vérité se répand beaucoup dans les Etats-Unis. Nous ne pouvons pas avoir assez de nos traités à répandre. Dieu seul connaît le résultat, mais j'espère que bien des âmes apprendront à marcher fidèlement. L'ennemi est actif. La plupart des personnes qui croient à la venue du Sauveur, ont rejeté l'immortalité de l'âme et beaucoup, par conséquent, la responsabilité et l'expiation. C'est un obstacle sur nos pas. J'ai trouvé à New York des Suisses et des Français qui avaient mordu à ces fausses doctrines; grâce à Dieu, plusieurs ont été délivrés.

Dans l'Est, l'oeuvre a été plutôt individuelle. Notre frère B., ancien ministre baptiste, y a été béni de cette manière. Il y a néanmoins quatre réunions, toutes petites, mais l'oeuvre est en progrès. Bien des âmes attendent la formation d'une réunion plus considérable à New York. J'espère que Dieu agit parmi les quelques-uns qui s'y réunissent. Je suis sur le point de m'y rendre.

Tout est en formation, quoique le Canada ait un peu trouvé son assiette. C'est peu de chose, mais le témoignage se fait jour. Nous avons eu à notre conférence de Guelph, des frères venant du golfe du Mexique, de l'Océan Atlantique et d'au delà du Mississipi. Mais les distances ne comptent ici pour rien. J'ai fait 3200 kilomètres pour voir les frères, et si j'avais visité la réunion la plus éloignée, j'aurais fait au moins mille kilomètres de plus.

Dans bien des endroits, si l'on quitte les grandes lignes, on n'a pas de routes. Quatre de nos frères ont dû marcher dans l'eau; ils en ont eu jusqu'au cou pour avoir voulu essayer. Je me fais un peu vieux pour ce genre de travail, mais jusqu'à présent Dieu m'a soutenu dans sa bonté. A travers des hauts et des bas quant aux détails, l'oeuvre s'est établie et fait un progrès sensible. S'il y avait plus de dévouement, on en verrait bien davantage. Je connais quelques frères qui, j'en suis sûr, seraient d'excellents ouvriers, s'ils avaient assez de dévouement pour rompre avec tout. Grâce à Dieu, ceux qui l'ont fait vont très bien, et travaillent d'une manière bénie. Voilà, cher frère, un peu en détail, où en est l'oeuvre en Amérique.

Votre toujours affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 337 – ME 1905 page 357

à Mr C.

Demerara, 19 décembre 1868

La date de ma lettre, bien cher frère, vous expliquera un peu le retard de ma réponse. J'ai bien reçu la vôtre avant mon départ, mais j'étais si occupé que je n'ai pu répondre avant de quitter l'Angleterre. Je vous remercie beaucoup des détails que vous me donnez de l'oeuvre et des chers frères qui y travaillent. La distance ne fait qu'accroître l'intérêt que je lui porte, parce que je sens davantage que c'est l'oeuvre de Dieu lui-même. On me dit que le cher G. vieillit et s'épuise un peu. Ce n'est pas étonnant; c'est aussi mon cas. Mais le repos viendra... Si Dieu me garde, j'espère arriver en France au printemps. Ce sera une grande joie pour moi. Je ne serai peut-être pas à même de faire les longues courses à pied que j'ai si souvent faites avec tant de joie, mais j'espère être d'autant plus avec les ouvriers eux-mêmes. A soixante-neuf ans, les jambes commencent à s'enraidir. Autrement, par la bonté de Dieu, je travaille comme de coutume et même davantage, et Il est avec moi.

Le désir d'entendre est très grand dans les trois royaumes. L'Ecosse qui était très fermée, s'ouvre d'une manière remarquable. A Londres, les locaux ne peuvent contenir le monde qui y afflue, et il y a une assez grande majorité d'hommes. Naturellement le nombre des frères s'accroît beaucoup, et en général on trouve, grâce à Dieu, l'union, de la piété et du sérieux. Je crois aussi que l'attente du Seigneur est plus profonde et plus réelle. Nous avons sûrement nos humiliations et nos combats, mais en général nous avons de quoi bénir Dieu.

Ici les choses vont assez bien, mais il n'y a pas beaucoup de mouvement spirituel. Au Canada, par contre, une oeuvre remarquable a lieu; il s'agit de centaines de conversions, solides je l'espère. En tout cas, il y en a de solides en assez grand nombre. Un élément assez frappant de cette oeuvre, est que nous avons au moins une douzaine de jeunes officiers de l'armée qui l'ont quittée et sont des plus actifs dans l'oeuvre et bénis. On voit que l'Esprit de Dieu agit. Puis, chose plus difficile, deux ou trois ministres nationaux, excellents frères. Dieu a suscité aussi d'autres ouvriers de toutes les classes. Dans les Iles, Dieu agit aussi un peu. Aux Etats-Unis, il y a progrès, New York. et dans l'Est encore davantage. P. s'y trouve, mais nos Suisses français cheminent difficilement. J'espère que P. leur sera en bénédiction. Ils se rendent là pour ce monde, et ils moissonnent ce qu'ils ont semé. En pareil cas, Dieu est plus sévère avec les frères, et c'est sa bonté. Ils font profession d'avoir rompu avec le monde; or, qu'est-ce que le monde? Marcher en ce qui n'a que l'apparence, — et nous avons un royaume immuable! Tenons-nous y fermes, cher frère; c'est un héritage éternel; il reste, quand toutes les illusions de la vanité seront dissipées.

J'ai été fortement frappé de la différence d'instruction dans l'épître aux Romains, en ce qui précède et ce qui suit le verset 12 du chapitre 5. Il s'agit, jusqu'à la fin du verset 11, des péchés, de notre pardon et de notre justification par le sang et par la résurrection de notre précieux Sauveur. Depuis le verset 12, il s'agit du péché et de notre commun état à tous, devant Dieu; et non du pardon, mais de la délivrance. En vue de cela, il n'est pas question du

Christ mort pour nos péchés, mais de notre mort avec Lui et du fait que nous vivons par Lui. La bénédiction de la première de ces grâces, est dépeinte au chapitre 5: 1-11; celle de la seconde, au chapitre 8. La première est davantage ce que Dieu est lui-même, ce qu'il est pour le pécheur; la seconde, notre position devant Lui, et ce qu'il est pour les siens. Ensuite le pécheur est envisagé ici comme vivant dans le péché, puis mort «avec Christ (non pas encore ressuscité avec Lui), mais vivant par Lui. L'épître aux Colossiens va plus loin. Là on est mort dans le péché et ressuscité avec Lui. C'est un changement de position, aussi bien que la communication d'une nouvelle vie. Dans les Ephésiens, nous ne sommes vus que comme morts dans les péchés (tout en y marchant), puis vivifiés, ressuscités avec Christ et assis dans les lieux célestes. Dans les Colossiens, le chrétien, tout en étant ressuscité, est sur la terre; sa vie est cachée avec le Christ en Dieu; il doit avoir ses affections en haut; son héritage y est conservé pour lui. Vous pouvez examiner ces choses dans la Parole. Ce que j'ai dit des Romains est très utile pour l'affranchissement des âmes. C'est, en réalité, l'affranchissement.

Je bénis Dieu, cher frère, de ce qu'il vous a gardé votre chère petite après avoir retiré votre fils. Sa bonne main est sur nous, même et tout particulièrement dans les choses qui sont pénibles. Il ne valait pas la peine de donner une longue histoire de la prospérité de Job, mais le Saint Esprit de Dieu nous a donné le détail de tout ce qui s'est passé dans ses tribulations. Il en valait la peine, et c'était pour le profit des siens jusqu'à la fin du siècle. C'est là que l'oeuvre de notre Dieu s'est trouvée. Qu'il nous donne d'avoir une entière confiance en Lui. C'est la première chose que Satan a détruite, avant que et pour que la convoitise entrât en Eve. La vie de Jésus était tout entière la manifestation de l'amour pour regagner la confiance du coeur de l'homme. Sans doute il fallait la grâce, mais c'est ce qu'il était: Dieu se montrant à l'homme pour qu'il se confiât en Lui. Sa mort ne diminue pas les preuves de son amour...

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 338 – ME 1905 page 419

à Mr C.

1868

Bien cher frère,

Notre passage ici-bas est un temps de combats et de conflits, et il ne pourra en être autrement. Or si l'Ennemi nous trouve à découvert, si la chair est en activité, il pourra toujours nous tourmenter. Il nous faut, de plus, pour nous mesurer avec lui, toutes les armes de Dieu. Il ne s'agit pas de force, mais de ruses; et Dieu permet que, par ce moyen, nous fassions la découverte de notre état, comme dans le cas de Haï et des Gabaonites. Mais dans l'oeuvre, il y aura toujours combat, victoire sans doute, si nous sommes fidèles. Nous tenir debout, voilà notre affaire dans les jours mauvais. Je suis sûr, cher frère, quant à toutes les paroles injurieuses, qu'il y a une seule chose à faire: se taire, les supporter et remettre tout à Dieu, en priant même pour ceux qui les profèrent.

J'ai été frappé du rôle de la patience dans la vie chrétienne, en lisant le Nouveau Testament. «Fortifiés en toute force selon la puissance de sa gloire...», quelle grande oeuvre va suivre?... «pour toute *patience* et constance avec joie!» La patience doit avoir son oeuvre parfaite, afin que nous soyons parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu (Jacques 1), parce qu'alors la volonté propre de l'homme, son esprit à lui, n'a pas de place dans notre marche. Souvent même, en cherchant à faire du bien, nous n'attendons pas assez l'action de Dieu qui seul peut le faire. J'espère que les frères dont on dit du mal, auront une patience parfaite, et Dieu jugera leur cause. Qu'ils se placent en même temps devant Dieu, humiliés au sujet de tout ce mal, en priant Dieu lui-même d'y porter remède. Il se peut qu'il vous force à l'exercice de la patience. Il l'exercera lui-même; mais en son temps, et ce sera le meilleur, il paraîtra pour la bénédiction, et à la joie de ceux qui se sont attendus à Lui...

Les collectes

ME 1905 page 73

Au commencement du livre des Actes, sitôt après la descente du Saint Esprit, nous trouvons que les premiers frères, dans la fraîcheur de la nouvelle vie, unis par le Saint Esprit, avant un même objet et une même espérance, étaient poussés, dans ce premier élan d'amour, à avoir tout en commun. Il leur eût été insupportable de penser qu'il pût y avoir au milieu d'eux quelqu'un qui manquât du nécessaire. Ce besoin d'avoir tout en commun était un fruit du premier élan de l'amour, et non l'obéissance à une prescription particulière du Seigneur. Mais toutefois, cette communauté de biens n'était pas le communisme; la réponse de Pierre à Ananias et à Sapphira (Actes des Apôtres 5), en est la preuve, il dit: «Si elle (la possession) fût demeurée non vendue, ne te demeurait-elle pas? Et vendue, n'était-elle pas en ton pouvoir?» En effet nous trouvons que les choses étaient organisées, les apôtres étant dépositaires des dons reçus, et il y avait une distribution selon les besoins. Voici ce que nous lisons: «Et tous les croyants étaient en un même lieu, et ils avaient toutes choses communes: et ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous, selon que quelqu'un pouvait en avoir besoin» (Actes des Apôtres 2: 44, 45). Et encore: «Et la multitude de ceux qui avaient cru était un coeur et une âme; et nul ne disait d'aucune des choses qu'il possédait, qu'elle fût à lui; mais toutes choses étaient communes entre eux, car il n'y avait parmi eux aucune personne nécessiteuse; car tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons, les vendaient, et apportaient le prix des choses vendues, et le mettaient aux pieds des apôtres, et il était distribué à chacun, selon que l'un ou l'autre pouvait en avoir besoin» (chapitre 4: 32 et suivants).

Nous voyons donc que, dans l'élan de leur amour fraternel, les premiers frères ne *voulaient pas qu'il y eût parmi eux aucune personne nécessiteuse, et qu'il y avait largement de quoi distribuer à tous, selon que quelqu'un pouvait en avoir besoin*. Les saints entre eux ne doivent pas supporter que quelqu'un des leurs soit exposé à manquer de pain. Subvenir aux nécessités des saints, est au nombre des exhortations de l'apôtre, au chapitre 12 de l'épître aux Romains.

Nous trouvons dans le courant qui livre des Actes, et dans les épîtres, que les assemblées d'un pays collectaient, cas échéant, pour subvenir aux besoins des saints d'un autre pays (Actes des Apôtres 11: 27-30, Romains 15: 26-28; 1 Corinthiens 16: 1-5; 2 Corinthiens 8; 9). En tout cela, il y a des instructions pour nous. Mais nous trouvons aussi d'autres enseignements dans la Parole, lesquels jettent de la lumière sur la place qu'occupe la collecte dans le culte, et sur la manière dont elle doit s'effectuer dans les assemblées de Dieu, nous entendons la collecte ordinaire de chaque dimanche dans une assemblée locale.

Un passage important à cet égard, c'est Hébreux 13: 15-16. A partir du verset 10 de ce chapitre, le culte chrétien est mis en contraste avec le culte juif. L'autel divin appartient

maintenant aux chrétiens. Christ a souffert hors de l'enceinte du judaïsme. Sa mort introduit dans le sanctuaire céleste, et en même temps elle conduit hors de tout système religieux s'adaptant à l'homme dans la chair. De sorte que les chrétiens, entrant dans le sanctuaire selon la valeur du sang de Christ, et devant se trouver hors du camp vers Jésus en portant son opprobre, n'ayant pas de cité permanente sur la terre, rendent ainsi leur culte à Dieu par Jésus, et au lieu d'offrir des sacrifices judaïques, ils offrent des sacrifices de louanges. Des sacrifices spirituels, dit Pierre, agréables à Dieu par Jésus Christ (1 Pierre 2: 5). Mais ensuite un sacrifice d'un autre genre se lie à ceux-là, c'est *de faire part de nos biens*. Ainsi, au verset 15 d'Hébreux 13, nous avons l'offrande de la louange, et au 16, l'offrande de nos biens. Ces deux genres d'offrandes se trouvent ici liés ensemble, et du second il est expressément dit que Dieu prend plaisir à *de tels sacrifices*. Nous savons aussi combien il prend plaisir à la louange.

Le chapitre 26 du Deutéronome donne beaucoup de lumière, comme détails, sur ces deux genres d'offrandes, car les versets 1-11 se rapportent au verset 15 d'Hébreux 13, et les versets 12-15, correspondent au verset 16 du même chapitre. Ces onze premiers versets de Deutéronome 26, sont un type frappant du culte chrétien. L'Israélite, une fois arrivé à la bénédiction que l'Eternel lui avait préparée, devait prendre des prémices des fruits de ce bon pays que Dieu lui avait donné. Il devait les mettre dans une corbeille, et aller au lieu que l'Eternel avait choisi pour y faire habiter son nom. Là, le sacrificateur présentait cette corbeille à l'Eternel. Puis l'Israélite déclarait son origine primitive, l'esclavage où il était en Egypte, et la manière dont l'Eternel l'en avait délivré pour l'amener dans ce bon pays ruisselant de lait et de miel. Ensuite il se prosternait devant l'Eternel et se réjouissait de tout le bien qu'il avait reçu de Dieu. Voilà bien un ensemble de choses, figure de notre culte. Car nous aussi nous reconnaissons que Dieu nous a amenés à la bénédiction, et nous Lui apportons, en actions de grâces, ce que nous avons reçu de Lui. Nous venons où le Seigneur se trouve, c'est-à-dire où l'on est rassemblé en son nom. Nous reconnaissons notre origine comme enfants d'Adam, et l'esclavage dans lequel nous étions par le péché, ainsi que la manière dont Dieu a opéré, en Christ pour nous délivrer et nous amener à Lui; nous nous prosternons devant notre Dieu et nous nous réjouissons en Lui. Voilà bien le sacrifice de louange, le fruit des lèvres qui confessent son nom.

Mais les versets 12-15 de ce même chapitre du Deutéronome prescrivaient aussi à l'Israélite qu'en achevant de lever la dîme de sa récolte la troisième année (où, paraît-il, il devait faire part de cette dîme à ceux qui l'entouraient dans le lieu de son habitation), il devait en faire part à quatre classes de personnes; au lévite, à l'étranger, à l'orphelin, et à la veuve. Puis il déclarait à l'Eternel qu'en cela il avait fait selon son commandement, et n'avait pas retenu ces choses pour lui. C'est avec ce sentiment qu'il pouvait implorer la bénédiction de l'Eternel, sur Israël et sur le pays.

Dans les 11 premiers versets, il est ordonné d'offrir à *l'Eternel* les prémices des fruits de la terre, et dans les versets 12-15, il fallait offrir la dîme de ces mêmes fruits à *ceux qui en avaient besoin*: au Lévite, à l'étranger, à l'orphelin, et à la veuve, pour que ceux-ci *fussent rassasiés*. Voilà bien l'offrande d'Hébreux 13: 16. Ainsi, comme les versets 1-11 de

Deutéronome 26, et les versets 12-15 de ce même chapitre se lient ensemble, il en est de même des versets 15-16 du chapitre 13 aux Hébreux.

La considération des principes qui ressortent de ces passages fait comprendre que la collecte habituelle de l'assemblée se lie au culte. Si la collecte se lie au culte, elle est l'affaire de l'assemblée, le privilège de ceux qui rompent le pain, et non des assistants. Ceux qui offrent le sacrifice de louanges, offrent ensuite celui de la bienfaisance. La collecte de l'assemblée est donc le privilège de tous ceux qui adorent en entourant la Table du Seigneur, et non pas seulement de ceux qui sont à l'aise parmi eux. Lorsqu'on a compris que la collecte se lie au culte, il devient impossible d'offrir le sacrifice de louanges sans celui de la bienfaisance. Ce privilège est celui du pauvre comme du riche. Il ne s'agit pas de la *quantité* de ce que l'on donne, mais *du fait*. Quant à la quantité, c'est le Seigneur qui l'apprécie, ainsi qu'il nous le montre en Marc 12: 41-44, et Luc 21: 1-4. Le Seigneur *regardait* comment on mettait au trésor, et il loue une pauvre veuve qui donnait tout ce qu'elle avait pour vivre. Les saints qui sont dans le cas d'être secourus par le produit des collectes, pourraient penser que par cela même, ils sont dispensés du privilège d'y participer. Mais en cela encore, la Parole nous donne un enseignement. Au chapitre 18 du livre des Nombres, verset 20 et suivants, l'Eternel dit à Aaron: «Tu n'auras pas d'héritage dans leur pays, et il n'y aura pas de part pour toi au milieu d'eux; je suis ta part et ton héritage au milieu des fils d'Israël. Et voici, j'ai donné pour héritage aux fils de Lévi toutes les dîmes en Israël». Les dîmes étaient donc une offrande à l'Eternel par les fils d'Israël, mais de par l'Eternel elles étaient aux Lévites. Ceux-ci les recevaient au lieu de pouvoir les offrir. Mais écoutons ce que l'Eternel dit à Moïse, verset 25 et suivants: «Et l'Eternel parla à Moïse, disant Tu parleras aussi aux lévites, et tu leurs diras: Quand vous prendrez des fils d'Israël la dîme que je vous ai donnée de leur part pour votre héritage, vous en offrirez une offrande élevée à l'Eternel, *la dîme de la dîme*. Et votre offrande élevée vous sera comptée comme le froment pris de l'aire, et comme l'abondance du moût pris de la cuve.

Ainsi vous aussi, vous offrirez une offrande élevée à l'Eternel, de toutes vos dîmes que vous prendrez de la part des fils d'Israël». — Voilà un principe et un exemple précieux pour l'encouragement des saints qui sont dans l'obligation d'être secourus. Ce qu'ils reçoivent du Seigneur par leurs frères est à eux une fois entre leurs mains, et de cela ils offrent eux-mêmes au Seigneur en participant à la collecte, et sont agréés du Seigneur.

Puisque la collecte de l'assemblée se lie au culte, elle devrait, nous semble-t-il, suivre la célébration de la cène, plutôt que d'être renvoyée à la sortie de la réunion, lorsqu'on n'est plus réuni, et qu'on ne se trouve plus ensemble de la même manière sous le regard de Celui qui dit qu'il prend plaisir à de tels sacrifices. La cène étant la base du culte, il conviendrait que la collecte, se liant au culte, lui succédât. Mais il faut que la chose soit bien comprise, qu'elle ne soit pas une simple habitude ou une imitation, mais une affaire d'intelligence spirituelle. Quand la chose est bien comprise, et qu'un frère se lève pour rendre grâces au nom de l'assemblée, avant de procéder à la collecte, bénissant Dieu de ce qu'il nous accorde le privilège d'ajouter à l'offrande de la louange, celle de la bienfaisance, on éprouve une

bénédictio n réelle en la présence du Seigneur. Et c'est un fait que l'adoration dispose le coeur à la bienfaisance.

La collecte se recueille après la cène dans bon nombre de nos assemblées. Cela oblige à passer une boîte ou un sac dans les bancs où la cène est distribuée, et ainsi se réalise le fait que la collecte est recueillie par l'assemblée comme telle, en dehors des assistants.

Enfin, souvenons-nous que lorsque nous agissons en quelque chose dans l'obéissance à des principes scripturaires — lors même que cela dérangerait nos habitudes — cette obéissance est agréable au Seigneur.

Cantique (Rossier H.)

ME 1905 page 80

Le ciel a visité la terre;
Emmanuel vient jusqu'à nous:
Dieu se fait homme. O saint mystère
Que son peuple adore à genoux!

Amour impossible à comprendre,
Le Fils de Dieu, le Créateur,
Pour des pécheurs consent à prendre
Les humbles traits d'un serviteur.

Ce grand amour qui s'humilie
Plus bas encore est descendu:
Le Fils de l'homme offre sa vie
Et meurt pour un monde perdu!

Quel encens rare et sans mélange,
O Sauveur, t'offrir en retour?
Le parfum de notre louange
N'est que celui de ton amour.

Le ciel a visité la terre;
Emmanuel vient jusqu'à nous:
Dieu se fait homme. O saint mystère
Que son peuple adore à genoux!

ME 1905 page 280

Te contempler face à face,
Entendre ta voix d'amour
Qui par mille soins de grâce
Nous conduisait chaque jour;

Te faire ensemble cortège,
Vêtus d'un fin lin, pareil
Au pur éclat de la neige
Sous la splendeur du soleil;

Quand les chœurs sacrés des anges
Exalteront Jéhovah,
Célébrer seuls tes louanges,
Saint Agneau qui nous sauvas!

Plus d'ombre, ni de distance,
Ton épouse à ton côté
Reflétera ta puissance
Et ta grâce et ta beauté.

Fruit de ton amour suprême,
On la verra, dans ce jour,
Environnée elle-même
De ton éternel amour.

Ah! déjà, sans le comprendre,
Nous l'adorons à genoux,
Car ta croix le fit descendre
Et s'abaisser jusqu'à nous!

Oui, déjà sa plénitude,
Par le sceau de ton Esprit,
De joie et de certitude
Nous abreuve et nous remplit,

Jusqu'au grand jour sans nuage
Qu'attend encor notre foi,
Où nous aurons pour partage
De n'aimer, Jésus, que toi!

Les bonnes œuvres (Prod'hom F.)

ME 1905 page 92

Il est important de considérer ce que la parole de Dieu nous dit des bonnes oeuvres, et comment elle parle de faire le bien. En la lisant, on est tout d'abord frappé de ce qu'elle parle peu des bonnes oeuvres comme d'actes ostensibles devant les hommes.

Lisons d'abord les chapitres 5 à 7 de Matthieu. Nous y trouvons les instructions du Seigneur à ses disciples, instructions auxquelles on a donné le nom de «Sermon sur la montagne». Le royaume allait prendre le caractère de royaume des cieux. Christ, le roi, étant rejeté, allait être caché dans les cieux, et l'établissement du royaume en gloire renvoyé à plus tard; les disciples du royaume devaient donc suivre le roi rejeté ici-bas, au lieu de régner avec lui. Dès lors le Seigneur leur indique quel devra être leur caractère dans ce chemin. Il leur dit entre autres: «Vous êtes la lumière du monde: une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Aussi n'allume-t-on pas une lampe pour la mettre ensuite sous le boisseau, mais sur le pied de lampe, et elle luit pour tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luisse ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et glorifient votre Père qui est dans les cieux» (Matthieu 5: 14-16).

Le Seigneur ne dit pas: «Que *vos bonnes oeuvres* luisent ainsi devant les hommes», mais: «Que *votre lumière*», car l'enseignement du chapitre suivant montre que certaines bonnes oeuvres *qui luisent* devant les hommes, *pâlissent* devant Dieu. Ainsi le Seigneur dit: «Prenez garde de ne pas faire votre aumône devant les hommes, pour être *vus par eux*; autrement vous n'avez pas de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. Quand donc tu fais l'aumône, ne fais pas sonner la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, *pour être glorifiés par les hommes*. En vérité, je vous dis: *ils ont leur récompense*».

Lorsque, par exemple, les journaux publient combien telle personne charitable a donné pour telle ou telle oeuvre philanthropique: Honneur à elle, disent les hommes. Voilà la récompense. Tout ce qu'ils ont à attendre, ils l'ont déjà. Dieu n'a pas à s'en mêler.

Le Seigneur ajoute pour ses disciples: «Mais toi, quand tu fais l'aumône, *que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite*, en sorte que ton aumône soit faite dans le secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te récompensera» (Matthieu 6: 1-4). On comprend que la louange de la part des hommes se trouvant exclue, Dieu aura à *s'en occuper*.

Les versets qui suivent contiennent les mêmes principes relativement à la prière et au jeûne. Dans le monde religieux, la prière et le jeûne peuvent être faits pour être *vus des hommes*. Nous avons donc raison de dire que lorsque les oeuvres luisent devant les hommes, elles pâlissent devant Dieu, tandis que les bonnes oeuvres des disciples du Seigneur étant le fruit de la lumière, les hommes, contraints de reconnaître que ceux qui les font sont

réellement en rapport avec Dieu, sont forcés de donner gloire à Dieu, et non pas aux faiseurs de bonnes oeuvres. Comme il est dit: «Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et *qu'ils glorifient* (non pas vous, mais) *votre Père qui est dans les cieux*».

Les exhortations de l'apôtre Pierre aux chrétiens qui séjournèrent parmi les nations offrent quelque chose d'analogue. Il leur dit: «Ayant une conduite honnête parmi les nations, afin que, quant aux choses dans lesquelles ils médisent de vous comme de gens qui font le mal, ils glorifient Dieu au jour de la visitation, à cause *de vos bonnes oeuvres qu'ils observent*» (1 Pierre 2: 12). Les hommes *observent* la marche des enfants de Dieu. Ils peuvent leur imputer de mauvais motifs et des actes mauvais. Mais lorsque eux-mêmes seront visités, ils seront obligés de rendre témoignage que les chrétiens avaient raison de marcher ainsi. Seulement la gloire en est attribuée à Dieu, et non aux chrétiens. «Ils glorifient Dieu, à cause *de vos bonnes oeuvres qu'ils observent*».

Au nombre des bonnes oeuvres qui caractérisent les disciples du Seigneur, est compté sans doute l'intérêt qu'ils portent aux personnes qui sont dans le besoin, d'abord parmi les chrétiens, ensuite pour ceux du dehors. Au 9^e chapitre des Actes, versets 36-43, Dorcas était pleine *de bonnes oeuvres et d'aumônes*. Ces bonnes oeuvres consistaient surtout à confectionner des vêtements pour les veuves. C'était très bien, et l'apôtre Pierre ressuscita Dorcas, pour la rendre aux veuves qui la pleuraient.

L'apôtre Paul écrivant à Tite, dit que les chrétiens de Crète devaient être prêts à toute bonne oeuvre (Tite 3: 1). Puis au verset 8: «Afin que ceux qui ont cru Dieu s'appliquent à être les premiers *dans les bonnes oeuvres*; ces choses sont bonnes et utiles aux hommes».

Mais de quelle source proviennent les bonnes oeuvres et l'accomplissement du bien chez les rachetés? En Ephésiens 2: 10, nous lisons: «Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour *les bonnes oeuvres* que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles». «Créés en Jésus Christ», est un état complètement nouveau. Ce n'est point une amélioration de notre ancien état en Adam, mais quelque chose d'absolument nouveau. C'est une nouvelle vie, car auparavant ils étaient morts dans leurs fautes et dans leurs péchés. Or la nouvelle vie venant de Dieu ne saurait s'exprimer autrement que par *des bonnes oeuvres*. Ces dernières, Dieu les a préparées d'avance, ainsi que la vie dont elles sont l'expression. Celui qui est créé en Jésus Christ ne les prépare pas. Elles sont parsemées sur le chemin chrétien, qui les y trouve, pour ainsi dire, l'une après l'autre. La première de ces bonnes oeuvres est de croire Dieu. Les Juifs demandaient au Seigneur: «Que ferons-nous pour faire les oeuvres de Dieu?» Il leur répond: «L'oeuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé» (Jean 6: 29). Ensuite vient l'activité de l'amour pour Dieu et pour ses enfants. L'apôtre louait les chrétiens de Thessalonique pour l'oeuvre de leur foi, le travail de leur amour, et la patience de leur espérance. On racontait d'eux comment ils s'étaient tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils (1 Thessaloniens 1). Certes ce sont là de bonnes oeuvres. Les prières des enfants de Dieu sont aussi du nombre. Parmi les bonnes oeuvres préparées d'avance, il faut en ajouter encore un

grand nombre que nous appellerions des oeuvres *d'abstention*. Le chrétien rend témoignage en s'abstenant de participer à tout ce qui n'est pas conforme à la parole de Dieu. Ces bonnes oeuvres-là ne seront approuvées ni du monde, ni des chrétiens qui ne marchent pas dans la vérité, mais appréciées par Dieu; elles ont valu la prison et même l'échafaud, à beaucoup de chrétiens fidèles. Les païens n'admettaient pas que l'on n'adorât plus leurs idoles; plus tard, l'Eglise romaine ne voulait pas qu'on dérogeât à ses institutions.

Accomplir le bien est donc le fruit de la nouvelle vie, et selon les voies de Dieu, il aboutit à la vie éternelle. C'est ce que nous trouvons en Romains 2: 1-10, où il est dit que le juste jugement de Dieu rendra à chacun selon ses oeuvres: «à ceux qui, en persévérant dans les bonnes oeuvres, cherchent l'honneur, la gloire, et l'incorruptibilité — la vie éternelle». «Gloire, et honneur, et paix à tout homme qui fait le bien». Ces passages n'expliquent pas proprement d'où proviennent ces bonnes oeuvres, cependant ceux dont il est question sont désignés comme y persévérant et cherchant la gloire, l'honneur, et l'incorruptibilité en haut, non pas sur la terre. L'incorruptibilité est relative au corps. Il est dit en 2 Timothée 1: 10, que «notre Sauveur Jésus Christ a annulé la mort, et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile». Les rachetés ont la vie; comme conséquence, ils auront l'incorruptibilité. En 1 Corinthiens 15: 53, l'apôtre dit: «Car il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité», un état que la corruption ne peut attaquer. D'après ce passage, les personnes dont il est question en Romains 2: 5-10, sont celles qui possèdent une nouvelle vie, vie s'exprimant par l'accomplissement du bien. Selon les voies de Dieu, accomplir le bien aboutit nécessairement à la vie éternelle. Romains 6: 22, nous le dit encore: «Mais maintenant, ayant été affranchis du péché et asservis à Dieu, vous avez votre fruit dans la sainteté, et pour fin la vie éternelle». La vie éternelle est d'un côté le don de grâce de Dieu, mais de l'autre une marche dans la pratique du bien y aboutit.

La déclaration du Seigneur en Jean 5: 28, 29, nous offre la même pensée: «Ne vous étonnez pas de cela; car l'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix (la voix du Fils de l'homme); et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie; et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement». Ici encore, le passage n'indique pas d'où provient la pratique du bien chez ceux qui auront part à la résurrection de vie, mais la Parole rend témoignage ailleurs, qu'il s'agit des rachetés (voyez Luc 14: 14; Actes des Apôtres 4: 2; 1 Corinthiens 15: 23, 52, 53; 1 Thessaloniens 4: 16; Hébreux 11: 35; Apocalypse 20: 5). Si en Romains 2 et 4, la pratique du bien aboutit à la vie éternelle, en Jean 5: 29, elle aboutit à la résurrection de vie. Mais ce bien est toujours le produit et l'expression de la vie nouvelle.

Ainsi, la pratique du bien, chez les rachetés, aboutit à la vie éternelle; la pratique du mal, chez les incrédules, au jugement éternel.

Sans doute, selon le gouvernement de Dieu, tout homme qui fait le bien et évite le mal, en a du profit sur la terre; c'est ce qu'enseigne le livre des Proverbes. Mais s'agit-il du bien que Dieu récompensera dans le ciel, il est toujours l'expression de la nouvelle vie. Un grand nombre de rachetés n'ont pas eu le temps de pratiquer beaucoup le bien, et cependant ils

l'auront fait. Croire au Sauveur et confesser son Nom à la onzième heure, ces oeuvres là ont du prix devant Dieu. Le brigand sur la croix n'avait pas eu le temps de faire beaucoup de bien, mais confesser la perfection de son Sauveur, sans l'avoir connu auparavant, croire en Lui, et se recommander à Lui pour le jour où il reviendrait en gloire, tout cela était d'un grand prix devant Dieu.

Une autre remarque, c'est que les bonnes oeuvres ne sont pas toujours indiquées dans la Parole comme formant contraste avec les mauvaises. Citons-en deux exemples. 1° En Jean 3: 19-21, le Seigneur dit: «Or c'est ici le jugement, que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs oeuvres étaient mauvaises; car quiconque fait des choses mauvaises hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses oeuvres ne soient reprises; mais celui qui pratique la vérité vient à la lumière, afin que ses oeuvres soient manifestées, qu'elles sont faites en Dieu». — Ayant dit: Celui qui fait des choses mauvaises hait la lumière, le Seigneur n'ajoute pas comme contraste: Celui qui fait *des choses bonnes* vient à la lumière. Il dit: «Mais celui qui *pratique la vérité* vient à la lumière, afin que ses oeuvres soient manifestées, qu'elles sont faites en Dieu». Il s'agit donc ici de bonnes oeuvres qui sont *la pratique de la vérité*, la lumière les manifestant comme telles. Combien de bonnes oeuvres, réputées telles par les hommes, ne sont pas la *pratique de la vérité!*

2° En Galates 5: 19-22, nous trouvons un autre contraste. Aux versets 19-21, l'apôtre énumère les mauvaises oeuvres de la vieille nature, les oeuvres de la chair. — Dans tout le passage (versets 16-25), la chair est mise en contraste avec l'Esprit. Au verset 22, l'apôtre ne dit pas, en contraste avec les oeuvres de la chair: «*Les oeuvres* de l'Esprit», mais: «*Le fruit* de l'Esprit». Le *fruit* est un produit. Ce fruit se manifeste par de bonnes oeuvres, car, après avoir nommé comme fruit de l'Esprit: l'amour, la joie, la paix, l'apôtre ajoute: la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance; de bonnes oeuvres, sans doute, mais un produit de l'Esprit, qui ne se manifeste pas toujours par des choses bien apparentes devant les hommes.

Cela nous amène à remarquer combien souvent la Parole nous parle de *fruit*. Le fruit est un produit, quelque chose qui vient à maturité et que Dieu peut cueillir. Les hommes parlent beaucoup de la nécessité de faire des bonnes oeuvres, la Parole parle de porter *du fruit*. Les bonnes oeuvres des hommes ne sont pas souvent un fruit que Dieu puisse cueillir.

L'enseignement du Seigneur à ses disciples (Jean 15), est bien remarquable à cet égard. Le Seigneur dit: «Moi, je suis le vrai cep, et mon Père est le cultivateur, Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il l'ôte». Celui qui professe se rattacher à Christ, qui n'a pas la vie, et ne porte pas de fruit, sera ôté. Mais il ajoute: «Et tout sarment *qui porte du fruit*, il (mon Père) le nettoie, afin qu'il porte plus *de fruit*». Au verset 5: «Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup *de fruit*». Au verset 8: «En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez *beaucoup de fruit*, et vous serez mes disciples». Enfin, au verset 16: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez *du fruit*, et que *votre fruit* demeure».

En Romains 6: 22, déjà cité, l'apôtre dit: «Mais maintenant, ayant été affranchis du péché et asservis à Dieu, vous avez *votre fruit* dans la sainteté, et pour fin la vie éternelle». Puis, au chapitre 7: 4: «, C'est pourquoi, mes frères, vous aussi, vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions *du fruit* pour Dieu».

Il y aurait encore d'autres passages analogues, mais ceux-ci suffisent pour montrer que les vraies bonnes oeuvres sont un produit divin, un fruit que Dieu peut cueillir et qui le glorifie.

N'oublions pas en terminant de rappeler une *bonne oeuvre* très appréciée par le coeur du Seigneur. Marie de Béthanie voulut, au moment opportun, témoigner son affection pour son Seigneur, en honorant sa personne. Elle avait un parfum de grand prix (il coûtait environ trois cents francs) et le répandit sur Lui. Le Seigneur montre combien il apprécie cette *bonne oeuvre* faite envers Lui, et lui donne une signification magnifique: «Elle a anticipé le moment d'oindre mon corps pour ma sépulture» (embaumement).

Remarquons que le Seigneur était seul à apprécier cette *bonne oeuvre*. Les disciples même en étaient indignés, et reprenaient vivement Marie. Cet argent, selon eux, était perdu, et aurait pu être mieux employé en le distribuant aux pauvres. En Jean 12, Judas est le porteur de cette désapprobation (Matthieu 26: 6-13; Marc 14: 3-9; Jean 12: 1-8).

Mais Marie emporte dans son coeur la douceur d'être approuvée du Seigneur, et peut apprendre que Jésus apprécie sa bonne oeuvre, bien au delà de sa propre intelligence spirituelle. Le coeur du Seigneur est satisfait, celui de Marie l'est aussi. Puissions-nous imiter cette femme.

Paroles de foi et de bonne doctrine

Darby J.N.

ME 1904 page 398 – ME 1905 page 118 – ME 1906 page 17

1. «Donne-moi à boire» (Jean 4: 10)

Comme le Seigneur montre bien, en Jean 4, qu'on arrive à l'intelligence des choses divines par *la conscience*; ainsi le coeur est gagné.

Rejeté et chassé de Judée, Jésus s'assied fatigué sur le puits de Sichar. Une femme solitaire (ce n'était pas l'heure où les femmes sortaient pour puiser l'eau), sous le fardeau du péché, évidemment une nature forte et passionnée qui, dans une ardente poursuite, avait cherché le bonheur et était ainsi tombée dans le péché, sans avoir trouvé de repos pour son âme, (combien il y en a de semblables dans le monde!) cette femme menait une vie de labeur pénible au milieu de laquelle elle pensait quelquefois à Garizim et à Jérusalem, et savait qu'il y avait un Messie à venir. Il pouvait y avoir quelque part du bonheur, du repos, elle n'en avait point. Ce qu'elle avait, c'était du labeur et de la fatigue, et cette fatigue elle la ressentait évidemment dans son âme aussi bien que dans son corps. Jésus aussi avait du labeur et de la fatigue, mais par amour, non par le péché, hormis le péché des autres, mais celui-ci ne pouvait laisser l'amour; et Jésus savait où se trouvait le repos, car lui-même était le repos. Le Fils de Dieu, le juge de tous, s'était mis, humainement parlant, dans une position où il était redevable à cette femme d'un peu d'eau fraîche. Mais il la place bientôt sur un autre terrain; il parle du don de Dieu, d'une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle. Tout était ténèbres dans l'esprit de la femme samaritaine. Elle tournait dans le cercle de sa propre lassitude; ce qu'elle sentait, c'était le fruit de son péché et la peine qu'elle se donnait à la recherche du bonheur. Et (avec tous les mouvements intérieurs qui prédominaient dans son esprit et le remplissaient, car, en vérité, qu'avait-elle d'autre?) que fait le Seigneur? «Va, appelle ton mari, et viens ici». «Je n'ai point de mari». «Tu as bien dit», répond le Seigneur, «je n'ai pas de mari; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari; en cela tu as dit vrai».

Maintenant un rayon de lumière pénètre en elle. «Seigneur, je vois que tu es un prophète». La parole de Dieu acquiert, par le Seigneur, une autorité divine sur son coeur, parce qu'elle avait atteint sa conscience. Elle a trouvé un homme qui lui a dit tout ce qu'elle a fait. Qui savait cela? La parole du prophète avait une autorité divine. Cependant la femme n'est pas encore arrivée aux fontaines d'eau. Les communications divines qui lui étaient faites étaient tout à fait inintelligibles pour elle, mais un grand pas était fait. Celui qui connaissait toute sa vie, tout son péché, s'était assis en grâce auprès d'elle, désirant être aidé par elle. La grâce, aussi bien que la vérité, était là. Cette femme avait trouvé le Christ, et, laissant sa cruche avec son souci, elle devient pour d'autres une messagère de bonnes nouvelles. Garizim et

Jérusalem sont absolument semblables et ne sont rien. *Le Père* cherche des adorateurs en esprit et en vérité.

Nous avons ici un tableau qui montre l'âme s'ouvrant à l'intelligence et à la réception des choses divines. La présentation des choses divines du caractère le plus élevé en grâce ne produit pas cela. Le coeur naturel reste fermé. On ne comprend pas du tout ces choses, alors même qu'il y a des besoins et d'ardents désirs moraux. Dieu opère dans la conscience. Alors la Parole est reçue. A ce moment le coeur ne va pas plus loin que sa capacité *présente*. Cependant les choses qui ont été dites, l'ont été pour le coeur; et la grâce fait qu'il se les approprie. Jésus avait été avec lui en grâce. Oh! quelle différence entre les spéculations de l'homme et Dieu voyant les campagnes blanches pour la moisson!

Le Seigneur, rejeté par l'orgueil de l'homme, rafraîchissait son âme, non avec l'eau du puits, mais avec l'amour qui trouve son bonheur en des coeurs remplis de misère, et qui boit à la seule source rafraîchissante qui ait coulé dans ce monde! Il avait à manger d'une viande que ses disciples ne connaissaient pas. Quelle place pour cette pauvre Samaritaine, pour nous-mêmes, de rafraîchir, misérables créatures que nous sommes, le coeur de Jésus, parce qu'il est amour!

2. «Qui nous fera voir du bien» (Psaumes 4: 6) «Viens et vois» (Jean 1: 47)

Maintenant mon oeil se repose sur Jésus: je vois le Seigneur descendu du ciel, un Homme... Si je regarde à moi, si je regarde autour de moi, que vois-je? Assez pour briser mon coeur, s'il y a un coeur à briser... Mais ici, je trouve un vrai repos — un Homme qui a satisfait le coeur de Dieu — cet Homme adorable, sur la terre, en la présence de Dieu, regardant à Dieu, un objet pour Dieu! Ce n'est pas le Messie nettoyant son aire, mais Celui en qui sont renfermés toutes les pensées et tous les conseils de Dieu — ce n'est pas l'homme qui périt en proie à la corruption, mais Jésus, le Fils de l'homme, qui, non seulement descend d'Abraham et de David, mais remonte jusqu'à Dieu, «fils d'Adam, fils de Dieu» (Luc 3: 21, 22, 38). C'est le second Homme — le dernier Adam, un Esprit vivifiant (1 Corinthiens 15: 45). Quelle ressource! car qu'est-ce que l'homme? Qu'est-on soi-même quand on connaît le péché de son propre coeur — un être qui, dès le commencement et jusqu'à aujourd'hui, a abandonné Dieu pour une pomme! Maintenant un Homme, un Homme béni apparaît: il prie... (Luc 3: 21). C'est l'Homme dépendant: car la dépendance est l'essence de l'Homme parfait. Nous voyons, il est vrai, Dieu resplendir partout, mais ici, nous le voyons en Jésus, l'Homme dépendant dans une place et dans une condition qui caractérisent la perfection dans l'homme. La source du péché en nous, c'est la volonté propre, l'indépendance. Ici, mon coeur trouve du repos dans un Homme dépendant, au milieu de l'affliction, mais traversant tout en perfection avec Dieu; que ce soit dans l'humiliation ou dans la gloire, cela ne fait aucune différence, car l'Etre parfait est toujours l'Etre dépendant. Et quand, au baptême de Jean, ce coeur divin exprime sa dépendance par la prière, ne reçoit-il pas de réponse? «Le ciel s'ouvre». Le ciel s'ouvrirait-il ainsi sur moi? Il est ouvert pour moi, sans aucun doute, mais je prie, parce qu'il est ouvert,

tandis qu'il s'ouvre sur Jésus, parce qu'il prie. Moi je viens et je regarde en haut, parce que les cieux furent ouverts sur Lui.

Quel admirable tableau de la grâce, et, nous ne craignons pas de le dire, le Père aimait à contempler ici-bas, au milieu de toute cette scène de péché, son Fils bien-aimé (Jean 8: 29). Rien, si ce n'est un objet divin, ne pouvait attirer ainsi le coeur de Dieu; et cependant c'était l'Homme humble et parfait. Il ne prend pas sa place de gloire éternelle comme Créateur, Fils de Dieu — il s'abaisse; il est baptisé. Il dit: «Je me confie en toi. Tu es le Seigneur» (Psaumes 16), et le Saint Esprit descend sur Lui comme une colombe, emblème digne de cet Homme sans tache, digne lieu de repos pour le Saint Esprit au milieu du déluge de ce monde. Oh! qu'il est précieux pour nous, que Jésus nous soit montré comme l'objet de Dieu.

Je sais quels sont les sentiments de Dieu à son égard. Je suis introduit dans son intimité; admis à l'entendre exprimer son affection pour son Fils, à voir les relations rétablies entre Dieu et l'homme.

Ainsi je trouve du repos, et mon coeur est en communion avec Dieu au sujet de son Fils bien-aimé. Le croyant seul en jouit, mais la relation est là. Et si je trouve en moi et autour de moi ce qui afflige mon âme, j'ai en Lui une source inépuisable de joie et de consolation... Que la terre et les cieux soient bouleversés, je continuerai à trouver mon repos en Lui. Quelle bénédiction pour le coeur de posséder l'objet dont Dieu lui-même est occupé!

«Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai trouvé mon plaisir» (Luc 3: 22).

3. «M'aimes-tu?» (Jean 21: 12-19)

Le Seigneur commence par la pleine restauration de l'âme de Pierre. Il ne lui reproche pas sa faute, mais il juge la source du mal qui l'a produite — la confiance en soi. Pierre avait déclaré que si tous reniaient Jésus, lui du moins ne le renierait pas, Le Seigneur lui demande donc: «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» et Pierre est réduit à reconnaître qu'il fallait l'omniscience de Dieu pour savoir que lui, qui s'était vanté d'avoir pour Jésus plus d'amour que les autres, avait réellement quelque affection pour Lui. Cette question répétée trois fois sonde en réalité les profondeurs de son coeur.

Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il dit: «Tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime». Jésus ne le laisse pas, que sa conscience n'en soit venue là. Néanmoins la grâce qui agissait pour le bien de Pierre — la grâce qui l'avait suivi malgré tout, priant pour lui avant qu'il eût senti ses besoins ou qu'il eût commis la faute — la grâce est parfaite ici comme auparavant. Car au moment où l'on aurait pu penser que tout au plus il serait restauré par la miséricorde divine, il reçoit le plus grand témoignage de grâce qui pût lui être conféré. Quand il est humilié de sa chute, et amené à dépendre entièrement de la grâce, la grâce surabondante se déploie envers lui. Le Seigneur lui confie ce qu'il aimait le plus — les brebis qu'il venait de racheter. Il les remet aux soins de Pierre. C'est la grâce qui s'élève et demeure au-dessus de tout ce que l'homme est, et qui, par conséquent, produit la confiance, non en soi-même, mais en Dieu comme celui en la grâce duquel on peut toujours se confier, qui est plein de grâce, parfait en

grâce Cette grâce est au-dessus, de tout, reste toujours la même, et nous rend capables d'accomplir son oeuvre, et envers qui? envers l'homme qui en a besoin. Elle crée la confiance selon la mesure dans laquelle elle agit.

Il me semble qu'il y a une progression dans ce que dit le Seigneur à Pierre. Il demande: «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» Pierre dit «Tu sais que je t'affectionne». Jésus répond «Pais mes agneaux». La seconde fois, il dit seulement: «M'aimes-tu?» omettant la comparaison entre Pierre et les autres, ce que Pierre avait d'abord prétendu. Pierre réitère la déclaration de son affection. Jésus lui dit: «Sois berger de mes brebis». La troisième fois, il dit: «M'affectionnes-tu?» employant les expressions mêmes de Pierre; et sur la réponse de Pierre qui saisit cet usage de ses paroles par le Seigneur, Jésus dit: «Pais mes brebis». Les rapports entre Pierre et Christ connu sur la terre, le rendaient capable de paître le troupeau du résidu juif — de nourrir les agneaux en leur montrant le Messie tel qu'il avait été, et d'agir comme un berger en guidant les plus avancés et leur procurant la nourriture.

Mais la grâce du tendre Sauveur ne s'est pas arrêtée là. Pierre pouvait encore sentir le chagrin d'avoir manqué une telle occasion de confesser le Seigneur au moment critique. Jésus l'assure que, s'il avait failli en le suivant avec sa propre volonté, il lui serait permis de le faire par la volonté de Dieu; et si, lorsqu'il était jeune, il se ceignait lui-même, d'autres le ceindraient quand il serait devenu vieux et le conduiraient où il ne voudrait pas. Il lui serait donné par la volonté de Dieu, de mourir pour le Seigneur, comme précédemment il s'était déclaré prêt à le faire par sa propre force. Maintenant aussi que Pierre était humilié et soumis entièrement à la grâce — qu'il savait qu'il n'avait point de force — qu'il sentait sa dépendance du Seigneur, sa complète incapacité s'il se confiait en sa propre puissance — maintenant, je le répète, le Seigneur appelle Pierre à le suivre; ce qu'il avait prétendu faire quand le Seigneur lui avait dit qu'il ne le pouvait pas. C'était ce que désirait son coeur... Ce qu'il avait eut la prétention de faire et ne l'avait pu, il le ferait maintenant — suivre Christ en prison et jusque dans la mort.

4. Le fils prodigue (Luc 15: 11-24)

Premièrement son éloignement de Dieu nous est dépeint. Aussi coupable au moment où il franchit le seuil de la maison paternelle et tourne le dos à son père, que lorsqu'il mange des gousses avec les pourceaux, il nous représente l'homme, trompé par le péché, dans le dernier état de dégradation auquel le péché le fait descendre. Ayant dépensé tout ce qui lui est échu selon la nature, le dénuement où il se trouve (plus d'une âme sent la disette en laquelle elle s'est plongée, le vide de tout ce qui l'entoure sans un désir pour Dieu ou pour la sainteté, et souvent sa chute dans ce que le péché a de plus avilissant), ce dénuement ne le porte pas vers Dieu, mais le conduit à chercher sa ressource dans ce que peut fournir le pays de Satan où l'on ne donne rien. Il se trouve au milieu des pourceaux. Mais la grâce opère; et la pensée du bonheur dans la maison de son père, et de la bonté qui y répandait la bénédiction autour d'elle, se réveille en son coeur. Là où l'Esprit de Dieu travaille, on trouve toujours deux choses: la conviction apportée à la conscience et l'attrait pour le coeur. C'est réellement la révélation de Dieu à l'âme; or Dieu est lumière et amour. Comme lumière il apporte la conviction dans

l'âme, mais comme amour il attire à Lui; alors une vraie confession est produite. Ce n'est pas simplement le fait d'avoir péché, mais d'avoir affaire à Dieu et de le désirer; mais en même temps la crainte à cause de ce qu'Il est, et cependant on est poussé à aller vers Lui. Tel était le cas de la femme, au chapitre 7, et de Pierre dans la nacelle. Cela produit la conviction que nous périssons, et un sentiment, faible peut-être mais vrai, de la bonté de Dieu et du bonheur de se trouver en sa présence, quoique nous ne soyons pas encore sûrs d'être reçus; mais nous ne pouvons plus demeurer dans le lieu où nous périssons. Il y a le sentiment du péché et l'humiliation; le sentiment qu'il y a de la bonté en Dieu, mais pas encore le sentiment de ce que la grâce de Dieu est réellement. La grâce attire — on va vers Dieu, mais on se contenterait d'être reçu comme un mercenaire — preuve que, bien que le coeur soit travaillé par la grâce, il n'a pas encore rencontré Dieu. Le progrès, d'ailleurs réel, ne donne jamais la paix. Il y a un certain repos du coeur à aller à Dieu; mais on ne sait pas quelle réception attendre, après s'être rendu coupable d'abandonner Dieu. Plus le fils prodigue s'approchait de la maison, plus son coeur devait battre à la pensée de rencontrer son père. Mais le père devance sa venue et agit envers lui, non selon ce que mérite son fils, mais selon son propre coeur paternel — seule mesure des voies de Dieu envers nous. Il se jette au cou de son fils, tandis que celui-ci est encore dans ses haillons et avant qu'il ait eu le temps de dire: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Ce n'était plus le moment de le dire. Cela était bon pour un coeur qui ne savait comment il serait reçu, mais non pour celui qui avait rencontré Dieu. Celui-là sait comment il a été reçu. Le fils prodigue se prépare à dire: Traite-moi comme l'un de tes mercenaires; semblable à ceux qui parlent d'une humble espérance et d'une place inférieure; mais quoique la confession soit complète quand il arrive, il ne dit plus: «Traite-moi comme un mercenaire». Comment l'aurait-il dit? Le coeur du père par ses propres sentiments, par son amour pour lui, par la place que son coeur lui avait donnée, avait déterminé, la position du fils. La position du père décidait de celle du fils. Cela se passait entre lui-même et son fils; mais ce n'était pas tout. Il aimait son fils, même tel qu'il était, mais il ne l'a pas introduit en cet état dans la maison. Le même amour qui l'a reçu comme fils, veut le faire entrer dans la maison en cette qualité, et tel que doit être le fils d'un tel père. Les serviteurs reçoivent l'ordre d'apporter la plus belle robe et de l'en revêtir. Ainsi aimés et reçus par amour, dans notre misère, nous sommes revêtus de Christ pour entrer dans la maison. Nous n'apportons pas la robe: Dieu nous la fournit. C'est une chose entièrement nouvelle, et nous devenons justice de Dieu en Lui. C'est la plus belle robe du ciel.

5. Comme une greffe sur un arbre sauvage

Je crois qu'une *nature* est proprement ce qui constitue un être quelconque et le fait être ce qu'il est: un ange, un homme, un animal, etc. Je ne pense pas que 2 Pierre 1: 4, soit le passage le plus simple et le plus clair pour expliquer ce point, parce que ce passage est particulièrement moral, et indique spécialement ce qui caractérise le chrétien comme tel. Ce qui me fait penser ainsi, c'est que ce passage parle de «très grandes et précieuses promesses», en cela il me semble avoir trait à ce que Jean 3 appelle «né d'eau», et: «Vous êtes déjà nets, à

cause de la parole que je vous ai dite». Cependant on ne peut le séparer de l'autre point — le don de la vie. Mais il parle de promesses, et d'échapper à la corruption qui est dans le monde.

Ce fait d'être né de nouveau, même les catholiques romains, les Wesleyens aussi, et la plupart des dénominations évangéliques l'admettent et s'en tiennent là; elles admettent une action du Saint Esprit par le moyen de la Parole, en vertu de laquelle l'homme est moralement purifié. Mais les Wesleyens disent qu'on peut perdre et retrouver cette purification, et même ceux qui ne vont pas si loin, la tiennent pour une simple purification de ce qui existe. Les Wesleyens disent que l'homme avait le corps, l'âme et l'esprit avant la chute; et qu'après la chute il a le corps, l'âme et l'esprit corrompus, mais qu'ensuite, étant né de nouveau, la corruption est enlevée; que, par conséquent, un homme peut être absolument parfait, comme homme, si la corruption est entièrement enlevée. Or je crois (sans traiter maintenant le sujet de la perfection) que c'est pour le moins une vue des plus défectueuses. Je crois que le Seigneur est un Esprit vivifiant, et que, par l'opération de l'Esprit Saint, «ce qui est né de l'Esprit est *esprit*», — non pas *l'Esprit* qui est Dieu; mais on est vivifié par sa puissance divine, tout comme ce qui est né de la chair est chair. Je reçois spirituellement de Christ la vie, comme je la reçois naturellement d'Adam. Dans ce sens, Christ est ma vie. Il est la vie éternelle (1 Jean 1), et «celui qui a le Fils de Dieu a la vie». Ce n'est pas moi, qui suis de la chair, qui vis, mais Christ vit en moi. C'est pour cette raison, à un point de vue abstrait, comme né de Dieu — car c'est ainsi que Jean considère les choses — qu'il est dit: «Il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu». Cette vie, nous l'avons dans la puissance de la résurrection de Christ; et l'Esprit Saint qui nous a été donné en vertu du sang de Christ, agit intérieurement sur elle. Aussi, comme Dieu avait soufflé en Adam, Christ, après sa résurrection, souffle en ses disciples. C'est pourquoi il est dit: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort» (Romains 8: 2). Une grande vérité accessoire découle de cela, c'est que Christ étant mort, Dieu me tient pour mort à la chair (Colossiens 3), et j'ai à me tenir pour tel (Romains 6), et à le réaliser (2 Corinthiens 4), afin que seule la vie de Christ soit manifestée.

Le point auquel je m'attache à ce sujet, c'est qu'il s'agit d'une communication réelle de la vie, en recevant Christ par la puissance de l'Esprit Saint, de manière que j'ai ce que je n'avais pas auparavant: Christ, devenu spirituellement ma vie par l'Esprit Saint, qui agit en elle en puissance; une création nouvelle en Christ, quoique la chair soit encore là. Or je ne suis pas dans la chair, mais en Christ; je suis tenu de la considérer comme morte, et c'est mon privilège de le faire. Naturellement c'est ce qui nettoie pratiquement, et par la Parole et selon la Parole. Je ne puis expliquer la chose physiologiquement, mais elle me paraît claire dans l'Écriture, et en vertu de ce fait, les saints vivront éternellement avec Dieu. «Ce qui est né de l'Esprit est esprit» — participe à la nature de ce dont il est né. Cette nature est sainte, elle aime, et, comme en Christ homme, elle obéit. En un mot, cette vie est, quant à sa nature, la reproduction de la vie de Christ. Si Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché; l'Esprit est vie à cause de la justice. C'est une chose aussi nouvelle qu'une greffe sur un arbre sauvage.

Quant à l'idée que nous sommes introduits dans la divinité, je ne m'en occupe pas, n'ayant jamais auparavant entendu parler d'une telle chose!... Dieu, comme Etre suprême, ne peut nous communiquer la divinité, mais en donnant la vie, il peut communiquer les éléments moraux de ce qu'il est.

6. Les Ecritures (2 Timothée 3: 14-17)

Le Seigneur Jésus lui-même dit, en parlant de Moïse: «Si vous ne croyez pas ses *écrits*, comment croirez-vous mes *paroles*?» (Jean 5: 46, 47). Ses paroles étaient celles de Dieu; il ne met pas en contraste ici l'autorité de ce qu'il disait avec l'autorité de la parole écrite, mais le contraste est dans les moyens de communication. Il a plu à Dieu d'employer l'Ecriture comme une autorité permanente. Pierre dit: «Aucune prophétie de l'*Ecriture*...» (2 Pierre 1: 20, 21). Beaucoup de prophéties n'ont pas été écrites; elles avaient l'autorité de Dieu pour ceux à qui elles étaient adressées. Car l'Ecriture mentionne plus d'une fois des prophètes qui ont nécessairement prophétisé, sans nous communiquer leurs prophéties.

Une foule de choses dites par Jésus lui-même, ne sont pas reproduites dans les Ecritures (Jean 21: 25); de sorte qu'il n'est pas seulement question de savoir de qui nous avons entendu une vérité, mais aussi du caractère de ce qui a été communiqué. Quand c'est pour le profit permanent du peuple de Dieu ou de son Assemblée, Dieu le fait mettre dans les Ecritures, et cela reste pour l'instruction et la nourriture de ses enfants dans tous les temps.

Les Ecritures sont l'expression permanente de la pensée et de la volonté de Dieu, possédant comme telles son autorité. Elles sont l'expression de ses pensées. Elles édifient et sont utiles; mais ce n'est pas tout: elles sont *inspirées*.

Elles enseignent, elles jugent le coeur, elles corrigent, elles disciplinent selon la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, c'est-à-dire parfaitement instruit de la volonté de Dieu, son esprit étant formé par cette volonté et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre. La puissance qu'il faut pour exécuter ces choses vient de l'action de l'Esprit. La sauvegarde contre l'erreur, la sagesse à salut, découlent des Ecritures qui sont capables de les procurer.

Cette parfaite et suprême autorité de l'Ecriture met-elle de côté le ministère? En aucune façon; elle est le fondement du ministère de la Parole. On est ministre de *la Parole*; on proclame — en se reposant sur la Parole *écrite* — la Parole qui fait autorité pour tous et est la garantie de tout ce que le ministre dit, en communiquant à ses paroles l'autorité de Dieu sur la conscience de ceux qu'il enseigne ou exhorte. Ce que dit la Parole fait taire toute opposition dans le coeur ou dans l'esprit du croyant. C'est ainsi que le Seigneur répondit à Satan, et le réduisit au silence (Luc 4: 1-13). Celui qui ne se soumet pas aux paroles de Dieu montre par là qu'il est rebelle à Dieu... L'Ancien Testament ne raconte pas l'histoire de Christ, la mission du Saint Esprit, la formation de l'Assemblée; parce que ces faits, n'étant pas encore accomplis, ne pouvaient être l'objet de ses instructions historiques et doctrinales; et l'Assemblée n'était pas même le sujet de la prophétie. Mais maintenant tout est complet; Paul nous dit qu'il était

un serviteur de l'Assemblée pour *compléter* la parole de Dieu (Colossiens 1: 25). Les sujets de la révélation étaient alors complétés.

La parole de Dieu parle de grâce aussi bien que de vérité. Elle proclame la grâce et l'amour de Dieu qui a donné son Fils unique, afin que des pécheurs tels que vous et moi, pussent être avec Lui, le connaître, le connaître profondément, intimement, véritablement — et jouir de Lui dès maintenant et pour toujours; afin que la conscience, parfaitement nettoyée, pût être en joie en sa présence, sans nuage, sans reproche et sans crainte. Etre tout cela dans son amour et de cette manière, c'est la joie parfaite. La Parole écrite vous dira la vérité quant à vous-même; mais elle vous dira aussi la vérité d'un Dieu d'amour déployant la sagesse de ses conseils.

J'ajouterai pour mon lecteur que le meilleur moyen pour lui de s'assurer de la vérité et de l'autorité de la Parole, c'est de lire la Parole elle-même.

7. Immortalité, vie éternelle et résurrection

Les Passages de l'Ancien Testament qui fournissent l'immense majorité des preuves alléguées pour la destruction des méchants, parlent de jugement et de destruction dans ce monde seulement. Tout ce qui est au delà, était alors obscur et invisible, sauf des lueurs qui pour la foi traversaient les ténèbres. Le système de l'Ancien Testament était le *gouvernement* de Dieu, non le salut qui introduit en la présence de Dieu et donne la vie éternelle, quoique ceux qui appartenaient à ce système fussent sauvés et vivifiés. Le «Destructionisme» affirme que la vie éternelle est donnée en Christ seul, mais il confond la vie éternelle et l'immortalité de l'âme, deux choses entièrement distinctes. Quant à la vie spirituelle divine, nous n'avons aucune vie en nous; nous sommes morts. Il ne s'agit pas simplement d'une vie qui n'est pas immortelle; nous n'en avons aucune. Cette doctrine nie que nous soyons vivants — non pas que *l'âme soit immortelle* — mais elle prétend que nous n'avons pas de vie en nous. On pourrait aussi bien et d'une manière plus vraie, s'en servir pour prouver que nous ne sommes pas vivants du tout, plutôt que de prouver que l'âme n'est pas immortelle. Cela ne s'applique pas à la question.

Une autre supposition fautive du Destructionisme, qui a servi de base à la pensée de la plupart des esprits qui en sont affectés, est que la mort est la cessation de l'existence. Cela est complètement dénué de fondement. En vérité, c'est une pétition de principe. Cela peut être ou ne pas être autant que l'homme peut le dire, d'après ce qu'il voit; car au delà de la mort il ne voit rien. Il peut alléguer que la cessation d'une organisation extérieure n'affecte pas et ne peut affecter ce dont il a la conscience, et il peut avoir les plus solides raisons pour rejeter ces suppositions quand la question est «d'être, ou de ne pas être». Il peut spéculer avec Platon, on raisonner rigoureusement comme Butler, mais il ne *sait* rien. Aussi loin que vont les indices, de l'Ancien Testament pour la foi, ils donnent la pensée que les pharisiens avaient de l'existence de l'âme après la mort (Actes des Apôtres 23: 8). Par exemple, quand la femme fit monter Samuel, ou quand David dit: «Moi, je vais vers lui, mais lui ne reviendra pas vers moi». Enoch et Elie donnent cependant de plus brillantes espérances au milieu des ténèbres,

quoique les ténèbres fussent toujours là. De sorte que le Seigneur pouvait reprocher aux sadducéens de ne pas connaître les Ecritures, ni la puissance de Dieu, en rejetant la résurrection; or la résurrection implique la vérité, péremptoire exprimée en Luc 20: 37, 38, que «pour lui tous vivent». Les Ecritures ne font à cet égard aucune différence entre les saints et les pécheurs: il n'était pas seulement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (non le Dieu des morts, mais des vivants); or le fondement de cette vérité n'était pas leur piété, mais le fait que pour Dieu *tous* vivent, lors même que pour l'homme ils sont morts. Les sadducéens ne sont pas une race nouvelle; mais ils «errent, ne connaissant pas les Ecritures». L'Ancien et le Nouveau Testament, l'un comme l'autre, n'expriment nullement la pensée que, pour l'homme, mourir, c'est cesser d'exister: les croyants meurent, Christ mourut tout autant et tout aussi réellement que les pécheurs. Si la *mort* a le sens de cesser d'exister, alors les saints et Christ ont cessé d'exister. Or ce qui a cessé d'exister peut-il ressusciter?

Mais cette question contient un autre point vital. L'expiation est non avenue, de même que notre responsabilité à laquelle elle s'applique. Si je n'ai pas plus d'âme qu'une bête, bien que d'une nature animale de beaucoup supérieure, ma responsabilité n'existe plus. Vous ne pouvez rendre responsables de péchés un chien ou un éléphant. Quand je suis converti je me repens, je juge mes péchés passés; je sens que j'ai manqué à ma responsabilité; j'apprends que, par une grâce infinie, Christ est mort pour mes péchés. Ce n'est pas seulement qu'il devient la vie — une vie nouvelle pour mon âme. Grâce à Dieu, cela est vrai; mais il est mort, et a fait propitiation pour mes fautes, pour mes péchés, quand je n'avais pas encore cette vie. Il est mort pour mes péchés, et cela afin que je *vive*. Si la vie éternelle était donnée à un animal, il ne pourrait se repentir de fautes passées; le Seigneur, soit dit en toute révérence, ne pourrait faire propitiation pour ses péchés précédents; il l'a fait pour les miens, béni soit son nom.

8. La divinité de Jésus Christ

Christ était le Jéhovah de l'Ancien Testament qui pouvait dire: «Y a-t-il un Dieu hors moi? je n'en connais point» (Esaïe 44: 8). Toute la plénitude de la déité a habité et habite «corporellement en Lui». Il était «Emmanuel» (Dieu avec nous) — son nom était appelé «Jésus» (JAH — le Sauveur), car «c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés». Quand Esaïe (Esaïe 6) vit l'Eternel des armées, trois fois saint, il vit, dit Jean, la gloire de Christ et parla de Lui (Jean 12: 41). Voyez aussi Daniel 7: 9, 22; 1 Timothée 6: 15; Apocalypse 19: 11, 16.

Nous lisons: «Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu; et la Parole était Dieu». Quelque éloigné que soit un commencement auquel ma pensée puisse atteindre, Il était déjà alors. Et, afin qu'on ne puisse alléguer que la Parole était inhérente comme «raison», *sans* être une PERSONNE, l'Ecriture ajoute: «Elle était au commencement auprès de Dieu», elle était toujours une personne distincte. Et, de peur qu'on n'allègue qu'il était en quelque mesure inférieur, Paul nous dit: «En lui, toute la plénitude s'est pluie à habiter» (Colossiens 1: 19), car c'est là la vraie force du passage. Ainsi il déclare que le fait a eu lieu, «car en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement» (Colossiens 2: 9). Personnellement, il «s'est anéanti lui-même» (Philippiens 2: 7). Il n'aurait pu le faire s'il n'avait

été Dieu. C'est un péché pour une créature d'abandonner son premier état. Le Seigneur souverain peut descendre en grâce; chez lui c'est de l'amour. Dans cette position, il reçoit *tout*. Toutes les paroles qu'il prononce lui sont données. Quoique immuable dans sa nature comme Dieu, il est néanmoins ici-bas un homme dépendant. Il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu — il est scellé par le Père; alors la gloire qu'il avait avant que le monde fût, lui est donnée du Père. Or, dans cette condition de serviteur obéissant, ayant une révélation que *Dieu lui a donnée*, le jour et l'heure de son action judiciaire n'étaient pas révélés (Marc 13: 32). «Ce n'est pas à vous», dit-il à ses disciples, «de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité» (Actes des Apôtres 1: 7). Le Psaume 110 répond exactement à cela: «Assieds-toi à ma droite, *jusqu'à* ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds». Quand? Assieds-toi là, dans cette place de gloire, *jusqu'à* ce que...; il n'est rien dit de plus. Or, je ne prétends pas expliquer — à Dieu ne plaise que je le fasse — comment ces choses se concilient.

Je vois pleinement dans les Ecritures, non pas simplement *la divinité* (Romains 1: 20), mais la déité (Colossiens 2: 9) de Christ, maintenue par la vérité que *nul* ne peut *connaître* le Fils, si ce n'est le Père. Le Père, nous le connaissons: il est simplement le Dieu adorable (Matthieu 11: 27). La nature divine du Fils semblait, pour ainsi dire, exposée à un danger par sa complète humiliation; il n'en est pas ainsi du Père. La nature du Fils est sauvegardée (quant à mes pensées) par le fait que son Etre est absolument insondable. Je crois qu'il est tel. Je sais qu'il est le Fils; je sais qu'il est un homme, un vrai homme. Je sais qu'il est «Je SUIS», «le vrai Dieu». *Comment* concilier cela, je ne le sais, quoique je voie et sache que ces choses vont ensemble — je suis bien aise de ne pas le savoir comme créature. Si je le savais, j'aurais perdu cette plénitude divine qui, si elle avait pu être sondée quand elle habitait dans l'humanité, n'aurait pas alors été vraiment divine. Par grâce, je connais Dieu; l'homme aussi, je le connais dans un certain sens; mais Dieu devenu homme, est au delà de tout — même de mes pensées spirituelles. Qu'il en soit ainsi, c'est une grâce infinie, et pour moi un sujet d'adoration. Je suis certain, pour la bénédiction de mon âme, qu'il est à la fois homme et Dieu, — Fils du Père aussi — car les personnes sont aussi distinctes que leur nature est véritable. Dite à un chrétien que le Fils a envoyé le Père, aussitôt il s'indignerait instinctivement. Mais dites-lui que le Père a envoyé le Fils, c'est un sujet de profonde joie pour son âme.

9. «La foi sans les oeuvres est morte» (Jacques 2 : 26)

Quand Paul avait été dans le troisième ciel, il n'était après tout qu'un pauvre mortel; et, respectueusement parlant, comme Dieu l'avait exposé au danger, quoique ce fût pour sa bénédiction, il lui envoya un correctif. Le mal qui se trouvait en Paul nécessitait sans doute cela; mais la bonté même de Dieu, pensant en grâce au mal qui est en nous, le lui avait envoyé. Paul, on peut le voir, en tira occasionnellement profit et avantage. Or je ne dis pas que l'épître de Jacques soit une écharde pour la chair, mais elle en est un excellent correctif; elle est une ceinture autour des reins. Par elle, nos reins sont ceints de la vérité; vérité extrêmement élevée et céleste, dans laquelle nous sommes introduits; élévation à laquelle la foi nous

amène. Le fait que c'est la foi (c'est-à-dire un principe qui nous sort de nous-mêmes pour nous établir sur ce qui est en Dieu et sur sa révélation), pourrait nous amener, comme Paul, à cause de notre profonde perversité, non pas à être hors de la chair, ce qui devrait avoir lieu, mais à nous enfler, à nous servir de notre liberté comme d'une occasion pour la chair. Il est terrible qu'il en soit ainsi; mais c'est notre condition à nous, pauvres misérables créatures.

Jacques, en réalité Dieu, nous montre, avec une énergie morale particulière, qui agit puissamment sur la conscience, que la puissance réelle de la foi se montre dans notre vie. Sa réalité se distingue à ses fruits, et cette parole nous met à l'épreuve. Nul plus que Jacques ne parle de ces choses, comme étant le fruit de la grâce souveraine selon toute l'excellence qu'elle a dans les écrits de Paul. «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures» (Jacques 1: 18).

Il rattache aussi cette vie à la loi de la liberté où la nouvelle nature, le nouvel homme et la volonté prescrite marchent ensemble. Si je commande à mon enfant de se rendre où il désire aller, et que je lui en indique le chemin, c'est l'obéissance; mais c'est la loi de la liberté. Jacques parle de trois lois, ou de la loi sous trois aspects. D'abord, la loi proprement dite, sous laquelle, si l'on est coupable en un point, on l'est en tous. L'autorité du législateur a été méprisée là où la convoitise agissait. On est tout à fait coupable. Secondement, la loi royale de perfection subjective: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. C'est faire ce qui est bien. Troisièmement, la loi parfaite de la liberté dans laquelle je regarde; c'est-à-dire la révélation du chemin de la nature divine dont je suis rendu participant. La révélation m'en montre la perfection, la nature divine m'y fait trouver mes délices. Je suis actuellement béni en accomplissant cette loi.

Que Jacques parle uniquement des fruits de la foi dans la justification par les oeuvres, et cela est évident par le fait que les exemples qu'il prend n'étaient pas du tout les fruits de la conscience naturelle. L'un est l'exemple d'un père faisant mourir son fils, l'autre celui d'une prostituée trahissant son pays. Abraham abandonnait tout à Dieu, même les promesses selon la chair, dans une obéissance absolue, comptant sur Lui, même pour recouvrer son fils Isaac, selon la parole de Dieu; l'autre s'identifiait avec le peuple de l'Eternel avant qu'ils eussent remporté une seule victoire en Canaan sur leurs puissants ennemis. Nul ne pénètre par la Parole plus profondément que Jacques dans les principes et l'activité du coeur humain, ou ne considère la grâce et la foi comme étant tout; mais il veut que ce soit une chose réelle et pratique, et non une connaissance spéculative. Nous avons besoin de cela, et nous en jouissons si nous sommes vrais de coeur.

10. «Un arbre mauvais» (Matthieu 7: 18)

Le jeune homme qui vint au Seigneur en demandant: «Quel bien ferai-je?» et disant: «J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse», n'avait pas une mauvaise conscience au sens propre du mot. Il pensait qu'il se conduisait très bien, et il vint pour savoir quelle était la meilleure chose qu'il pût faire; il ne demandait pas à être sauvé. Le Seigneur agit avec lui comme il fit avec Saul de Tarse. Il applique la loi aux mobiles mêmes de son coeur. Saul pouvait

être satisfait de ce qu'il était sans reproche quant à la justice qui est par la loi, mais quand la loi disait: «Tu ne convoiteras pas», tout était fini. Il était découvert et condamné: «Etant autrefois sans loi, je vivais; mais le commandement étant venu, le péché a repris vie, et moi je mourus». Pourquoi? Non pas parce que la loi est mauvaise, mais parce qu'elle est juste et que je ne le suis pas. Le Seigneur ne reproche pas au jeune homme de n'avoir pas observé la loi. Il lui dit d'aller, de vendre tout ce qu'il possédait et de le donner aux pauvres. Cela fait ressortir immédiatement la convoitise, l'amour de l'argent: «Et il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens».

Voyez encore comment le Seigneur se sert de la loi, dans le cas de la femme surprise en adultère (Jean 8). Les scribes et les pharisiens l'amènent devant Lui, espérant méchamment le prendre en faute. S'il disait: Lapidez-la, il ne se montrait pas plus un Sauveur que la loi; s'il disait: Ne la lapidez pas, il violait la loi. Le Seigneur n'affaiblit pas l'autorité de la loi, mais il leur applique à tous la lumière, en disant: «Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle». Ils se trouvent placés en la présence de Dieu, et ils sortent un à un, reconnaissant pratiquement qu'ils avaient tous péché, et qu'ils étaient sous la condamnation de la loi. Ils éprouvent la puissance révélatrice de Dieu — le voile est enlevé, et ils ne peuvent le supporter.

Notre conscience peut être tout à fait à l'aise pendant que nous sommes loin de Dieu et que nous ne sommes pas réveillés; mais dès que nous venons à considérer ce que nous sommes en présence de Dieu, nous découvrons que notre cas est désespéré. Nous savons tous, plus ou moins, ce qu'est la propre justice, et nous pouvons assez bien nous en accommoder, jusqu'à ce que nous sentions l'œil de Dieu sur nous. Il n'y a pas d'homme non lavé dans le sang de Christ, qui, s'il était appelé à venir répondre de lui-même à Dieu, ne cherchât à fuir aussi vite qu'il pourrait. Il pourrait avoir une excellente réputation et la mériter aussi, mais il n'a pas une conscience parfaite. Nous pouvons marcher longtemps comme des honnêtes gens, sans rien qui choque la conscience; mais du moment que la présence de Dieu est reconnue, le voile disparaît, on voit Dieu, et sa Parole sonde les pensées et les intentions du cœur: nous comprenons alors les paroles du pauvre Job (et il n'y avait aucun homme comme lui sur toute la terre): «Il ne lui répondra pas sur un point entre mille». «Si j'étais parfait, il me montrerait pervers. Si je me lave avec de l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, alors tu me plongeras dans un fossé et mes vêtements m'auront en horreur». C'est-à-dire que, quoiqu'il fût pur aux yeux des hommes, il était au regard de Dieu comme un homme sorti d'un fossé. Il dit ensuite: «Il n'y a pas entre nous un arbitre qui mettrait sa main sur nous deux. Qu'il retire sa verge de dessus moi, et que sa terreur ne me trouble pas». C'est ce que nous avons trouvé en Christ, Dieu a ôté notre terreur et notre crainte (1 Jean 4: 17, 18).

La loi connue dans sa spiritualité est très utile de cette manière pour convaincre l'âme. Elle exige de nous ce que nous devons être pour Dieu, et la loi de Dieu nous l'indique; alors elle nous dit, si nous n'y répondons pas, que nous sommes maudits. L'apôtre fait même un pas de plus en [Romains 7](#). Un homme peut être vivifié, né de Dieu, de manière à dire: Je hais

ces choses mauvaises que je pratique. La loi dit: Je les hais aussi, et c'est pourquoi je te maudis. C'est parce que la loi est parfaite, «sainte, juste et bonne», qu'elle nous tue; elle nous tue moralement, parce que nous sommes pécheurs. Elle est utile de cette manière, mais cela finit toujours par la condamnation... Quand la loi se présente à la conscience en disant: «Tu ne convoiteras pas», aucun homme ne peut y faire face; la convoitise de la chair est découverte, et il est démontré qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu. «Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu». Voilà la somme de la loi. Quelquefois la chair peut se livrer à des excès et à des orgies, d'autres fois elle peut être très respectable; mais ce qui est vrai de tous les hommes dans leur état naturel comme enfants d'Adam, c'est que l'homme est un arbre mauvais et ne peut porter de bons fruits.

11. Le commandement de l'Eternel à Josué (Josué 1: 1-9)

Il n'y a rien de plus déraisonnable pour *le monde* que la marche tracée pour nous par la Parole — rien qui nous expose plus à la haine de son prince. Si Dieu n'est pas avec nous dans ce chemin, il n'y a rien de plus insensé; s'il y est avec nous, rien de plus sage. Si nous n'avons pas la force que donne sa présence, nous n'osons pas nous fier à sa parole; dans ce cas, nous devons nous garder de sortir pour combattre. Mais ayant le courage que donne la toute-puissance de Dieu par ses promesses, nous pouvons nous attacher à la bonne et précieuse Parole de notre Dieu: ses préceptes les plus sévères ne sont que la sagesse qui nous fait découvrir la chair, et des instructions sur la manière de la mortifier, en sorte qu'elle ne puisse ni nous aveugler, ni nous enchaîner.

Le sentier le plus difficile, celui qui nous conduit à la lutte la plus ardente, n'est autre que le chemin de la victoire et du repos qui nous fait avancer dans la connaissance de Dieu. C'est le chemin dans lequel nous sommes en communion avec Dieu, avec Celui qui est la source de toute joie; c'est le gage et l'avant-goût d'un bonheur éternel et infini.

L'Eternel exhorte Josué à étudier soigneusement ce livre de la loi: «Car alors tu feras réussir tes voies, et alors tu prospéreras» (chapitre 1: 7, 8). Nous trouvons donc ici les deux grands principes de la vie et de l'activité spirituelles: premièrement, la présence assurée de la toute-puissance de Dieu, de sorte que rien ne peut tenir devant son serviteur; secondement, la réception de sa Parole, la soumission à sa Parole, l'étude attentive de sa Parole, la prenant pour un guide absolu et ayant le courage de le faire, à cause des promesses et des exhortations de Dieu.

En un mot, l'Esprit et la Parole sont le tout de la vie spirituelle. Revêtue de cette puissance, la foi va de l'avant, fortifiée par la Parole encourageante de notre Dieu. Dieu a dans le monde un chemin où Satan ne peut nous atteindre. C'est celui où Jésus a marché. Satan est le prince de ce monde; mais il y a un sentier divin pour le traverser, un sentier unique où la puissance de Dieu se trouve. La Parole nous le révèle. C'est ainsi que le Seigneur a lié l'homme fort. Il agissait par la puissance de l'Esprit et faisait usage de la Parole. On ne peut séparer l'Esprit et la Parole sans tomber soit dans le fanatisme, soit dans le rationalisme — sans se placer hors

de la dépendance et de la direction de Dieu. La simple raison deviendrait le maître des uns, et l'imagination, celui des autres.

Quoique le commandement de Dieu («Ne t'ai-je pas commandé?» chapitre 1: 9) nous inspire un courage que nous n'aurions pas sans lui, aucune révélation n'est en elle-même la force pour agir.

Nous avons dans le Nouveau Testament un exemple frappant de ce principe. Paul fût ravi jusqu'au troisième ciel où il entendit des choses qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer (2 Corinthiens 12). Était-ce cela qui lui donnait la force dans la lutte? Sans doute, cela donnait intérieurement à ses pensées un essor qui a réagi sur son oeuvre entière; mais ce n'était pas la force pour accomplir l'oeuvre. Au contraire, cela tendait à nourrir la fausse confiance de la chair, ou du moins la chair l'aurait fait servir à la glorification de soi-même.

De telles révélations rendaient l'humiliation nécessaire, et tiraient de Dieu, non de nouvelles faveurs (bien que tout fût faveur), mais ce qui humiliait l'apôtre et le rendait faible et méprisable quant à la chair. Étant donc faible, la force lui est fournie d'une autre manière: non par l'usage ou la conscience des révélations, ce qui l'aurait rendu faible, en servant à l'exaltation de la chair, mais par la grâce et la force de Christ, lesquelles s'accomplissaient *dans cette infirmité*. Là se trouvait sa seule force; et il se glorifiait dans cette infirmité dans laquelle la puissance de Christ s'accomplissait en lui, l'infirmité donnant à cette puissance l'occasion de se manifester. Cette infirmité, en prouvant que Paul était faible, prouvait aussi que Christ lui-même était dans l'oeuvre avec Paul. Nous avons toujours besoin de recevoir de Christ une force immédiate quand nous agissons de sa part — une force qui s'accomplit dans la faiblesse, pour faire son oeuvre — une force permanente, car sans Lui nous ne pouvons rien. Rappelons-nous cette vérité.

12. Le grand trône blanc (Apocalypse 20: 11-15)

Voici maintenant le jugement des morts. Il n'est pas question de la venue de Christ ici (comparez Apocalypse 19: 11-21). Un grand trône blanc, est dressé; le jugement s'y exerce selon la pureté de la nature de Dieu. Il ne s'agit pas ici des voies de Dieu envers la terre, ou envers la puissance du mal, mais envers les âmes. Le ciel et la terre, scènes du jugement, disparaissent; les secrets des coeurs des hommes sont jugés par Celui qui les connaît tous (Romains 2: 16). Le ciel et la terre s'enfuient de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et les morts, les grands et les petits, se tiennent devant le trône, (Jean 5: 28, 29; Actes des Apôtres 24: 15). Le jugement est selon les oeuvres, d'après ce qui est écrit dans les livres de mémoire (Jean 12: 48). Cependant un autre élément est mis en évidence. La grâce souveraine seule avait sauvé selon le dessein de Dieu (2 Timothée 1: 9, 10; Ephésiens 2: 8, 9). Il y avait un livre de vie. Quiconque n'y était pas écrit était jeté dans l'étang de feu. Mais c'est la scène de clôture et de séparation finale pour toute la race des hommes et pour ce monde. Et, bien que chaque homme soit jugé selon ses oeuvres, toutefois la grâce souveraine seule en a délivré quelques-uns; et quiconque n'était pas trouvé dans le livre de la grâce était jeté dans l'étang de feu. La mer rendit les morts qui étaient en elle; la mort et le hadès rendirent

les leurs. Le jugement divin met fin pour toujours à la mort et au hadès. Le ciel et la terre s'enfuient, mais ils renaîtront; la mort et le hadès jamais. Il n'y a pour eux qu'une destruction et un jugement divins. Ils sont considérés comme la puissance de Satan. Il a la puissance de la mort et les portes du hadès; c'est pourquoi la mort et le hadès sont détruits judiciairement pour toujours, Ils n'auront plus jamais de puissance. Ils sont personnifiés; mais il n'est pas question naturellement de les tourmenter ou de les punir; c'est quand le diable lui-même est jeté dans l'étang de feu qu'il est question de tourment au chapitre 25: 10. Mais la mort n'était pas détruite alors; car les méchants qui étaient morts n'avaient pas encore été ressuscités pour le jugement. Maintenant ils le sont; et le dernier ennemi est détruit. Je ne doute pas que la force de l'image ne soit dans ce que tous les morts maintenant jugés (tout le contenu du hadès, dans lequel s'était trouvée la puissance de la mort) sont jetés dans l'étang de feu, de sorte que la mort et le hadès qui n'avaient d'existence que dans leur état, sont détruits entièrement et judiciairement en y étant jetés. Les saints étaient sortis dès longtemps de la mort et du hadès (1 Corinthiens 15: 51-57; 1 Thessaloniens 4: 13-18; Apocalypse 20: 4-6); mais ces derniers subsistent pour les méchants. Or ces deux personnifications sont, comme conséquence du jugement du trône blanc, jetés dans l'étang de feu — la mort seconde. La limite et la mesure pour y échapper, c'est le livre de vie.

La seconde mort

L'expression «la seconde mort» s'explique par la Parole elle-même. C'est l'étang de feu, et il est dit que le tourment y subsistera (non au chapitre 20: 14) chapitre 21: 8. C'est la seconde mort, non pas ce qui l'occasionne; les méchants y ont leur part. Si vous me demandez ce que je pense de la seconde mort, je répondrai que c'est la séparation, judiciaire de l'homme d'avec Dieu, dans l'étang de feu, comme la mort est la séparation de l'âme et du corps... Nous trouvons que ceux qu'on y voit sont des êtres, vivants qui y sont tourmentés (Apocalypse 14: 10, 11; 20: 10). Ce n'est donc *pas* cesser d'exister... Il n'est pas prouvé du tout que quoi que ce soit cesse d'exister, comme châtement, par l'étang de feu. Une telle signification ne saurait s'appliquer à la mort et à l'enfer: et dans aucun cas le tourment ne signifie cesser d'exister. Le tourment cesse quand la personne tourmentée cesse d'exister; c'est-à-dire que la seconde mort n'est pas la cessation de l'existence, car elle est l'étang de feu.

13. Une vie d'activité dans l'obscurité

Jésus était le plus isolé des hommes et en même temps le plus accessible et le plus affable, il était le plus isolé, parce qu'il vivait dans une communion absolue avec son Père et ne rencontrait ni écho, ni sympathie pour l'amour parfait qui se trouvait en Lui. Il était le plus accessible, le plus affable des hommes, parce qu'il était cet amour pour les autres. En parlant de l'oeuvre ineffable qui a ouvert à cet amour un chemin à travers tout le péché, il dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême; et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Ce baptême d'amertume et de mort qui mit fin au péché, même dans sa dernière forteresse et son dernier droit de destruction à cause de la justice de Dieu contre nous, donna libre cours à cet amour dans ses desseins infinis de grâce; car l'amour sait trouver d'une manière infinie ce

qu'il faut pour le bonheur de l'objet aimé, et l'amour de Dieu se propose ce qui est au delà de toutes nos pensées. Il est la source des pensées du Dieu infini. Et encore, quand sur la fin de sa course, l'occasion se présente, au moment où l'incrédulité des *siens* lui fait dire: «Jusques à quand serai-je avec vous et vous supporterez-vous?» (car — et c'est ce qu'il attend de nous dans ce pauvre monde — il n'y avait pas, même dans les siens, de foi ou de capacité pour user des ressources de grâce et de puissance qui étaient en Lui), il ajoute, sans même l'intervalle d'un instant: «Amène ici ton fils» (Luc 9: 41). Le sentiment d'être isolé dans son amour, tellement que d'autres ne savaient même pas en profiter, n'arrête pas un seul instant son énergie et son activité. La même phrase qui contient le «jusques à quand», dit aussi: «Amène ici ton fils».

Quelle était donc la vie de ce Jésus, Homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur? Une vie d'activité dans l'obscurité, faisant pénétrer l'amour de Dieu dans les coins les plus cachés de la société, partout où les besoins étaient les plus grands; parmi ceux que l'orgueil humain repoussait, afin de maintenir sa propre réputation, mais que l'amour de Dieu cherchait, parce qu'il n'avait pas besoin d'établir ou de conserver une réputation pour Lui-même. Il était toujours le même; et plus il se compromettait en apparence, plus il se manifestait dans une perfection qui ne s'est jamais démentie. L'amour de Dieu n'avait pas besoin, comme la société humaine, de se protéger contre ce qui le mettait trop à découvert. Il était toujours lui-même. La vie pénible de Jésus se passait à chercher les âmes dans toutes les circonstances. Cette vie pénétrait dans tout ce qui pouvait la mettre à l'épreuve, mais nous y trouvons une réalité divine qui n'a jamais manqué; alors — en présence de la propre justice et de l'orgueil, et de la tyrannique audace de contradiction des pécheurs, ou en faveur de quelque pauvre âme écrasée, ou enfin, pour justifier les voies de Dieu en leur faveur — nous découvrons dans cette vie de temps en temps une mine divine de pensées touchantes et exquises, une profondeur de vérité qui trahissait sa perfection par sa simplicité, montrant une âme toujours nourrie de la communion la plus intime avec l'amour infini et la sainteté parfaite; celui qui pouvait dire: «Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu»; celui qui pesait le mal par la perfection de bien qui était en Lui, et trouvait dans les terribles découvertes (si l'on peut parler de découvertes là où tout était à nu) que faisait la sainteté de son âme, des occasions de manifester un amour infini — ou plutôt, c'était l'amour d'un Etre saint qui faisait ces découvertes, un amour se revêtant d'une grâce qui, par son humiliation même, se mettait à la portée de tous les besoins du coeur, et se montrant, en même temps, en présence de l'orgueil de l'homme, à la hauteur de la dignité et de la majesté de Dieu.

14. L'Assemblée qui est son corps (Ephésiens 1: 22, 23)

Voici la vue scripturaire de l'Eglise ou Assemblée de Dieu. Elle est formée par la descente du Saint Esprit. Le Saint Esprit est donné de la part de Dieu aux croyants comme sceau de leur foi, en raison de ce qu'ils sont purifiés par le sang de Christ. Ils sont scellés pour le jour de la rédemption. L'effet de ce sceau dans l'individu n'est pas notre sujet actuel, bien que ce sujet

soit rempli de bénédictions et tout aussi important que d'autres dont nous parlerons. Mais le résultat de ce sceau quant à l'Assemblée, tel que l'établit l'Écriture, c'est qu'elle est le corps de Christ, chaque individu ainsi scellé étant uni à Christ, la Tête, et, individuellement, membre de son corps. Tous ceux qui sont scellés ainsi forment son corps. Ce corps est constitué sur la terre, quoiqu'il doive être consommé comme un tout dans la gloire; car l'Esprit Saint est descendu ici-bas en vertu de ce que la Tête est un Homme exalté à la droite de Dieu. On voit cela dans l'épître aux Ephésiens, 1: 19-23, comme objet des conseils de Dieu; et en 1 Corinthiens 12, comme existant de fait ici-bas...

Le chapitre 5 de l'épître aux Ephésiens montre clairement ce qu'est ce corps: l'Épouse de Christ, l'Assemblée, ce que Christ a aimé, ce qu'il se présentera à lui-même, comme Dieu a présenté Eve à Adam. Sans aucun doute, cette Assemblée est établie sur la terre, parce que l'Esprit Saint est descendu sur la terre et que le baptême du Saint Esprit a eu lieu alors; mais c'est une réalité — si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; si un membre se réjouit, tous se réjouissent avec lui. Nous sommes membres les uns des autres; fait dont la cène du Seigneur est le symbole et le lien extérieur (1 Corinthiens 10: 17). Le baptême d'eau n'est pas ce qui nous fait membres de l'Assemblée.

L'Assemblée n'est pas encore complète selon le dessein de Dieu. Le Seigneur dit: «Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront point contre elle» (Matthieu 16: 18). Cela n'est pas encore pleinement accompli. Du moins nous croyons que des âmes seront encore converties. Dieu ne tarde pas pour ce qui concerne sa promesse, mais il est patient. Ainsi Pierre dit: «Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante... vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle» (1 Pierre 2: 4, 5). De même, en Ephésiens 2: 21: «En qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur». Dans le premier cas (Matthieu 16: 18), le Seigneur lui-même édifie; dans les deux autres, il n'est parlé d'aucune instrumentalité: les pierres vivantes viennent, l'édifice croît pour être un temple saint. C'est l'oeuvre du Seigneur, elle ne peut manquer, les pierres sont des pierres vivantes, édifiées sur Christ, la Pierre vivante. L'édifice peut être visible, comme il l'était au commencement; ou invisible, comme il l'est devenu par le péché de l'homme. Mais le Seigneur construit le temple, et cela ne peut faillir, et Son oeuvre ne peut être annulée...

Le corps de Christ, quoique établi manifestement et visiblement sur la terre, ne peut avoir de faux membres, parce qu'il est tel, par une union réelle — par le moyen du Saint Esprit — avec Christ, sa Tête glorifiée. Le baptême du Saint Esprit l'a formé, et non le baptême d'eau. C'est l'Assemblée que Christ a aimée, pour laquelle il s'est livré lui-même, afin de la sanctifier et de la purifier par la Parole, et qu'il se présentera à lui-même glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable. Il la nourrit et la chérit comme un homme son propre corps, car nous sommes membres de son corps. Mais comme cela a lieu par le Saint Esprit descendu du ciel, l'Assemblée revêt un autre caractère. Elle est une habitation de Dieu par l'Esprit — sa maison; identique à son origine, avec le corps, comme étendue — le Seigneur ajoutant chaque jour ceux qui devaient être sauvés. Ce sera aussi un caractère éternel de l'Assemblée de Dieu. A

Lui soit gloire dans l'Assemblée pour tous les âges du siècle des siècles! tel est le désir de l'apôtre; et dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre l'habitation de Dieu, la Jérusalem céleste, sera avec les hommes. Voilà ce que Christ édifie; l'édifice est formé de pierres vivantes et croît pour être un temple saint; l'ouvrier, c'est le Seigneur lui-même dans sa grâce. Satan ne peut prévaloir contre cette Assemblée.

15. La valeur de la mort de Christ

Ai-je besoin de rédemption? Nous avons la rédemption par son sang, une rédemption éternelle, car, «avec son propre sang, il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle» (Hébreux 9: 12).

Ai-je besoin de pardon? Cette rédemption que j'ai par son sang, est le pardon des péchés — car, sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission (Hébreux 9: 22).

Ai-je besoin de paix? Il a fait la paix par le sang de sa croix (Colossiens 1: 20).

Ai-je besoin d'être réconcilié avec Dieu? Quoique nous fussions pécheurs, il nous a toutefois maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort, pour nous présenter saints et irrépréhensibles devant Dieu. Quand nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils (Colossiens 1: 21, 22; Romains 5: 10).

Ai-je le désir d'être mort au péché et que ma chair soit crucifiée avec ses affections et ses convoitises? «Je suis crucifié avec Christ» (Galates 2: 20; Romains 6: 6, 10). C'est aussi ce qui me délivre de la condamnation et du fardeau de la loi qui a pouvoir sur un homme aussi longtemps qu'il vit.

Est-ce que je sens le besoin d'une propitiation? Christ a été présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang. D'une justification? Je suis justifié par son sang. (Romains 3: 25; 5: 9).

Voudrais-je avoir une part avec Christ? Alors, il faut qu'il meure; car, à moins que le grain de blé, tombant en terre ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (Jean 12: 24).

Vous faut-il une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints? La réponse est dans le sang de Jésus, le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair (Hébreux 10: 19, 20).

Dans quelle puissance le grand Pasteur des brebis a-t-il été ramené d'entre les morts? Dans celle du sang de l'alliance éternelle (Hébreux 13: 20).

Comment ceux qui étaient sous la malédiction de la loi en ont-ils été rachetés? Par Christ, qui est devenu malédiction pour eux; comme il est écrit: Maudit est quiconque est pendu au bois (Galates 3: 13; Romains 10: 4).

Comment sommes-nous lavés de nos péchés? Il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang, car son sang nous purifie de tout péché (Apocalypse 1: 5; 1 Jean 1: 7).

Si je désire être délivré du monde, c'est par la croix, par laquelle le monde m'est crucifié et moi au monde (Galates 1: 4; 6: 14).

Si l'amour de Christ m'étreint envers les hommes, sachant, combien le Seigneur doit être craint, comment cela a-t-il lieu? Parce que je juge ceci, que si un est mort pour tous, c'est que tous étaient morts (2 Corinthiens 5: 10-17).

Si je veux vivre dans la puissance divine, c'est en portant toujours partout dans le corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans mon corps mortel (2 Corinthiens 4: 10, 11).

Quand le Seigneur veut instituer un souvenir particulier qui le rappelle à la mémoire, c'est celui de son corps et de son sang versé. C'est un agneau comme immolé qui se trouve sur le trône (Luc 22: 19, 20; Apocalypse 5: 6-14).

Tout était amour, sans doute; mais ai-je besoin de l'apprendre? Par ceci nous le savons, c'est qu'il a laissé sa vie pour nous, et nous connaissons même l'amour de Dieu en ce qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. C'est par l'aspersion de ce précieux sang de Christ que nous sommes sanctifiés, ainsi que pour l'obéissance. (1 Jean 3: 16; 4: 9, 10; 1 Pierre 1: 2).

Est-ce que je désire que ma conscience soit purifiée? C'est par le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache (Hébreux 9: 14).

Est-ce que je cherche la destruction de la puissance de Satan? C'est par la mort qu'il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort. Hébreux 2: 14).

Qu'est-ce que je trouve comme objet central de la venue de Christ, comme fondement de sa gloire comme homme? Nous voyons Celui qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que par la grâce de Dieu il goûtât la mort pour tout.

Et même la purification et la réconciliation de toutes choses dans les cieux et sur la terre dépendent de sa mort (Hébreux 2: 9; 9: 23; Colossiens 1: 20).

16. La Croix, ou Le péché qui abonde et la grâce qui surabonde (Luc 23: 32-43)

Les principaux chefs des Juifs, aussi complètement aveuglés que le peuple, raillaient Jésus disant qu'il était incapable de se délivrer lui-même de la croix. Ils ne savaient pas que cela était impossible, s'il était un Sauveur, que tout leur était ôté et que Dieu établissait un autre ordre de choses fondé sur l'expiation, dans la puissance d'une vie éternelle par la résurrection. Terrible aveuglement dont les pauvres soldats n'étaient que les imitateurs, selon la méchanceté de la nature humaine! Mais le jugement d'Israël se trouvait dans leur bouche, et (de la part de Dieu) sur la croix. C'était le Roi des Juifs qui était pendu là, et dans quel abaissement, puisqu'un brigand pendu à son côté pouvait l'injurier, — mais il était à la place où l'amour l'avait amené pour le salut éternel et actuel des âmes. Cela se manifestait au

moment même. Aux insultes qui Lui reprochaient de ne pas se délivrer *lui-même* de la croix, il répondait par le sort du brigand converti qui le rejoignit le même jour dans le paradis.

Le Roi des Juifs, de leur propre aveu, n'était pas délivré — il était crucifié. Quelle fin pour les espérances de ce peuple! Mais en même temps un grossier pécheur, converti par grâce sur le gibet même, va droit au paradis. Une âme est sauvée pour l'éternité. Ce n'est pas le royaume, mais une âme — hors du corps — dans le bonheur avec Christ. Remarquez ici comment la présentation de Christ fait ressortir la méchanceté du coeur de l'homme. Aucun brigand ne se moquerait d'un autre brigand sur le gibet ou ne lui adresserait de reproches; la chose a lieu du moment que Christ est là!

Mais je voudrais dire quelques mots sur la condition du brigand converti et sur la réponse de Christ. Nous voyons ici toutes les marques de la conversion et de la plus remarquable foi. La crainte de Dieu, commencement de la sagesse, est là; la conscience est droite et forte. Le brigand dit à son compagnon: «Et pour nous, nous y sommes justement»; c'est la connaissance de la perfection de Christ comme homme; il le reconnaît comme le Seigneur, alors que ses propres disciples l'avaient abandonné et renié, et qu'il n'y avait aucun signe de sa gloire ou de la dignité de sa personne. L'homme ne le considérait que comme l'un de ses semblables. Son royaume n'était pour tous qu'un objet de mépris. Mais le pauvre brigand est *enseigné de Dieu*, et pour lui tout est clair. Il est aussi sûr que Christ aura le royaume que s'il régnait dans la gloire a ce moment-là. Tout son désir est que Christ se souvienne de lui alors. Et quelle confiance en Christ il montre par la connaissance qu'il avait de Lui, malgré sa culpabilité reconnue! Cela montre comment Christ remplissait son coeur, comment sa confiance dans la grâce éclatante de Christ excluait la honte humaine, car qui aimerait qu'on se souvînt de lui dans l'opprobre d'un gibet! L'enseignement divin apparaît ici d'une manière particulière. Ne savons-nous pas, par l'enseignement divin, que Christ était sans péché, et que, pour être assuré de son royaume, il fallait une foi qui fût au-dessus de toutes les circonstances? Ce malfaiteur est la seule consolation de Jésus sur la croix, et le fait penser (en répondant à sa foi) au paradis qui l'attendait, quand il aurait achevé l'oeuvre que son Père lui avait donnée à faire. Remarquez l'état de sanctification où se trouvait ce pauvre homme par la foi. Dans toute l'agonie de la croix, tout en croyant que Jésus était le Seigneur, il ne cherche aucun soulagement de sa part, mais il lui demande de se souvenir de lui dans son royaume. Il n'a qu'une pensée — avoir sa part avec Jésus. Il croit que le Seigneur reviendra; il croit au royaume, tandis que le Roi est rejeté et crucifié, et que, pour l'homme, il n'y avait plus d'espérance. Mais la réponse de Jésus va plus loin, et ajoute ce qui introduit, non le royaume, mais la vie éternelle, le bonheur de l'âme. Le brigand avait demandé à Jésus de se souvenir de lui quand il viendrait dans son royaume. Le Seigneur répond qu'il n'attendrait pas le jour de la gloire manifestée qui serait visible pour le monde, mais «qu'aujourd'hui même, il serait avec Lui dans le paradis». Précieux témoignage et grâce parfaite! Jésus, crucifié était plus que Roi — il était Sauveur. Le pauvre malfaiteur en était un témoignage, en même temps qu'il était la joie et la consolation du coeur du Seigneur — les prémices de l'amour qui les avait mis côte à côte; et là, si le pauvre brigand portait le fruit de ses péchés de la part de l'homme, le Seigneur

de gloire à son côté en portait le fruit de la part de Dieu, placé sous la même condamnation, comme s'il eût été lui-même un malfaiteur. Par le moyen d'une oeuvre inconnue à l'homme et connue seulement à la foi les péchés du compagnon de Christ étaient pour toujours ôtés, ils n'existaient plus, leur souvenir n'était que celui de la grâce qui les avait enlevés, et qui en avait purifié son âme à jamais, le rendant à ce moment-là aussi capable d'entrer dans le paradis que Christ lui-même, et d'y être son compagnon.

17. « En mémoire de Moi» (1 Corinthiens 11: 23-26)

La cène du Seigneur est le mémorial précieux et béni de lui-même qui daigne s'inquiéter que nous nous souvenions de Lui. Si jamais il y eut une chose propre à toucher le coeur d'un chrétien, c'est celle-là; et je ne doute pas qu'il en soit de ce moyen de grâce comme de tous les autres et que celui-ci particulièrement soit accompagné d'une bénédiction positive et directe pour le croyant. Quant à moi, je ne connais rien, de ce que je puis appeler les institutions du christianisme, qui apporte à mon âme plus de joie et d'influence fructueuse. Aucun chrétien ne dédaignera la prédication, l'enseignement, l'exhortation, la lecture de la Parole ou la louange et la prière en commun, s'il connaît ses besoins ou ses privilèges, ni même d'autres choses qui sont moins proprement des institutions; mais dans aucune les affections formées par l'Esprit de Dieu, ne sont aussi pleinement et solennellement éveillées que dans la cène du Seigneur. En y participant, il faut y apporter, de toutes manières, solennité, sérieux et jugement de soi-même. Mais la superstition a toujours soin de cultiver le mystère et la crainte dans ce qui nous approche le plus de Dieu; dans le christianisme, c'est tout le contraire. Nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus. Nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: Abba, Père! La crainte porte avec elle du tourment, et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour. L'amour parfait de Dieu — car c'est de l'amour de Dieu qu'il est question — chasse la crainte (1 Jean 4).

Aucun vrai chrétien ne doute de la divinité de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur, mais quelque solennelle que fût l'institution de la cène du Seigneur, chaque mot qu'il prononça et chacun de ses actes était l'expression de la même personne divine, de sorte que le désir, de trouver quoi que ce soit de particulièrement mystérieux à cet égard, dans la cène du Seigneur, est absolument sans fondement; et, en effet, quand il dit: «en mémoire de Moi», c'est bien plus de Lui considéré comme homme, s'entretenant avec eux sur la terre, qu'il s'agit, que de sa nature divine. Ces mots: «Faites ceci en mémoire de Moi», conviennent à sa présence et à son amour ici-bas; et si nous ajoutons sa mort, il est certain que, bien que la valeur entière de sa divinité soit attachée à sa mort, et ce n'est que comme une Personne divine qu'il a pu le faire, cependant il est mort comme homme et non quant à sa nature divine. «Il a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort. Et tout en tenant ferme pour la pleine divinité du Seigneur comme le fondement même du christianisme, nous ne devons pas oublier qu'il y a un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus. Sa personne n'était pas plus mystérieuse dans la cène du Seigneur qu'en tout autre temps,

quoique l'occasion fût plus solennelle. S'il est des circonstances particulièrement mystérieuses, c'est quand il était un petit enfant couché dans la crèche. Mais en réalité c'était toujours la même chose.

De plus, la mort était la mort, et elle ne pouvait être atteinte que comme les gages du péché. Maintenant la mort est vie et gain; car Christ a dans toute la profondeur de la mort payé ces gages, et nous nous en nourrissons comme vie. Or le mémorial de ce qui nous a acquis ces choses est doux à nos âmes, comme l'est son amour qui les a accomplies. Le don du Seigneur, célébré dans la cène, c'est le don de lui-même — sa vie donnée sur la croix pour nous dans un amour infini. Nous le connaissons comme vivant maintenant dans la gloire, nous nous nourrissons de Lui, comme mort autrefois pour nous. Il est maintenant en nous comme notre vie. Nous nous souvenons de Lui comme d'un sacrifice offert une fois pour toutes, dont nul ne peut sonder la valeur, ni les souffrances et l'amour qui s'y trouvent. Son amour est divin et humain et constaté maintenant; mais il désire, quoiqu'il soit actuellement dans la gloire, que nous nous souvenions de Lui, tel qu'il était alors, en ce temps de son amour où il s'est donné lui-même pour nous... Nous aimons la pensée qu'il tient à ce que nous nous souvenions de Lui dans le fond de notre âme — il le désirait quand il souffrait. Nous nous en nourrissons. «Par ceci nous connaissons l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous» (1 Jean 3: 16). Cela est infiniment précieux dans tous les temps, mais la cène du Seigneur est une occasion spéciale instituée par lui-même pour le rappeler et en être le mémorial, au moment de donner sa vie, la nuit même qu'il fut livré. Qu'il se rencontre là avec son peuple réuni, je n'en doute point.

18. «Nous avons toujours confiance» (2 Corinthiens 5: 1-8; 1 Jean 3: 2)

«Bien-aimés, nous sommes *maintenant* enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; *nous* savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2).

C'est la pensée et le conseil de Dieu de nous avoir *avec* Christ, *semblables* à Christ, son propre Fils dans la gloire, et de nous faire connaître dans le temps présent que nous possédons cette place. Nous l'avons maintenant, quoique nous ne soyons pas encore dans la gloire — nous sommes associés avec le second Homme dans la gloire — nous devons Lui être semblables. «La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, etc» (Jean 17: 22).

Il n'y a pas d'incertitude à cet égard, c'est une chose sûre; quoique des *chrétiens* aient été assez téméraires pour dire que c'est être humble que de n'avoir pas trop d'assurance quant au salut — triste preuve de la manière dont Satan peut, dans le temps actuel, se servir même d'un chrétien pour faire aboutir son mensonge contre Dieu. La foi est toujours *sûre*. Elle a scellé, par grâce, que Dieu est vrai, et «nous avons les arrhes de l'Esprit», dit Paul, «nous avons *donc* toujours confiance» (2 Corinthiens 5).

Etre incertain ou douter n'est *pas* de l'humilité, mais le contraire. La vraie humilité consiste à reconnaître la grâce comme entièrement de Dieu, à considérer notre position en

Christ avec la pleine conviction que nous ne sommes rien en nous-mêmes, mais que maintenant nous sommes en Lui, ce qui est du moi n'étant que mal et éloignement de Dieu. Si vous doutez, c'est que vous avez vos propres pensées, alors que Dieu a parlé. Quand Dieu revêt un pécheur indigne de la plus belle robe, la plus grande humilité c'est de la porter, sachant que Dieu nous l'a donnée et que tout le reste n'est qu'indignité et haillons. Commencez à vous demander si *vous* êtes digne de la porter, ou à dire: je n'en suis pas digne; cela montre que vous croyez possible d'en être digne. Le Père nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière (Colossiens 1: 12-14). La vraie humilité, c'est d'accepter le don de Dieu en grâce. Ce serait de la folie ou quelque chose de pire de notre part de penser à être semblables au Fils de Dieu, mais quand Dieu le dit, nous devons l'accepter, renoncer à nos propres pensées comme étant mauvaises, et recevoir les siennes comme bonnes. Il ne nous appartient pas de penser quand Dieu a parlé, notre affaire est de croire. S'il dit que nous serons semblables à Lui, nous savons que nous le serons, car *Dieu l'a dit*. Voilà la seule vraie humilité — renoncer à la pensée de ce que nous sommes pour Dieu, comme absolument mauvaise, et accepter la pensée de ce que Dieu est pour nous comme parfaitement bonne. Le fils prodigue pouvait s'imaginer qu'il était humble, et il pourrait sembler à quelques-uns qu'il l'était réellement quand il disait qu'il demanderait à son père de le «traiter comme l'un de ses mercenaires». Mais cela se passait avant qu'il rencontrât le père; c'était le raisonnement de son propre coeur, mais un raisonnement fondé sur ce qu'il mettait dans la balance, le sentiment du péché avec un peu de sentiment de la bonté de Dieu (de son Père); car il ne savait pas encore recevoir tout de l'amour. Cela montrait qu'il ne connaissait pas le coeur du Père. Aussi, lorsqu'il fut réellement en sa présence, il n'y eut point de place pour une telle pensée, et il ne l'exprima pas. Ce n'était pas la dignité du fils prodigue qui était en question — car il méritait l'enfer — mais la grâce trouve le Père au cou de son fils avec le baiser de la réconciliation. Le fils prodigue questionne-t-il le Père sur son acte? Lui dit-il: «Traite-moi comme un mercenaire?» Non, il ne le *pouvait pas*; il a reçu simplement la bonté du Père et s'est perdu de vue lui-même en présence de ce merveilleux amour, et, dès lors, comme on l'a remarqué, on n'entend plus parler que du Père et non du fils prodigue. Ainsi l'humilité recevra toujours tout de Dieu. Il ne s'agit pas de penser ou de raisonner quant à la *possibilité* de ce que Dieu a dit. Quel droit avons-nous de penser ou de raisonner quand *sa Parole* affirme que nous serons semblables à son Fils? Nous avons à recevoir comme un don de Dieu ce qu'il possède pour nous, ce qu'il a accompli pour nous et ce qu'il a fait de nous en Christ (1 Corinthiens 1: 30, 31). Ce qui *nous* convient, c'est l'enfer, ni plus ni moins; mais il a plu à Dieu de nous donner une place avec Christ, non pour notre gloire, mais pour celle de notre Sauveur bien-aimé (2 Thessaloniens 3: 13, 14).

Souvenir d'un serviteur du Seigneur - Ladrière A.

Extraits des lettres à un ami

ME 1905 page 140

... «Enfants de Dieu irréprochables — brillant comme des luminaires dans le monde». Puissions-nous être tels!

... Ainsi sont les choses de ce monde; passagères, rien de stable, mais nous avons une maison éternelle dans les cieux. Ici dans l'assemblée, nous marchons paisiblement. S'il y a eu un peu d'orage, la grâce du Seigneur l'a apaisé. «Fortifie-toi dans la grâce»; oui, c'est là notre force, et nous avons besoin de patience en ces temps difficiles. Fidélité, patience et force dans la grâce; beaucoup de support aussi. Il y a tant et de si précieuses exhortations à cet égard dans la Parole!

La gloire du Père et du Fils (Rossier H.)

Trois lettres à un frère

Première lettre - ME 1905 page 153 (Jean 12)

Cher frère,

Votre question au sujet de Jean 17: 1-4, embrasse d'autres passages du même évangile qui m'ont tout dernièrement édifié et même singulièrement ému. Permettez-moi de vous les exposer dans ces lettres.

Vous savez, car cela a été souvent remarqué parmi nous, que, dans les chapitres 11 et 12 de l'évangile de Jean, Dieu rend témoignage à son Fils, au sujet de sa gloire future, avant que, rejeté du monde, il ait été élevé sur la croix.

Le premier de ces témoignages, nous le trouvons dans la résurrection de Lazare. C'est dans ce fait miraculeux que Marthe, et d'autres avec elle, voient *la gloire de Dieu* (11: 40). Le caractère divin de Celui qui ressuscite les morts était ainsi manifesté dans la personne de Jésus ici-bas. Il était déterminé Fils de Dieu par la résurrection de Lazare, avant de l'être *en puissance* par sa propre résurrection (Romains 1: 4). C'est donc ici le témoignage rendu à son caractère comme *Fils de Dieu*.

Au chapitre 12: 12-16, nous trouvons le second témoignage rendu à Jésus. Le Messie des Juifs, Jéhovah, dont le nom devait être «magnifique par toute la terre» (Psaumes 8: 1), allait au-devant de la croix, mais non sans que Dieu laissât au milieu du peuple qui l'avait rejeté et couvert d'outrages, un témoignage à sa *gloire royale* future, par la bouche des disciples et par celle «des petits enfants et de ceux qui tettent» (Psaume 8: 2). Sans doute les agents de ces louanges n'en comprenaient pas la portée. C'était Dieu qui dirigeait jusqu'aux moindres détails de cette scène, pour revendiquer lui-même, envers et contre tous, la gloire de son Roi qu'il voulait oindre sur Sion (Psaumes 2: 6), gloire dont parle le prophète quand il dit: «Réjouis-toi avec transports, fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem! Voici, ton roi vient à toi; il est juste et ayant le salut, humble et monté sur un âne, et sur un poulain, le petit d'une ânesse» (Zacharie 9: 9). Les disciples qui d'abord n'avaient pas compris ces choses, s'en souvinrent *quand Jésus eut été glorifié*, c'est-à-dire fut monté dans la gloire céleste (verset 16). Le Saint Esprit les leur remit en mémoire, et ils comprirent alors que non seulement l'Oint de l'Eternel devait être glorifié dans le ciel, selon ce qui était dit: «Tu as mis ta majesté au-dessus des cieux» (Psaumes 8: 1), mais qu'il devait plus tard sur la terre, en vertu de sa résurrection, acclamé par son peuple sur la scène et à l'endroit même de son rejet et de sa crucifixion.

La scène de Jérusalem était donc un témoignage de Dieu à son Oint, au Messie, au *Roi d'Israël*.

Ce même chapitre 12: 20-24, nous présente le troisième témoignage. Quelques Grecs, d'entre les nations, qui reconnaissaient le Dieu d'Israël, étaient «montés pour adorer pendant la fête» et demandent aux disciples de les présenter à Jésus. Le Seigneur répond, disant: «L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié» (verset 23).

Ces mots: «L'heure est venue», fréquents dans l'évangile de Jean (2: 4; 7: 30; 8: 20; 12: 23, 27; 13: 1; 17: 1), signifient toujours dans cet évangile (comparez Marc 14: 41), l'heure de la croix, mais *de la croix en rapport avec ses résultats glorieux* qui ne sont jamais séparés des souffrances du Seigneur (*).

(*) «L'heure» ou «cette heure» (Marc 14: 35; Jean 12: 27) signifie simplement la croix. «Votre heure», c'est la croix envisagée comme l'oeuvre de l'homme, du monde et de Satan. (Luc 22: 53).

Ainsi, dans le passage qui nous occupe, le Seigneur annonce que le *Fils de l'homme* sera glorifié en vertu de la croix. Il annonce, comme devant avoir lieu plus tard, un résultat spécial de sa mort, résultat auquel Dieu rendait témoignage d'avance par l'arrivée de ces quelques Grecs. Il fallait, non seulement que le Fils de Dieu et que le Messie fussent glorifiés, mais que le *Fils de l'homme* le fût et il devait l'être aussi bien *en résurrection*, que comme Fils de Dieu et Roi d'Israël. Il sera alors reconnu des nations. Cela aura lieu dans un temps *futur* par la conversion des gentils, amenés à Christ par le témoignage du résidu d'Israël, et introduits dans le royaume du Fils de l'homme, quand le Seigneur mettra toutes choses sous ses pieds (Psaumes 8: 6). Mais *aujourd'hui* cela a déjà eu lieu par l'Évangile «prêché parmi les nations» (1 Timothée 3: 16), à la suite de la mort et de la résurrection du Fils de l'homme. Le grain de blé tombant en terre et mourant a porté beaucoup de fruit en résurrection (verset 24). Quelle joie devait remplir l'âme du Sauveur à la pensée que Dieu, son Dieu, lui donnerait ainsi le fruit glorieux de ses souffrances comme homme ici-bas! Sa glorification consiste donc ici en ce que les nations, amenées à partager le bienfait de sa mort, sont introduites dans la sphère des bénédictions qui jusqu'alors appartenaient exclusivement au peuple d'Israël.

En contraste avec les paroles triomphantes du verset 23, nous trouvons au verset 27: «Maintenant mon âme est troublée». Après avoir célébré le résultat de la croix, Jésus se retrouve *devant elle*. C'est ce que le mot «maintenant» signifie ici. Comment l'âme du Sauveur ne serait-elle pas troublée à la pensée que «cette heure» va constituer pour Lui la *séparation de la communion avec le Père*, ainsi que l'*abandon de Dieu* (*)? A ce sujet, j'ai souvent remarqué que la Parole dit du Seigneur: «Il se troubla» (11: 33), ou comme ici: «Mon âme est troublée», ou encore: «Jésus fut troublé dans son esprit» (13: 21), mais que *son coeur* le siège de ses affections, ne fut jamais troublé, comme ce fut le cas des disciples (14: 1). Rien ne venait ternir, ni voiler, ne fût-ce que pour un instant, l'amour dont il était rempli et qui le conduisait résolument à la croix, sans protester, sans ouvrir la bouche, afin que le désir infini de son coeur, qui était de nous sauver, pût être accompli. Mais son *âme* est troublée jusque dans ses plus profondes racines. Pouvait-il désirer de perdre la communion du Père, lui qui en avait joui de toute éternité? Cher frère, combien l'angoisse terrible de l'âme de Christ, devant cette séparation, ne comportant que *trois heures* dans l'*existence éternelle* du Fils de Dieu, devrait parler à nos consciences! Nous inquiétons-nous beaucoup de la communion perdue? Combien

d'heures, de jours, de mois souvent, d'années parfois, passent dans nos vies sans la jouissance de cette communion, tandis que, devant cette interruption momentanée, le Seigneur disait: «Maintenant, mon âme est troublée!» Notez que les souffrances extérieures de la croix, la couronne d'épines, les moqueries et la violence, les clous, sa soif abreuvée de vinaigre, l'exposition aux regards d'hommes sans coeur et sans pitié, quelque amèrement qu'il les ait ressenties, ne sont nullement ce qui trouble son âme sainte. Il l'exprime bien dans son angoisse, quand il ajoute: «Et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure?» Va-t-il demander au Père de *montrer son amour envers Lui*, son Fils bien-aimé, en *Lui épargnant cet abandon* et en le délivrant de la croix? Oh! merveilleux amour de Jésus! Lui qui savait à fond ce que valait l'amour du Père, et qui l'appréciait, comme seul un coeur divin pouvait le faire, il ne dira pas: «Délivre-moi de cette heure». Non, il ne le dira pas, car c'était pour cela qu'il était venu à cette heure. Ce qu'il dira, c'est: «Père, glorifie ton nom!» Pour le Père, glorifier son nom, n'était pas autre chose que *montrer son amour envers nous en n'épargnant pas à son Fils l'abandon de la croix*, en ne l'en délivrant pas, en le *donnant pour nous*. Quels trésors d'amour dans ces paroles: «Père, glorifie ton nom!» Et comme, dans cette heure solennelle, le coeur du Père et du Fils battent à l'unisson, dans un même sacrifice, dans un même dévouement, dans un même amour infini — et pour qui donc? Pour nous, sans force, pécheurs, impies, ennemis de Dieu, ennemis de Christ!

(*) Ces deux choses sont aussi vraies l'une que l'autre, seulement la première est mise en avant dans l'évangile de Jean, la seconde dans les évangiles de Matthieu et de Marc. Mais afin d'éviter tout malentendu, il est bon d'insister sur le fait que le sacrifice de Christ montait tout entier devant Dieu en parfum de bonne odeur et que jamais le Père ne fut plus glorifié que par l'offrande de son Fils à la croix. Aussi n'est-il jamais dit que le Père ait *abandonné* son Fils.

A cette parfaite abnégation de son Bien-aimé, préférant à la manifestation de l'amour du Père envers Lui, celle de l'amour du Père envers nous, à ce renoncement sublime, comment le Père n'aurait-il pas répondu? «Il vint donc une voix du ciel: Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau» (verset 28). Il avait glorifié son nom de Père en confiant à son Fils la résurrection dont Lazare n'était qu'une faible image, puisqu'il le ressuscitait *pour la terre*; il allait le glorifier de nouveau en ressuscitant son Fils *pour le ciel*, lui, déclaré Fils de Dieu en puissance par sa propre résurrection, lui, «ressuscité d'entre les morts *par la gloire du Père*» (Romains 1: 4; 6: 4). Mais en outre, comme nous l'avons déjà dit, il fallait pour cette gloire que le grain tombant en terre portât *beaucoup de fruit* en résurrection. Ce n'est pas seulement dans la résurrection de Christ que le Père est glorifié. Son amour voulait nous donner la même place qu'à son Bien-aimé, auteur de notre salut. Cette résurrection du Fils nous a acquis actuellement la résurrection de nos âmes: Nous sommes «vivifiés ensemble avec lui»; nous avons été «ressuscités avec le Christ» (Ephésiens 2: 5, 6; Colossiens 3: 1). Elle va nous acquérir, dans un avenir très prochain, la résurrection de nos corps. C'est «la première résurrection».

Ainsi le Père était pleinement glorifié, en donnant son Fils dans son amour pour nous, et en ressuscitant son Fils et nous avec Lui.

Si Dieu le permet, j'examinerai dans une seconde lettre la partie de notre sujet contenue dans le chapitre 13.

Votre affectionné en Christ.

Deuxième lettre - ME 1905 page 173 (Jean 13: 31, 32)

Vous savez, cher frère, que dans les chapitres 13 à 17 de l'évangile de Jean, le Seigneur se présente à ses disciples comme ayant pris une position céleste à la suite de l'oeuvre de la croix. Il leur parle des ressources, des bénédictions qui résulteraient pour eux de son départ, en y ajoutant le don du Saint Esprit comme Consolateur; il cherche à leur faire comprendre combien il est avantageux pour eux qu'il s'en aille. Je ne vous rappelle ceci que pour éclairer le point spécial sur lequel vous désiriez des explications.

Au commencement du chapitre 13, nous retrouvons l'expression déjà notée au chapitre précédent: «Jésus, sachant que *son heure était venue* pour passer de ce monde au Père...» Ces mots sont comme le prélude de tous les chapitres suivants. Le Seigneur présente sa mort comme une chose qui a déjà porté ses conséquences. Il «*passe de ce monde au Père*». Ce n'est pas, comme au chapitre 12, l'heure venue «pour que le *Fils de l'homme* soit glorifié», mais pour que le *Fils de Dieu* retourne au Père qu'il était venu manifester dans ce monde. Il se lève du souper terrestre auquel il s'était assis avec ses disciples et abandonne cette association avec eux, afin de les associer avec lui, dans le ciel. C'est là qu'il retourne, de là qu'il s'abaisse en amour dans le service sacerdotal qui est son office d'avocat, afin de leur laver les pieds et de les mettre à même d'avoir part ou communion avec Lui dans cette position nouvelle. Il fallait pour cela, que son heure fût venue, qu'il eût passé par les souffrances de la croix.

Après leur avoir lavé les pieds, il est *troublé dans son esprit* devant la trahison de «son intime ami qui lève le talon contre lui», mais quand le traître a disparu dans la nuit du dehors, le Seigneur s'écrie: «*Maintenant le Fils de l'homme est glorifié*» (verset 31).

C'est un autre *maintenant* qu'au chapitre précédent. Le maintenant du trouble (12: 27) était l'anticipation de la croix. Celui de notre chapitre est *le maintenant actuel de la gloire du Fils de l'homme sur la croix*.

Et comme nous avons un autre «maintenant», nous avons aussi une autre gloire. Au chapitre 12: 23, une gloire future était la conséquence des souffrances du Sauveur; ici, nous trouvons la gloire actuelle de la croix elle-même, la glorification du fils de l'homme par ce qui, aux yeux du monde, semblait être le comble de l'ignominie. La lumière éclatante émanant de cet homme mis au rang des malfaiteurs et des iniques, resplendit sur la croix même, lieu, pour Lui, de l'opprobre et de la malédiction.

«Dans la honte a brillé sa gloire»

En quoi consistait donc cette gloire de la croix? Quand l'homme, par sa désobéissance, était entièrement privé de la gloire de Dieu, et que tout était perdu pour lui, quand par lui le Dieu saint avait été déshonoré, *un homme* se présente. Cet homme vient pour faire la volonté de Dieu; il vient obéir; il est tout seul, il n'a de secours d'aucune sorte, ni sur la terre, ni de la part de l'homme; il se présente pour mener à bonne fin l'oeuvre qui lui est confiée; il va jusqu'à la croix et le ciel lui est fermé; Dieu ne vient pas à son secours. Ce n'est pas comme Fils de

Dieu, mais comme *Fils de l'homme* qu'il entreprend cette oeuvre. Il rétablit dans sa personne la *gloire de l'homme* quand l'homme pécheur avait été exclu de la gloire de Dieu. Ses souffrances indicibles qui culminent dans l'abandon de Dieu, parce que cet homme, fait péché, devait être chargé de la colère divine, ses souffrances ne servent qu'à *mettre en évidence sa perfection absolue*, et c'est là précisément ce que signifie la gloire. Le Fils de l'homme est glorifié, la gloire de sa personne éclate à la croix.

Mais il est encore glorifié en accomplissant par lui-même et menant à bonne fin une oeuvre incommensurable, puisque ses résultats ont l'éternité pour limite. Il l'accomplit sans rien laisser à y ajouter. Cette oeuvre est d'un côté le salut des pécheurs, chose infinie en elle-même, quand on songe que le salut est non seulement nos péchés ôtés, toutes leurs conséquences (esclavage de Satan, mort et jugement) annulées; l'ennemi vaincu, les oeuvres du diable détruites, le péché ôté du monde, aboli dans l'avenir et pour l'éternité — mais que le salut est encore des hommes amenés à Dieu, des fils de Dieu amenés à la gloire, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, des enfants amenés au Père!

En présence de tels résultats, le Sauveur pouvait dire: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié!»

Il ajoute: «Et Dieu est glorifié en lui». Ce qui rendait l'oeuvre de la croix glorieuse entre toutes, c'est qu'elle était la *glorification de Dieu* et cette glorification *accomplie dans un homme*. Un homme se trouvait là — et à quelle place? — pour glorifier Dieu! *Dieu*, remarquez-le, non pas le *Père*. Ce dernier avait été glorifié par son Fils à chaque pas de sa carrière comme homme ici-bas, en sorte qu'il pouvait dire au Père: «Je t'ai glorifié sur la terre». Il était encore glorifié sur la croix dans ce caractère de Père, en manifestant son amour dans le don de son Fils; — mais *ici, Dieu est glorifié*, Dieu, dans toute la perfection et la plénitude de son Etre. Dieu qui est lumière, Dieu qui est amour, Dieu dans sa sainteté, dans sa justice, dans sa Majesté, et cela au sujet du péché et en salut pour tous. Toute sa gloire, en un mot, a été revendiquée publiquement, mise en évidence aux yeux de tous, manifestée une fois à la croix où elle reste établie pendant l'éternité.

Oui, c'est Dieu glorifié, non par le Fils éternel, mais dans un homme, compté parmi les iniques, placé au plus bas de l'échelle de l'humanité, dans un homme dont le monde corrompu se détournait, lui montrant son dégoût par ses crachats, dans un homme auquel se dérobaient le ciel revêtu de noirceur, et que Dieu abandonnait en lui cachant sa face!

«Si Dieu est glorifié en lui», quelle en sera nécessairement la conséquence? «Dieu aussi le glorifiera en lui-même; et incontinent il le glorifiera» (verset 32). Dieu glorifie *cet homme* en Lui-même; il lui fait partager, ou plutôt l'introduit *dans* sa propre gloire. Attendra-t-il pour le glorifier? Non, certes, il l'y introduira *incontinent*. La glorification de Dieu est si complète, si définitive, si absolue, qu'il n'existe pas une raison quelconque pour retarder en quoi que ce soit la récompense que Dieu doit à *cet homme* en le plaçant *au centre même de la gloire divine!*

Quand nous pensons, cher frère, que cette place du Fils de l'homme est la nôtre, que toute son obéissance, toutes ses souffrances — et quelles souffrances! — ont convergé vers

le but qu'il a atteint: nous donner dans la gloire la même place qu'à Lui, comment nos yeux ne seraient-ils pas remplis de larmes de reconnaissance, et n'exalterions-nous pas l'amour du Fils de l'homme, notre adorable Seigneur et Sauveur?

Votre affectionné dans Celui qui est notre part et notre espérance.

Troisième lettre - ME 1905 page 187 (Jean 17: 1-4)

Cher frère,

Je puis enfin, un peu tard en apparence, répondre dans cette troisième lettre à votre question. Vous me demandiez ce que signifiaient en Jean 17, ces mots: «Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie».

Aux chapitres 11 et 12, nous avons vu, dans les témoignages que Dieu a rendus à Christ, sa glorification *future* comme Fils de Dieu, comme Roi d'Israël et comme Fils de l'homme; puis, au chapitre 13, sa glorification *actuelle* comme Fils de l'homme *sur la croix*. Ici, nous le voyons glorifié comme *Fils du Père*.

Mais reprenons ce passage en détail.

Dans ce chapitre 17, les disciples ont l'inappréciable privilège d'assister à l'entretien du Fils avec le Père à leur sujet. Ces êtres si faibles, si durs de coeur, si ignorants, apprennent qu'ils sont les objets de la sollicitude et de l'amour du Père et du Fils. Ce que veut le Fils, c'est, d'une part, introduire les siens dans la relation dans laquelle il est lui-même avec le Père, et, d'autre part, les introduire vis-à-vis du monde, dans la position qu'il quitte pour monter en haut, mais dans laquelle il les laisse, pour être ses témoins et les témoins du Père à sa place.

Jésus, «levant les yeux au ciel, dit: Père, *l'heure est venue*». Ce n'est pas, comme au chapitre 12, «l'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié», ou, comme au chapitre 13, «pour passer de ce monde au Père», mais simplement: «L'heure est venue». La croix est un fait accompli, *n'attendant plus que son résultat immédiat*. «Père, l'heure est venue; glorifie ton Fils». Ce n'est pas, comme au chapitre 13, la glorification actuelle du Fils de l'homme sur la croix, mais celle *du Fils, introduit dans la gloire du Père*.

«Glorifie ton Fils», dit-il, mais pourquoi? «afin que ton Fils te glorifie». Pense-t-il à lui-même? Non, il n'a qu'un but, c'est d'entrer dans la gloire, non pour lui, mais afin que *par lui* son Père soit glorifié. Et qu'est-ce qui glorifie le Père? C'est que Jésus, recevant de Lui, dans la gloire, la puissance et le droit d'exercer son autorité sur toute chair, se sert de cette puissance pour «donner la vie éternelle à tout ce que le Père lui a donné». Il monte auprès du Père dans la gloire, afin de pouvoir *nous* donner la vie éternelle!

La vie éternelle! Cet évangile et les épîtres du même apôtre nous renseignent à son égard. Le Seigneur nous la communique en vertu de la foi en Lui; elle est en nous le fruit du don du Saint Esprit envoyé par Lui du sein de la gloire. Cette vie nous met en rapport avec le Père; par elle nous pouvons le connaître, jouir de Lui et de sa communion.

Comme Jésus avait glorifié le Père sur la terre et achevé son oeuvre sur la croix, *il glorifie maintenant le Père dans la gloire*. En nous communiquant la vie éternelle, il nous introduit, devant le Père, dans sa propre relation avec Lui, en possédant la nature et le caractère qu'il possède lui-même. Nous pouvons dire: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ; selon qu'il nous a élus en lui, avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui, en amour» (Ephésiens 1: 3, 4). C'est par cela que le Fils glorifie le Père.

Mais remarquez un peu plus loin dans ce chapitre une autre chose, et combien importante pour nous, les rachetés du Seigneur. Le Fils n'est pas seulement glorifié dans le ciel pour y introduire les siens dans tous les bienfaits de sa position devant le Père. Pendant son absence, il veut encore être *glorifié sur la terre* dans les siens, envoyés par Lui. Il dit: «*Je suis glorifié en eux*» (verset 10). Il veut que son caractère, que ses perfections, soient mis en évidence dans les siens devant le monde, *afin que le monde croie* que c'est le Père qui a envoyé son Fils (verset 21).

Et quand nous serons «consommés en un avec Lui en gloire (verset 23), il faudra que le monde *connaisse* en nous voyant, que le Père avait envoyé son Fils et nous avait aimés du même amour dont il avait aimé Jésus.

Bien-aimé frère, apprécions-nous à sa valeur le fait que nous sommes les porteurs, devant le monde, de la gloire du Fils dans le ciel? Quand le Seigneur, après nous avoir enlevés auprès de Lui, reviendra avec nous, ce sera pour être en ce jour-là *glorifié* dans ses saints et rendu admirable dans tous ceux qui auront cru. Mais Lui, ne veut pas attendre ce moment pour être glorifié en nous. Il faut que «son nom *soit glorifié en nous*» dès maintenant, ici-bas, devant le monde, comme nous sommes glorifiés en Lui, devant le Père (2 Thessaloniens 1: 10-12). Oh! puissions-nous mieux le comprendre, avoir plus à coeur de répondre à son but en le représentant ici-bas, en étant une épître de Christ, connue et lue de tous les hommes!

«Et maintenant», dit le Seigneur, «glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde fût» (verset 5). Remarquez ce troisième «maintenant». Nous avons vu le *maintenant d'avant la croix*, le *maintenant glorieux de la croix*; nous trouvons ici le *maintenant éternel de la gloire*.

Le Seigneur avait glorifié le Père sur la terre, achevé l'oeuvre qu'il lui avait donnée à faire. Il avait pleinement manifesté l'amour du Père en venant comme homme ici-bas, car c'est de l'oeuvre d'amour que *le Père* lui avait confiée, qu'il est question ici. Il avait manifesté et fait éclater cet amour dans le don de lui-même sur la croix. Le salut était acquis, les péchés expiés, la puissance de Satan brisée pour notre délivrance, le voile déchiré pour nous donner accès dans le sanctuaire. A travers ce voile déchiré, les rachetés pouvaient entrer dans la maison du Père, avec la joie accomplie de la communion. N'était-il pas juste, en récompense d'une telle oeuvre, que le Père *glorifiât* son Fils, Jésus Christ venu en chair, auprès de Lui-même, de la gloire qu'il avait auprès du Père, avant que le monde fût?

Telle est sa part *personnelle*, la seule qu'il ne partage pas avec nous, parce que Lui seul était capable de la posséder. En vertu de son oeuvre, il est digne de rentrer dans *sa propre gloire* auprès du Père, dans la gloire qui lui appartenait de toute éternité comme Fils du Père, sans jamais y dépouiller son humanité.

Nous partagerons toutes ses gloires, mais cette gloire-là, nous la *contemplerons*. Nous verrons *sa gloire*, la gloire que le Père, dont il fait les délices, Lui a donnée, en vertu de son obéissance (verset 24) Nous trouverons nos propres délices à adorer l'Agneau glorieux, occupant tout seul le milieu du trône, et nous aurons plus de joie à exalter cette gloire qu'à jouir de la nôtre, quelque grande et élevée que soit notre position glorieuse autour de Lui, selon ce qu'il a dit: «La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée (verset 22).

Je vous quitte, cher frère, certain que vous partagez avec moi le désir que notre bien-aimé Seigneur et Sauveur vienne selon sa promesse, et, que nous puissions enfin le voir tel qu'il est.

Votre affectionné.

Fragments

ME 1905 page 180

La foi (Hébreux 11: 8-22) reçoit la promesse de Dieu, en est satisfaite, abandonne tout, et ne reçoit rien en échange. Tout ce à quoi la chair s'attache doit être abandonné. Tel devait être le cas des Hébreux. Si je n'ai rien à faire avec la terre, je suis un homme céleste. Si je n'ai rien sur la terre, je ne suis pas un homme terrestre. Dieu n'a pas honte d'être appelé le Dieu de ceux dont le coeur et la part sont dans le ciel, mais il aura honte de celui dont le coeur est sur la terre.

ME 1905 page 440

En vertu de notre association avec la vie de Christ, nous avons part à Sa résurrection. Ce n'est pas seulement que nous sommes bénis, mais nous le sommes avec Christ. S'il vit, nous vivons ensemble avec Lui: «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez». S'il est la justice de Dieu, «nous sommes faits justice de Dieu en Lui». S'il est l'héritier de la gloire, nous sommes «ses cohéritiers» et «là où il est, nous serons aussi». S'il est le Fils, nous sommes fils: «Je monte vers mon Père et votre Père». Nous sommes placés par grâce dans cette merveilleuse relation de fils, en sorte que c'est une chose réelle; puis, ayant été amenés par adoption d'un état de péché à celui de fils, le Saint Esprit nous est donné comme puissance pour en jouir.

La rédemption étant parfaitement accomplie, l'Esprit Saint descend en personne, en sorte que la position de l'Eglise sur la terre se trouve entre ces deux choses: la rédemption effectuée et la gloire future. Le Saint Esprit descend entre la rédemption de l'Eglise et la gloire de l'Eglise.

ME 1905 page 460

Le Seigneur rassemble maintenant ses amis; il s'occupera de ses ennemis plus tard. Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort. En 1 Corinthiens 15, l'apôtre jette en passant un coup d'œil sur les méchants qui sont morts, car lorsque le pouvoir de la mort sera détruit, n'étant plus retenus par elle, tous ces morts devront ressusciter. Quel contraste avec la résurrection des saints en vertu de leur association avec Christ, dans la puissance du Saint Esprit!

Alors, quand toutes choses lui auront été assujetties, et qu'il aura remis le royaume à Dieu le Père, le règne médiateur de Christ aura pris fin, parce que Dieu sera tout en tous. Christ ne régnera pas alors en son caractère de médiateur, mais Christ homme ne cessera jamais d'être premier-né entre plusieurs frères. «Etre assujetti» est la perfection de l'homme; c'est pourquoi la subjection de Christ, comme homme, découle de sa perfection. «Alors le Fils

aussi, lui-même, sera assujetti». Quelle immense bénédiction! Pour toute l'éternité il sera au milieu de nous, Lui dont le coeur est amour, Lui qui, comme homme de douleurs, nous apporta ici-bas l'amour de Dieu! Il prendra sa place au milieu de nous comme second Adam, comme Chef, source et canal de toute bénédiction.

ME 1905 page 477 – «Soyez fermes, inébranlables» - Darby J.N.

(1 Corinthiens 15: 58)

J'ai une parole à vous faire entendre avant de me mettre en voyage. «Soyez fermes, inébranlables». Si notre coeur ne se tient pas tout près de Christ, nous sommes disposés à nous laisser en chemin. Autour de nous, tout n'est que vaine apparence; mais ce qui est au dedans demeure, est réel, est la vie de Christ. Tout le reste passe. Quand le coeur s'empare de ce fait, il est semblable, par rapport aux choses qui l'entourent, à un homme engagé dans une maison pour y faire l'ouvrage *d'une journée*. Il accomplit bien sa tâche, mais c'est en passant, car il ne vit pas dans les circonstances qui l'entourent.

Voyez le peuple d'Israël. Quand le nuée descendait, il restait; se levait-elle, il partait. Peu lui importait. Pourquoi? Parce que s'il était demeuré quand la nuée se levait, l'Eternel n'aurait pas été avec lui. On peut être occupé à un travail de bureau, cinquante ans durant, et vivre avec Christ. Faire la volonté de Dieu, c'est là la chose importante. Que vous ou moi nous partions, ou que nous restions, puisse cette parole se réaliser en chacun de nous: «fermes, inébranlables». Quelle que soit la sphère dans laquelle la Providence nous a placés, il faut que la vie divine soit manifestée, que *Christ* soit manifesté. *Cela demeure*, tout le reste change et passe, mais cette vie reste et demeure éternellement, oui certes, *éternellement*.

Le moindre petit service que nous aurons fait pour le Seigneur, ne sera pas oublié. Paresseux, hélas! nous le sommes tous dans notre service, mais tout ce qui est *réel* sera manifesté, et ce qui est *réel* en nous, *c'est Christ, Christ seul*. Notre apparence actuelle est certes très peu de chose, très peu même au point de vue religieux, mais ce qui est réel demeure, et si nos coeurs s'attachent fortement à Christ, nous nous soutiendrons l'un l'autre dans le corps de Christ; l'amour du Seigneur liera le tout ensemble; Christ sera tout, et nous, contents de n'être rien, nous nous entraiderons, nous prierons les uns pour les autres. Je ne demande pas les prières des saints, je *compte* sur elles.

Que le Seigneur nous garde dans la simplicité, accomplissant comme des journaliers notre tâche de chaque jour jusqu'à la venue de Christ, où chacun recevra sa louange de la part de Dieu. «Sa louange!» Que ce soit là notre but; et que Dieu unisse nos coeurs ensemble entièrement et pour l'éternité.

Méditations de Darby J.N.

Méditation de J.N.D. n° 151 - ME 1905 page 228 (Luc 16: 1-16)

Au chapitre 15 de cet évangile, il s'agit particulièrement de ce qui convient à Dieu, de sa grâce qui va chercher ce qui était perdu. Le chapitre 16 va plus loin: l'homme a prouvé qu'il n'est pas digne de la confiance de Dieu. La parole de Dieu présente l'Évangile sous tous ses aspects divers, pour saisir les âmes, dans quelque état qu'elles se trouvent. Aux chapitres 15 et 16, on voit ces différents états. Dieu ne cherche pas les justes, mais les pécheurs; il cherche ceux qui ne le cherchent pas: c'est le chapitre 15. La brebis, la drachme, le fils prodigue, font la joie de celui qui les retrouve; c'est la joie de Dieu. Il est doux, pour une brebis fatiguée de ses égarements, d'être retrouvée; il est infiniment doux aussi, pour le fils prodigue, de retrouver son Père, mais Dieu est heureux de l'avoir trouvé, malgré ses haillons.

Il n'y a aucune difficulté pour l'âme *humiliée* de se trouver en présence de la grâce de Dieu, mais c'est une grande difficulté pour ceux qui se justifient devant les hommes; telle était la position des pharisiens. Semblables au fils aîné, les Juifs avaient tous les biens de Dieu à leur disposition, les oracles de Dieu, les promesses, les alliances, le don de la loi, le service divin. Dans un autre sens, tout homme possède les biens de Dieu et est l'économe de Dieu; c'était aussi bien le cas d'Adam que celui des Juifs. La chrétienté est encore plus dans ce cas, parce que Dieu lui a confié extérieurement la Bible, une lumière. En un mot, cela est vrai de tout homme, mais particulièrement de ceux qui jouissent de privilèges extérieurs. Tout homme est donc détenteur des biens de Dieu. Il n'y a personne d'entre vous qui n'ait entendu l'Évangile et joui du privilège de pouvoir lire la Bible. Vos facultés naturelles sont aussi des biens de Dieu. Vous les avez employées infidèlement; vous êtes donc des économes infidèles aux privilèges que Dieu vous a confiés.

Dieu vous ôtera tout cela; il ne veut pas avoir dans sa maison et employer pour sa gloire des personnes infidèles qui le déshonorent. Il vous demande compte et vous ôtera tout; il vous condamne comme économes infidèles. Sauf les anges élus, toute créature a manqué à la confiance que Dieu a mise en elle. Il ne s'agit pas ici de ce qui est dû à Dieu, mais du fait que l'homme, que nous tous, nous avons manqué à ce qu'Il nous a confié. Adam a déshonoré Dieu, a péché contre Celui qui lui avait confié la création et a été chassé d'Eden. Dieu lui a enlevé le gouvernement. Dès lors, il a éprouvé l'homme de toute manière, et quand enfin le Fils lui a été envoyé, l'homme l'a crucifié.

L'homme ne glorifie pas Dieu; il peut être honnête et se glorifier lui-même devant les hommes aux dépens de Dieu; il peut se justifier devant les hommes (verset 15), au milieu de la plus grande dureté de cœur; il peut se donner une bonne apparence, quand au fond il n'y a que méchanceté et malice. Mais pouvez-vous dire: Ce que je fais, je le fais au nom du Seigneur Jésus, pour la gloire de Dieu? Nous avons manqué à la confiance que Dieu a mise en

nous et nous avons été infidèles. Qu'un économe soit très prudent et garde pour lui-même ce qui lui est confié, en est-il moins infidèle? L'homme est très prudent pour veiller à ses intérêts et à sa gloire, et à tout moment il dérobe à Dieu la sienne. Un homme qui cherche sa propre gloire est essentiellement infidèle, parce qu'il est placé dans le monde pour la gloire de Dieu; il est donc déjà condamné; il a employé pour lui-même et pour le péché ce que Dieu lui avait confié. Dieu ne peut nous remettre plus longtemps ses biens. Que faire? Nous ne pouvons bêcher la terre, gagner la vie éternelle quand nous l'avons perdue. La prudence qui emploie les richesses iniques pour la gloire et l'amour de Dieu est reconnue de lui; c'est la fin de la parabole.

Mais il y a encore un autre principe dans cette expression: les richesses iniques. Ce mot «richesses», nous dit tout ce qui est de ce monde; sans le péché, rien de ce qui s'y trouve, n'aurait existé. Impossible qu'Adam, ni ses enfants fussent riches. Tout ce qui représente le système actuel de ce monde est l'effet du péché, même nos habits. Les richesses qui tendent à nous faire trouver du confort loin de Dieu, après qu'il a chassé l'homme d'Eden, sont iniques. Tout a acquis une position nouvelle par le péché. L'homme se figure que Dieu lui a donné seulement certaines règles de conduite, mais Dieu ne donne pas de règles à des personnes qu'il a chassées de sa présence. Dans l'Evangile, il ne fournit pas de règles pour arranger un système qu'il a condamné. Dieu ôte à l'homme l'administration. Il établit un système, un royaume *entièrement nouveau*, le royaume de Dieu (verset 16). Ceux qui ont la foi quittent le système que Dieu a condamné et entrent dans le nouveau système que Dieu a établi. La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean Baptiste. Tout était déjà condamné, mais cela n'était pas encore manifesté. La loi suppose que l'homme est encore placé dans le monde comme économe; l'homme est déjà infidèle, mais pas encore absolument rejeté de son administration. Lorsque Jean Baptiste paraît, tout change; la loi et les prophètes sont abandonnés; Dieu déclare que le monde est jugé et condamné, et il ôte à l'homme l'administration de ses biens. Celui qui est sauvé doit entrer dans son royaume à Lui. Lorsque Moïse trouva l'idolâtrie en Israël, il dressa un pavillon hors du camp, et quiconque voulait être avec Dieu, sortait du camp et allait vers Moïse. Tout est sous la condamnation, et Dieu ne donne pas de règles pour un système condamné. La loi ne nous profite ainsi de rien; il faut sortir du monde, et non chercher une règle dans le monde; il faut rompre avec lui, être traité comme fou dans sa famille. Il n'était pas besoin d'une chose nouvelle, si la première n'était pas infidèle. Jusqu'à nos amis s'élèvent contre nous, quand ils voient que nous les quittons. Le monde sent que la manière de faire des chrétiens le condamne, lorsque ces derniers, se sentant condamnés eux-mêmes, ne veulent pas rester sous cette condamnation. Outre toutes les difficultés extérieures, il y a à se faire violence à soi-même (verset 16), ce qui est plus difficile encore. Il faut rompre avec le monde et avec soi-même, et c'est ce qui est appelé la violence. Nous avons d'un côté le monde condamné; de l'autre, le royaume établi par Christ, dans lequel il faut entrer de force. C'est la pure grâce qui fait cela, qui fait entrer dans le royaume, mais on ne peut trouver son salut en marchant à la fois avec le monde et dans le royaume de Christ. Pour être sauvé, il faut rencontrer toute sorte de difficultés de la part du monde, des amis, de la famille et de soi-même. Même cela ne doit pas nous décourager. Cela

brise le coeur, il est vrai, car le premier anneau de la chaîne du monde est attaché au coeur. Ne nous laissons pas abattre; nous aurons le monde contre nous; nous rencontrerons même la persécution, mais toutes ces choses ne sont que des preuves de la vérité de Dieu et par là même un encouragement; il importe d'y faire attention.

Si vous avez quelque espérance d'être sauvés en suivant certaines règles de conduite, vous n'entendez rien au salut. Honnêtes gens, *Dieu ne veut pas de vous*. C'est le péché qui a organisé le monde tel qu'il est; c'est lui qui règle les rapports entre vous et Dieu. Dieu ne veut pas vous donner des règles pour vos péchés; il veut que vous entriez, dépouillés *de tout*, dans le royaume qu'il a établi en Christ. Quand vous commencez à vous justifier, vous démontrez votre grande inimitié contre Dieu. Ceux qui veulent se justifier devant les hommes n'ont pas fait le premier pas dans la voie du salut. Dieu condamne le tout; le coeur de l'homme est mauvais, et Dieu lui a déjà demandé compte de l'administration de ses biens. Tout est pure grâce pour un pécheur condamné, et la grâce lui fait comprendre qu'il vaut mieux être sauvé en perdant tout dans ce monde.

Dieu nous transporte par sa grâce dans le royaume de son Fils bien-aimé. Tout ce qui est grand dans le monde est en abomination devant Dieu, et n'est pas autre chose que des péchés splendides.

Que Dieu nous fasse la grâce de comprendre en simplicité que lorsque nous avons manqué à tous égards, et que la condamnation était prononcée, Dieu a pourvu à un moyen de grâce et de salut en Christ, et qu'il ne s'agit plus de se sauver *dans le monde*, mais de se sauver *du monde*, pour entrer là où Christ se trouve, où sa gloire est établie.

Méditation de J.N.D. n° 152 - ME 1905 page 313 (Exode 24)

Aux chapitres 19 et 24 de l'Exode, on trouve une différence dans les relations entre Dieu et Israël au pied de la montagne de Sinaï.

Depuis la sortie d'Egypte jusqu'au Sinaï, Dieu agit en grâce envers son peuple. Cette grâce couvre le mal, donne l'eau, la manne, les caillies, sans un reproche de la part de Dieu, donne enfin la victoire sur Amalek. Israël arrive ainsi, porté sur des ailes d'aigle, à la montagne de Sinaï. Là, il se place, pour recevoir les promesses, sous la condition d'obéissance, condition violée aussitôt que reçue.

La position du peuple vis-à-vis de Dieu est réglée par cette condition au chapitre 19. Quand Dieu prononce à leurs oreilles les dix paroles de la loi (19: 12-24), ils ne pouvaient monter sur la montagne, Dieu ne voulant pas avoir l'homme si près de Lui, de sa Majesté et de sa justice, car il est un feu consumant. L'Eternel met une barrière autour de lui et ni homme, ni bête, ne peuvent la franchir sans périr, et sans que l'Eternel se jette sur eux (verset 24). Moïse qui représente Christ peut y monter, mais aucune âme ne peut s'approcher de Dieu, quand Il se présente en justice.

Au chapitre 24, la scène change. Dieu choisit, avec Moïse et Aaron, Nadab et Abihu, soixante-dix anciens d'Israël, non plus sur le principe de la loi, mais en vertu d'une alliance

établie *sur le sang*, par lequel Israël est présenté à Dieu et mis en relation avec Lui (versets 4-10). Le sang est sur le peuple, et Dieu invite ceux qui avaient été choisis à monter vers Lui. Ils peuvent, au lieu d'un feu consumant, voir le Dieu d'Israël, Dieu en relation avec le peuple. Ils mangent et boivent, ils vivent de leur vie naturelle, quoiqu'ils soient en présence de Dieu. C'est que l'alliance par le sang avait mis le peuple en relation avec Dieu; telle est toujours la base de toute relation avec Lui. Il en est de même pour nous. Sans que cette alliance soit établie *avec nous*, car elle ne l'est qu'avec Israël, nous pouvons, en vertu du sang de l'alliance, voir Dieu, dans toute la manifestation de sa justice, sans périr. Le sang est le fondement qui rend possible une relation entre Dieu et des pécheurs. Dieu s'obligeait lui-même, par le sang de l'alliance, à recevoir son peuple. Sans doute, la stabilité de l'alliance, dépendait de l'obéissance du peuple autant que de la fidélité de Dieu, et alors tout a manqué. Mais nous pouvons avoir part au bénéfice d'une *nouvelle* alliance, parce qu'elle est fondée sur l'obéissance de Christ, maintenant accomplie. L'alliance avec Israël, quoique basée sur le sang, ne pouvait être fondée sur une obéissance future de l'homme. En Christ, l'obéissance a eu lieu, elle a été jusqu'à la mort; elle ne peut manquer; c'est une alliance *éternelle*.

Quant à notre conscience, l'effet d'une telle alliance est que nous pouvons voir Dieu, manger et boire, sans être écrasés par sa justice.

Quant à la pratique, il y a quelque chose qui va, pour nous, plus loin que cela. Lorsque l'alliance a été violée par Israël, Moïse dresse une tente hors du camp (33: 7). Il agit seul; c'est la fidélité individuelle. Dieu le rencontre hors du camp. Ses relations individuelles sont dès lors bien plus intimes que sur la montagne où Dieu était toujours dans la nuée. Ici, il parle avec Moïse face à face, comme avec un intime ami. La fidélité individuelle conduit ainsi Moïse près de Dieu. Plus l'infidélité générale augmente, plus Dieu se rapproche du fidèle et se communique à lui d'une manière intime. Combien cela nous encourage à être fidèles, même si nous devons demeurer seuls.

Sur la montagne, dans Sa majesté, Dieu ne pouvait avoir de contact avec le peuple. Celui qui touchait la montagne était puni de mort. Au lieu de les inviter à monter, Dieu dit: «Avertis solennellement le peuple, de peur qu'ils ne rompent les barrières pour monter vers l'Eternel pour voir, et qu'un grand nombre d'entre eux ne tombe» (19: 21). Mais, du moment que le sang est répandu (24), le Dieu d'Israël, entrant en relation avec son peuple, dit: «Monte vers moi». L'homme peut s'approcher.

A la suite de la désobéissance générale, nous trouverons des difficultés sans nombre, une vie pénible à bien des égards, mais s'il y a de la fidélité, le seul résultat sera que Dieu se montrera face à face et nous parlera comme un ami à des intimes amis.

Christ, chassé par nos péchés hors du camp, est monté dans le ciel. En vertu de son sang, nous sommes unis à Lui, et Dieu nous unit à Lui par son Esprit. Christ n'est donc pas seul dans cette intimité; par Lui et en Lui, nous sommes, de la même manière que Lui, près de Dieu. Chassé du monde, il est entré en Sa présence. En Lui, l'Eglise est aussi près de Dieu que lui-même.

Pour *jouir* de cette présence, il faut suivre Christ hors du camp, même si nous devons être *seuls*. Suivre Christ, c'est toujours le suivre auprès du Père. Dans cette séparation, nous trouvons lumière, douceur, joie, discernement spirituel. La fidélité nous donne toujours ce discernement et la connaissance de nos privilèges comme chrétiens ici-bas. Paul monte au troisième ciel; cette communication avec Dieu le fortifie pour son ministère au milieu de circonstances adverses. Etre «un homme en Christ» est une jouissance positive. Dieu communique à un tel homme ce qui est nécessaire pour être fidèle, sans commandement qui le réprime.

Analyse des premiers chapitres de l'épître aux Ephésiens

Chapitres 1 à 4: 16 - Favez Ch.L. – ME 1905 page 247

On voit, au commencement du premier chapitre, que les Ephésiens étaient bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ — élus pour être saints et irréprochables devant Dieu, en amour — adoptés par Jésus Christ — et rendus agréables dans le Bien-aimé. Puis, héritiers de Dieu, selon le propos de Sa volonté. C'est en résumé: «l'espérance de l'appel de Dieu et les richesses de la gloire de son héritage dans les saints».

Après l'expression de ces grandes bénédictions, nous voyons, au verset 13, comment les Ephésiens y étaient entrés. Ils avaient entendu la parole de la vérité, l'Evangile de leur salut; ils y avaient cru, et avaient été scellés du Saint Esprit de la promesse qui est les arrhes de l'héritage. Le Saint Esprit, était le sceau de l'autorité de Dieu, confirmant qu'ils étaient devenus participants du salut que leur apportait l'Evangile auquel ils avaient cru. Dès ce moment, ils étaient sauvés. Entrer dans la gloire n'était plus qu'une affaire de temps.

Comme cela arrive toujours dans l'oeuvre de la grâce, il y avait eu nécessairement en eux, avant qu'ils, fussent scellés, l'opération de l'Esprit de Dieu, pour donner effet à la Parole dans la conscience, ouvrir leurs yeux à la lumière de l'Evangile, et produire la foi; mais ce n'est que lorsqu'ils eurent cru la parole de la vérité, que le Saint Esprit vint établir sa demeure en eux et qu'ils furent scellés.

Ensuite (versets 15-18), l'apôtre Paul reconnaît leur bon état spirituel (il y avait en eux de la foi et de l'amour pour tous les saints), et il demande qu'ils reçoivent un esprit de sagesse et de révélation dans la connaissance de Dieu... pour savoir quelle est l'espérance de l'appel de Dieu et les richesses de la gloire de son héritage dans les saints. Il convenait que les Ephésiens connussent dans leur richesse, les immenses bénédictions qu'ils possédaient.

«Eclairer les yeux du coeur», est une des opérations de l'Esprit. La lumière de l'Esprit peut se manifester en donnant à l'âme la faculté de percevoir les choses saintes (pour nous, les choses révélées): «Petits enfants... vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses» (1 Jean 2: 20) — ou bien elle peut se manifester par les dons du ministère pour l'enseignement au milieu des saints: «A l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse; et à un autre la parole de connaissance» (1 Corinthiens 12: 8).

Mais (verset 19) Paul demande pour eux une chose nouvelle qui prend sa place parallèlement à ce qui précède. Il demande qu'ils sachent non seulement l'étendue de ce salut, mais quelle est la puissance qui nous y a placés: «l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force»; la même puissance «qu'il a opérée en ressuscitant le Christ d'entre les morts». Ceci nous ramène au moment où les Ephésiens crurent l'Evangile. Le salut qu'ils trouvèrent embrassait non seulement l'espérance de leur appel et un héritage à recevoir, mais il reposait sur le fondement de la

puissance de Dieu — puissance effective qui, en ce qui regarde les Ephésiens, les avait sortis de la condition qu'ils partageaient avec tous les hommes et les avait, de fait, établis dans une création nouvelle. Cette puissance, que Dieu a déployée dans la résurrection de Christ, Dieu l'avait aussi déployée pour produire la foi dans les Ephésiens. Et ces derniers, par le fait de leur foi, se trouvaient ainsi placés moralement dans la position de ressuscités dans laquelle est Christ lui-même. Ils étaient associés à Lui dans la résurrection et se trouvaient, en Lui, transférés dans une création nouvelle. Cette oeuvre est l'ouvrage de Dieu et du ressort de sa grâce souveraine.

Les actes de cette puissance de Dieu ont commencé en Christ. Dieu l'a opérée «en le ressuscitant d'entre les morts» (verset 20); nous venons ensuite. Dieu nous y a fait participer en nous «vivifiant ensemble avec le Christ» (2: 5). Dieu est intervenu dans la mort, et nous en a sortis pour nous placer auprès de Lui, dans la bénédiction éternelle. Evidemment Christ était dans la mort, dans des conditions autres que nous. Lui était mort dans sa justice et sa sainteté: il avait donné sa vie pour glorifier Dieu et accomplir les pensées de son amour. Sa résurrection était une affaire de droit et selon la justice. Aussi est-il ressuscité d'entre les morts «par la gloire du Père». Nous, nous étions des enfants de colère, morts dans nos fautes et dans nos péchés. «Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés» (personnellement aimés) «...nous a vivifiés ensemble avec le Christ». C'est l'acte de son amour et de sa grâce souveraine envers de malheureuses créatures.

Parce que la résurrection de Christ était selon le droit de la justice, la suite nécessaire, dans laquelle encore la gloire du Père s'est déployée, a été que Dieu l'a «assis à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination...» et dans cette gloire, «Dieu l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'Assemblée, qui est son corps...»

Dieu, selon la même grâce, déjà déployée envers nous qui avons été vivifiés avec Christ, nous a fait entrer dans la bénédiction céleste du Christ. «Il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus». L'avenir montrera la gloire de cette grâce. Pour le présent, nous sommes déjà établis en Christ, en nouvelle création. Dieu, en grâce souveraine, et selon ses conseils éternels, a déjà opéré jusque-là: l'homme, le Christ, est dans la gloire, à la droite de la Majesté, et nous qui héritons avec Lui, nous y sommes *en Lui*, en attendant les siècles à venir dans lesquels Dieu «montrera les immenses richesses de sa grâce dans sa bonté envers nous» (2: 7).

Dieu, qui «nous a vivifiés ensemble (covivifiés) *avec* le Christ», nous a aussi «ressuscités ensemble (Juifs et gentils), et fait asseoir ensemble dans les lieux célestes *dans* le Christ Jésus». Puisque c'est avec Christ que nous sommes vivifiés, il s'en suit que la vie que nous avons reçue, est une vie de résurrection, la vie de Christ ressuscité, car notre Seigneur n'a pas été vivifié autrement que par sa résurrection d'entre les morts. Dieu qui nous a vivifiés nous a, par la même autorité, en souveraine grâce, placés comme ressuscités dans le Christ. Et il a fait plus, il nous a aussi «assis *en Lui* dans les lieux célestes».

La distinction entre «être vivifié» et «être ressuscité» me paraît être celle-ci, du moins en ce qui regarde ce passage de l'épître aux Ephésiens. «Être vivifié», c'est recouvrer la vie quand on est mort. Pour le Seigneur Jésus, cela a été sa résurrection glorieuse et n'a pu être autre chose, parce qu'il était la vie lui-même, et qu'il n'a dû la reprendre que parce qu'il l'avait donnée dans sa mort. Pour nous qui étions morts dans nos péchés, il a été nécessaire que nous fussions vivifiés spirituellement. Nous le sommes par un effet de la grâce de Dieu; et cette grâce nous a vivifiés avec Christ. Mais la résurrection du Seigneur a été, une «résurrection d'entre les morts». Cela embrasse plus que le retour à la vie corporelle. Il avait accompli la rédemption. Il sortait du sépulcre, vainqueur de Satan et de la mort. Il laissait derrière Lui cette vieille création qui gît sous le péché, la mort et l'attente du jugement. Il n'avait plus sa place ici-bas. Il est monté auprès de Dieu dans les lieux célestes pour inaugurer une nouvelle création, fondée en justice sur la valeur de sa mort et sa victoire sur les puissances du mal.

Or la grâce de Dieu nous a placés en Lui comme ressuscités et assis en Lui dans les lieux célestes. Nous sommes, par cette faveur, établis en nouvelle création, et spirituellement notre séjour est le ciel. C'est pourquoi, dans les considérations qui accompagnent ces déclarations, il est dit que «nous avons été créés en Jésus Christ».

C'est là le salut que nous possédons, salut dans lequel et pour lequel Dieu nous a scellés en nous donnant le Saint Esprit. Immense grâce! Oui, à la lumière de ce salut, nous disons notre amen, en adorant, quand nous lisons: «Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu; non pas sur le principe des oeuvres, afin que personne ne se glorifie; car nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus Christ, pour les bonnes oeuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles». Puissions-nous ne pas négliger les bonnes oeuvres qui appartiennent à cette nouvelle création!

Toute la gloire de ce salut revient à Dieu; c'est l'oeuvre de sa grâce en tout. Il a donné la bénédiction, comme il nous a donné la foi pour entrer dans la bénédiction, car la foi, c'est le don de Dieu, le don de croire. Si, dans la première création, l'ouvrage qui sortit de ses mains était bon et répondait à sa pensée, dans la seconde aussi, il trouvera sa satisfaction et sa gloire; et son ouvrage, c'est nous qui le sommes, étant créés en Jésus Christ. En attendant la gloire, il veut, dans les prémices de ses créatures, déployer déjà maintenant, par des bonnes oeuvres, les richesses de la nouvelle création qui resplendra bientôt.

En général, l'oeuvre de vivifier est attribuée à l'Esprit. Nous lisons: «C'est l'Esprit qui vivifie» (Jean 6: 63). «La lettre tue, mais l'Esprit vivifie» (2 Corinthiens 3: 6). «Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit» (Galates 5: 25). La puissance de vivifier emporte de soi la puissance de la résurrection, car il est dit de la résurrection de Christ, qu'il a été «vivifié par l'Esprit» (1 Pierre 3: 18). De même, il est dit des deux témoins que «l'Esprit de vie entra en eux, et ils se tinrent sur leurs pieds» (Apocalypse 11: 11). Cependant l'oeuvre de vivifier est en général une oeuvre morale. Cela n'a pas pu être pour le Seigneur, mais c'est la chose pour nous. De plus, si «vivifier» est l'oeuvre de l'Esprit, cependant, dans l'administration de cette

grâce, on est vivifié par la Parole du Fils de Dieu. En recevant sa Parole, on a la vie éternelle, et l'on est «passé de la mort à la vie» (Jean 5: 24).

Mais la résurrection est ressortissante à l'autorité de Dieu (Romains 4: 25); — à l'autorité du Père, et à l'autorité du Fils et de sa Parole (Jean 5: 21-29). Dieu est Celui qui pardonne, qui justifie, qui sauve. Il est aussi Celui qui ressuscite. Si l'on disait: C'est l'Esprit qui justifie, qui donne la vie éternelle, notre relation avec Dieu en serait troublée. Nous y perdrons la grâce souveraine, et même nous ferions tort à Dieu en méconnaissant son oeuvre et son autorité. Il ne s'agirait plus que d'une oeuvre en nous. Aussi, dans le passage si remarquable d'Ephésiens 1 et 2, sur l'opération de Dieu en résurrection envers Christ et envers nous, nous voyons que rien n'est dit de l'opération de l'Esprit. C'est Dieu qui a «ressuscité le Christ d'entre les morts», qui «nous a vivifiés ensemble avec Lui», qui «nous a ressuscités et fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus». Pour nous, il y a non seulement l'oeuvre de son autorité et de sa puissance, mais Dieu a déployé envers nous les richesses de sa miséricorde, de son grand amour et de sa grâce. Selon les conseils éternels de son amour, il s'est abaissé jusqu'à nous, jusqu'à notre mort; sa puissance a fait pénétrer dans notre pauvre coeur la foi pour écouter la Parole et prendre vie; et il nous a vivifiés avec le Christ, ressuscités et assis en Lui dans les lieux célestes.

C'est après cela que nous avons reçu le sceau de l'Esprit, car l'Esprit de Dieu n'établit pas sa demeure dans un homme qu'il n'a pas vivifié. Ainsi, quand ils crurent la Parole de vérité, les Ephésiens furent vivifiés, et après qu'ils eurent cru, ils reçurent le Saint Esprit qui fit sa demeure en eux: ils furent scellés. Le Saint Esprit demeurant dans les saints, est la puissance de la vie céleste en eux et une source d'affections divines. Il produit, contient et alimente toutes les relations, en vie nouvelle, de ceux qui sont dans les lieux célestes en Christ. «Fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur; de sorte que le Christ habite par la foi dans vos coeurs» (3: 16, 17).

Il y a plus qu'une délivrance dans la résurrection d'entre les morts. Béni soit Dieu! une relation avec Dieu a été créée pour nous dans la résurrection, et par la faveur du Dieu d'amour. Ceux qui auront part à la résurrection d'entre les morts «seront fils de Dieu, étant fils de la résurrection» (Luc 20: 35, 36). Conformément à cela, le Seigneur, au matin de la résurrection, a envoyé Marie aux disciples avec ce message: «Va vers mes frères et leur dis: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Nous sommes donc les enfants de Dieu. Dieu a créé cette relation pour nous dans la résurrection de son Fils bien-aimé. Et quand par la foi nous venons sur la scène, que nous connaissons le Fils de Dieu ressuscité, nous entrons en Lui dans la résurrection, et cette relation bénie est révélée à nos âmes.

Et encore la résurrection donne le type de ce que nous serons dans la gloire, car nous serons «conformes à l'image de son Fils», et elle forme présentement notre état de vie, avec les caractères qui lui sont propres: dans le nouvel homme «Christ est tout et en tous».

Si donc, au lieu d'être l'exercice de l'autorité de Dieu, la résurrection était seulement l'oeuvre de l'Esprit, la main souveraine de Dieu en serait exclue; nous aurions une résurrection

sans type, puisqu'il s'agirait uniquement d'une oeuvre en nous; et nous ne connaîtrions aucune des relations de vie, ni des saintes affections que Dieu a créées en vie nouvelle, puisqu'elle se concentrerait dans notre état personnel.

En négligeant pour un moment la portée de deux versets, du moins leur étendue, nous avons été conduits, dans cette étude, à voir la bénédiction individuelle de l'enfant de Dieu. Mais il y a beaucoup d'enfants de Dieu; un même accès auprès du Père appartient à tous; Dieu, dans ses conseils, a fait plus que de leur donner l'accès jusqu'à Lui. Il a voulu les réunir pour en faire son Assemblée, et cette Assemblée est le corps de Christ, son Epouse.

Le premier acte de Dieu, dans l'accomplissement de son conseil, touche nécessairement à Christ qui, en vertu de ce conseil, est placé comme Chef, en tête de tout ce que Dieu s'est proposé. Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. Il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de tout nom qui se nomme. Il a assujetti toutes choses sous ses pieds. Et, après avoir placé Christ dans cette gloire, Dieu l'a donné pour «être chef sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous» (1: 20-23). On peut remarquer que l'union avec Christ n'existe que depuis qu'il est ressuscité, pas avant: il ne s'est pas uni à l'humanité (Jean 12: 23, 24).

L'Assemblée se compose de ceux qui ont cru la Parole de la vérité, et nous avons la formation du corps de Christ en ce que Dieu les a ressuscités, et assis en Lui dans les lieux célestes. Là est la place des rachetés, conformément à cette parole du Seigneur à Saul de Tarse: «Je suis Jésus que tu persécutes». C'est le grand mystère qui n'avait pas été connu en d'autres âges.

Le Saint Esprit a une grande part dans la formation du corps: Il est le lien qui unit les membres en un seul corps à Christ. C'est pourquoi, au chapitre 4, nous trouvons des expressions comme celles-ci: «Garder l'unité de l'Esprit». «Il y a un seul corps et un seul Esprit» (versets 3, 4).

Mais, ce qui est premièrement développé, c'est ce qui regarde l'Assemblée de Dieu. De cette Assemblée, Dieu fait son habitation. Elle a sur la terre un aspect qui lui est propre. L'édifice repose sur ces faits fondamentaux:

a) Les gentils qui étaient loin et sans titres, sont maintenant approchés dans le Christ, pour partager des privilèges communs avec les Juifs, héritiers de la promesse (versets 11, 13).

b) Le sang de Christ donne l'accès à ce qui tient lieu des promesses, soit aux gentils, soit aux Juifs. La croix a détruit le mur mitoyen de clôture et fait de la place pour la formation d'un homme nouveau (versets 13-16).

c) Cet homme nouveau est formé par la bonne nouvelle de la paix adressée aux uns et aux autres. Il y a réponse en eux, comme ayant tous accès auprès du Père par un seul Esprit (versets 17, 18).

La Maison de Dieu est édifiée sur le fondement des apôtres et prophètes; Jésus Christ est la maîtresse pierre du coin. L'édifice croît pour être un temple saint dans le Seigneur. Il n'est

pas achevé. C'est l'Assemblée que Christ bâtit (Matthieu 16); les pierres vivantes qui sont édifiées pour être une maison spirituelle (1 Pierre 2). En attendant ce résultat, l'Assemblée est présentement une habitation de Dieu. Les gens de la maison de Dieu sont déjà réunis; ils sont édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit (verset 22). C'est, je pense, la maison de 1 Corinthiens 3.

La suite entre dans les développements qui regardent la formation du corps de Christ (chapitre 4). Ces développements commencent avec des exhortations, preuve que nous avons ici des choses réelles et non des théories. Avant de les rencontrer, nous avons une parenthèse qui embrasse tout le chapitre 3, et dans laquelle nous voyons:

a) Quelle est l'administration du mystère, et, comme en passant, un aperçu des richesses de ce mystère (versets 1-13).

b) La chose est trop grande; elle dépasse ce que l'enseignement peut donner; elle ne peut pas se comprendre du dehors. C'est le pain, en communion spirituelle, de ceux qui sont dedans. Paul s'adresse au Père de notre Seigneur Jésus Christ, et demande pour les saints qu'ils soient «fortifiés en puissance par son Esprit quant à l'homme intérieur, de sorte que le Christ habite par la foi dans leurs coeurs et qu'ils soient enracinés et fondés dans l'amour»; — et l'immensité — et l'amour infini de Christ — et la plénitude de Dieu, les inonderont de bonheur et de lumière (versets 14-19). La chose est si grande encore, qu'elle dépasse ce qu'une prière saurait demander. Dieu qui a l'initiative de ce mystère, agira dans les saints selon les richesses qu'il embrasse et selon l'étendue de son amour. A lui est la gloire dans l'Assemblée, dans le Christ Jésus, pour tous les âges du siècle des siècles. Amen!

* * *

Chapitre 4: 1-3. Exhortations. Il y a pour les saints une responsabilité qui appartient à la relation dans laquelle Dieu les a placés avec Lui. La mesure de la responsabilité, c'est cette relation même et la dignité de la personne avec qui on la soutient: «Marchez d'une manière digne de Dieu qui vous a appelés à son propre royaume et à sa propre gloire» (1 Thessaloniens 2: 12). Ici, la relation dans laquelle nous sommes vus est celle «d'appelés» de Dieu. Il faut être dignes de l'appel de Dieu dans la marche. Parce qu'en outre de privilèges individuels, les saints ont été «appelés en un seul corps» (Colossiens 3: 15), que leur responsabilité est de «garder l'unité de l'Esprit» et que «le lien de la paix» est nécessaire pour cela, ils doivent mettre leurs soins à se conduire avec toute humilité et douceur, avec longanimité et support mutuel.

(Versets 4-6). Tableau de l'unité. Elle est triple.

«Il y a un seul corps et un seul Esprit». Unité indivise, formée dans l'unité de l'Esprit qui en est l'élément premier et formatif. Elle embrasse tous les appelés et eux seulement. Elle se lie à l'espérance une et commune qu'ils possèdent en vertu de leur appel.

«Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême». Unité administrative et dispensationnelle. Un ordre de choses s'est établi sur la terre qui dépend de l'autorité et des

entreprises ici-bas du seul Seigneur qui est en haut. Son droit est universel, mais de fait l'ordre de choses qui revendique son nom, a ses limites: toute la terre n'est pas baptisée.

«Il y a un seul Dieu et Père de tous». Unité universelle se rapportant au Père comme Créateur (Malachie 2: 10), mais qui, en vie éternelle, se concentre dans la personne de ceux qui sont nés de Dieu, ses enfants (Jean 1: 12, 13). Le Dieu et Père relie tout en Lui, comme un seul réseau: «Il est au-dessus de tout». Il ne se tient pas en dehors de ses oeuvres, il pénètre tout: «Il est partout». Mais il est dans ses enfants: «en nous tous». C'est une grâce commune à tous les enfants de Dieu.

Le verset 7 nous ramène au seul Seigneur, pour nous faire connaître l'administration de sa grâce, surtout en ce qui regarde son oeuvre dans les saints, et celle de la formation de son corps, l'Assemblée. En vue de cette oeuvre, une grâce spéciale pour le service «est donnée à chacun, selon la mesure du don de Christ». Elle constitue le ministère.

(Versets 8-10). Ces dons procèdent de Celui qui est monté en vainqueur dans les cieux après avoir ici-bas, et dans le séjour de la mort, mis en pièces le pouvoir de Satan. Il était descendu dans les parties les plus basses de la terre, il est monté au-dessus des cieux. Il a ainsi la haute main partout; rien ne saurait échapper au droit de sa gloire. Le ministère émane de cette gloire. Il est sur la terre l'exercice en grâce des droits de Christ pour chercher ceux qui héritent du salut, et les assembler pour lui. Le Seigneur cherche le trésor dans le champ qu'il s'est acquis.

(Verset 11). Ces ministères relèvent tous du Christ comme d'une autorité unique; mais ils sont divers: apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs et docteurs.

Sous le régime de la loi, Dieu demeurait dans son sanctuaire; le peuple n'approchait pas jusqu'à Lui. Il y avait la sacrificature qui exerçait un service médiateur, pour le maintien des relations de Dieu avec son peuple sur la terre. Sous l'Evangile, il existe un ordre de choses supérieur et bien différent. Il y a des saints qui ont leur place en Christ, dans la réalité de la présence de Dieu, et qui jouissent déjà de cette bénédiction, étant dans les lieux célestes en Christ, dans la création nouvelle, formés en un corps, par la puissance de la résurrection et le don du Saint Esprit. Et c'est à produire cela par le témoignage du Christ qui sauve des perdus et forme ensuite leur état moral, que travaille le ministère.

(Versets 12-16). L'oeuvre a une double sphère, indépendamment des variétés de service qu'elle comporte: le ministère est donné «en vue de la perfection des saints» et «pour l'édification du corps de Christ».

«La perfection des saints!» C'est l'oeuvre qui amène à «l'état d'homme fait», indiqué au verset suivant. Il est formé, cet état, par la vérité saisie par la foi, — par la connaissance du Fils de Dieu, le Bien-aimé, en qui nous sommes agréables à Dieu; qui vint à nous pour le révéler; Lui, le resplendissement de sa gloire; sur qui, lorsqu'il était dans le monde, le ciel demeurait ouvert; la Parole éternelle faite chair, qui ôte le péché du monde, en qui nous avons la rédemption par son sang; le Christ, que Dieu a ressuscité d'entre les morts, qu'il a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, qu'il a élevé à la place suprême, au-dessus de tout nom qui

se nomme, ayant assujéti toutes choses sous ses pieds, et que Dieu a donné pour être Chef sur toutes choses à son corps qui est l'Assemblée.

La foi de l'homme fait, si elle embrasse la connaissance de Celui qui était dans le sein du Père, embrasse aussi, et tout particulièrement, la gloire du Rédempteur: «la mesure de la stature de la plénitude du Christ». Le ministère travaille à porter dans le coeur des saints, la connaissance de cette personne. Ce qui est vrai en Christ, et qui nous est connu par la révélation de sa personne, s'établit dans nos coeurs et devient vrai en nous. Cela constitue «l'homme fait». autrement appelé «l'homme en Christ». Comme c'est un état auquel on parvient, on peut distinguer «l'homme fait» parmi les croyants, ainsi qu'il est dit: «Nous tous qui sommes parfaits», mais cela ne doit jamais faire de division. Au reste, les «hommes faits» ne s'y prêteraient pas.

Une chose est à remarquer, c'est que l'apôtre du Seigneur n'a de confiance dans la stabilité de foi d'un chrétien, que lorsqu'il a atteint l'état d'homme fait: alors le chrétien n'est plus comme «un petit enfant ballotté et emporté çà et là par tout vent de doctrine». On voit la même chose dans l'épître aux Colossiens: «Je dis ceci, afin que personne ne vous séduise» (2: 4). Et même il semblerait que Paul, non seulement travaillait, mais «combattait pour pouvoir présenter tout homme parfait en Christ» (Colossiens 1: 28, 29), tant il est vrai, que la vérité ne fait son chemin que lentement dans le coeur de l'homme.

Ajoutons qu'une fois l'âme établie dans la vérité, et parvenue à cet état où l'on n'est plus un petit enfant, ballotté et exposé à subir la tromperie des hommes, il y a «un accroissement en toutes choses jusqu'à Lui qui est le Chef, le Christ». Cela est subjectif et appartient à la vie chrétienne. Au verset 13 nous lisons: «*Jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi*». Ici (verset 15), nous avons: «Croître en toutes choses *jusqu'à Lui...*» «En toutes choses»: Christ est tout dans la vie chrétienne. Marchant dans cet accroissement, le chrétien peut dire: Il est mort, je suis mort; il est ressuscité, je suis ressuscité; il est assis dans le ciel, j'ai reçu le Saint Esprit pour avoir ma conversation dans le ciel.

Les versets 13-16 décrivent l'état d'âme qui est formé dans les saints en rapport avec leur appel et la bénédiction dans laquelle la puissance de Dieu les a placés selon cet appel. Mais ce qui est remarquable, c'est de voir que cet état spirituel est formé par la révélation de Christ à l'âme, par le pouvoir de la vérité et de la foi, et qu'il n'est fait, dans cette exposition, aucune mention de l'opération de l'Esprit, bien que nous sachions que le concours de l'Esprit n'en est pas exclu. Mais cela a son importance. L'oeuvre intérieure ne se fait que d'après un modèle. Il n'y a de vrai dans le chrétien que ce qui dérive de Christ. Comment Celui qui est le fond de tout dans l'âme y serait-il étranger et céderait-il sa place? Cela n'est peut-être pas discerné; mais faire appel à l'oeuvre de l'Esprit en ce cas, ce serait se mouvoir sans boussole, sans direction, et l'on risquerait fort, dans le progrès poursuivi, de devenir soi-même le but.

L'autre sphère de l'activité du ministère embrasse l'ensemble et s'occupe de «l'édification du corps de Christ» (verset 12). L'apôtre et l'évangéliste qui prêchent la réconciliation dans le monde, ont la joie d'amener des hommes au salut, mais en cela aussi ils amènent des

matériaux pour l'édification du corps de Christ, conformément à l'intention du Seigneur. Il y a plus. S'il y a un agent qui travaille de la part du Seigneur à former le corps de Christ, ce corps a aussi sa vitalité intérieure et propre. D'abord la foi de «l'homme fait», comme on l'a vu, embrasse aussi la connaissance du Christ comme chef du corps ensuite, le corps, ajusté et lié ensemble par des jointures de fournissement, produit, par l'opération de chaque partie dans sa mesure (ses divers organes, sa force intérieure), l'accroissement de lui-même en amour.

«En amour», lisons-nous. L'Assemblée est la sphère dans laquelle Dieu déploie les immenses richesses de son amour. Le Fils qui vint en serviteur nous révéler l'amour de Dieu, son Père, était lui-même cet amour, en nature, étendue, et puissance. Et c'est en cela qu'il pouvait accomplir un service qui répondait à toutes les intentions de l'amour de Dieu. L'Assemblée (loin de moi la pensée d'établir la moindre parité entre elle et le Seigneur; cela est du reste impossible, puisqu'elle a tout reçu et qu'elle n'est autre chose que la création de Dieu) ne peut pas être le vase qui reçoit cet amour sans le refléter. Mais elle est une création de Dieu, son ouvrage, un vaisseau approprié à la concentration de cet amour. Bientôt il sera connu que l'amour de Dieu est à demeure en elle. Cela déjà est commencé. Les saints devraient en avoir la conscience.

Une autre chose, en quoi la gloire de Dieu me paraît briller dans l'Eglise, c'est l'unité. Nous lisons dans notre verset: «Tout le corps, bien ajusté et lié ensemble» (verset 16); et plus haut: «Jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi»; et déjà, au commencement du chapitre, nous avons l'expression essentielle de l'unité: «L'unité de l'Esprit». «Un seul corps et un seul Esprit». C'est pendant que l'Assemblée est en formation, qu'il est dit, soit de ses membres, soit d'elle: «Parvenir tous à l'unité de la foi», «l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même»; mais «l'unité de l'Esprit» appartient à l'Assemblée dès sa formation et pour toujours. Dans la gloire, elle sera toujours le corps de Christ: «chair de sa chair, et os de ses os», son Epouse. Le Christ se la présentera glorieuse, sainte et irréprochable. L'unité en elle, fera partie de sa beauté éternelle. Or, dans l'Ecriture, nous voyons avec quel soin Dieu révèle qu'il est un (Deutéronome 6: 4). Dans le Nouveau Testament, en particulier, la révélation du seul Dieu embrasse le Père, le Fils et le Saint Esprit. Il y a aussi un témoignage plus spécial à l'unité du Père et du Fils. Mais la part d'action qui appartient au Père, celle qui revient au Fils, les opérations du Saint Esprit, c'est l'accomplissement d'une seule pensée dans la déité, en amour et en grâce, comme dans ses autres oeuvres. En cela (mais nous nous sentons bien faible pour en parler), en cela paraît l'une des gloires de la déité. Toute l'oeuvre de Dieu dans la création, dans le soutien de toutes choses, dans le gouvernement du monde, dans l'oeuvre de la grâce et l'accomplissement de ses conseils éternels, toutes ces oeuvres si grandes et si diverses, dans lesquelles paraissent sa sagesse, sa puissance et son amour, c'est l'accomplissement d'une seule pensée au sein de la déité, mais cette gloire aura son reflet dans l'Assemblée, qui, dans sa condition native, subsiste dans l'unité.

L'Assemblée qui réunit tant de saints, verra toutes ces individualités se fondre dans un seul amour. La perfection qui est dans le Chef, se répandra dans les membres. On verra dans l'Assemblée ce que Dieu a pu faire, quel a été son ouvrage.

Un troisième reflet de la gloire de Dieu qui brille dans l'Assemblée, c'est la sainteté. Hélas! en nommant les beautés de l'Eglise, je ne puis éviter de penser avec tristesse combien elles ont été vite ternies dans les jours de la responsabilité. Si l'on ne savait que dans la perfection, quand elle sera venue, rien ne manquera à la beauté de l'Assemblée de Dieu, on n'oserait pas parler de son témoignage dans le monde, comme répondant à l'amour et à la sainteté de Dieu, et pas davantage de son unité. Mais il est permis à la foi de voir l'Eglise selon les pensées de Dieu: ce que Dieu a donné, est et sera. Comme fit Elie sur le Carmel, la foi sait voir le peuple de Dieu dans son intégrité, dans les jours même où tout est en déroute.

Quant à la sainteté, et pour revenir à l'épître aux Ephésiens, notons la condition individuelle des saints, telle qu'elle sera dans la gloire. Dieu les a élus en Christ, pour qu'ils soient «saints et irréprochables devant Lui en amour», et c'est de tels que l'Eglise est composée. Elle est «un édifice qui croît pour être un temple *saint* dans le Seigneur». Quand le moment sera venu, elle paraîtra dans la gloire du Seigneur comme son Epouse. Christ se la présentera glorieuse. Elle n'aura ni tache, ni ride, mais sera *sainte* et irréprochable. La gloire du Dieu incorruptible, sa grâce inaccessible au mal, sa sainteté immuable qui est la sûreté du bien, comme sa justice est la délivrance du mal, brilleront dans l'Eglise. Ah! c'est ici une terre sainte; Dieu est là: on ne peut s'approcher qu'en déchaussant sa sandale. Quel honneur pour l'Eglise! «Le temple de Dieu est *saint*, et vous êtes ce temple» (1 Corinthiens 3: 17). «La *sainteté* sied à ta maison» (Psaumes 93: 5). C'est bien en présence de cette gloire qu'on voit — et même le sens moral le découvre spontanément — que, pour occuper une telle place, il faut que l'Eglise appartienne à une création nouvelle, qui est en tout l'ouvrage de Dieu. Or l'ouvrage répondra à l'intention de Celui qui l'a entrepris.

Ayant devant soi de si grandes vérités, le sens de la conduite qui y répond, se réveille dans l'esprit; on se rappelle qu'il y a une responsabilité — que l'édifice est en ouvrage; qu'en attendant d'être un temple saint, les fidèles, déjà réunis, sont maintenant une habitation de Dieu par l'Esprit, où sa gloire attend le témoignage qui lui revient, dans l'amour, l'unité, la sainteté, et tout ce qui appartient à sa glorieuse communion. La main de l'homme y est entrée, c'est vrai; mais la vérité demeure. Pussions-nous y être rendus attentifs! La sainteté nous appartient maintenant en vertu de la vérité, de la foi, de la vie nouvelle et de l'habitation en nous du Saint Esprit.

La libre action du Saint Esprit

Burton A.H. - ME 1905 page 252

Notre introduction n'est pas de présenter dans ces pages une preuve scripturaire de la présence de l'Esprit Saint sur la terre. Cette grande vérité est sans doute plus ou moins familière à tous nos lecteurs.

Lorsque le Seigneur Jésus remonta à la droite de Dieu, après avoir accompli l'oeuvre de la rédemption, il envoya de la part du Père (Actes des Apôtres 2: 33), cet autre Consolateur, l'Esprit Saint, pour demeurer éternellement avec les siens. Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ce point d'une suprême importance: ce qui distingue la dispensation actuelle de tout autre, c'est le caractère permanent de la présence de l'Esprit. Lorsque Jésus vint ici-bas, ce n'était pas pour demeurer toujours avec son peuple, mais pour souffrir pour leurs péchés; bien plus, il vint pour glorifier Dieu à leur sujet. Dans ce but, il subit la croix, et là, il fut fait péché, Lui qui n'avait pas connu le péché (2 Corinthiens 5: 21). Il entra dans la mort pour les siens. Oui, en vérité, il alla devant eux, véritable arche de l'alliance descendant dans les sombres eaux de la mort et du jugement, afin que son peuple pût le suivre à pied sec. Pierre, toujours impétueux, mais sincère, lui dit: «Seigneur, pourquoi ne te suivrais-je pas maintenant?» Mais cela n'était pas possible. Christ seul pouvait faire l'expiation. Nul ne pouvait partager avec Lui l'oeuvre de la rédemption. A la croix, Christ fut seul pour rencontrer la haine acharnée de l'homme, la puissance des ténèbres de Satan, et toutes les vagues et les flots du courroux de Dieu contre le péché. Mais l'oeuvre est accomplie. Que son nom en soit éternellement béni!

Et maintenant, Christ ressuscité d'entre les morts, est monté au ciel. A plusieurs reprises, il avait dit à ses disciples attristés, qu'il allait les quitter, mais en même temps il les assurait que lorsque le Saint Esprit viendrait, ce serait bien différent. Cet autre Consolateur, l'Esprit de vérité, serait non seulement *en* eux, mais il habiterait *avec* eux.

Nous ne nous étendrons pas sur la première de ces grandes vérités. Chaque chrétien comprend plus ou moins clairement que le Saint Esprit habite en lui. En effet, c'est là ce qui constitue la vraie position du chrétien, selon Jean 14: 20 et Romains 8: 9. «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui».

Mais n'y a-t-il pas beaucoup de fausses notions, d'ignorance et d'incrédulité, quant à cette vérité bénie, à savoir que le Saint Esprit demeure *avec* nous? Christ quitta ce monde, mais le Saint Esprit qu'il avait promis devait être éternellement avec les siens (Jean 14: 16).

Ceci nous conduit à montrer brièvement, d'après l'Ecriture, la libre action de l'Esprit Saint tant dans le monde que dans l'Eglise. C'était l'intention de Dieu que la bonne nouvelle fût prêchée par tout le monde. Depuis la croix, une nouvelle phase des dispensations de Dieu s'est

produite. Ce n'étaient plus Jérusalem et les Juifs qui étaient les objets de ses dispensations, mais «le monde entier», et «chaque créature». Une étude sérieuse faite avec prière, du premier chapitre des Actes, remplit notre coeur d'adoration, en voyant Dieu accomplir le miséricordieux dessein de son amour. Nous le discernons derrière chaque circonstance, mettant un frein à tous les éclats de la colère de l'homme, et faisant concourir toutes choses à sa propre gloire, dans l'accomplissement de sa volonté.

Après le martyre d'Etienne, une violente persécution éclata contre l'Eglise de Jérusalem. L'effort de Satan tendait à anéantir l'oeuvre à son point de départ, et à arrêter dans son éclosion ce nouveau témoignage rendu à Celui que des mains criminelles avaient crucifié et mis à mort. Mais la colère de l'homme contribue à la gloire de Dieu. Jusqu'à ce moment, le témoignage avait été limité à Jérusalem, mais maintenant les croyants étaient tous dispersés, à l'exception des apôtres. Nous savons par les premiers chapitres des Actes que plusieurs milliers de personnes avaient été ajoutées à l'Eglise dans cette ville. «Tous ceux-ci furent dispersés dans la Judée et la Samarie» (Actes des Apôtres 8: 1).

Et ces dispersés, gardèrent-ils pour eux la lumière de l'Evangile, dans ces contrées où ils s'étaient réfugiés? Nullement. Il est fait allusion à leurs travaux quant à ce qui concerne la Judée, dans l'épître aux Galates, car au moment où Paul parut sur la scène quelques années plus tard, il y avait non seulement des âmes sauvées, mais des assemblées avaient été formées (Galates 1: 22).

Nous trouvons ici un exemple frappant de la libre action de l'Esprit. On a dit que *seule une assemblée* peut recevoir les croyants, mais quelle assemblée aurait pu recevoir ceux qui avaient été convertis par la prédication de la Parole? Nous ne discutons en aucune manière, les responsabilités et les privilèges de l'Assemblée, mais c'eut été une atteinte inexcusable à la liberté de l'action de l'Esprit, si l'assemblée à Jérusalem avait empêché le rassemblement des saints en Judée et en Samarie. Cela ne pouvait se faire. La même puissance qui les avait rassemblés à Jérusalem, les rassemblait partout où l'Evangile portait ses fruits pour le salut des âmes. Un autre exemple remarquable de cette action libre et indépendante de l'Esprit, nous est présenté dans le cas de la Samarie. «Et Philippe, étant descendu dans une ville de la Samarie, leur prêcha le Christ» (Actes des Apôtres 8: 5). Le serviteur avait à faire directement avec son maître, et Dieu agissait puissamment par son moyen. Il y eut une grande joie dans cette ville, car ils croyaient ce que Philippe prêchait, concernant le royaume de Dieu et le nom de Jésus Christ, et ils faisaient confession publique de leur foi par le baptême.

Mais, en Samarie, les choses étaient un peu différentes qu'en Judée. C'est pourquoi, lorsque les apôtres qui étaient à Jérusalem apprirent que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils y envoyèrent Pierre et Jean (Actes des Apôtres 8: 14). Ce n'était pas pour s'opposer à l'oeuvre bénie qui se faisait, mais pour témoigner leur cordiale communion dans ce que Dieu avait accompli. Des difficultés auraient pu surgir et une barrière s'élever pour empêcher la communion, à cause du mélange qu'il y avait en Samarie à l'égard du culte. Mais Dieu ne permit pas que des dissentiments se produisissent à la première étape de l'histoire de l'Eglise. Quelle grâce, si cet état de choses eût continué!

En Actes 9: 31, nous voyons que des assemblées s'étaient formées librement par toute la Judée, la Galilée et la Samarie. Il ne pouvait en être autrement. C'était ce que Dieu voulait pour son peuple; savoir que les siens se réunissent ensemble en un même lieu pour le culte, l'édification et la prière, partout où Christ était prêché, et où des âmes étaient sauvées. Si l'assemblée de Jérusalem avait empêché cela, elle aurait mis opposition à l'action libre et souveraine de l'Esprit de Dieu.

Mais voici que se présente un cas critique, bien fait pour soulever les préventions d'un Juif. Jusqu'alors le travail avait été confié exclusivement aux Juifs et aux prosélytes juifs. Mais Dieu allait ouvrir la porte aux gentils. Les clefs du royaume des cieux avaient été données à Pierre (Matthieu 16: 19), et pour cette raison, n'y en eût-il pas en d'autre, Pierre devait être le serviteur choisi pour cette partie importante de l'oeuvre. Philippe qui demeurait à Césarée, pouvait être l'instrument pour admettre les croyants de Samarie, mais l'admission de Corneille et de sa maison ne pouvait lui être confiée. Pierre qui, le jour de la Pentecôte, avait ouvert avec ces clefs la porte aux croyants juifs, est maintenant appelé par le Seigneur lui-même, à les employer une seconde fois pour l'admission des gentils aux mêmes privilèges et aux mêmes bénédictions que les Juifs. Il y fut préparé par la vision remarquable d'une grande toile descendant du ciel (Actes des Apôtres 10: 11). Tous ses préjugés, tant religieux que nationaux, se révoltèrent à la pensée de manger quelque chose d'impur ou de souillé, et les gentils étaient souillés aux yeux d'un Juif. Mais ce que Dieu avait purifié n'était plus souillé ou impur. L'action libre et souveraine de l'Esprit de Dieu en rapport avec l'oeuvre du Seigneur, est illustrée d'une manière merveilleuse dans l'histoire de Corneille (Actes des Apôtres 10). Nous y voyons Dieu agissant des deux côtés: préparant Corneille à recevoir le message, et Pierre à s'en acquitter. Ici Pierre a à faire directement avec son Maître et non avec ses compagnons d'oeuvre. Il ne reçoit pas ses ordres d'un homme et ne demande pas de permission à ceux de Jérusalem, dans un cas où, humainement parlant, cette permission eût semblé nécessaire.

Si la demande de recevoir Corneille avait été envoyée à Jérusalem, pour y être discutée, nous pouvons penser que jamais Corneille n'aurait été admis. Pierre agit en obéissant à son Maître, et abandonne les résultats à Dieu. Ces résultats, en ce qui concerne Corneille et ses amis, furent vraiment bénis. Tandis que la joyeuse nouvelle, annonçant la paix et le pardon par un Christ crucifié et ressuscité, était proclamée à leurs oreilles, «l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole» (Actes des Apôtres 10: 44).

Mais maintenant l'opposition se manifeste à Jérusalem, et les choses prennent une tournure menaçante. La division semblait devoir éclater, mais elle fut miséricordieusement évitée. Pourquoi l'opération bénie de l'Esprit de Dieu conduirait-elle à de si désastreuses conséquences? Pourtant, il y avait des consciences exercées à satisfaire et des préjugés à faire disparaître. Comment tout cela devait-il se faire? Non pas en soulevant une violente opposition parmi les assemblées de la Judée, de la Samarie et de la Galilée. Non, mais Pierre leur exposa les choses par ordre (Actes des Apôtres 11: 4). Le récit simple et véridique de ce qui avait eu lieu suffit à convaincre les apôtres et les frères en Judée, comme Pierre lui-même l'avait été, que l'oeuvre était de Dieu. Pierre cependant tient à faire partager la responsabilité

à d'autres, car plusieurs des frères n'auraient pas été satisfaits, s'il se fût contenté de leur dire: «L'Esprit m'a commandé d'aller avec eux sans hésiter». Toute difficulté fut aplanie par ce qu'il ajoute: «Ces six frères vinrent avec moi» (Actes des Apôtres 11: 12).

Ainsi, par la bouche de ces témoins, chaque parole de l'oeuvre bénie de Dieu à Césarée fut établie. «Le Saint Esprit tomba sur eux, comme il était tombé sur nous au commencement. Alors je me souvins de la parole du Seigneur, comment il disait: Vous serez baptisés de l'Esprit Saint. Si donc Dieu leur a fait le même don qu'à nous, qui avons cru au Seigneur Jésus, qui étais-je, moi, pour pouvoir m'opposer à Dieu?»

Il était juste que Pierre fît tout ce qui était en son pouvoir pour écarter toute difficulté qui aurait empêché de reconnaître sans arrière pensée, l'oeuvre faite à Césarée. Si, après cet exposé des faits, l'hostilité juive eût persisté, c'eut été résister à Dieu.

Un exemple encore dans ce même chapitre pour terminer ce court exposé de l'action libre et indépendante de l'Esprit dans les premiers jours du christianisme. Jusqu'ici, personne d'autre que Pierre n'avait admis des gentils convertis, mais maintenant ceux qui avaient été dispersés par la tribulation qui arriva à l'occasion d'Etienne, étendent leurs travaux jusqu'à Antioche, et prêchent aux Grecs, qui étaient des gentils. «La main du Seigneur était avec eux, et un grand nombre ayant cru, se tournèrent vers le Seigneur» (Actes des Apôtres 11: 21).

Mais ceci ne satisfait pas encore ceux de Jérusalem. «Et le bruit en vint aux oreilles de ceux qui étaient à Jérusalem». Dieu agissait indépendamment de Jérusalem comme centre, enseignant la grande leçon, qu'en Jésus Christ? il n'y a ni Juif, ni gentil, mais que tous étaient *un*, et que le mur mitoyen de clôture était détruit (Ephésiens 2: 14).

Tous les soins du Seigneur tendaient à garder l'Eglise de divisions, et en même temps rien ne devait empêcher la libre action de l'Esprit. Barnabas fut envoyé à Antioche, et quand il eut vu la grâce de Dieu, il se réjouit beaucoup. Il entre immédiatement dans la pensée de Dieu, et exhorte les nouveaux convertis à demeurer attachés au Seigneur de tout leur coeur. Oh! qu'il nous soit donné d'avoir un plus grand nombre de Barnabas! «Il était homme de bien, et plein de l'Esprit Saint et de foi», et le résultat de sa visite à Antioche fut «qu'une grande foule fut ajoutée au Seigneur».

Nous ne pouvons terminer ces pages sans faire remarquer l'oeuvre évidente de la grâce et de l'amour de Christ dans les coeurs des saints, tant à Jérusalem qu'à Antioche, à la fin de ce chapitre 11: 27-30. Les frères de la Judée étaient dans le besoin, car une grande famine avait visité le pays. Nous ne voyons aucun ressentiment dans le coeur des disciples d'Antioche, à cause des soupçons et du froid accueil de Jérusalem, car chacun, selon ses ressources, envoya quelque chose pour le service des frères qui demeuraient en Judée. Aucun sentiment d'orgueil n'empêcha les disciples juifs d'accepter le secours de ces frères gentils qu'ils auraient pu être tentés de mépriser. «Le fruit de l'Esprit est l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur», la tempérance: contre de telles choses, il n'y a pas de loi» (Galates 5: 22, 23).

Dans notre prochain article, nous nous proposons de continuer le sujet de la libre action de l'Esprit dans l'Assemblée. Que Dieu dirige notre coeur et conduise notre main!

Dans notre dernier article, nous nous sommes arrêtés sur l'oeuvre remarquable et bénie de l'Esprit de Dieu à Antioche (Actes des Apôtres 11). A partir de ce moment, le caractère juif de l'Assemblée prend fin; Jérusalem joue un rôle moins proéminent.

Ce fut à Antioche, en effet, que les disciples reçurent pour la première fois le nom de chrétiens. Le monde leur donna ce nom peut-être par dérision; mais deux choses sont certaines: en premier lieu, les disciples devaient ressembler beaucoup à Christ, pour avoir mérité le nom que le monde leur donna; et en second lieu, le Saint Esprit reconnaît ce nom, le seul que Dieu ait jamais donné aux saints de la dispensation actuelle (1 Pierre 4: 16). Nous ne trouvons jamais dans l'Écriture des noms tels que: Baptiste, Congrégationniste, Wesleyen, Calviniste, etc. Pourquoi donc prendrions-nous un autre nom que celui que Dieu nous a donné?

On a dit, et avec raison, que le jour de la Pentecôte était le jour de naissance de l'Église. Lorsque Christ était sur la terre, elle n'avait pas encore été formée. La première mention de l'Église se trouve dans le passage bien connu de Matthieu 16: 18, où le Seigneur, acceptant le magnifique témoignage que Pierre rend à sa personne: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant», lui dit: «Sur ce roc, je bâtirai mon assemblée».

Les saints de l'Ancien Testament ne font donc pas partie de l'Église. L'Église est le corps de Christ (Ephésiens 1: 22, 23), et ce corps ou assemblée ne fut formé que le jour de la Pentecôte.

Pendant l'intervalle qui s'étend entre la résurrection et l'ascension du Seigneur Jésus, le Christ ressuscité annonça à ses disciples qu'ils «seraient baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours» (Actes des Apôtres 1: 5). Jusqu'à ce jour mémorable, les disciples, quoique ayant plusieurs intérêts en commun, n'étaient néanmoins que des *unités*, séparées les unes des autres, mais le jour de la Pentecôte et plus tard, ils furent *unis* à Christ, leur Tête dans le ciel, et *unis* les uns aux autres sur la terre.

En étudiant soigneusement 1 Corinthiens 12, l'importance de cette vérité deviendra évidente. Mais nous n'avons pas l'intention de nous étendre maintenant sur la doctrine scripturaire de l'Église sous ses aspects divers comme corps et comme maison. Ce sont plutôt les détails pratiques qui se rapportent au rassemblement des saints dans la dispensation présente que nous cherchons à exposer à nos lecteurs.

Il y a à peu près soixante-dix ans, que Dieu remit en lumière plusieurs vérités importantes que son peuple avait presque complètement perdues de vue, ou dont il n'avait du moins aucune jouissance pratique. Les trente-quatre gros volumes qui forment le Recueil (*) des écrits de feu J.N. Darby, renferment de nombreuses et utiles instructions sur ces sujets, et prouvent que Dieu, non seulement rendait à l'Église la vérité longtemps oubliée du retour du Seigneur, comme sa vraie espérance, ainsi que la personnalité et la présence du Saint Esprit;

mais ces écrits prouvent aussi que la grande majorité des chrétiens était opposée à ces vérités et refusait de les reconnaître.

(*) Le contenu de ce «Recueil» a été en grande partie traduit en français.

Depuis quelques années, presque tous les chrétiens intelligents admettent comme scripturaire, l'enseignement qui autrefois soulevait une si virulente opposition. Il y a sans doute lieu à une diffusion plus grande de ces vérités et aussi à ce qu'elles soient mieux et plus clairement comprises. Nous ne pouvons oublier les paroles solennelles du Seigneur Jésus Christ: «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine, si elle est de Dieu...» (Jean 7: 17). Dieu n'accordera pas une claire intelligence à ceux de son peuple qui ne veulent pas marcher selon la lumière qu'il donne: «A quiconque a, il sera donné» (Marc 4: 25). Mais, quoiqu'il en soit, partout les chrétiens commencent à accepter la doctrine du retour du Seigneur, qui rencontrait une si grande hostilité il y a soixante-dix ans. Puisse cette vérité avoir un effet pratique sur eux et sur nous tous; c'est ce qui fait le sujet de nos ardentés prières.

Il en est de même de la vérité concernant la personnalité et la présence du Saint Esprit. Autrefois, quelques croyants seulement avaient compris que le Saint Esprit était plus qu'une divine influence pour le bien. Maintenant beaucoup de chrétiens admettent que ce qui était enseigné, il y a soixante-dix ans, au sujet du Saint Esprit et qui n'était reçu que par un petit nombre, est réellement une vérité scripturaire. On rencontre encore beaucoup d'ignorance, parfois même de l'entêtement et pas mal de fausse doctrine; néanmoins cette vérité que le Saint Esprit est une Personne divine et non une simple influence, commence à être acceptée d'un grand nombre. Rendons grâces à Dieu de ce qu'il en est ainsi, et désirons avec ardeur de marcher en accord avec cette grande et capitale vérité.

Mais, tandis que beaucoup de chrétiens sérieux attachent une grande importance à l'habitation du Saint Esprit dans chaque croyant, comme force pour le service et pour le témoignage individuels, ils semblent ignorer absolument sa présence et son action dans l'Assemblée. C'est sur ce côté de la vérité que nous désirons attirer l'attention de nos lecteurs. Le mouvement actuel dans le pays de Galles appelle l'attention sur ce côté de la vérité, et c'est pour cela que nous sentons l'importance d'examiner l'Écriture sur ce point, afin que nous soyons plus complètement d'accord avec la pensée révélée de Dieu, plus entièrement soumis à sa Parole, et qu'ainsi nous soyons gardés de beaucoup de dangers sérieux, qui, nous le craignons, menacent les croyants non affermis dans le pays de Galles et ailleurs.

Examinons maintenant le chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens, demandant à Dieu son secours pour étudier cette portion si négligée de sa Parole. Au verset 17 du chapitre précédent, commence l'instruction pratique en rapport avec la réunion des chrétiens en *assemblée*. Le but principal était «d'annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne» (1 Corinthiens 11: 26). Participer ensemble à la cène du Seigneur, est le devoir obligatoire et le saint privilège de tout chrétien. Il est triste de voir si peu d'enfants de Dieu le faire comme la parole de Dieu nous l'enseigne.

Les premiers chrétiens participaient ensemble à ce repas chaque premier jour de la semaine (Actes des Apôtres 20: 7). Ils se réunissaient dans ce but, sans avoir de ministre ou de président; ils s'assemblaient comme membres d'un seul corps, et non comme membres de corps différents. La présence du Seigneur à sa table y était reconnue, ainsi que la libre action de l'Esprit employant qui il voulait pour rompre le pain et dirigeant toute l'assemblée pour le culte et la prière.

Les chrétiens ont depuis si longtemps perdu de vue cette vérité de la présence du Saint Esprit, que ce qui était une pratique invariable chez les premiers chrétiens, leur paraît étrange. La notion cléricale s'est tellement implantée dans la chrétienté, que la libre action de l'Esprit dans l'Assemblée leur semble être une pratique étrange et dangereuse.

Nous sommes bien loin de considérer comme sans importance, la responsabilité individuelle du serviteur du Seigneur pour exercer le don, quel qu'il soit, qu'il a reçu, soit pour annoncer l'Évangile au monde, soit pour enseigner dans l'assemblée. Ce sur quoi nous insistons, c'est qu'il y ait une foi plus simple en la présence du Saint Esprit, et que son action ne subisse aucune entrave dans l'assemblée des saints réunis.

Le jour de la Pentecôte, le Saint Esprit descendit sur les disciples réunis tous ensemble dans la chambre haute à Jérusalem. Deux choses se produisirent alors: «Toute la maison» où ils étaient assis fut remplie de sa présence, et chacun d'eux individuellement fût rempli du Saint Esprit. L'Esprit est aussi bien présent dans l'Assemblée qu'il demeure dans chaque chrétien individuellement. Nous voyons cela clairement dans plusieurs des scènes décrites dans les Actes. Deux exemples suffiront. Quand Ananias apporta une partie de l'argent et le mit aux pieds des apôtres, Pierre lui dit: «Ananias, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur, que tu aies menti à l'Esprit Saint?» (Actes des Apôtres 5: 3). Et encore: «Tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu». Dieu, le Saint Esprit, était présent dans l'Église et non dans les individus seulement qui la composaient. Plus loin, quand l'église à Antioche était assemblée, l'Esprit Saint dit: «Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés» (Actes des Apôtres 13: 2). Il y avait là plusieurs docteurs; le ministère d'un seul homme y était inconnu. Les arrangements humains et le contrôle du clergé ont leur origine dans la volonté de l'homme, tandis que ce que Dieu avait établi au commencement, était la direction du Saint Esprit et sa liberté d'agir par qui il voulait. Quand une telle liberté est réalisée avec puissance, et qu'un incrédule est présent, il tombera sur sa face et rendra hommage à Dieu, «publiant que Dieu est véritablement (non pas *en* nous, mais) *parmi* nous» (1 Corinthiens 14: 25).

Il était de toute nécessité dans ces jours-là d'être instruit à l'égard des «manifestations spirituelles» (1 Corinthiens 12: 1), car les païens étaient familiarisés avec ces scènes d'excitation produites par des possessions démoniaques. Il y avait de mauvais esprits, aussi bien que l'Esprit de Dieu; et, ici, au seuil même de notre étude, nous trouvons une épreuve décisive à laquelle toute prétention à la direction de l'Esprit, doit être soumise. Cette épreuve a une double application. En premier lieu, «nul homme parlant par l'Esprit de Dieu, ne dit anathème à Jésus» (1 Corinthiens 12: 3). D'où il est évident que jamais l'Esprit de Dieu

n'induirait personne à parler du Seigneur Jésus Christ avec mépris. Le Saint Esprit est ici-bas pour glorifier Christ (Jean 16: 14), par conséquent, tout ce qui, même au moindre degré, tend à lui enlever quoi que ce soit de sa gloire, ne peut être dicté par le Saint Esprit.

Mais, en second lieu, partout où il y a une vraie confession de Christ, partout où le cœur et la conscience s'inclinent devant Lui comme Seigneur, nous sommes autorisés à reconnaître l'action et la direction du Saint Esprit. Il peut y avoir beaucoup d'ignorance sur d'autres points, mais «nul ne peut dire: Seigneur Jésus, si ce n'est par l'Esprit Saint».

L'importance de ce passage ne saurait être trop appréciée. Nous devons reconnaître combien cette pierre de touche était nécessaire pour les saints de cette époque, par le fait que, trente ans plus tard, l'apôtre Jean s'efforçait de faire pénétrer cette vérité dans le cœur et dans la conscience de ses frères (1 Jean 4: 1, 3). A nous aussi elle est *plus nécessaire que jamais*.

Ceci étant admis, savoir, la personne du Seigneur Jésus pleinement reconnue et acceptée par l'assemblée des enfants de Dieu, il faut laisser la place et une pleine liberté d'action au Saint Esprit. Quand cela n'a pas lieu, quand un homme, fût-il le meilleur des hommes, est considéré comme président, la réunion ne peut être considérée comme celle de l'Assemblée de Dieu, selon la parole de Dieu révélée. Elle peut être une assemblée de saints, mais il lui manque le trait caractéristique de l'Assemblée de Dieu, c'est-à-dire une assemblée où «Dieu est véritablement parmi vous» (1 Corinthiens 14: 25).

«Il y a diversité de dons, mais le même Esprit». Les hommes voudraient toujours concentrer les différents dons sur *un seul homme*, et lui donner le titre de pasteur ou de ministre, mais cela ne nous est pas enseigné dans l'Écriture: «Il y a diversité de dons» — apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs, docteurs — «mais le même Esprit». «Le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît» (1 Corinthiens 12: 11).

Où voyons-nous, au milieu de tout le mécanisme de la chrétienté, ces choses mises en pratique?

Lorsque Dieu, il y a environ soixante-dix ans, fit revivre le témoignage quant au Saint Esprit, remettant en lumière cette vérité longtemps oubliée par l'Église de Dieu, son *unité* comme corps de Christ, sa *responsabilité* comme maison de Dieu, et sa véritable *espérance* comme Épouse de Christ, plusieurs enfants de Dieu se réunirent et trouvèrent la force et la joie en étant ainsi conduits, dirigés dans leurs assemblées, pour la prière, l'adoration et l'édification. Ils reconnurent d'une manière pratique la vérité de ces paroles: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20), ainsi que la direction du Saint Esprit et sa libre action, en contraste avec le formalisme mort des organisations humaines, et cette liberté fut, pour leurs assemblées, la source de beaucoup de force et d'une grande fraîcheur.

Cela n'amoindrit en rien l'importance de l'exercice d'un don individuel quelconque que le Seigneur peut avoir donné aux siens. Tous ne sont pas appelés à être prédicateurs de l'Évangile

ou docteurs parmi les saints, et s'ils tentaient de faire ce à quoi ils n'ont été ni qualifiés, ni appelés par le Seigneur, cela n'aboutirait qu'à la confusion et à l'insuccès. Nous ne devons pas confondre *le don* de l'Esprit et *les dons* de l'Esprit. Tandis que chaque chrétien a reçu le don du Saint Esprit qui habite en lui, quelques-uns seulement ont reçu les dons de l'Esprit. «Dieu a placé les uns dans l'assemblée: — d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs... Tous sont-ils apôtres? Tous sont-ils prophètes? Tous sont-ils docteurs?» etc. (1 Corinthiens 12: 28-31). Si l'on citait les versets 7 et 11 de ce même chapitre, pour prouver que chaque frère dans l'assemblée possède quelque don, nous répondrions que le langage employé ici n'implique pas une telle conclusion. Dans le verset 7, l'accent doit être mis sur le mot «*utilité*». Partout où un don, ou une manifestation de l'Esprit, a été accordé, c'est pour l'utilité des auditeurs et non pour la gloire de celui qui parle. Ceci était un principe des plus importants, car à Corinthe, plusieurs avaient le don des langues, et il y avait danger qu'ils fissent usage de ces dons pour leur glorification personnelle, et non pour l'édification de l'Eglise. Nous y reviendrons tout à l'heure avec plus de détails.

Au verset 11, l'accent devrait être sur ces mots: «à chacun en particulier, comme il lui plaît». C'est-à-dire que l'Esprit qui habite dans chaque croyant distribue ses dons à chacun, selon sa volonté souveraine.

Cela tranche à sa racine l'idée du ministère d'un seul homme. Evangélistes, pasteurs, docteurs, sont des dons séparés; ils ne sont pas concentrés sur un seul homme, mais distribués séparément entre plusieurs, selon la volonté de Dieu. Mais, si tout ceci est vrai, il y a un autre côté de la question que l'on ne doit pas oublier, surtout dans nos jours de faiblesse et de confusion. «Désirez avec ardeur les dons de grâce plus grands» (1 Corinthiens 12: 31). Et encore: «Désirez avec ardeur les dons spirituels» (1 Corinthiens 14: 1). Et plus loin: «Désirez avec ardeur de prophétiser» (1 Corinthiens 14: 39). Que personne ne se laisse aller au découragement. Nous voudrions exhorter sérieusement tous nos jeunes frères à prier instamment pour que toute aptitude encore latente, tout don, quelque petit qu'il soit en apparence, soit réveillé et mis en action. Pour cela, il est nécessaire d'être *assidu*: assiduité dans la prière, assiduité dans l'étude de la Parole, assiduité dans la communion avec le Seigneur. Faites usage de toutes les aides que le Seigneur vous offre. «Ayant des dons différents» — remarquez de nouveau que les dons de grâce *diffèrent* — «selon la grâce qui nous a été donnée, soit de prophétie, prophétisons selon la proportion de la foi». — Ne tentez rien qui soit au-dessus ou au delà de votre foi, mais dites: «Seigneur, augmente-nous, la foi». «Soit de service, soyons occupés du service; soit celui qui enseigne, qu'il s'applique à l'enseignement», etc. (Romains 12: 6). Quelle exhortation nous avons ici à l'activité, à ranimer les dons de grâce qui sont en nous! Il est urgent d'y donner toute notre attention. Que les jeunes gens ne se croient pas trop avancés pour apprendre de ceux qui ont été à l'oeuvre avant eux, et que les frères plus âgés soient disposés à aider et à encourager les jeunes. Nous n'oublierons jamais quelle aide et quel encouragement nous avons reçus d'un frère âgé, maintenant auprès du Seigneur, lorsque nous avons commencé à annoncer l'Evangile.

Nous dirons encore à nos jeunes frères: Commencez dans votre jeunesse, vous ne verrez pas tout d'un coup, à trente, quarante ou cinquante ans, se développer un don. Ceci s'adresse naturellement à ceux qui ont été convertis de bonne heure. La grâce peut retirer un homme de ses péchés et de son éloignement de Dieu, lorsqu'il est déjà avancé en âge, et peut l'employer immédiatement, mais un jeune chrétien qui perd les meilleures années de sa vie dans l'oisiveté et les plaisirs du monde, est semblable à celui qui dépose son talent dans un linge et l'enfouit. Il fait tort à son âme et déshonore le Sauveur et Seigneur auquel il doit tout.

Représentons-nous une faible petite réunion d'enfants de Dieu. Les frères n'ont peut-être aucun don, et pourtant, «un chemin bien plus excellent» est devant eux. Au chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens, nous apprenons que ce qui ne périt jamais, c'est l'amour. Il peut y avoir des dons de puissance; mais sans l'amour, ils ne sont qu'un airain qui résonne, une cymbale qui retentit. Tandis que là où règne un esprit d'amour, même en l'absence de dons, les pécheurs seront attirés, les croyants consolés, les assemblées bien unies et augmentées. Quand il y a des dons sans amour, l'évangélisation est négligée, les saints se fatiguent et sont troublés; les assemblées se disséminent et se dissolvent. «L'amour ne périt jamais». Écoutons les paroles de l'apôtre Jean avancé en âge: «Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre». «Bien-aimés, nous devons aussi nous aimer l'un l'autre». «Et nous avons ce commandement de sa part, que celui qui aime Dieu, aime aussi son frère» (1 Jean 4: 7, 11, 21). L'amour fraternel n'est pas seulement une exhortation, mais un commandement.

Le chapitre 12 de la 1^{re} épître aux Corinthiens nous enseigne quel est le *principe* du rassemblement; le chapitre 13, quelle en est la *puissance*; enfin le chapitre 14, nous présente la *pratique*. Le principe, comme nous l'avons vu, c'est que l'Eglise est le corps de Christ, que chaque membre y a sa place marquée par Dieu lui-même. «Dieu a placé les membres, chacun d'eux, dans le corps, comme il l'a voulu». «Mais maintenant les membres sont plusieurs, mais le corps, un» (12: 18, 20), et les dons sont distribués à chacun en particulier comme il plaît à la volonté souveraine de Dieu, le Saint Esprit (verset 11).

On demandera peut-être si chaque membre de l'assemblée possède un don? Non pas. Les dons sont accordés à quelques-uns pour l'utilité de plusieurs. Dieu a placé les uns (pas tous) dans l'Eglise, «d'abord des apôtres, en second, lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles, puis des dons de grâce de guérisons, des aides», etc. (verset 28). Ce sont évidemment des dons particuliers accordés à *quelques-uns* dans l'Eglise. Le mot «aides» a sans doute une signification très large, et que de place il y a encore pour l'exercice de ce don!

Mais, en outre, *chaque* membre a une place à remplir pour le bien de tout le corps: «L'œil ne peut pas dire à la main: Je n'ai pas besoin de toi» (verset 21). Il est douloureux de voir combien souvent la chair agit d'une manière diamétralement opposée à ce principe.

On a recours assez fréquemment à l'excommunication et au retranchement (ce qui ne devrait se faire qu'en dernière instance et dans un cas de douloureuse nécessité), quand une discipline de l'assemblée moins sévère serait suffisante.

Voici maintenant le chapitre 13, qui nous apporte le grand secret de la puissance pour pratiquer les principes du chapitre 12. Que chaque chrétien l'étudie soigneusement et à genoux! La discipline est une chose nécessaire; le chapitre 5 de cette même épître le prouve; mais aucune action quelconque dans l'Assemblée de Dieu, qu'il s'agisse du ministère ou de la discipline, ne doit s'exercer sans une adhésion complète aux exhortations du chapitre 13.

Le principe du rassemblement, selon le chapitre 12, étant compris, la puissance, selon le chapitre 13, étant recherchée, où trouvons-nous dans l'Écriture des directions pour la pratique de ces choses dans l'Assemblée? Le chapitre 14 de la 1^{re} épître aux Corinthiens est le seul et unique chapitre de toute la Bible qui explique comment une assemblée doit être conduite. La première chose qui nous frappe, c'est l'absence d'un pasteur, ministre ou président. On peut voir comment la chrétienté a complètement abandonné la simplicité des premiers jours, en comparant les différentes formes de culte public de nos jours avec ce que nous trouvons dans ce chapitre. Chaque secte de la chrétienté (catholiques romains, nationaux, dissidents) donne à un seul homme une place prééminente dans chaque congrégation. Si cet homme-là est présent, on s'attend à ce que tout aille bien. Dans tous les cas, il y aura de l'ordre; mais il se peut que ce soit au spirituel l'ordre d'un champ des morts; il se peut même, hélas! ce qui est souvent le cas, que cet homme n'ait pas une étincelle de vie divine dans son âme, et que jamais un souffle de l'Esprit de Dieu ne passe sur sa congrégation, mais on est satisfait, car, au moins, il n'y a point de désordre. Il faut l'ordre et le contrôle de l'homme. Cet homme peut, grâce à Dieu, être véritablement converti et posséder l'Esprit de Dieu, mais, même alors, la direction de la réunion est celle de l'homme. Or, au chapitre 14, nous trouvons une assemblée d'un caractère très différent. Point de président visible, mais une liberté entière pour chacun de prendre part à tout ce qui est de la direction de l'Esprit de Dieu.

En premier lieu, nous lisons que «l'assemblée tout entière» doit se réunir ensemble (1 Corinthiens 14: 23). Localement ce n'est pas toujours possible, vu le grand nombre de croyants dans une grande ville par exemple; mais, quoiqu'il en soit, ce rassemblement doit toujours caractériser en principe la réunion des saints en assemblée. L'assemblée locale, selon l'Écriture, représente l'Église tout entière. Nous voyons cela en 1 Corinthiens 12: 27. «Or, vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier». Ces paroles étaient adressées aux saints de Corinthe. De fait, ils ne formaient qu'une partie du corps de Christ, et cependant ils représentaient dans cette localité le corps tout entier.

Nous n'oublions pas que nous vivons dans un temps de confusion et de division, et dans cet état de choses nous ne trouvons jamais l'assemblée entière réunie, pas même de cœur. Malgré tout cela, nous devrions nous rappeler que, selon l'Écriture, tous les saints d'un même lieu sont tenus à se «réunir ensemble»; s'ils ne le font pas, ils manquent et désobéissent grandement à la parole positive de Dieu. En 1 Corinthiens 11 et 14, nous rencontrons sept fois l'expression «se réunir ensemble». C'est le devoir obligatoire, aussi bien que le privilège du peuple de Dieu de le faire.

L'Église est l'Assemblée de Dieu, elle n'est pas simplement une assemblée de saints; c'est pourquoi tous les croyants devraient dans chaque lieu se «réunir ensemble». Ils devraient

venir, non comme catholiques romains, grecs, ou protestants nationaux, — non comme baptistes, indépendants, Wesleyens, quakers, ou même frères, mais comme membres du seul corps de Christ. Telle est la doctrine scripturaire, à l'égard de laquelle tout croyant est responsable d'agir. La parole de Dieu nous donne des directions nombreuses et suffisantes, et nous enseigne comment nous devons agir lorsque nous sommes réunis. Et si, dans quelque localité, toute l'assemblée de Dieu ne se réunit pas ou ne veut pas se réunir, c'est encore le privilège de deux ou trois de le faire, en comptant sur la grâce et la fidélité du Seigneur, qui a promis sa présence, là où deux ou trois sont rassemblés en son nom. Seulement, qu'ils se gardent d'une part d'exclure ceux que le Seigneur admettrait, ni, d'une autre, d'admettre ceux que la discipline de Sa maison exclurait pour fausse doctrine ou mauvaise conduite.

Sans entrer dans tous les détails du chapitre qui devrait être étudié avec prière par chaque membre du corps de Christ, par les frères et les soeurs, jeunes et vieux, il y a deux exhortations principales autour desquelles tout semble converger.

En premier lieu: «Que tout se fasse pour l'édification» (verset 26). Combien il est important de se le rappeler lorsque les saints sont réunis en assemblée! Nous trouvons sept fois dans ce chapitre les mots «édifier» ou «édification». L'assemblée n'est pas le lieu pour le déploiement des dons, ni pour y faire entendre seulement des choses vraies. «Les esprits des prophètes sont assujettis aux prophètes» (verset 32). Cela signifie qu'un frère qui serait capable de prendre la parole et se sentirait même poussé à le faire, peut se trouver dans la nécessité de s'assujettir son don et de se taire, se souvenant du seul et grand objet en vue, l'édification de toute l'assemblée.

Dans les premiers temps de l'Eglise, quand les dons des langues abondaient, cette recommandation était d'une grande importance. Paul lui-même, possédait le don des langues plus que tout autre, et en dehors de l'assemblée, il l'exerçait sans doute librement; néanmoins, *dans l'assemblée*, il aimait mieux prononcer «cinq paroles avec son intelligence, que dix mille paroles en langue». Pourquoi? L'édification était l'objet qu'il avait en vue. C'est un point qu'on devrait ne pas oublier. Les orateurs ne prononçant que cinq paroles sont rares. Quelques-uns s'abstiennent, dans la crainte de ne pouvoir parler assez longtemps, et d'autres parlent beaucoup trop longtemps. Nous sommes persuadés que beaucoup de frères, nourris de la parole de Dieu et vivant près du Seigneur, pourraient édifier les enfants de Dieu et être parmi eux des canaux de beaucoup de bénédictions dans ces jours de faiblesse, en faisant entendre seulement quelques paroles.

Que chaque frère qui parle dans l'assemblée prenne garde à ces mots: «Un discours intelligible» (verset 9). Nous sommes certains qu'une grande partie de ce qui est dit n'édifie pas, par le simple fait que les paroles prononcées passent par-dessus la tête des auditeurs. De plus, chaque frère se rendant à la réunion devrait sentir sa responsabilité à l'égard de l'assemblée. Il est à craindre que plusieurs n'y aillent que comme assistants; ce qui ne devrait pas être. «Quand vous vous réunissez, chacun de vous a un psaume, un enseignement, etc.» (verset 26). L'apôtre ne les en blâmait pas; c'était l'état normal de l'assemblée; la liberté pour chacun. Et cependant, n'y a-t-il pas beaucoup de frères dont la bouche ne s'ouvre jamais pour

faire entendre une prière ou des actions de grâces dans l'assemblée? Devrait-il en être ainsi? Que le Seigneur réveille les siens à cet égard. Il ne s'en suit pas que tous doivent parler dans chaque réunion. Ce que nous déplorons, c'est que quelques-uns ne prennent jamais aucune part au culte; leur silence même est un fardeau pour les autres.

Dans les commencements, les choses semblaient avoir atteint l'autre extrême, et il fut nécessaire d'y remédier. Le Saint Esprit limita le nombre de ceux qui devaient parler. Un beaucoup plus grand nombre pouvaient prier, rendre grâces, indiquer un cantique, mais ceux qui parlaient ne devaient pas être plus de deux, au plus trois (versets 27-32). Pourquoi? «Afin que tous apprennent, et que tous soient exhortés» (verset 31). Car si trop de frères parlent dans une réunion, ou parlent trop longtemps, il n'y a pas d'édification, et l'on ne devrait jamais l'oublier. Pour cette même raison, deux frères ne devaient pas parler à la fois. Il est évident que cela avait lieu parfois. Cela n'édifiait pas, et de plus c'était du désordre.

Ceci nous amène au second grand principe de notre chapitre. «Que toutes choses se fassent avec bienséance et avec ordre» (verset 40). Il est clair que si deux ou trois se mettaient à prier ou à parler en même temps, il en résultait de la confusion et non de l'ordre. Mais à supposer que l'Esprit de Dieu poussât un frère à prendre la parole pendant que le premier parlait encore, que faire? «Que le premier se taise» (verset 30). Les principes du monde sont diamétralement opposés à cette règle. Dans le monde, le premier qui parle a le droit de continuer, mais dans l'Assemblée de Dieu les droits de l'homme n'existent pas. A quoi avons-nous droit si ce n'est au jugement? Dans l'Assemblée il n'est absolument question que de l'Esprit de Dieu.

Sans doute, aux premiers jours de l'Assemblée décrits ici, lorsque le canon des Ecritures n'était pas complet, Dieu révélait ce qui était important pour toute l'assemblée, communiquant sa pensée d'une manière spéciale. Aujourd'hui, il n'en peut être de même. Toute la pensée de Dieu nous a été révélée. Aucune nouvelle révélation ne nous sera donnée. Il s'agit maintenant du ministère de la Parole déjà en notre possession.

Cependant le même principe s'applique partout où l'assemblée se réunit. Les frères doivent parler l'un après l'autre; et leur nombre est limité à deux, au plus à trois, chaque fois qu'ils se réunissent.

L'Ecriture ajoute une autre restriction que malheureusement l'on semble ignorer dans ces jours d'insoumission à la parole de Dieu. «Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de parler; mais qu'elles soient soumises, comme le dit aussi la loi» (verset 34). Rien ne peut être plus explicite.

L'Esprit de Dieu nous présente ici des instructions qui devaient régler sa propre action «dans toutes les assemblées des saints». Une femme peut être douée aussi bien qu'un homme; comme par exemple les quatre filles de Philippe (Actes des Apôtres 21: 9). Mais le simple fait de posséder un don n'autorise pas celui ou celle qui l'a reçu à l'employer en tout temps et en toute circonstance. Nous avons déjà vu qu'il y avait des occasions où un homme devait garder le silence dans l'assemblée; il n'était pas du tout permis à la femme de parler. Il

ressort clairement de 1 Timothée 2: 8-15, qu'une femme prêchant publiquement à un auditoire d'hommes et de femmes, désobéit à la parole de Dieu.

C'est en vain qu'on met en avant qu'un tel ministère a été béni pour la conversion de pécheurs. Il s'agit d'une simple obéissance à la parole de Dieu. Quoi! «La parole de Dieu est-elle procédée de vous?» Ce n'est pas l'Eglise qui enseigne, en dépit de ce que Rome prétend. Quand Dieu parle, comme il le fait dans l'Ecriture, c'est notre sagesse, aussi bien que notre devoir d'obéir.

Mais quand Dieu parle à tous, «la Parole est-elle parvenue à vous seuls?» Les instructions données ici n'étaient pas pour l'assemblée de Corinthe seulement, mais pour la direction de toutes les assemblées dans tous les temps. «Les choses que je vous écris sont le commandement du Seigneur». Si quelqu'un prétend être spirituel, qu'il le prouve par sa soumission à la voix de Dieu, et qu'il reconnaisse que ces ordres n'étaient pas simplement la manière de voir d'un apôtre, mais le commandement du Seigneur. Il est plus nécessaire que jamais d'insister sur ce principe. Des chrétiens, hommes et femmes, affirment hautement qu'ils sont remplis du Saint Esprit, mais le Saint Esprit vient-il nous commander de désobéir à la Parole? Ne pas agir selon ce qui est écrit, est une désobéissance volontaire ou une coupable ignorance.

En terminant, nous voudrions recommander sérieusement à tous nos lecteurs chrétiens l'étude approfondie, et faite avec prière, de ce chapitre.

Nous y trouvons une description détaillée du genre de réunion qui caractérise le christianisme. Lorsque l'Assemblée de Dieu se réunit de cette manière, le chapitre 14 de 1 Corinthiens nous apprend comment le service doit avoir lieu.

1. Ni pasteur, ni ministre, ni président.

2. Liberté de l'Esprit, employant qui Il veut pour l'adoration, la prière, ou l'exhortation et l'enseignement.

3. L'édification de l'assemblée, but essentiel du ministère, et non le déploiement du don de celui qui parle.

4. Soumission en toutes choses à la volonté de Dieu qui nous a été révélée. Combien de semblables réunions sont rares! Nous pouvons dire qu'elles ne se rencontrent jamais parmi ce qu'on appelle aujourd'hui les églises. Et combien elles sont rares même parmi ceux qui cherchent à se conformer à la vérité relative à l'Assemblée, telle qu'on la trouve dans l'Ecriture! Des réunions pour la prédication de l'Evangile, des conférences pour les enfants de Dieu, des réunions pour la lecture de la parole de Dieu abondent; toutes très importantes et nécessaires, et d'une utilité incontestable. Nous avons besoin de tous ces moyens de grâce, et nous devrions les apprécier grandement, mais ne perdons pas de vue ce genre de réunion, qui, avant toutes les autres, doit exister pour nous. Dans un temps de confusion et de ruine comme celui-ci, dans un temps où les dons sont disséminés, parce que nous avons failli, le

privilège des saints est encore de se réunir, comme l'indique le chapitre que nous venons d'étudier. Si même il y avait absence de tout don, «Dieu serait là véritablement parmi vous».

Nous recevrons beaucoup plus de bénédiction en nous réunissant de cette manière, qu'en nous attendant à un homme qui parle et prêche sans avoir de dons, et sans, y être appelé de Dieu. Que personne ne croie que nous voudrions amoindrir la responsabilité de prêcher la Parole quand le don existe; mais tous ne sont pas appelés à prêcher, tandis que l'Eglise entière est appelée à se réunir pour le culte, la prière et l'adoration. Et si, dans ces temps de ruine, toute l'assemblée d'une localité ne le fait jamais, puissent les quelques-uns qui désirent être guidés par la parole de Dieu, le faire, en se gardant de prétendre au droit exclusif d'être l'Assemblée de Dieu, ou d'exclure des chrétiens sains dans la doctrine et fidèles dans leur marche.

Cantique (Porret-Bolens L.)

ME 1905 page 260

O Jésus! mon coeur soupire
Après Toi de jour en jour;
Avec ardeur je désire
Le moment de ton retour.
Je m'écrie avec les tiens:
«Amen; Seigneur Jésus viens!»
– Divin trésor de mon âme,
C'est Toi seul que je réclame.

Comme un cerf altéré brame
Après l'onde au frais courant,
Telle en ce désert mon âme
Après Toi va soupirant.
Je m'écrie avec les tiens:
«Amen; Seigneur Jésus viens!»
– O mon Sauveur, quand sera-ce
Que mes yeux verront ta face?

Jour de ta riche grâce,
Célébrer ton grand amour,
Te voir, Jésus, face à face,
Etre avec Toi pour toujours,
Me fait dire avec les tiens:
«Amen; Seigneur Jésus viens!»
– Réponds au cri de mon âme,
Car c'est Toi que je réclame!

Missions des apôtres dans les évangiles et les Actes

Darby J.N.

ME 1905 page 336

Les diverses missions et commissions du Seigneur à ses disciples, offrent un réel intérêt.

En Actes 1: 8, le témoignage des apôtres devait commencer à Jérusalem «Vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous; et vous serez mes témoins à *Jérusalem*, et dans toute la Judée, et dans la Samarie, et jusqu'au bout de la terre». Les Actes sont une continuation de Luc et non des autres évangiles. En Luc 24: 46, le Seigneur dit à ses disciples: «Il est ainsi écrit; et ainsi il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, *en commençant par Jérusalem*».

Dans l'évangile de Matthieu, après que le Seigneur eût été tout du long avec les Juifs, nous trouvons, au chapitre 28, une rupture complète. Jésus donne rendez-vous à ses disciples en Galilée après sa résurrection. «Allez annoncer à mes frères qu'ils aillent en *Galilée*, et là ils me verront» (verset 10). Il passe entièrement sur ce qui s'est fait à Jérusalem. C'en est fini de cette ville. Désormais il a d'Israël ce qu'il veut en avoir, c'est-à-dire qu'il prend le *résidu* et l'envoie vers les nations: «Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, et faites disciples toutes les *nations*, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, leur enseignant à garder toutes les choses que je vous ai commandées» (versets 19, 20). Dans les Actes, nous avons une autre mission.

L'évangile de Marc nous présente quelque chose de beaucoup plus général. Nous y trouvons Christ serviteur, ou plutôt encore, prophète. Le cercle s'élargit: «Allez dans tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute la *création*» (Marc 16: 15). Nous ne trouvons pas cela non plus dans les Actes.

L'évangile de Jean nous présente une tout autre chose, c'est-à-dire tout ce qui se passe depuis le départ de Jésus jusqu'à son retour. Au chapitre 20, Marie de Magdala représente le résidu. Le Seigneur lui confie un message; il veut que ses disciples comprennent qu'ils sont dans la même relation que Lui avec le Père (versets 17, 18). Quand ils sont rassemblés, Jésus leur donne d'abord la paix pour eux-mêmes (verset 19), puis la paix qui les rend capables d'aller comme envoyés vers d'autres: «Paix vous soit! Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie» (verset 21). Il leur communique l'Esprit Saint comme puissance de vie (verset 22), et les envoie à sa place, et en témoignage à Lui, à *sa personne*.

Dans l'évangile de Luc, «il les mène dehors jusqu'à Béthanie» (24: 50), domicile de la famille qui avait le secret de sa mort et de sa résurrection, «et, levant ses mains en haut, il les bénit». Il leur donne une commission comme Fils de l'homme. Toutes les *nations* avaient

besoin de la repentance et de la rémission des péchés, en commençant plus particulièrement par *Jérusalem*. Nous voyons ici que les Actes font suite à l'évangile de Luc.

On trouve une commission *spéciale* au chapitre 10 de l'évangile de Matthieu. Là il n'est fait aucune mention des gentils: «Ne vous en allez pas sur le chemin des nations, et n'entrez dans aucune ville de Samaritains; mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël» (10: 5, 6). Mais il ajoute (verset 23): «Vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu». Il le dit, tandis qu'il était là. L'histoire de cette mission que nous avons dans la Parole, nous montre en effet que tout a été interrompu et coupé court. Puis, comme nous l'avons dit, à la fin de l'évangile il ne s'agit plus de Jérusalem, mais des gentils. Dans l'évangile de Marc (6: 7-13), cette mission est très simple.

Je voudrais encore mettre en saillie le fait que la mission de Matthieu 28 ne parle ni de salut, ni de vie, ni de foi, ni de pardon, qu'elle ne présente, en un mot, rien de ce qui tient à la vie éternelle. Il s'agit seulement de garder ce que le Seigneur leur avait dit durant sa vie. Il y avait un système de doctrine dans lequel ils étaient introduits, savoir «le nom du Père, du Fils et du Saint Esprit», et cela par le baptême. Ce système consistait à englober les nations dans la position où se trouvait le résidu, comme point de départ et comme centre. En Marc 16: 16, on trouve *l'oeuvre individuelle* et la *position*, c'est-à-dire la foi, et la confession de Jésus, par le baptême: «Celui qui aura cru, et qui aura été baptisé, sera sauvé; et celui qui n'aura pas cru, sera condamné».

Dans l'évangile de Matthieu (28), c'est l'oeuvre générale, universelle sur les masses: «Faites disciples toutes les nations». Pour me servir d'un exemple: en Israël tout homme devait se présenter trois fois par an au temple, sans qu'il fût question de conversion ou de non conversion. Quand le Seigneur reviendra, des nations en foule auront à faire avec Lui sans être converties, mais, dès que Satan sera délié, il les entraînera de nouveau. Dans le passage de Marc, cité plus haut, nous trouvons une autre face de l'Évangile du salut: c'est affaire de *témoignage*. En Matthieu 28, c'est plutôt affaire de *gouvernement*. Il ne s'agit pas de salut des âmes, comme en Marc; non plus, en Matthieu 10, car sans cela les gentils et les Samaritains auraient dû être visités par les disciples.

Matthieu 28 nous présente une sorte de continuation, par le baptême, du système de circoncision dans lequel le peuple juif avait été placé. Il y a une différence positive entre l'individualisme de Marc 16 et l'instruction de Matthieu 28: «Leur enseignant à garder toutes les choses que je vous ai commandées» (verset 20). Cette occasion est peut-être perdue; je ne dis donc pas que nous puissions accomplir aujourd'hui la mission de l'évangile de Matthieu; seulement on pense trop souvent à l'individualité, tandis qu'ici le Seigneur n'en parle pas. On pense à l'homme, et le Seigneur pense à Sa gloire. On fait du salut, ou de son propre salut, le but de tout. Le millénium sera introduit sans que les hommes soient nécessairement sauvés.

La mission confiée aux apôtres en Actes 1: 8, n'a pas été accomplie, comme la suite de ce livre le montre. Alors Dieu suscite l'apôtre Paul, un nouvel instrument pour répandre la vérité.

On voit, au début des Actes, une puissance magnifique de Dieu, mais le vase est fêlé et n'est pas à la hauteur de cette puissance.

Une conférence au Basset, près Vevey, en juillet 1843 sur la présence du Saint Esprit dans l'Eglise

ME 1905 page 349 - 19 juillet. Séance du matin

Mr C. lit Jean 16: 12-15

Avantage du départ de Jésus

J.N.D. D'après ce passage, et à la fin des évangiles de Jean et de Luc, le sujet dont Jésus entretenait ses disciples était qu'il ne les laisserait pas seuls, car ils allaient être séparés du Seigneur, dont la présence avait été leur sauvegarde et une grande jouissance pour leurs coeurs.

On peut se représenter le privilège d'avoir ici-bas avec soi Jésus en personne, de le voir, de l'interroger, de l'entendre. Cependant Jésus leur dit qu'il leur est *avantageux* qu'il s'en aille; et certes il devait y avoir quelque chose d'infiniment précieux dans la présence du Saint Esprit, pour rendre avantageux aux disciples le départ de leur Maître.

Avons-nous, à cette heure-ci, réalisé la présence du Saint Esprit, de telle sorte que nous comprenions l'avantage de cette présence et de l'absence du Seigneur?

Jésus ne dit pas (Jean 16: 7): «Si je m'en vais, le Saint Esprit *restera ici*»; car il y était en la personne de Christ; mais il dit: «Si je m'en vais, *je vous l'enverrai*». Il doit venir *d'en haut* et mettre les disciples en rapport avec Christ *ressuscité*.

Ce que l'Esprit nous communique

Le Saint Esprit prend les caractères de Christ pour nous les communiquer. Le Seigneur est Fils auprès du Père, le Saint Esprit est pour nous un Esprit d'adoption. Il est dans la gloire, le Saint Esprit nous glorifie avec Lui; la plénitude de la déité habite en Lui, le Saint Esprit nous communique la plénitude de ce que Christ est.

Le Saint Esprit dans l'individu et dans l'Eglise

Après la chute, quand Dieu a voulu rassembler un peuple pour Lui, il a voulu aussi habiter avec ce peuple, demeurer au milieu des siens, non pas seulement dans le ciel, mais sur la terre, et manifester sa gloire comme y demeurant. C'est par le Saint Esprit qu'a lieu la présence de Dieu au milieu de son peuple *sur la terre*, fait de toute importance.

On voit dans le passage qui nous a été lu, la manière dont le Saint Esprit devient pour l'individu une source de bénédiction dans ses relations avec le Père et avec le Fils, et de plus le moyen de la manifestation de la gloire de Dieu et de Christ sur la terre (versets 13, 14).

Il importe que nous étudions le fait de la présence personnelle du Saint Esprit, du Consolateur, dans l'Eglise et dans le chrétien individuellement, du Saint Esprit, agissant au nom du Père et du Fils au milieu des siens.

Mr R. Il me semble voir dans la Parole une gradation miséricordieuse dans la manière dont Dieu a manifesté sa présence au milieu de son peuple. Dans le désert, il veut qu'on construise un tabernacle, et c'est là qu'il demeure. Quand Jésus paraît, il est ce tabernacle. «La Parole devint chair et habita (proprement tabernacla) au milieu de nous». Puis l'Eglise devient le tabernacle de Dieu en Esprit, et les saints sont, dans leur corps, le temple du Saint Esprit. Nous n'avons pas seulement Dieu *avec nous*, mais Dieu *en nous*. Jésus, demeurant sur la terre, ne serait pas avec nous tous. Bien plus, le Saint Esprit est *en* tous ceux qui croient, leur faisant connaître le Père, et rendant témoignage au Fils.

Mr M. Que signifie Romains 8: 9-11?

Mr R. Ce passage est remarquable, car ce qui est en nous est d'abord appelé l'Esprit de Dieu, puis l'Esprit de Christ, puis Christ.

Mr de G. Chose mystérieuse: Dieu se présentant à nous en trois personnes! D'abord seul, comme Eternel, puis dans le Fils, puis par le Saint Esprit. C'est que, dans son dessein de miséricorde, il a voulu, d'une manière aussi intime que possible, s'approcher de nous.

J.N.D. Nous ne pensons qu'à la présence du Saint Esprit dans l'individu — il y a aussi sa présence dans l'Eglise.

Mr C. La gradation dont on a parlé me suggère une observation: c'est une chose «avantageuse» que cette dispensation de la présence de Dieu, Père, Fils et Saint Esprit, au milieu des siens et dans les siens. Les choses que le Seigneur disait de la présence du Saint Esprit en nous n'étaient pas encore à la portée des disciples. Ces choses sont maintenant en nous par l'Esprit qui conduit en toute vérité. «En ce jour-là», dit le Seigneur, «vous ne me ferez pas de demandes» (16: 23).

[Opérations du Saint Esprit dans l'Eglise](#)

Mr P. Quelles sont les opérations du Saint Esprit dans l'Eglise, et comment pouvons-nous réaliser maintenant la présence de Dieu?

J.N.D. Une difficulté qui se présente à moi pour répondre, c'est l'étendue du sujet. Le Saint Esprit seul nous instruit; il est en puissance au milieu de nous, et si Dieu s'y déploie, quoi d'étonnant que le sujet soit si vaste?

[Dieu demeurant au milieu des hommes](#)

Le point central du sujet, me paraît être le fait que Dieu a voulu demeurer au milieu des hommes. Il demeure dans la lumière inaccessible, mais cela ne suffit pas à son amour; il faut qu'il se fasse connaître. L'homme est incapable de connaître Dieu. Si nous pouvions le connaître, cela supposerait une certaine égalité avec Lui. Mais Dieu a voulu demeurer au

milieu de nous et, pour que nous puissions jouir de sa présence, il faut que Dieu se communique à nous.

Dans le jardin d'Eden, Dieu veut converser avec l'homme. Il est un Dieu familier; il se promène dans le jardin au frais du jour. Mais, depuis la mort de Christ, il ne reste aucun rapport entre notre nature humaine et Dieu.

Israël voyait Dieu. La mer divisée et autres miracles, manifestaient sa présence; sa gloire marchait devant Israël; c'était une présence sensible. Mais elle n'existe plus; l'homme n'est plus aussi près de Dieu qu'alors. La providence divine ne parle pas plus aux croyants qu'aux incroyables.

Dieu a abandonné longtemps l'homme à lui-même, mais non pas sans témoignage. C'est ainsi que Noé était «prédicateur de la justice» pour le monde d'alors. Après le déluge, le démon s'empare de l'homme par l'idolâtrie et se manifeste à lui d'une manière sensible par de faux miracles.

Avec Abraham, Dieu commence à se manifester ouvertement aux hommes. Il parle au patriarche, mange avec lui, monte avec lui sur la montagne. Plus tard, Dieu voit l'affliction de son peuple et *descend* pour le délivrer. Ce n'est pas une apparition momentanée; il manifeste dans le monde, sa présence en puissance, pour délivrer son peuple. Dieu exécute ses jugements sur les dieux d'Egypte. Aux lieux où Satan manifestait sa puissance dans le culte rendu par le monde, Dieu se manifeste et triomphe. En Exode 18: 10, 11, Jéthro dit: «Béni soit l'Eternel... qui a délivré le peuple de dessous la main des Egyptiens! Maintenant je connais que l'Eternel est plus grand que tous les dieux, car... il a été au-dessus d'eux». En Exode 29: 45, 46, Dieu dit: «J'habiterai au milieu des fils d'Israël, et je leur serai Dieu; et ils sauront que moi, l'Eternel, je suis leur Dieu». Le païen Jéthro *sait*, les Israélites *savent* que Dieu les a tirés d'Egypte pour habiter au milieu d'eux. Dieu *descend, délivre* son peuple et *habite* avec lui. En Exode 15: 13-16, les ennemis du peuple «sont devenus muets comme une pierre». La manifestation de la présence de Dieu leur ôte toute force. C'est la joie du peuple de sentir que Dieu est là. Cette présence était donc *sensible* à Jéthro, *sensible* au peuple terrestre, au milieu duquel Dieu se trouvait.

Quand Israël a fait le veau d'or, Dieu refuse de monter avec lui. Moïse intercède, Dieu pardonne au peuple, et Moïse dit: Comment connaîtra-t-on que ce peuple a trouvé grâce à tes yeux, si ta face ne vient pas avec nous? Lorsque Dieu a un peuple sur la terre, il est avec ce peuple.

Il est impossible que le peuple, tienne devant ses ennemis, sans la présence de Dieu, il lui faut même sa présence, parce qu'il est un peuple de col roide (Exode 34: 9), et a besoin d'être mâté. Dieu combat les ennemis et fait tomber les murs de Jéricho, mais il maintient aussi la sainteté du camp d'Israël. Ainsi, il n'est pas seulement dans le ciel, mais nous le voyons présent, pour habiter ici-bas, en grâce, au milieu de son peuple.

La présence de Dieu au milieu d'Israël, a été la source de tous les jugements qui tombèrent sur le peuple à cause de son péché. Dieu se manifeste dans le tabernacle, et plus tard dans le temple. Israël souille le temple par l'idolâtrie; alors Dieu le rejette.

Jésus vient; il est *Dieu* au milieu du peuple, Emmanuel, Dieu avec nous, et comme tel manifesté en chair. Il a le dessus sur Satan; il chasse les démons qui fuient devant Lui. Il est le vrai temple, mais nous trouvons ici, en outre, une chose de la plus haute importance: la présence de Dieu *dans l'homme* et non *dans une nuée*. Dans la nuée, Dieu répondait à tous les besoins du peuple et agissait en sa faveur, mais ce n'était pas Dieu *uni* à l'Homme. Je trouve en Christ cette nouvelle vérité, *Dieu uni à l'Homme*. Dieu a préparé un corps pour son Fils; celui-ci s'est humanisé, a sympathisé. Ce qu'il fallait à l'homme, c'était Dieu manifesté en chair, vu des anges, élevé dans le ciel, Dieu uni à un Homme.

Il faut que Dieu se communique à nous; cela n'avait pas lieu en Christ, car, à peine les hommes ont-ils vu Dieu manifesté en chair, qu'ils l'ont haï. Il n'y avait point de communication possible entre Dieu en Christ, et le cœur de l'homme.

En Esaïe 50: 1-4, Il descend pour se mettre au niveau de la position de l'homme. Après avoir dit: Pourquoi suis-je venu? Qui donc? Moi, l'Eternel, qui ai fait tarir la mer Rouge, et qui revêts les cieux de noirceur, il ajoute: Je me suis humilié pour me faire connaître à ceux qui sont accablés de maux. Il vient faire l'expérience de toutes choses, à part le péché; mais *il n'y avait personne*, aucune communication entre Lui et l'homme.

Christ est un homme qui devient pour les hommes la source de la vie, d'une vie divine qui, dans l'homme, a eu le dessus sur Satan et qui, dans l'homme, a rendu par la mort impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort. Cet homme ressuscite et devient le chef d'une nouvelle famille, dans laquelle la puissance de Dieu se manifeste, et où la vie nous est communiquée en vertu de sa mort. Dieu a placé Christ à sa droite dans la gloire, et il devient la source d'une vie nouvelle en nous.

[Le Saint Esprit donné](#)

Le Père, le Fils et le Saint Esprit avaient été manifestés en Jésus ici-bas. «Mon Père travaille... et moi je travaille» (Jean 5: 17). «Je chasse les démons par l'Esprit de Dieu» (Matthieu 12: 28). Mais quand il est à la droite de Dieu, il envoie un Consolateur. Il descend de nouveau dans la personne du Saint Esprit et se place au milieu des siens. *Cette présence du Saint Esprit est ce qui distingue les chrétiens du monde.*

Le Saint Esprit nous met en communion avec Dieu et manifeste la présence de Dieu lui-même. Mais de plus, chose de toute importance, il unit l'Eglise avec Christ, et cette union est si grande qu'on a quelquefois de la peine à séparer dans la Parole Christ de l'Eglise (1 Corinthiens 12: 12).

Il faut distinguer entre la vie de Christ en nous et la présence du Saint Esprit. C'est ce que nous avons en Christ. La vie nous étant communiquée et participant à la nature divine, nous sommes capables de jouir de Dieu. Cette vie de Dieu, fait homme en Christ, nous a été

communiquée après l'accomplissement de son oeuvre: «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez». Nous sommes os de ses os, chair de sa chair. Cette vie *de* Christ, la même vie que la sienne, appartient à tous les membres de Christ. C'est une vie éternelle, car il est impossible que Christ périsse.

Présence du Saint Esprit dans l'Eglise

Mais il faut encore la présence de Dieu lui-même *au milieu de nous*. Dieu le Saint Esprit développe en nous sa puissance et son intelligence. Aucun homme ne peut comprendre ce qui est en Dieu; il faut pour cela Dieu lui-même, l'Esprit de Dieu. Nous avons cet Esprit, et par conséquent la pensée, l'entendement de Christ (1 Corinthiens 2: 16). Nous trouvons en 1 Jean 2: 20: «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses». Aucun d'entre nous ne connaît toutes choses, mais, ayant reçu l'onction, nous avons en nous le centre de l'intelligence de Dieu et la capacité de les comprendre. L'Esprit nous conduit en toute vérité. Avant la glorification de Christ, il parlait par les prophètes, mais ne donnait pas l'intelligence de tout.

Le Saint Esprit est le sceau de notre adoption: les péchés ayant été pardonnés, Dieu peut habiter dans l'Eglise, elle est le tabernacle de Dieu par l'Esprit. Nous sommes scellés pour le jour de la rédemption; en attendant ce jour, le sceau est sur nous, et par lui nous avons la jouissance et la connaissance de toutes choses. Nous connaissons le Père; l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs, non parce que le Saint Esprit nous en *parle*, mais parce qu'il nous a été *donné*. Par lui, Dieu se place dans certaines relations avec nous: Il est notre Père.

Le Saint Esprit est avec nous comme personne divine, et comme accomplissant certaines fonctions. Jésus, Dieu sur la terre, les accomplissait aussi: il était prophète, il enseignait, etc. Le Saint Esprit est Dieu habitant et agissant en nous, de la part de Dieu le Père et de Dieu le Fils; il est aussi la puissance et la sagesse de celui qui se trouve dans ces relations; il ne parle pas de son chef, mais de la part du Père et du Fils, quoiqu'il ne cesse pas d'être Dieu, sans s'être incarné comme le Fils. Il agit dans l'homme pour accomplir les conseils de Dieu quant à l'homme. Il est en nous un Esprit d'adoption, il prie en nous, il glorifie le Fils. Il ne pouvait pas être (donné) (Jean 7: 39), avant que le Fils fût glorifié; enfin il nous communique l'amour du Père.

Chose infiniment précieuse, il nous fait sentir que tout ce qu'il nous communique est à nous. Le Saint Esprit dit toujours *nous*. Il est en nous un *témoin* que toutes ces choses nous appartiennent.

Dieu n'est pas seulement l'objet de notre foi, il est aussi en nous la source de notre joie et de notre vie. Celui qui aime demeure en Dieu, et Dieu en lui (1 Jean 4: 13). Dieu est ainsi, *dans sa nature*, en nous par l'Esprit. Si j'agis en amour envers le monde, c'est Dieu que je manifeste. La Syrophénicienne comprend cela, et Jésus doit ainsi agir en amour envers elle. Le monde m'ôte ce qui m'appartient; l'amour, la nature divine en nous, ne cherche pas ce qui lui appartient. La chose est encore plus précieuse dans les rapports des chrétiens entre eux. C'est la joie divine qu'ils soient «*un en nous*»; et tel est le lien entre les frères. Dieu est là. On

ne peut séparer le Père et le Fils. L'union des chrétiens est donc infinie, parce que Dieu est en eux tous. Il nous a donné, *de son Esprit*. Le Dieu d'amour qui s'est manifesté en Jésus, se manifeste maintenant dans les enfants de Dieu. Nos coeurs sont l'expression de l'amour de Dieu qui y est répandu.

Je tiens beaucoup à ce que nous comprenions que Dieu lui-même habite maintenant ici-bas par son Esprit. Le même Dieu qui accomplit des miracles est au milieu de nous. Il est de la plus haute importance que nous le comprenions et que nous rendions témoignage que ce *même* Esprit est au milieu de nous et demeure éternellement avec nous, n'étant changé ni dans sa puissance, ni dans son amour.

Cantiques inspirés

Il y avait autrefois des cantiques inspirés que nous ne possédons plus. Il faut distinguer entre inspiration et révélation, et c'est une différence importante. Dans l'inspiration, le Saint Esprit parle; c'est la parole de Dieu. Mais le même Esprit agit par révélation, par consolation, par doctrine (chose déjà révélée). Personne ne prétend chanter un cantique inspiré; il est dit cependant: «Soyez remplis de l'Esprit, vous entretenant par... des cantiques spirituels» (Ephésiens 5: 19). S'il n'y a plus de cantiques inspirés, ne dois-je pas être rempli du Saint Esprit? Ce même Esprit n'est pas moins puissant maintenant qu'autrefois, quoiqu'il ne produise pas les mêmes manifestations; dans notre misère actuelle, nous n'avons pas moins besoin de lui que jadis. Si vous parlez au milieu des saints d'une manière efficace, c'est la manifestation du Saint Esprit, sinon ce sera la misérable manifestation de l'esprit de l'homme.

Les langues

Pourquoi tant de langues dans le monde? C'est un jugement de Dieu pour empêcher l'homme de trouver *l'unité selon la chair*. L'homme espère, comme à Babel, arriver à faire tout ce qu'il voudra. A la Pentecôte, Dieu sort de l'enceinte des Juifs, dans laquelle il était resté. Il parle, en grâce, toutes les langues de la terre, et cesse d'être juif. Les langues sont le témoignage le plus frappant de la grâce de Dieu, tout en étant un miracle. Cet Esprit qui se manifestait dans les langues n'était ni plus ni moins que le Consolateur promis par le Père (Actes des Apôtres 2). Il est donc impossible de séparer les dons du Saint Esprit, du Consolateur lui-même. Le Saint Esprit est nécessairement, absolument, un Esprit d'unité.

L'Eglise composée de vivants sur la terre

Ceux qui sont morts n'entrent pas, pour ainsi dire, dans la liste de l'Eglise. Ils sont dans la béatitude, mais l'Eglise est le vase où se manifeste la présence de Dieu *sur la terre*. Dieu a voulu se manifester *sur la terre*, et les chrétiens morts ne sont pas cette manifestation. Leurs corps sont dans le sépulcre, et les chrétiens vivants sont le vase de la présence de Dieu. Cela donne à l'Eglise sur la terre *l'unité*, une unité nécessaire.

Trois espèces d'union

Il y a trois espèces d'union. La première est Babel, *l'association des hommes entre eux*. Triste chose quand ce principe se trouve dans l'Eglise. «Celui qui n'assemble pas *avec moi*

disperse». On peut, à la vérité, assembler et appeler cela union; mais quand ce n'est pas *avec Lui*, Dieu l'appelle *dispersion*. Satan cherche de tout son pouvoir à appeler le mal bien et le bien mal, afin que l'on ne puisse plus connaître la différence.

Il y a une seconde union satanique, c'est *le mélange des chrétiens avec le monde*. Tout amalgame qui tend à être un rapprochement entre l'iniquité et Dieu, en sorte qu'on ne puisse faire la distinction entre les deux, attire nécessairement le jugement de Dieu. Quand les fils de Dieu et les filles des hommes se furent unis ensemble, Dieu envoya le déluge. Les chrétiens mondains nous disent: on ne doit pas juger. Je ne dois donc pas juger que Jésus, dans le monde, est le Christ, et que ceux qui le suivent font bien? Il est vrai que je ne dois pas juger le *coeur* de l'homme; c'est usurper le droit de Dieu; mais quand je juge que tous sont morts et qu'un seul a échappé à cette mort, les anges même le chantent.

Il y a enfin *l'union de Dieu*. Comment l'effectue-t-il? Il commence par la *séparation*. Sa grâce agit au milieu du mal, convertit une âme après l'autre, la sépare du monde et l'unit à lui-même. C'était un mal qu'Israël, s'unît aux nations dont Dieu l'avait séparé pour rassembler son peuple autour de Lui. L'effet de la présence de Dieu sur la terre est d'y réunir ses enfants en un seul corps. Dieu veut par là séparer les chrétiens du mal; telle est la mesure de sa sainteté. Quand Dieu ne met pas le mal à découvert, c'est le plus terrible jugement possible, car il ne peut tolérer aucune souillure.

Effets de la présence du Saint Esprit dans l'Eglise

La présence du Saint Esprit est à la fois la *puissance* de Dieu, le *témoignage d'amour* devant le monde, et la *sainteté* dans l'Eglise. Dieu agissait envers Israël, instruisait, nourrissait, reprenait son peuple; il agissait en puissance, au dehors par des signes, au dedans par l'enseignement. Il en était de même dans l'Eglise: les *langues* étaient un témoignage envers le monde, mais tout en agissant envers lui, Christ nourrit aussi son corps. Les *dons* atteignaient donc ces deux buts: nourrir le corps et rendre témoignage au dehors.

Si l'Eglise n'est pas fidèle, ou pour telle autre raison, Dieu peut cesser de manifester sa présence en témoignage au monde. De même aussi, il a pu cesser de se manifester à Israël, mais il ne pouvait abandonner ses promesses à son peuple. Quant à l'Eglise, Dieu a pu lui ôter sa parure, ses dons en témoignage à ceux du dehors; mais si elle ne manifeste pas la gloire de Jésus, homme glorifié, Dieu, Lui, ne manquera pas à ses promesses en la négligeant, en l'abandonnant. Peut-être, au lieu de nourriture, lui donnera-t-il une médecine très amère, mais il ne peut l'abandonner; il faut qu'il la nourrisse et l'entretienne. S'il ne donnait plus d'évangélistes, il n'y aurait plus d'âmes converties. Le Saint Esprit reste toujours là, présent et agissant de la part de Christ pour nourrir et chérir l'Eglise.

Deux principes se rattachant à cette présence

Deux grands principes, la responsabilité de l'homme et le conseil de Dieu se rattachent à cette présence. Adam manque à sa responsabilité; Dieu ne manque pas à son amour. La création manque, Dieu ne manque pas. Israël manque; il jouira des promesses quand Christ reprendra ses relations avec lui. L'Eglise, responsable de présenter la gloire de Dieu, y a

manqué; néanmoins Dieu accomplira sa gloire par le moyen de l'Eglise dans le ciel, et en attendant il accomplit ici-bas tout ce qu'exige sa fidélité pour manifester l'Eglise en gloire. Jusqu'à ce que le maître de la maison se lève et ferme la porte, Dieu opère dans l'Eglise, par le Saint Esprit, tout ce qui est nécessaire pour la pleine manifestation de l'Epouse de Christ.

Dieu reste avec son peuple. S'il y avait de la foi, cela se verrait en détail, et au lieu que l'Eglise soit stupide en présence des attaques du monde, ses ennemis seraient rendus stupides comme des pierres, à la vue de la présence de Dieu au milieu des siens.

Dieu distribue dans l'Eglise ses dons comme il veut; seulement le plus humble sera le plus près de Dieu et deviendra ainsi un vase de bénédiction pour son peuple.

[\(A suivre\)](#)

ME 1905 page 387 - 19 juillet. Séance du de l'après-midi

Mr Pp. lit 1 Corinthiens 12: 1-31. Il ajoute:

Humiliation quant à l'état actuel de l'Eglise

J'ai été convaincu ce matin de l'importance de la foi à la présence du Saint Esprit. Satan et nos coeurs font tous leurs efforts pour nous empêcher de croire à cette vérité. Ce qui fait la faiblesse de l'Eglise, c'est que le Saint Esprit est contristé; et ce qui le contriste, c'est de ne pas croire à sa présence au milieu de nous. Ici, je confesse ma propre misère. En considérant la faiblesse de la vie individuelle, et les obstacles que rencontre la vérité dans le coeur, je me suis dit quelquefois: Le Saint Esprit est-il au milieu de nous? C'était le péché d'Israël, dans le désert. Quand le Seigneur nous fait voir les misères de l'Eglise et les nôtres propres, c'est y ajouter un péché de plus que de douter de la parole du Seigneur qui est la garantie sur laquelle repose sa promesse: «Le Père vous donnera un autre Consolateur, pour être avec vous *éternellement*, l'Esprit de vérité». Cette promesse est invariable; il ne nous reste qu'à nous humilier, et cela d'autant plus que nous pouvons être dans la misère, avec la présence du Saint Esprit au milieu de nous, présence dont l'influence s'étend à nos pensées, à notre conduite. Satan acquiert d'autant plus de puissance s'il nous fait douter de la présence du Saint Esprit au milieu de nous. Quand les Ammonites attaquèrent Jabès de Galaad, ceux de la ville voulaient capituler, mais ils furent fortifiés quand ils comptèrent sur la puissance de l'Esprit de Dieu en Israël, par Saül (1 Samuel 11: 6). La foi met Satan en fuite. C'est une grande injure à la puissance du Saint Esprit que de douter de la promesse de Dieu, et ce doute est la source de beaucoup de chutes et de retours en arrière.

Ordre du corps de Christ

Mr G. Dans le passage qu'on nous a lu, le corps de Christ présente un ordre remarquable. La beauté consiste dans l'ordre; chaque membre est à sa place, l'oeil, l'oreille, la main, le pied. Le corps serait laid, difforme, si le pied était en haut, la main, l'oeil ou l'oreille en bas. C'est, hélas! l'état actuel de l'Eglise amené par la chair. Il y a un danger immense à ne pas être à sa

place. Le Saint Esprit nous donnera en tout cas cette place dans l'avenir, mais devons-nous attendre l'avenir pour la prendre? Quel spectacle nous offrons au Seigneur, à Dieu! Combien ne lui en a-t-il pas coûté, pour introduire cet ordre du Saint Esprit! Il a fallu pour cela le sang précieux de Christ. Il y a dix-huit siècles que le Saint Esprit est contristé et que la chair et Satan se sont associés pour gêner l'oeuvre de Dieu.

On a rappelé ce matin que le jugement de Dieu est tombé sur le monde par le déluge, à cause de la corruption des fils de Dieu. Quand il tombera de nouveau sur la terre, c'est que le témoignage de l'Eglise sera si mauvais, qu'elle pourra encore s'appeler Eglise, comme une pomme pourrie peut encore s'appeler pomme, n'ayant plus que la forme, tandis qu'à l'intérieur elle est tout à fait corrompue.

L'humilité se laisse conduire et ne domine pas. Il n'y a pas dans l'Eglise d'autre autorité que celle du Saint Esprit; il y a un service. Paul se dit *serviteur de Dieu*.

[L'Eglise appartient à Dieu](#)

Mr C. La présence du Saint Esprit est la preuve que nous appartenons à Dieu, non au monde. En se bornant à considérer les mouvements du Saint Esprit dans le coeur, on perd de vue que, *comme corps*, nous sommes à Dieu. L'union de l'Eglise avec le monde prouve que cette dernière a oublié qu'elle ne s'appartient pas. Elle est à Dieu, qui a payé cette possession par le sang de Jésus. En Ezéchiel 20: 32, Israël veut faire sa volonté, pour être comme les autres nations, perdant de vue qu'il appartient à Dieu. Mais Dieu réclame sa royauté sur lui, et cela donne lieu au jugement. Il ne permet pas qu'Israël cherche à se soustraire à Celui qui le possède. Dieu n'abandonne ses droits, ni sur ses enfants, ni sur le monde, et il est bien précieux de savoir qu'il possède ses rachetés. Combien il est humiliant de penser que, loin d'en montrer de la joie, les enfants de Dieu répugnent à se considérer comme ne s'appartenant pas à eux-mêmes.

[Chercher l'Esprit en moi. L'Esprit juge](#)

Mr Pp. Ce qui nous fait souvent douter de la présence du Saint Esprit, c'est que nous cherchons ses opérations en nous comme Consolateur, comme enseignant toutes choses, et conduisant en toute vérité. Si l'Esprit de Dieu habite en moi, ces choses doivent s'opérer. Je dois recevoir de nouvelles lumières, être conduit par le Saint Esprit. En ne les voyant pas, je suis conduit à douter si l'Esprit de Dieu est là, parce que je m'occupe de moi-même.

Le Saint Esprit agit aussi dans un autre sens et peut se manifester par le jugement. Ce dernier commence, de la part de Dieu, par sa propre maison. Si l'on ne trouve dans l'Assemblée ni beaucoup de joie, ni beaucoup de lumière, cela ne prouve pas l'absence de l'Esprit de Dieu. Paul était l'agent du Saint Esprit pour les saints de Corinthe. Eh bien! d'un bout à l'autre, la première épître aux Corinthiens est remplie de reproches. Le Saint Esprit résiste au mal et ne peut édifier avant que le mal soit ôté.

Un oeil simple

Mr de G. Si nous avons un œil simple, nous connaîtrions la volonté de l'Esprit, et nous aurions, pour ainsi dire, à peine besoin de le consulter. Celui qui n'a pas l'œil simple et qui consulte le Saint Esprit, n'obtiendra pas de réponse. Souvent, dans nos prières, nous demandons à Dieu des biens qu'il ne refuse pas, mais que nous n'obtenons pas, parce que nos coeurs sont partagés en les demandant.

Action du Saint Esprit sur l'ouvrier du Seigneur

Mr C. lit Actes 16 : 6-10. On voit ici l'action du Saint Esprit sur le serviteur du Seigneur. Il était extraordinaire qu'un homme qui devait prêcher l'Evangile à toute création, fût empêché de le prêcher en Asie.

Le Saint Esprit nous possède

J.N.D. Je suis heureux que l'on parle de la conduite du Saint Esprit. En rapport avec elle, on a montré deux choses: Dieu est au milieu de nous, et il nous possède. Par sa présence, le Saint Esprit réalise cette possession. Il ne peut se manifester là où ses droits ne sont pas reconnus. Oui, si l'œil est net, moralement on verra tout.

Mais Dieu veut en outre employer l'Eglise pour son travail dans le monde. En agissant par le Saint Esprit, il ne fait rien, moralement, que par ses enfants, des hommes qu'il emploie pour accomplir ses desseins. Il lui faut des instruments qui répondent à sa volonté. Pour que le Saint Esprit agisse dans les saints, il faut qu'il les possède. Impossible qu'il emploie l'Eglise sans la posséder pleinement, car il ne faut pas que la volonté propre soit en jeu. Saul dit: «Que *veux-tu* que je fasse?» Dieu possédant ainsi l'instrument, il peut l'employer et l'envoyer ici ou là. On veut bien accepter le Saint Esprit pour modifier sa vie et ne pas pécher. Certes, cela est important, mais on ne veut pas être absolument à Dieu, accepter qu'on n'est pas libre d'employer un seul moment, sauf dans l'obéissance et pour le Seigneur Jésus. Or le Saint Esprit ne se sert pas de la chair.

L'Esprit révèle les choses à venir et conduit les saints

Si nous connaissions les choses à venir, sans avoir la pensée d'obéir à Dieu, cela ne ferait que nourrir notre orgueil. Le Saint Esprit révèle l'avenir, parce que ce dernier est important à ceux qui ont les mêmes intérêts que Christ. C'est ainsi qu'il importait aux disciples de savoir que Jésus allait mourir. Pour avoir de la connaissance, *il nous faut être à Dieu*. Si vous ne voulez pas être tout de bon à Christ, Il ne se révélera pas pleinement à vous. Il ne peut pas compter sur un homme qui refuse d'obéir pour «cinq couples de bœufs». Si Paul n'avait pas été l'esclave du Saint Esprit, ce dernier n'aurait pas pu lui dire: *Va ici, ou va là*. L'Eglise n'a pas voulu se mettre à la disposition de Dieu; toute la difficulté vient de là: «Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple» (Luc 14: 33). Il y a plus ici que l'œil simple. Dieu peut mettre la foi à l'épreuve, exercer la dépendance, mais il *conduit* par le Saint Esprit. Dieu conduit une âme qui vit pour Lui. Jésus, le serviteur parfait, qui passait la nuit en

prière, était toujours conduit. Dieu ne conduit pas toujours de la même manière. Il laissera Paul en prison et en fera sortir Pierre.

L'Esprit conduit en toute vérité et révèle les choses à venir. On ne cesse pas plus de connaître ces dernières, selon les besoins de l'Eglise, que d'être conduit en toute vérité. Christ communique ce qui relève le courage, ce qui préserve de fausses voies. Il est dit dans l'Apocalypse: «Bienheureux ceux qui gardent les choses écrites dans ce livre». Si j'attendais la ruine de ce pays, cela modifierait nécessairement ma conduite, et si Dieu disait: Voilà la forme de gouvernement qui conduit à cette ruine, ne se hâterait-on pas de la quitter? La prophétie agit sur notre état moral, parce que l'enfant de Dieu discerne le mal qui conduit au jugement et s'en sépare. Le jugement de Babylone est annoncé pour que nous évitions les péchés qui y conduisent et que nous ne participions pas à ses plaies.

S'il y a quelques âmes fidèles au milieu de cet état de choses, c'est parmi elles que la lumière se trouve. Ceux qui ne sont pas fidèles, tâtonnent et cherchent le mur comme des aveugles. Le Seigneur Jésus, dans un temps très difficile, a dit: «N'y a-t-il pas douze heures au jour? Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde» (Jean 11: 9).

Comme nous appartenons à Dieu, s'il y a un Christ (Christ en nous) à conduire, Dieu n'y manquera pas. L'esclave ne sait pas le soir ce que son maître voudra de lui le matin. Paul était ainsi; pour lui, tout lien était rompu; il était l'esclave de Dieu, pour faire sa volonté, et cela le tenait dans l'humilité et dans la proximité de Dieu.

Je suis convaincu que le Saint Esprit conduit directement les enfants de Dieu dans leur chemin, mais cela suppose qu'individuellement ils se sont donnés à Dieu. En outre, quand il s'agit, comme on l'a dit, que le pied ne soit pas en haut et l'œil en bas, il faut que l'Eglise soit aussi dans la même position et que le Saint Esprit se soit emparé de tous les membres du corps. Mais si cela n'a pas lieu, ce n'est pas une cause de difficultés; car quand même il n'y aurait qu'un seul individu, Dieu le dirigerait.

Etre conduit par le Saint Esprit, suppose que le vase est complètement à sa disposition. Le dévouement à Dieu est le commencement de cette conduite. «Ne vous conformez pas à ce siècle», au monde; il faut cela, avant d'avoir la capacité de comprendre la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite (Romains 12: 2).

Obéissance et puissance

On a dit quelques mots sur l'obéissance et la puissance. Elles ne sont pas opposées. Jésus vient pour faire la volonté du Père, et la puissance du Saint Esprit le conduit au désert où il répond au diable par l'obéissance. Il n'agit pas par sa propre volonté dans la résurrection de Lazare. Il faut que tout ce qui a l'air d'autorité envers un autre, soit un acte d'obéissance dans celui qui exerce cette autorité, sinon c'est un péché. Quand Paul dit: «Que voulez-vous? Que j'aïlle vers vous avec la verge»; s'il l'avait fait sans nécessité, cela aurait été un péché; si Dieu lui avait dit de le faire, ç'aurait été un acte d'obéissance.

Mr V. Ce qui empêche de sentir les effets de la présence du Saint Esprit, c'est notre manque de proximité de Dieu. Le Saint Esprit a son élément, dans lequel il peut agir; il n'emploie un homme, qu'autant qu'il est en communion avec le Seigneur. «Hors de moi, vous ne pouvez rien faire». C'est dans la séparation du mal que se fait sentir la conduite du Saint Esprit.

[\(A suivre\)](#)

ME 1905 page 410 - 19 juillet. Séance du soir

On exprime le désir de s'occuper de *la présence du Saint Esprit en rapport avec le culte et avec les dons*.

Mr R. lit le Psaume 133.

Mr G. lit 1 Corinthiens 14: 23-26.

Mr R. lit Lévitique 8: 24 et 30.

Mr V. On voit au chapitre 8 du Lévitique la différence entre l'onction d'Aaron et celle de ses fils (versets 12 et 30). Au Psaume 133, la réunion des frères est comme cette onction d'Aaron, en plénitude de l'Esprit, mais les fils d'Aaron étaient seulement aspergés d'huile (verset 30). C'est une chose bonne que les frères vivent bien unis ensemble; il y a là la plénitude de l'onction, dont chacun jouit individuellement, selon la relation de son âme avec Dieu.

J.N.D. En effet, cela tient à l'unité du corps, et à la fonction de chaque membre ou partie du corps.

Le culte

Il faut distinguer le culte de l'exercice des dons. Dans le premier cas, on parle à Dieu; dans le second, c'est Dieu qui parle à l'homme.

Dans l'Ancien Testament, cette pensée est nette, quant aux sacrificateurs et aux lévites. Aaron a été oint sans sacrifice, les lévites avec sacrifice. L'idée dominante quant aux fils d'Aaron, est qu'ils sont sanctifiés avec lui, identifiés avec lui. Quant aux fonctions, on trouve le culte offert à Dieu par la sacrificature, et le service du tabernacle accompli par les lévites. Ces derniers étaient donnés d'une part à Dieu, de l'autre à Aaron et à ses fils.

En Romains 15: 16, l'apôtre offrait les nations à Dieu, comme Aaron les lévites. Les enfants d'Israël posaient leur main sur les lévites. L'Eglise est ainsi offerte à Dieu. Les lévites adoraient Dieu, car ils avaient entrée dans le lieu saint.

Quiconque prie dans l'assemblée doit être la voix de celle-ci (sinon ce n'est pas le culte de l'assemblée, mais un culte individuel); la voix du Saint Esprit qui présente à Dieu les louanges ou les prières de l'assemblée. Cela est nécessaire pour offrir un culte commun à Dieu, mais il en est de même pour l'intercession. Celui qui parle n'est alors que la bouche du Saint Esprit agissant en tous.

Le culte suppose un peuple accepté de Dieu. L'assemblée ne peut sans cela Lui rendre culte. C'est comme étant une avec Christ, unie à Lui, qu'elle prie et loue Dieu.

Si l'assemblée n'est pas dans son état normal, elle peut jeûner et prier, mais ce n'est pas le culte. Le culte est l'acte par lequel elle présente ses adorations et ses besoins à Dieu. Tout cela constitue la sacrificature. Dans le culte, l'individualité est complètement mise de côté, car le Saint Esprit nous unit tous en un seul corps, et un Esprit devient la voix de l'assemblée. Une prédication n'est pas un culte.

Le Saint Esprit agit, pour le culte, dans l'unité, du corps tout entier. Le sacrifice de prospérités était le type de la communion dans le culte. Tout le corps des sacrificateurs y avait sa part (Lévitique 7: 31-36), outre la part de l'Eternel et du peuple. On ne peut rendre culte en dehors de l'unité de tout le corps, de toute l'Eglise.

Les dons

En ce qui concerne les dons, ils n'agissent pas de la part du corps, mais *de la part de Dieu*. Il y a des dons qui conviennent pour l'assemblée. Je puis avoir un don d'évangélisation et ne jamais ouvrir la bouche dans l'assemblée, parce que je ne possède pas le don qui lui est nécessaire. Celui qui édifie les frères, ne saura peut-être pas s'adresser aux inconvertis, là où l'évangéliste a sa place. C'est l'action de Dieu seule qui peut apporter de la bénédiction par le Saint Esprit qui agit de Sa part dans les hommes et par les hommes. Si ce n'est pas Lui qui agit directement, il ne peut rien y avoir que du mal et de la misère.

Timothée avait un don; il lui est dit de le ranimer, «car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de conseil» (2 Timothée 1: 7). Le don de Timothée lui était communiqué par l'imposition des mains de Paul; il ne pouvait être perdu, mais d'autre part, s'il y a de l'interdit dans le coeur, le don ne peut avoir un libre essor. Dieu est *saint* et ne sort pas avec son peuple, si ce dernier garde de l'interdit. Mais Dieu est aussi *Souverain*; il envoie et emploie tel don, ou tel autre agissant avec puissance dans le corps, ou s'exerçant en dehors du corps.

Toute idée d'égalité entre les dons est ridicule. Il y a unité, non pas égalité. La bouche n'est pas égale à l'œil, quoique l'ensemble des membres constitue le corps.

Dans le culte, il s'agit d'unité, dans les dons de souveraineté divine. «Tous sont-ils apôtres? Tous sont-ils prophètes?» Tous les sacrificateurs étaient égaux, mais non les lévites qui avaient reçu chacun de Dieu sa charge particulière.

Quant aux dons, je ne reconnais que ceux qui sont directement donnés de Dieu. Si ce n'est pas Dieu qui agit, pourquoi écouterais-je les hommes? Je ne le veux pas, car pour que je sois béni, il faut que Dieu agisse, et si celui qui agit ne le fait pas par l'Esprit, ce ne peut être autre chose que la chair.

A propos des dons, je citerai quatre passages:

1 Corinthiens 12. Il y a un seul Esprit, en opposition avec la multiplicité des démons. L'exercice des dons se rattache ici à l'unité du corps. *Dieu opère* souverainement, et *le Saint*

Esprit distribue à chacun comme il lui plaît. Tout cela était une manifestation, un témoignage vis-à-vis du monde. Il y a un seul Esprit et des dons divers. La pensée, exprimée par l'apôtre est que le Saint Esprit est la source de tout; il montre ce que l'Esprit fait, sans donner une liste complète de tous les dons qu'il distribue. Mais il y a quelque chose de plus excellent que les dons; on trouve au chapitre 13, l'amour qui en est la puissance.

En Ephésiens 4, c'est *Christ* qui donne et agit pour le profit et l'édification de son corps, et non pas, comme en 1 Corinthiens 12, pour une manifestation au dehors. Il donne pour l'édification, les apôtres, les prophètes, etc. Ce sont des membres du corps placés là et appelés à l'exercice de telle ou telle fonction. C'est une chose permanente.

Romains 12 montre que, dans le corps, il faut que chaque membre s'en tienne à son don. C'est de l'humilité. Ainsi chaque lévite portait sa part des objets du tabernacle.

1 Pierre 4 nous donne un autre principe. Si quelqu'un exerce un don quelconque, qu'il le fasse de la part de Dieu lui-même; sinon, qu'il ne le fasse pas. Si quelqu'un accomplit un service, qu'il le fasse selon la capacité que Dieu lui a accordée. Si nous parlons sans que ce soit de la part de Dieu, nous ne devons pas parler du tout. Je dois avoir la conscience que je le fais, de sa part, ce n'est nullement une prétention à l'infaillibilité. On pourrait objecter que c'est la prétention d'être inspiré. Je réponds: Dans le sens de révélation, aucunement. Mais, il est important que nous reconnaissons Dieu en toute chose. C'est Dieu lui-même qui fait valoir sa présence au milieu des siens. Quand un Ananias mentait à l'Eglise, il mentait à Dieu et tombait mort sur le carreau. Il ne s'agissait pas là de l'exercice d'un don. Dieu était présent, le même Dieu qui faisait trembler le lieu où s'assemblaient les disciples et les remplissait de joie et d'énergie spirituelle.

Mais quand l'apôtre dit (1 Corinthiens 12: 8-10): «A l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse... à un autre la prophétie», c'était autant le don du Saint Esprit que d'être apôtre. Une «parole de connaissance» était un don, l'exhortation est un don (Romains 12: 8). On parle d'exhortation fraternelle sans les dons, mais l'exhortation est un don, aussi bien que les autres. C'est nier que Dieu soit la source de tout don parfait, que de prétendre avoir une seule parole d'édification qui ne soit pas le don du Saint Esprit.

Tout ce que nous venons de dire tient à cette grande vérité que le Saint Esprit est présent.

Deux choses importantes

Il y a deux choses importantes:

La première est de reconnaître que, malgré toutes nos misères, le Saint Esprit est présent. Il se manifeste dans la sainteté, dans la séparation pour Dieu, aussi bien que dans les dons proprement dits. Vous voudriez qu'on insistât sur les principes; sans doute, mais tous les principes ne feront pas tomber un homme sur sa face, publiant que Dieu est véritablement parmi nous (1 Corinthiens 14: 25). Quels seraient nos sentiments, si nous croyions que le Saint Esprit est présent? Quand nous marchons dans la sainteté, il produit la liberté et la joie.

Je reviens encore à Ephésiens 4. A la fin du chapitre 2 de cette épître, nous sommes «une habitation de Dieu, par l'Esprit». Au chapitre 4, l'apôtre nous exhorte à marcher d'une manière digne de notre appel. La première conséquence en est l'humilité, la douceur, la longanimité, l'amour, enfin *l'unité*, après cela vient *l'individualité* des dons. De même, en 1 Corinthiens 12, on trouve d'abord la souveraineté de Dieu pour produire l'unité, puis l'individualité d'action selon le don communiqué à chacun.

La seconde chose importante, c'est que chacun agisse de la part de Dieu, en s'en tenant au don que Dieu lui a confié.

Les lévites, types des dons, étaient donnés à Aaron et à ses fils, c'est-à-dire aux sacrificateurs. Tout exercice de don n'aboutit qu'à nous introduire ensemble en la présence de Dieu. Les dons sont la chose inférieure; ils viennent de Dieu pour ramener à Dieu. Le culte est la chose supérieure: l'homme ramené ainsi, adore Dieu. Cela ne prendra jamais fin.

J'admets pleinement qu'il y a des dons permanents. Paul était toujours apôtre, un autre toujours docteur; la main, le pied restent toujours main et pied. Il y a des individus donnés pour telle fonction permanente, à supposer que celui qui est donné soit fidèle.

Les dons et le culte

Il est évident que l'ordre de la Parole est avant tout que, lorsque les enfants de Dieu se réunissent en assemblée, c'est pour rompre le pain. Etant ainsi assemblés, ils rendent culte, et Dieu agit au milieu d'eux pour la bénédiction.

Pour prier dans l'assemblée, il faut être rendu capable d'exprimer la pensée du Saint Esprit pour l'assemblée. Cela n'est pas *un don*; c'est l'expression de ce qui est dans le coeur de tous. Un don n'est pas cela, quoiqu'il puisse agir sur tous; seulement il y a des dons, comme celui de guérison, qui n'agissent que sur l'individu.

Voici dans quelle mesure les dons s'exercent dans le culte: ils présentent la grâce de Jésus, en vue de relever la spiritualité des âmes. Evidemment ce n'est pas le culte, mais c'est en vue du culte. On l'aide en aidant les âmes à adorer.

Dangers dans l'exercice des dons

Mr Pp. La présence du Saint Esprit est inséparable du don, mais celui qui a un don est porté, *dans son exercice*, à le séparer du Saint Esprit. Il peut perdre ainsi de vue la nécessité de la présence du Seigneur ainsi que du Saint Esprit. Le Seigneur communique ses dons pour l'édification commune et pour rapprocher les âmes de Lui. Si je perds de vue les intérêts du Seigneur, et que je tire du don l'occasion de m'enfler, je commets un péché grave. Quand la présence de Dieu se fait sentir, l'homme décroît et disparaît. Quand il est effacé, Dieu est exalté. S'il y a tendance à la domination, c'est qu'on a perdu de vue la gloire du Seigneur.

D'autre part, ceux qui jouissent des dons peuvent tomber dans le piège de considérer l'homme et de lui rendre gloire, au lieu de donner gloire et de rendre grâce à Dieu. Des deux côtés Dieu est déshonoré, et l'instrument du don est devenu une occasion de chute.

Le Saint Esprit peut être aussi contristé quand on outrepassé le don reçu, quand un évangéliste, par exemple, veut enseigner, etc. Il peut être encore contristé, quand ceux qui ont des dons ne les font pas valoir. Enfin, l'exercice d'un don est souvent le jugement de la chair. On ne peut exercer un don d'exhortation, quand on a à se juger soi-même.

J.N.D. Je crois fort possible qu'on exerce un don sans être en la présence de Dieu. C'était le cas de celui qui parlait en langues sans que personne le comprit. Il agissait comme un enfant. Un don nous est confié; une responsabilité s'y rattache. Il est tout aussi important de savoir si je dois exercer le don à tel moment donné, que de posséder le don lui-même. Je puis avoir de la connaissance, mais le Saint Esprit peut ne pas vouloir la communiquer maintenant; si je parle malgré cela, je manque de fidélité et j'agis en dehors de la direction de l'Esprit.

On vient de dire qu'il arrive que la personne soit mise en avant plus que son don. C'est un mal. Mais il peut arriver qu'on tombe aussi dans l'autre extrême. J'ai une certaine méfiance quand j'entends dire: Il ne faut pas s'attacher à l'homme. Paul était très heureux que les Galates fussent disposés à s'arracher même les yeux pour les lui donner. L'exercice du don est un lien pour l'éternité. Si l'on coupait les jointures qui sont les liens de tout le corps, on ferait infiniment de mal.

J'admets ce qui a été dit. On peut exalter l'homme ou mal employer son don, mais Dieu a voulu que ces dons fussent des liens, et des liens d'amour dans l'Eglise. Les Thessaloniens seront la couronne de Paul à la venue du Seigneur Jésus. Une grande responsabilité s'y rattache. Paul avait été au fort de la bataille; il était responsable envers les enfants qu'il avait engendrés et placés dans des circonstances de combat et de difficulté.

* * *

La soirée se termine par la Cène du Seigneur.

ME 1905 page 428 - 20 juillet.

Mr Pp. lit Galates 5.

L'Esprit dans l'Ancien Testament

Mr D. rappelle qu'on était convenu de parler des manifestations de l'Esprit dans l'Ancien Testament. Il désirerait entendre les frères sur 1 Pierre 1: 10-12.

J.N.D. Il faut se souvenir que tout ce qui a été fait dès le commencement l'a été par l'Esprit de Dieu, auquel est toujours attribuée l'action directe de Dieu sur la création. Toute activité divine, même ce que le Fils a fait, est attribuée au Saint Esprit; même la régénération est l'action immédiate de ce dernier.

Les pensées de Dieu, soit en création, soit en rédemption, aboutissent toujours à Christ. Toutes choses ont été créées par Lui et pour Lui. Il en est ainsi de l'Eglise elle-même. Quand il s'agit surtout des conseils de Dieu, l'Esprit est appelé l'Esprit de Christ. Le terme *Christ* n'est pas un nom, c'est un appellatif qui n'est employé qu'une ou deux fois peut-être comme nom propre dans la Parole. Le nom du Seigneur est Jésus. Le Christ, c'est l'Oint, c'est-à-dire une

qualité de Jésus. Jésus Christ signifie Jésus l'Oint. Tous les conseils de Dieu s'accomplissent dans l'Homme-Oint; il veut établir l'Homme sur toutes choses; il veut se glorifier dans l'Homme, dans son Oint. L'humanité, dans la personne de Christ, devient le vase de toute la puissance de Dieu et le but de ses conseils. En attendant que tout cela soit manifesté en Christ, nous ne voyons encore que des manifestations de son Esprit.

Auprès des juifs, il était nécessaire d'insister là-dessus. Ils attendaient leur Messie, et il était important qu'ils comprissent la nécessité de le reconnaître comme Esprit de Christ. Où est donc le Messie des Juifs qui délivre les gentils? Paul montre aux Hébreux que les fidèles, dans tous les temps, ont été bénis en recevant, non le Messie, mais l'Esprit du Messie. En comparant Hébreux 11, avec l'histoire de l'Ancien Testament, on voit que ce qui est cité comme activité de la foi, dans le premier, est attribué à l'Esprit dans le second. Cela explique l'expression «Esprit de Christ» en 1 Pierre 1. Pierre, écrivant aux Juifs, parle spécialement de l'Esprit de Christ en Noé et dans les prophètes, de l'Esprit de l'Oint qui parlait en eux. Esaïe dit: «Moi et les enfants que Dieu m'a donnés». L'Esprit de Christ parle comme Lui. L'Esprit de Christ saisit tous les conseils qui s'accompliront en Lui, et parle voyant d'avance ces choses.

En 1 Samuel 2, le cantique d'Anne nous montre cela. L'esprit prophétique d'Anne prend tout depuis la création, depuis le monde posé sur les piliers de la terre, jusqu'à l'accomplissement des conseils de Dieu en Christ (versets 8-10). L'Esprit de Christ ne peut s'arrêter en deçà. «Aucune prophétie de l'Ecriture n'est d'une interprétation particulière». Tout ce qui s'arrête en deçà de la gloire de Christ n'est pas pleinement l'objet du Saint Esprit, mais plutôt un chaînon qui aboutit à cette gloire. Un chaînon n'est rien en lui-même; une chaîne n'existe que par la réunion de ses divers anneaux.

Le passage de 1 Pierre 1: 6-12, nous parle de la révélation prochaine du salut. Les Juifs auxquels Pierre écrivait n'avaient pas vu leur Messie auquel ils croyaient. L'Esprit de Christ les conduit jusqu'à la gloire qui suit les souffrances de Christ. L'Esprit de Christ dans le prophète donnait la prophétie; ce dernier individuellement étudiait sa propre prophétie. Le Saint Esprit la lui révélait après la lui avoir communiquée. Ce n'était qu'après l'avoir reçue que la pensée de Dieu, dans son application, lui était donnée à connaître. De même, l'Esprit donne aujourd'hui l'intelligence des choses qui sont dans la Parole.

«Il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux, mais pour nous, qu'ils administraient ces choses». L'Esprit de Christ parlait en eux, mais ce n'était pas, comme pour nous, le Saint Esprit envoyé du ciel. L'Esprit de Christ dans les prophètes, prophétisait, étudiait, parlait d'avance, et révélait enfin que c'était pour nous. Maintenant, c'est le Saint Esprit envoyé du ciel qui nous communique ces choses; elles sont pour nous de bonnes nouvelles (verset 12). C'est pourquoi, ajoute l'apôtre, «espérez parfaitement dans la grâce qui vous sera apportée à la révélation de Jésus Christ» (verset 13). En comparant la fin du verset 7: «la révélation de Jésus Christ», avec le verset 10: «La grâce qui vous était destinée», on comprend ce que signifie, au verset 13, «la grâce qui vous sera apportée à la révélation de Jésus Christ».

On trouve donc ici trois choses:

L'Esprit de Christ qui parle d'avance des souffrances et de la gloire.

Le Saint Esprit envoyé du ciel annonçant ces choses comme bonne nouvelle.

Les saints qui en attendent l'accomplissement quand Jésus Christ sera révélé.

L'Esprit dans le Nouveau Testament

Paul parle du ministère de la nouvelle alliance, du ministère de l'Esprit. (2 Corinthiens 3: 6). «Le Seigneur est cet Esprit-là» (verset 17). Il est le but et la pensée de l'Esprit dans toutes les prophéties.

Les souffrances de Christ sont passées, et nous attendons la manifestation de Sa gloire dont le Saint Esprit nous parle.

Jean Baptiste dit: «Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre, et *demeurer* sur lui, c'est celui-là qui baptise de l'Esprit Saint» (Jean 1: 33). Le Saint Esprit pouvait, dans l'Ancien Testament, employer des instruments, mais il ne pouvait pas venir demeurer sur eux, parce que, Christ n'étant pas là, Dieu n'a aucun objet reconnu sur la terre. Christ, ainsi reconnu, reçoit le Saint Esprit comme sceau que Dieu l'accepte; il demeure sur Lui, et Dieu ne peut ôter son sceau. L'huile de l'onction sur la tête d'Aaron (Lévitique 8: 12) en est l'image.

Ensuite, Jésus glorifié reçoit du Père le Saint Esprit, afin de le répandre sur nous et de nous sceller nous-mêmes. Ce n'est pas seulement l'Esprit remplissant un vase pour en faire son instrument; mais nous sommes baptisés du Saint Esprit. C'est ce qui eut lieu à la Pentecôte; les dons s'y trouvaient, sans doute, mais le baptême de l'Esprit est bien plus que les dons. Il y a une différence du tout au tout entre ce que le Saint Esprit est maintenant et ce qu'il faisait sous l'économie ancienne.

La nouvelle nature n'est pas le Saint Esprit. Il agit en elle, mais il n'était pas descendu comme sceau dans les prophètes. Jean Baptiste entendait la voix de l'Epoux, mais il ne pouvait dire: Je suis uni à un homme qui est à la droite de Dieu. Cela n'existait pas encore. L'état actuel diffère donc absolument de l'état précédent. Chacun comprend que la nature pécheresse doit être changée; ce n'est pas ce dont nous nous occupons ici. L'ânesse de Balaam ainsi que son maître, Saül aussi, pouvaient être employés par le Saint Esprit, sans en être aucunement baptisés, quoiqu'*en général*, Dieu emploie des hommes saints comme instruments, mais le Saint Esprit n'est pas nécessairement pour cela dans leur coeur.

Une autre conséquence du baptême du Saint Esprit, c'est que l'Eglise est le corps dont Christ est le Chef, non pas dans le sens d'un chef qui domine, mais la *Tête*, une tête à laquelle le corps est nécessaire, et qui dit Tête dit l'unité du corps. Si cette unité n'existait pas, tout serait confusion. «Il est chef sur toutes choses à l'Eglise, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous» (Ephésiens 1: 23).

L'Esprit prophétique de Christ est tout différent de ce qui existe maintenant. La Tête qui a reçu la plénitude du Saint Esprit, distribue, dans un ensemble animé du Saint Esprit, ce qui fait agir tous les membres à l'unisson. Un cheveu seul jouit de toute la gloire qui appartient à la Tête. Chaque membre devient instrument de bénédiction pour l'autre. L'Esprit nous fait

jouir des choses qui nous appartiennent autant qu'à Christ. Ces choses sont à nous; le Saint Esprit dit toujours: «Nous». L'Esprit peut faire prophétiser un membre du corps, comme Jean dans l'Apocalypse, mais les choses que l'Esprit communique maintenant au prophète sont pour lui, aussi bien que pour nous.

Le Saint Esprit ne se borne pas à parler; il nous fait exploiter, comme nous appartenant, ce qu'il dit. Ce sont «les arrhes de l'Esprit dans nos coeurs».

En comparant Jean 1 et Actes 1, on verra comment le baptême ou la possession du Saint Esprit, est ce qui distingue l'Eglise rachetée. Si nous perdions ce baptême, nous aurions perdu en même temps tout lien entre Christ et l'Eglise.

Avant l'incarnation, l'Esprit agissait, mais n'était pas *envoyé*. Lorsque Jésus vient, le Saint Esprit trouve sur la terre un lieu où il peut demeurer. Ensuite, Christ ayant accompli l'oeuvre de la rédemption pour son Eglise, le Saint Esprit a sur la terre le corps de Christ pour y demeurer.

Le terme «né de Dieu» n'est jamais appliqué à une personne avant la résurrection de Christ. Dans l'Ancien Testament, l'unité était l'unité de la nation juive; maintenant, c'est une unité spirituelle par le Saint Esprit.

Réception de l'Esprit en Jean 20

Mr P. En Jean 20: 22, les disciples avaient reçu le Saint Esprit avant sa descente à la Pentecôte.

J.N.D. C'est une chose à part. Dieu n'a jamais soufflé dans les prophètes; Christ, le second Adam, est Esprit vivifiant. Comme Dieu et second Adam, il souffle dans les disciples pour qu'ils aient la vie; leur vie est celle d'un Christ ressuscité. Mais Christ était venu, non seulement afin que ses brebis eussent la vie, mais qu'elles l'eussent «en abondance» (Jean 10: 10). Après la résurrection du Seigneur, les apôtres reçoivent l'intelligence des Ecritures, quoique ce ne soit pas au même degré qu'après la Pentecôte, mais avec cette intelligence ils savaient appliquer le Psaume 69 à Judas. C'était un état transitoire. Comprendre la Parole est une chose, posséder la puissance qui agit dans l'Eglise en est une autre.

Mr V. Dans l'ancienne économie, Dieu exposait les choses; dans celle-ci, il les révèle; dans l'économie à venir, elles seront possédées; en attendant, le Saint Esprit nous en donne les arrhes.

Le Seigneur

Mr C. Jésus n'a pas avec nous les relations de Roi, mais celles d'Epoux. En outre, il est notre Seigneur.

J.N.D. L'Eglise le reconnaît comme Seigneur, mais il n'est pas appelé le Seigneur *de* l'Eglise. Il n'y a pour nous qu'un seul Dieu et un seul Seigneur, mais il est Seigneur *de tous* (Actes des Apôtres 10: 36). Il est aussi le Seigneur *pour* l'Eglise, et elle en jouit, mais sa

primauté ne se borne pas à l'Eglise. «Dieu a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié» (Actes des Apôtres 2: 36).

Le terme Seigneur s'applique plus à l'individu qu'au corps. Dans son activité individuelle, Paul se dit l'esclave de Christ. La responsabilité est ici individuelle, et l'unité d'action du corps ne la détruit jamais. C'est vis-à-vis du *Seigneur* que cette responsabilité se montre.

Eteindre l'Esprit

Mr C. Que signifie cette parole: «N'éteignez pas l'Esprit»? (1 Thessaloniens 5: 19). Peut-on dire que maintenant l'Esprit est éteint?

J.N.D. A propos de cette parole, je pense toujours à la différence entre Ephésiens 4 et 1 Corinthiens 12. L'épître aux Ephésiens montre les dons pour réunir et édifier. Cette action peut être entravée. Il est difficile de dire jusqu'à quel point le Saint Esprit peut être «éteint» en jugement, c'est-à-dire quant à la manifestation de sa présence, car comment séparer son action en jugement de son action comme lumière, dans les dons. Il importe de rappeler que le Saint Esprit est un Esprit de jugement au milieu de l'Eglise, à cause de la présence de Dieu. Les ruses de Satan rendent toujours nécessaire le jugement de l'Esprit.

Discerner les esprits

Quand l'apôtre parle de discerner les esprits, il n'est pas question de la discipline. Les discerner signifie simplement juger si c'est l'esprit d'un démon ou le Saint Esprit qui parle. La discipline s'occupe des actes et non des esprits. A Corinthe, on était loin de suivre l'action de l'Esprit en discipline. Il faut que l'Eglise soit soumise à cette action. Christ est Seigneur et emploie le Saint Esprit pour faire valoir sa seigneurie.

La discipline

A propos de la discipline, on a confondu trois choses distinctes.

Il y a une discipline *fraternelle*, une action affectueuse de frère à frère, lorsqu'un frère agit contrairement à ce qui convient à la famille de Dieu. Il y a une discipline *paternelle* ou pastorale. Elle peut être exercée même par un chrétien très jeune. «Reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine». «Ordonne ces choses, et enseigne-les. Que personne ne méprise ta jeunesse» (2 Timothée 4: 2; 1 Timothée 4: 11, 12). Il y a enfin une discipline *judiciaire*. Là le corps tout entier agit. Ce n'est pas un droit, car parler du droit des enfants de chasser leur frère serait une chose horrible. Le corps veut garder sa pureté, et la sainteté du Seigneur et la nôtre l'exigent. C'est ainsi que Paul ordonne aux Corinthiens d'ôter le méchant du milieu d'eux.

On a fait bien du mal en ne considérant que la discipline judiciaire. Il peut encore y avoir une *repréhension devant tous*, afin que tous aient de la crainte. Elle n'est ni judiciaire, ni fraternelle. Dans ce cas, excommunier avant de reprendre serait très mal. L'excommunication sépare de l'assemblée. Quelquefois on l'exerce pour sauvegarder l'honneur de l'assemblée; cela est parfaitement mauvais. Du moment qu'une assemblée agit pour sauver son honneur devant le monde elle agit par égoïsme et oublie sa relation avec Christ.

Chaque chrétien est membre du corps de Christ et non pas membre d'un corps local, idée étrangère à la Parole. Quand la question de l'excommunication se présente, il s'agit de savoir ce que j'ai à faire envers quelqu'un à qui le Seigneur tient de tout son coeur, envers quelqu'un que j'ai à soigner comme s'il était ma propre chair. Retrancher peut être nécessaire, mais c'est le dernier moyen à employer. L'amour pense à tout ce qui peut excuser la faute d'un membre du corps, et la discipline prend ainsi un tout autre aspect. On ne dit pas facilement de son propre doigt: il dépare ma main, il faut le couper!

Vous trouvez sur ce sujet un passage frappant en 1 Corinthiens 5. Quand l'Esprit donnait la lumière nécessaire il fallait ôter le méchant (verset 13), mais quand cette lumière n'était pas encore venue, il fallait prier, s'humilier, mener deuil, afin que celui qui avait commis cette action *fût ôté*. Il y a des cas où le mal est évident, mais où l'assemblée est incapable d'agir, parce qu'elle manque de puissance spirituelle pour mettre la plaie à découvert. A Corinthe, un mal très grave pouvait avoir lieu sans qu'on sût comment l'ôter; mais lorsque le Saint Esprit agissait dans l'assemblée pour y apporter la pleine conviction du mal, son action était plus puissante que la chair.

Mr G. Il y a un grand danger dans une répréhension fautive. Elle fixe la pensée du coupable sur la manière dont on a agi envers lui, et non sur sa faute.

J.N.D. Les sept fils de Scéva (Actes des Apôtres 19: 14) voulaient obtenir par la chair les résultats de l'Esprit. La puissance ne se trouve jamais là.

Dans la discipline, il ne faut pas oublier les droits de Christ. Nous pouvons ne pas oser faire une chose, parce qu'elle est trop pénible. Si Christ la demande, il s'agit de *son* droit.

Bonnes oeuvres

Mr G. Ne peut-on pas faire une distinction entre les bonnes oeuvres de la chair et les fruits de l'Esprit? Les Juifs sous la loi pouvaient faire de bonnes oeuvres selon la chair; mais nous produisons les fruits de l'Esprit.

J.N.D. Je crois que cette pensée contient plus de vérité qu'il ne paraît à première vue. Je suppose que, comme chrétien, je sente l'obligation de faire des bonnes oeuvres. Si je les prends comme devoir chrétien, je puis les faire sincèrement, mais je les fais sous la loi. Il n'en est pas ainsi dans l'Eglise. Même pour servir aux tables, les frères devaient choisir des hommes pleins de l'Esprit Saint (Actes des Apôtres 6: 3).

Je prends un cas de bonnes oeuvres, non pas le plus important, mais le plus évident. Je vois que c'est mon devoir de donner aux pauvres, d'encourager les missions. Si je m'unis au monde pour le faire, je ne le fais pas par le Saint Esprit. Cela glorifiera l'humanité, la ville de Vevey ou telle autre, mais non pas le Seigneur. Si le monde donne pour un but, et que je donne avec lui pour le même but, il est évident qu'il n'est pas nécessaire de posséder la vie pour le faire. Soigner les malades? — Un mondain le fera peut-être beaucoup mieux, suivant son caractère naturel, s'il est plus doux, plus adroit qu'un chrétien. Mais ce n'est pas ainsi que la

lumière luit devant les hommes, car l'homme seul est glorifié dans cette oeuvre. Faire des visites? — Mais si l'Esprit ne me conduit pas, la chair entrera dans mon activité, et je passerai ma journée à perdre mon temps, malgré mon désir de faire cela pour Christ.

Mr G. Il est important que chacun fasse l'oeuvre qui a été spécialement préparée pour lui. Dieu a préparé à chacun des oeuvres différentes, et il est précieux de s'y laisser conduire. L'apôtre Paul est resté trois ans en Arabie sans rien faire. Evidemment il était aussi conduit là par l'Esprit.

J.N.D. Oui, il est important de *savoir* ne rien faire. De plus, Jonathan a été tout seul pour *opérer avec Dieu*, et il est bien inutile d'opérer sans Dieu.

Justification et gouvernement

Il faut distinguer entre le gouvernement de Dieu et la justification. La justification, c'est la justice de Dieu appliquée à l'homme, l'homme déplacé pour mettre Dieu à sa place. La justice de Dieu nous accepte en Christ, mais c'est son amour qui fait cela. Le gouvernement de Dieu ne s'y trouve pas.

Selon son gouvernement, Dieu agit toujours *en justice* dans le ciel et sur la terre. Il place l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, mais le plus éloigné est tout aussi accepté que les autres. L'acceptation est la même, non pas la gloire. Nous n'aurons pas la gloire de Paul. Jamais le croyant n'est tiré personnellement en cause, car il est justifié en Christ. Tous les saints seront enlevés ensemble, ressuscités ou transmués. Puis chacun comparaitra devant le tribunal de Christ, car chaque acte porte ses conséquences. On peut subir une perte. Jean dit de lui-même: «Prenez garde... afin que *nous* ne perdions pas ce que nous avons opéré» (2 Jean 8).

Si nous avons su occuper ici-bas la dernière place, nous aurons la première là-haut. Dieu n'abandonne jamais les principes de son Etre, ni de son gouvernement, quoiqu'il agisse en grâce au milieu de tout.

Ce qui se rapporte à la responsabilité de l'individu, est en relation avec *le jour de Christ*. Ce qui a trait à la joie de l'Eglise est en rapport avec *la venue de Christ*, pour l'enlèvement des siens auprès de Lui. Dieu, le Père, détermine la place de chacun dans son conseil souverain. Il ne s'agit pas là de salut. La mort de Christ a la même valeur pour toute âme sauvée, mais le Saint Esprit fait ce qu'il veut, de qui il veut, et Dieu place chacun dans Sa gloire selon sa souveraineté.

Matthieu 13

Mr E. lit Matthieu 13, et surtout: «Cueillez premièrement l'ivraie».

J.N.D. J'ai remarqué que les explications des prophéties paraboliques et symboliques, ne sont pas de simples explications, mais ajoutent quelque chose aux paraboles. Elles expliquent les choses cachées maintenant, les mystères du royaume des cieux.

L'explication de la parabole de l'ivraie ne parle pas de lier l'ivraie en bottes, ni de rassembler le froment dans le grenier (comparez versets 40-43 avec verset 30), mais elle dit:

«L'ivraie est cueillie et jetée au feu», et: «Les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père». Nous avons ici le sort des méchants qui ont été rassemblés dans ce monde et le caractère des justes qui ont été rassemblés dans le grenier. L'activité actuelle tend à rassembler les méchants, l'Eglise reste en dehors de cela.

Je ne crois pas qu'il y ait des signes donnés à l'Eglise. Les signes sont donnés aux Juifs et au monde, mais *l'Eglise a l'intelligence des signes*. Elle n'a pas besoin de s'enquérir de ce qui se passe en Egypte, ou en Russie, pour comprendre le Seigneur. Dieu s'entretient avec Abraham et envoie les anges vers Lot. Abraham comprend, dans la communion de Dieu, ce qui va arriver à Sodome. Ce n'est pas un signe pour lui, il n'en a pas besoin, n'étant pas à Sodome. Maintenant les méchants sont liés en bottes, rassemblés sur le champ du monde, et ils y seront encore quand déjà le fruit de la grâce sera dans le grenier. La suite des événements est donc ceci: 1° Les anges rassemblent l'ivraie sur la terre. 2° Le bon grain est dans le grenier. 3° L'ivraie est brûlée.

Le filet jeté dans la mer (versets 47-50) nous présente autre chose. Ce ne sont pas les anges, mais les pêcheurs qui mettent les bons poissons dans les vaisseaux sur le rivage de la mer, tandis que ce sont les anges qui séparent à la fin les méchants du milieu des justes et les jettent dans la fournaise de feu.

On trouve en Matthieu 13, sept paraboles divisées en trois catégories.

1. La parabole du semeur qui n'est pas une similitude du royaume des cieux.
2. Trois paraboles sur l'aspect extérieur du royaume, présentées à la multitude: un champ, un arbre, du levain, c'est-à-dire une partie détériorée, trois mesures christianisées.
3. Les trois dernières paraboles sont remarquables: un trésor caché; la perle de grand prix — un marchand qui a de l'intelligence et qui sait discerner; enfin les pêcheurs qui ont aussi l'intelligence pour séparer les bons poissons des mauvais, puis la consommation du siècle comme on la voit aussi dans la parabole de l'ivraie. Les anges s'occupent des méchants, les pêcheurs s'occupent des bons, les anges lient en bottes sur le champ, les pêcheurs mettent dans des vaisseaux. Les anges font une oeuvre extérieure, les pêcheurs une oeuvre de séparation entre les bons et les mauvais. Les bons poissons sont dans les vaisseaux, sauf à les porter plus tard là, où ils doivent se trouver.

Nous sommes à l'époque où le jugement se prépare. L'arche se construit en témoignage il faut que la séparation se fasse moralement, avant qu'elle ait lieu par le jugement. Satan cherche à empêcher l'Évangile de pénétrer en rassemblant les opposants. De fait, ils sont rassemblés pour le jugement par des agents divins. L'Évangile semble assujéti à la volonté du prince de ce monde, mais Dieu saura tirer de là ses élus.

Vie de résurrection (Darby J.N.)

ME 1905 page 456

En Romains 8, le chrétien est envisagé comme étant mort avec Christ, et ayant l'Esprit de Christ qui est sa vie. Il est en Christ (verset 1) et Christ est en lui (verset 10). Mais bien que, dans sa seconde partie commençant au verset 12 du chapitre 5, l'épître aille jusqu'à la pleine position chrétienne — nous en Christ, et Christ en nous — elle ne considère jamais le chrétien que comme un homme vivant sur la terre, non pas comme *ressuscité avec* le Christ, ce qui introduit un aspect entièrement différent de sa condition. Par conséquent, elle ne parle pas non plus d'union avec Christ. Il y est question seulement de notre position en Lui et Lui en nous, Lui notre vie, en nous justifiés; c'est pourquoi des paroles comme: «afin qu'ils soient *un en nous*», ou bien «membres de son corps», ne sont pas mises en vue, sauf que dans les exhortations cette dernière expression est employée comme une vérité admise.

Lorsque nous parlons de «ressuscités avec christ», Christ est envisagé comme l'homme ressuscité et exalté, non pas comme le Fils de Dieu qui vivifie, ni tout à fait comme notre vie, mais Dieu nous a ressuscités avec Lui. C'est ce que nous avons dans l'épître aux Ephésiens, où les hommes sont envisagés comme morts dans leurs péchés, et alors il y a une nouvelle création. Dans les Romains, ils sont vus comme vivant dans leurs péchés et responsables, c'est pourquoi la mort est introduite ainsi que la culpabilité ôtée, mais être ressuscité ne veut pas dire seulement que le chrétien est vivant à Dieu dans le Christ Jésus, mais qu'il a le Saint Esprit, et qu'ainsi selon Jean XIV, il est en Christ et Christ en lui quant à sa position devant Dieu et son état dans le monde. Mais l'union avec l'homme glorifié (ce que comporte la résurrection avec Christ) n'est pas le sujet de l'épître aux Romains. Naturellement, si nous avons l'Esprit Saint, nous sommes unis à Christ, mais l'épître n'en parle pas. L'épître aux Colossiens présente la doctrine de l'épître aux Romains, en y ajoutant la résurrection avec Christ, mais elle ne va pas jusqu'à nous voir assis en Lui dans les lieux célestes. Nous sommes ressuscités, mais sur la terre, et l'espérance nous est réservée dans les cieux, afin que nous ayons là nos affections.

Il ne faut pas oublier que le terme «vie de résurrection», assez convenable comme abréviation, et employé pour exprimer l'état dans lequel nous sommes, ne se trouve pas dans l'Écriture. En son essence, la vie divine est toujours la même; mais, maintenant que Christ, qui devient notre vie, n'est pas seulement un Esprit vivifiant, mais qu'il est aussi lui-même ressuscité d'entre les morts, nous avons cette vie comme nôtre, selon la condition dans laquelle il est entré comme homme. Sous un aspect il vivifie qui il veut (Jean 5); sous un autre, il est ressuscité d'entre les morts, et nous sommes vivifiés ensemble avec Lui. Et bien que tout soit la vie en puissance divine — Christ notre vie — cependant la différence est importante et a une grande portée. Ce n'est pas seulement être né de nouveau, mais né comme étant mort à tout ce qui est passé, comme Christ l'a été — la mort, le péché, la puissance de Satan et le jugement étant passés, le pardon et la justification étant possédés (Colossiens 2: 13, et aussi

Ephésiens). Cela conduit — bien que ne l'étant pas en soi-même — à l'unité de tous les saints comme étant le corps de Christ. C'est pourquoi, la connexion entre la vie et la résurrection avec Christ est de toute importance, parce qu'elle est la conséquence de la mort de Christ et le sceau mis de la part de Dieu a l'efficacité de cette oeuvre, et nous conduit (la question du péché, du jugement, et du pouvoir de la chair et de Satan étant réglée) dans la nouvelle place ou sphère à laquelle la vie appartient. La vie est toujours essentiellement la même, sans quoi elle ne pourrait jouir de Dieu. Mais l'état de cette vie est modifié par la conscience que l'on a de la place dans laquelle elle est, et cela dans toutes ses relations, amenée là où est Christ, ce qui l'atteint dans toutes ses pensées et ses affections selon la puissance de l'Esprit Saint qui est en elle et avec elle. «C'est la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus». Cela affecte tout son état et sa condition, en communion avec Dieu et avec Christ, car moralement la vie vit dans ce en quoi elle est. «Celui qui a le Fils a la vie», et ce Fils est l'Homme ressuscité.

Maintenant, quant à avoir la vie, c'est toujours l'état de celui qui est un chrétien, c'est-à-dire qui a l'Esprit (voir Romains 8: 5 (*)). Mais il peut n'avoir pas réalisé ce que cela signifie réellement, bien que tout soit à lui. En Romains 7, nous avons un homme qui a été vivifié, de sorte qu'il prend son plaisir dans la loi de Dieu, mais qui, n'ayant pas l'Esprit, n'est pas délivré, de manière à avoir la place qui appartient à quelqu'un qui connaît la puissance de la résurrection de Christ ce dernier état est développé dans le chapitre 8. Personne n'est dans l'état chrétien s'il n'a pas cette vie, et tout cela appartient à quiconque maintenant est vivifié; mais jusqu'à ce qu'il soit scellé par l'Esprit Saint, son état et sa position, comme vivant en Christ, lui sont inconnus; il n'est pas entré dans cet état en relation avec Dieu. La chose est à lui, sans nul doute, mais il ne l'a pas saisie. La vie de résurrection est la vie dans une autre condition, la seule maintenant que Dieu reconnaisse, mais, en elle-même, ce n'est pas une autre sorte de vie. Chimiquement, le charbon et le diamant sont absolument la même substance, mais ils sont effectivement très différents. Mais le seul état reconnu de Dieu maintenant est la vie en rapport avec Christ ressuscité.

(*) Ainsi, de même que Dieu souffla dans les narines d'Adam la respiration de vie, Christ, après sa résurrection, souffla en eux, et dit: «Recevez l'Esprit Saint»; mais ce n'était pas l'Esprit Saint envoyé du ciel.

Qu'est-ce que l'Eglise?

Les diverses significations du mot dans le monde et dans la Parole

Ladrière A.

ME 1905 page 468

Il règne dans la chrétienté une grande confusion et beaucoup d'ignorance sur l'important sujet de l'Eglise. On entend parler d'églises catholique, grecque, anglicane; d'églises nationales et indépendantes, etc. Il est donc bien nécessaire de connaître à cet égard ce que nous dit l'Ecriture; car si nous ne savons pas ce que c'est que l'Eglise, nous ne pouvons pas non plus connaître les privilèges appartenant à ceux qui en font partie.

En premier lieu, il est important de remarquer que nous ne trouvons pas l'Eglise dans l'Ancien Testament. On nie souvent ce point en s'appuyant sur un passage des Actes des Apôtres qu'il nous faut, à cause de cela, examiner avec soin. Etienne, dans son discours devant le sanhédrin, prononce ces paroles: «C'est lui qui fut dans l'assemblée au désert» (Actes des Apôtres 7: 38). C'est uniquement sur ces paroles que repose l'argumentation, car dans les Ecritures mêmes de l'Ancien Testament, il n'y a pas un seul passage qui puisse même suggérer l'existence de l'Eglise. Or il est très vrai que le mot grec employé dans le discours d'Etienne est le même qui, en d'autres parties du Nouveau Testament, est traduit par «église». Mais sa signification est toujours celle «d'assemblée», la nature de cette assemblée étant définie par le contexte. Par exemple, le même mot est appliqué trois fois au concours tumultueux de peuple qui eut lieu à Ephèse par le fait de Démétrius l'orfèvre et de ceux qui travaillaient du même métier (Actes des Apôtres 19: 32, 39, 41); dans ces différents cas, il est traduit par assemblée. Qu'était donc l'assemblée dans le désert? C'était évidemment la congrégation d'Israël. Mais cette congrégation était-elle l'Eglise ou l'Assemblée de Dieu? Cela est impossible, car bien qu'il y eût dans cette congrégation des personnes nées de Dieu, elle se composait de l'Israël selon la chair, de sorte que tout enfant né de Juifs en était membre en vertu même de sa naissance. Si donc on prétend que c'était l'Eglise de Dieu, la conséquence en est que l'Eglise de Dieu dans le désert se composait d'hommes dans la chair, car évidemment la nouvelle naissance n'était pour rien dans la condition d'après laquelle on en devenait membre, toute la nation s'y trouvant renfermée. D'après cela, toute personne qui connaît tant soit peu l'Ecriture, verra que l'assemblée ou congrégation d'Israël n'était, en aucun sens, l'Eglise selon que la présente le Nouveau Testament.

Un autre point important, c'est que l'Eglise n'est pas vue comme existante dans les évangiles. Le mot même d'église ou assemblée ne se trouve que trois fois dans l'évangile de Matthieu et point du tout dans les autres. Le premier passage où il se rencontre est celui-ci: «Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre, et sur ce roc je bâtirai mon église (ou mon assemblée)», etc. (Matthieu 16: 18). Remarquez les paroles dont se sert le Seigneur, il dit: «*Je bâtirai*»,

indiquant par là que cette oeuvre n'était pas *encore* commencée, mais qu'il était sur le point de la faire. Un tel langage aurait été impossible si l'Eglise avait déjà existé, il indique clairement que c'était une chose encore à venir.

Le seul autre passage où se trouve deux fois le mot assemblée, est Matthieu 18: 17. Il nous donne des directions sur ce que nous avons à faire quand un frère nous a offensés. Mais si l'on remarque que cette instruction vient après la révélation de la future édification de l'Eglise, et se trouve liée avec l'action de l'Eglise comme ensemble, on verra sans peine ce qu'elle signifie, surtout en faisant attention au fait que le Seigneur termine son enseignement à cet égard par la promesse que là où deux ou trois sont rassemblés *en son nom*, il se trouve au milieu d'eux. Or cela ne pouvait se dire aussi longtemps qu'il était effectivement présent sur la terre. L'Eglise ne se trouve donc pas plus dans les évangiles que dans l'Ancien Testament; elle n'existait pas avant la mort du Seigneur Jésus Christ.

C'est seulement dans les Actes des Apôtres que nous la voyons en existence. Nous trouvons le mot vingt ou vingt-une fois dans ce livre, outre Actes 7: 38, et 19: 32, 39, 41 (2: 47, est pour le moins douteux), et ce qui est signifié par ce mot «l'Assemblée de Dieu» se rencontre dans presque chaque chapitre. Quand donc l'Eglise a-t-elle commencé d'exister, quand est-ce que le Seigneur a commencé de bâtir son Assemblée sur le roc donc il avait parlé? *Ce fut le jour de la Pentecôte*. Ce fut alors et pas avant, que ceux qui reçurent la parole des apôtres et qui furent baptisés, furent édifiés sur le Roc, et qu'étant baptisés par un même Esprit en un seul corps, ils devinrent l'Eglise de Dieu. Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce point maintenant. D'autres preuves viendront plus tard à l'appui de ce que j'avance.

Qu'est-ce donc que l'Eglise? La parole de Dieu nous donne une double réponse, parce qu'elle présente l'Eglise essentiellement sous un double point de vue. L'Eglise est le corps de Christ, et elle est la maison de Dieu.

Plusieurs passages nous montrent l'Eglise comme étant le *corps de Christ*. Ainsi, dans l'épître aux Ephésiens, l'apôtre, après avoir parlé du déploiement de la puissance de Dieu en ressuscitant Christ d'entre les morts et en l'élevant au-dessus de toutes choses, ajoute: «Et il l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée qui est *son corps*, la plénitude de celui qui remplit tout en tous (Ephésiens 1: 20-23).

Nous lisons encore: «Ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes *un seul corps en Christ*» (Romains 12: 5; voyez aussi 1 Corinthiens 10: 16, 17; 12: 27). Et dans l'épître aux Colossiens 1: 18. «Il est le chef *du corps*, de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses, il tienne, lui, la première place». Pour compléter la liste des passages relatifs à ce sujet, lisez encore Ephésiens 2: 16; 4: 4, 12, 16; 5: 30; Colossiens 2: 19.

Quant à l'autre point de vue sous lequel l'Eglise est envisagée dans l'Ecriture, Paul dit: «La *maison de Dieu*, qui est l'assemblée du Dieu vivant» (1 Timothée 3: 15), et dans l'épître aux Ephésiens: «En qui, vous aussi, vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu

par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22; voyez encore les passages suivants: Hébreux 3: 6; 10: 21; 1 Pierre 2: 5; 4: 17; 1 Corinthiens 3: 16; 2 Corinthiens 6: 16).

Sans nous arrêter pour le moment à examiner la distinction qu'il y a entre ces deux points de vue, je désire faire remarquer que ces deux termes prouvent d'une manière positive ce que j'ai avancé précédemment. Ainsi, l'Eglise est le «corps» de Christ, et Christ en est la tête (*), comme cela est dit (Colossiens 1: 18). Or nous voyons: 1° que c'est comme homme qu'il est tête du corps; 2° que ce n'est qu'après sa mort, sa résurrection et son ascension, qu'il est donné comme tel. En effet, tandis qu'il était dans ce monde, le Seigneur demeurait seul; l'union avec Lui n'était possible que dans la résurrection (Jean 12: 23, 24; voir aussi Jean 20). Ainsi, c'est quand il est glorifié dans le ciel qu'il devient tête du corps; c'est alors seulement que le corps peut être formé.

(*) Chef ou tête — c'est le même mot.

Pour établir plus distinctement encore cette vérité, demandons-nous: «Comment le corps est-il formé?» La réponse est: «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps» (1 Corinthiens 12: 13). Mais avant que Jésus fût glorifié, «le Saint Esprit n'était pas encore» (Jean 7: 39); il n'avait pas été envoyé pour baptiser les croyants en un seul corps, et par là nous voyons que l'Eglise n'a pas pu exister avant le jour de la Pentecôte.

De plus, rappelons-nous que ce qui caractérise le corps, c'est que toutes les distinctions nationales y sont abrogées, qu'il se compose également de Juifs et de gentils. «Un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres» (1 Corinthiens 12: 13; voyez aussi Galates 3: 28; Ephésiens 2: 13-16; Colossiens 3: 10, 11). Or jusqu'à la crucifixion de Christ, la nation juive possédait ses privilèges spéciaux et particuliers dont les gentils étaient privés, comme l'apôtre le dit: «Souvenez-vous que vous, autrefois les nations dans la chair, qui étiez appelés incircumcision par ce qui est appelé la circoncision faite de main dans la chair, vous étiez en ce temps-là sans Christ, sans droit de cité en Israël, et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et étant sans Dieu dans le monde» (Ephésiens 2: 11, 12). Mais la mort de Christ a aboli ces distinctions nationales, car Paul continue en disant: «Mais maintenant... vous avez été approchés par le sang du Christ; car c'est Lui qui est notre paix, qui des deux en a fait un, ayant détruit le mur mitoyen de clôture... afin qu'il créât en lui-même un seul homme nouveau, en faisant la paix, et qu'il les réconciliât tous les deux en un seul corps à Dieu par la croix» (Ephésiens 2: 13-16). C'est donc à la croix seulement que les distinctions entre Juifs et gentils ont disparu; c'est alors seulement qu'a été possible la formation du corps de Christ.

En dernier lieu, il nous est dit expressément que le mystère de l'Eglise avait été caché dès les temps éternels, qu'il n'a pas été donné à connaître en d'autres générations, que c'est par révélation qu'il a été donné à connaître à Paul, et que ce mystère est précisément «que les nations seraient cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus, par l'évangile» (Romains 16: 25, 26; Ephésiens 3: 3-11; voyez aussi Colossiens 1: 25-28). Ainsi, non seulement l'Eglise ne pouvait pas exister avant la mort de Christ et avant la glorification de sa Tête, Christ, ni avant que le Saint Esprit n'eût été donné, mais c'était pour les saints de l'Ancien Testament une chose totalement inconnue.

Nous arrivons au même résultat en considérant l'Eglise comme la maison de Dieu. Ainsi, nous trouvons en Ephésiens 2: 20, que les croyants sont «édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes». De quels prophètes est-il parlé ici? Non des anciens évidemment, car l'apôtre, au chapitre 3, se servant des mêmes mots, dit que le mystère a été *maintenant* révélé à ses saints apôtres et prophètes, et au chapitre 4: 11, en parlant des dons qui sont accordés par Christ monté en haut, il mentionne «les uns apôtres, les autres prophètes». Or cet ordre des mots a certainement une signification dans ces trois passages parallèles, dont l'un dit positivement *maintenant*. Ainsi, c'est des prophètes du Nouveau Testament qu'il est question, et par conséquent l'Eglise n'a pu être édiflée sur eux qu'après la Pentecôte, quand Christ eut dispensé ses dons.

D'un autre côté, comme maison, l'Eglise est l'habitation de Dieu par l'Esprit (Ephésiens 2: 22); or nous avons vu que l'Esprit n'avait pas été donné jusqu'à la Pentecôte. Dieu ne pouvait donc avoir son habitation par l'Esprit dans l'Eglise avant ce moment. Il est vrai que Dieu habitait dans le tabernacle du témoignage et dans le temple, figures et ombres tous deux du vrai temple de Dieu, l'Eglise; mais le fait que c'étaient des types montre que la chose typifiée n'existait pas encore.

Il est donc clairement établi que l'Eglise de Dieu n'a pas eu son commencement avant la Pentecôte.

L'Eglise est aussi présentée comme l'épouse de Christ, comme nous le montrent les passages suivants: Ephésiens 5: 23-33. Le mot ne se trouve pas dans ce passage, mais la chose ressort de tout l'ensemble. Le mari est le chef de la femme, et le Christ chef de l'Assemblée; comme l'Assemblée est soumise au Christ, que les femmes le soient à leurs maris. Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Assemblée. Les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps; personne ne hait sa propre chair, mais il la nourrit et la chérit, comme aussi le Christ l'Assemblée; «car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os», paroles qui sont exactement celles d'Adam, en recevant Eve, ce que confirment les versets 31-32. Paul, écrivant aux Corinthiens, dit: Je vous ai fiancés à un seul mari pour vous présenter au Christ comme une vierge chaste. L'Eglise est donc fiancée maintenant, en attendant qu'elle soit complète, ce qui aura lieu quand viendront les noces de l'Agneau; là elle est appelée expressément «sa femme» (Apocalypse 19: 7; voir aussi 21: 2-9). Or les noces de l'Agneau ont lieu avant l'apparition du Seigneur, avant qu'il vienne sur la terre pour établir son règne (versets 6-9, 11-14), et elles ont lieu dans le ciel. Nous savons aussi que l'espérance de l'Eglise est la venue du Seigneur pour être toujours avec Lui, afin qu'ayant souffert avec Christ elle soit glorifiée et règne avec Lui dans son royaume (2 Thessaloniens 1; Colossiens 3: 1-4; Romains 8: 16-21; 1 Thessaloniens 4: 13-18).

Ainsi, nous pouvons conclure que la période de l'Eglise s'étend de la Pentecôte jusqu'à la venue du Seigneur pour ses saints. Avant la Pentecôte il y a eu des saints sauvés, mais ni eux, ni Israël, n'étaient l'Eglise; après la venue du Seigneur, il y aura des sauvés, mais les saints de la période apocalyptique, ni les saints millénaires, ne sont l'Eglise. L'Eglise de Dieu comprend tous les croyants (depuis la Pentecôte jusqu'à la venue de Christ), en qui le Saint Esprit habite,

baptisés par Lui en un seul corps, et unis par Lui à l'Homme glorifié, Christ, leur Tête dans le ciel.